

EDWARD LAROCQUE TINKER

LES

ÉCRITS DE LANGUE FRANÇAISE

EN LOUISIANE

AU XIX^e SIÈCLE

ESSAIS BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



ÉVREUX

IMPRIMERIE HÉRISSEY

4, RUE DE LA BANQUE

1932

LES
ÉCRITS DE LANGUE FRANÇAISE
EN LOUISIANE
AU XIX^e SIECLE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551822_0031

EDWARD LAROCQUE TINKER

LES

ÉCRITS DE LANGUE FRANÇAISE
EN LOUISIANE

AU XIX^e SIÈCLE

ESSAIS BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



ÉVREUX
IMPRIMERIE HÉRISSEY

4, RUE DE LA BANQUE

1932



LES
ÉCRITS DE LANGUE FRANÇAISE
EN LOUISIANE AU XIX^e SIÈCLE

INTRODUCTION

Celui qui fixe les yeux sur un seul objet pendant un certain temps semble perdre de vue tout le reste, et l'objet particulier qu'il considère s'amplifie, parce que tous les éléments de comparaison ont été provisoirement écartés. Le même phénomène se produit chez ceux qui ont étudié une question au microscope : ils vantent dans leur sujet des qualités que le sujet ne possède pas en réalité.

Je tiens à prévenir toute critique de ce genre et j'admets que l'ensemble des écrits publiés en langue française dans la Louisiane au cours du XIX^e siècle ne constitue pas une somme littéraire de première valeur. La plupart de ces ouvrages sont bizarres, et le reste n'est guère intéressant que lorsque les auteurs peignent la vie qu'ils observent autour d'eux ; mais la masse a du poids et un poids qu'il ne faut pas dédaigner quand on veut mesurer l'influence de la civilisation et de la pensée françaises sur une grande partie de nos États-Unis.

La première langue et la première culture de la Louisiane ont été la langue et la culture françaises, car l'immense territoire compris alors sous ce nom fut découvert par d'intrépides explorateurs français, colonisé, en majeure partie, par des colons français et administré par des fonctionnaires français.

Tout d'abord il n'y eut pas de littérature. Les pionniers n'ont jamais produit d'œuvres littéraires avant de cesser d'être pionniers ; et ces hardis colons étaient trop occupés à combattre les Indiens, à dompter une nouvelle contrée, à lutter en vue de l'existence pour trouver le temps d'écrire, — même s'ils avaient eu l'instruction suf-

fisante. Aussi jusqu'en 1762, époque à laquelle Louis XV signa le traité de Fontainebleau qui cédait la Louisiane à l'Espagne, aucun essai littéraire ne fut publié dans la colonie. Le plus ancien écrit imprimé qui nous reste est la proclamation en français du général Robert Farmer, de l'armée anglaise, datée du 20 octobre 1763. Elle portait la mention : publiée à Mobile ; mais l'historien distingué, baron Marc de Villiers, s'appuyant sur certaines ressemblances de caractères, affirme que, selon lui, la proclamation fut réellement imprimée à la Nouvelle-Orléans par Braud, le premier imprimeur en Louisiane¹.

Quatorze ans plus tard environ, un colon se trouva nanti d'une fortune et de loisirs suffisants pour pouvoir consacrer son temps à des travaux littéraires. Ainsi nous nous trouvons en face de cette étrange anomalie que pas un seul écrit ne fut publié en langue française ou même en n'importe quelle autre langue pendant la durée de la domination française en Louisiane.

Les deux premiers écrits littéraires connus parurent en 1777² : deux poèmes courts et anonymes imprimés « chez Antoine Boudousquié, imprimeur du Roi et du Cabildo ». L'un : *Le Dieu et les Nymphes du fleuve Saint-Louis à Don Bernard de Galvez* exprimait les félicitations du Dieu et des Nymphes du fleuve Saint-Louis à Don Bernard de Galvez, alors gouverneur espagnol de la Louisiane, au sujet de sa guérison ; l'autre, *Épître à Don Bernard de Galvez*, célébrait ses vertus avec une emphase qui permettait de penser que l'auteur recherchait la faveur du pouvoir. Ces deux modestes essais furent certainement composés par le même auteur et semblent avoir épuisé les forces créatrices de la colonie pour deux ans, car ce ne fut qu'en 1779 que parut l'écrit suivant. Il était de Julien Poydras et, comme les précédents, c'était un poème en l'honneur de Galvez imprimé par Boudousquié. Il avait pour titre³ : *La Prise du Morne du Baton Rouge par Monseigneur de Galvez*. Le lecteur qui lit ces trois poèmes successivement ne peut pas ne pas être convaincu que Poydras est l'auteur des trois.

Le premier journal publié en Louisiane fut un journal français, mais il parut beaucoup plus tard, puisque ce n'est qu'en février 1794 que Louis Duclot, réfugié de Saint-Domingue, fonda le *Moniteur de la Louisiane*, hebdomadaire dont la publication se poursuivit durant vingt ans.

1. *Les Dernières Années de la Louisiane française*, par Baron Marc de Villiers du Terrage, p. 173.

2. Tous les deux sont à la New York Public Library.

3. Pour l'examen de ces trois poèmes, voir l'article sur Julien Poydras.

Duclot était aussi imprimeur, car en 1796, avec la mention Duclot éditeur, parut une brochure médicale par un D^r Masdeval, ancien médecin de Charles VI d'Espagne. Le spécifique du bon docteur pour la guérison certaine de la fièvre jaune est composé d'ingrédients si surprenants que je ne puis m'empêcher de les énumérer : « mélange antimonial dans de l'eau de vipère (pour avoir cette eau, faire bouillir un serpent dans du vin) ; cinq onces de vin émétique, une once de crème de tartre — dose : une cuillère à thé. » Les premiers Créoles devaient avoir des estomacs solides pour avaler la mixture et une charpente de fer pour survivre aux ordonnances du médecin !

Avant 1800, hormis certaines brochures¹ officielles, légales et politiques, et certains « in plano » comme le *Code Noir*, quelques proclamations royales et quelques requêtes, les seuls écrits publiés en langue française furent ceux que j'ai déjà mentionnés : trois poèmes, le traité de médecine et le journal. Aucun écrit de quelque valeur ne fut publié entre cette époque et 1803, date à laquelle la Louisiane fut rétrocédée à la France et presque aussitôt vendue aux États-Unis, bien que une série de cinquante-six placards de grand intérêt historique eût été publiée par de Laussat, préfet de la colonie.

L'interrègne de trois semaines des Français fut si court qu'on peut le regarder comme négligeable, et on peut dire en vérité que ce fut seulement après que la Louisiane eut été séparée de la France par trente-quatre ans de domination espagnole effective, et à partir du moment où elle fut placée sous la domination américaine, qu'une littérature créole commença à fleurir.

L'attachement tenace de ces colons et de leurs descendants à leur langue maternelle prouve une supériorité particulière du sang français — supériorité qui, même après le mélange, semble transmettre d'une génération à la suivante les qualités d'esprit et les goûts intellectuels qui appartiennent à la race.

Cet attachement à la culture et à la langue françaises fut accru par certaines circonstances résultant du transfert de la colonie aux États-Unis. Sous les dominations française et espagnole, les Créoles avaient défriché des milliers d'« arpents » d'une riche terre d'alluvions sur les deux rives du Mississipi et sur les rives de ses affluents plus ou moins marécageux, et en même temps ils avaient réuni de grands « ateliers » d'esclaves. Le contrôle américain amena du Nord un nombre considérable de colons énergiques dont plusieurs munis

1. Liste presque complète de ces brochures dans : *Early Printing in New Orleans, 1764-1810*, by Douglas C Mc Murtrie, New Orleans, 1929.

de capitaux qui leur permettaient d'acheter plantations et esclaves. Cette concurrence augmenta sensiblement la valeur de la terre et des nègres — deux marchandises dont regorgeaient les Créoles. Les Espagnols avaient interdit le libre-échange ; les Américains supprimèrent toutes les restrictions. Le résultat ne se fit pas attendre : les « Kaintucks » descendaient par milliers le fleuve sur de larges bateaux plats chargés de bois de charpente, de blé, de pommes de terre et de farine, pour le marché de la Nouvelle-Orléans qui devint un port animé et florissant. La réunion de la Louisiane aux États de l'Union en 1812 ne fit qu'accroître cette prospérité. Les Créoles devinrent riches et eurent des loisirs grâce à leur richesse. La période des pionniers est close.

Dès avant cette vague d'affluence vers le Midi, les riches planteurs avaient engagé précepteurs et gouvernantes pour leurs enfants ; le fait était maintenant général : des jeunes hommes et des jeunes femmes, français et françaises, quand ils ne pouvaient subvenir autrement à leurs besoins après leur arrivée en Louisiane, se trouvaient généralement choisis pour remplir cette fonction. On dit même que Jérôme Bonaparte, plus tard roi de Westphalie, fut du nombre de ces précepteurs. A la Nouvelle-Orléans, les garçons fréquentaient des écoles où seule la langue française était parlée et où les professeurs étaient souvent des émigrés de Saint-Domingue à la suite de la révolution nègre, ou des exilés de France pour raisons politiques ; les filles qui avaient quelque prétention d'appartenir à des familles honorables étaient élevées au couvent des Ursulines dirigé par des religieuses françaises. Ces enfants créoles, non seulement entendaient parler la langue française à l'exclusion de toute autre dans leurs foyers, mais, pendant les années où les enfants sont le plus réceptifs, ils recevaient de leurs maîtres et maîtresses les idées et la mentalité françaises. Cette francisation fut poussée plus loin, car les fils des plus riches Créoles étaient ordinairement envoyés en France pour compléter leurs études classiques. Pensée française, art français, littérature française les imprégnaient si bien qu'ils rapportaient à la Louisiane une authentique culture française, imitation de la culture en honneur à Paris. De retour au pays, ces hommes importaient de France leurs meubles, leurs tableaux, leurs vêtements, leurs livres, leurs vins et jusqu'à leurs idées, et c'est la raison pour laquelle les Créoles, bien que vivant sous le gouvernement américain, bien que pour la plupart nés sous le drapeau américain, furent toujours de cœur et d'esprit, plus étroitement attachés à la France qu'aux États-Unis.

Les hommes au pouvoir n'eurent aucune peine à gouverner l'État,

parce qu'ils ne tentèrent jamais de proscrire l'usage du français. Jusqu'en 1880, il était permis de faire des discours en langue française dans les deux Chambres législatives et des dépositions en français devant les tribunaux; de plus, la loi prévoyait des interprètes pour ceux qui ne parlaient pas la langue anglaise.

Cependant, comme les vagues des immigrants américains balayaient la Louisiane sans répit, ces Créoles, au cœur si français, commencèrent à se sentir intellectuellement étrangers dans leur propre pays. Cette impression les força à serrer les coudes et communiqua à leur affection pour la langue française, jusque-là inconsciente, un caractère voulu d'agression, voisin du fanatisme. Riches d'argent, riches de leur splendide éducation, beaucoup consacrèrent leurs loisirs à écrire en français; en ce temps-là les goûts littéraires étaient la marque de l'homme bien né. De là résulta la période littéraire la plus féconde et la plus florissante que la Louisiane ait connue. Elle commence aux environs de 1820 et dure jusqu'à l'explosion de la guerre civile en 1861.

Ces auteurs créoles étaient parfaitement au courant des changements les plus ténus de l'esprit français, car ils se réunissaient par petits groupes pour discuter politique, périodiques, pièces de théâtre et livres français. A cause de cette étroite parenté, il n'est pas étonnant que la littérature créole souffre des mêmes défauts que la littérature française qui, durant la première moitié du XIX^e siècle, fut souvent ampoulée, irréelle, hérissée d'érudition.

Les deux révolutions de 1830 et de 1848 servirent à renforcer les rangs des écrivains français en Amérique, par l'exil de nombreux journalistes parisiens, jeunes et intelligents. La plupart cherchèrent un refuge en Louisiane et furent obligés d'enseigner pour gagner leur pain. La majeure partie revint bientôt au journalisme et beaucoup, comme Dumez, qui fonda le *Meschacébé*, et Gentil, le *Louisianais*, réussirent à lancer des journaux dans les paroisses. A la Nouvelle-Orléans, livres et brochures écrits en langue française étaient publiés à profusion; journaux, hebdomadaires et revues sortaient de terre comme des champignons, puis tombaient comme des mouches.

Cette production exubérante dura jusqu'au commencement de la Guerre civile en 1861, époque à laquelle le Sud entier tourna son attention vers le combat. L'affranchissement des esclaves détruisit d'un coup la moitié du capital de l'État, et les hommes qui avaient pris les armes revinrent chez eux, à la fin de la guerre, pour se trouver pauvres. Alors vint, pour ajouter au désastre général, la terrible et prétendue « Reconstruction », quand le gouvernement fédéral à

Washington, ivre de victoire et sous l'influence de fanatiques abolitionnistes, imposa à la Confédération un règlement sur les Nègres cruel autant que funeste — la catastrophe aurait pu être évitée si le pistolet de l'assassin avait épargné le président Lincoln. Le Sud entier fut ruiné, et les Créoles avec lui. Ils n'avaient plus le moyen de s'offrir des voyages à Paris avec leurs familles ou d'envoyer leurs fils dans les établissements français. Leur misère, comme un ciseau, coupa le cordon ombilical qui les rattachait à la France et par lequel la France entretenait la vie intellectuelle de ses enfants dans la Louisiane. La Guerre civile condamna la langue française aux États-Unis.

Rien, néanmoins, n'était capable de détruire le précieux héritage intellectuel de ces gentilshommes créoles qui avaient fait leur éducation au delà des mers avant 1861, et ce furent eux qui continuèrent la tradition française en Louisiane et s'accrochèrent à la langue française jusqu'à leur mort. Plus personne pour les remplacer ! Les générations qui grandirent après la guerre allèrent dans les écoles publiques, où on leur enseigna la langue anglaise. Ces enfants, ces hommes, ces femmes parlaient français dans leurs foyers, cela va sans dire ; mais, tandis que, avant la guerre, les Créoles, qui parlaient l'anglais, le parlaient généralement avec un accent, la génération qui vint après le conflit était bilingue, pour la plus grande partie, et parlait avec une égale facilité l'anglais et le français.

Peu à peu, au cours des années qui suivirent, les Créoles devinrent plus pauvres et furent obligés de vendre leurs immenses demeures aux hauts plafonds, bâties dans Esplanade Avenue. Papiers de famille et documents précieux furent brûlés ; les bibliothèques furent dispersées, les hautes colonnes d'acajou venues de Saint-Domingue, qui formaient la charpente de leurs immenses lits, furent livrées à la scie, afin de servir dans les cabanes aux plafonds bas, élevées dans le quartier américain vers lequel ils se dirigeaient. Ce fut une rupture définitive avec le passé. Dans les écoles publiques, les enfants s'américanisèrent à ce point qu'ils avaient honte de parler français, car, s'ils le faisaient, leurs camarades les appelaient « Kis-kee-dees », ignominieuse appellation dérivée de la traduction phonétique de la réponse faite par le Créole quand on lui posait une question dans une langue étrangère : « *Qu'est-ce qu'il dit ?* »

Dans la Nouvelle-Orléans, de nos jours encore, beaucoup d'hommes et de femmes portent les noms français les plus distingués, qui n'entendent pas un mot de la langue française. Dans les paroisses les plus reculées, particulièrement chez les Acadiens, l'évo-

lution fut beaucoup plus lente parce que, jusqu'à ces tout derniers temps, les gens, pour la plupart, étaient illétrés et menaient une vie simple à l'abri de toute influence extérieure.

La décadence de la langue française dans la Louisiane entraîna naturellement une décroissance de la production littéraire. Alarmés et peïnés de constater le recul pas à pas du français, les plus influents parmi les intellectuels créoles formèrent une association dans le but de redonner une vie nouvelle à leur langue bien-aimée. Le Dr. Alfred Mercier, dit-on, en conçut l'idée et fixa la première réunion au 24 novembre 1875. Nom : *L'Athénée Louisianais*; fin : encourager l'emploi de la langue française dans la Louisiane. Le 12 janvier 1876 les statuts étaient adoptés et les directeurs, dont les noms suivent, étaient élus :

Président : Dr. Armand Mercier.

Vice-Président : Général P. G. T. Beauregard.

Secrétaire et Trésorier : Dr. Alfred Mercier.

Les autres membres du bureau étaient :

Dr. Sabin Martin.

Dr. Juste Touatre.

Dr. Charles Turpin.

Dr. Jean G. Hava.

Col. Léon Queyrrouze.

Mr. James Auguste.

Mr. Olivier Carrière.

Mr. Paul Fourchy.

Juge Arthur Saucier.

Il ne faut pas s'étonner de trouver six docteurs sur les douze fondateurs : entre 1840 et 1890, il y avait à la Nouvelle-Orléans un groupe de médecins d'éducation brillante et de goût littéraire vif; la plupart avaient fait leurs études dans les lycées français avant d'entrer à la Faculté de Médecine à Paris.

Les Créoles qui fréquentaient l'*Athénée Louisianais* étaient peu nombreux, mais distingués. L'*Athénée Louisianais* existe encore aujourd'hui, ultime rempart de la langue française dans la Louisiane. Par intervalles il publie encore une minuscule revue en langue française qui a nom : *Les Comptes Rendus*. Le premier numéro parut le 1^{er} juillet 1876. Lafcadio Hearn, reporter à la Nouvelle-Orléans, le lisait avec le plus grand intérêt et disait dans un article de tête du *New Orleans Item*, 3 septembre 1880 « Dans ce pays, peu de revues anglaises contiennent des articles aussi intéressants et originaux que ce périodique français. » D'un puriste comme Hearn l'éloge a du prix.

L'effort de ce petit groupe fut héroïque mais vain, car en 1900 la cause était perdue. A partir de cette date, tout ce que l'*Athénée Louisianais* put faire, fut de pratiquer la respiration artificielle. Désormais aucune œuvre de valeur en langue française ne vit le jour ; l'avenir n'en connaîtra plus, car, si le sang créole engendre des auteurs, ils écriront en anglais, bien que la langue française, qui maintenant disparaît rapidement, soit encore, de nos jours, parlée par quelques familles dans la Louisiane. A la Nouvelle-Orléans et aux environs, quelques dames créoles distinguées, âgées de soixante-dix à quatre-vingt-dix ans, ne parlent point l'anglais et ne le parleront jamais. L'une d'elles porte si loin son mépris pour cette langue qu'elle n'aime point les gens qui la parlent, et pour cette raison, pas un instant dans sa longue vie, elle n'a quitté le *Vieux Carré* où elle est née, pour traverser Canal Street et pénétrer dans le quartier américain de la cité. Poussé par le désir de connaître le degré d'isolement dans lequel son amour de la langue française la plaçait, son neveu se risqua à lui demander le nom du président des États-Unis. Elle répondit (en français naturellement), qu'elle n'était pas très sûre, mais qu'elle se rappelait avoir entendu parler d'un « de Washington ». L'incident a la valeur d'un symbole : il montre combien les membres de la plus ancienne génération sont restés réfractaires à la civilisation américaine, à laquelle ils attribuent le déclin de leur richesse et la perte de leur influence.

Comme l'usage d'écrire en langue française a réellement cessé en 1900 dans la Louisiane et que cet usage ne reviendra plus, le moment est venu de faire l'inventaire des « Restes Littéraires ». Je les ai collectionnés au cours des douze dernières années ; j'ai recueilli chez les *bouquinistes* de la Nouvelle-Orléans : livres curieux, brochures, périodiques publiés en langue française dans cette ville. Je suis allé plus à l'intérieur des terres, et là, dans les greniers, dans les écuries, dans les abris qui prenaient eau de tous côtés, j'ai trouvé d'autres matériaux, en particulier des collections de journaux de paroisses imprimés en langue française, qui étaient exposés à devenir la pâture des termites omnivores. Dans plusieurs occasions, j'ai pu acquérir les collections de ces journaux uniques au monde, de la période fort intéressante : Guerre civile et Reconstruction. J'ai des exemplaires imprimés sur le dos des papiers de tenture à fleurs, à l'époque où la guerre avait rendu impossible la fabrication et l'achat du papier à journal.

Douze années de fouilles à bâtons rompus m'ont procuré une très belle collection de ce que je pourrais appeler les « Franco Americana » de la Louisiane ; il se peut même que ce soit la plus

abondante qui existe, à l'exception de la Howard Memorial Library de la Nouvelle Orléans qui pourra montrer une collection plus riche, peut-être, quand tous ses trésors seront catalogués. De temps en temps, mes conversations avec les vieux Créoles ou mes recherches dans ces vieux livres et ces feuilles moisies m'ont permis de découvrir les faits les plus pittoresques et les plus intéressants touchant la vie de ces écrivains Créoles, morts depuis longtemps ; ils m'ont fait comprendre que l'existence d'un grand nombre est beaucoup plus captivante et romanesque que leurs écrits. Les détails intimes de leur vie, ces détails qui révèlent le mieux un caractère, ne pouvaient se trouver que dans la mémoire de ces témoins qui sont en train de disparaître ou dans les collections de ces vieux journaux et brochures, condamnés à la ruine par le feu, par les vers, ou par le temps ; car la génération actuelle ne s'intéresse plus à la langue et aux exploits de ses ancêtres. Je me suis décidé à tenter l'impossible pour réunir et préserver ces informations biographiques, vouées à une disparition rapide, parce que je les crois précieuses en tant qu'instrument pour l'étude de l'activité intellectuelle de gens qui, considérés comme race, ont disparu pour jamais, par cela même que les conditions qui les firent naître ne se reproduiront plus.

Rassembler et organiser ces informations a exigé une somme de travail pénible et de recherches laborieuses que, seule, m'a permis de mener à bien la séduction exercée sur mon imagination par les personnalités pittoresques et singulières de ces journalistes, de ces vétérans napoléoniens, de ces exilés politiques, de ces pauvres maîtres d'école, de ces riches planteurs, de ces médecins. La même séduction m'a rivé à la tâche jusqu'à la dernière ligne du travail. Préparer tant de biographies, compiler tant de notes bibliographiques me semblait besogne interminable, à ce point que j'ai renoncé à toute tentative de critique littéraire. Un savant viendra peut-être après moi pour juger cette masse de documents ; je suis heureux de lui laisser des notes en ordre, et d'avoir arraché à l'oubli les noms et le profil humain de quelques-uns de ceux qui produisirent ce monceau d'œuvres.

J'ai limité mon enquête au XIX^e siècle, parce que c'est alors que parut tout ce qui a quelque valeur en fait de littérature franco-américaine. Cette décision prise, restaient beaucoup d'autres problèmes : quelles limites donner au travail, qui inclure, qui exclure ? Aucune difficulté pour les indigènes nés dans la Louisiane ; mais il y avait aussi ceux qui, bien que nés dans l'Etat, avaient émigré en France et avaient publié leurs ouvrages à l'étranger, et il y avait encore ceux qui avaient dit adieu sans retour à leur patrie. Je me suis décidé à les comprendre tous, fort de ce principe qu'ils furent Louisianais

pendant les années de leur vie où l'on est le plus impressionnable et que tout ce qu'ils firent plus tard ne pouvait être, au moins en partie, que le résultat du premier milieu dans lequel ils avaient vécu. Puis venaient les auteurs qui, nés en France, avaient émigré dans la Louisiane et publié là une partie de leurs travaux. Je n'ai retenu parmi eux que ceux qui étaient venus dans la Louisiane avec l'intention d'y résider, même si plus tard ils changèrent d'idée et regagnèrent la France pour y mourir. Ainsi sont éliminés tous les voyageurs français venus en simples touristes, et rentrés en France pour y écrire leurs impressions et souvenirs ; car leurs écrits ne peuvent pas se classer sous la rubrique : indigènes.

Beaucoup de ces auteurs étaient bilingues : nouvelle difficulté ; je l'ai tranchée en inscrivant dans leur bibliographie leurs écrits en langue anglaise et leurs écrits en langue française. Après tout, qu'importe la langue dont ils se servaient, puisque leur inspiration et la marche de leur pensée étaient françaises. Etablir une liste *complète* fournit un instrument de travail susceptible d'un plus grand rendement qu'un choix toujours arbitraire. Tels sont, en gros, les principes qui m'ont guidé.

Les écrivains sont classés par ordre alphabétique, et les hommes de couleur libres y figurent à leur place. Sauf en ce qui concerne Séjour et Thierry, j'ai emprunté les renseignements sur ces derniers à Desdunes : *Nos hommes et notre histoire* (1911).

J'ai essayé de conserver la saveur, la couleur et le caractère de ces hommes et de ces femmes captivants et curieux qui, dans la Louisiane, écrivirent en langue française. Je me suis efforcé de dresser une liste de leurs travaux facilement accessible aux étudiants, car, dans cette littérature, gauloise d'esprit, française d'inspiration, se trouve, visible et intact, comme un poisson dans un bloc de glace, le monument adéquat de l'influence française en Louisiane. Cette influence communiqua à tout l'Etat une mentalité particulière qui persista plus de cent ans après la fin de la domination française.

Mes recherches m'ont amené à travailler à la Bibliothèque nationale à Paris, à la New-York Public Library, à la Library of Congress à Washington, à la Howard Memorial Library of New Orleans, au Louisiana State Museum, à la Louisiana State University Library à Baton Rouge, ainsi qu'à entrer en correspondance avec l'American Antiquarian Society of Worcester, Mass..., la State Historical Society of Madison, Wis... Les bibliothécaires et les employés de ces institutions m'ont prêté leurs concours avec une bienveillance inlassable que je tiens à reconnaître.

NOTE

Chaque biographie est suivie de références biographiques — quand il en existe — et d'une bibliographie, divisée en deux parties : les œuvres imprimées, livres et brochures, forment la première liste, dans l'ordre chronologique, avec l'année de la publication dans la marge à gauche; les articles publiés dans les journaux et les périodiques viennent ensuite; ceux qui parurent dans un journal sont groupés sous le nom de ce journal. Les lettres majuscules à droite de chaque ouvrage indiquent la collection ou la bibliothèque dans lesquelles l'ouvrage peut être trouvé. Le (C.), (F.) ou (H. C. L.) placé après le nom de chaque auteur au commencement de sa biographie indique que l'auteur est français de naissance, créole, ou bien homme de couleur libre.

ABRÉVIATIONS

(C.)	Créole.
C. R. A. L.	<i>Comptes Rendus de l'Athénée Louisianais</i> de la Nouvelle-Orléans, La.
E. L.	<i>Esquisses Locales par un Inconnu</i> (Cyprien Dufour). J. L. Sol-lée, Éditeur, Nouvelle-Orléans. 1847.
(F.)	Français.
(H. C. L.)	Homme de couleur libre.
H.	Howard Memorial Library of New Orleans, La.
L. C.	Library of Congress of the U. S. at Washington. D. C.
L. F. L.	<i>Les Lettres Françaises en Louisiane</i> par Édouard Fortier. Québec. Imp. L'action Sociale Limitée. 1915. (Extrait des Mémoires du Premier Congrès de la Langue Française au Canada.)
L. S.	Louisiana Studies par Alcée Fortier, F. F. Hansell et Bro. New Orleans 1894.
L. S. U.	Library of the Louisiana State University at Baton Rouge. La.
La. Hist. Quart.	Louisiana Historical Quarterly. The organ of the Louisiana Historical Society, which took the place of the Publications in 1917 and is still appearing.

- Lib. Sou. Lit. Library of Southern Literature. Published by Martin and Hoyt Co-Atlanta-Ga. 1907.
- N. H. N. H. *Nos Hommes et Notre Histoire* par R. L. Desdunes. Arboûr et Dupont, Imprimeurs-Éditeurs, Montréal 1911.
- N. Y. L. New York Public Library. New York City.
- P. T. *Portraits Littéraires de la Nouvelle-Orléans*, par Charles Testut. Nouvelle-Orléans. Imprimerie des Veillées Louisianaises, 1850.
- R. B. Références biographiques.
- T. Library of Edward Larocque Tinker 449 Park Ave, New-York City, et 2812 Saint Charles Ave, New Orleans, La.
- T. P. T. Library of the late T. P. Thompson, qui est encore à la Nouvelle-Orléans. La.
- W. H. L. Wisconsin Historical Library, Madison Wis.
-

BIOGRAPHIES ET BIBLIOGRAPHIES

ALLAIN M^{me} FRÉDÉRIC. Pseudonymes : *Une Créole* et *Nihila*, 1833-1927.

Hélène d'Aquin vit le jour dans une bonne famille créole de Saint-Domingue. M^{me} d'Aquin, son arrière-grand'mère, s'était échappée de cette île en 1791 au moment de la révolution nègre. Elle était accompagnée de ses deux fils qui la déposèrent dans le premier bateau qui se dirigea vers un navire anglais mouillé au large de la côte. Ce bateau n'était pas de retour pour prendre les autres que les noirs, qui poursuivaient les fuyards, arrivèrent, tuèrent un des fils de M^{me} d'Aquin et forcèrent le second à sauter dans la mer. Celui-ci gagna le navire en nageant sous l'eau et en rejetant, de temps en temps, des morceaux de vêtements pour attirer le feu des nègres. Le navire débarqua les réfugiés à Kingston-Jamaïque. Là, d'Aquin épousa M^{lle} Bizoton, d'une autre famille de réfugiés. Il reprit sa profession de planteur avec le peu de capital qu'il avait sauvé, et devint riche en peu de temps.

En 1836, il est ruiné par la loi anglaise sur l'affranchissement des esclaves. Avec sa femme et sa fille Hélène, née en 1833, il quitte Kingston pour la Nouvelle-Orléans.

Hélène grandit là et y reçoit l'éducation qui lui convient. Elle est envoyée ensuite à Paris où elle passe ses examens. De retour à la Nouvelle-Orléans elle épouse, en 1858, le Dr Frédéric Allain. Le père de celui-ci, né en France, exerçait la médecine à la Nouvelle-Orléans ; il avait épousé une créole, et avait emmené sa femme en Bretagne, où il était né, afin que leur fils pût naître sur le sol français. Peu après sa naissance, Frédéric fut ramené à la Nouvelle-Orléans et y vécut jusqu'à son départ pour Paris où il fit ses études de médecine. Par malheur, la fièvre jaune l'emporte peu de mois après son mariage avec M^{lle} d'Aquin.

M^{me} Frédérick Allain met au monde un fils posthume. Elle fait voile vers la France avec son fils et sa mère, la comtesse d'Aquin, vers 1869. Elle s'établit à Toulouse où son fils Frédérick Allain passe son baccalauréat. Pour lui permettre d'étudier le droit elle vient à Paris. Elle meurt à Saint-Germain en janvier 1927, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, l'esprit aussi lucide et actif que jamais.

1882. *Souvenirs d'Amérique et de France, par une Créole*. Paris. cm. 21,4 × 13,2, pp. 386 et 1 table des matières. T. — H. — T. P. L. Collection incohérente et informe de ses souvenirs. Renseignements pittoresques sur la vie créole dans la Louisiane. L'auteur reproduit en partie l'histoire de Saint-Domingue de Moreau Saint-Mery; un manuscrit ancien de famille sur la famille de sa mère, les Bizotons; et, en entier, la brochure de M^{me} Ligeret de Chazy *Les Créoles*, qui défend cette race contre les dénigrements de M^{me} de Grandfort.

1884. *New-York et Paris par Nihila*. Paris. Je n'ai jamais vu l'ouvrage. Cité par Alcée Fortier. C. R. A. L., janvier 1885 : 37. Relation décousue de ses souvenirs sur ces deux villes.

Dans C. R. A. L.

Souvenirs d'Amérique par une Créole. Analyse de P. V. Bernard, septembre 1883 : 440.

Lettre à P. V. Bernard, novembre 1883 : 475.

New-York et Paris, Analyse d'Alcée Fortier, janvier 1885 : 37.

Articles éparpillés dans différents périodiques français. Son fils ne put me donner sur eux aucun renseignement.

ALLARD Louis. Pseudonyme : *Un Louisianais*, 1777-1847.

Louis Allard, créole, naquit à la Nouvelle-Orléans en 1777. L'éducation dont témoignent ses écrits nous permet d'affirmer qu'il fut élevé en France. Son père était très riche; il lui légua une plantation immense de grande valeur qui englobait la terre connue maintenant sous le nom de City Park.

C'était un latiniste distingué, plus intéressé par les lettres que par la gestion de ses affaires. Aussi son patrimoine diminua-t-il peu à peu. Un procès pénible entre son frère André, un vaurien, et lui, à propos du partage du produit de la vente d'une plantation, qu'ils possédaient conjointement, achève d'appauvrir le vieillard. Aigri par cette querelle, il publie une brochure « *Lettre à Louis Allard* » dans laquelle il attaque sans pitié son frère et lave en public le linge sale de la famille. Devenu infirme dans ses dernières années, il était si pauvre qu'il fut contraint de vendre sa plantation à John Mc Donogh qui lui permit de continuer à vivre dans sa vieille maison.

En 1847, il fait imprimer à Paris un livre de poésie dont il couvre les frais avec une partie de l'argent reçu pour ses terres. Le livre :

« Les Épaves » (Flotsam) fut appelé ainsi parce que, selon la préface, le manuscrit avait échoué sur les rives du Mississippi après l'explosion du vapeur Hecla. La première partie du livre contient des poèmes plutôt prétentieux; la deuxième, des traductions en vers français de certaines épigrammes de Martial. Format aussi prétentieux que le contenu. Reliure en cuir rehaussé d'or à bords marbrés. Sur le frontispice, la lithographie d'un homme demi-nu pinçant d'une façon distraite les cordes d'une lyre. Le succès fut maigre, le livre n'étant que la parade de l'érudition possédée par l'auteur. Cet insuccès a pu hâter sa mort, qui survint à la Nouvelle-Orléans en mai 1847. Il fut enterré sous un chêne dans sa plantation. Mc Donogh donna plus tard cette propriété à la ville pour en faire un parc. On y voit encore la tombe de Louis Allard, — sans marque. Il mourut pauvre et délaissé, comme la plupart des poètes de la Louisiane.

1842. *Lettre de Louis Allard*. En réponse à un libelle publié contre lui, par André Latour Allard. cm. 22,8 × 14,5, pp. 32. Sans titre. T.

1847. *Les Epaves*, par un Louisianais, Paris. Hector Bossange. Nouvelle-Orléans. Lelièvre, 1847. cm. 14,5 × 22,7, pp. i-viii-388, T. H. — T. P. T.

ALLEAU (Th.). Prêtre catholique à la Nouvelle-Orléans.

1864. *La guerre et la paix*. Discours prononcé le 17 juin 1864, par M. Th. Alleau. Miss. Apostolique Theologal. *Au profit des prisonniers et des victimes de la guerre*. Nouvelle Orléans. Imprimerie de la « Plume de Bronze », 1864. cm. 22,5 × 15, pp. 20, T. Diatribe contre les maux de la guerre et apologie de la paix.

ALEIX M^{me} EULALIE L. T. ?-1920.

Eulalie Laroque-Turgeau naquit à la Nouvelle-Orléans d'ancêtres créoles et fut élevée dans cette ville. A dix-huit ans, elle épousa Léopold Aleix.

Tout son travail littéraire se trouve dans les « Comptes Rendus de l'Athénée Louisianais ». Cette société lui décerne une médaille d'or en 1890 pour son article sur la poésie de Lamartine.

Elle meurt à Shreveport-La, le 16 novembre 1920.

Dans C. R. A. L.

Les poésies de Lamartine (manuscrit couronné), mai 1888 : 89 (réimprimé sous forme de brochure).

Analyse. *Le Livre d'Or de M^{me} la comtesse de Beaussay*, mars 1889 : 270.

Analyse. *Maximes de la vie M^{me} la comtesse de Beaussay*, juillet 1889 : 358.

Le professeur Fortier et les Créoles, septembre 1891 : 393.

Aux lecteurs et abonnés de l'Athénée Louisianais, janvier 1892 : 4.

ANDRY M^{me} LAURE (F.). 1829-1882.

Pierre-Philibert Bordelois, Français, épouse Louise-Delphine Commagère, créole de la Nouvelle-Orléans et l'emmène à Bordeaux. De leur mariage naît une fille, Françoise-Laure, le 6 septembre 1829. Elle grandit à Bordeaux. A l'âge de dix-sept ans, elle vient à la Nouvelle-Orléans où son père s'est établi comme négociant en vins.

Le 6 octobre 1849, elle épouse Jean-Octave Andry, fils d'un riche planteur de canne à sucre. Quand la Guerre civile éclate, son mari s'engage comme volontaire et revient à la fin de la guerre chez lui pour constater sa ruine. Il obtient une situation d'attaché au tribunal et meurt bientôt. M^{me} Andry reste veuve avec cinq enfants en bas âge. Elle a recours à l'enseignement et, dans l'espoir d'augmenter ses maigres ressources, elle écrit une histoire de la Louisiane racontée aux enfants. Elle meurt le 29 juillet 1882, au moment où les premiers droits d'auteur lui parviennent.

R. B. Notices nécrologiques dans le *Meschacébé*, 5 août 1882.

La Démocratie française, 29 juillet 1882.

Le Courrier des États-Unis, 19 août 1882.

L'Abeille.

1882. *Histoire de la Louisiane, racontée aux enfants Louisianais*, par M^{me} Laure Andry. Nouvelle-Orléans. Imprimerie Franco-Américaine, rue de Chartres, 102. Eugène Antoine, propriétaire, 1882. 46 × 10,5, pp. 167. T. — L. C.

Dans C. R. A. L.

De l'importance de l'instruction primaire, novembre 1879 : 312.

Histoire de la Louisiane racontée aux enfants Louisianais, Analyse, mars 1882 : 92.

Dans LITTÉRATURE CONTEMPORAINE (Agen).

Origine et Avenir de la poésie, 1880.

Études sur les travaux des Français dans l'Amérique du Nord, 1881.

Le Comité des Concours poétiques du Midi lui décerna deux médailles de bronze pour les essais ci-dessus mentionnés.

ANSON HENRY-FRÉDÉRIC.

L'annuaire pour 1832 le signale comme résidant à la Nouvelle-Orléans sans indication d'emploi. Les annuaires au cours des années suivantes portent cette mention concise et ingénieuse : « H. F. Anson, poète, 146 St. Ann Street. » L'annuaire pour 1846 le mentionne pour la dernière fois.

Dans l'ABEILLE.

L. H. L.

Élégie dédiée aux mânes du grand Napoléon (poème), 7 juin 1836.

Fable : L'Ane et la Chouette, 24 juin 1836.

Ode à ma chouette (poème), 24 juin 1836.

Dans LA RÉFORME.

Le Joueur de billard (poème), 1^{er} mars 1846, T.

La Saint-Joseph (poème), 29 mars 1846, H.

Aux braves volontaires (poème), 17 mai 1846, T.

Hymne patriotique, à l'occasion de la guerre des États-Unis avec le Mexique, 31 mai 1846, T.

ARMANT FERNAND. Pseudonyme : *On-Sé-Ki*. 1849-?

Jean-Marius Armant était français. Il vint à la Louisiane en 1761 et s'établit d'abord dans les paroisses de Red River et de Natchitoches, plus tard dans celle de Saint-Jacques. Il se distingue dans les luttes de la Révolution et commande la Brigade Armant. Son petit-fils, Jules Armant, épouse Corinne David. Ils ont un fils, Fernand Armant, né à la Nouvelle-Orléans en 1849.

La plupart des riches planteurs créoles ont l'habitude d'envoyer leurs enfants au delà des mers pour leur éducation ; les parents de Fernand se conforment à la tradition. Le jeune Fernand est élevé en France et y passe ses examens. Il continue à vivre à l'étranger et donne de nombreux articles dans les journaux parisiens. Pendant quatre ans, il est secrétaire de l'Association Internationale des Auteurs ; dans les quatre années qui suivent, on le trouve correspondant diplomatique étranger pour l'Agence Havas. Il apprend neuf langues qu'il écrit et parle couramment. Il s'engage comme volontaire pendant la guerre franco-allemande et défend vaillamment le pays de ses aïeux.

En 1876, la République française, sous les auspices de l'Académie française, organise un concours international de drame sur la Guerre de l'Indépendance américaine. Il obtient le prix avec *Les Patriotes*. Victor Hugo préside le jury.

Il revient à la Nouvelle-Orléans la même année et écrit dans les journaux de la ville. Le « Times » donne l'étude la plus importante qu'il ait publiée : une histoire assez étendue des paroisses de la Louisiane. Amos Hawkins publie son travail : « Les œuvres de Meissonier ». En même temps il étudie le droit, est bientôt admis au barreau, où il se spécialise dans les affaires criminelles. Il est nommé commissaire à l'Immigration U. S., résidant à la Nouvelle-Orléans. M^{lle} Esther Mangin, de Peims, France, devint sa femme. Il est mort il y a quelques années.

R. B. : *Biographical and Historical Memoirs of Louisiana*. Chicago, the Goodspeed Pub. co. 1892. Vol. I, p. 253.

1876. *Gilda*. Feuilleton dans le *Patriote*.

Les Patriotes. Roman historique, annoncé dans le *Patriote*, septembre 1876, comme devant paraître bientôt dans les colonnes du journal. Evidemment une mise en roman de la pièce de théâtre qui avait remporté le prix en France.

1881. *L'Opéra et ses notes, album illustré avec photographies et esquisses biographiques*. La Nouvelle-Orléans-du Croissant, 1881. T. H.

Très soigné — publié par parties — photographies des chanteurs collées à l'intérieur du volume.

1883 *Honni soit qui mal y pense*. Nouvelles par On-Sé-Ki. P. et E. Marchand éditeurs-imprimeurs, 123 rue de Chartres, Nouvelle-Orléans, 1883. cm.

17,4 × 12, pp. 73, 1 table des matières, T. H. — T. P. T. — N. Y. L.

Histoire des paroisses de la Louisiane, publiée dans le *New Orleans Times*.

The Works of Meissonier, publié par Amos Hawkins.

ARPIN PAUL.

Né en France, jouit d'une certaine réputation littéraire avant d'émigrer en Louisiane, où, pour la première fois, son nom est inscrit dans l'Annuaire de la Nouvelle-Orléans en 1841. Il est vraisemblable qu'il appartenait à ce groupe de journalistes parisiens, exilés de France après 1840, à cause de leurs opinions politiques.

Professeur dans une école de la Nouvelle-Orléans, afin d'augmenter son maigre salaire il écrit d'excellentes critiques de théâtre dans les journaux franco-créoles. En 1845, il devient directeur de la section française de l'*Abeille*, et occupe ce poste jusqu'en 1848 ; à cette époque, Gaillardet, qui abandonne le *Courrier des États-Unis*, l'invite à venir à New York pour le remplacer à la tête de ce journal. Sous la direction d'Arpin le journal perd un peu de son prestige littéraire ; néanmoins, il est en mesure de le rendre quotidien en 1851 de tri-hebdomadaire qu'il était. Il quitte la direction de ce journal en 1853. Charles Lassalle le remplace.

R. B. *Esquisses locales* (Cyprien Dufour), p. 99.

Portraits littéraires. Testut, p. 153.

Histoire de la Presse franco-américaine. Bêlisle, p. 361.

1853. *Biographie de L. M. Gottschalk*. Imprimerie du *Courrier des États-Unis*. New York, 1853. cm. 16,5 × 10,6, pp. 64. T. H. — T. P. T.

Brève histoire de la vie d'un brillant pianiste Louisianais, fameux en son temps.

ARSON CHARLES (?).

Tout ce que l'on sait de cet homme au nom incendiaire est qu'il résidait à la Nouvelle-Orléans.

Dans la *RENAISSANCE LOUISIANNAISE*, T.

Le Roi Artus (poème), 18 juillet 1869.

Deux calamités, le Conseil-de-Ville et l'inondation (poème), 19 septembre 1869.

AUBINEAU LÉON.

1869. *Notice historique sur les Petites Sœurs des Pauvres*. (Vendue au profit de la Maison des Petites Sœurs). Nouvelle-Orléans : Imprimerie du Propagateur catholique, 49, rue Conti. cm. 14,5 × 11, pp. 64. T. — H. — T. P. T.

Une traduction anglaise fut publiée la même année.

AUGUSTIN MARIE-JOSÉPHINE. Pseudonyme : *Tante Marie*, 1851-

A l'extrémité inférieure du côté du *Vieux Carré* qui borde l'eau à la Nouvelle-Orléans, se trouve une petite place endormie, abritée par de grands arbres, qui a nom Washington Square. C'est là que le premier gouverneur américain de la Louisiane éleva une maison pour une femme qu'il courtisait. Cette bâtisse encore debout garde quelques traces de son ancienne splendeur. Mais elle est tombée au rang de maison meublée depuis de nombreuses années.

Les plafonds ont quinze pieds de haut, de belles corniches de plâtre témoignent de sa grandeur passée. Les murs sont nus et les planchers ne connaissent plus la cire. Au fond du vestibule, un escalier majestueux serpente vers le premier étage. Là, dans une chambre sur le devant, dont les grandes fenêtres françaises donnent sur un large balcon qui commande le parc, vit une personne de soixante-dix-huit ans, semillante malgré son âge, M^{lle} Marie Augustin. Elle est assise auprès d'une de ces petites cheminées à charbon qui, dans les hivers de la Nouvelle-Orléans, livrent un âpre combat aux courants d'air froid qui se glissent dans la chambre à travers les fentes des fenêtres disjointes. Quand elle se balance, le petit bonnet de dentelle ovale qui couvre en partie ses cheveux blancs s'incline. Son parler est rapide. Fréquemment elle passe du français à l'anglais.

Elle me dit qu'elle est née dans la plantation de son grand-père, Hermogène Labranche, paroisse Saint-Charles, en 1851. L'endroit était merveilleux ; elle se le rappelle bien ; malheureusement, une crevasse se fit dans la levée et le flot emporta tout.

Labranche n'était pas le nom primitif de sa famille, du côté maternel : c'était Zweig. Les premiers du sang vinrent en Louisiane avec une bande d'immigrants allemands vers 1720. Son grand-père était un rude travailleur ; il réussit et épousa Suzane Marchand,

orpheline élevée chez les Ursulines. Lorsque le notaire vint dresser l'acte de mariage, il demanda au fiancé son nom. « Zweig-Zweig ? » barbare, murmura le notaire. « Comment voulez-vous que j'orthographe ce nom ? pas de « w » en français ? Que veut-il dire ? »

« La branche de l'arbre », répondit le fiancé.

« Facile alors » répliqua le notaire, « je vais vous enregistrer sous le nom de Labranche ». Labranche a, depuis lors, été le nom de la famille.

Son grand-père paternel était un Augustin, notaire français de Tours, qui avait accompagné un amiral français à Saint-Domingue en qualité de secrétaire. A moitié tué dans la révolution nègre, il avait réussi à s'échapper sur un navire et avait débarqué, sans le sou, à la Nouvelle-Orléans. La ville était inondée de ces réfugiés qui enseignaient la danse, étaient acteurs, ou faisaient n'importe quoi pour ne pas mourir de faim. Augustin se lança dans l'enseignement et devint professeur au collège d'Orléans, au moment où Lakanal en était le directeur.

Ce grand-père lui fournit, dit-elle, les matériaux qu'elle mit en œuvre dans *Le Macandal*, histoire de la révolution à Saint-Domingue. Elle y incorpora aussi les résultats des recherches qu'elle avait faites dans la Howard Library. L'ouvrage fut publié à ses frais. Lors de son dernier déménagement, quelques centaines d'exemplaires lui restaient encore. « Que voulez-vous ? » dit-elle avec un bon sourire, « ils ne se vendaient pas et je ne pouvais pas les prendre avec moi dans cette unique chambre, alors je les ai brûlés. Nous tous Augustin, nous écrivons pour écrire ; peu nous importe la vente. »

Les *Comptes Rendus de l'Athénée Louisianais* publièrent ses autres articles, d'un goût littéraire parfait et du français le plus pur.

Avec verve et gaité elle parlait de sa correspondance avec Pierre Loti — (le dernier déménagement a fait disparaître les lettres et le portrait de Pierre Loti) ; — de son voyage outre-mer, de son pèlerinage à la maison de Voltaire à Genève, où elle s'était assise dans le fauteuil du grand philosophe — « crime suffisant pour damner l'âme de tout bon catholique ». Elle expliquait son admiration pour Voltaire par le fait qu'elle avait été élevée par son père, le juge Augustin, homme très érudit et très large d'esprit.

Sa mémoire la ramenait au passé, l'agréable passé où, avec ses sœurs, elle avait coutume de suivre les *soirées* chez M^{me} Allain. Les deux filles du gouverneur Claiborne étaient toujours présentes ; au fait, tout le *haut monde* créole du Vieux Carré. Avec des rires étouffés et des mouvements de sa tête coiffée de dentelle, elle parlait

du vieux Bernard Marigny qui ne venait jamais sans un immense éventail de *latanier* à la main.

On lui disait toujours : « Vous désirez une tasse de café ? *Bien*, chantez-nous d'abord une bonne chanson créole, et faites attention de ne pas passer un vers. »

Là-dessus les sœurs Claiborne quittaient la chambre jusqu'à la fin de la chanson ; car les chansons de ce vieux monsieur étaient plus qu'indécentes. Mais les sœurs Augustin restaient. Avant de commencer, Marigny se tournait toujours vers elles et leur disait : « N'avez-vous pas peur d'être scandalisées, mes mignonnes ? »

La réponse était toujours la même : « Oh ! non, nous sommes françaises. » « Bien ! puisque vous restez, je gratterai mon éventail avant les mauvais vers, et ainsi vous pourrez vous boucher les oreilles. »

Avant les couplets suspects, il ne manquait jamais de dire « Attention ! » et de gratter son éventail. Les jeunes filles alors portaient les mains à leurs oreilles ; mais les bouchaient-elles complètement ?

Elle continuait à bavarder, cette courageuse et joyeuse vieille qui pendant soixante-dix-huit ans avait bataillé avec succès. A dix-huit ans elle enseignait dans l'école de filles dirigée par Miss Meta Huger et jusqu'en 1891 elle continua à enseigner dans des institutions privées. En 1891 elle devenait professeur de français à Newcomb College, New Orleans, où elle resta jusqu'à sa retraite, assurée d'une pension — quelle pension ! — prise sur les fonds de la Fondation Carnegie. Après cinquante ans d'enseignement, encore pleine de vie, heureuse, indépendante, elle vit seule dans sa petite chambre d'une demeure dont les salons majestueux doivent être peuplés pour elle par les esprits de tous les Louisianais distingués qu'elle y a rencontrés jadis, alors que le fils du gouverneur Claiborne jouait à l'hôte. Ces souvenirs expliquent pourquoi elle n'est jamais seule quand elle se balance devant la minuscule flamme douce de son foyer.

1892. *Le Macandal*. Episode de l'insurrection des noirs à Saint-Domingue, par Tante Marie. Nouvelle-Orléans. Imprimerie Geo Muller, 50, rue Bien-ville. cm. 23 × 14, 8, pp. 112. T. — H. — T. P. T. — L. C.

Contient des documents intéressants sur les superstitions et pratiques nègres à Saint-Domingue.

Dans C. R. A. L.

Le Macandal. Analyse, mars 1892 : 70.

Quelques mots sur Paul Bourget, mars 1895 : 239.

Les vacances de Camille, juillet 1895 : 505, septembre 1896 : 512.

Le dernier bonnet d'dne, janvier 1898 : 211.

Trouvères et troubadours, novembre 1898 : 375.

Les trois Marguerites, novembre 1900 : 156.

Quelques mots sur Pierre Loti, octobre 1904 : 409.

Causerie sur le Canada, octobre 1906 : 405.

B..., VALCOUR (H. C. L.).

Né et mort à la Nouvelle-Orléans, élevé en France, latiniste et helléniste distingué, élève de Constant Lepouzé.

Dans LES CENELLES¹ (1845). T. — H.

L'Heureux Pèlerin.

Épître à Constant Lepouzé.

A Malvina.

A Hermina.

Le 11 mars 1835.

L'Ouvrier Louisianais.

A mon amie.

Mon rêve.

Son chapeau et son schall.

A Mademoiselle Cœlina.

A Mademoiselle C...

BACARISSE.

Un article dans C. R. A. L.

Notes sur la sténographie, juillet 1880 : 369.

BADOIL JEAN.

Jeune homme qui promettait beaucoup : par malheur, la mort l'emporta prématurément en 1905.

R. B. Jean Badoil, C. R. A. L., janvier 1905 : 3.

Dans C. R. A. L.

Edmond Rostand et son théâtre (manuscrit couronné), juillet 1904 : 378.

A la mémoire d'un de mes amis de collège que je vis mourir,
juillet 1904 : 407.

BARDE ALEXANDRE (F.). 1811 (?) - 1863.

Barde était français. Il naquit vers 1811 près de Saint-Gaudens (Haute-Garonne) et vint en Louisiane en 1842. Comme il avait une bonne éducation et montrait une parfaite connaissance du journalisme, il est logique de supposer qu'il fit, lui aussi, partie du groupe

1. 1845. *Les Cenelles*. Choix de poésies indigènes. Nouvelle-Orléans, imprimé par H. Lauve et Cie 1845. cm 16,5 × 10,2, pp. 215. Compte rendu dans *La Chronique* du 30 janvier 1848. La première anthologie de vers en dialecte créole parue en Louisiane.

de brillants et jeunes journalistes parisiens exilés de France à cause de leurs opinions politiques ; et le fait qu'il se dépeignit comme *jeune exilé* et qu'il fut toujours farouchement républicain (au sens français du mot) dans ses écrits, ne fait qu'augmenter la probabilité de cette supposition.

Comme la plupart de ces réfugiés, il pourvut à ses besoins par l'enseignement. Il ne fit qu'un court séjour à la Nouvelle-Orléans. Généralement à cette époque, tandis que les créoles et les indigènes nés à la Louisiane étaient pratiquement vaccinés contre la fièvre jaune, les étrangers étaient presque certains de la contracter. Barde partageait évidemment cette opinion, car en 1844, quand une mauvaise épidémie s'abattit sur la Nouvelle-Orléans, il fut pris de panique et se réfugia à bord du premier navire venu, sans même s'inquiéter de sa destination. Le nom du navire était « Levy Welch » ; au moment où il franchissait la coupée, Barde se donna une contenance et se frappant la poitrine, dit au capitaine : « *Voici César et sa fortune ; où vous irez, j'irai* ».

Pendant huit jours il remonte le fleuve jusqu'à Saint-Martinville. Barde y débarque, charmé par les maisons blanches et propres qui se nichent au milieu des lilas en fleur, à l'ombre de chênes géants. Dans cette petite ville, moins de cent ans auparavant, Evangeline et Gabriel, les fameux amoureux du non moins fameux poème de Longfellow s'étaient rencontrés ; et il se peut très bien que cette rencontre ait eu lieu à l'endroit même foulé par Barde.

D'audacieux rejetons fournis par les meilleures familles de la vieille France avaient colonisé Saint-Martinville. Leurs descendants firent de bonnes affaires, et, à la tête de belles plantations et d'esclaves par centaines, furent capables de maintenir les traditions de la vie aristocratique et de former une société fermée, mais agréable. La petite ville, originale et langoureuse, était le rendez-vous d'été le plus à la mode parmi les créoles ; tous les artistes du théâtre à la Nouvelle-Orléans y passaient leurs vacances. Elle mérita le titre de « Petit Paris de la Louisiane ».

Pour des gens si cultivés et si distingués, l'arrivée d'un poète français était une aubaine. Barde eut tôt fait d'avoir des amis parmi ces riches planteurs, et l'un d'eux lui confia l'éducation de ses enfants. Sa tâche n'était pas assez absorbante pour l'empêcher d'écrire. Dès 1845 il envoyait à la Nouvelle-Orléans articles et poèmes que publiait le *Courrier de la Louisiane*, et l'année suivante il collaborait activement à la *Revue Louisianaise*. Il écrivait parfois pour le *Meschacébé*.

Il ne pouvait rester à l'écart du journalisme dans sa propre ville,

et, en 1847, il était à la tête d'un tout petit journal à une feuille : *Le Créole* (qu'il ne faut pas confondre avec *La Créole* de la Nouvelle-Orléans). Impossible de retrouver un exemplaire de ce journal, malgré mes recherches, mais la *Revue Louisianaise* d'Avril 1849 : 528, affirme son existence.

Les renseignements que j'ai pu recueillir me permettent de dire qu'il passa plusieurs années dans diverses plantations sur la paroisse Sainte-Marie et qu'il instruisit les enfants des propriétaires pour gagner sa vie, tandis qu'il bombardait, pour son plaisir, tous les journaux français de la Louisiane de poèmes et d'articles.

Il s'avança même jusqu'à la plantation du Major Aurélian Saint-Julian, entre les 40° et 50° degrés, près du village de Broussard dans l'Attakapas. Il vécut là comme professeur jusqu'en 1858 où il revint au journalisme et se rendit à Marksville, dans le district d'Avoyelles, pour diriger la partie française du *Villageois*, petit hebdomadaire bilingue. Il acheta le journal la même année. Il se mêla de politique et devint chef du parti démocratique dans le district. L'année suivante il partit en voyage et laissa la direction de son journal à un ami, Adolphe Lafargue. Mais les recouvrements étaient mauvais ; le directeur intérimaire n'avait pas les fonds nécessaires pour couvrir l'achat du papier ; aussi Barde nous dit-il avec humour : « mon pauvre journal mourut de faim, il ne trouva même pas un chèque de cinq dollars ». Barde échouait parce que, bon poète, il était mauvais homme d'affaires et encore plus mauvais quêteur. Il vendit en 1859 le fond à Hypolite de Bautte qui lança un nouveau journal, *Le Champion*, sous le pseudonyme de Prudent d'Artlys.

Barde alla à Donaldsonville et fut pendant un mois directeur intérimaire du *Drapeau*, pour permettre à Supervielle de prendre des vacances. Mais une fois de plus il se voyait contraint de revenir à l'enseignement.

En 1859, quand des désordres se produisirent dans l'Attakapas, Barde se joignit aux Vigilants et devint leur historien. L'Attakapas — le sens est « mangeur d'hommes » — à la fois le nom et la réputation d'une tribu d'Indiens qui dans les temps reculés habitaient ce pays — est une immense étendue de savanes à cent cinquante milles au nord de la Nouvelle-Orléans, divisée en deux districts, *Carenicro* et *Côte-Gelée* (à cause de son climat). Ces plaines offraient de bons pâturages pour les bêtes à corne et les chevaux, qui constituaient presque l'unique richesse des colons acadiens réfugiés là, après avoir été cruellement chassés de leurs foyers au Canada.

L'illégalité devint la règle, comme ce fut le cas, en ces temps reculés, dans beaucoup de terres à élevage où les colons étaient trop

clairsemés. Facile alors à quelques énergumènes de se grouper pour voler bestiaux et chevaux des honnêtes fermiers et éleveurs acadiens, si éloignés les uns des autres qu'ils ne pouvaient se réunir pour leur commune défense. Dès 1859 ces voleurs de troupeaux étaient si puissants qu'ils intimidaient à la fois les juges et les jurys, et les témoins avaient peur de déposer, car ils s'exposaient à être tués et à voir leurs troupeaux volés.

Mieux que tout le reste, le compte rendu d'un procès criminel, qui eut lieu à cette époque, montrera la puissance de ces brigands. A Abbeville vivait un honnête marchand, au nom poétique de Violette. De bon matin un homme entra chez lui pour lui vendre la peau d'une vache fraîchement tuée. Peu après, un voisin lui demandait : « Avez-vous vu ma vache ? je ne puis la trouver ce matin. » A la vue de la peau sur le plancher, il ajoutait : « Ma foi, sa couleur est celle de ma vache », la déployait et se convainquait qu'il avait sous les yeux la dépouille de sa bête.

Violette le plaignait et disait : « Il est regrettable que vous ne soyez pas venu quelques minutes plus tôt, car vous auriez pris le voleur. »

« Cela ne fait rien, dites-moi son nom et je vais l'attraper. »

A maintes reprises Violette refusa de divulguer le nom du voleur. A la fin le volé se mettait en colère et le poursuivait comme recéleur.

Le marchand demandait l'aide d'un jeune avocat nommé Mouton, qui lui conseillait de livrer le nom du voleur, car son cas était mauvais et il était sûr d'être condamné à la prison. Violette, inébranlable, répétait que les voleurs de troupeaux le tueraient s'il était dénonciateur et qu'il aimait mieux entrer en prison que dans la tombe.

Le jour du jugement, Mouton, sachant la défense impossible dans de telles conditions, se faisait remplacer par un jeune avocat, dont l'exposé très éloquent touchait à tout, sauf à la culpabilité ou à l'innocence de son client. Le jury se retirait et, après deux heures de discussion, contre l'attente de tous revenait avec le verdict : non coupable.

Mouton prenait à part Violette et le priait de lui expliquer, s'il le pouvait, son acquittement. Violette souriant répondait : « Eh bien ! sachez que l'homme qui me vendit la peau était membre du jury. »

Aux environs de 1859 cette collusion entre la loi et le mépris de la loi était si effrontée ; le vol de bestiaux et les autres crimes étaient si fréquents que les bons éléments de la société décidèrent de s'unir pour leur défense. Ils en vinrent à cette conclusion : les juges ou bien sont d'accord avec les criminels ou bien tremblent pour leur

peau ; prenons en main l'application de la loi. Major Saint-Julian, le vieux maître et ami de Barde à leur tête, ils formèrent le premier comité de vigilance dans la Côte-Gelée. Un comité fut fondé à Vermillonville, — vieux nom de la ville appelée maintenant Lafayette, — d'autres comités furent établis dans les villes et paroisses voisines.

Alexandre Barde était membre du comité que dirigeait Major Saint-Julian. Ils faisaient de nuit la chasse aux bandits, les prenaient, les fouettaient, et les expulsaient du pays. C'est pourquoi on trouve encore tant de noms français sur la frontière du Texas.

Les comités usurpaient les droits des tribunaux. Mais les autorités laissaient les choses aller, car elles comprenaient les ennuis auxquels étaient exposés les braves gens de l'Attakapas, et voyaient que les comités administraient la justice, bien qu'extra-juridiquement, avec probité et rapidité. L'ex-gouverneur Mouton était membre de l'organisation à Vermillonville.

Des chansons furent composées qui montrent l'exaspération du sentiment public. Tel le *Chant de guerre des Vigilants*, chanté sur l'air *Liberté sainte, après trente ans d'absence*. Je le suppose écrit par Barde. Voici la première strophe :

Guerre aux bandits ! de toutes les poitrines
Ce cri puissant s'élève dans les airs ;
Assez de vols, de meurtres, de rapines ;
Après trente ans les yeux se sont ouverts !
Trop de lépreux salissent notre terre,
Le cri public les a tous condamnés :
O vigilants, en guerre, vite en guerre !
Que les bandits soient tous exterminés !

Une autre chanson : *Ceux qui partent*, décrivait la fuite des voleurs de bétail après l'expulsion faite par les Vigilants. Il faut en citer une strophe :

Qu'a fait ce drôle à l'air farouche,
Au grand front fuyant, à l'œil louche,
Comme celui d'un paria ?
Dans son abri clos d'une planche
Il a tué ma vache blanche
Pauvre Lia !

Les bandits expulsés revinrent peu après en secret et recommencèrent leur déprédations. Ils s'enhardirent même jusqu'à prévenir le comité de Vermillonville que le 3 septembre 1859, ils feraient un repas de gala à Queue-Tortue et que, si les membres du comité se présentaient, ils seraient reçus avec des balles ; mais que, s'ils ne

venaient point, les Anti-Vigilants feraient une visite à Vermillonville, planteraient leur drapeau sur le Palais de Justice, pilleraient la ville et y mettraient le feu.

Le comité accepta le défi et, au jour fixé, des colonnes de cavaliers venus de partout avaient enveloppé avant le point du jour la citadelle en bois d'Emile Lagrange à Queue-Tortue, dans laquelle trois cents voleurs de bétail s'étaient retranchés. La fleur des citoyens acadiens composait l'armée qui attaquait, tous bien montés et tous bien armés ; ils étaient six cents. Le comité de Vermillonville avait même amené un petit canon de six qui servait aux salves les jours de fête.

Après une heure de négociations, les proscrits se rendaient tous, sauf un qui préféra se donner la mort. Sans perdre de temps les Vigilants réunissaient un conseil de guerre, jugeaient les meneurs et édictaient des peines. Les plus coupables furent dévêtus et reçurent 140 coups de fouet, les moins coupables en reçurent à proportion de leurs crimes. Ils furent relâchés, et sommés de quitter l'État à jamais sous peine de mort.

Barde assistait à ce *dénouement*, il avait du reste aidé le comité de *Côte-Gelée* au cours des mois précédents ; ainsi ses renseignements sont de première main. Il les mit en ordre et écrivit une *Histoire des Comités de Vigilance aux Attakapas* qu'il dédia au Major Saint-Julian et qui parut en 1861. Malgré son style prolixe, l'ouvrage est un récit dramatique des événements pittoresques qui s'étaient passés dans cette partie peu connue de la Louisiane. Il contient d'excellentes esquisses des chefs des brigands et des principaux membres du comité, et il trace un tableau véridique de la vie journalière, des pensées et des coutumes des descendants des Français.

Ce petit livre est maintenant très difficile à trouver. Les quelques exemplaires imprimés étaient seulement brochés, et les descendants des hommes qui avaient pris part à la victoire de Queue-Tortue ont dû les user et les réduire en miettes à force d'en tourner les pages. Les descendants des bandits, dont plusieurs ont occupé de hautes situations dans l'État, ont dû en détruire une autre partie, mais d'une façon toute différente. Toutes les fois qu'un exemplaire tombait entre leurs mains, il était détruit. Ils avaient honte de descendre d'un tel sang.

L'un des professeurs à la Louisiana State University à Baton-Rouge me demandait un jour si je possédais un exemplaire de ce livre *explosif*. Quand je lui demandai pourquoi ? il me répondit qu'il contenait la preuve que quelques-unes des familles les plus en vue portaient la trace du balai à goudron, et que, pour ce motif, l'unique

exemplaire que l'on avait pu se procurer pour la bibliothèque avait été volé.

Si étrange que cela paraisse, les effets de cette lutte qui eut lieu il y a quelques soixante ans se font encore sentir dans la vie politique du pays. Tout dernièrement un citoyen de Lafayette recevait une invitation à voter pour un candidat ; il répondait : « Je voudrais le voir en enfer. Son grand-père était parmi les hommes qui fouettèrent mon grand-père. »

Barde mourut célibataire à Moreauville, dans la maison de l'abbé Rebours, en novembre 1863, à l'âge de cinquante-deux ans. Il était si connu et apprécié dans l'État que, plusieurs années après sa mort, les journaux français de la Louisiane continuaient à imprimer ses poésies.

Français bien élevé et courageux, écrivain sans peur, il cultivait la poésie grandiloquente et prétentieuse de son temps ; mais sa prose révèle son insatiable curiosité des gens et de la vie qu'il observait autour de lui.

R. B. *Portraits littéraires*, par Testut, p. 12. T.

Revue Louisianaise, 13 juin 1847 : 258, 27 février 1848 : 528. T.

L'Avant-Coureur de Saint-Charles, 30 avril 1859. T.

1861. *Histoire des Comités de Vigilance aux Attakapas*. Saint-Jean-Baptiste (Louisiane). Imprimerie du *Meschacébé* et de l'*Avant-Coureur*, 1861. cm. 19 × 13, pp. 428. T. — H. — L. C.

Une correspondance intéressante, qui jette plus de lumière sur l'activité des comités de Vigilance et la réaction du public, eut lieu entre Barde et Eugène Dumez, directeur du *Meschacébé*.

Dans l'*AVANT-COUREUR* de la paroisse Saint-Charles. T.

Comités Attakapiens, 27 août 1859.

Une longue lettre sur les comités, 29 octobre 1859.

Dans *MESCHACÉBÉ* de Saint-Jean-Baptiste.

Comités de Vigilance, 29 octobre 1859.

Comités de Vigilance, 5 novembre 1859.

Comités de Vigilance, 22 novembre 1869.

Dans *REVUE LOUISIANAISE*. T. — H.

Isabelle de Saint-Victor, 13 décembre 1846 : 267.

Peppa, 28 février 1847 : 528.

Saint-Martinville, 30 mai 1847 : 207.

Une sorcière aux Attakapas, 13 juin 1847 : 258.

Une fête, 25 juillet 1847 : 415.

Un drame dans un livre de comptes, 8 août 1847 : 473, 22 août 1847 : 539.

Journal d'un candidat, 10 octobre 1847 : 38.

A un artiste, 26 décembre 1847 : 309.

L'an 1847, 2 janvier 1848 : 329.

Les adieux d'un Bohème, 9 janvier 1848 : 358.

A Béranger, 27 février 1848 : 520.

Les enfants, 5 mars 1848 : 546.

Les Pirates de la Louisiane, Michel Peyroux, 30 avril 1848 : 97.
7 mai 1848 : 121. 14 mai 1848 : 145. 21 mai 1848 : 169. 28 mai 1848 : 193.

Ceci très intéressant et fondé sur ses relations avec l'un des hommes de Jean Lafitte.

Vers pris sur un album, 21 mai 1848 : 189.

Revue Littéraire, 6 août 1848 : 450.

Compte rendu d'un poème à Louis Bonaparte par Alexandre Barde, dans le *Franco-américain*, août 1848.

M^{me} Irma Mac Carthy, née Loisel, 10 septembre 1848 : 575. Notice nécrologique d'une vieille dame qui fut bonne envers lui.

Satires de Siècle, 3 décembre 1848 : 228. 10 décembre 1848 : 259.

Dans RENAISSANCE LOUISIANAISE.

La guerre, dédiée à L. Placide Canonge, 23 juin 1861 : 120. Réimpression du *Meschacébé*.

Les cerises de Saint-Pierre, 14 septembre 1862 : 62. Traduit de Goethe.

Une grande Artiste, 11 février 1866 : 10.

Les Morts, 6 mai 1866 : 15.

Deploratio, 8 décembre 1867 : 12.

Dans le MESCHACÉBÉ.

Mater Dolorosa, 20 mai 1855.

BAROUSSE PROSPER (F.). Pseudonyme : *L'Ours*.

Français venu à la Nouvelle-Orléans vers 1839, y vécut jusqu'en 1844, puis à cette époque s'avança vers le Nord pour étudier l'anglais. Il n'eut pas grand succès à New York. Revint à Paris juste à temps pour prendre part à la Révolution de 1848. *Commissaire* du gouvernement provisoire, plus tard *Préfet* du Gers. Mais ses ennemis conspirèrent pour le faire chasser de sa situation à cause de ses opinions socialistes.

Charles Testut dans les *Portraits Littéraires* dit de lui, page 173.

« M. Barousse a quitté la Louisiane depuis assez longtemps. Nous avons lu plusieurs pièces de lui... C'est un poète qui tient de Barbier et de Gilbert. Sa cadence est d'une grandiose énergie ; son vers résonne comme une fanfare guerrière et fait naître l'enthousiasme. De tous ceux que nous avons placés dans ce volume, il est le seul qui ait quelques rapports avec A. Barde, dont le portrait ouvre ce volume. Seulement, le cachet de M. Barousse n'est pas aussi profondément gravé que celui de M. Barde, ni pour l'énergie, ni pour la douceur. »

Il était si grossier dans la discussion et si têtue de tempérament, — il le savait bien, — qu'il prit pour nom de plume : *L'Ours*.

R. B. Prosper Barousse. *La Chronique*, 5 novembre 1848 : 193.

1840. *Procès et acquittement de Hippolite Trouette poursuivi pour avoir tué en duel Paulin Prué*. Précédé d'une introduction et suivi d'une notice critique par Prosper Barousse. Avec le portrait de l'accusé. Nouvelle-Orléans. Impr. par Brusle et Lesseps, 1840, cm. 23,1 × 14,5, pp. 68. T.

Sur la dernière page opinions sur Soulé et Mazureau qui parurent dans quelques journaux.

1852. Article sur Pierre Soulé dans le *Journal de Toulouse*, 17 juillet.

BARTHET JOSEPH.

Les faits et gestes de Barthet, sa naissance, son mariage, sa mort, semblent ensevelis dans un impénétrable oubli. Une simple lecture de ce qui nous reste de ses écrits révèle un caractère original et entreprenant. Il trouva un procédé nouveau pour faire collaborer à sa revue, même après leur mort, les gens les plus distingués, sans frais pour lui.

Sa technique est d'une simplicité enfantine. Il fonda *La Société du Magnétisme de la Nouvelle-Orléans* et en 1852 publia une petite brochure, *l'A B C des Communications Spirituelles*. En janvier 1857, il la fit suivre d'un périodique mensuel en français, voué à la cause des communications avec les esprits : *Le Spiritualiste*. D'une façon mystérieuse il s'arrangea pour que plusieurs hommes de lettres fameux de toutes les parties de l'Europe écrivissent par la main d'un medium leurs impressions d'outre tombe, qu'il publiait ensuite dans *Le Spiritualiste*.

Au nombre des esprits distingués ainsi consultés se trouvaient Bossuet, M^{me} de Staël, le Pape Léon X, Vincent de Paul, etc. Fénelon publia un long traité sur l'éducation des jeunes filles; Danton expliqua le caractère de Mirabeau; le poète Gilbert, qui mourut en 1780, inspira un long poème : *La Mort du Spiritualiste*. Molière, en vrai français qu'il était, fut peut-être le plus poli, car il fit écrire au medium :

Ne vous étonnez pas, messieurs, de mon absence,
Le silence n'est pas toujours indifférence.

MOLIERE.

Il suffisait qu'on vît sa signature.

Cette revue dura de janvier 1857 à décembre 1858, puis disparut.

1845. *Société du magnétisme de la Nouvelle-Orléans*. 20 × 13,6, 7 pp. Pas de titre, pas de couverture. Constitution et Statuts de la Société. Jos. Barthet, président; Jules Mathieu, secrétaire; Lelièvre, secrétaire par interim. T. — H.

1852. *A B C des Communications spirituelles*, par Joseph Barthet, membre du Jury magnétique; l'un des fondateurs de la Société du Magnétisme de la Nouvelle-Orléans. *Venez tous et voyez Jésus-Christ*. Nouvelle-Orléans, 1852. Imprimerie Gaux et Dutuit, cm. 15 × 11, pp. 32. T.

Le Spiritualiste. Revue mensuelle, parue de 1857 à 1858. T. — H.

BAYON CHARLES (C.).

Né à la Louisiane, frère de Jérôme Bayon, le directeur et le propriétaire de l'*Abeille*. Dans sa jeunesse il accompagna A.-J. Guirot dans ses voyages d'affaires à travers le Texas et jusqu'au Mexique. Étudia le droit et fut admis au barreau, car l'annuaire pour 1838 mentionne « Charles Bayon, avoué au bureau de l'*Abeille* ». Son amour du journalisme l'emporta sur son goût pour le droit, et il laissa de côté la clientèle.

Connu pour ne jamais finir une polémique avant d'en avoir entamé une autre, et pour triompher toujours dans sa lutte contre l'adversaire par une répétition sans fin des mêmes arguments.

Dirigea quelque temps l'*Abeille* et en 1846 le *Courrier de la Louisiane*. Peu après venait à Paris en qualité de correspondant européen du *Courrier*.

R. B. *La Réforme* (N. O.), 30 avril 1846. T.

Esquisses locales par un inconnu (Cyprien Dufour), p. 95. T.

Portraits littéraires, par Testut, p. 121. T.

BAYON JÉRÔME (C.).

Jérôme Bayon, créole louisianais, journaliste à la Nouvelle-Orléans. Duclere et lui achètent à Delaup en mars 1830 une part de l'*Abeille*, journal imprimé alors en trois langues : français, espagnol et anglais. Le 4 mai 1831, Jérôme Bayon est seul propriétaire. Dirige le journal jusqu'au 7 janvier 1839 et le vend à Bullitt et Magne.

Quand l'abbé Perché lance *Le Propagateur Catholique* en novembre 1842, Bayon est son directeur adjoint et l'imprime la première année.

Bayon achète le *Courrier de la Louisiane* à J.-C. de Saint-Romes le 12 avril 1843, et le publie jusqu'à ce qu'il le vende à T. Théard et Nicomède le 13 août 1849.

R. B. *Histoire de la Presse franco-américaine*, Belisle, p. 371.

BEAUMONT JOE (H. C. L.). 1820-1872.

Beaumont, mulâtre au teint sauvage (rougeâtre) comme disent les créoles nègres, était coiffeur rue Dauphine, entre les rues Ursulines

et Saint-Philippe. Doué d'un bon naturel, il était très populaire et fut élu premier président de l'Association des hommes de couleur *Les Franes Amis*, fondée le 4 février 1860, dont les réunions se tenaient dans une maison à frise grecque que l'on voit encore sur le bord de la rivière, North Robertson Street, entre Saint-Antony et Bourbon. Beaumont écrivait facilement en vers de petites chansons sur les sujets qui intéressent la population de couleur ; ces chansons circulaient de bouche en bouche mais n'allaient point chez l'imprimeur, sauf une, *Toucoutou*, histoire d'une jeune négresse qui voulait se faire passer pour blanche et intentait un procès à un ami qui l'avait accusée d'avoir du sang noir dans les veines.

Toucoutou, chanson en dialecte gombo. T. — (Musique, voir Bandanna

Ballads, par Mina Monroe, publié par Schirmer et C^{ie}, N. Y.). — T. —

Pour les paroles et l'histoire complète de cette chanson voir :

Toucoutou, par Edward L. Tinker. N. Y., 1928.

Afro-American Folk Songs, par H. Krehbiel. N. Y., 1917.

Nos hommes et notre histoire, par R. L. Desdunes. Montréal. 1911.

BEAUREGARD Général PIERRE-GUSTAVE-TOUTANT (C.), 1818 1893.

Comme on a beaucoup écrit sur son rôle militaire, quelques indications sur sa vie suffiront.

Il naquit le 28 mai 1818 à la *Terre aux-Bœufs* dans la paroisse Saint-Bernard, Louisiane. Son père était Jacques-Toutant Beauregard, dont le grand-père, qui portait le même nom, était venu à la Louisiane au temps de Louis XIV comme *commandant* d'une flottille. Sa mère était Hélène Judith de Reggio, fille de la plus haute noblesse.

Enfant, Pierre-Gustave manifestait un goût prononcé pour l'armée. Ce penchant était si irrésistible que, au moment où il descendait le bas-côté de la cathédrale Saint-Louis pour sa première communion, un roulement de tambour le fit se retourner immédiatement et sortir en hâte pour voir le défilé des soldats dans la rue.

A seize ans, il entra à the United States Military Academy à West Point, prenait ses grades en 1838 et sortait le second sur quarante-cinq. Il était nommé sous-lieutenant au 1^{er} régiment d'artillerie qu'il quittait bientôt pour le Génie. Nommé capitaine en 1847 « pour conduite brave et méritoire dans les combats de Contreros et de Churusbusco », pendant la lutte entre les États-Unis et le Mexique, il était blessé à l'attaque de Chapultepec.

Quand la scission entre le Nord et le Sud parut inévitable, Beauregard quitta l'armée des États-Unis. Il offrit ses services à la Confédération et reçut le commandement des forts à Charleston, Caroline du Sud, avec le rang de général de brigade. Sur son ordre, le matin

du 12 avril 1861, à 4 h. 30, le premier canon de la Guerre civile faisait feu sur Fort Sumpter.

Je passerai sous silence sa belle conduite durant la guerre. Les deux volumes d'Alfred Roman sur *Les Opérations militaires du Général Beauregard* suffisent. Il sortait du conflit idolâtré des Créoles. Tous le regardaient comme le plus grand génie militaire depuis Hannibal. On raconte à la Nouvelle-Orléans qu'un jour où quelqu'un parlait du général Lee, de sa stratégie, de sa valeur de chef, de sa noblesse de caractère, un Créole l'interrompt pour dire : « Possible, je ne dis pas le contraire ; le général Beauregard en parle en bons termes. »

Le général avait de la distinction, c'était un beau type de créole, correct dans sa tenue et ses manières. Toujours maître de lui-même, toujours grave, il avait un sens aigu de la dignité personnelle et une courtoisie mesurée envers chacun. Il se maria deux fois : en premières noces avec M^{lle} Laure-Marie de Villère, arrière-petite-fille du chevalier de Villère. A sa mort, survenue juste avant son entrée dans la Guerre civile, il épousait en secondes noces M^{lle} Caroline Deslondes. Malheureusement en 1865 il apprenait en rentrant chez lui que son épouse était morte depuis un an.

Il devenait aide-major général de la Louisiane et consacrait ses loisirs à écrire des ouvrages sur ses campagnes et sur la tactique militaire. Il s'intéressait vivement à l'*Athénée Louisianais*, dont il fut le président pendant quelques années et donnait un article aux *Comptes Rendus* sur l'usage des torpilles.

Pour conserver leur renommée dans tout son éclat, la plupart des héros militaires devraient mourir après leurs victoires ; car peu de gens peuvent être des héros plus d'une fois dans leur vie. Toute prolongation d'existence leur fournit l'occasion de faire des choses humaines et bêtes qui les diminuent. Ce fut le cas pour le général Beauregard, quand il fut mêlé à la Loterie.

La Guerre civile terminée, pendant la Reconstruction en Louisiane, la politique fut pire que jamais. Un groupe d'hommes d'affaires clairvoyants obtenait facilement de la Législature en 1868, une charte qui leur permettait de lancer la Louisiana Lottery contre paiement annuel à l'État de 40.000 dollars. Douze tirages par an : deux avec un lot de 600.000 dollars ; le gagnant de n'importe quel autre des dix tirages recevait 300.000 dollars. En plus, un tirage quotidien chaudement encouragé par les nègres. La somme totale du revenu annuel produit par la vente des billets s'élevait à 30.000.000 de dollars, deux fois la somme que Jefferson paya à Napoléon en 1801 pour l'achat de toute la Louisiane. Le profit net de la

Compagnie atteignait, tous les ans, huit ou dix millions de dollars. C'est pourquoi l'influence exercée sur l'État et dans l'État par les dirigeants de la Loterie était grande.

Les billets de loterie étaient vendus partout. La Louisiane se distinguait par sa passion pour ce jeu. Pas un cuisinier de couleur, envoyé au marché pour acheter des vivres, qui ne prit sur la somme remise de quoi se procurer un billet fractionnaire. Les ouvriers gaspillaient leurs gages, les employés volaient leurs patrons, les femmes dépensaient l'argent du ménage pour risquer la chance ; du plus riche au plus pauvre, tous avaient la même folie ; et pourtant les chances de gain étaient beaucoup moindres qu'à la roulette.

Cet immense revenu permettait à la Lottery Company de donner aux tirages un caractère solennel de nature à inspirer confiance. Les directeurs comprirent que ce serait une excellente affaire de s'assurer la présence aux tirages de deux ex-généraux confédérés. Ils offrirent, dit-on, aux généraux Jubal Early et Beauregard, des émoluments annuels de 30.000 dollars. Les deux hommes, vieux et pauvres, acceptaient.

Le Dr William Shaw Brown a décrit le tirage du 11 mars 1890, où les deux généraux tenaient un rôle ridicule.

Peu après la loterie était supprimée par une loi fédérale. Ainsi finit l'une des plus colossales entreprises de jeu que le monde ait jamais connues ; elle égalait à sa façon, si elle ne la surpassait pas, John Law's Mississippi Bubble.

Le général Beauregard mourait à la Nouvelle-Orléans le 20 février 1893.

R. B. *Military Operations of General Beauregard*, by Alfred Roman. New-York, 1884.

Creole families of New Orleans, by Grace King. New Orleans, 1921, p. 453.

P. G. T. *Beauregard*, par Alcée Fortier, dans C. R. A. L. mars 1893 : 317.

1859. *Report on the Proposed System of Drainage*. New Orleans, 1859. Brochure mentionnée dans *Literature of the Louisiana Territory*, par De Menil. Saint-Louis. Mo., 1904 : 315. Je n'en ai point vu d'exemplaire.

1863. *The Principles and Maxims of the Art of War*. Charleston, 1863 (en anglais).

1864 *Report of the Defense of Charleston*. Richmond, 1864 (en anglais).

1891. *A Commentary on the Campaign and Battle of Manassas of July 1861*. Avec un résumé de *The Art of War*. G. P. Putnam's Sons, New York-

London. *The Knickerbocker Press*, 1891, cm. 20,5 × 13,5, pp. 187. Une carte. T.

Dans la *RENAISSANCE LOUISIANNAISE*.

Rapport officiel du général Beauregard sur la bataille de Bull's Run, 8 septembre 1861 : 260.

Dans C. R. A. L.

Emploi de torpilles... pendant la guerre entre les Etats de l'Union 1861 à 1865, juillet 1877 : 74.

Dans *CENTURY MAGAZINE*.

The Battle of Bull Run, novembre 1884. Illustré par Joseph Pennell.

Dans *DAILY PICAYUNE* (N. O.).

Letter on battle of Shiloh, 8 mai 1887.

BELTRAMI J. C. (Italien). 1779-1855.

J. C. Beltrami, né en Italie en 1779, homme de loi et « juge d'un tribunal royal dans l'ex-royaume d'Italie », ne trouvant pas cette vie assez mouvementée pour lui, se mettait à voyager à travers l'Europe et rencontrait, entre autres, lord Byron.

Le 23 novembre 1822, il s'embarquait pour l'Amérique et prenait part à l'expédition du colonel Long, qui quittait Philadelphie le 30 avril de l'année suivante, pour explorer la Rivière Rouge jusqu'au Mississipi. Il ne faisait qu'une partie du voyage avec Long et partait pour son compte, accompagné d'un guide métis.

De retour à la Nouvelle-Orléans, il mettait de l'ordre dans ses notes (plusieurs écrites sur de l'écorce de bouleau) et les publiait sous forme de livre en 1824. H. R. Schoolcraft, l'historien, qui les étudia de près¹, fait des remarques sévères sur les inexactitudes historiques, géographiques, ethnologiques de l'ouvrage et laisse entendre que Beltrami grossissait ses aventures pour les rendre pittoresques. Il est facile d'accepter ce jugement quand on regarde le portrait de l'auteur qui se trouve sur la première page des deux volumes de voyages qu'il publia à Londres en 1828. Chemise ouverte au cou, tête nue. Redingote en peau de daim serrée à la taille par une ceinture garnie de perles, qui retient un couteau Bowie et une longue épée. Pantalons, que l'on pourrait dire de haute mer, avec coutures extérieures garnies de perles. Les pieds encaissés dans des mocassins qui ressemblent étrangement à des pantoufles. Il était un arsenal ambulante, car en plus du couteau et de l'épée, il avait à la main un long fusil à pierre, sur le dos un arc et un carquois plein de flèches et, attachées à une bandoulière, une cartouchière et une poire à poudre. Debout, une main dans la ceinture, imperturbable

1. *North American Review*, vol. XVIII, pp. 89-114.

et, pour compléter ce tableau romantique, de petits Indiens à l'arrière-plan scalpaient activement des femmes et des enfants sans défense. Est-il étonnant que l'ouvrage soit dédié « au beau sexe » ?

R. B. Les préfaces de ses livres.

1824. *La Découverte des sources du Mississipi et de la rivière Sanglante*. Description du cours entier du Mississipi, qui n'était connu que partiellement, et d'une grande partie de celui de la rivière Sanglante, presque entièrement inconnue, ainsi que du cours entier de l'Ohio. Aperçus historiques des endroits les plus intéressants qu'on y rencontre. Observations critico-philosophiques, sur les mœurs, la religion, les superstitions, les costumes, les armes, les chasses, la guerre, la paix, le dénombrement, l'origine, etc., etc., de plusieurs nations indiennes. Parallèle de ces peuples avec ceux de l'antiquité, du moyen âge et du moderne. Coup d'œil sur les compagnies nord-ouest, et de la baie d'Hudson, ainsi que sur la colonie Selkirk. Preuves évidentes, que le Mississipi est la première rivière du monde. Par J. C. Beltrami, membre de plusieurs Académies. Nouvelle-Orléans. Imprimé par Benj. Levy, n° 86, rue Royale, 1824, 21,2 × 12, pp. 327. T. — N. Y. L.

1828. *A Pilgrimage in Europe and America*, conduisant à la découverte des sources du Mississipi et de la rivière Sanglante, avec la description du cours entier du premier et de l'Ohio, by J. C. Beltrami, Esq. ex-juge d'un tribunal royal dans l'ex-royaume d'Italie. En deux volumes. London. Printed for Hunt and Clarke, 1828. Vol. I, récit des aventures en Europe. H. Vol. II, réimpression de l'ouvrage publié à la Nouvelle-Orléans.

BERJOT D^r EUGÈNE (F). 1809-1898.

Le D^r Berjot était né à Valence, France, en 1809. Son père était officier dans l'armée française, et le marquis de Lafayette était son parrain. D'après un de ses récits, qui montre une connaissance assez détaillée de l'Afrique, il semble probable qu'il ait visité ce pays, peut-être en qualité de médecin militaire.

La date de son arrivée à Philadelphie est incertaine. Peu après la Guerre civile il est à la Nouvelle-Orléans où il pratique la médecine jusqu'à sa mort, survenue le 26 novembre 1898. Il se maria deux fois. Sa première femme mourut en 1884. Il épousa peu après une Créole qui lui survécut et mourut en 1925 ou 1926.

Ce qui est étrange pour un lettré, il ne s'affilia pas à l'*Athénée Louisianais*. Au lieu d'utiliser les *Comptes Rendus*, il semble avoir imprimé à ses frais les douze petits contes qui suivent.

Cécile et Le naufrage du Saint-Médard, parle D^r E. Berjot. Pas de titre.

Pas de date. cm. 23,3 × 18, 1^{er} conte, pp. 8. 2^e conte, pp. 3. T. — H.

Un voyage à la Nouvelle-Orléans, par le D^r E. Berjot. Pas de titre, pas de date. cm. 23,5 × 18,3, p. 24. T. — H.

Une chasse au lion, par le D^r E. Berjot. Pas de titre. cm. 25 × 16, double colonne. T. — H.

Le suicide de Romainville, par le D^r E. Berjot. cm. 22,3 × 15,7, pp. 10. H.

Episode de la Révolution de 1830, par le D^r E. Berjot. cm. 22,6 × 17, pp. 7. H.

Histoire d'une caravane, par le D^r E. Berjot. cm. 22,6 × 17, pp. 4. H.

Histoire d'une vieille femme. cm. 22,6 × 17, pp. 6. H.

La Belle Louise, par le D^r E. Berjot. cm. 22,6 × 17, pp. 12. H.

L'Assassinat du lieutenant Lebon, par le D^r E. Berjot. cm. 22,6 × 17, pp. 4. H.

Le fiancé de Rose, par le D^r E. Berjot. cm. 22,6 × 17, pp. 3. H.

Le gourmand, poème en une page. H.

Mariette d'Avignon, par le D^r E. Berjot. cm. 22,6 × 17, pp. 11. H.

BERNARD EDGAR L. (C.).

Né à la Nouvelle-Orléans, fils de Pierre-Victor Bernard.

Dans C. R. A. L. T.

Fleur des bois, septembre 1885 : 212.

BERNARD HENRI A. (C.). 1859-1922.

Né à la Nouvelle-Orléans en 1859, le jour de la première représentation au vieux théâtre de l'Opéra Français. Fit ses études dans les écoles de la ville. Petit-fils de Stephen Bernard. Teneur de livres pendant cinquante ans dans la même maison.

Dans C. R. A. L. T.

Souvenirs de 1870, mars 1895 : 301.

Poésie de Gabriel Vicaire, mars 1896 : 425.

Les vacances, juillet 1896 : 503.

Stephen Bernard, novembre 1896 : 549.

Causerie, septembre 1896 : 333.

A mon filleul et neveu, octobre 1905 : 134.

A M. le D^r John L. Thibaut, janvier 1906 : 28.

A Mademoiselle ..., janvier 1906 : 29.

BERNARD PIERRE-VICTOR (C.). 1828-1911.

Père venu du Sud de la France. Pierre-Victor, né à la Nouvelle-Orléans le 26 mai 1828, suivit les cours du collège d'Orléans, au coin des Ursulines et de Saint-Claude, plus tard du collège de Versailles, paroisse de Saint-Bernard, près de Packerham oaks. Suivant la coutume du temps, finit son éducation par un long séjour à Paris. De retour à la Nouvelle-Orléans, entre dans le commerce du charbon et de l'ardoise, puis en 1860 épouse Miss Elvina Lebeuf.

Ami de l'étude et des hommes de lettres du jour : les frères Rou-

quette, les frères Mercier et Fortier. Possédait une riche bibliothèque de littérature classique française, et beaucoup de livres grecs et latins; lisait ces langues presque aussi facilement que l'anglais. Enseignait le français, dans ses dernières années, à la fois à l'Institution de jeunes filles Guillot et au collège Soulé. Mourut à la Nouvelle-Orléans, le 15 novembre 1911.

Ses ouvrages ne se trouvent que dans les *Comptes Rendus*.

Dans C. R. A. L.

Lasalle, mai 1882 : 107.

Analyse. L'Habitation de Saint-Ybars. Alfred Mercier, juillet 1882 : 183.

Causerie, septembre 1882 : 208.

Etude sur l'histoire de la Louisiane, janvier 1883 : 297.

Souhaits de nouvel an, mars 1883 : 317.

Rapport sur Bigame. Comédie de Félix Voorhies, mai 1883 : 364.

Le 8 avril 1883, juillet 1883 : 378.

Un ancêtre de la Sainte-Alliance, juillet 1883 : 405.

Analyse. Souvenirs d'Amérique par une Créole, Hélène Allain, septembre 1883 : 440.

D^r Sabin Martin, septembre 1883 : 442.

Raison et sentiment, novembre 1883 : 452.

Un début, mars 1884 : 530.

Les Classiques (article traduit du *Journal of Education*, janvier 1884), septembre 1884 : 637.

BERNARD STEPHEN (F.). 1792 1872.

Né à La Rochelle, France, en 1792, entré dans la marine française, y restait jusqu'en 1823, venait à Boston en 1824 et plus tard à la Nouvelle-Orléans. En 1848, dirigeait un pensionnat à Saint-Martinville, puis partait bientôt à Shreveport où il enseignait. Revenait à la Nouvelle-Orléans, y restait quelques années comme directeur d'une école privée de garçons.

Ami des lettres, donnait de nombreux poèmes aux journaux français de la Nouvelle-Orléans.

Mourait à la Nouvelle-Orléans en 1872.

R. B. *Stephen Bernard*. C. R. A. L., novembre 1896 : 549.

Dans LA RENAISSANCE LOUISIANAISE. T.

Réminiscence de 1850, poésie, 12 mai 1867 : 13.

Les deux lapins, poésie, 30 juin 1867 : 12.

Distribution Setennale de la vie de l'homme, poésie, 28 juillet 1867 : 13.

Midi, par Miss Mollie L. Moore, traduction par S. Bernard, 11 août 1867 : 41.

La neige, poésie, 22 décembre 1867 : 17.

Clara, poésie, 5 janvier 1868.

Dans C. R. A. L.

La neige, novembre 1896 : 576.

A Lamartine, novembre 1896 : 578.

A Charles Testut, novembre 1896 : 580.

Les deux lapins, mars 1897 : 62.

BERNARD THÉRÈSE (C.).

Née à la Nouvelle-Orléans.

Dans C. R. A. L. T.

Joseph de Maistre (manuscrit couronné), mai 1890 : 96.

BEUGNOT M^{me} AIMÉE (C.). ?-1917.

Née à la Nouvelle-Orléans, sœur de M^{lle} Marie Augustin et de M^{me} Louise Augusta Fortier, étudia la musique en Europe pendant de longues années, mourut à la Nouvelle-Orléans le 9 février 1917.

Dans C. R. A. L. T.

La chanson à travers les siècles, juillet 1900 : 92.

La Bastille, avril 1903 : 212.

Alfred de Musset, janvier 1908 : 282.

La comédie française, janvier 1911 : 160.

Aimée Beugnot, par Bussière Rouen, avril 1917 : 40.

BIENVENU D^r DELPHIN (C.).

En 1882 un prêtre de Labadieville, le Père Cyprien Venissat, était accusé d'avoir violé deux petites filles ; arrêté et jugé à Napoléonville, il fut acquitté pour cette raison que beaucoup de ses paroissiens considéraient le fait comme purement technique.

Le prêtre revenait à Labadieville, réunissait soixante-quinze de ses défenseurs et organisait une procession triomphale à travers le village. En tête du cortège un petit canon de bronze tirait des salves par intervalles. La parade finissait au presbytère, où la fête continuait jusqu'au coucher du soleil. L'archevêque de la Nouvelle-Orléans reçoit une plainte, mais refuse l'enquête parce que Venissat avait été acquitté par un tribunal civil. Alors le D^r Bienvenu et P. Francioni publient une brochure accusant le prêtre de détournement de fonds, de séduction et de mauvaise conduite avec les religieuses et leurs pupilles. Le D^r Bienvenu publiait ces faits dans l'espoir que les paroissiens en appelleraient au pape de la décision de l'archevêque et que Venissat serait chassé de sa paroisse.

Vérité sur l'affaire de Labadieville. Appel à la justice et à l'opinion publique. N. D. N. P. cm. 21.8 × 14,7, pp. 22. H.

Dans la DÉMOCRATIE FRANÇAISE.

Silence Monsieur!, 19 août 1882. Article sur le scandale Venissat.

BIRCHWOOD GEORGE (?)

Dans C. R. A. L. T.

Bijouterie de l'Inde, septembre 1880 : 398.

BLANCHARD PIERRE (?)

1809. *Le Trésor des enfants*; ouvrage classique, divisé en trois parties : 1° La Morale, 2° La Vertu, 3° La Civilité. Troisième édition. A la Nouvelle-Orléans, chez Jean Renard, imprimeur-libraire, rue de Chartres, n° 8. cm. 20 × 13, pp. 102-2. L. S. U.

BLANCHIN M^{lle} REGINA (C.). 1857-1916.

Regina Blanchin naquit à la Nouvelle-Orléans le 15 mars 1857, d'un père français et d'une mère créole. Elle fut élevée à la Nouvelle-Orléans, à Paris et à Bordeaux. Elle enseigna longtemps le français dans sa ville natale, où elle mourut le 16 novembre 1916.

Dans C. R. A. L. T.

Les Romans de Pierre Loti (manuscrit couronné), juillet 1912 : 409.

BLANQUE JEAN (F.).

Quand de Laussat, nommé Préfet colonial par Napoléon pour recevoir de l'Espagne au nom de la France la cession de la Louisiane, revenait vers l'Amérique en 1803, il amenait avec lui, comme *commissaire de guerre*, Jean Blaque, jeune Français du Béarn.

Blaque faisait partie du comité envoyé par de Laussat en décembre 1803 pour rencontrer les commissaires américains : Claiborne et Wilkinson, à leur camp en dehors de la ville, et les escorter jusqu'à la maison du Préfet colonial. Blaque figurait aussi dans les cérémonies si proches l'une de l'autre qui accompagnèrent les deux changements de souveraineté.

Avant de quitter la Louisiane en 1804, le commandant Burthe faisait imprimer une brochure *Burthe contre Laussat* dans laquelle il attaquait âprement de Laussat. Blaque, mû par un sentiment de loyauté envers son supérieur, défendait le Préfet colonial dans une autre brochure : *Blaque en opposition à Burthe contre Laussat*. Elle est particulièrement intéressante, car elle reproduit les ordres du gouvernement français qui fixaient les pouvoirs de Laussat.

Après le départ de de Laussat et de son état-major pour la France, Blaque restait à la Nouvelle-Orléans, était naturalisé citoyen amé-

ricain, admis au barreau et entré dans la politique. Grand, droit, visage ovale, yeux et barbe noirs, nez aquilin, causeur brillant, orateur puissant, de manières affables, il était très populaire.

En 1811, il était élu à la Convention Constitutionnelle chargée de rédiger les lois pour la Louisiane, admise en 1812 dans l'Union en qualité d'État. Plusieurs fois membre de la State Legislature, il occupait encore cette situation quand, en 1814, le capitaine Lockyer de la marine anglaise rendait visite au pirate Lafitte à Barataria et lui offrait 30.000 dollars avec le grade de capitaine s'il consentait à conduire les troupes anglaises dans une attaque contre la Nouvelle-Orléans à travers les bayous qu'il connaissait si bien. Lafitte écrivait à Blanque pour le mettre au courant de ces faits et lui demander conseil; et Blanque portait cette lettre au gouverneur Claiborne pour l'avertir de l'attaque projetée. Le 15 septembre 1815 il était désigné parmi les neuf membres du Comité de salut public.

Par un étrange retour de fortune, en janvier de l'année suivante, avec Marigny et Guichard, le Président de la Chambre, il était accusé d'être le chef d'un complot pour amener la Legislature à livrer le pays aux envahisseurs anglais, plutôt que d'exposer la Nouvelle-Orléans à la destruction dont la menaçait Jackson en cas de défaite. Quand les nouvelles de ce prétendu complot parvinrent au général Jackson, il commanda au gouverneur Claiborne d'ouvrir une enquête et de faire sauter la Legislature si on trouvait des preuves du complot. Un comité d'enquête nommé après la victoire de la Nouvelle-Orléans innocentait Blanque, Marigny et Guichard.

Blanque épousa la belle veuve de don Ramon Lopez y Angullo de la Candelaria, *contador* espagnol. M^{me} Delphine Lopez était M^{lle} Mac Carthy, fille d'une riche famille irlando-créole de la Louisiane. La mort de Blanque quelques années après leur mariage la rendait veuve de nouveau. Elle épousait un autre Français, D^r Louis Lalaurie.

Ils occupaient au coin de Royal and Hospital Streets, une belle maison, qui prit feu le matin du 10 avril 1835. Depuis quelque temps la maison avait mauvaise réputation à cause des grognements, plaintes, bruits étranges que des voisins curieux en avaient entendu sortir la nuit. Les pompiers qui luttèrent contre le feu à l'intérieur de la maison, découvrirent une chambre secrète dans laquelle sept esclaves, à moitié morts de faim et dans un piteux état, gisaient rivés au plancher. Jérôme Bayon décrivait ainsi dans l'*Abeille* cette scène horrible : « Nous vîmes les endroits où colliers et menottes s'étaient imprimés dans leurs chairs. Pendant plusieurs mois ils avaient été rejetés dans ce sombre cachot, sans autre nourriture qu'une poignée de gruau et sans autre boisson que de l'eau, en

quantité insuffisante; ils avaient souffert des tortures de damnés et désiré ardemment que la mort mît fin à leurs tourments. » La colère du peuple fut si grande que M^{me} Lalaurie eût été certainement tuée, si le maire ne l'avait transportée clandestinement en voiture à Bayou Saint-John et cachée à bord d'un lougre. Elle gagna la France et ne revint jamais en Amérique.

R. B. *Louisiana*, éditée par Fortier, Century Historical Association, 1914, pp. 107-108.

Reflexions sur la campagne du général Jackson, par Bernard Marigny, N. O., 1848. Note 4, p. 42. *History of Louisiana*, par Charles Gayarré, éd. de 1903, vol. III, pp. 618; vol. IV, pp. 272-273, 346-347, 361-363, 343, 544, 545, 565-566.

Pour l'histoire de M^{me} Lalaurie, voir *Strange True Stories of Louisiana*, par George W. Cable et *New Orleans as It was*, par Henry C. Castellanos, 1905.

1804. *Blanque en opposition à Burthe contre Laussat*.

C'est ainsi, qu'en partant il nous fit ses adieux. Louisiane, le 2 février 1804 et 24 pluviôse, an XII de la République Française. A la Nouvelle-Orléans, de l'imprimerie du Télégraphe, chez Beleurgey et Renard, rue Bourbon, n° 199, 1804. cm. 26 × 20, pp. 35. P.

BLETON CHARLES (F.). 1822-1883.

Né à Clermont (Puy-de-Dôme) en 1822. Officier dans l'armée française, mais par suite d'une blessure est forcé de prendre sa retraite. A l'âge de vingt-six ans quitte la France et vient à la Nouvelle-Orléans. Cela porte la date de son départ en 1848 : il est raisonnable de supposer qu'il était au nombre des français exilés à cette époque pour leurs opinions politiques.

A son arrivée, il devient naturellement professeur dans une école. Avant la fin de l'année il est rédacteur du *Journal de tout le monde*, et donne des articles à d'autres journaux, par exemple à la *Revue Louisianaise*. Pendant un temps il dirige *L'Orléanais* et le *Dimanche*, et de 1856 à 1879 la partie française du *Courrier de la Louisiane*. L'annuaire pour 1875 le dit directeur de *l'Avenir* : je ne sais pas s'il mena les deux à la fois. Il laisse celui-ci pour fonder un journal à lui, *Le Petit Journal*, qui ne dura pas plus longtemps que la plupart de ces publications. Ce journal disparu, il est directeur adjoint de *l'Abeille* jusqu'à sa mort, le 22 février 1883. Le gouvernement français l'avait nommé *officier de l'Instruction Publique*.

R. B. *Portraits littéraires*, par Testut, p. 85.

Démocratie française, 3 mars 1883 (T.), C. R. A. L., mai 1883 : 368.

Dans C. R. A. L.

De la poésie dans l'histoire et de quelques problèmes sociaux, novembre 1877 : 114.

La presse libérale, mai 1878 : 161.

Des origines du progrès moderne et de la révolution américaine, juillet 1878 : 183. septembre 1878 : 187. novembre 1878 : 207.

Une prophétie de M. Renan, mars 1881 : 446.

Analyse. Un projet de réforme. Paul d'Abzac, mai 1882 : 134.

BOIMARE A. L. (F.).

Boimare sera toujours considéré comme le premier bibliographe de la Louisiane. Il était l'un de ces étranges dévoreurs de livres qui, le jour, ne pensent qu'aux livres et qui, la nuit, en rêvent. Il devait se représenter le ciel sous la forme de rangées de livres rares que, trop pauvre, il n'avait pu se procurer, et qu'il aurait l'éternité pour lire.

Il naquit en France. Je ne sais pas ce qu'il faisait avant de venir en Amérique en 1825. Il avait dû s'occuper de livres, car, à peine arrivé à la Nouvelle-Orléans, il ouvrait une librairie et un *Cabinet de Lecture* au 137 de Chartres Street et épousait une créole : aucun « bon bourgeois » ne peut envisager un commerce sans « Madame au comptoir » ! Son stock était formé de livres de médecine, droit, histoire, de livres classiques et de romans français ou espagnols. De plus il avait une bibliothèque circulante établie sur des bases très modernes. Pour la ville, 1 dollar et demi par mois, ou 15 dollars par an, donnaient quatre ou cinq volumes à la fois, et la faculté d'échange tous les jours, sauf le dimanche. Pour la campagne, 18 dollars procuraient, par an, quinze ou vingt volumes à la fois, dans des boîtes, munies de deux clefs, qui servaient à l'aller et au retour.

Et ce n'était qu'une partie des besognes variées auxquelles se livrait ce souple bibliographe, car, pour joindre les deux bouts, il vendait des fournitures de bureau ; des remèdes patentés ; de la verrerie ; des queues de billard ; de l'encre de Chine ; de l'ivoire pour miniatures ; des dés ; du papier de tenture ; du champagne et même un bon vieux bourgogne français. Je suis porté à croire qu'il avait des ouvriers pour appliquer ces papiers de tenture, car l'annuaire pour 1834, qui passe sous silence ses livres, intitule sa boutique « magasin de papier-peint ». Un article qu'il vendait et dont je n'avais jamais entendu parler jusque-là est : *bordures et fonds unis pour ciels de lit*. On peut se représenter une jeune fiancée en train de consulter M. Boimare sur la question très délicate du dessin à prendre pour le lit des futurs époux, et on peut voir le sourire sur la figure

du bibliographe, quand il montrait avec orgueil un ciel de lit à fond bleu avec bordure de petits amours roses, en train de se poursuivre, munis d'arcs et de flèches !

Boimare était depuis peu de temps en Louisiane, quand il sentit que l'histoire riche et romanesque de ce pays enflammait son imagination. Il était Français, et les prodiges de courage et d'endurance accomplis par les premiers explorateurs français lui faisaient battre le cœur. Il commença alors à collectionner tous les ouvrages sur la période la plus ancienne de la Louisiane et ne consentit à revendre que ceux qu'il possédait en double. Il les lisait tous, avec l'avidité de l'avare qui compte son or, et couchait par écrit sur chacun des notes bibliographiques exactes, ainsi que des jugements concis. Il devenait une mine de renseignements qu'aucun historien indigène ne pourrait se permettre de négliger. C'est pour cela que, très vraisemblablement, selon la remarque de Miss King, attirés par cette union de vieux livres, de bon vin, d'un cerveau plein jusqu'au bord des faits dont ils avaient besoin, Charles Gayarré et le vieux juge Xavier Martin ont pu entrer souvent dans cette boutique et y rester après la fermeture des volets, pour discuter avec Boimare quelque problème embrouillé concernant le gouvernement dans la première période de la colonie.

Il avait une telle réputation d'érudit que, au moment de la création du *Passe Tems* en 1827, il en devenait l'un des directeurs. Il est très probable qu'il fut l'animateur de cette *Macédoine Politique et Littéraire*, car le 137 de Chartres Street était indiqué comme adresse du journal et ce numéro était celui de sa boutique. Le *Passe Tems* obtenait du succès, bien que les nouvelles vissent d'Europe et que l'édition en fut faite à coups de ciseaux. Un très petit nombre d'articles d'un intérêt historique durent évidemment leur insertion à Boimare. En mai 1828 il prenait le bateau pour la France ; mais, avant son départ, il annonçait qu'il consentait à se charger de commissions. A l'étranger, il s'arrangeait pour trouver des correspondants nouveaux et plus vivants pour le *Passe-Tems*. A son retour en décembre il insérait dans son journal une liste enthousiaste de ses nouvelles acquisitions. Il avait augmenté son premier assortiment de statues en plâtre pour vestibules, de bas de coton, de laine et de soie pour dames, de thermomètres, de chapeaux et casquettes pour hommes et enfants, d'instruments scientifiques et de : 140 paniers de vin de Champagne mousseux, — 100 caisses de Kirsch — 25 caisses de Chambertin — 75 paniers de Guignolet, — j'allais oublier les truffes de la dernière récolte, et une miniature très rare de Napoléon, une œuvre d'art.

La même année il devenait éditeur. Sa première publication fut

très modeste : *Abrégé de Géographie Élémentaire*, pour les écoles de la Louisiane, vendu cinquante cents l'exemplaire, imprimé à l'*Imprimerie du Passe-Temps*, sans nom d'auteur, de sorte que nous ne savons pas si, dans cette publication, Boimare jouait deux rôles ou un seul.

En 1829, il ajoutait une imprimerie à son commerce, genre Arche de Noé, et prenait un associé, Benjamin Buisson, officier des guerres de Napoléon, pour l'aider à la diriger, sous le nom : *Imprimerie de Buisson et Boimare*. Ils lançaient une brochure à prétention littéraire ; c'était un *Abrégé de la vie du Révérend Père Antoine de Sedella*, le prêtre aimé de la cathédrale Saint-Louis. Le titre portait : *par un Louisianais* ; ainsi est-il certain que Boimare n'en était pas l'auteur ; d'ailleurs le ton religieusement fade de cet « opus » ne correspond pas à ses goûts.

C'est en 1831 qu'il rendait le premier service important aux historiens de la Louisiane. Dans sa Bibliographie, — que nous apprécierons plus loin, — il disait du *Journal Historique de l'Établissement des Français à la Louisiane*, par Bernard de la Harpe : « Cet ouvrage n'a été imprimé que en 1831 et a paru à la Nouvelle-Orléans en 1 volume in-8°, sur l'une des copies manuscrites qui circulait à la Louisiane à cette époque. Les renseignements que la Harpe nous a transmis sont on ne peut plus précieux. Son livre ainsi que celui de Dumont continuent le journal de Joutel. C'est du journal de la Harpe que MM. Stoddard et Darby ont tiré leur description de la Louisiane à cette époque. » Dans sa modestie, Boimare ne disait pas qu'il avait pu se procurer un exemplaire du précieux manuscrit et l'avait fait imprimer à Paris à ses frais et qu'il vendait les exemplaires de cette impression dans sa petite boutique à la Nouvelle-Orléans. Sans son initiative intelligente, cette masse de renseignements incomparables eût probablement disparu, car les incendies étaient nombreux à la Louisiane à cette époque, et l'on a dit que les Créoles remplissaient les trous à rats avec leurs papiers de famille.

Boimare continuait son pittoresque commerce à la Nouvelle-Orléans jusqu'en 1839 ou 40, changeait deux fois de place pour occuper le 145 de la Chartres Street, puis le 172 de Royal. Enfin il retournait en France.

Miss Grace King, dans l'introduction à la réimpression de sa Bibliographie publiée dans le *Louisiana Historical Quarterly* (14 septembre 1917 : 12) dit qu'il s'était assuré une situation à Paris « dans le grand établissement Chadenat, réputé alors pour ses collections rares d'Americana ». Ceci n'est pas exact : lors d'un récent voyage à Paris, je me suis entretenu longtemps avec M. Ch. Chadenat, qui me dit

n'avoir lancé son affaire qu'en 1888, être le seul commerçant de livres rares ayant ce nom à Paris et n'avoir jamais employé Boimare; mais il regardait comme possible que Boimare ait travaillé pour la maison de commerce Bossange, en possession d'une riche collection d'Americana entre 1850 et 1870. Peu importe le nom de celui qui l'employait : le fait est que Boimare ne perdait aucune occasion d'allonger la liste méticuleuse de livres sur la Louisiane qu'il avait commencée à la Nouvelle-Orléans.

Son fils Francis qui avait grandi, ouvrait en 1851 une librairie à lui au 118 de la rue Royale. Le succès était tel qu'il écrivait à son père de venir l'aider à mener l'affaire. Pour une raison ou pour une autre la combinaison ne réussissait pas; Francis fermait sa librairie en 1853 et devenait employé; une fois de plus son père revenait en France.

L'âge tombait sur ses épaules; Boimare comprenait qu'il était temps de perpétuer ses notes bibliographiques, tout ce qu'il avait à léguer à la postérité. Il était fort pauvre, tout ce qu'il pouvait faire, il devait le faire à bon marché. Il s'arrêta à la lithographie qu'il trouvait le procédé le moins coûteux, et très vraisemblablement il avait un vieil ami dans le métier qui consentit à travailler pour une petite somme sinon pour rien. Ses précieuses notes, amoureusement corrigées et soigneusement mises à jour, étaient écrites de l'écriture la plus soignée avec le liquide lithographique, et les pages achevées confiées à la pierre. Chef-d'œuvre, sans une rature, sans une lettre moins soignée que les autres. Le tirage ne dépassa pas 20 exemplaires, selon M. Chadenat.

Quelle joie pour Boimare de contempler les feuilles propres et fragiles au sortir de la pierre, et de savoir que maintenant, mises en lieu sûr, aucun incendie ne pourra détruire le travail de sa vie; de le voir sous sa forme définitive et de lire sur la couverture :

NOTES

BIBLIOGRAPHIQUES ET RAISONNÉES SUR LES PRINCIPAUX OUVRAGES PUBLIÉS

SUR

LA FLORIDE ET L'ANCIENNE LOUISIANE

Modeste toujours, il n'avait pas permis qu'on imprimât son nom sur le titre. On ne le trouve qu'une fois, et encore à la fin d'une intro-

duction courte, serrée, sans prétention. — A.-L. Boimare, ancien libraire à la Nouvelle-Orléans.

L'article du *Louisiana Historical Quarterly* dont j'ai parlé plus haut dit que la réimpression des *Notes* de Boimare fut faite sur un manuscrit de la bibliothèque de M. T.-P. Thompson de la Nouvelle-Orléans, l'unique exemplaire connu des collectionneurs. Erreur, je le crains : un des exemplaires lithographiés, si merveilleusement écrits, a dû être pris pour le manuscrit original.

Ces *Notes*, publiées en 1855, sont divisées en trois périodes : 1^o Ouvrages publiés avant 1681 ; 2^o ouvrages publiés depuis l'occupation de la Louisiane par les Français ; 3^o ouvrages publiés après la cession de la Louisiane à l'Espagne et à l'Angleterre. Un appendice contient une liste des livres publiés sur différentes tribus indiennes de l'Ouest. Cent quatre-vingt dix ouvrages sont enregistrés, la plupart avec une note courte et lumineuse de Boimare. Le tout est précédé d'une introduction et suivi d'une table parfaite. Le titre porte mention de trois cartes de Guillaume Delisle, publiées en 1703 et 1712, insérées dans l'ouvrage. Selon M. Chadenat, Boimare trouvant que les reproduire coûterait trop cher, ne les fit jamais exécuter. Au cours de sa longue et distinguée carrière de commerçant en livres, il n'a vu que trois ou quatre exemplaires des *Notes*, il n'en a possédé qu'un exemplaire — celui qu'il m'a vendu, — et aucun n'avait eu de cartes.

La valeur et l'importance des *Notes* de Boimare n'ont jamais été mises en doute et jusqu'à ce jour le travail de Boimare reste sans rival. Pour ces motifs, il a gagné à bon droit la reconnaissance de l'Etat et mérité ce titre : « Le premier et le plus excellent bibliographe de la Louisiane. »

Que devint-il ? Je l'ignore. Je pense qu'il mourut en France. Francis Boimare, son fils, après une expérience de deux années comme employé, ouvrit une nouvelle librairie pour la vente des seuls livres de Droit au 94 Exchange Place. Il annonçait, l'année suivante : *Vieux livres sur la Louisiane et le Mexique, etc.*, et l'année d'après, de nouveau des livres de Droit seulement. J'interprète ce fait comme l'indice que son père mourut en 1856 ou 1857 et, aussitôt après que le fils eut hérité, il vendit la bibliothèque du vieux Boimare ; car je ne puis croire que, vivant, un bibliophile tel que A.-L. Boimare ait jamais pu permettre cette vente.

R. B. *Annuaire de la Nouvelle-Orléans. — Louisiana Historical Quarterly*, 14 septembre 1917 : 12 (vol. I, n^o 2).

1853. *Notes bibliographiques et raisonnées sur les principaux ouvrages publiés sur la Floride et l'Ancienne Louisiane*. Depuis leur découverte jusqu'à l'époque actuelle. Accompagnées de trois cartes de Guillaume Delisle, publiées en 1703 et 1712. cm. 20,8 × 28,2, pp. 62. T. — T. P. T.

LISTE DES LIVRES PUBLIÉS PAR BOIMARE :

1827. *Relation d'un voyage aérien fait à New-York*, par M. Eugène Robertson, suivi d'un Mémoire sur l'Aérostation, depuis la découverte jusqu'à l'époque actuelle. Nouvelle-Orléans, à la Librairie Française et Espagnole de A. L. Boimare, rue de Chartres, n° 137. 1827, 19,4 × 12,7, pp. 59. L. S. M. Transcrit du récit d'une ascension en ballon de New York à Elizabethtown en 1826, dans un journal.

Gravure au frontispice de Robertson Jr., né à Paris en 1800.

1828. *Géographie des Comménçants* par demandes et par réponses, à l'usage des collèges et écoles de la Louisiane. Nouvelle-Orléans. Chez A. L. Boimare, libraire, rue de Chartres, n° 137. 1828. cm. 15,5 × 10, pp. 100. T.

1829. *Abrégé de la vie du Révérend Père Antoine de Sedella*, curé de la paroisse Saint-Louis de la Nouvelle-Orléans, par un Louisianais. Nouvelle-Orléans, imprimerie de Buisson et Boimare, rue de Chartres n° 137. 1829, cm. 16,6 × 9,8, pp. 19. T.

1831. *Journal Historique de l'établissement des Français à la Louisiane*. Nouvelle-Orléans (Etats-Unis). A. L. Boimare, libraire-éditeur. Paris, Hector Bossange, libraire, quai Voltaire, n° 11. 1831. cm. 24 × 12,7, pp. 412. T.-H. — T. P. T.

1829. *Alphabet ou méthode simple et facile de montrer promptement à lire aux enfants ainsi qu'aux étrangers qui veulent apprendre le français*. Plus principes de grammaire générale, appliqués à la langue française. Suivis de plusieurs exercices propres à développer l'intelligence des élèves, orner leur mémoire et former leur jugement, par P. Cherbonnier. Nouvelle-Orléans, de l'imprimerie de Buisson et Boimare, 1829. cm. 21,5 × 14, pp. 361. T.-H.

BOISE JEAN (H. C. L.).

Boise né et mort à la Nouvelle-Orléans, connu par un seul poème publié dans *Les Cenelles*.

R. B. *Nos hommes et notre histoire*. R. L. Desdunes Montréal, 1911, p. 64.

Dans *Les Cenelles* (1845). T. H.

L'Amant dédaigné.

BOISE LOUIS (H. C. L.).

Boise Louis, frère de Jean, ne commence, dit-on, à apprendre à lire qu'à l'âge de vingt ans. Né et mort à la Nouvelle-Orléans sans l'avoir jamais quittée.

R. B. *Nos hommes et notre histoire*. R. L. Desdunes, Montreal, 1911, pp. 63-64.

Dans *Les Cenelles* (1845). T. H.

Au printemps.

Ce poème est réimprimé dans *Nos hommes*, p. 63.

BOUIS AMÉDÉE-THÉODORE (C.), 1821-?

Un livre que je possédais, *Les Queues de chevaux*, écrit par le « citoyen Amed. Bouis », m'intrigua longtemps. Je ne trouvais rien sur l'auteur en Louisiane. A la Bibliothèque Nationale de Paris, je pus recueillir quelques miettes biographiques que je glanai dans les préfaces de ses livres.

Mélange étrange de sangs. Son père, un Italien nommé Botze, alla jusqu'au Missouri, alors partie de la Haute-Louisiane espagnole, avant la fin du XVIII^e siècle, et épousa une Canadienne française. Botze offrait des difficultés de prononciation pour les Français, et ses voisins l'appelèrent Bouis. M. Bouis, — nous le nommerons ainsi désormais, — descendit le Mississipi dans la direction d'une petite colonie fondée sur les rives du fleuve par les quelques Français qui avaient échappé au terrible massacre des sauvages Natchez, pendant l'attaque sur le Fort Rosalie. Amédée Théodore naquit là. Il se rappelait avoir vu, dans son enfance, des vieillards qui avaient été témoins de l'horrible carnage.

Nous ne savons rien sur l'endroit où il fut élevé, rien sur le motif de sa venue en France. Il publiait à Paris, en 1841, une courte biographie d'Andrew Jackson qui connut trois éditions. Ecrite et vendue au profit d'un asile d'orphelins. Les notes au bas des pages révèlent un auteur de bonne éducation classique. Elle donne une relation pittoresque des cérémonies qui accompagnèrent l'entrée du général Jackson dans la Nouvelle-Orléans, après sa victoire sur les Anglais en 1815, et contient une critique amusante des mœurs américaines vues par un Créole. Ce travail faisait grand honneur à un jeune homme de vingt ans. Le nom de l'auteur porté sur le livre est : *Theod. B... S. de la Louisiane*. Qu'il l'écrivit est certain ; sur la couverture de *Les Queues de chevaux* il figure parmi les ouvrages de *M. Bouis (Américain)*.

Le Whip-Poor-Vill.

Le lac des Alligateurs.

Biographie d'Andrew Jackson.

Chourabousco (à paraître prochainement).

Bouis a dû consacrer les quelques années qui suivent à l'étude du

droit ; un peu avant 1847 il était admis au barreau de Paris.

Entre 1826 et 1833, J. Fennimore Cooper passait plusieurs mois à Paris pour la publication de deux de ses ouvrages : *La Prairie* et *The Red Rover* et prenait part, dans les colonnes du *National*, à une petite lutte pour la défense de son pays contre certaines accusations que publiait la *Revue britannique*. Sa popularité, en France et dans le monde entier, devenait énorme à cause de cela ; c'est probablement cette popularité qui amena Bouis à utiliser ses souvenirs d'enfant et à écrire des romans. Pour sonder le public il lançait une brochure intitulée : *Le Bivouac aux prairies d'Amérique*, et dans l'introduction faisait remarquer que ce n'était là qu'une partie d'un roman, *Les Pionniers de l'Orégon*, qu'il avait l'intention de publier bientôt. Il obtenait quelque succès, car, la même année 1847, il donnait *Le Whip-Poor-Will* ou *les Pionniers de l'Orégon*. C'était l'histoire d'une compagnie de pionniers qui, dans les premiers jours de 1820, allaient du Missouri à l'Orégon. Les personnages principaux sont un chef Natchez appelé Whip-Poor-Will, et Daniel Boone, le fameux homme des frontières américain ; il est plein d'Indiens, de scalps, d'hommes qui l'échappent belle. C'est la manière de Cooper, mais Bouis l'imite de loin, car il est décousu, prolix et lourd.

Le côté original et orageux de la vie américaine avait frappé l'imagination des Latins et Paris, si distant de « l'Ouest sauvage et chevelu ». Les Français avalaient avec avidité ces romans d'aventures palpitants. Cela ressemblait beaucoup à la fureur pour les romans à 10 cents qui envahit les États-Unis comme une épidémie quelques années plus tard.

Les prédispositions du public favorisaient probablement le succès de Bouis. Il était assez considérable pour l'amener à écrire trois autres romans sur le même type : *Le lac des Alligateurs*, *Chourabousco*, *Prenez mon aigle*. Ce dernier se passe à Tahiti.

La Révolution de 1848 inspirait à Bouis des lignes plus sérieuses. Il publiait, cette année-là, une petite brochure intitulée : *Les Queues de chevaux* ou *Lettre de la jeune Amérique à la France républicaine*, dans laquelle lui, jeune homme de vingt-sept ans, se risquait à mettre la France en garde contre certains pièges politiques.

Il savait ses compatriotes vivement intéressés par les bouleversements causés par la Révolution de 1848, c'est pourquoi il envoyait au journal *Le Vigilant*, publié en français à Donaldsonville, Louisiane, une longue lettre sur ce sujet ; mais, avant de l'envoyer il avait soin de la lancer en brochure sous le titre *Événements de Paris pendant les journées de juin 1848*.

Ecrire des brochures politiques a toujours été la distraction des hommes de loi ; ce fut le cas de Bouis, qui faisait suivre *Les Queues de chevaux* de deux nouvelles brochures. La première était : *Français, prenez garde à vous*, dans laquelle il avertit la France d'une conspiration entre le Pape et les Légitimistes pour renverser le gouvernement. Écrit avec trop de juvénile ardeur, l'opuscule pouvait sans peine être taxé de présomption. Bouis ajoutait que ce n'était qu'une partie d'un ouvrage qu'il avait l'intention de publier bientôt. Le livre annoncé paraissait au mois de décembre suivant sous le titre : *France et Italie ou le Congrès des peuples*.

Le catalogue général de la Bibliothèque nationale mentionne trois autres brochures sous le nom d'Amédée Théodore Bouis, que, selon moi, on ne doit pas lui attribuer. La première, *Un trait de lumière venu à propos*, fut publiée sans nom à Paris en 1829, alors que Bouis, né en 1821, n'avait que huit ans. Sa nature est telle que nul enfant de cet âge n'eût pu l'écrire. Même raisonnement pour la seconde : *Maison du bon père de famille, ami vrai de l'humanité*, publiée l'année suivante en deux parties. Sur l'une et l'autre des pages qui portent le titre on lit : « Par l'auteur d'un trait de lumière venu à propos ». Quoiqu'il en soit, la brochure qui contient la seconde partie est signée à la fin : « E. M. B., ingénieur-géographe ». La troisième brochure est intitulée : *A la France, à l'Assemblée nationale et au chef de l'État*. Elle fut publiée à Paris en 1849 et est signée « Bouis. Ingénieur-géographe », et dans le corps de l'article on trouve que ce Bouis est l'auteur de *Maison du bon père de famille*. De ces faits il est aisé de conclure que les trois brochures ont été écrites par E.-M. Bouis, ingénieur-géographe, et non par Amédée Théodore Bouis, homme de loi.

1841. *Biographie de Andrew W. Jackson*, ancien président des Etats-Unis, par Théod. B...S, de la Louisiane, se vend au profit des orphelins. Chez tous les libraires. 1841. Imprimerie de H. Fournier. cm. 21 × 14, pp. 29 (3 éditions). H. — B. N.

1847. *Le Bivouac aux prairies d'Amérique*. Paris, chez l'auteur, rue Racine, 23, 1847, pp. 58. B. N.

1847. *Le Whip-poor-will, ou les Pionniers de l'Orégon*, Paris. Au Comptoir des Imprimeurs-Unis, Gomon et C^{ie}, quai Malaquais, 1847. cm. 22,6 × 13,8, pp. 2-427-1. T. — B. N.

1848. *Lac des Alligateurs ou les tribulations de deux naturalistes*, in-8°. Je n'en connais point d'exemplaire. Mis au nombre des ouvrages de Bouis sur le dos de *Queues de Chevaux*.

1848. *Chourabousco ou les Américains au Mexique*. Je n'en connais point d'exemplaire. Mis au nombre des ouvrages de Bouis sur le dos de *Queues*

de *Chevaux* comme devant paraître prochainement. Comme ce fut le cas des livres d'Alfred Mercier, très probablement le manuscrit de cet ouvrage aura été perdu dans la destruction de quelques bureaux de journaux pendant la Révolution de 1848.

1848. *Les Queues de Chevaux, ou lettre de la jeune Amérique à la France Républicaine*, pamphlet par le citoyen Amédée Bouis (Américain), licencié en droit R. de la Faculté de Paris. Paris, chez l'auteur, rue Racine, 23, 1848. cm. 14 × 8,8, pp. 95. T. — B. N.

Il est intéressant de noter que le dos porte imprimé la liste des ouvrages de Bouis avec ceux d'Alfred Mercier. Ils étaient tous les deux à Paris au même moment et avaient le même imprimeur. Il est plus que probable qu'ils étaient amis.

1848. *Événements de Paris pendant les journées de juin 1848*. Lettre à MM. les rédacteurs du *Vigilant* (journal américain), par Amédée Bouis Américain, Paris, imprimerie de A. Lacour, 1848, in 8°, pp. 19.

1849. *Français... prenez garde à vous!* Actualité, Paris, rue Racine, 23. 1849, in-8°. cm. 21 × 13, pp. 14. B. N.

Première partie du suivant :

1849. *France et Italie, ou le Congrès des peuples* (actualité). Paris, chez l'auteur, 23, rue Racine, 1849 (décembre). — La préface m'a fourni les renseignements biographiques les plus complets.

1849. *Prenez mon Aigle, ou la Révolution aux Iles Marquises*, actualité en trois tableaux. Paris, chez P. Masgana, Galeries de l'Odéon, 1849. cm. 20,5 × 13, pp. 32. B. N. — Courte pièce de théâtre. L'action se passe à Tahiti.

Dans LA CHRONIQUE (N. O.).

Lettre de la jeune Amérique à la France Républicaine, 9 juillet 1848 : 127.
Pionniers, 2 avril 1848 : 70. Compte rendu du *Whip-poor-will* de Bouis.

BOURGEOIS MAURICE (F.)

Né en France. Un peu avant 1804 résidait à la Nouvelle-Orléans. Pendant dix-huit ans greffier de la cité : dates précises inconnues. J'ai vu des actes signés de sa main en 1810 et 1819. De retour en France dès 1822.

1834. *Voyage aux Etats-Unis*, par M. Bourgeois, ancien secrétaire du Conseil de Ville de la Nouvelle-Orléans. — Ouvrage cité dans *Louisiana Writers*, courte bibliographie composée en 1904 par feu T. P. Thompson de la Nouvelle-Orléans. Ni la Bibliothèque Nationale de Paris, ni la Library of Congressat Washington n'en possèdent d'exemplaire. Aucun exemplaire dans les livres de T. P. Thompson. Je n'en ai trouvé aucun.

BOUSSUGE HAINS (?) Pseudonyme : H. B.

Fondateur de *La Créole*, journal bi-hebdomadaire en français, publié à la Nouvelle-Orléans le 12 novembre 1837.

Dans LA CRÉOLE : *La Créole*, 12 novembre 1837.

Amérique pittoresque. Une alerte de Sauvages à Biloxi, 12, 16, 19 novembre 1837.

Amérique pittoresque. La Choucatabouffa, 3 et 14 décembre 1837.

BOUTET PAUL.

Bachelier et professeur, fonde à la Nouvelle-Orléans *La Réforme*, journal bi-hebdomadaire en français, le 23 août 1845. Le vend en avril 1846 à R. P. Théard, ou ce dernier le lui prend pour non paiement d'une note d'impression. Les seuls écrits de Boutet que j'ai pu trouver furent publiés dans ce journal.

Dans la RÉFORME : articles d'août 1845 à avril 1846.

BOWERS (H. C. L.). Pseudonyme : *Bo...rs*.

Bowers, de la Nouvelle-Orléans, collaborateur des *Cenelles* et de journaux créoles.

Dans LA LORNETTE :

Vision, 11 décembre 1842, vol. II, n° 49. (Ce poème diffère de *Vision* que Joanni Questy donnait dans *Les Cenelles*.)

Dans LES CENELLES (1845). T. H.

L'Orphelin des Tombeaux (réimprimé dans *Nos Hommes et Notre Histoire*, p. 59).

Dans LE DIMANCHE :

Vision, 2 janvier 1876 (réimprimé de *La Lorgnette*, 11 décembre 1842).

BREAUX JOSEPH A. (C.) 1838-1926.

Né à Bayou Goula, Iberville Parish, Louisiana le 18 février 1838, de parents qui descendaient des vieux Acadiens réfugiés en Louisiane, après avoir été chassés si cruellement de leurs foyers au Canada.

A l'âge de quinze ans, envoyé à Georgetown College au Kentucky, revenait après deux ans pour raison de santé. Désireux de s'instruire, il s'arrangeait de façon à suivre les cours au Louisiana College devenu un an plus tard University of Louisiana.

Étudiait le droit et était admis au barreau en 1859. Épousait Eugenia Mill d'Iberville en 1861. Servait toute la guerre du côté des confédérés. A la fin de la guerre en 1865, il reprenait sa profession à New Iberia, Louisiane.

Présidait le comité scolaire de sa paroisse. Était élu, plus tard, en 1888, inspecteur de l'instruction publique en Louisiane. Proposait un bill sur la refonte des lois scolaires, et le faisait adopter par la Législature. Publiait, en 1889, un recueil de ces lois avec toutes les

décisions qui s'y rapportent. Nommé juge-adjoint de la Cour suprême de l'État, le 24 avril 1890, il devenait en 1904 chief Justice-ship.

Mourait à la Nouvelle-Orléans en juillet 1926; l'une des lumières du barreau à la Louisiane.

R. B. Joseph A. Breaux; *Louisiana*, par Alcée Fortier, vol. I, et *Kendall's History of New Orleans-Times-Picayune* (N. O.), 24 juillet 1926.

Dans C. R. A. L.

Congrès des Américanistes à Mexico, mars 1897 : 41.

Réformateurs judiciaires des systèmes monétaires, mars 1898 : 252.

Notes sur la province et le territoire de la Louisiane, mai 1899 : 479.

Discours prononcé à Waltham Mass., octobre 1902 : 143.

Voyage à l'Isle de Cuba, janvier 1904 : 310.

Exposition de Jamestown, janvier 1908 : 278.

Origines des premières colonies, octobre 1908 : 384.

Les expositions et les fêtes Hudson-Fulton, janvier 1910 : 8.

Frédéric Mistral, juillet 1910 : 79.

Aux descendants d'une ancienne colonie de l'Amérique du Nord. Waltham Mass. janvier 1914 : 17.

BRUNSWIG LUCIEN N. (F.). 1854-

Né en France le 10 août 1854. Élève au collège d'Étain, Meuse, où il passait ses examens en 1871. Émigrat à la Nouvelle-Orléans où il devenait droguiste en gros. Épousait Miss Marguerite Wogan le 2 juillet 1898. Après de nombreuses années passées en Louisiane, il gagnait Los Angeles, Californie, où il vit encore. Chevalier de la Légion d'honneur et chancelier de la Croix-Rouge de France.

Dans C. R. A. L. T.

Notes de voyages, mai 1897 : 80.

Mirabeau, mai 1898 : 291.

BUISSON PIERRE-BENJAMIN (F.). 1793-1874.

Un soir que je dinais en ville à la Nouvelle-Orléans, je lançai cette question à table : « Qui sait quelque chose sur un certain Buisson, qui a publié ici, en 1848, un livre sur le système scolaire ? » Silence absolu. Un docteur, cependant, le directeur de United States Marine Hospital se hasarde à dire : « Je ne sais rien sur ce particulier, mais j'ai là un photographe de Rayons X, le meilleur que je connaisse, dont le nom est Buisson. Venez le demander à l'hôpital. »

Je trouvai mon homme dans une petite chambre, au milieu de tubes électriques, d'appareils photographiques, de chaises longues métalliques et de châssis porte plaque. — « Benjamin Buisson ? Eh bien ! oui, c'était mon grand-père », dit l'homme aux rayons X.

Dans cette petite pièce j'entendis l'histoire surprenante d'un vieux vétéran français qui, après une vie passée en pays étranger, resta jusqu'à la fin un Français et un loyal soldat du « Petit Caporal ».

Sur une table d'hôpital étaient étalés les papiers de famille qui montraient que Claude-Benjamin Buisson, petit commerçant de Paris, avait épousé en légitimes noces, vers la fin du XVIII^e siècle, Marie-Ester Guillotte, et que de leur union un fils était né, le 20 mai 1793, Pierre-Benjamin Buisson.

Toutes les espérances du couple reposaient sur cet enfant. Ses parents formaient le projet de lui donner une éducation supérieure à celle qu'il était en droit d'attendre. Ils l'envoyaient d'abord à Metz, où il étudia quatre ans. A 18 ans, il prenait la diligence pour Paris afin de subir les examens d'entrée à l'École impériale Polytechnique. En chemin, une comète apparaissait, et le jeune Buisson était si intéressé qu'il abandonnait ses notes d'examen et montait sur l'impériale de la diligence pour mieux l'observer. Néanmoins, il était reçu. Deux ans plus tard il sortait 48^e sur 1.500. Le 1^{er} novembre 1813, il entra dans l'armée française avec le grade de sous-lieutenant, juste au moment où Napoléon se préparait à engager une lutte inégale contre les forces coalisées de l'Europe. Buisson était si brave que après avoir prit part, en deux mois, à neuf engagements importants, il était promu, le 14 mars 1814, au grade de lieutenant.

Selon une tradition de famille, dans la quatrième de ces batailles, à Montereau, la batterie qu'il commandait était dans une situation critique ; Napoléon en personne, avec quelques officiers de son état-major, surveillait du haut d'une colline la marche des opérations. Il constatait que les pertes étaient lourdes dans la batterie commandée par Buisson, et voyait son cheval tomber mort sous le jeune officier. Bien que à contre-cœur, Napoléon envoyait son aide de camp pour dire à cette batterie de prendre une position plus sûre. Mais il était stupéfait de constater que la batterie, au lieu de cesser le feu, continuait à cracher sur l'ennemi avec plus de précision et de fréquence. Ne comprenant rien à une pareille insubordination, Napoléon faisait venir son aide et lui demandait s'il avait donné l'ordre à la batterie de se retirer.

— « Oui, Majesté, répondait l'aide, mais l'officier qui la commande sollicite l'indulgence de l'Empereur, et dit que, pour lui, tout recul, quand son chef se trouve dans une position aussi exposée, serait une honte aux yeux de l'ennemi. Il assure Votre Majesté qu'il va, en personne, aider au service des canons et s'efforcer de rendre leurs coups très efficaces. »

Des nuages noirs passent sur le front de l'Empereur ! Puis son expression s'adoucit ! Enfin il dit : « Après tout, il a parlé comme un soldat de France. »

L'Empereur se tournait vers son aide et lui demandait : « Si, une fois encore, je vous envoie avec des ordres pour que cette batterie se retire, croyez-vous que le chef hésite à obéir ? »

— « Il obéira sur le champ, répondait l'aide, mais le cœur brisé. »

L'Empereur n'ajouta pas un mot mais une fois l'engagement terminé, il se portait à cheval vers la batterie, épinglait une croix de la Légion d'honneur sur la poitrine de Buisson et ajoutait : « Une autre fois, cherchez une position moins exposée, la France a besoin de braves. »

Le jeune officier répondait : « Je vous demande pardon, mais Votre Majesté me donne un mauvais exemple. »

Napoléon haussait les épaules et disait : « Mais, capitaine, le boulet qui me tuera ne sera jamais lancé. »

Buisson, le rouge au front, répondait : « Je ne suis que lieutenant, Majesté. »

« Vous étiez lieutenant au début de l'action, mais maintenant vous êtes capitaine ; votre empereur ne commet jamais d'erreur touchant le grade de ses hommes. »

Cette histoire est peut-être apocryphe, car les papiers qui portent le congé définitif de Buisson disent qu'il quitta l'armée avec le grade de lieutenant en premier.

Quel que fut son grade, il servait son empereur avec bravoure. Il resta dans l'armée un peu après le départ de Napoléon pour Sainte-Hélène en 1815. La France n'était plus la France pour ces vétérans : leur idole était partie ; beaucoup étaient nerveux, Buisson était du nombre. Il donna sa démission et gagna le Nouveau-Monde sur l'*Amérique* qui quittait le Havre le 14 octobre, mais ne devait pas arriver avant la veille de Noël 1817.

Peu après, il épousait une Créole, fille d'un Français ancien officier de la Garde Royale de Louis XVI, venu à la Louisiane après la Révolution.

Grâce à l'expérience qu'il avait acquise comme officier du génie, Buisson n'avait aucune peine à gagner sa vie. Il s'établissait bientôt comme architecte au n° 39 de Saint Pilip Street.

Un régiment de la milice, la légion louisianaise, n'avait pas de batterie : il demandait à Buisson d'en organiser une, certain qu'un ex-canonnier de Napoléon était très qualifié pour cela. Il organisait la batterie et en devenait le premier capitaine, avec Gally comme lieutenant. La première année, les manœuvres avaient lieu sur Congo

Square, la place sur laquelle les esclaves nègres, le dimanche, tenaient leurs *bamboulas*. Le capitaine Buisson était très ennuyé, car quelques-uns de ses jeunes officiers créoles y voyaient l'occasion de se pavaner en beaux uniformes et se montraient récalcitrants contre la discipline. En vrai militaire, il avait posté des sentinelles aux quatre coins de la place, avec ordre de ne laisser entrer personne sans avoir crié « qui vive ! » Être soldat était pour lui plus qu'une affaire : un credo, une tradition ; il avait appris le métier à la dure école d'un des plus grands maîtres que le monde ait connus. Aussi, quand il apprit que l'un de ses officiers, sommé par une sentinelle, avait tiré son épée, abattu le fusil du garde et était entré dans le camp sans donner le mot de passe, Buisson devenait blanc de colère. Il envoyait chercher l'officier et lui demandait si le fait était exact.

« Oui », répondait le coupable.

Les yeux de Buisson flambaient. Sans mot dire il levait la main et lui donnait une gifle sur la bouche.

Un duel devenait inévitable. Le lendemain, ils se rencontraient à la première heure sous les chênes de City Park. Les seconds plaçaient les combattants à la distance voulue et donnaient à chacun un pistolet chargé. Sur le cri : « Ready ? Feu ! Un, deux, trois ». Buisson tirait sur l'homme et le manquait, et l'autre levait son pistolet en l'air pour faire feu.

Immédiatement le calme de Buisson se changeait en un accès de colère, il s'avancait vers son adversaire et lui disait : « Est-ce une autre insulte, Monsieur ? »

« Pas du tout, capitaine Buisson, j'étais dans mon tort ; le sachant, je me serais senti déshonoré pour l'éternité si je vous avais blessé. »

Buisson tendait la main. Les adversaires étaient réconciliés. Ces jours connaissaient des délicatesses touchant le point d'honneur, que nos jours ne connaissent plus.

Sa tentative comme architecte n'était point couronnée de succès et Buisson devenait en 1824 adjoint à l'Inspecteur général des travaux. Il n'occupait le poste que depuis quelques années quand Boimare, le vieux bouquiniste et bibliophile, l'engageait en 1829 à s'associer avec lui dans l'affaire de l'imprimerie, connue sous le nom : *Impri-merie de Buisson et Boimare*, dont la durée fut à peine d'un an. Buisson ouvrait une imprimerie à lui au n° 32 de Condé Street et éditait un journal français, *Le Journal de Commerce*, qui ne vécut que quatre ans.

Une fois de plus Buisson changeait de métier. Il devenait conducteur officiel des travaux en 1832 pour la paroisse de Jefferson. Il occupa cette charge jusqu'en 1836. Entre temps il remplissait la

même fonction pour la Municipalité de Lafayette, qui est aujourd'hui la section américaine de la Nouvelle Orléans. A cette époque la ville était beaucoup plus petite, et toute la partie supérieure de Lafayette n'était encore que pâturages et terres de culture. Buisson avait à lever des plans et à tracer de nouvelles rues. Il s'arrogeait le droit de les baptiser et, fidèle soldat de Napoléon, il donnait aux rues le nom des glorieuses victoires de son vieux chef. C'est pourquoi aujourd'hui encore la Nouvelle-Orléans connaît des rues Austerlitz, — Marengo, — Iéna, — Berlin, — et Cadix. Il baptisait la plus grande de toutes Napoléon, et une rue plus petite Joséphine, en l'honneur de la belle créole qui fut l'épouse du Corse.

Ses fils le taquinaient souvent : « Mais, père, pourquoi ne pas en appeler une Waterloo ou Moscou ? »

Il ne manquait jamais alors de se mettre en colère et de crier : « Va-t-en mon fils ! Va-t-en ! » Ils devaient fuir pour éviter son bâton.

Ce vieux guerrier avait du matamore. Il s'était battu en duel au moins trois fois, — deux fois au pistolet et une fois à la rapière. Néanmoins il aimait l'étude ; l'astronomie le captivait plus que toute autre science et cette passion remontait à sa première jeunesse. En 1848 il publiait un livre intitulé : *Des forces qui régissent le système solaire*.

Quand Louis-Napoléon devint empereur des Français en 1852, tous les amis de Buisson pensaient qu'il allait reprendre le chemin de la France, et l'un d'eux lui dit : « Je suis surpris de voir que vous n'entrez pas au service de Napoléon. »

Le vétéran du premier empire répondit : « Monsieur, si Napoléon vivait, j'irais jusqu'au bout du monde pour porter un mousquet dans son armée ou tenir la bride de son cheval ; mais Napoléon est mort, et Napoléon III est plus petit que l'ombre de Napoléon Bonaparte. » L'histoire s'est chargée de justifier l'opinion de Buisson.

Au moment de la Guerre Civile, Buisson avait soixante-huit ans. Impossible de retenir ce vieux cheval de bataille ; il sentait la poudre. Il offrait ses services à l'État de Louisiane et devenait capitaine de la batterie des *Gardes d'Orléans*, son ancienne batterie. Il publiait un petit volume sur la tactique, intitulé : *Instruction pour le service et manœuvres de l'artillerie légère* qui, puisqu'il était écrit en français, laisse à penser que la plupart de ses hommes comprenaient le français mieux que l'anglais.

Le 15 février 1862, le gouverneur Thomas O. Moore signalait la nomination de Buisson au grade de général de brigade de la première brigade des volontaires de la milice de l'État de la Louisiane.

Ce soir-là, quelques uns de ses amis lui offraient un sabre d'honneur. Il ne buvait jamais, il ne fumait jamais ; mais son émotion était si grande qu'il tirait son épée, la faisait tomber avec fracas sur la table, brisait verres et porcelaines et hurlait : « Que le diable emporte ces Yankees, je vais en faire de la chair à pâté. »

Ancien officier du génie, ses connaissances le rendaient utile surtout dans la construction des fortifications. Il passait une grande partie de son temps à diriger la fortification de Mobile. Il établissait un plan très détaillé de défense de la Nouvelle-Orléans qu'il envoyait au général commandant la place ; il bâtissait en briques sur la paroisse de Jefferson le magasin à poudre que l'on voit encore et qui sert maintenant de prison.

Quand le capitaine de frégate Farragut, avec une flotille de l'Union, remonta le Mississipi et prit la Nouvelle-Orléans, le 25 avril 1862, le général Buisson commandait la défense de la ville. Il occupait la même position que le général Jackson quand il gagna sur les Anglais la bataille de la Nouvelle-Orléans ; mais, n'ayant pas assez d'hommes et pas d'artillerie, il fut contraint d'assister au défilé de la flotte de Farragut, impuissant à l'arrêter. L'épreuve était grande ; elle dut briser le cœur de ce vieux soldat.

Le premier acte de ce général confédéré, à la fin de la guerre, fut d'aller chez le consul de France à la Nouvelle-Orléans et de signer un papier officiel pour affirmer que, malgré sa lutte pour le Sud, il n'avait jamais renoncé au titre de citoyen français.

Il mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans, le 31 mai 1874, en pleine possession de ses facultés, au point qu'il pouvait lire les caractères d'imprimerie les plus fins au clair de lune sans le secours de lunettes.

R. B. *Un soldat de Napoléon*. New Orleans Times-Picayune, 24 décembre 1911.

1848-1849. *Des forces qui régissent le système solaire*. Imprimerie de H. Méridier, Encoignure Condé et Sainte-Anne, Nouvelle-Orléans. cm. 29,5 × 22, pp. 74-1. T.

1861. *Instruction pour le service et manœuvres de l'artillerie légère*. Rédigé pour la batterie des « Gardes d'Orléans », par Bin. Buisson, capitaine. Nouvelle-Orléans, imprimerie L. Marchand, 24, rue Jefferson, p. 44. T.

BURTHER D'ANNELET général CHARLES-ANDRÉ (F.) 1772-1830.

Burthe naquit à Metz en 1772. Il descendait d'une noble famille irlandaise qui avait suivi Jacques II en France. D'Annelet était le nom de jeune fille de sa mère. A dix-neuf ans il s'enrôlait dans les

Dragons de Condé. Il était promu sous-lieutenant en 1793 et capitaine en 1797. Aide-de-camp de Masséna, il devenait *chef d'escadron* après Zurich, puis lieutenant-colonel en 1801. En 1802 ou 1803, il était attaché au général Victor pour l'accompagner en Louisiane comme chef d'état-major des troupes qui devaient recevoir de l'Espagne la succession de cette colonie. Le général lui donnait l'ordre de s'avancer avec de Laussat, Préfet colonial, jusqu'à la Nouvelle-Orléans, pour préparer les quartiers des soldats qui devaient suivre. Ni le général, ni ses hommes ne pénétrèrent dans la ville, parce que Napoléon, avant leur départ, changeait ses plans et vendait la colonie aux États-Unis.

Burthe, néanmoins, quittait Rochefort sur le brick armé le *Surveillant*, le 11 janvier 1803, avec de Laussat, sa femme, ses trois filles et son état-major. A bord il y avait aussi un jeune sous-lieutenant du 54^e régiment, Dominique-François Burthe, cousin du lieutenant-colonel.

Celui-ci était le type du militaire à cette époque : irascible, batailleur, très jaloux des honneurs qu'il se croyait dus. Avant même d'embarquer, il était brouillé avec de Laussat. Il voulait être le chef du personnel militaire de l'expédition et de Laussat ne voulait lui laisser remplir cette fonction que sous son autorité. Burthe était bientôt en mauvais termes avec les officiers attachés à de Laussat, plus spécialement avec Vinache, chef de bataillon du génie.

Le bateau était dans le bassin de Santander. Les officiers descendus à terre, entraient dans un cabaret et commandaient un punch chaud. L'odeur du punch déplaisait à Burthe qui, avec force jurons, ordonnait au garçon d'avaler tout le récipient d'un coup. Terrifié, celui-ci suppliait qu'on ne le forçât pas à avaler la ration de six hommes. Burthe en colère saisissait le récipient et en versait le contenu sur la tête du pauvre garçon. Ses compagnons protestaient contre sa façon de parler en présence des filles de de Laussat, et affirmaient que les simples matelots avaient un langage plus châtié.

Dès l'arrivée à la Nouvelle-Orléans, les choses s'envenimèrent. De Laussat et Burthe invitaient, tous les deux pour le même soir, le pauvre Vinache à dîner. Vinache acceptait l'invitation du Préfet colonial ; Burthe donnait l'ordre de le mettre aux arrêts. De Laussat écrivait à Burthe pour lui faire remarquer qu'il n'avait aucun pouvoir sur Vinache, attaché à son état-major. Le Préfet colonial se rendait chez Casa Calvo (le transfert de la colonie n'était pas encore effectué) et le pria d'arrêter et de déporter Burthe ; mais l'Espagnol refusait.

Burthe rencontrait, à la Louisiane, une jeune et gentille Créole, M^{lle} Sarpy¹ et l'épousait le 28 janvier 1804. Il s'embarquait pour New York sur le *Patfley*. Avant de partir il avait fait imprimer un pamphlet dans lequel il attaquait le Préfet colonial ; mais il avait pris soin qu'aucun exemplaire ne fût distribué avant qu'il fût en pleine mer. Il était intitulé : *Burthe contre Laussat* et exposait tous les détails de leur querelle. Il commençait ainsi : « La réputation est à un militaire ce qu'elle est à une femme : c'est une glace transparente ; un souffle empoisonné la ternit aussitôt. »

Ce pamphlet² devait être suivi d'un second, il l'annonçait du moins. Je ne crois pas qu'il ait tenu sa parole ; je n'ai jamais vu la seconde partie et n'en ai jamais entendu parler. De plus, l'oubli était naturel chez un homme qui partait pour la France avec sa femme.

M^{me} Burthe mettait au monde un fils à la fin de 1804. Ce fils ne l'empêchait pas de prendre l'uniforme de sous-lieutenant du 4^e husards, que commandait son mari et de faire, à ses côtés, les campagnes de 1805-1808, y compris les batailles de Iéna et Austerléd. L'Empereur était charmé par le courage d'une femme de la Nouvelle-Orléans : le lendemain de Iéna, il l'invitait à venir avec lui visiter les champs de bataille.

Toujours suivi par sa femme. le colonel Burthe entraît le premier dans Lübeck et faisait prisonnier le général Blücher. En 1808, le colonel, baron de l'Empire, menait son régiment en Espagne ; mais sa femme le quitta à la frontière. Le 30 décembre 1810, il était promu général de brigade et rentrait en France.

A la tête d'une brigade, il prenait part à la Campagne de Russie. L'explosion d'un obus le jetait à bas de son cheval pendant l'attaque de la Grande-Redoute. Il était laissé pour mort sur le champ de bataille. Prisonnier au passage de la Bérésina, le 15 novembre 1812, il ne recouvrait sa liberté qu'après dix-huit mois de captivité.

Après son retour de l'île d'Elbe, Napoléon donnait au général Burthe le commandement d'une brigade de dragons dans le corps de cavalerie du général Exelmans. A Ligny, Burthe rendait de tels services que, le même jour, Napoléon le nommait général de division. Mais le gouvernement de la Restauration annulait cette nomination.

Après Waterloo, Burthe, à la bataille de Rocquencourt, anéantissait deux régiments de hussards prussiens. Au cours de cette

1. De Laussat dans ses Mémoires dit que Burthe épousa la fille de la veuve Dulaur.

2. De Laussat écrit dans ses Mémoires : « Je découvris vingt-deux mensonges dans les cinq premières pages ; je laissai le pamphlet et regardai comme audessous de moi d'y répondre. »

bataille il recevait un coup de lance, des suites duquel il mourut en 1830. Il refusait, sous la seconde Restauration, de se rallier aux Bourbons : il était, à cause de ce refus, regardé comme suspect et finalement exilé en province.

Sa veuve restait dans l'opposition. Tous les compagnons d'armes de son mari l'appelaient leur chère camarade. Aux funérailles du général Lamarque, en 1834, elle faisait du scandale. Elle était arrêtée, et elle devait à l'intervention d'amis puissants de ne pas être jetée en prison.

Le second Empire lui offrait la direction de toutes les maisons de la Légion-d'Honneur. Elle refusait. Elle acceptait, cependant, la médaille de Sainte-Hélène, qui était donnée à tous les vétérans de Napoléon.

R. B. *Bulletin de la Société des amis du Musée de l'Armée*, n° 8, juillet 1913.

Henri Charles Lavauzelle, éditeur, 10, rue Danton, Paris, pp. 25 et 26.

Les dernières années de la Louisiane Française, par Marc de Villiers du Terrage, Paris, 1903, pp. 398-412-415.

1804. *Burthe contre Laussat*, première partie. Louisiane, 1^{er} janvier 1804, 10 nivôse, XII^e année républicaine, à la Nouvelle-Orléans, de l'imprimerie du Télégraphe, chez Beleurgey et Renard, rue Saint-Louis, 1804 cm. 25 x 20, pp. 33. H.

Blanque, Français venu avec de Laussat en qualité de secrétaire répondit à ce pamphlet. Sa brochure est intitulé : *Blanque en opposition à Burthe contre Laussat*. New Orleans, 28 février 1804.

BURTHER VICTOR (C.). 1811-1868.

Le père de Victor, Dominique-François Burthe, était un jeune sous-lieutenant français du 54^e régiment. Le 11 janvier 1803, il quittait Rochefort sur le *Surveillant*, brick armé, pour rejoindre sa compagnie. Il y avait à bord de Laussat, avec sa femme, ses trois filles et son état-major : de Laussat, nommé Préfet colonial, allait prendre au nom de la France possession de la Louisiane, colonie cédée par l'Espagne.

Le lieutenant-colonel Charles-André Burthe, le futur général de Napoléon, faisait voile avec eux. Il était cousin du sous-lieutenant. Celui-ci devait débarquer dans un port que le bateau touchait avant d'arriver à la Louisiane. Sur les ordres du lieutenant-colonel, qui pensait pouvoir se servir d'un parent pour faciliter le succès de ses propres desseins, il restait à bord. Le jeune sous-lieutenant mettait pied à terre à la Louisiane et assistait à toutes les fêtes qu'occasionnait le double transfert de la colonie. Il devenait si épris du

pays et d'une mignonne créole, qu'il donnait sa démission et restait à la Nouvelle-Orléans. Il épousait la jeune demoiselle, Louise Delord Sarpy, fille d'un riche planteur, le 15 mai 1805. Sa sœur aînée avait épousé le lieutenant-colonel, l'année précédente. puis avait gagné la France.

Les nouveaux mariés suivaient cet exemple et venaient à Paris, où naissaient leurs deux premiers enfants. Dominique-François-Victor, le second, vit le jour le 10 janvier 1811 au 16 de la rue Le Pelletier, à Paris.

Connu sous le nom de Victor, cet enfant fut élevé à Paris, bien que ses parents aient repris le chemin de la Nouvelle-Orléans pour y vivre. Il était étudiant à la Faculté de Droit en 1830, et le jeune Louisianais mena ses camarades au combat. La *Croix de Juillet* lui était, plus tard, attribuée pour sa vaillante conduite en cette circonstance.

Il revenait à la Nouvelle-Orléans, où il était élu Juge de la paroisse Jefferson et plusieurs fois sénateur de ce district. Il épousait Antoinette-Estelle Millaudon, fille d'un riche planteur.

Au début de la Guerre Civile, il était président du sénat d'État, mais abandonnait ce poste pour devenir capitaine des Gardes d'Orléans. Après la prise de la Nouvelle-Orléans, le dévouement de Burthe à la cause du Sud était si clair que le général Butler l'exilait à Mobile.

Le juge Burthe mourait peu après la Guerre Civile, en 1868, à l'âge de cinquante-sept ans. Homme d'esprit très cultivé, ayant beaucoup lu, aux manières raffinées, à la conversation facile et brillante, c'était un charmant compagnon. Les hommes de lettres de son temps et de sa ville, spécialement Pierre Soulé et le Dr Charles Deléry, étaient ses amis intimes.

Toute sa vie, le juge Burthe fit des vers en français. Sa poésie était correcte et soignée, mais plus au goût de son époque que de la nôtre. Les morceaux qui furent imprimés sont peu nombreux ; ses descendants possèdent un manuscrit de ses poésies.

Dans C. R. A. L. T.

Noisy (long poème), novembre 1880 : 412.

Réponse de M. Victor Burthe au dernier jour d'un sceptique. T.

Le Dr Charles Testut et le Dr Charles Deléry avaient engagé un duel littéraire en vers français. Deléry écrivait *Le dernier jour du sceptique* et Testut répondait par *La dernière heure du croyant*. Burthe entraînait en lice avec le poème ci-dessus mentionné, qui ne fut jamais publié, mais qui se trouve en manuscrit dans l'album de Deléry ; je l'ai dans ma collection.

CABOCHE LOUIS-CLAUDE-FIRMIN (F.). 1791-1863.

Louis Caboché, fils de Louis-François Caboché et de Marie-Catherine-Félicité Demarolle, son épouse, naquit à Moreuil en France le 1^{er} avril 1791. Il était élevé à Paris, au Collège Louis-le-Grand. Il étudiait la médecine pendant quelque temps. Les théories médicales du jour n'étant pas à son goût, il laissait ses études et devenait professeur.

Au 90 de la rue Roquette il avait, à lui, dès 1829, une petite école. La Révolution de 1830 lui enlevait tout. Trois ans plus tard il débarquait à la Nouvelle-Orléans avec femme et enfants, et pour gagner sa vie donnait des leçons particulières. En 1835, il était professeur à l'Institution Bellanger, et en 1838 il occupait le poste de principal dans la Jacotot Institute for young men. Au cours de ces années, il dirigeait l'*Abeille* pendant fort peu de temps.

En 1839 il recueillait, par souscription, assez d'argent pour ouvrir une école militaire à Versailles, Louisiane, dans la vieille plantation de la Ronde, paroisse de Saint-Bernard, et continuait à diriger le « Collège de Versailles », comme il l'appelait, pendant quelques années.

La théorie de l'homéopathie tombait sur le pays en 1850, et Caboché en devenait le fervent adepte. Il abandonnait l'enseignement pour diriger une revue mensuelle, en français, afin de propager cette théorie. Il lui donnait ce nom pompeux : *Le Praticien homéopathe, Journal de médecine homéopathique*, et l'offrait au public le 15 novembre 1857. Il dirigeait cette revue depuis un an environ quand, malgré ses soixante-sept ans, il se décidait à reprendre l'exercice de la médecine. Il suivait les cours du Western Homeopathic College à Cleveland, Ohio, recevait son diplôme le 2 mars 1859 et revenait à la Nouvelle-Orléans où il commençait à exercer. La même année, il aidait le Dr Taxil à fonder une autre revue d'homéopathie médicale, — l'*Homoïon*, — et y publiait de nombreux articles.

Ce Français versatile mourait à la Nouvelle-Orléans le 28 novembre 1863.

R. B. *Portraits littéraires*, par Charles Testut, Nouvelle-Orléans, 1850 : 93.

1835. *Discours* prononcé par M. Caboché à l'occasion de la distribution des prix, dans l'Institution Bellanger. Nouvelle-Orléans, imprimerie de J. A. Gaux et C^{ie}, rue Saint-Louis, n° 65, 1835. 21 × 12,8, pp. 24.

Discours sur la méthode d'enseignement que Jacotot employait à Paris.

? *Sur l'enseignement*. 24 × 15,7, pp. 3.

1857. *Le Practicien homœopathe*, *Journal de médecine homœopathique*, publié par Louis Caboché, Nouvelle-Orléans. Imprimerie de J. Lamarre, passage de la Bourse, 96, 1857. — J'ai le vol. I; n^{os} 1, 2, 7, 9, 11.

Dans l'HOMŒION.

Notre profession de foi. mai 1859 : 12-15.

CADEAU M^{me} veuve.

Sage-femme à la Nouvelle-Orléans, auteur d'une brochure sur sa profession.

1823. *Conseils aux femmes enceintes*. Nouvelle-Orléans, l'imprimerie des Louisianais. T. P. T.

Ainsi enregistré dans le catalogue de la bibliothèque de M. T. P. Thompson de la Nouvelle-Orléans. Je n'en ai vu aucun exemplaire.

CAILHOL E. A. DE.

Auteur de l'article suivant.

Dans C. R. A. L.

Nouvel emploi de l'azotite d'amyle, novembre 1879 : 311.

CALONGNE ADOLPHE FAUCONNÉ DE (C.). 1836-1890.

Né à la Nouvelle-Orléans le 11 novembre 1836. Teneur de livres chez son beau-père, Henry Tobary.

Écrit des comédies, collabore avec Placide Canonge à la composition de quelques pièces de théâtre. Donne de nombreux poèmes et *causeries* dans les journaux créoles. Quand le *Patriote* est lancé par Armant en 1876, Calongne est secrétaire des directeurs. Auteur de nombreuses traductions du français en anglais. Combat avec bravoure, comme White Leaguer, à la bataille pour la suprématie des blancs à la Nouvelle-Orléans, le 14 septembre 1874.

Meurt à la Nouvelle-Orléans en 1890.

Enterré dans le cimetière Saint-Louis, n^o 1.

1869. *Roland à Roncevaux*. Opéra en quatre actes. Paroles et musique de A. Mermet. Littéralement (*sic*) traduit en anglais par Adolphe Calongne. Imprimerie de la Renaissance Louisianaise N. O. cm. 22,3 × 14,8, pp. 30. T. H. — Textes anglais et français en colonnes parallèles.

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE. T.

A M. Charlet Bléton, 20 septembre 1857.

Le Courrier faisait remarquer que le poème marquait presque le début de Calongne.

Ma sœur, poème, 28 février 1858.

Bluette, poème, 17 octobre 1858.

Marie, poème, 17 octobre 1858.

Dans la RENAISSANCE LOUISIANAISE.

Pourquoi ?, poème, 26 mai 1861 : 56.

Mon fils, ode à Ewell P. C., 18 décembre 1864.

Aux jeunes filles, poème, 12 mai 1867 : 12.

Ristori, poème, 3 mars 1867 : 15.

Dors, enfant, poème, 21 avril 1867 : 12.

Une fleur, poème, 28 avril 1867 : 12.

La convalescence, poème, 2 juin 1867 : 13.

La source et le rocher, poème, 16 juin 1867 : 11.

Pourquoi ?, poème, 30 juin 1867 : 12.

Maximilien Martyr, poème, 14 juillet 1867 : 12.

Une nonne, poème, 4 août 1867 : 13.

La manie du suicide, 1^{er} septembre 1867 : 7.

L'Exposition d'Etat, poésie, 12 janvier 1868.

Larmes d'orphelin, poésie, 29 mars 1868.

L'âme, poésie, 26 avril 1868.

Réveil de la Démocratie, poésie, 16 août 1868, contre les radicaux,

Rossini, acrostiche, 22 novembre 1868,

Roland à Roncevaux (essai), 31 janvier 1869.

Le petit verre (histoire), 14 mars 1869.

Dans le DIMANCHE.

Causerie, 2 janvier 1876.

Causerie, 9 janvier 1876.

Pensée d'un fils, poème, 16 janvier 1876.

Causerie, 23 janvier 1876.

L'été à la campagne.

CANONGE LOUIS-PLACIDE (C.). Pseudonyme : *René* (voir *Revue Louisianaise*, 26 mars 1848). 1822-1893.

Louis-Placide Canonge était professeur. Il avait la passion du théâtre : cette passion donne la clé de son caractère.

Son père était le juge J.-F. Canonge, juriste distingué de la Nouvelle-Orléans, qui était venu dans cette ville de Marseille par Saint-Domingue. Le juge avait épousé M^{lle} Mercier, d'une famille créole en vue, et de leur mariage un fils, Louis-Placide, était né le 20 juin 1822.

De bonne heure, Placide fut envoyé au collège Louis-le-Grand à Paris. Élevé dans une maison où l'on ne parlait que français, où les livres étaient français aussi bien que les idées, Placide n'avait besoin que de cette expérience de collège pour consolider ses premières tendances et devenir, au point de vue intellectuel du moins, le type parfait du Français, pour les goûts, les opinions et même les préjugés.

À 16 ans, il passait ses examens et revenait à la Louisiane en 1838. Il ne tardait pas à manifester ses goûts par la publication de quelques poésies dans l'*Abeille* et, à partir de ce moment, il aidait à lancer

ou dirigeait lui-même presque toutes les publications françaises qui sortaient du sol à profusion et disparaissaient avec la même régularité. La plupart de ces publications n'ont pas laissé de traces, si bien qu'il est impossible de préciser sa collaboration. Il fut directeur ou directeur-adjoint de la *Lorgnette*, et écrivit dans la *Louisiane* en 1841. En novembre 1846, avec l'aide de L. Siret et de G. Souterre, il commençait son premier journal, *L'Éventail*, paraissant le jeudi et le dimanche, mais qui ne vécut que deux ans. Désappointé par cet échec, il se rendait à Paris et, dans la *Presse* d'Émile Girardin, publiait en 1848 une série d'articles : *Institutions américaines*. De retour en Amérique, il travaillait pour *La Violette*, condamnée à mort au bout d'un an (1849-1850), contribuait aux « Revues de la Semaine » et aux « causeries » du *Courrier de la Louisiane* en 1849. Il dirigeait en 1850 *L'Entr'acte* ; en 1859 *L'Étoile du Sud* ; en 1861, il donnait des poésies à la *Renaissance Louisianaise*, et figurait avec Dr Délerly, Numa Dufour, Oscar Dugué, Ben. Buisson, Dominique Rouquette et autres, au nombre de ses directeurs ou collaborateurs.

Au moment où les troupes du Nord prenaient la Nouvelle-Orléans, Placide Canonge dirigeait le *Courrier Français*. Il manifestait clairement son antipathie pour les Yankees et était exilé. Je sais le fait, parce que je possède une lettre du général Banks à M^{me} Placide Canonge, Héloïse Halphen, fille du Dr Michel Halphen, qui dit que : « Placide Canonge, directeur du *Courrier Français*, était envoyé au delà des lignes comme ennemi reconnu (tous ceux qui refusaient le serment de fidélité étaient ainsi désignés) du gouvernement des États-Unis » et que « pendant la durée de la rébellion » la permission de réintégrer son domicile lui serait refusée.

La guerre finie, Canonge revenait et lançait un journal hebdomadaire *l'Époque* en 1865. G. Marchand en était l'imprimeur et le possesseur, Canonge le directeur. Je ne puis préciser sa durée. En 1873 il était en rapports avec *Le Sud*, journal français hebdomadaire de la Nouvelle-Orléans. Tout ce temps, il n'avait pas cessé de publier des articles dans les journaux des paroisses, tels que *Le Meschacébé* de Saint-Jean-Baptiste et *l'Avant-Coureur* de Saint-Jacques.

Canonge entra à *l'Abeille* en 1882, en qualité de traducteur des télégrammes. Jusqu'à sa mort il collabora activement à ce journal, faisant la critique dramatique et musicale qui paraissait sous le titre *Bulletin Artistique*, les articles de fond, les nécrologies, les biographies, etc.

Sa vie de journaliste était épuisante, à en juger par le nombre de

publications avec lesquelles il était en rapport ; mais elle ne représentait pas la moitié de son travail. Il fut, pendant deux sessions, dans la State Legislature et après la guerre, quand les temps étaient durs, il enseigna le français. Un de ses élèves, qui a gardé de lui un souvenir vivant, me dit qu'il portait toujours un habit noir, une grosse chevalière au doigt, une épingle de cravate énorme et démodée. Ses yeux noirs étaient perçants, vivants, surmontés par un front large et haut, et son corps mince achevait de lui donner l'aspect d'un intellectuel. Il appartenait au type latin, nerveux et impressionnable, tordant sans cesse ou tirant ses longs favoris de ce mouvement brusque qui est particulier aux hirondelles en train de chasser des insectes. Il était irascible, mais ne pouvait maintenir l'ordre dans ses classes.

Le théâtre fut la passion de sa vie, je l'ai déjà dit. Aussi souvent que possible, d'une façon ou d'une autre il revenait à la scène. Ce goût avait dû se développer dès le collège à Paris, car à son retour à la Nouvelle-Orléans il écrivait une pièce, *Le Maudit Passeport*, court vaudeville en un acte, qui fut joué en 1839. Une pièce beaucoup plus ambitieuse paraissait l'année suivante, *Gaston de Sainte-Elme*, drame en cinq actes. L'opéra l'attirait et il écrivait le livret du *Lépreux* que G. Curto mettait en musique. *Le Comte de Monte-Cristo* venait ensuite en 1846, mise en scène du roman connu d'Alexandre Dumas.

Quand, pour la première fois en 1849, *Juan ou Une histoire sous Charles-Quint* fut joué, le critique de la *Violette* (mai 1849) devenait dithyrambique, exaltait le talent du jeune auteur, le comparait à Corneille, Racine, Hugo et l'apostrophait en ces termes : « Astre radieux, qui s'est élevé à notre horizon, sa tâche est remplie parmi nous ; c'est en France qu'il doit aller chercher un nouvel éclat et, du vieux monde où il parcourra sa carrière, nous recevrons ici de purs rayons et une nouvelle gloire. A Paris, donc, jeune poète, à Paris ! »

Une comédie en prose légère, en un acte : *Qui perd gagne*, voyait le jour la même année. Canonge reconnaissait sa dette envers Alfred de Musset et lui dédiait la pièce. *France et Espagne* paraissait en 1850 : drame basé sur la tentative malheureuse faite par Lafrenière et ses compagnons pour renverser le gouvernement espagnol en 1768-1769. Canonge s'inspirait, très probablement, d'un roman intitulé *Louisiana*, par A. Garreau, que publiaient *Les Veillées Louisianaises* de Testut. Un grand d'Espagne était offert l'année suivante. Que Canonge ait écrit huit opéras et pièces de théâtre en douze ans, en plus de son travail de journaliste est bien digne de

remarque. Ce n'est pas tout ; il lui arrivait parfois de guider les acteurs et de jouer lui-même. Penser qu'il ait gagné de l'argent par ces représentations est difficile, aussi j'incline à croire que tout ce travail a été combinaison d'amour propre et de passion pour le théâtre.

Avec la pièce suivante *Le Comte de Carmagnola*, représentée pour la première fois en 1852, Canonge recueillait la récompense de ses longs efforts, car, chaudement accueillie à la Nouvelle-Orléans, elle tenait l'affiche à Paris pendant cent soirées. *L'Ambassadeur d'Autriche, Louise de Lorraine, Blanche et Renée* venaient à leur tour. Cette dernière avait été écrite pour les élèves de l'institution de M^{lle} Burr, qui la représentèrent en juin 1871.

Canonge était si enthousiaste du théâtre qu'il avait formé deux sociétés d'amateurs : *Le Club dramatique Louisianais*, et *Le Club dramatique Orléanais*. De 75 ans elles devançaient le mouvement en faveur du petit théâtre et, grâce à son habile direction, elles donnèrent, dit-on, des représentations dignes d'éloge. Mais elles n'étaient que d'amateurs et ne pouvaient intéresser longtemps Canonge. En 1860 Charles Parlange, propriétaire du *Théâtre d'Orléans*, désirait offrir au public une saison de grand opéra, et prenait Canonge comme directeur : c'était sa première tentative comme homme du métier. L'opéra avait du succès pour tout le monde, sauf pour les artistes ; car, après les avoir lanternés six mois, Parlange faisait banqueroute. Dans une lettre pleine d'esprit relatant les faits, qu'il faisait imprimer et distribuer, Canonge jouait du bâton au nom des artistes ruinés.

A cette époque, très probablement, Émile Hiriart, critique dramatique dans le *True Delta*, publiait un article où il affirmait que certains messieurs de la Nouvelle-Orléans passaient plus de temps avec les artistes de l'Opéra qu'avec les membres de leurs familles. Devinant sans doute que cette critique était dirigée contre eux, Placide Canonge et E. Locquet, filateur connu, le provoquaient en duel. Le cartel de Canonge tombait le premier ; Hiriart le rencontrait. Ils se battaient au pistolet à dix mètres et trois balles étaient échangées. Les trois balles d'Hiriart traversaient les vêtements de Canonge qui les recevait avec calme et le sourire aux lèvres. Les deux adversaires étaient indemnes ; les témoins décidaient, néanmoins, que l'honneur était sauf. Canonge était heureux pour une fois ; mais quelques jours plus tard, Hiriart tuait Locquet. Ce cadavre faisait naître une haine mortelle entre les deux hommes. Un nouveau duel était arrangé au fusil à deux coups, à balles, et à quarante pas.

L'expérience n'avait pas été heureuse : chef d'entreprise théâtrale,

Canonge avait échoué. Mais le découragement n'avait pas prise sur cet homme qui avait le virus du théâtre dans le sang. Il administra l'Opéra pendant les saisons 1873-74 et 1874-75.

Canonge avait de la lecture et de la culture. Il était courtois et distingué, mais irascible et fier. Ces ombres dans son caractère expliquent les « polémiques » et les duels dans lesquels il fut engagé. Il faut lui pardonner cette nervosité en souvenir de sa vie tripartite. A la fois écrivain, journaliste, professeur et puis, le même jour, assistant aux répétitions et se débattant contre les accès de rage de certaines étoiles d'opéra neurasthéniques, n'était-ce pas assez pour tuer un homme ? Il mourait à la Nouvelle-Orléans, le 26 janvier 1893.

Le gouvernement français le nommait officier d'Académie en 1885, et officier de l'Instruction publique en 1890.

R. B. Article par Dimitry dans *Times-Democrat*, 22 janvier 1893 — *Living Writers of the South* par Davidson, N. Y., p. 79. *French Literature of Louisiana*, par Caulfield. Excellente étude littéraire dans *Portraits Littéraires*, par Testut, p. 41. *The Oaks* par Augustin, dans *Arts and Letters* (N. O.), août 1887 : 123.

PIÈCES DE THÉÂTRE

1840. *Maudit Passeport !* ou les infortunes d'une drogue. Vaudeville en un acte, Nouvelle-Orléans. Imprimé par Gaux et C^{ie}, rue de Chartres, n° 106, près Conti. cm 17,8 × 12, pp. 60. T. ^e — L. C. Représentée en 1839 au vieux théâtre d'Orléans à la Nouvelle-Orléans.

1840. *Gaston de Sainte-Elme*. Tragédie en cinq actes. Représentée au profit d'une maison d'orphelins, par un groupe d'amateurs au vieux théâtre d'Orléans, le 17 mai 1840. Je ne crois pas qu'elle ait été publiée. Si elle existe, ce n'est qu'en manuscrit.

1845. *Le Lépreux*. Grande scène lyrique pour soprano et basse. Paroles de Placide Canonge. Musique de G. Curto. T. Je suis certain qu'elle ne fut jamais publiée. Je possède les paroles et la musique en manuscrit. Le manuscrit porte : représenté à la Nouvelle-Orléans en 1845.

1846. *Le Comte de Monte-Cristo*. Drame en 5 actes et 11 tableaux. Précédé d'un prologue. T.-H. — T. P. T. Publiée d'abord dans la *Revue Louisianaise*, 17 et 24 mai 1846. Première représentation le 17 mai 1846, par un groupe d'amateurs au théâtre d'Orléans. J'ai dans ma collection un manuscrit de ce drame écrit sur blocs à l'entête de Max Strakosch. L'écriture n'est pas de Canonge ; signature de Canonge à la première page.

1849. *Juan ou Une histoire sous Charles-Quint*. Pièce historique en alexandrins, représentée pour la première fois le 20 mai 1849, à la Salle d'Orléans. Ne se trouve qu'en manuscrit, probablement, si même elle existe

encore. *La Violette*, mai 1849 : 56, en donne un compte rendu très favorable et de longues citations.

1849. *Qui perd gagne*. Comédie en un acte et en prose. Éditée par le *Courrier de la Louisiane*, 1849. cm. 23,8 × 15,5, pp. 14. T.-H. — T. P. T. Première représentation au théâtre d'Orléans, 7 mai 1849. Dans l'*Orléanais*, 19 mai 1850, critique sévère par Edouard Zéro.

1850. *France et Espagne* où la Louisiane en 1768 et 1769. Drame en 4 actes. Représenté sur le théâtre d'Orléans, le 1^{er} juin 1850. Nouvelle-Orléans, 1850. cm. 23,4 × 14, pp. 66. T.-H. — L. S. U. Publiée aussi dans le *Courrier de la Louisiane* en 1850. Un ticket d'entrée est collé dans l'exemplaire que je possède. Il porte que la troupe était composée d'amateurs et d'acteurs de profession.

1851. *Un Grand d'Espagne*. Drame en 4 actes et en prose mêlé de chants. Paru dans les numéros d'avril de l'*Orléanais* en 1851, mais représenté sur la scène avant sa publication le 30 mai 1847. Mélodrame qui, selon moi, ne fut pas publié à part.

1856. *Le Comte de Carmagnola*. Drame en 5 actes, 10 tableaux et 2 épiques. Nouvelle-Orléans, 1856. Imprimerie du *Courrier de la Louisiane*. cm. 24,4 × 14,5, pp. 58. T.-H. — L. S. U. Probablement dramatisation d'un roman du même nom de Molé-Gentilhomme. Joué pour la première fois à la Nouvelle-Orléans, le 6 juin 1852. Davidson dans « *Living Writers of the South* », page 81, dit que cette pièce eut cent représentations à Paris.

Analyse dans le *Carillon*, 18 mai 1873.

1856. *L'Ambassadeur d'Autriche*. Mentionné comme drame en 5 actes par Charles Dimitry dans *Times-Democrat*, 22 janvier 1893. Je n'en connais point d'exemplaire. Existe probablement en manuscrit, si ce drame existe encore.

? *Louise de Lorraine*. Opéra en 5 actes. Paroles de Canonge. Musique de M^{me} Alonzo Morphy. Mentionné dans un article de Dimitry sur Canonge, *Times-Democrat*, 22 janvier 1893. Je ne crois pas qu'il ait été publié.

1871. *Blanche et Renée*. Opéra miniature en deux actes. Paroles de M. Placide Canonge. Musique d'Eugène Prévost. Je possède dans ma collection le manuscrit des paroles et de la musique. Ne fut jamais publié. Écrit pour M^{lle} Burr, représenté par les jeunes filles de son institution, juin 1871.

Analyse favorable dans la *Renaissance Louisianaise* du 2 juillet 1871.

ARTICLES DANS JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

Dans L'ABEILLE.

Les Fantômes. Court feuilleton, février-mars 1839.

Christophe. Court feuilleton, 16 octobre 1839.

Poème, 10 avril 1840.

Poème, 27 mai 1840.

Dans LA LOUISIANE (hebdomadaire N. O.), L. H. L.

Souvenir des Attakapas, 21 octobre 1841, T.

Dans REVUE LOUISIANNAISE, T.

Le Comte de Monte-Cristo. Drame, 17 mai 1846 : 145.

Rires et Pleurs. Courte histoire, 23 août 1846 : 499.

Dans la PRESSE (de Paris). B. N.

Institutions Américaines, 1848.

Dans la VIOLETTE (mensuel de N. O). T. — T. P. T.

La première et la dernière nuit de Nourrit, mars 1849. Courte histoire de la première soirée heureuse d'un acteur et de sa dernière soirée où, après avoir entendu des coups de sifflet, il se suicidait.

Dans ENTR'ACTE.

Une Vie d'artiste. Feuilleton, 23 février 1851 et sq.

Dans l'AVANT-COUREUR de Saint-Jacques. T.

Attaque politique contre Cyprien Dufour et le Know Nothing party, 28 octobre 1855.

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE.

Qui perd Gagne. Comédie, 20, 22, 25 sept. 1849. C. H. A.

Une Médaille, 8 juin 1856. C. H. A.

Le Comte de Carmagnola, drame, 1856, H.

Dans RENAISSANCE LOUISIANNAISE. T.

Chant du Départ, Poème, 30 juin 1861 : 136.

Manassas à M. Alexandre Barde. Poème, 25 août 1861 : 240.

Le suicide d'un grand artiste, 25 août 1861 : 313.

Dans MESCHACÉBÉ.

Aux servantes des pauvres, poème, 17 septembre 1878.

Articles aux journaux qui suivent, avec lesquels il était en rapport.

Dans L'ABEILLE, pendant des années, critique de théâtre et musique sous le titre : « Bulletin artistique ».

Dans LA LORNETTE. L'EVENTAIL. L'ETOILE DU SUD. COURRIER FRANÇAIS. L'EPOQUE. LE SUD. Les journaux dans lesquels j'ai trouvé des articles, pouvaient contenir d'autres articles que je ne cite pas, car je n'ai pu étudier qu'une partie des collections, attendu que, pour plusieurs, un grand nombre de numéros ont disparu. En 1869 non seulement il dirigeait, mais il possédait l'*Epoque*.

DIVERS

1849. *L'adieu d'une mère*. T. Chant, paroles de Canonge. Musique de M^{me} T. Morphy, paru dans la *Violette*, septembre.

1860. *Théâtre d'Orléans*. Nouvelle-Orléans, mars 1860. Lettre spirituelle en une page de Canonge à Charles Parlange, propriétaire du théâtre, au sujet du non-paiement des artistes. Contient aussi une réclamation des artistes. cm. 33 × 24,5, p. 1. T.

1861. *La Louisianaise*. Chant patriotique sur l'air de la Marseillaise, paroles de L. P. Canonge, 1861. H. Quatre strophes dédiées à la Légion de la Louisiane avec traduction de Hy. Castellanos.

1864. *Brise du Sud*. Chant, paroles de Canonge. Musique d'Eugène Chassaignac. Traduction anglaise sous le nom de « Exiled ». Nouvelle-Orléans,

1864. Son exil au delà des lignes pendant la Guerre civile pour refus de fidélité au gouvernement fédéral a dû inspirer à Canonge ce chant. La. Hist. Lib. Cusachs Collection. Paroles en même temps que celles de *La brise m'a parlé*, réimprimées dans *Le Diamant*.
1867. *Nojoque*. Une grave question pour un continent, par Hinton Rowan Helper. Traduction française précédée d'une introduction avec notes, par L. Placide Canonge, rédacteur en chef de l'*Epoque*. Nouvelle-Orléans, imprimerie de la « Plume de Bronze », 62, rue Bourbon, 1867. cm. 24,3 × 15,5, pp. 133-1. T.-H. — T. P. T. Traduction d'un livre sur la « couleur », question qui faisait un certain bruit à l'époque.
1877. *Venus Anadyomène*, histoire de sa découverte. New York, 1877, 800, pp. 40. T. P. T. Je n'en connais pas d'exemplaire. Catalogué dans la bibliothèque de feu T. P. Thompson de la Nouvelle-Orléans.
1882. *Notions historiques élémentaires*, Nouvelle-Orléans, imprimerie de M. Capo, 113, rue Royale, 1882. cm. 14,7 × 10, pp. 128. T. Sans nom d'auteur. Mon exemplaire porte, de sa propre écriture : « Par L. Placide Canonge ». Cette mention, rapprochée du fait qu'il fut professeur pendant plusieurs années, m'incline à croire qu'il faut lui attribuer ce travail.
1848. *La Willis*. Chanson. Paroles de L. P. Canonge, musique de Henry Burthe. *La Chronique* du 26 mars 1848 réimprime le poème et l'attribue à tort à Henry Burthe.

Dans LE CARILLON. T.

Réponse à l'auteur de la « *Causerie musicale* », 31 janvier 1875. Discussion des raisons du non-paiement des chanteurs à l'Opéra, Saison 1874-1875. Un article contient la discussion dans les numéros des 7 et 14 février 1875.

Dans LE DIAMANT, T. H.

Le Reveil de la Louisiane. Strophes écrites à l'occasion de l'inauguration du gouverneur Francis T. Nicholls. 1877. 24 avril 1887. Musique de G. Curto.

Brise du Sud, poème.

La brise m'a parlé ! poème.

CARRAME EVARISTE.

Dans C. R. A. L.

La cloche d'argent, novembre 1882 : 267.

CARTIER D^r JULES (F.).

Médecin français qui exerça un certain temps à la Nouvelle-Orléans.

1858. *L'Homœopathie* exposée aux gens du monde dans ses principes fondamentaux, suivie de quelques conseils sur l'éducation physique des enfants, par Jules Cartier (docteur en médecine). Nouvelle-Orléans, imprimerie franco-américaine, 136, rue de Chartres, 1858. 21,5 × 14,2, pp. 112-2. T.

CASTELLANOS Dr JOHN J. (C.), 1835-1914.

Juan-José Castellanos né à Cadix, Espagne, vient, jeune, à la Nouvelle-Orléans où il se marie. A un fils le 4 novembre 1835, le baptise John-J. Cet enfant fréquente les écoles de la Nouvelle-Orléans, puis est envoyé à Saint-Mary's-College, Baltimore ; y termine ses études et y passe ses examens en 1852.

Revient à la Nouvelle-Orléans. Étudie la médecine à l'Université de la Louisiane. Reçoit son diplôme en 1856. Professeur-adjoint de chirurgie, en 1874, au New Orleans Charity Hospital. Deux ans plus tard il reçoit la chaire d'anatomie chirurgicale.

Ami de l'étude, polyglotte, parle français, anglais, espagnol, latin et grec. Fait une excellente traduction de Shakespeare en français, qu'il ne publie pas. Agé de soixante-dix ans il est sur son lit de mort entouré de tous ses parents ; dans la chambre où il git inconscient, en apparence, ses filles, pour cacher leur chagrin, commencent à parler de Henri VIII, énumèrent ses femmes et en omettent une. Soudain le moribond d'une voix faible articule « Anne de Clèves ».

Meurt quelques heures plus tard, le 29 octobre 1914.

1886. *Le soir*. Dr. J. J. Castellanos. 21,3 × 14, pp. 4. T. Poème ; réimpression de C. R. A. L., dédié au Dr Alf. Mercier.

1897, *The Early Charity Hospital*, par John Castellanos. M. D. New Orleans. Réimpression du *Medical and Surgical Journal* de la Nouvelle-Orléans, numéro de juillet 1897. 23 × 15,2, pp. 36. T. H. Discours à l'Association des élèves de Charity Hospital of Louisiana, 13 avril 1897.

Dans C. R. A. L.

Action du soleil sur les pierres précieuses, mai 1877 : 65.

Bouée-signal automatique de Courtenay, juillet 1878 : 174.

Dr Ernest de Blanc, janvier 1879 : 231.

Shakespeare : Jules César, acte 4^e, scène 3^e (traduction), mars 1881 : 444.

La grande pyramide de Gizeh par Mr. Seiss (traduction), mars 1883 : 327.

Rapport sur l'éducation en Louisiane, novembre 1884 : 713.

Oh ! Qui saurait écrire ! Qui en supiera écrire !, par Ramon Campoamor (traduction), novembre 1885 : 248.

Le soir, mai 1886 : 88.

Le soir (extraits), avril 1921 : 43.

CASTRA HIPPOLYTE (H. C. L.).

Prit part à la bataille de la Nouvelle-Orléans.

Nous avons de lui un poème en français, *La Campagne de 1814-1815*, qui exhale la désillusion et l'amertume, note qui caractérise les écrits des hommes de couleur. Il apprend sur les genoux de sa mère qu'un nègre ne peut être qu'un objet de mépris en ce monde.

Mais il entend ces paroles dans la bouche des Anglais : « Aidez des frères à remporter la victoire, nous sommes tous du sang de Louisiane. » Il entre dans la bataille, se bat comme un brave et reçoit des félicitations au début, mais bientôt il voit qu'il n'est qu'un objet de mépris.

La campagne de 1814-1815. Réimprimé par Desdunes dans *Nos Hommes et Notre Histoire*, p. 8. Il dit qu'il le donne comme il est dans les papiers de la famille. Ce poème ne fut probablement jamais imprimé, mais circula de bouche en bouche.

CHABERT Dr J. L. (F.).

Docteur français venu de Lyon le 1^{er} septembre 1817 à la Nouvelle-Orléans. Exerce la médecine à la Nouvelle-Orléans et dans les Paroisses durant de nombreuses années. Au cours de son séjour en Louisiane publie un volume.

1821. *Réflexions médicales sur la maladie spasmodico-lipyrrienne des pays chauds, vulgairement appelée fièvre jaune*, par J. L. Chabert, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, ancien médecin ordinaire des armées françaises, ex-membre et médecin du Bureau de Bienfaisance de l'arrondissement de la Guillotière à Lyon, ex-médecin militaire du Grand-Hôtel-Dieu, de la même ville, etc... Nouvelle-Orléans, de l'imprimerie de l'Ami des Lois, 1821. 20,2 × 12,6, pp. 318. T.

CHASSAIGNAC EUGÈNE (F.), 1820-1878.

Né à Nantes, Bretagne, en 1820, il fut élevé à Paris, où il devenait l'élève de Ludovic Halévy, l'auteur de *la Juive*. Ses parents désiraient qu'il fût homme de loi. Mais la musique l'intéressait beaucoup plus; il se révoltait contre ses parents et partait pour la Nouvelle-Orléans. Il devenait critique de théâtre pour *le Moniteur du Sud* en 1849, et envoyait des articles à *La Chronique* et à quelques autres journaux de paroisses, comme *Le Meschacébé* et *Le Louisianais*. En même temps, il donnait des leçons de musique. En 1850 il quittait la Nouvelle-Orléans pour aller dans la paroisse de Pointe Coupée, où il épousait Elvire Porche, fille d'un riche planteur de coton. Peu de temps après son mariage, il partait avec sa femme en France, pour voir ses parents. Il restait avec eux quelques années. Ses deux premiers enfants naissaient en France.

De retour à la Nouvelle-Orléans, il dirigeait un magasin de musique et instruments de musique, sous le nom de Elie et Chassaignac. Après la guerre, il se rendait à Spring Hill University, près de Mobile Ala, et devenait directeur de la section de musique. Un an plus tard, environ, il revenait à la Nouvelle-Orléans.

Il composa la musique pour un grand nombre de chants, quelques fois même les paroles. Quelques-uns seulement furent publiés. Un incendie dans Morgan City, où vivait sa femme après sa mort, détruisit ses manuscrits.

Ses camarades étaient toujours des artistes ou des hommes de lettres, entre tous, un peintre louisianais, du nom de Richard Clague, qui avait suivi les Beaux-Arts à Paris. Clague, toujours pauvre, avait un tempérament bizarre et indépendant. Pendant la guerre il peignait un paysage dont les arbres étaient ornés de deux hommes pendus par les bras. Le marchand de tableaux consentait à lui acheter sa toile à la condition qu'il enlevât les cadavres. Clague refusait et la donnait à Chassaignac, bien qu'il se trouvât alors sans le sou. Un jour Clague, fieffé buveur, était dans une taverne de Dauphine Street. Il remarquait, au-dessus du comptoir, une peinture à l'huile qui, bien que recouverte d'une couche de poussière, annonçait le travail d'un grand artiste. Clague revenait au comptoir tous les jours et se hasardait, à la fin, quand le patron avait tourné le dos, à laver un coin du tableau avec une serviette. Cela le confirmait dans son idée que le tableau avait de la valeur. Il allait trouver Chassaignac, son ami, et lui donnait le conseil de l'acheter. Chassaignac le faisait, mais plaçait le tableau dans un grenier où il restait oublié.

Un jour, des messieurs étaient chez lui, entre autres Placide Canonge et un antiquaire de New York. La conversation tombait sur le sujet tableaux et Chassaignac racontait l'histoire de la Vénus qu'il avait décrochée dans une taverne. Tous souhaitaient la voir : le tableau fut descendu. Le connaisseur en objets d'art, enthousiasmé, dit qu'il avait de la valeur et que l'auteur devait être le peintre italien Dominique Feti.

Désormais intéressé par le tableau, Chassaignac l'emportait à New York, accompagné de son gendre. Le changement de climat était trop grand. Chassaignac contractait une pneumonie et rentrait à la Nouvelle-Orléans pour mourir le 25 janvier 1878, — innocente victime de Vénus.

Dans la CHRONIQUE. T.

Critiques de théâtre et de musique en 1847.

Dans le MONITEUR DU SUD. T.

Critiques de théâtre en 1849.

Dans LA VIOLETTE.

Dis-moi?, juin 1849. Chant. Paroles et musique.

Croyez-vous qu'il revienne?, juin 1849. Chant. Musique seulement.

Les papillons blancs, novembre 1849. Chant. Musique seulement.

1864. *Brise du Sud*. Paroles de Canonge. Musique de Chassaignac. Traduc-

tion en anglais sous le titre *Exiled*. Les deux versions publiées à la Nouvelle-Orléans. Exemplaire dans Cusachs Collection at Louisiana Historical Library at the Cabildo, New Orleans.

CHAUMETTE D^r JOSEPH.

Les annuaires disent qu'il exerçait la médecine à la Nouvelle-Orléans dès 1852.

1865. *Les droits de l'homme*, poème par le D^r J. Chaumette. Nouvelle-Orléans, imprimerie de la Tribune, n^o 21, rue Conti, 1865. 22,8 × 14,4, pp. 8, T. — L. S. M.

CHEMIN LÉON.

Dans la RENAISSANCE LOUISIANAISE.

Grant comme homme et militaire, 29 octobre 1871, poème politique.

La chanson de l'Ozone, poème, 5 novembre 1871.

CHERBONNIER PIERRE.

L'annuaire de la Nouvelle-Orléans pour 1822 cite Pierre Cherbonnier comme courtier : nul indice de ce qu'il achetait ou vendait. De 1823 à 1830, l'annuaire lui donne la profession de professeur. A. Dubourg et lui, cependant, avaient acheté en avril 1820 *L'Ami des Lois* et l'avaient revendu le 25 novembre de la même année.

Bernard Marigny lui attribuait l'article signé « Bon Vent » dans la *Gazette de la Louisiane* du 6 mai 1822, qui répondait à la lettre ouverte de Marigny, signée : « Bon Soir », parue dans le même journal le 4 mai.

En 1829, Buisson et Boimare publiaient un manuel pour l'enseignement de la lecture que Cherbonnier avait composé.

1829. *Alphabet ou méthode simple et facile de montrer promptement à lire aux enfants ainsi qu'aux étrangers qui veulent apprendre le français*. Plus Principes de grammaire générale, appliqués à la langue française. Suivis de plusieurs exercices propres à développer l'intelligence des élèves, orner leur mémoire et former leur jugement. Nouvelle Orléans, de l'imprimerie Buisson et Boimare, 1829. cm. 21,5 × 14, pp. 361. T. H.

CHEVALIER B.

Dans la RENAISSANCE LOUISIANAISE. T.

Les courses, 9 juillet 1871.

Une excursion de plaisir à Mandeville, 15 juillet 1871.

Deuxième excursion à Mandeville, 6 août 1871.

Isadore va changer d'air, 27 août et 3 septembre 1871.

Mon premier billet de loterie, 24 septembre 1871.
Histoires humoristiques.

CHIENDENT.

Articles dans L'OBSERVATEUR LOUISIANAIS.

- L'Asile du Mont-Carmel et le Père Rougé, VI : 197.*
- L'Asile du Mont-Carmel, VI : 233.*
- Ça ne va pas, VI : 325.*
- Critique de l'Observateur, VI : 492.*
- Les Détracteurs de l'Observateur, VI : 492.*
- L'imbroglio de la Nouvelle Ibérie, II : 422.*
- Le malade, la famille, le médecin et le curé, V : 255.*
- Mon oncle Bétania, IV : 254, 286.*
- Mutation imprévue, II : 540.*
- Nos édiles et le bas de la ville, V : 168.*
- Un nuage à l'union française, I : 320.*
- Les oiseaux rares, V : 299.*
- Après la bataille, V : 221.*
- Respectez la presse, VI : 399.*

CHOPPIN JULES (C.), 1830-1914.

Né sur la paroisse Saint-James, Louisiane, en 1830. Son père, Auguste Choppin et sa mère, Marie Le Bon, étaient originaires de France. Suivit les cours à Georgetown College près de Washington. Après ses examens, restait dans cet établissement comme professeur de latin et de grec. De retour à la Nouvelle-Orléans, enseignait le français à Tulane University et dans quelques écoles privées.

De ses œuvres tout ce qui fut publié parut dans les *Comptes Rendus de l'Athénée Louisianais*. Ses poèmes en patois nègre sont intéressants.

Dans C. R. A. L.

- La cigale et la fourmi* (adaptation en patois nègre de la Louisiane) mai 1896 : 479.
- Le loup et le chien* (adaptation en patois nègre de la Louisiane), septembre 1896 : 536.
- Le chêne et le roseau*, septembre 1896 : 537.
- Entretien sur les douze mois de l'année*, janvier 1897 : 17, mars 1897 : 57.
- La chasse chaoué*, mars 1898 : 257.
- L'huître et les plaideurs*, septembre 1898 : 341.
- L'homme qui est dans la lune*, septembre 1898 : 362.
- Assis au bord du Bayou*, janvier 1899 : 404.
- N'en doutez pas*, juillet 1899 : 506.
- Qu'est-ce que l'âme ?*, juillet 1899 : 506.
- Encore le vieux Bayou*, juillet 1899 : 507.
- Quelques observations sur la fable de l'Education du lion*, par Florian, juillet 1900 : 109.

- Le singe et le léopard* (adaptation en patois nègre de la Louisiane), juillet 1900 : 114.
La Corse-Sainte-Hélène, novembre 1900 : 164.
Les cloches au Bayou, novembre 1900 : 179.
Toujours le vieux Bayou, novembre 1900 : 179.
Tout passe, janvier 1901 : 201.
La défense de l'âne, janvier 1901 : 202.
Jésus sur la croix, mars 1901 : 234.
La résignation, mars 1901 : 242.
Le retour des oiseaux, mai 1901 : 264.
Stella Matutina, mai 1901 : 264.
Nos pères, janvier 1902 : 55.
Le signe de la croix, janvier 1902 : 56.
Le lièvre et la tortue, janvier 1902 : 56.
L'arbre du grand-père, juillet 1902 : 134.
La mère et l'enfant, octobre 1902 : 173.
Une trinité, juillet 1903 : 269.
Mon vieux bayou Saint-Jean, octobre 1903 : 289.
La grenadine en fleurs, janvier 1904 : 328.
L'Attendu, janvier 1904 : 329.
Elle et lui, janvier 1904 : 330.
Les roses, janvier 1905 : 27.
Mon premier coq, janvier 1905 : 27.
Trop tard, juillet 1905 : 91.
Ce petit nid, juillet 1905 : 93.

COIRON M^{lle} M.-E. (C.).

Créole dont le père était secrétaire du Major Villeré pendant la bataille de la Nouvelle-Orléans, en 1815.

En 1895, déjà avancée en âge, elle publie une brochure très curieuse, vendue au profit du couvent du Bon Pasteur. Description du rôle joué par son père dans l'engagement, accompagnée de commentaires historiques naïfs. Le Major Villeré s'évade du camp anglais, dit-elle, et se rend au quartier général de Jackson dans la demeure de Marigny. Cette maison devint plus tard un asile d'aliénés, probablement « parce que Jackson y avait passé quelque temps ». Attribue la victoire américaine au fait que les religieuses Ursulines passèrent la nuit qui précéda la bataille en prières devant la statue de *Marie, Notre-Dame de Prompt Secours*.

1895: *Hommage à Marie*, pour la fête du Couvent du Bon Pasteur. cm. 23,6 x 15, pp. 4, signé M.-E. C. H.

COUSIN ANATOLE (C.). 1809-1889.

Anatole Cousin, petit-fils de Pierre Cousin, officier de marine français établi à la Louisiane vers 1740. Né à la Nouvelle-Orléans en juillet 1809. De sept à treize ans, élève au Collège d'Orléans;

puis va au collège de Sorèze, près de Toulouse, en France, pour y achever son éducation.

Passe ses examens à l'âge de vingt ans et revient en Louisiane. Sa famille l'envoie à Philadelphie pour étudier le droit dans le cabinet de l'avocat William Rawle, où, dans le même temps, travaille Charles Gayarré. Bien que admis au barreau de Pennsylvanie en 1830, il n'exerce pas, mais revient à la Nouvelle-Orléans et épouse Camille Pichon. Traverse le lac et va à Bonfouca, sur la paroisse Saint-Tammany, où, jusqu'à la fin de sa vie, il dirige le four à briques de la famille. Il était très gourmand et les diners qu'il donna à Alfred Mercier, aux deux Rouquette, ses cousins, et à d'autres hommes de lettres, ses amis, qui venaient se reposer chez lui, sont restés célèbres.

Ne cesse pas de s'intéresser à la littérature française et est en correspondance suivie avec des hommes de lettres à Paris, entre autres le poète Barthélemy. Il négligea la fabrication de ses briques pour composer des centaines de sonnets qui, à l'exception de quelques-uns parus dans *l'Abeille*, ne furent jamais publiés. Devint très gras et valait la peine d'être vu, assis à l'ombre de ses grands chênes, sans veston et sans souliers, en train d'écrire des poèmes, de se les chanter à haute voix pour se rendre compte de leur harmonie, tandis que deux esclaves noirs, de chaque côté, agitent des éventails pour le rafraîchir.

Il travaille, avec son cousin Dominique Rouquette, à la composition d'une pièce de théâtre intitulée : *Cornaro*. Cette pièce ne fut produite que devant des amis, elle ne fut jamais publiée.

Cousin meurt à la Nouvelle-Orléans le 20 février 1889.

Dans l'ABEILLE.

Quelques poésies.

COUSIN M^{me} ARMAND (C.). 1846-1886.

M^{me} Armand Cousin, fille d'Anatole Cousin et de Camille Pichon, son épouse, née à Bonfouca, paroisse Saint-Tammany, Louisiane, le 18 juin 1846, fut élevée chez ses parents par des leçons particulières, et au couvent des Ursulines à la Nouvelle-Orléans.

C'est la première femme dont l'*Athénée Louisianais* ait couronné un manuscrit. La cérémonie du couronnement eut lieu à l'Opéra français devant une belle assemblée. Vêtue d'une robe de velours noir avec traîne, M^{me} Cousin fut conduite sur la scène par le général Beauregard. On lui mit une couronne de feuilles d'or sur la tête, au milieu des applaudissements, et une médaille fut épinglée sur sa

poitrine. La lecture du manuscrit couronné fut faite par le D^r Mercier, car, en ce temps-là, la lecture par une femme eût été considérée comme déplacée.

Meurt à Bonfouca le 3 juin 1886.

Dans C. R. A. L. T.

La femme louisianaise avant, pendant et après notre dernière guerre
(manuscrit couronné), janvier 1880 : 330.

Madame Armand Cousin, juillet 1886 : 150.

COUSIN FRANÇOIS-ANDOCHE (C.). 1836-1907.

Fils d'Anatole Cousin, frère de M^{me} Armand Cousin et de Maxime Cousin.

Né à Bonfouca, Louisiane, le 4 septembre 1836. Envoyé, à l'âge de dix ans, à Spring Hill College, tenu par les Jésuites à Mobile Alabama. A l'âge de vingt-deux ans passe à l'étranger pour un long voyage. A son retour, peseur de coton.

Épouse Léocadie Tabary et meurt à la Nouvelle-Orléans, le 7 mai 1907

Dans C. R. A. L.

A une amie, juillet 1906 : 104.

Réverie, janvier 1907 : 159.

COUSIN MAXIME (C.). 1842-1924.

Maxime Cousin, troisième enfant de Anatole Cousin et de Camille Pichon, son épouse, né à Bonfouca, Louisiane, le 13 mars 1842, suit les cours de l'école dirigée par Dominique Rouquette, son cousin-germain. De là, envoyé à Spring Hill College, près de Mobile.

Au début de la Guerre civile, à dix-huit ans, laisse le collège pour s'enrôler dans le parti Confédéré. Sert toute la guerre ; assiste à des engagements importants, entre autres à la bataille de Shiloh et au siège de Vicksburg. Renvoyé dans ses foyers à la fin de la guerre avec le grade de capitaine, il regagne Bonfouca et dirige la briqueterie de son père.

En 1875 il épouse Corinne Mercier, fille du D^r Armand Mercier. Dix ans plus tard, laisse la briqueterie et devient notaire. Pour des raisons inconnues, cette nouvelle situation excite sa verve littéraire et il commence à écrire des poésies, publiées, pour la plupart, dans les *Comptes Rendus*.

Meurt à New Iberia, Louisiane, le 9 juillet 1924. Inhumé dans la tombe de famille à Bonfouca.

Dans C. R. A. L. T.

A ma sœur, juillet 1886 : 180.

A ma fille, septembre 1886 : 218.

La vague, juillet 1887 : 388.

Le feu-follet, septembre 1887 : 422.

CUCULLU JOSEPH-SALUSTIAN (C.). 1803-1893.

Né à Corinne Plantation, paroisse Saint-Bernard. Simon Cucullu, son grand-père, originaire de Bilbao, Espagne, établi à la Nouvelle-Orléans en 1783, développe la Corinne Plantation, à quelques milles en aval de la rivière de la Nouvelle-Orléans et crée une ligne de bateaux entre la Nouvelle-Orléans et Vera Cruz.

J. S. Cucullu fut l'ami intime de l'infortuné Maximilien qui lui fit une visite à Corinne Plantation avant de partir pour le Mexique. Plus tard Cucullu avance à Maximilien des sommes considérables pour assurer la marche de son gouvernement. Argent perdu pour Cucullu qui, en visites fréquentes à Mexico, épouse, au cours de l'une d'elles, une Mexicaine.

R. B. Kendall's *History of New Orleans*, vol. III, p. 909, 1922. T. H.

1860. *La vérité sur Miramon et les États-Unis*, par J.-S. Cucullu de la Nouvelle-Orléans, imprimerie Franco-Américaine, 124, rue de Chartres, 1860. 23,4 × 14, pp. 44. H.

Traité sur les relations politiques américano-mexicaines, avec renseignements sur la capture par les vaisseaux de la marine américaine de deux bateaux mexicains faisant la contrebande d'armes à feu, et courte biographie du général Miguel Miramon qu'il vit à Mexico en 1859.

DACQUENY JEAN (F.).

Jean Dacqueny, imprimeur de profession, Français, vient à la Nouvelle-Orléans au commencement du XIX^e siècle.

Le *Courrier de la Louisiane* est un journal tri-hebdomadaire bilingue, lancé à la Nouvelle-Orléans le 14 octobre 1807. Directeurs : Thierry et Compagnie. Dacqueny devait être compris dans le terme Compagnie, mais ce n'est que sur la fin de 1809 ou au début de 1810 que la raison sociale du journal devient Thierry et Dacqueny. L'arrangement dure peu de temps. Entre le 11 juin et le 14 juillet 1810, Thierry achète la part de son associé et se trouve seul propriétaire.

Le gouverneur Claiborne dit de lui dans une lettre¹. « M. Dacqueny est aussi Français de naissance, venu dernièrement de la

1. Lettres de W. C. C. Claiborne Rowland, vol. V, p. 15. Datées du 18 novembre 1809.

Caroline du Sud ; il a femme et enfants, est estimé et travailleur, au reste homme inoffensif, — s'occupe, me dit-on, d'imprimerie. »

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE.

D'AQUIN JOSEPH-GEORGE (F.).

Joseph-George d'Aquin, frère de M^{me} Hélène d'Aquin Allain, né en France et émigré dès son enfance à la Nouvelle-Orléans, en 1836. Professeur. En 1864 fait un pèlerinage en Terre Sainte, dont il publie le récit deux ans plus tard. En 1866 revient en France et y meurt.

† 1866. *Pèlerinage en Terre-Sainte* par J.-G. d'Aquin, Paris : Guame frères et J. Duprey, éditeurs, 4, rue Cassette, 1866, 49,8 × 12,4, pp. 595. H.

DALCOUR P. (H. C. L.).

Dalcour, né à la Nouvelle-Orléans dans une famille riche, fait ses études à l'étranger ; revient à la Nouvelle-Orléans, mais ne peut supporter les barrières qui séparent les races en Louisiane ; retourne en France où, avec Séjour et Thierry, il fréquente les cercles littéraires, rencontre Hugo et Dumas ainsi que d'autres célébrités ; au cours d'une visite à la Nouvelle-Orléans, donne quelques poèmes dans *Les Cenelles* ; meurt à Paris comme son frère.

Dans LES CENELLES (1845). T. H.

Chant d'amour.

Un an d'absence.

À une inconstante.

Le songe.

Le maudit.

Au bord du lac.

La Foi, L'Espérance et la Charité.

Acrostiche.

Les aveux.

Caractère.

Vers écrits sur l'album, etc.

Heures de désenchantement.

DAUPHIN DESORMES (H. C. L.).

Natalie Populus, vieille femme de couleur, dit que la conversation de Dauphin était si ennuyeuse qu'on l'appelait « Bouche-trou ».

Il donne un poème sans valeur dans *Les Cenelles*.

Dans LES CENELLES (1845). T. H.

Adieu.

DAUSSIN GUSTAVE (C.).

Probablement membre créole de l'*Athénée Louisianais*, qui vivait dans les paroisses.

Dans C. R. A. L. T.

Le talisman de Gérard, novembre 1886 : 241.

Camma, janvier 1887 : 272, mars 1887 : 293.

La sirène, juillet 1887 : 365, septembre 1887 : 395.

La soirée du colonel, janvier 1888 : 9.

Souvenirs, juillet 1891 : 343.

DAVID URBAIN (F.).

On a peu de renseignements sur lui. Né à Cette, France, vint à la Nouvelle-Orléans un peu avant 1840 (année où il figure pour la première fois dans l'annuaire). Pharmacien à la vieille maison Saloy, au coin des rues Royale et Saint-Pierre.

Il cultive les Muses entre temps et donne des poèmes en français dans différents journaux de la Nouvelle-Orléans. Meurt avant 1887, dans le plus grand dénuement, comme beaucoup de poètes louisianais. Fait digne de remarque, il est l'un des rares Français lettrés qui vécurent à la Louisiane sans fonder un journal.

1845. *Les Anglais à la Louisiane en 1814 et 1815* ; Poème en 10 chants, Nouvelle-Orléans, 1845. cm 18,5 × 11,2, pp. 60. T. H. — T. P. T. Poème épique sur la bataille de la Nouvelle-Orléans.

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE :

Au général Bertrand, 9 septembre 1843. C. H. A. Poème décrivant le voyage du général à Sainte-Hélène pour aller chercher le corps de Napoléon.

Dans L'UNION :

L'Abbé Perché, 20 août 1857. C. H. A.

Dans le DJAMANT :

Sur la mort de Dominique You. Vol. I. n° 26. H. Poème.

L'Entrevue de Claiborne et de Lafitte. Vol. I, n° 22, 17 juillet 1887. H.

Long poème publié pour la première fois en 1845, selon une note.

De BARONCELLI J.-G. 1857-.

Il y a quelques années je flânais dans une petite boutique du *Vieux Carré*, dirigée par une Française. Elle vendait des fournitures de bureau, des jouets, des périodiques de Paris et des romans français à couverture jaune qui, en longues rangées poussiéreuses, ornaient les étagères. Un homme assez vieux, mince, presque décharné était entré avant moi dans la boutique. Sa figure parcheminée était ornée d'une moustache grise et d'un petit bouc. Batailleur comme un coq, il faisait force gestes, frappait le plancher de son bâton ; ses beaux

yeux d'un noir d'obsidiane lançaient des regards méchants, pendant que de sa bouche tombaient des mots qui devaient lui écorcher la langue. Que disait-il ? Je l'ai oublié, mais je n'oublierai jamais le caractère irascible de cet homme.

Après son départ, je questionnai Madame. Elle me dit qu'il était propriétaire-directeur de *La Guêpe* — le nom de l'hebdomadaire était digne du propriétaire. Plus tard j'eus sur lui d'autres renseignements.

Joseph-Gabriel de Baroncelli de Javon était né en 1857 à Avignon. Sa famille était d'origine italienne, mais habitait la France depuis plusieurs générations et s'était alliée à des familles françaises. M. de Baroncelli me disait même qu'il était l'arrière-petit-petit-neveu de M^{me} de Sévigné.

Il avait fait ses études au collège des Jésuites à Avignon, puis à Marseille, où il avait passé ses deux baccalauréats de lettres et de sciences. Il était naturellement ami de l'aventure, irréfléchi, remuant. M^{me} de Baroncelli me disait même : « il n'a pas reçu pour deux sous d'éducation sur la manière de se comporter dans une salle de bal ». Un tel caractère ne pouvait consentir à rester en France et il avait un patrimoine suffisant pour voyager : il avait visité la Russie, l'Italie, l'Amérique du Sud.

Ses courses vagabondes l'avaient amené en 1877 au port de Galveston, Texas. Les histoires de chasses au buffle enflammaient son imagination. Il ne s'était jamais refusé un plaisir : il achetait un cheval, une selle, et partait seul dans l'immense État du Texas à la recherche de buffles. Malheureusement pas un buffle ne daignait s'offrir à lui, par contre il rencontrait d'autres aventures, une fois même il s'enlisait dans les sables-mouvants et ne devait son salut qu'à l'arrivée providentielle de cowboys qui l'enlaçaient dans un lasso et le tiraient de là à demi mort. Il voyait Fort Worth, alors simple poste frontière, grouillant d'Indiens, de cowboys, de trappeurs, d'hommes de frontière, de vaqueros mexicains, de United States cavalrymen, d'hommes perdus d'honneur et de mœurs, tandis que les chariots des pionniers trainés par des bœufs traversaient la ville, en route vers l'Ouest.

Il se lassait bientôt de cette vie sauvage. En 1879 il venait à la Nouvelle-Orléans où vivait une société d'origine française, établie depuis longtemps dans le pays, qui était plus à son goût. Il y épousait une Créole jeune et belle. Il avait mangé une bonne partie de son patrimoine dans ses folles aventures et maintenant, pour joindre les deux bouts, il était correspondant de différents journaux littéraires français à la Nouvelle-Orléans.

Un prêtre singulier, le Révérend F. Rougé dirigeait à la Nouvelle-Orléans une revue française appelée l'*Observateur Louisianais*, dans laquelle il mélangeait les articles sur la religion à des louanges enthousiastes touchant une certaine cure d'eau dont il avait le secret. En 1895 Père Rougé, pour consacrer plus de temps à cette affaire de cure d'eau, engageait de Baroncelli comme rédacteur à sa revue. Mais l'homme de lettres irascible se brouillait bientôt avec Rougé et le quittait au bout de six mois.

Baroncelli envoya des articles aux journaux de France jusqu'en 1902. A cette époque il fondait un hebdomadaire français, *La Guêpe* qui est bien nommé. C'était le deuxième journal de ce nom paru à la Louisiane ; le premier, de courte durée, avait été fondé en 1817 par un nommé Bonneval qui avait trouvé la mort dans un duel, l'année suivante.

Cette fondation inaugure la période de sa fécondité. En 1905 il donnait une intéressante brochure sur *La Fièvre Jaune sous les Tropiques*. En 1906 il publiait une monographie sur le théâtre français à la Nouvelle-Orléans et en 1909 une sorte de compendium et de guide intitulé : *Une colonie française en Louisiane*, mélange bizarre mais souvent intéressant de faits que l'on ne trouvait pas dans des histoires *ex professo*, avec une liste très complète de tous les journaux français publiés en Louisiane. Il publiait aussi une série de courtes nouvelles que je n'ai pu retrouver. Il est plus que probable qu'elles parurent d'abord en feuilletons dans *La Guêpe*.

Pendant ce temps, *L'Abeille* était dirigée par un fougueux Créole, M. Armand Capdevielle. La lutte était inévitable entre *L'Abeille* et *La Guêpe*, qui avait pour directeur un homme non moins irascible. Ces polémiques furent nombreuses et leur animosité devint telle que Baroncelli attaqua Capdevielle dans la rue avec une canne plombée qu'il portait toujours. Un soir, les deux hommes étaient à l'Opéra français : après la représentation, ils se rencontraient face à face sur la dernière marche de l'escalier rapide qui conduisait dans la rue. Ils engageaient une bataille sans perdre de temps et roulaient jusqu'au trottoir, sous les yeux de M^{me} Baroncelli et d'un grand nombre de témoins qui sortaient du spectacle.

Le fait se répétait souvent, car M^{me} Baroncelli me disait : « Je vis certes une vie mouvementée. Je ne sais jamais ce qui va lui arriver. Il ne peut même pas rester tranquille quand il va chez le Chinois, tout à côté, chercher ses cols propres. Je regarde dans la rue et je vois un attroupement avec, au milieu, mon Baroncelli et le Chinois en train de se battre à coups de canne et de fer à repasser. Papa était terrible dans sa jeunesse. Nous nous sommes arrangés pour vivre

chacun de notre côté. Je ne crois pas au divorce. Avec tout cela, j'ai douze enfants. Pas mal, qu'en pensez-vous? »

L'âge a maintenant refroidi l'humeur batailleuse de M. de Baroncelli. Sa femme et son fils dirigent *La Guépe*. C'est le dernier, c'est l'unique journal publié en français à la Louisiane et M^{me} Gabriel de Baroncelli en parle avec orgueil : « Mon journal va partout : Roumanie, Baton-Rouge, Pointe Coupée, New Roads et France. Le Président Doumergue reçoit mon journal et le lit. » Mais elle garde pour elle les sources de cette dernière information.

1905. *La Fièvre Jaune sous les Tropiques*. Nouvelle-Orléans, 1905, T.

1906. *Le Théâtre Français, Essai historique*. Nouvelle-Orléans, 1906, T.

1909. *Une Colonie Française en Louisiane, Essai historique*. Nouvelle-Orléans, 1909. T. (pages 106-107, bon article sur les journaux français).

Dans L'OBSERVATEUR LOUISIANAIS. Articles. T. H.

L'Emancipation de la femme au XIX^e siècle, IV : 96, février 1895.

Question sociale, IV : 138, mars 1895.

L'Education, IV : 192, avril 1895.

Florence, IV : 460, septembre 1895.

Rome, IV : 509, octobre 1895.

Il me dit qu'il avait aussi publié les romans suivants que je n'ai jamais vus :

L'Enfant de l'Amour.

Les Pigeons du dôme de Florence.

Les Mystères de Caracas.

La Zone des Tropiques.

Nobles Gueux (pour paraître).

De BAUTTE HIPPOLYTE-PRUDENT (F.). (Pseudonyme : *Prudent d'Artillys*). 1821-1861.

De Bautte était le rejeton d'une vieille famille normande qui possédait le château d'Ecrammeville près de Bayeux. Il naquit en Normandie en 1821, et était le fils unique du commandant P. de Bautte de Tours, ex-officier de la Garde impériale et officier de la Légion d'honneur.

Le jeune de Bautte était envoyé à Paris pour compléter ses études et y contractait le virus républicain qui à cette époque (1845-48) se répandait sur la France comme une épidémie. Son cas était particulièrement grave : directeur du *Corsaire* à Paris avant d'avoir vingt-six ans, il y insérait des articles sur les questions politiques du jour si violents, qu'il était jeté en prison. Son père, le commandant, aurait pu user de son influence pour le sauver, mais le vieux gentilhomme

royaliste était si scandalisé de voir son fils arborer des opinions subversives qu'il refusa d'intervenir.

On a dit que Hippolyte de Bautte prit part à la Révolution de février 1848; mais en janvier 1848 il était à la Nouvelle-Orléans et publiait des articles dans la *Revue Louisianaise*. Il est vraisemblable qu'après un court emprisonnement, il put s'embarquer pour la Louisiane qu'il touchait à la fin de 1847.

Après quelques années d'enseignement, il se lança avec fougue dans le journalisme à la Nouvelle-Orléans. Il débutait en janvier 1848 et donnait, chaque semaine, dans la *Revue Louisianaise* une « revue de la semaine » qu'il signait d'*Artlys*, *ex-rédacteur du Corsaire*. Placide Canonge mettait en doute son droit à ce titre; mais de Bautte affirmait avoir occupé cette situation. En même temps il était directeur-adjoint de l'*Echo National*, annexe de la *Revue Louisianaise*, avec les mêmes propriétaires. Il trouvait de plus le loisir de publier une petite feuille à lui, appelée *Le Cétacé*, dont je n'ai pu me procurer aucun exemplaire, mais dont l'existence est affirmée dans différentes revues contemporaines. Il était cette année-là une fontaine inépuisable d'encre, car il écrivait encore dans *La Presse des deux Mondes*. Les propriétaires de ce journal estimaient tant ses articles que, en janvier 1849, ils le nommaient rédacteur en chef du journal, — chance inespérée pour de Bautte, car la *Revue Louisianaise* et l'*Echo* avaient disparu le mois précédent.

Au cours des années suivantes, il épousait Arthémise Landry, fille d'un Créole, planteur sur la paroisse Sainte-Mary et se fixait à Lucy, près de la pointe de Bonnet Carré, côté ouest de la rivière. Ce nom curieux fut donné à ce quartier à cause de la coiffure que portaient les femmes des paysans allemands qui furent les premiers colons de cette terre. Les passagers à bord des bateaux qui montaient ou descendaient la rivière, à la vue de ces femmes ne manquaient jamais de s'écrier : « Ah ! voici la pointe des Bonnets Carrés. »

L'infatigable de Bautte fondait à Lucy un autre journal, *Le Meschacébé* en janvier 1853. Un généreux capitaine de bateau à vapeur apportait gratis de la Nouvelle-Orléans et la presse à main et les caractères d'imprimerie. Le départ était bon, le journal prospérait; de Bautte, en 1857, le vendait avec bénéfice à Eugène Dumez et Ernest Legendre.

Mais de Bautte ne connaissait pas le repos. A Donaldsonville, *Le Vigilant* faisait faillite, et F.-C. Aubert le vendait à Eugène Supervielle en octobre 1858. Français et ami de de Bautte, Supervielle invitait celui-ci à venir l'aider à renflouer le journal et de Bautte acceptait.

Pendant ce temps, il avait appris l'anglais qu'il lisait, comprenait

et écrivait très bien, mais qu'il prononçait mal, car les gens qui l'entendaient parler anglais ne pouvaient s'empêcher de rire. Ce rire le mettait hors de lui ; il cessait alors de parler anglais en disant : « Je suis d'un naturel si bouillant que je frapperais les rieurs, si je croyais qu'ils se moquent de moi, et mon accent est si mauvais que personne ne peut s'empêcher d'en rire. Ainsi je serais toujours dans les transes si je parlais anglais. »

Oui, son tempérament était bouillant. Il lui valait trois ou quatre duels. Maurice Edrington avait lancé un journal rival tout à côté du sien, *Le Jeune Américain*. Une erreur de typographie affublait le nouveau né de ce vocable hermaphrodite : « Le Jeune Américaine ». De Bautte faisait des gorges chaudes d'Edrington qui le provoquait en duel.

En 1858 Alexandre Barde avait acheté à A. Derivas, qui l'avait fondé en 1844, *Le Villageois*, journal hebdomadaire bilingue publié à Marksville, paroisse d'Avoyelles. Barde était poète avant tout, partant mauvais homme d'affaires : son journal mourait bientôt. En avril 1859 Barde vendait le matériel du journal à de Bautte, qui lançait un nouveau journal, *Le Champion* et quittait Donaldsonville pour Marksville. La même année il changeait le nom de son journal et l'appela *Le Pélican*, — emblème de la Louisiane.

De Bautte avait une plume facile. Il écrivait des feuilletons sans nombre, non seulement pour ses propres journaux, mais pour d'autres aussi. Mais quand, dans *Les Lettres Françaises en Louisiane*, page 16, Edouard Fortier attribue à de Bautte la paternité du *Soulier Rouge*, paru dans *La Violette* de 1849, il se trompe. De Bautte n'écrivait pas dans *La Violette*. Les « Revues de la semaine » dont parle Fortier étaient bien de lui, mais elles étaient destinées à *La Revue Louisianaise*. L'auteur du *Soulier Rouge* est Jacques de Rocquigny (de la Bretonne).

De Bautte était, en français, aussi bon orateur que parfait écrivain. Peu de temps après son arrivée à Marksville, il commençait à prendre une influence prépondérante dans la politique démocratique du pays. Sa passion pour la politique fut cause de sa mort. Un soir, malgré un mauvais rhume il voulut assister à une réunion de démocrates et prendre la parole. Il y contracta une pneumonie qui l'emporta, dans la fleur de l'âge, à quarante ans, le 10 octobre 1861.

R. B. *Portraits Littéraires*, par Ch. Testut, p. 119. *Times-Democrat* de la Nouvelle-Orléans, 25 juin 1898. *L'Avant-Coureur*, 10 avril 1859 (sur l'achat du *Villageois*). *Revue Louisianaise*, 13 février 1848 : 472 et 26 mars 1848 : 624 (sur l'emploi du pseudonyme d'Arthlys).

Dans LE CORSAIRE DE PARIS :

Articles avant 1848.

Dans REVUE LOUISIANNAISE :

La Fille du désert. Poème, 5 mars 1848 : V ; 548.

• *Lettre à son confrère le citoyen Barde*, VI ; 89.

Revue de la semaine, V ; 405, 425, 447, 470, 500, 524, 549, 552, 571, 597, 623.

Revue de la semaine, VI ; 25, 46, 69, 116, 158, 169, 286.

Revue de la semaine, VII ; 142, 164, 187, 213, 233, 261, 329.

Revue dramatique, VII ; 287.

Voyage à la côte, VII ; 13, 131, 154.

Scènes de Salon, VII ; 187.

Dans L'ECHO NATIONAL (N. O.) :

Articles en 1848.

Dans LA PRESSE DES DEUX-MONDES (N. O.) :

Articles en 1848.

Dans le MESCHACÉBÉ.

Les Pauvres Garçons. Feuilleton commencé le 7 octobre 1855.

Washington et Napoléon. Feuilleton commencé le 25 février 1855.

Dans le VIGILANT de Donaldsonville, La :

La Louisiane Républicaine (avant 1858) et d'autres (je n'ai pu trouver la collection du *Vigilant*).

Dans LE PIONNIER de Napoléonville, La :

La Négresse du Diable. Feuilleton (avant 1858).

Dans LE DRAPEAU de Donaldsonville, La :

La famille Gorgone. Feuilleton commencé en décembre 1858.

Histoire des Vigilants de l'Attakapas.

Dans LE CHAMPION de Marksville, La :

Quelques articles en 1859.

Dans LE PÉLICAN de Marksville, La :

Articles de mai 1859 au 10 octobre 1861 ; de plus :

Le Pirate de La Fourche.

Gaston.

Haidee.

Boston et Quebec.

Les trois premiers sont des feuilletons. Le dernier est un drame patriotique en trois actes, dont le fond est la guerre d'Indépendance. Je ne les ai jamais vus. Cités dans un article sur de Baultte par Dimitry, dans le *Times-Democrat* du 25 juin 1893. Durent paraître en feuilletons dans l'un des nombreux journaux avec lesquels il était en relations. Ont pu être publiés plus tard sous forme de brochures. Ces petits volumes ont pu être détruits pendant la Guerre civile qui éclata quelques mois après sa mort.

De BOUCHEL ONÉSIME (C.). 1848-1881.

Onésime de Bouchel, fils de Victor, né à Greenwood Plantation,

paroisse de Plaquemine en 1848¹. Elevé au collège des Jésuites. Après avoir passé ses examens, voyage. Hérite de son père la passion d'écrire, donne de nombreux vers aux *Comptes Rendus*.

Meurt à la Nouvelle-Orléans en 1881.

Dans C. R. A. L. T.

Le chien et ses amis, novembre 1876 : 27.

Elmina, janvier 1877 : 40.

La Violette, mai 1877 : 66. Réimprimé avril 1921 : 42.

Réverie, juillet 1877 : 84.

La louve et la brebis, septembre 1877 : 98.

Relation du gouvernement confédéré avec les prisonniers fédéraux par Dr. Joseph Jones (traduction), mars 1878 : 137, mai 1878 : 155.

Dans MESCHACÉBÉ :

Chanson nègre (en patois nègre), 29 juillet 1876.

La Créole. Chant, poésie de Onésime de Bouchel, musique de Hubert Rolling.

De BOUCHEL VICTOR (F.). 1820-1864.

Né à Lyon en 1820. A l'âge de 19 ans débarque à la Nouvelle-Orléans. Avait épousé Anastasie Chelere de Versailles en 1841. Comme beaucoup de Français à leur arrivée en Louisiane, ouvre une école pour les fils de bonnes familles créoles, compte le général Beauregard — alors âgé de huit ans — parmi ses élèves. Jouit d'une telle réputation que en 1846 il est élu membre de la Louisiana Legislature.

Hérite ou gagne assez d'argent pour acheter deux plantations : Greenwood, paroisse de Plaquemine et Chalmette, sur Saint-Bernard. Vit sur la première et continue à diriger son école.

Ami des lettres, peu après son arrivée en Louisiane il publie une courte histoire de cet État à l'usage des écoles. Avec l'âge, devient propriétaire d'une si riche bibliothèque qu'il y passe ses journées et que sa femme doit prendre la direction des plantations. Collabore à la *Renaissance Louisianaise* dès 1862.

Meurt à Chalmette en 1864.

1844. *Histoire de la Louisiane*, depuis les premières découvertes jusqu'en 1840, par Victor Debouchel. Nouvelle-Orléans. Librairie de J.-F. Lelièvre. Encoignure Royale et Sainte-Anne, 1844, 16,6 × 10,3, pp. 197, T. H. L. C.

1. Selon la fille de Madame O. de Bouchel, qui dit avoir vérifié cette date dans les papiers de la famille.

De CHATILLON AUGUSTE (F.). 1824-1859.

Auguste de Chatillon, Français du Haut-Rhin, vient à la Nouvelle-Orléans en 1846 pour gagner sa vie comme peintre et obtient un grand succès. Vit à la Nouvelle-Orléans jusqu'à sa mort, le 4 août 1859. L'un de ses tableaux d'histoire a comme sujet l'incident de Resaca de la Palma pendant la guerre du Mexique. Ce tableau est maintenant dans Maison-Blanche à Washington.

De temps en temps, poésies d'amateur publiées par les journaux locaux.

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE.

La Toussaint de la Nouvelle-Orléans, 8 novembre 1848. C. H. A.

L'Eglise, 31 janvier 1849. C. H. A.

A mon ami Eugène Chassaing, 25 juillet 1849. C. H. A.

Le cavalier, 9 août 1849. C. H. A.

Michel-Ange, 18 août 1849. C. H. A.

Amaranthin, 30 août 1849. C. H. A.

Je suis le sort, 13 septembre 1849. C. H. A.

A mon ami Placide Canonge, 24 octobre 1849.

De CHEVALINES ERNEST.

Dans l'ORLÉANAIS.

Chroniques Orléanaises. Sous ce titre, nombreux articles en 1854, un en particulier le 8 mars.

De COURMONT FÉLIX.

De tous les écrivains qui vécurent à la Nouvelle-Orléans, de Courmont est celui qui souleva le plus de polémiques; il ne faut pas s'en étonner : il était avocat.

Dans la préface de sa plaquette de vers, *Il Corde*, publiée à Toulouse en 1835, il nous dit que les Antilles le virent naître. C'est de là qu'il dut gagner la France pour étudier le droit. L'annuaire de la Nouvelle-Orléans pour l'année 1841 le porte comme avocat; il avait dû venir à la Nouvelle-Orléans entre 1835 et 1841.

L'homme de loi est absorbé par l'homme de lettres. Bientôt les clients désertent son cabinet et il est obligé de se réfugier en France. Son pessimisme faisait de lui une sorte de Don Quichotte littéraire en lutte contre les moulins à vent de la société, qui avaient tourné avant lui et devaient tourner après lui toujours de la même manière.

La Louisiane exerçait une curieuse influence sur les Français, car tous, sauf un ou deux, fondaient quelque journal peu après leur arrivée. De Courmont ne diffère pas de ses compatriotes, mais son plan était plus ambitieux qu'à l'ordinaire. Barthélemy fut certaine-

ment son inspirateur et il désirait rivaliser dans le Nouveau Monde avec le plus fécond des auteurs.

Le 15 juillet 1846 il lançait un prospectus en vers intitulé *Le Taenarion, Satires périodiques*. Après avoir expliqué que le temple de Neptune sur le promontoire de Taenares était toujours un asile inviolable, il annonce qu'il va établir un Taenarion à lui, dans lequel tous ceux qui souffrent de l'injustice trouveront un appui. Il promettait de défendre leurs droits et s'écriait :

J'attaquerai surtout ceux qu'un or vil gangrène,
Egoïstes, pour vous, j'ai la dent de l'hyène...
Contre l'impôt voleur je rendrai des arrêts ;
Pour nos législateurs je fonderai des boulets,
Et je ferai siffler sur leur coupable tête
Le serpent qu'Alecto pour mes rimes allaite, etc.

Après beaucoup d'autres vers du même genre, il invitait ses lecteurs à souscrire à son Taenarion et promettait en retour de clouer au pilori, tous les quinze jours, un tort nouveau ou une personne malhonnête.

Dans la livraison suivante il s'attaquait à la Cupidité. Il comparait ce vice à une femme de mauvaise vie et suggérait l'idée de chasser tous les banquiers du pays, comme le Christ avait chassé les changeurs du Temple.

Comment s'étonner que de telles invectives aient soulevé une tempête dans les encriers et que tout la presse française ait pris position pour ou contre ? Chose étrange, ses fautes de grammaire et de prosodie choquaient davantage que ses idées.

La satire suivante avait une préface dans laquelle de Courmont se défendait contre ses détracteurs, en montrant que beaucoup d'écrivains en renom avaient employé les mêmes procédés que ceux qu'on lui reprochait et, après avoir cité un vers de Corneille, il disait avec l'air d'un écolier qui se met un doigt dans le nez :

« Que dites-vous, critique imprudent, de ce petit garçon-là ? Corneille. Tels sont mes amis littéraires à moi. »

La satire suivante visait la prostitution et accusait sans pitié les législateurs qui avaient voté une loi pour autoriser les femmes impudiques. Impossible aujourd'hui de se représenter l'émotion produite par cette satire, à moins de se rappeler qu'alors un homme aurait provoqué en duel tout individu qui aurait osé murmurer le mot prostitution à portée d'oreille de sa femme ; en ces jours, dans la société polie les animaux n'avaient pas de sexe.

Le numéro du 15 septembre défendait avec courage la baronne de

Pontalba dans son différend avec le conseil de la Première Municipalité. Elle avait offert de dépenser 350.000 dollars pour reconstruire ses immeubles des deux côtés de la Place d'Armes, si le conseil consentait à l'exempter d'impôts pendant un nombre assez considérable d'années. De Courmont reprochait vertement au conseil son hésitation à accepter cette offre.

Exalté par le succès, il devenait plus ambitieux et persuadait à une société d'imprimeurs, Agaisse et Boasso, l'achat de *La Louisiane*, journal qui paraissait depuis 1841, et la fusion de la Louisiane avec son *Taenarion*, sous le titre de *Taenarion. Journal du Progrès*. De Courmont en devenait rédacteur en chef. Le premier numéro était offert au public le 4 octobre 1846, et dans la suite toutes ses satires étaient publiées dans le journal avant de paraître en brochures.

De Courmont ne pouvait marcher toujours du même pas : son venin s'épuisait. *La Nuit Infernale, Satire sur l'hypocrisie en matière de religion*, était encore de sa première veine, mais l'*Épître* à son fils Anatole qui suivait, était si inoffensive qu'on est surpris de trouver le mot *satire* sur la couverture. Sans doute, à cette époque il s'était attiré tant d'ennemis qu'il n'osait plus exploiter le même filon.

Le *Taenarion Satires Périodiques* avait eu douze numéros, le dernier au 1^{er} janvier 1847. Pensant que leur réapparition soulèverait encore des polémiques qui en assureraient la vente, il les rééditait en 1847, mais, cette fois, réunies en volume ; il y ajoutait un poème que J. A. Guirot lui avait adressé, une réponse en vers à ce poème et une *Réponse aux critiques* plutôt acerbe.

Dans le numéro du 26 novembre 1846 de son journal, de Courmont annonçait qu'un surcroît de travail le mettait dans l'impossibilité de continuer plus longtemps à éditer le journal. Fiction polie, car ses travaux littéraires se bornaient aux satires et à de très rares articles dans la *Revue Louisianaise* ; et ses occupations professionnelles étaient nulles. Les habitants de la Nouvelle-Orléans, — c'était une ville si petite, — étaient tous plus ou moins parents, si bien qu'attaquer l'un c'était se faire des centaines d'ennemis parmi les autres.

Sa dernière production, un opéra comique, achevait de ruiner sa popularité.

La guerre entre les États-Unis et le Mexique progressait. La bataille de Resaca de la Palma, dans laquelle un certain capitaine May s'était distingué, se terminait le 9 mai 1846 par une victoire américaine. De Courmont, qui avait toujours défendu le plus faible, comprenant que le Mexique était injustement spolié, saisit l'occasion

M. FOURMESTREUX.



pour écrire un opéra-comique rimailé au sujet du capitaine May; chemin faisant il honorait d'une manière ironique le général Zachary Taylor, le héros le plus populaire du pays. Tout autre que de Courmont aurait senti l'inopportunité de la pièce; mais l'auteur persuadait à Fourmestreux d'écrire la partition et offrait l'opéra à Davis, impresario du *Théâtre d'Orléans*, sous le nom de *Resaca de la Palma*. Davis l'acceptait, fixait la date de la représentation, puis, intimidé, la retirait de l'affiche. On faisait comprendre à de Courmont qu'il n'était pas prudent de donner le nom d'une victoire américaine à une telle pièce; il le changeait pour *Le Capitaine May et le général de la Vega*, nom sous lequel Davis représentait la pièce le 27 mai 1847.

Cette pièce fut-elle la cause du départ de de Courmont? En tout cas, il quittait la Nouvelle-Orléans peu de temps après la représentation. Les annuaires ne citent plus son nom et à la *Bibliothèque Nationale* j'ai découvert un livre publié par lui à Paris en 1847 : *Des États-Unis, de la guerre du Mexique et de l'île de Cuba*. Il reproche vivement aux États-Unis la poursuite de la guerre avec le Mexique et la prise du Texas, et il avertit la France des visées américaines sur l'île de Cuba. Incidemment, de Courmont flétrit avec sa verve coutumière la vénalité des tribunaux américains et la pourriture du jury; il termine en comparant les États-Unis à un « jeune vieillard que ronge, sous son manteau de pourpre, le ver de la démagogie ».

Cette franchise d'opinion me convainc que quand de Courmont faisait crier « honneur, honneur au général Taylor » par ses soldats d'opéra-comique, il déguisait sa pensée. Sur la dernière page de la version publiée, cette phrase est suivie d'un point d'interrogation.

R. B. *Portraits littéraires*, Testut, p. 145.

Esquisses locales, Dufour, p. 123.

1833. *Il Corde*, à Toulouse, chez Augustin Hénault, imprimeur et chez Marie Escudier, Lib. Editeur. cm. 22,5 × 14, pp. 75. T. Préface datée du 3 juillet 1835, Toulouse.

1846. *Le Taenarion, Satires périodiques*. Périodique, bi-mensuel, en vers français. Dans chaque numéro une ou plusieurs satires, par de Courmont. Également en brochures. 24 × 14,5. Les voici dans l'ordre de publication :

1. *Prospectus*, 15 juillet, pp. 8. T.

2. *La Cupidité*, 1^{er} août, pp. 8. T.

3. *Les Solliciteurs*, 15 août.

4. *Histoire d'Anita*. Satire sur la prostitution, 1^{er} septembre, pp. 11-1.

- T. Précédée d'une réponse à ses critiques et suivie d'une page de notes.
5. *La Baronne de Pontalba*, 15 septembre, pp. 7-3. T. Une page de notes et un poème que M^e Evershed lui adressa dans la *Revue Louisianaise*.
6. *La Nuit infernale*, 30 septembre, pp. 13-3. T. Satire sur l'hypocrisie religieuse, précédée d'une discussion sur les numéros déjà parus. Notes à la fin.
7. *Le Démembrement de la Légion*, 15 octobre, pp. 7-1. T.
8. *Épître à Amanda et à Anatole*, 1^{er} novembre, pp. 8. T. Anatole était son fils.
9. *Le Vicaire Orsola*, 15 novembre, pp. 11. T.
10. *Le Coq noir*, *Le Morne vert*, 1^{er} décembre, pp. 8. T.
11. *Le Dernier des Caraïbes*, *L'Amour*, *Chants religieux*, 15 décembre pp. 8. T.
- 1847-12. *Ismael, le prêteur sur gages*, 1^{er} janvier 1847, pp. 8. T.
1847. *Le Taenarion*. Nouvelle-Orléans, imprimerie de Gaux et C^{ie}, 112, rue de Chartres, 1847. cm. 22,5 × 14. T. — T. P. T. Réunion des douze satires.
- N. B. *Le Taenarion, Satires Périodiques*, ne doit pas être confondu avec *Le Taenarion, Journal du Progrès*, qui fut une publication absolument distincte.
1846. *Le Taenarion, Journal du Progrès*. Journal tri-hebdomadaire publié à la Nouvelle-Orléans en français. Imprimeurs-éditeurs, C. Agaisse et O. Boasso. Rédacteur en chef, Félix de Courmont. cm. 37 × 26,5. T. Fusion de *La Louisiane* et de *Le Taenarion, Satires Périodiques*. Premier numéro le 4 octobre 1846. De Courmont résigna ses fonctions de rédacteur le 26 novembre 1846. Vol. I, n^o 1 (4 octobre 1846) à Vol. I, n^o 16 (26 novembre 1846), le numéro 4 manque dans la collection de T.
1847. *Le capitaine May et le général de la Vega, sur les bords du Rio Grande*. Opéra-comique en un acte, Libretto par Félix de Courmont. Musique par Fourmestreux. Représenté à la Nouvelle-Orléans pour la première fois le 27 mai 1847. Nouvelle-Orléans, imprimé par J.-L. Sollée, 137, rue de Chartres, 1847. cm. 22 × 15, pp. 16. T. Texte français en une colonne avec traduction anglaise par D. D. en regard.
1847. *Des Etats-Unis, de la guerre du Mexique et de l'île de Cuba*. Paris, Moquet, 1847. cm. 21,7 × 18,3, pp. 30. B. N.
- DANS LA REVUE LOUISIANAISE. T. H.
- L. de Maynard de Queilke et la dame au brodequin bleu* (conte), 7 mars 1847 : 541.
- La peinture*, à Mr. A. Hiéké (poème), 25 avril 1847 : 92.
- Signalé aux pages suivantes :
- 9 août 1846 : 462. — 11 octobre 1846 : 50
- 23 août 1846 : 515. — 21 mars 1847 : 601.
- 13 septembre 1846 : 585. — 18 avril 1847 : 70.
- 20 septembre 1846 : 607.

DANS LE COURRIER DE LA LOUISIANE.

Les Satires de Félix de Courmont, 24 et 25 septembre 1846. Très vive

attaque dirigée contre de Courmont, signée *Anti-Taenarion*. Auteur probable : Denis. — Réponse de de Courmont à cette attaque, 2 octobre 1846. — Réplique de *Anti-Taenarion*, 7 octobre 1846. — *Philo-Taenarion* défend de Courmont et donne un compte rendu favorable de toutes les satires réunies en brochure, 16 avril 1847.

De GRANDFORT M^{me} MANOËL (F.) Pseudonyme : *Marie Fontenay*, 1829-?

M^{me} de Grandfort (Marie Barsalon), née en France en 1829, eut une carrière pleine de vicissitudes.

Elle arrivait à la Nouvelle-Orléans en 1852, sous le nom de M^{me} Barousse, en qualité de maître de conférences sur la littérature française. Elle possédait son sujet, mais n'avait pas de succès à cause d'un préjugé des Créoles contre les femmes (sauf les actrices de profession) qui se produisent en public. Son mari mourait bientôt. Après un temps regardé comme scandaleusement court, elle épousait Manoël de Grandfort, qui venait de fonder à la Nouvelle-Orléans un minuscule hebdomadaire français appelé *Le Coup d'Œil*, qui relatait d'une façon enjouée les commérages du jour sur la vie artistique, sociale et littéraire. La publication était éphémère. M. et M^{me} de Grandfort quittaient la Nouvelle-Orléans pour la France.

En 1855, inspirée par le succès de *Les Mœurs domestiques des Américains* de Mrs Trollope, elle publiait à Paris un livre : *L'Autre Monde* sur les Etats-Unis, sous le pseudonyme de « Marie Fontenay », livre mal écrit, rempli d'affirmations exagérées ; les lecteurs comprenaient sans peine que l'auteur avait sacrifié la vérité au désir du succès. Elle décrit d'une façon amusante la manie des Américains pour le couteau de poche. Les hommes, dit-elle, s'emparent de tous les morceaux de bois qui leur tombent sous la main : branche d'arbre, canne, manche de parapluie laissé par mégarde dans un coin, et se mettent à les tailler. S'ils ne pouvaient trouver autre chose, ils s'attaqueraient aux chaises, aux comptoirs et même aux bancs dans les églises. Les rampes des bateaux à vapeur sont balafrees par les couteaux des Yankees ; et même les sénateurs des Etats-Unis à Washington sont si enclins à cette manie que, pour sauver leurs pupitres de la mutilation, on a soin de placer sur chacun d'eux de petites planches de bois tendre que les sénateurs peuvent travailler avec leurs couteaux sans danger.

Malgré quelques affirmations fantaisistes, l'auteur était assez intelligente pour prédire qu'avant dix ans une révolution aurait lieu aux Etats-Unis. La Guerre civile qui éclatait six ans plus tard vérifiait sa prophétie.

L'Autre Monde était publié aux Etats-Unis en feuilleton dans *La*

Semaine Littéraire du Courrier des Etats-Unis et soulevait la plus vive émotion à la Nouvelle-Orléans, surtout parmi les Créoles qui étaient injuriés. L'indignation était telle que Edward C. Wharton le traduisait et publiait sa traduction anglaise à la Nouvelle-Orléans, l'année même où le volume paraissait à Paris.

M^{me} Ligeret de Chazy, française qui avait vécu sept ans en Louisiane, prenait la défense des Créoles et dans un petit livre : *Les Créoles, réponse à M^{me} de Grandfort*, les lavait de tous les blâmes dirigés contre elles. Pour M^{me} Ligeret, *L'Autre Monde* était moins l'œuvre de M^{me} de Grandfort que de sa rancune contre les Créoles qui n'avaient pas su apprécier ses conférences.

L'Autre Monde connut plusieurs éditions. Ce succès encouragea M^{me} de Grandfort. Elle produisit des romans jusqu'à la fin de ses jours. En 1862, elle publiait *Ryno* qui, malgré ses dénégations, était considéré comme un récit fidèle de ses relations avec le Prince de Polignac¹.

1855. *L'Autre Monde*, par Marie Fontenay. B. N. Paris, Librairie Nouvelle, 1855, in-18, pp. 261.

1855. *L'Autre Monde*, par Marie Fontenay (M^{me} Marie Manoël de Grandfort), New-York, Charles Lassalle, éditeur, 73, Franklyn Street, 1855. T. Réimpression du feuillet de *La Semaine Littéraire du Courrier des Etats-Unis*.

1855. *The New World*, traduit du français de M^{me} de Grandfort, par Edward C. Wharton de New Orleans. New Orleans, publié et imprimé par Wharton et C^{ie}, n° 41, Camp Street, 1855. 23 × 14, pp. 144 — T. H.

1857. *L'Autre Monde*, par M^{mo} Manoël de Grandfort, membre de l'Institut Canadien de Montréal, deuxième édition. Paris. Librairie Nouvelle, 1857. H.

1856. *Madame n'est pas chez elle*. Paris. Librairie Nouvelle, 1856, in-12, pp. 140. B. N. Autre édition en 1864. B. N.

1858. *Comment on s'aime lorsqu'on ne s'aime plus*, par M^{me} Marie de Grandfort. Paris. Librairie Nouvelle, 1858, in-16, pp. 90. B. N. Seconde édition en 1867. B. N.

1862. *Ryno*, par Marie de Grandfort. Paris. Poulet Malassis, 1862, in-18, pp. 278. Portrait. B. N. Troisième édition en 1864. B. N.

1864. *L'Amour aux champs*, par M^{me} Manoël de Grandfort. Paris, Michel Lévy frères 1864, in-18, pp. 341. B. N. Une autre édition la même année. B. N.

1877. *Le Mari de Lucie. Le soutier de Rosine*, par M^{mo} Manoël de Grandfort. Paris, C. Lévy, in-18, pp. 341. B. N. Seconde édition en 1882. B. N.

1886. *Confessions féminines*. Paris. E. Monnier, de Brunhoff et C^{ie}, 1886, in-18, pp. 291.

1. *Bibliographie des Femmes Célèbres*. Paris 1892, t. 1.

Dans la *RENAISSANCE LOUISIANNAISE*, 28 septembre 1862 : 75.

Article qui renvoie à sa prédiction de la guerre civile.

Dans *COUP D'ŒIL* (N. O.) :

Madame Ligeret affirme que M^{me} de Grandfort y donna de nombreux articles. Je n'ai pu trouver les collections de ce journal.

DEJACQUE JOSEPH (F.)

Un des nombreux exilés français de 1848. Quelques-uns de ses vers dépeignent certaines de leurs tragédies individuelles. A en juger par la date de ses poèmes, après avoir quitté la France a dû vivre à Londres (1852), à Jersey (1853), finalement à la Nouvelle Orléans (1856).

En 1857, publie séparément ses poèmes réunis ensuite sous les titres : *Les Lazaréennes — Fables et Chansons — Poésies Sociales*. Ils paraissaient à une semaine d'intervalle et formaient, chacun, une brochure d'environ seize pages, vendue 25 centimes. Après la publication du onzième fascicule, ils furent réunis en un volume du prix de 2 dollars.

L'auteur, dans la Préface, dit que la plupart de ces poèmes furent d'abord publiés à Paris en 1851, mais qu'ils furent interdits par les tribunaux, saisis et détruits ; ils n'eurent ainsi qu'une circulation faible et clandestine. Quelques-uns parurent plus tard dans les journaux de Belgique, d'Angleterre et des Etats-Unis, mais ils étaient gâtés par tant de fautes typographiques qu'il désirait en donner une édition correcte.

La tendance nettement socialiste de son œuvre fournit l'explication probable de son exil.

Il reste à la Nouvelle-Orléans jusque vers 1858, et part sans laisser d'adresse.

1857. *Les Lazaréennes*. Fables et Chansons. Poésies sociales, par Joseph Dejacque. Nouvelle-Orléans, Imprimerie de J. Lamarre, 1857, 21,5 × 14, pp. vi-199. T. H. — T. P. T.

Dans le *COURRIER DE LA LOUISIANE* (N. O.).

Le Concessionnaire-Loup et le Voleur-Agneau. Poème, 25 janvier 1857.

Dans C. R. A. L. T.

La famille, janvier 1921 : 18.

De LA BÉDOLLIÈRE EMILF.

Dans le *FRANCO-ITALIEN* (N. O.). T.

La Retraite (poème), 24 juillet 1859.

Dans le *CARILLON* : T.

La Bienfaisance à Paris (poème), 7 mars 1875.

Dans LA RENAISSANCE LOUISIANNAISE. T.

Le Cable (poème), 18 juillet 1869.

De LA BRE FONNE CHARLES. Pseudonyme : *Jacques de Roquigny* et *Jacques de R...* ? 1876.

Les renseignements sur l'enfance et la jeunesse de de La Bretonne sont maigres. On sait qu'il était Français, qu'il avait reçu la formation d'ingénieur, étant sorti de l'Ecole Polytechnique et de l'Ecole d'Application de Paris. Il apporta avec lui à la Louisiane l'idéal républicain de l'égalité qui était un legs de la Révolution Française.

Quand et pourquoi vint-il à la Nouvelle-Orléans ? Impossible de le dire. Sa vie ressemble plus à une liste bariolée de naissances et de décès de journaux qu'aux annales d'un être humain. Il dut arriver en Louisiane un peu avant 1849, car cette année-là il s'associe à Etienne Duverger pour lancer une petite revue musicale qui se disait en plus littéraire et sociale, appelée *La Violette* et dont le premier numéro parut en mars à la Nouvelle-Orléans. Elle était dédiée à Dieu et aux Belles ; les coins de chaque page étaient ornés d'amours ailés ; sa typographie était soignée. Elle avait Duverger pour critique musical et Jacques de Roquigny pour rédacteur littéraire.

Il rédigeait aussi les revues de théâtre et une rubrique appelée : *Galerie des Jolies Femmes de la Nouvelle-Orléans*, dans laquelle de temps en temps il traçait le portrait de quelque jeune fille ou matrone créole choisies parmi les plus connues. Il avait soin de ne pas donner leur nom et se contentait de l'initiale suivie de points. A cette époque, il était considéré comme malséant pour une dame de la bonne société de figurer dans la presse, même si son nom était accompagné des remarques les plus flatteuses. Si un éditeur avait osé publier en toutes lettres le nom d'une jeune demoiselle, il eût été immédiatement provoqué en duel soit par le père, soit par le frère. L'esprit public aux Etats-Unis a changé depuis.

De tous les écrits que de la Bretonne donna à *la Violette*, le plus ambitieux est un long feuilleton : *Le Soulier Rouge*, histoire de la vie à la Louisiane aux premiers jours de la colonie, sorte d'imitation du *Leather Stocking*. Le gredin est Soulier Rouge, chef indien sanguinaire, l'héroïne est une jeune femme, Francine, aussi séduisante que chaste. Elle s'éprend du héros, le capitaine Aubrey, jeune officier français, dont elle sauve la vie par le sacrifice voulu de la sienne. Tout Cooper est là : scalpements, meurtres et tortures.

Par malheur *la Violette* privée de souscripteurs se fanait et mourait en janvier ou en février 1850. Heureusement, de La Bretonne

pouvait enseigner ; mais cela ne l'empêchait pas d'écrire. Il donnait des articles aux différents journaux créoles, particulièrement à l'*Orléanais* ; et en 1854 publiait une nouvelle : *Les Amours d'Hélène, ou Deux Cœurs Brisés*, qui contenait une habile description d'héritiers avides attendant la lecture du testament laissé par un parent défunt.

L'année suivante il s'associait à Charles et Joseph Dupatay, A. H. Elie, L. J. Even et Joseph Rivero pour fonder une *Association de typographes*, chargée de publier à la Nouvelle-Orléans un journal quotidien français intitulé *Le National*. Je suis porté à croire que de La Bretonne continua à enseigner et ne consacra au journal que ses heures de loisir. Il racontait les faits et gestes de la ville sous la rubrique : « Revue de la Semaine ». L'imprimeur Théard dut acheter en 1856 une ou plusieurs parts dans l'affaire, car l'annuaire de cette année signale le journal comme publié par R.-P. Théard, de La Bretonne et Compagnie.

La tentative de notre professeur-journaliste fut aussi éphémère que les précédentes : c'était un naufrageur de journaux. E. C. Wharton ignorait ce fait quand il lui demanda de l'aider à lancer *La Loge d'Opéra*, hebdomadaire littéraire de la Nouvelle-Orléans, comme rédacteur de la partie française, tandis que lui, Wharton, dirigerait la partie anglaise. De La Bretonne accepta. Le journal paraissait le 15 novembre 1856. De La Bretonne donnait la description de tous les bals et continuait, comme dans la *Violette*, sa *Galerie des Jolies Femmes*. Sa contribution la plus importante « Souvenirs de Louisiane » donne un aperçu fort intéressant des habitudes et coutumes de la colonie. Ce périodique ne connut que 26, numéros ; le dernier est daté du 9 mai 1857.

Comme à l'ordinaire, quand le journalisme n'allait plus de La Bretonne revenait à l'enseignement et, à ses moments perdus, il écrivait un petit livre de classe : *Précis d'Histoire Ancienne*. Son ex associé Wharton qui, entre temps, était devenu imprimeur, consentait à l'éditer en 1858.

A cette époque Charles Dupatay, qu'il avait connu au *National*, mécontent de la Nouvelle-Orléans, s'en allait à Napoléonville et achetait le *Pionnier d'Assomption*, journal hebdomadaire français, fondé par Supervielle en septembre 1850. Dupatay invitait de La Bretonne à l'accompagner pour l'aider à renflouer le journal. De La Bretonne ne se faisait pas prier, car passer d'un journal à l'autre était sa passion. Les deux amis partaient en 1858 pour Napoléonville.

Il n'y avait pas un an que de La Bretonne travaillait au *Pionnier*, quand Arthur Knobloch lui offrit la direction de *L'Union de*

Lafourche, journal qu'il venait d'acheter¹. De La Bretonne accepta avec empressement cette situation plus indépendante et dirigea le journal quelque temps.

Son séjour dans les paroisses lui permit de se documenter sur l'agriculture, si bien que en 1869 il donnait dans la *Renaissance Louisianaise* une série d'articles intitulés : *La Ferme*, où il indiquait à ses lecteurs la façon de planter les jardins au printemps.

De retour à la Nouvelle-Orléans, de La Bretonne revenait naturellement à l'enseignement, et en 1871 ou 1872 faisait des cours d'architecture et de mécanique appliquée au collège de la Nouvelle-Orléans, dirigé par un certain abbé Malavergne, inventeur d'une nouvelle méthode pour apprendre les langues. Selon son habitude, de La Bretonne donna sa démission pour diriger un nouveau journal, *Le Sud*, dont le premier numéro parut le 4 juillet 1873.

On était dans le plus mauvais moment de la Reconstruction. Le Sud avait été battu dans la Guerre civile et ses habitants vivaient des jours noirs. Le Nord déversait sur la Louisiane une troupe de politiciens pillards et de spéculateurs sans scrupules qui se donnaient le titre glorieux de Républicains, volaient l'Etat et se partageaient avec les Nègres toutes les charges publiques. Kellogg, flibustier du Nord, était Gouverneur et un petit nègre, C. C. Antoine, son lieutenant. Des membres de couleur siégeaient dans les deux Chambres de la State Legislature et quelques-uns même au tribunal. Rien ne pouvait être plus pénible aux gens du Sud que de voir les hautes charges de l'Etat occupées par les représentants d'une race dont les membres figuraient jadis parmi leurs biens meubles. La colère était au rouge-blanc. Le moment ne pouvait pas être plus mal choisi pour lancer une feuille radicale patronnée par un groupe de « membres éminents » du parti républicain abhorré. L'impression sous le titre du cri de guerre de la Révolution Française : *Liberté-Egalité-Fraternité*, ne faisait qu'augmenter l'animosité contre le journal. *Le Sud* n'améliorait pas sa cause en se disant « journal de conciliation » et en plaçant ses bureaux dans le vieil Hôtel Saint-Louis, Royal Street, qui avait été transformé en Maison d'Etat pour abriter le pouvoir exécutif et la « black and tan » Legislature.

Le général Beauregard et quelques autres, comprenant que le parti républicain radical se maintenait au pouvoir en manœuvrant les votes nègres, s'efforçaient d'amener les chefs noirs dans les rangs du parti démocratique, auquel adhéraient tous les blancs du

1. Meschacébé, 8 octobre 1859. T.

Sud, certains que l'union des deux groupes suffirait à abattre les spéculateurs sans scrupules du Nord, renforcés par les Scalawags, — nom donné aux indigènes du Sud qui avaient déserté le camp de leurs compatriotes.

Les gros manitous du parti nègre consentaient bien à travailler avec les démocrates, mais à une condition : l'égalité politique et sociale complète. Le programme n'avait aucune chance de succès. L'orgueil des gens du Sud avait été trop humilié par les affronts subis : annihilation et non unification, voilà ce qu'ils voulaient.

Le Sud se faisait l'avocat zélé de l'Unification. Mais la méthode de de La Bretonne était si dépourvue de tact qu'elle allait à l'encontre du but poursuivi.

Le Carillon avait publié une série de citations, tirées de différents savants, pour prouver que, au point de vue mental et moral, la race nègre était inférieure à la race blanche. *Le Sud* relevait le gant et publiait, en juillet, une série de lettres, signées *Simple Etudiant*, qui célébraient lyriquement l'intelligence du Noir. Dans l'une de ces lettres, le Simple Etudiant essayait de prouver que l'abîme entre l'Africain et le Caucasien n'était pas aussi profond qu'on voulait bien le dire, puisque les Espagnols et les Français du Midi sont « mulâtres et quelque peu nègres ». Il étayait son affirmation sur cette autre : que les Arabes, par des alliances avec leurs esclaves noires, avaient perdu la pureté de leur race longtemps avant leur occupation de l'Espagne, que les Espagnols sous leur domination qui dura plusieurs siècles (711-1492) avaient fait des alliances avec eux et qu'ainsi du sang noir coulait dans leurs veines. D'autre part, le sang noir de la race éthiopienne était mêlé à celui des Français, parce que les légionnaires romains avaient amené avec eux des esclaves africains au temps de la conquête de la Gaule.

Les Créoles de la Nouvelle-Orléans écumaient de rage et les journaux français se hérissaient d'articles de tête pour défendre la pureté du sang français et espagnol. *Le Carillon* était particulièrement agressif et appelait *Le Sud* « cet avorton de journal, cette feuille radicale, publiée dans l'intérêt unique des Noirs, sous couvert d'unification et sous prétexte de conciliation ». Il allait jusqu'à accuser de La Bretonne (à tort, je crois) d'avoir écrit les articles signés Simple Étudiant.

Cette controverse dura longtemps avec la même violence. Un jour Alfred Roman, directeur associé de *L'Abeille*, déclara que les attaques contre la pureté du sang chez les Espagnols et les Français n'étaient en somme qu'une attaque contre les Créoles, partant une attaque contre lui.

Quand le colonel¹ de La Bretonne reçut le défi, il l'accepta parce qu'il lui fournissait l'occasion de mettre en pratique sa théorie sur l'égalité des blancs et des noirs. Alors il choisit comme témoins : Vêque, un blanc, et Aristide Marie, un octavon clair, si bien élevé et si instruit que peu de temps auparavant *Le Carillon* avait publié un de ses poèmes.

Les témoins de Roman se crurent insultés et refusèrent de traiter une question d'honneur avec un homme de couleur. La presse française bouillonnait et le *Carillon*, dans un article de tête, déclarait que de La Bretonne, en épousant la cause Noire, s'était fermé l'entrée de la bonne société et ainsi s'était vu réduit, *faute de mieux*, à choisir un nègre; que la Louisiane n'avait jamais vu une pareille monstruosité.

Sous la pression de l'opinion publique, de La Bretonne dut retirer ses témoins et en choisir d'autres, cette fois les deux étaient blancs. Le duel eut lieu dans la première semaine de septembre 1873, à l'épée. Roman avait deux blessures au bras quand les témoins arrêterent le combat. La pureté du sang français et espagnol était ainsi vengée pour toujours!

Peu après cette affaire, de La Bretonne quittait *Le Sud* pour devenir rédacteur de *l'Avenir*. Il n'y resta pas longtemps, car l'annuaire de 1874 annonçait qu'il avait repris son humble métier de professeur. Son nom n'y figure plus en 1875. Ses opinions radicales et son duel avec Roman lui avaient aliéné tout le monde et il avait dû quitter la ville.

Les *Comptes Rendus* de l'*Athénée Louisianais* annoncent sa mort en juillet 1876, mais sans indiquer le lieu.

R. B. Dans L'ABRILLE, 27 août 1872.

Dans C. R. A. L., janvier 1877 : 33, et janvier 1879 : 231.

Dans LE CARILLON. *Commencement d'unification*, 7 septembre. *Scandale et véracité*, 14 septembre. *L'Honneur blanc et l'Honneur noir*, 21 septembre 1873. Ces trois derniers articles ne concernent que son duel avec Roman.

1854. *Les amours d'Hélène* ou *Deux cœurs brisés*, par Jacques de R... Nouvelle-Orléans, imprimé par Emile La Sere et C^{ie}, 1854. cm. 24,3 × 15,4, pp. 49. H. Imprimé sur deux colonnes.

1858. *Précis d'Histoire ancienne*, par un professeur aux Ecoles publiques du Second District de la Nouvelle-Orléans, 1858. Nouvelle-Orléans, impré-

1. Il avait dû être nommé colonel de l'état-major du Gouverneur en reconnaissance des services rendus, comme publiciste, à la cause radicale.

marie à vapeur de E. C. Wharton, 41, rue de Camp. cm. 44 × 9,8, pp. 78-1. T. H. Mon exemplaire porte son nom écrit au crayon.

Dans LA VIOLETTE. T.

Galerie des jolies femmes de la Nouvelle-Orléans, mars, mai, juin, juillet 1849.

Revue théâtrale, octobre 1849.

Revue théâtrale, novembre 1849.

Le Soulier Rouge, septembre, octobre, novembre, décembre 1849 et janvier 1850.

Dans L'ORLÉANAIS.

L'école buissonnière, 8 février 1851.

Dans LE NATIONAL.

Revue de la semaine. Sous ce titre, articles en 1855-1856.

Dans LA LOGE D'OPÉRA.

Les critiques de théâtre etc., de la partie française.

Dans LE PIONNIER DE L'ASSOMPTION.

Articles non identifiés en 1858

Dans L'UNION DE LAFOURCHE.

Articles non identifiés. Quand Arthur Knobloch acheta ce journal à Britsch en 1859, il en nomma de La Bretonne directeur. Combien de temps? Jusque vers 1870, je pense.

Dans LA RENAISSANCE LOUISIANAISE. T.

Souvenir des Morts (poème), 10 février 1867 : 13.

Retour, 26 mai 1867 : 12.

Elle, 6 octobre 1867 : 12.

Berceuse, 15 décembre 1867 : 16.

La Ferme, série d'articles, 1868-1869.

Aux grands Hommes, la Patrie reconnaissante (poème), 23 octobre 1870.

Dans LE SUD.

Articles non identifiés pendant quelques mois en 1873.

Dans L'AVENIR.

Articles non identifiés dans la dernière partie de 1873.

De LA HOUSSAYE M^{me} SIDONIE (G.). Pseudonyme : *Louise Raymond*, 1820-1894.

M^{me} Sidonie de La Houssaye avait une mansarde propre à exciter l'envie de tout curieux qui eût reçu la permission de manier la collection inestimable de mémoires manuscrits et de documents historiques qu'elle recélait. Elle avait reçu comme héritage sans valeur tout ce trésor amassé par différentes branches de sa famille, qui avaient participé heureusement à la colonisation de la Louisiane à ses débuts.

M^{me} de La Houssaye (Sidonie Perret) était issue — le fait était fréquent en Louisiane, — d'un mélange de sang français et de sang allemand. Ses arrière-grands-parents du côté des femmes, le vieux

Pierre Bossier et son épouse, étaient venus de Prusse vers le milieu du XVIII^e siècle et s'étaient installés sur la Côte allemande au dessus de la Nouvelle-Orléans ; grâce à leur travail et à leur esprit d'économie ils avaient fait de brillantes affaires et étaient devenus une force dans le pays. Leur fille Françoise avait épousé un médecin français, major Pain, venu en Amérique avec Lafayette et leur fille, baptisée Françoise Pain, épousait à son tour un Français, Ursin Perret, riche planteur de canne à sucre. Ce sont le père et la mère de Sidonie, née le 17 août 1820 sur la Plantation Bellevue, Bayou Teche, à quatre milles au-dessus de Franklin, paroisse Sainte-Marie.

Selon la coutume des riches familles créoles, elle est élevée par des gouvernantes françaises qui font prédominer chez elle la langue, les usages et les idées des Français. A treize ans, ses parents songent déjà à la marier à M. Pelletier de La Houssaye dont le grand-père, Louis G. Pelletier de La Houssaye, descendant du premier ministre de Louis XV, Claude de La Houssaye, avait commandé la région de l'Attakapas sous le régime français.

Le jour du mariage, la petite Sidonie est introuvable. On va à sa recherche : l'enfant était assise sur le toit d'un poulailler en train de jouer à la poupée. Après la cérémonie, de La Houssaye emmène sa jeune femme à Saint Martinville, surnommé « le petit Paris de la Louisiane » depuis que tant de nobles français sont venus y chercher un abri pour échapper à la guillotine en 1793, et ont essayé d'y reproduire la vie brillante qu'ils avaient laissée au-delà de l'océan.

Mariage et maternité avaient lieu de bonne heure en ces jours. La petite M^{me} de La Houssaye fête le seizième anniversaire de sa naissance et, au dîner, trois de ses enfants sont amenés à la table pour le célébrer avec elle.

Elle séjourne à Saint Martinville jusqu'en 1841. Puis la famille entière, — les enfants sont nombreux — se rend à Franklin, où elle se trouve quand éclate la Guerre civile. En 1863 survient une tragédie. M. de La Houssaye était le shérif de la ville ; un jour pendant le repas de midi, ses agents viennent lui dire que quelques Texans pris de boisson causent du désordre en ville. Il prend son fusil chargé de chevrotine et part pour calmer le vacarme. Un Texan caché sous une porte bondit sur de La Houssaye, lui arrache le fusil des mains, tourne le canon contre lui et l'étend raide mort. La jeune veuve doit travailler pour gagner sa vie et celle de ses enfants. Courageusement elle fait leurs vêtements et même leurs souliers.

A la fin de la Guerre civile, pendant la Reconstruction, les écoles publiques sont désorganisées : politiciens et maîtres volent les fonds. Aucune famille ne peut se payer le luxe de gouvernantes. M^{me} de La

Houssaye le comprend et commence à instruire, avec les siens, les enfants de quelques voisins. Elle a du succès. Le nombre des élèves augmente, elle doit engager des professeurs pour l'aider. Elle dirige elle-même les classes de français; l'anglais restera toujours pour elle une langue étrangère

Elle se fait une réputation littéraire locale. Elle compose de petites pièces de théâtre pour enfants, dans lesquelles ses élèves montrent leurs jeunes talents. Tous les *beaux* de la ville l'assiègent pour obtenir des acrostiches sur le nom de leur bien-aimée, qu'ils lui paient 50 cents l'unité, ce qui augmente ses ressources.

A cette époque, les médecins sont peu nombreux dans les paroisses et leurs émoluments trop élevés, on ne les fait venir qu'en cas d'extrême nécessité; mais dans toutes les maisons on trouve des remèdes patentés et les compagnies qui les fabriquent offrent de l'argent à ceux qui composent des réclames. Madame ne manque jamais les concours de ce genre et gagne ordinairement le prix. Elle écrit ses histoires en français et les fait traduire en anglais par ses enfants. L'une d'elles est « Dur à la douleur »; l'autre, publiée en français et en anglais, porte ces deux titres : « The Black Draught » ou « La Médecine de la Plante Sacrée »; une troisième, écrite pour célébrer les vertus de la Salsepareille de Hood, porte le nom grandiose de « Don Ramon de Mendez » et raconte l'histoire d'un petit garçon guéri du rhumatisme, de l'eczéma, de la paralysie, des pieds plats, après avoir absorbé une caisse de ce remède souverain. Encouragée par ses succès, Madame donne des feuilletons aux journaux locaux français : *The Planter's Banner* de Franklin et le *Meschacébé* de Saint-Jacques.

Elle puise dans sa mansarde les matériaux dont elle a besoin pour ses contes : lettres de famille et mémoires. Sa mère lui donne le journal d'un voyage entrepris en 1795 par sa grand-mère Françoise Bossier, qu'elle adapte et transforme en un long roman qu'elle envoie au *Times-Democrat* de la Nouvelle-Orléans. L'éditeur ne peut en tirer parti et le montre au romancier Georges W. Cable. Celui-ci devine qu'il est basé sur le récit authentique, détaillé, captivant d'un voyage fait par Pierre Bossier et ses deux filles Françoise et Suzanne, sur un « vieux chalant qui senté le rat mort à plien nez ». Il est si intéressé qu'il donne l'ordre à son homme d'affaires d'acheter, si possible, le journal original à M^{me} de La Houssaye. Mais elle a déjà vendu la version française de l'histoire à l'*Abeille*, qui en a imprimé une partie, Numa Dufour, propriétaire de l'*Abeille*, apprend que Cable offre un prix supérieur au sien et généreusement se retire devant lui.

M^{me} de La Houssaye réclame le manuscrit à sa mère, mais la vieille dame l'a jeté dans le feu parce qu'il sentait mauvais et occupait trop de place. Quelques pages, oubliées, subsistent encore et Cable les achète avec la copie de l'original faite par M^{me} de La Houssaye. Il lui achète aussi deux autres documents : l'autobiographie d'Alix de Morainville qui avait fait le fameux voyage avec Françoise, et une lettre écrite par Louise Cheval, adressée à son frère Pierre Bossier, arrière grand père de Madame. C'est la lettre la plus dramatique que l'on puisse imaginer ; elle relate les aventures horribles de M^{me} Cheval en 1782, quand elle quitta Strasbourg avec son mari Léonard et leur fils Pierre, âgé de deux ans, pour aller en Louisiane ouvrir un pensionnat à la Nouvelle-Orléans. Mauvaise traversée, — vivres et eau touchent à leur fin, — le capitaine toujours ivre-mort, — les passagers volés par les matelots de l'équipage, — les matelots prennent la fuite sur les chaloupes dès qu'ils sont en vue de la terre, — l'*Étoile du Nord* atteint enfin l'embouchure du Mississipi. Au milieu de la nuit, réveil de Madame ; le bateau est envahi par les Indiens, — son fils a la tête brisée par les sauvages, la cervelle coule sur le pont, — son mari est blessé à mort. Elle est emmenée comme captive, attachée à un poteau dans le village indien en attendant l'arrivée du chef, — elle doit être bouillie pour son repas. — Un chef subalterne a faim et lui coupe un large morceau de cuisse. — Arrivée de soldats espagnols, — dérouté des Indiens, — elle est sauvée, — mais elle ne survit que trois ans à ces épreuves. Cable publia ces trois documents dans : *Strange True Stories of Louisiana*, en 1889 sous les titres : *The young Aunt with the white hair* (les cheveux de M^{me} Cheval devinrent blancs en une nuit) *The adventure of Françoise and Suzanne*, et *Alix de Morainville*.

Cable trouvait le cerveau de Madame et sa mansarde si riches en souvenirs de famille et en histoires sur la première Louisiane qu'il prenait l'habitude de lui faire des visites fréquentes, qui parfois duraient une semaine. On dit qu'elle lui a fourni la plupart des matériaux de *Old Creole days* et de *The grandissimes*. C'est très possible, car sa sœur avait épousé Agricola Fuselier, homonyme de l'une des figures principales du dernier ouvrage. Quand Cable ne pouvait pas aller chez elle, il lui écrivait pour lui demander les renseignements dont il avait besoin, — chansons et musique créoles. En 1884 il lui offrait cinq dollars pour un article de mille mots sur la première histoire de Saint-Martinville, à condition que tous les détails fussent authentiqués par des notes indiquant les documents officiels sur lesquels elle s'appuyait. Plusieurs des histoires acadiennes de Cable

et quelques-uns de ses derniers romans dériveraient, dit-on, de manuscrits qu'elle lui aurait fournis.

Au cours d'un voyage autour de sa mansarde en 1878, Madame découvre quelques rognures de journaux et un manuscrit écrit par sa grand'mère qui décrit la vie des fameuses *Quarteronnes de la Nouvelle-Orléans* de 1800 à 1830 ; elle adapte ces renseignements et les transforme en nouvelles. Les portraits qu'elle trace de ces femmes diffèrent, — et c'est fort amusant, — des portraits qu'en trace Cable. Il les peint toujours comme de douces colombes poursuivies par des éperviers sans cœur : Madame nous apprend qu'elles étaient plutôt des sirènes qui s'engraissaient de la chair et du sang de leurs victimes.

Le *Meschacébé* publia en feuilleton les histoires mélodramatiques des quarteronnes écrites par Madame. Elle les jugeait si osées qu'elle les signait d'un pseudonyme « Louise Raymond ». Les descriptions de la « vie d'intérieur » de ces jolies femmes de couleur sont curieusement ingénues et reflètent l'opinion du jour, à savoir que la force d'une femme, comme celle de Samson, réside dans une longue chevelure et que les tresses dénouées et flottantes sont l'excitant le plus violent de la passion chez l'homme ; — théorie évidemment fantaisiste, puisque les têtes tondues des femmes de nos jours sont tout aussi capables d'enflammer les hommes.

L'héroïne d'un de ces contes cherche à se venger de son lâche amant blanc qui l'a courtisée pendant vingt ans. Elle réussit à lui enlever sa fille légitime et à la débaucher dans une affaire d'inceste avec son demi-frère illégitime qu'elle n'a jamais vu. Une fois la ruse découverte, le père tue sa fille perdue de réputation et se donne la mort, le fils devient fou ; mais la quarteronne sourit : elle est vengée.

Il est curieux de voir cette femme âgée, très respectable, mère de quatorze enfants, maîtresse d'école pendant la plus grande partie de sa vie, écrire de pareilles choses.

En 1890 *l'Athénée Louisianais* lui décerne une médaille d'or. Quatre ans plus tard, le 18 février 1894, elle meurt à l'âge de 74 ans.

R. B. *Strange True Stories of Louisiana*, par George W. Cable, 1889.
« Open Letter » dans le *Century Magazine*, sous le titre *Strange True Stories*, etc., septembre 1889.

1888. *Ponponne et Balthazar*. Nouvelle Acadienne par M^{me} S. de La Housaye. Nouvelle-Orléans, Librairie de l'Opinion, 1888. 45,8 × 44,8, pp. 217,

T. H. — L. C. Histoire des Acadiens au Canada. Fuite d'une famille en Louisiane. Les événements racontés sont vrais. L'auteur tient le fond de l'histoire de sa grand'mère, qui à son tour le tenait de sa mère. Donne beaucoup de renseignements sur la vie domestique et sociale des Acadiens, tant au Canada qu'en Louisiane. Intéressant au point de vue philologique, car beaucoup de passages sont écrits en dialecte acadien. *L'Opinion*, Nouvelle-Orléans, le donna d'abord en feuilleton.

1892. *Charles et Ella*. Roman louisianais, par M^{me} S. de La Houssaye, 1892. Imprimerie du *Meschacébé*, Bonnet Carré, Louisiane. 23,2 × 18, pp. 45. T.

1893. *Amis et Fortune*. Roman louisianais, par M^{me} S. de La Houssaye, 1893. Imprimerie du *Meschacébé*, Bonnet Carré, Louisiane. 21,5 × 13, pp. 558. T.

1894. *Les Quarteronnes de la Nouvelle-Orléans*, par Louise Raymond. Première partie, *Octavia la Quarteronne*, 1894. Bonnet Carré La. Imprimerie du *Meschacébé*. 24,4 × 16, pp. 67. T. Publié d'abord en feuilleton dans le *Meschacébé*.

1895. *Les Quarteronnes de la Nouvelle-Orléans*, par Louise Raymond. Deuxième partie, *Violetta la Quarteronne*. Copyright 1894 par Charles Lasseigne, 1895. Bonnet Carré, La. Imprimerie du *Meschacébé*. 24,4 × 16, pp. 131. T.

? *Dahlia la Quarteronne*. Première partie, *Petite*. — 23,5 × 14,7, pp. 1-51 (complet). Publié en feuilleton dans le *Meschacébé*. Lasseigne, éditeur, en imprima les pages, mais ne les brocha pas et ne les publia jamais. Longtemps après sa mort, dans sa mansarde j'ai réuni assez de feuilles détachées pour en faire un volume que j'ai fait relier. T.

? *Valery et Dahlia*. Troisième partie. 23,5 × 15, pp. 145-328 (complet).

T. En feuilleton d'abord dans le *Meschacébé*. Feuilles imprimées, mais jamais publiées. J'en ai sauvé assez pour en faire deux volumes reliés.

? *Gina la Quarteronne*. En feuilleton dans le *Meschacébé*.

Dans C. R. A. L.

Allégorie et idylle. La fauvette et le poète.

L'amour qui renferme en lui seul tous les amours (manuscrit couronné), mai 1890 : 104.

Dans L'OPINION (N. O.).

Ponponne et Balthazar. En feuilleton en 1888.

Dans L'ABEILLE.

Le mari de Marguerite. Episode de la guerre du Sud contre le Nord. T.

En feuilleton du 26 août au 18 décembre 1883. J'ai l'ouvrage extrait des journaux et colligé en recueil par le Dr Alfred Mercier.

Dans le MESCHACÉBÉ (Bonnet Carré, La.).

Charles et Ella, 1892.

Amis et Fortune, 1893.

Les Quarteronnes de la Nouvelle-Orléans.

Octavia la Quarteronne, 1894.

Violetta la Quarteronne, 1895.

Dahlia la Quarteronne, ?

Valery et Dahlia, ?

Gina la Quarteronne, ?

MANUSCRITS INÉDITS

1. *Voyage de ma grand'mère*. Nouvelle qu'elle écrivit d'après le journal de voyage de sa grand'mère, qu'elle vendit à George W. Cable et qu'il publia dans ses *Strange True Stories of Louisiana*.
2. *Une page de ma vie*.
3. *Les Redoutables*. Histoire de la Salle. Donné après sa mort à Miss Julia Plough, Texas, pour traduction, mais perdu.
4. *Mythologie des petits enfants*. Manuscrit de 128 pages, possédé par son petits-fils, L. B. Tarlton. Franklin. La.

DIVERS

1. *Dur à la misère*.
2. *The black draught* ou la médecine de la plante sacrée.
3. *D m Ramon de Mendez*.

Trois histoires écrites pour célébrer les vertus de remèdes patentés et distribués comme réclame dans toute la Louisiane.

DELAUP FRANÇOIS (C.). ?-1878.

François Delaup, Créole de Saint-Domingue venu à la Nouvelle-Orléans en 1809 à la suite de l'insurrection des nègres ; pour gagner sa vie apprend le métier d'imprimeur. Principal titre à la reconnaissance : fondateur, en 1827, de *l'Abeille*, qu'il dirige jusqu'à sa mort en 1878.

DELAVIGNE JEAN CASIMIR (C.). 1806-1888.

Le père de Delavigne quitte Le Havre où il était né pour se rendre à Saint-Domingue. Il était l'oncle de l'écrivain français Casimir Delavigne. Lors du soulèvement nègre la famille Delavigne cherche un refuge à Cuba, où Jean-Casimir Delavigne naît en 1806. De là la famille part pour New-York, puis pour la Caroline du Sud. A l'âge de 20 ans, le jeune Delavigne quitte sa famille et se rend à la Nouvelle-Orléans, où il étudie le droit et est admis au barreau. Il meurt à la Nouvelle-Orléans le 14 juillet 1888.

Le seul écrit publié de lui que j'ai pu trouver est :

Dans C. R. A. L.

Formation du sol de la Louisiane, mai 1882 : 105.

Critique du dernier ouvrage de Geo. W. Cable. Who are the Creoles ? mars 1883 : 319.

DELELIS OMER-LÉON (F.). 1809-1876.

Delelis naquit à Chouques, département du Pas-de-Calais, en 1809. Il émigrerait en 1839 à la Louisiane, probablement exilé, et

gagnait le pays des Aattakapas, pour y remplir le rôle de précepteur dans une riche famille de planteur. Bientôt il s'installait à Pont Breaux, paroisse Saint-Martin, petit village connu par la gaieté de ses habitants qui, à temps et à contre-temps, dansaient sur le pont jeté sur le bayou qui divisait le village. Il tenait là une école privée et donnait des leçons.

Esprit cultivé, il se délassait en composant des poèmes et des essais pour les journaux français. Ses idées dénotent une intelligence pondérée et vive, bien au-dessus de sa fonction, l'éducation primaire des enfants d'une petite communauté de fermiers.

Gentil, dans *Le Louisianais*, attribuée à Delelis d'après une lettre à *l'Abeille* et non à Alfred Mercier, comme on le fait ordinairement, la première idée de *l'Athénée Louisianais*.

Delelis, en 1874, lançait à Pont Breaux un journal français, la *Sentinelle des Attakapas*. Je ne sais combien de temps il la dirigea, mais le journal parut au moins deux ans après sa mort, survenue le 16 mars 1876. Il fut toute sa vie dans la plus profonde misère. Il ne laissa rien à sa femme, pas même un enfant.

Le directeur du *Meschacébé* écrivait en annonçant son décès : « Cette région des Attakapas est dure aux écrivains et aux poètes, et Léon Delelis y va rejoindre Alexandre Barde dans la fosse commune où reposent bon nombre de Français qui furent également remarquables par l'esprit et maltraités du sort. »

R. B. Notice nécrologique dans le *Meschacébé*, 1^{er} avril 1876. T.

Dans le MESCHACÉBÉ. T.

Un nouveau projet de reconstruction, 13 février 1875.

A la France républicaine (poème), 6 mars 1875.

Le Père Lachaise et Mazas (poème), 22 mai 1875.

La passion du jeu, 14 août 1875.

L'amour du luxe, 11 septembre 1875.

Le malheur (poème), 15 janvier 1876.

La mission des peuples civilisés, 11 mars 1876, et deux numéros suivants.

Dans la RENAISSANCE LOUISIANNAISE.

Lettre sur les conditions de la Reconstruction à Teche, 19 juillet 1868.

L'instruction publique, 2 août 1868.

DELÉRY CHARLES CHAUVIN BOISCLAIR D. M. P. (G.). Pseudonyme :

Un Louisianais et aussi X... 1815-1880.

Le nombre de médecins qui devinrent auteurs à la Nouvelle-Orléans est surprenant. La raison en est simple. De 1800 à la Guerre civile, la plupart d'entre eux étaient élevés à Paris, d'abord dans un

collège, puis à la Faculté de médecine. De plus ils passaient environ un an comme internes dans les hôpitaux de Paris, avant de revenir à la Nouvelle-Orléans pour y exercer. Les lettres étaient alors la force vive de Paris : ces jeunes et curieux étudiants de la Louisiane ne pouvaient manquer de s'y intéresser.

Le Dr Charles Déleré est du nombre. Son père, Louis Boisclair Déleré, appartenait à une bonne famille créole de vieille souche, comme sa mère née Marie Corbin Babin. Charles Déleré naquit sur leur plantation, paroisse Saint Charles, le 28 janvier 1815. Ses parents l'envoyaient, à 14 ans, au collège *Louis le Grand* à Paris, où tant de Créoles étaient élevés : les Rouquette, les frères Mercier, Placide Canonge pour n'en citer que quelques-uns.

Il passait son baccalauréat ès lettres, commençait à étudier la médecine et obtenait en 1842 son diplôme de docteur. Il revenait à la Nouvelle-Orléans pour y exercer, tout fier de faire suivre son nom des lettres D. M. P. (Docteur en Médecine de la Faculté de Paris). Cela avait de l'importance, à cette époque, à la Nouvelle Orléans : les médecins qui n'avaient pas le diplôme français étaient mal vus.

J'ai la certitude que le Dr Deléry, dès son retour, donna des articles aux journaux locaux. Il écrivait tant qu'il devait être ambidextre, — une plume dans une main et un thermomètre dans l'autre !

En 1847 il publiait une brochure de quinze pages à couverture jaune : *Essai sur la Liberté*. Bien écrite, un peu pédante, témoignant une culture classique et des connaissances en histoire romaine. L'année suivante il donnait dans *La Chronique : Quelques mots sur Hippocrate*.

La Révolution française de 1848 l'amenait à un examen critique de la forme américaine de gouvernement : il craignait de voir les Etats-Unis devenir le tombeau de la Démocratie, si les démagogues enlevaient aux citoyens leurs droits, lambeau par lambeau. Pour prévenir une telle catastrophe il publiait, en 1849 : *Études sur les Passions*, suivies d'un aperçu sur l'éducation qu'il convient de donner au peuple. Prenant les passions de l'homme dès l'enfance et les suivant jusqu'à la maturité, il montrait que l'individu ne peut vivre heureux qu'en les maîtrisant ; de même, une nation ne peut prospérer que si la majorité des citoyens est capable de renoncement volontaire. L'idée n'était pas neuve, mais elle était sensée. Déleré disait que les lois doivent être l'expression des besoins de la masse, qu'elles doivent être peu nombreuses et gravées plus profondément dans les cœurs que dans les codes. Par suite, il conseillait la création, dans chaque école, en dernière année, d'une république en miniature, qui apprendrait aux enfants à se gouverner eux-mêmes

et les habituerait à obéir aux lois. Il est intéressant de remarquer que l'expérience fut tentée avec succès aux États-Unis, cinquante ans plus tard environ, dans les *George Junior Republics*.

La connaissance théorique que Deléry avait de la maîtrise des passions ne le mettait pas à l'abri de leurs coups. Il y avait à la Nouvelle-Orléans un vieux docteur français du nom de Rouanet, spécialiste distingué dans les maladies du cœur. Un jeune confrère, pour lui jouer un tour, lui apporta le cœur d'une oie affligée d'hydro-péricardite. Le cas intéressa le Dr Rouanet : il affirmait que le cœur était celui d'un enfant de trois à quatre ans, discutait la maladie en homme du métier, et demandait à être mis en présence du corps de l'enfant. Le jeune médecin disait alors que le cœur était celui d'une oie et le Dr Rouanet prenait mal la plaisanterie. Deléry, qui n'aimait pas Rouanet, apprenait l'histoire et la transformait en une fable rimée très mordante : *Le Médecin et l'oie*. Il ne pouvait résister au plaisir de lire son nouveau poème à un ami, qui en était si amusé que le docteur le lisait encore à d'autres. Finalement le Dr Rouanet lui envoyait ses témoins. Le duel avait lieu au pistolet ; deux balles échangées éraflaient les deux adversaires et les témoins déclaraient l'honneur sauf, malgré les protestations du Dr Rouanet.

Deléry publiait en 1852 une revue médicale en français : *l'Union Médicale*, qui devenait le porte-parole de tous les D. M. P. à la Nouvelle-Orléans. Ils livraient de durs combats en faveur de théories qui plus tard sombrèrent dans le ridicule. La revue dura un an : dans le douzième numéro, le docteur annonçait que les souscriptions étaient insuffisantes et qu'il ne pouvait continuer.

Le Dr Deléry ne quittait la plume que pour le jeu de cartes. C'était a passion, à laquelle il s'adonnait des heures durant avec de vieux copains. Souvent un esclave, hors d'haleine, venait lui dire que M^{me} X très malade le réclamait ; le docteur n'aimait pas ces interruptions et répliquait invariablement : « Laisse-moi tranquille. Je refuse de faire un pas avant d'avoir achevé cette main. » Il dut jouer beaucoup pendant les années suivantes, car sa production littéraire diminuait. Il écrivit en 1854 une minuscule brochure : *Un mot sur le Nativisme*, et en 1855 un poème : *Élévation à Dieu*. Au cours de ses études à Paris, ou dans l'un de ses nombreux voyages ultérieurs, il avait rencontré Lamartine et Victor Hugo. Ce poème, dédié à Lamartine, était destiné à le consoler de la mort de sa fille. Lamartine le montrait à Victor Hugo qui écrivait aussitôt à Deléry : « Dans ce poème vous avez égalé Lamartine lui-même. » La lettre est perdue depuis longtemps ; mais la nièce du Dr Deléry, M^{me} Héloïse Crusat, me dit l'avoir vue.

Jeune fille, elle était la préférée du docteur. Il avait coutume de lui prêter des livres et d'en causer avec elle « pour lui former le goût ». Comme elle disait un jour qu'elle n'aimait pas Racine, son oncle répartit aussitôt : « Ne dites pas cela, ce serait vous avouer insensible aux plus pures beautés de la langue française. »

Deléry aimait la lutte comme l'ours le miel. Il était ravi d'en engager une avec le D^r Faget sur cette question : Les Créoles et les Nègres sont-ils immunisés contre la fièvre jaune ? Deléry lançait une brochure sur l'épidémie de 1858, dans laquelle il affirmait que, les Créoles et les Nègres peuvent contracter le mal. Le D^r Faget soutenait la thèse opposée : il affirmait que les enfants et les nègres nés à la Nouvelle-Orléans étaient immunisés, et que la fièvre dont ils souffraient, appelée communément fièvre jaune, n'était que la fièvre paludéenne. La bataille était engagée. Des lettres étaient échangées, d'abord dans le *Journal de la Société Médicale de la Nouvelle-Orléans*, puis dans l'*Abeille* et ailleurs. Les brochures succédaient aux brochures et d'autres médecins intervenaient dans le débat. La discussion prenait un tour personnel ; le D^r Deléry envoyait ses témoins au D^r Faget, qui refusait de se battre en duel parce que chrétien : position logique, mais peu goûtée alors des gentlemen de la Nouvelle-Orléans. La Guerre civile arrêta la « polémique » ; elle reprenait après la guerre.

Le D^r Deléry s'était prononcé ouvertement contre la sécession ; il voulait que le Sud, avant d'engager une lutte aussi sérieuse, s'y préparât. Mais quand la guerre éclata en 1861, il embrassa la cause du Sud qu'il défendit avec toute l'énergie de sa plume féconde. La mort du lieutenant-colonel C.-D. Dreux, le premier soldat du Sud qui fut tué, lui inspira un poème : *Le dernier chant du guerrier orateur*. Inséré d'abord dans l'*Abeille*, je pense, il fut publié ensuite à part.

Bientôt après, en avril 1862, la Nouvelle-Orléans était prise par la flotte fédérale de l'amiral Farragut, et les Yankees devenaient le point de mire des attaques du D^r Deléry. M^{me} Deléry partageait l'animosité de son mari à ce point, dit-on, qu'elle s'arrêtait dans la rue toutes les fois qu'elle apercevait un soldat de l'Union et le montrait du doigt, car, ne parlant pas anglais, elle ne pouvait l'insulter que par gestes. Le D^r Deléry, de son côté, bombardait les journaux créoles d'attaques en vers contre les « tyrans », si furieuses que les pauvres éditeurs n'osaient pas les publier dans la crainte d'être arrêtés ou de voir leurs biens confisqués. L'exemple suivant montrera la sagesse de ces directeurs. Le major-général B.-F. Butler, le plus détesté des officiers fédéraux, en particulier à cause d'un ordre à ses hommes de traiter sans ménagement toute femme qui crache-

rait sur eux ou les insulterait dans la rue, était apostrophé en ces termes :

Tyran né de la plèbe, ô hideuse nature,
 Au gibet des coquins viens que je te mesure.
 Quel ventre t'a vomi ? Dans quel antre es-tu né ?
 De quel nom t'appeler, ô monstre innominé ?
 Et comment n'as-tu pas, reptile armé d'écailles,
 De ta mère, en naissant, déchiré les entrailles ?

L'humanité rougit de honte et de colère
 D'avoir à te compter comme homme, toi panthère,
 Hyène, toi chacal, tigre tout à la fois,
 Synthèse des fléaux relégués dans les bois.

Etc... etc... en veux-tu, en voilà...

Le docteur avait la tête forte, les cheveux rares, le front large et haut, bombé, les yeux vifs, les lèvres minces, qui montraient force de caractère et volonté jusqu'à l'entêtement ; son corps était mince, petit, sec et nerveux. Il était fumeur invétéré de cigarettes. Il avait une façon curieuse de piquer ses pouces dans ses bretelles et d'agiter ses doigts. Comme la plupart des hommes petits, il compensait son manque de taille par la colère et la lutte. Le refus des éditeurs de la Nouvelle-Orléans d'imprimer ses attaques l'enflammait à ce point qu'il publiait à ses frais deux de ses poèmes : *Le prisonnier confédéré aux soldats du Sud* et *A. Abraham Lincoln*. Pour faire imprimer le troisième : *Les Némésiennes confédérées*, il dut l'envoyer à Mobile, tellement ses attaques contre le général Butler étaient violentes. Il paraissait en 1863 et courut sous le manteau.

Le général dut avoir vent de la chose, car il ordonna l'arrestation de Deléry. Un ami du docteur, prévenu, voulut le sauver. Mais il savait que Deléry ne consentirait jamais à prendre la fuite ; c'est pourquoi il lui parla d'un vaisseau mouillé le long de la jetée, dont le capitaine avait un merveilleux vieux vin français et l'invita à venir à bord pour le goûter. Le docteur ne pouvait refuser une invitation de ce genre. Les deux amis montaient à bord du bateau et se précipitaient dans la cabine du capitaine. Le vin était servi ; à la troisième bouteille l'ami s'excusait et disparaissait. Ne le voyant pas revenir, le docteur montait sur le pont et entraînait dans une violente colère, à la vue du bateau qui était déjà au milieu du fleuve. Le capitaine avait peine à le calmer et à lui faire entendre raison.

Le navire touchait à la Havane, fin décembre 1864 ou dans les débuts de janvier. Deléry avait eu le temps de se calmer, ainsi qu'en témoigne une longue lettre adressée à l'*Abeille*, dans laquelle il

décrivait en termes pleins de vie une danse nègre qu'il avait vue à Cuba.

Le docteur était un écrivain si fécond qu'on suivait aisément sa trace par les articles tombés de sa plume. De la Havane il parlait pour la France. A son arrivée à Paris il ne résistait pas à la tentation de publier une satire contre les Yankees : à Paris il pouvait exprimer sa pensée sans craindre la censure ou l'arrestation. La satire était intitulée : *Confédérés et Fédéraux. Les Yankees, fondateurs de l'esclavage aux Etats-Unis et initiateurs du droit de Sécession* (1864). Défense excellente de l'esclavage ; attaque spirituelle contre les Yankees, dont les bateaux avaient transporté d'Afrique les premiers esclaves, et dont les ancêtres de la Nouvelle-Angleterre en 1637 avaient détruit la tribu Pequot, s'étaient partagé femmes et enfants et avaient vendu les hommes comme esclaves aux Indiens de l'Ouest. Je suis Yankee, c'est vrai ; mais je dois reconnaître que le docteur faisait preuve d'une connaissance parfaite des arrière-plans de l'histoire.

La reddition du général Lee à Appomattox le 12 avril 1865 terminait la guerre. Deléry revenait à la Louisiane, toujours insoumis. En 1867, il était coroner de la Nouvelle-Orléans. Des attaques contre les autorités militaires amenaient l'ordre de son départ ; mais plus tard on cassait l'ordre dans lequel une erreur de typographie faisait lire ainsi son nom : « Charles Celery, Coroner, paroisse d'Orléans ».

Le bilieux docteur ne pouvait comprendre la vie sans combat : la Guerre civile finie, il engageait une fois de plus la bataille avec le Dr Faget en écrivant un *Mémoire sur l'épidémie de Fièvre Jaune*. Première édition en 1867, seconde édition en 1868. Des lettres pimentées étaient échangées dans l'*Époque* ; les mêmes arguments étaient ressassés. Le conflit entraît dans sa quinzième année et devait durer aussi longtemps que les deux combattants.

Une nouvelle situation était née de la guerre, bonne aubaine pour la plume du docteur. La Reconstruction fut une période hideuse pour le Sud. Les Blancs trouvaient insupportable et grotesque de voir ces êtres moins qu'humains, qu'ils avaient possédés comme leurs chevaux et leurs chiens, nantis du droit de vote et, ce qui est pire, placés au-dessus d'eux dans les situations politiques par les machinations de certains démagogues du Nord, dont la qualité maîtresse était un appétit insatiable de la greffe. Pour amener ces affranchis à une compréhension plus saine de leurs intérêts, Deléry publiait en 1868 *Le Spectre noir ou le Radicalisme aux États-Unis*. Travail excellent, raisonnement serré, inspiration élevée. Le docteur y retra-

çait la naissance du parti Républicain et son inflexibilité vers le Radicalisme dans le Sud. Si les affranchis, auxquels le travail était adressé, avaient pu le lire, le comprendre, le mettre en pratique, il eût fait beaucoup de bien. Mais il était trop savant, et je ne crois pas que d'anciens esclaves nègres libres seulement depuis trois ans aient été capables de goûter des citations de Tacite, d'Aristote et de Guizot. Au cours des sept années suivantes, la situation s'envenimait à la Louisiane, et en 1877 le docteur publiait *L'École du Peuple*, comédie en un acte en vers. Elle attaquait les conditions politiques contemporaines et mettait en scène deux politiciens nègres, encore vivants, Caius Caesar Antoine, pendant peu de temps Lieutenant Governor de la Louisiane, et Percy Bysshe Shelley Pinchback, candidat malheureux à la même situation. La représentation fut interdite à la Nouvelle-Orléans.

Ces deux écrits n'épuisent pas la production littéraire du docteur, car il était le collaborateur de journaux le plus intrépide que je connaisse. Articles médicaux, études politiques, série de « chroniques indiennes », acrostiches, fables, « polémiques » et poèmes, il touchait à tout.

Il m'est arrivé de trouver des prospectus très amusants en vers français, soi-disant écrits par l'homme qui de porte en porte distribuait *L'Abeille*. L'auteur offrait ses meilleurs vœux de bonne année à tous ses lecteurs et disait qu'il serait heureux de recevoir un petit pourboire. L'un d'eux commence ainsi :

Si Dieu veut écouter l'humble porteur qui prie,
D'heureux jours sans sommeil, des nuits sans insomnie,
La santé sans laquelle il n'est point de douceurs ;
(Je demande pardon à messieurs les Docteurs).....

Le poème pour 1876 donnait un sommaire des événements de l'année passée. Henry Ward Beecher, le distingué pasteur, avait été englobé dans un scandale avec l'une de ses paroissiennes. Voici comment le « porteur » résumait le fait :

On remplace le catapulte
Par le canon Krupp, le germain.
Ah ! mais c'est surtout dans le culte
Qu'a progressé le genre humain !
Ward Beecher travaillait dans l'ombre ;
Le gaillard connaît son métier.
Le troupeau n'était pas en nombre,
Il le faisait multiplier.

Je suis sûr que tout cela ne pouvait être écrit par le vrai « por-

teur » ; le vieil album du Dr Deléry que j'ai pu me procurer prouve qu'il avait été assez aimable pour aider le « porteur » à composer au moins un de ces poèmes en 1860, et tous les autres de 1872 à 1876 inclus.

Vers la fin de sa vie, le bon docteur prostituait sa muse. Il avait découvert un fébrifuge indien qu'il vendait, et maintenant il accordait sa lyre pour chanter les louanges de ce remède sans égal.

Adresse du Fébrifuge Indien du Dr C. Deléry au public :

Que tout fébricitant et m'essaie et m' juge :
Je suis apéritif autant que fébrifuge.
Dévoré par la fièvre, un sauvage aux abois
En errant, au hasard, m'aperçut dans les bois.
De ma feuille efficace il but de la tisane,
Guérit : longtemps après divulgua son arcane, etc...

La note pathétique résonne à la fin de la vie chez tous les hommes illustres de la Louisiane. Ancien élève du Collège Louis-le-Grand, D. M. P., homme très cultivé et de lecture étendue, n'est-ce pas une pitié de le voir employer ses talents à célébrer un remède ?

Deléry quittait la Nouvelle-Orléans vers 1818 pour aller vivre à Bay Saint-Louis sur le Mississipi. Il y mourait à l'âge de soixante-treize ans, après avoir écrit dans les journaux presque jusqu'à la dernière minute de son existence.

R. B. *Portraits Littéraires de la Nouvelle-Orléans* par Testut, 1850. *Living Writers of the South*, J.-W. Davidson, 1869. C. P. Dimitry in *N. O. Times-Democrat*, 9 et 16 octobre 1892. *Creole Families of New Orleans*, Grace King 1921 ; article « La freniere » p. 169. Obituary in *N. O. Med. and Surg. Journal*, décembre 1880. *American Dictionary of Biography*.

1842. Faculté de Médecine de Paris. *Thèse pour le Doctorat en Médecine*. Présentée et soutenue le 10 février 1842 par Charles-François Deléry, né à la Nouvelle-Orléans, Docteur en Médecine. Paris, 1842. cm. 24 × 19, pp. 28. H.

1847. *Essai sur la Liberté*, par le Dr Charles Deléry. Janvier 1847. Nouvelle-Orléans : Imprimerie de J.-L. Sollée, rue de Chartres, n° 17, 1847. cm. 21 × 14,5, pp. 15. T. H. — L. S. U.

1849. *Etudes sur les Passions*, suivies d'un aperçu sur l'éducation qu'il convient de donner au peuple, par un Louisianais. Nouvelle-Orléans. Imprimerie de H. Méridier, 1849. cm. 23 × 14, pp. 57. T. H. (Sur l'exemplaire de la Howard Library, M. W. Beer a écrit « par Deléry ».)

1854. *Un mot sur le Nativisme* (essai politique), cm. 11,7 × 6,2, pp. 18. T. Dernière page signée Charles Deléry, avril 1854. Une traduction en anglais existe aussi.

1859. *Précis historique de la Fièvre Jaune. Epidémie de 1858.* Nouvelle-Orléans, 1859, in-8°. II.
1859. *Discours prononcés par le Dr Charles Deléry à la Société Médicale à la séance inaugurale.* Nouvelle-Orléans, 1859, in-8°, pp. 11, T. P. T.
1860. *Réplique du Dr Charles Deléry au mémoire du Dr Charles Faget.* Nouvelle-Orléans, 1860, in-8°, dernière réplique au Dr Faget.
1861. *Le dernier chant du guerrier orateur.* A la mémoire du Lieutenant-Colonel C. D. Dreux. Il était de ce monde où les plus belles choses ont le pire destin. Par le Dr Charles Deléry. Dédié à M. D. Dreux. Nouvelle-Orléans, 17 juillet 1861. cm. 22,5 × 15, pp. 6. Pas de titre. H. T. — T. P. T. Réimpression dans *C. R. A. L.*, 11 octobre 1911 : 268.
1863. *Les Némésiennes Confédérées*, par le Dr C. Deléry. in-16. Mobile 1863. Je n'en ai pas vu d'exemplaire. Ce titre est donné à la page 45 des *Louisiana Studies* par Alcée Fortier.
1864. *Confédérés et Fédéraux.* Les Yankees, fondateurs de l'esclavage aux Etats-Unis et initiateurs du droit de Sécession. Par le Dr Charles Deléry. Paris. Librairie Centrale, 1864. cm. 22,7 × 14,2, pp. 31. B. N.
1868. *Mémoire sur l'épidémie de Fièvre Jaune* qui a régné à la Nouvelle-Orléans et dans les campagnes pendant l'année 1867. Par Charles Deléry, D. M. P. Nouvelle-Orléans, L. Marchand, Imprimeur, 113, rue de Chartres, 1868, cm. 21,5 × 14, pp. 121 plus 2 tables. T. (exemplaire dédié à l'abbé Perché).
1868. *Le Spectre Noir*, ou le radicalisme aux Etats-Unis. Nouvelle-Orléans. Imprimerie de L. Marchand, n° 113, rue de Chartres, 1868, cm. 25 × 13, pp. 33. T. H. — T. P. T. Traduction anglaise publiée en même temps sous le titre *The Black Ghost*.
1868. *The Black Ghost, or Radicalism in the United States* New Orleans, L. Marchand, Printer, 113, Chartres Street. cm. 19,6 × 13, pp. 31. T.
1877. *L'Ecole du Peuple*, comédie en un acte, en vers. Nouvelle-Orléans. Imprimerie du Propagateur Catholique, 204, rue de Chartres, 1877. cm. 22 × 14,8, pp. 30. T. H.
- Dans L'UNION MÉDICALE DE LA LOUISIANE. T.
Revue mensuelle, éditeur-rédacteur Charles Deléry, D. M. P., n° 1, 12 janvier 1852. Imprimerie Méridier, 50, rue Condé, Nouvelle-Orléans. Douze numéros. Contient beaucoup d'articles du docteur et aussi de chaudes polémiques sur la question de la fièvre jaune. Je possède la seule collection que je connaisse.
- Dans le JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.
Contient quelques-unes des discussions au vitriol entre les docteurs Faget et Deléry sur cette question : Les Nègres et les Créoles peuvent-ils contracter la fièvre jaune ? Les numéros de juillet 1859 à juillet et septembre 1860 sont dans H.
- Dans L'AVENIR.
Chroniques indiennes, 24 décembre 1871. J'en ai des extraits dans l'album du Dr Deléry. T.
- Dans L'AVANT-COUREUR DE SAINT-JACQUES. T.
La peine de mort, 27 mai 1871.

Dans LE LOUISIANAIS.

Des Indiens. Faut-il les exterminer?, 17 mai 1873.

Des Indiens, 24 mai 1873.

Des Indiens, 31 mai 1873.

Dans LE CARILLON. T.

Complainte d'Ulysse Grant, 19 janvier 1873.

Message de Massa Ulysse Grant. Traduit du Congo, 15 décembre 1872.

La ménagerie législative, 15 décembre 1872.

Les adieux de sire Warmoth, 1^{er} décembre 1872.

Les deux derniers sont signés X.

Dans LE MESCHACÉBÉ.

Le spectre noir, 14 novembre 1868.

Amérique et Russie, 2 mars 1872.

Le spectre noir (discussion), 23 mars 1872.

L'incendie de Mauvilla (chronique indienne), 20 avril 1872.

Sursum corda (poème). 12 avril 1873.

Prologue des chroniques indiennes (en vers), 17 mai 1873.

Les dix frères (poème), 2 septembre 1876.

Correspondance (description d'une élection), 17 novembre 1877.

Soirée d'hiver à la campagne, 22 décembre 1877.

Fièvre jaune, 17 août 1878.

Dans L'ABEILLE.

Salut de bienvenue à M. F. Lesseps, 14 mars 1880. Lesseps changea ses plans et ne vint jamais à la Nouvelle-Orléans. Cela n'empêcha point le docteur de publier ce qu'il avait écrit.

La question de la fièvre jaune, 25 mars 1880.

Dans C. R. A. L. T

Journal de l'Athénée Louisianais, juillet 1876 : 1.

L'école du peuple (notice), mai 1877 : 66.

Chroniques indiennes, janvier 1878 : 129; mars 1878 : 146; mai 1878 : 156; septembre 1878 : 197; novembre 1878 : 217; janvier 1879 : 225.

Publiées séparément en brochure de 16 pages.

La guêpe et l'abeille, octobre 1911 : 264.

L'arbre et le mât, octobre 1911 : 264.

Soirée d'hiver à la campagne, octobre 1911 : 256.

Le dernier chant du guerrier orateur, octobre 1911 : 268.

L'abbé Turgis, octobre 1911 : 272.

Vers dédiés à la coquette, octobre 1911 : 275.

Ode à Lamartine (3 premières strophes), avril 1921 : 41. Ce n'est pas le vrai nom du poème : le nom primitif était *Élévation à Dieu*, à M. A. de Lamartine; fut écrit à Mandeville, juillet 1855. J'ai une coupure de cette ode dans l'album, mais je n'ai pas le nom du journal d'où elle a été tirée. Elle contient huit strophes.

Biographie. Charles-Chauvin-Boisclair, Deléry : octobre 1911 : 263,

Dans l'ALBUM. T.

Le D^r Deléry conservait dans un album des coupures et des manuscrits de tous ses articles. Je l'ai dans ma collection. Malheureusement le papier de quelques-uns est en partie détérioré.

Voici la table des manuscrits :

A un ami, 1842.

A M. C. O. Dugué, 1844.

A M. D. Dreux, 1844.

A M. E. Bouny, mai 1847.

A la Pence.

A M^{lle} Isidora Shaw, 1842.

A M^{lle} E... D..., 1844.

A M^{lle} Louissette Kennedy, juillet 1855.

La guêpe et l'abeille, 1855.

A M^{lle} Marie Verloin, 1865.

Fraicheur du matin. *A M^{me} D...*, 18...

L'Alderman et la lune, dialogue, 1848.

Le chat gras et le rat maigre, fable.

La nature, l'homeopathie et l'allopathie, 1850.

Washington, 1839.

A une jeune fille, 1840.

A une femme, 21 février 1841.

A la même.

A Mrs. Dreux. invitation, 1844.

Impression. Paris, 22 mai 1839.

L'enfant malade, 1844.

La solitude, 1845.

Au général Taylor, 8 juillet 1848.

O Tempora, o mores, satire.

Apostrophe à une momie, 10 octobre 1869.

Le dernier jour du sceptique.

Le médecin et l'oie.

La ménagerie législative, publiée dans *le Carillon*, 15 décembre 1872.

Donnez à l'orphelin.

Le porteur de l'Abeille aux abonnés, 186., 187., 1872, 1873-74-75-76.

Bureau des retours ou d'heureux tours.

Les dix frères, légende.

Le fanatisme, la raison et le bon sens, fable.

L'arbre et le mât, fable.

Amérique et Russie.

Apologue dédié aux partisans de la quarantaine.

Le petit Merlin.

Changement de commerce.

Soirée d'hiver à la campagne. *A M. E. D.*

Le baiser de paix dans l'urne électorale.

La dernière épître de Calypso à Ulysse.

A la mémoire de M^{mo} A. de Roaldes.

Aux Louisianais. Dédié au gén. F. N. Ogden.

A la France. Au D^r J. Touatre.

Au drapeau américain. *A mon ami D. Rouquette*.

Le dernier chant du guerrier orateur. *A M. D. Dreux*.

Le prisonnier confédéré au soldat du Sud. Au gén. B.

L'abbé Turgis.

La Louisiane en deuil.

Sursum borda.

L'âne et ... l'autre.

Revue de l'année 1869.

L'écho.

A Abraham Lincoln. Dédié au gén. R. E. Lee.

Complainte d'Ulysse Grant. Dans le Carillon, 15 décembre 1872.

Message de Massa Ulysse Grant.

Au maj. gén. B. F. Butler, épître familière.

Songe du gén. Butler. Dédié à la veuve Mumford.

B.-F. Butler.

Salut de bienvenue à M. F. Lesseps.

Élévation à Dieu. A M. A. de Lamartine.

La double prière.

Vers dédiés à la coquette.

Le chant de l'Indienne de la Floride.

A M^{lle} Lélia Labarre.

A M^{lle} Marie Tuges.

A la même.

Acrostiche. M^{lle} Amélie Rixner.

Acrostiche. M^{lle} Emma Voisin.

Acrostiche. M^{lle} Mathilde Fazende.

Adresse du Fébrifuge indien du Dr C. Deléry au public.

Les adieux de sire Warmoth à ses sujets.

Déclaration.

L'enfant et le nid d'oiseaux.

Le bon Samaritain.

A M. E. Littré.

Allocution, dans une séance privée, d'un maire de village à ses collègues.

Un dernier mot au Propagateur catholique.

Dans LA RENAISSANCE LOUISIANAISE.

L'abbé Turgis (poème), 10 janvier 1869.

Discours de M. West, sénateur au Congrès, 9 avril 1871.

Une voix au Capitole (poème), 23 avril 1871.

DELEUSE CHARLES.

Dans L'ORLÉANAIS. C. H. A.

Poésie. Un homme du peuple à un Républicain du lendemain, 6 juin 1848.

DELISLE EUGÈNE.

Eugène Delisle possédait une tourbière dans Casacalvo Street, entre Clouet et Louisa, et il avait des prétentions littéraires.

Dans LA VIOLETTE (N. O.). T.

Le Garde Forestier (courte histoire), août 1849.

DELPIT ALBERT (C.) Pseudonyme : Marc-André, 1849-1893.

« Delpit Adrien, fabricant du fameux tabac à priser Perrique et Natchitoches (créé en 1809) ; 16, Saint-Louis. »

Cet Adrien Delpit dont le nom figure dans l'annonce ci-dessus, quittait Beaumont, France, jeune encore, avec son frère Jean, pour tenter fortune en Louisiane. Ils s'établissaient à la Nouvelle-Orléans et ouvraient une petite boutique pour la vente du tabac, plus tard une fabrique s'y adjoignait. Adrien se fiançait à une Créole qu'il plantait au dernier moment, parce qu'il avait engagé dans l'affaire l'argent d'une autre femme et qu'il ne voulait pas rendre ses comptes. Jean épousait la délaissée ; Adrien reprenait son capital et les deux frères rompaient leur association.

Adrien et sa femme avaient deux fils. Edouard en 1844 et Albert en 1849, le 30 janvier. Pierre Soulé, qui admirait beaucoup M^{me} Delpit, était parrain d'Albert.

Les époux Delpit ne s'entendaient pas parfaitement. Une fois les enfants en âge de voyager, Madame les emmenait en France, sans leur père, pour de longs séjours qui quelquefois dépassaient l'année.

Albert, encore jeune, entrait au collège Sainte-Barbe, mais ne tardait pas, à cause de sa santé, à aller au lycée de Bordeaux, où il passait son baccalauréat à l'âge de quinze ans et demi. Il désirait rester en France et écrire, mais ses parents qui avaient tout fait pour le détourner du commerce exigeaient son retour et le faisaient entrer dans leur affaire. Il était trop tard : Albert ne pouvait pas supporter cette vie, et commençait à écrire pour les journaux français de la Nouvelle-Orléans. Après une lutte de trois ou quatre ans, il revenait à Paris en 1868, où son frère aîné l'avait précédé.

Il débutait dans les lettres par le poème « Kean » et l'envoyait à *d'Artagnan*, journal dirigé par Alexandre Dumas père qui, trouvant de telles promesses dans ce jeune auteur, l'engageait comme secrétaire. Delpit écrivait aussi pour le *Mousquetaire*, autre journal de Dumas.

Ses parents lui coupaient les vivres et le jeune homme devait gagner sa vie comme journaliste, ce qui n'est pas commode. Il travaillait pour le *Paris-Journal*, au moment où l'éditeur Ballande offrait un prix pour le meilleur poème sur Lamartine. Delpit le gagnait avec *L'apothéose de Lamartine*, un acte en vers, joué plus tard le 9 mai 1869 à la *Gaité* sans succès.

Au début de la guerre franco-allemande, Delpit bien que citoyen américain s'engageait dans l'armée française, et servait bravement durant le siège de Paris, où il gagnait les galons de capitaine. Dans les jours troubles qui suivaient la chute de la capitale, il servait avec tant de courage sous les ordres de l'amiral Saisset qu'il était proposé pour la croix et nommé chevalier de la Légion d'honneur le

3 août 1871. Les communards le faisaient arrêter et il ne devait son salut qu'à l'intervention de l'ambassadeur américain M. Washburne, qui prouvait que Delpit était citoyen des États-Unis.

La guerre inspirait son premier volume de poésies, *L'Invasion*, qui obtenait un succès immédiat et avait quinze éditions en quelques mois. Il recevait le prix Montyon en 1872.

Dans sa lutte contre la pauvreté, Delpit avait été aidé par la générosité d'une jeune veuve française, M^{me} de Sainte-Anne, qui avait hérité de son mari un revenu annuel de 60.000 francs. Plus âgée que lui de quatre ans, elle l'épousait néanmoins en 1873. La même année l'Odéon jouait sa première pièce importante : *Robert Pradel*. C'était un four.

Un peu auparavant Delpit avait été le héros d'une aventure dans le même théâtre. Il assistait à la représentation du *Petit Marquis*, pièce de Coppée et Armand d'Artois, ses amis. Avisant un Parisien très connu, G. de Borda, qui sifflait, il lui faisait des remontrances ; une altercation avait lieu et il donnait un soufflet à de Borda. Un duel suivait ; Delpit recevait un coup d'épée dans la poitrine.

A dater de ce jour, il écrivit sans répit : romans et pièces de théâtre se succédaient. Beaucoup avaient le plus grand succès. En 1880, l'Académie Française lui décernait le prix Vitet pour l'ensemble de son œuvre. Le fils du marchand de tabac de la Nouvelle-Orléans avait fait son chemin.

En 1892, suivant l'exemple de son frère, il se faisait naturaliser Français.

L'Odéon avait donné sa comédie *Passionnément* l'année précédente ; ce fut un désastre. Delpit humilié oubliait ses succès passés. Blessé dans son orgueil, il perdait le sommeil et prenait des narcotiques. Il devenait leur esclave, augmentait les doses et succombait, à quarante-quatre ans, le 5 janvier 1893.

R. B. : N. O. *Times Democrat*, 6 Février 1893, *Grand Dictionnaire* P. Larousse, vol. XVI (1^{re} sup.), p. 638.

18 8 *Kean*. Poème paru dans d'*Artagnan*.

1869. *L'Apothéose de Lamartine*. B. N.

1869. *Les Malédictions*. B. N.

1870. *L'Invasion 1870* B. N.

1871. *L'Invasion 1870-1871*. Revue, augmentée d'une préface et de pièces nouvelles. Paris, 1871. T. — B. N. (dédié à Placide Canonge).

1870. *La Voix du Maître*, à-propos en 1 acte en vers. B. N. Paris, Odéon, 15 janvier 1870.

1871. *La Volonté Nationale*. B. N.
1871. *Huit jours d'Histoire, le commandement de l'amiral Saisset du 19 au 25 mars 1871*. Paris 1871. B. N. — H. Récit des scènes vécues par Delpit dans la révolution à Paris le 18 mars 1871.
1872. *Les Prétendants* : les Bourbons, les d'Orléans, l'Empire, la Commune, la République. Tableaux généalogiques. Paris, 1872, in-8°, pp. 387. B. N.
1873. *Robert Pradel*, drame en 4 actes.
1873. *Le Repentir*, récit d'un curé de campagne, poème. Paris, 1873, in-12, pp. 23. B. N.
1873. Institut de France. *Le Repentir*. Lu dans la séance publique annuelle de l'Académie française, 28 août 1873, in-4°, pp. 10. B. N.
1874. *Jean-nu-pieds*, chronique de 1832. Paris, 1874, in-8°, pp. 338. B. N.
1874. *La Vengeresse* (roman). Paris, 1874, in-18, pp. 388. B. N.
1874. *Les Compagnons du Roi* (roman), Paris, 1874, in-18, pp. 442. B. N.
1875. *Jean-nu-pieds*. Drame en quatre actes en vers. Représenté pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 7 août 1875. Paris, 1875, in-18, pp. 112. T. — B. N. Paru d'abord dans *La France Nouvelle*.
1875. *La Sœur de Charité*. Paris, 1875, in-12, pp. 12. B. N. Représenté au Vaudeville le 11 juillet 1875.
1876. *Jean-nu-pieds*, 2 vol. in-18. Paris, 1876. B. N.
1876. *Les Chevaliers de la Patrie*. Paris. Pièce couronnée de succès.
1876. *Le Message de Scapin*, comédie en 1 acte en vers. Paris.
1877. *Le Dernier gentilhomme*. Roman.
1877. *Les Filles de Joie*. Roman.
1877. *La Vieillesse de Corneille*, poésie, in-12, pp. 6. Paris, 1877. B. N. (Poésie dite pour l'anniversaire de Corneille à la Comédie-Française, le 6 juin 1877).
1878. *Le Mystère de Bas-Meudon*. Roman. Paris, 1878. B. N. Gr. in-fol., pp. 2 (Livraison specimen du journal l'Ordre).
1878. Les Drame de ce temps-ci. *La Famille Cavalie*, 2 vol. Paris, 1878, in-18. B. N.
- I. — *Le Commodore noir*.
- II. — *Les Temps difficiles*.
1880. *Le Fils de Coralie*. Comédie en 4 actes en prose (Paris, Gymnase Dramatique, 16 janvier 1880), in-18, pp. 120. T. — B. N. — N. Y. L. Publié en roman (1879), beaucoup d'éléments autobiographiques. Réimpression en 1879, 1889, 1907.
1880. *Mariage d'Odette*. Paris, 1880, in-18, pp. 321. B. T. — T. P. T.
1881. *Les Dieux qu'on brise. Le Repentir*. Paris, 1881, in-18, pp. 172. B. N. Collection de ses poésies ; réimpression de la *Revue des Deux-Mondes*.
1882. *La Marquise*. Paris, 1882, in-18, pp. 394. T. — B. N.
1883. *Le Père de Martial*, pièce en 4 actes (Paris, Gymnase Dramatique, 20 avril 1883), in-18, pp. 112. B. N. Publié en roman en 1881.

1883. *Les Maucroix*, comédie en 3 actes en prose (Paris, Comédie-Française, 4 octobre 1883), in-18, pp. 70. T. — B. N.
1884. *Amours cruelles* (six petites histoires). Paris, 1884, in-18, pp. 284. T. — T. P. T. — B. N. — N. Y. L.
1885. *Solange de Croix-Saint-Luc*. Roman. Paris, 1885, in-18, pp. 457. B. N.
1886. *Mademoiselle de Bressier*. Paris, 1886, in-18, pp. 401. T. P. T. — B. N.
1888. *Disparu*. Roman. Paris, 1888, in-18, pp. 351. T. P. T. — B. N.
1888. *Thérésine*. Roman. Paris, 1888, in-18, pp. 375. T. P. T. — B. N.
1889. Un monde qui s'en va. *Passionnement*. Roman. Paris, 1889, in-18, pp. xi-403. B. N.
1890. Un monde qui s'en va. *Comme dans la vie*, roman in-18, pp. 392, T. — B. N. — N. Y. L. Traduction (As Tis In Life), New-York, 1890. N. Y. L. Traduction en turc. Constantinople, 1890.
1890. Un monde qui s'en va. *Toutes les deux*, roman in-18, pp. 360. T. — B. N. — N. Y. L.
1891. *Passionnement*, comédie en 4 actes (Paris-Odéon, 3 mars 1891), in-18, pp. 156. B. N.
1891. *Poésies*. Les chants de l'invasion ; les Dieux qu'on brise. Paris 1891, in-18, pp. III-284. T. — B. N. Couronnées par l'Académie Française.
1891. *Wie's im Leben geht*. Roman von Albert Delpit. Autorisierte Uebersetzung aus dem Franzosischen von Daura Paul II Band-Suttgard J. Engelhorn, 1891, in-8°, pp. 143. B. N. Traduction en allemand de *Comme dans la vie*.
1892. Un monde qui s'en va. *Belle-Madame*, Paris 1892, in-18, pp. 382. T. P. T. — B. N.
- Robert de Bromopham*, roman. T. P. T.,

Dans le MESCHACÉBÉ.

- La mort et l'amour* (poème), 2 septembre 1876.
La vieillesse de Corneille (poème), 4 juillet 1877.
La bannière de Belfort (poème), 13 octobre 1877.

Dans le FRANCO-LOUISIANAIS.

L'officier d'ordonnance, 21 juillet 1888.

Articles dans les périodiques parisiens suivants : *D'Artagnan*, *Mousquetaire*, *Moniteur Universel*, *Paris-Journal*, *France Nouvelle*, *Revue des Deux Mondes*, *Figaro*, *Gaulois*, *Événement* de 1868 à 1893.

DELPIT EDOUARD (C.). 1844-

Edouard Delpit, frère aîné d'Albert, naquit à la Nouvelle-Orléans en 1844. A neuf ans sa mère le mit à l'école à Paris. Comme son frère, il refusa d'entrer dans la maison de son père. A l'arrivée d'Albert en 1868, Edouard y travaillait déjà comme journaliste et venait de se faire naturaliser Français.

Un peu plus tard, il allait à Montpellier pour diriger *L'Union*

Nationale. Quelques années après il devenait rédacteur en chef du *Courrier de la Dordogne*. En 1875 était nommé sous-préfet de Nérac et ensuite de Gien.

C'était un écrivain fécond, mais il ne connut pas les succès de son frère. Malade, il regagna les États-Unis et alla vivre, avec son fils, au Canada. Deux ans plus tard la tuberculose l'emportait. à Québec.

R. B. *Dictionnaire universel*, P. Larousse. Vol. XVII, supplément 2.

-
1874. *Les mosaïques*, poésies. Paris 1874, in-16, pp. 246. B. N.
1874. *La sentinelle*, pièce en un acte en vers. Paris, 1874. in-16, pp. 34. B. N.
1877. *Les faiseurs de coups d'Etat*. Paris, 1877, in-48, pp. 28. B. N.
1877. *Constantin*, drame en cinq actes en vers. Paris 1877, in-8°, pp. XI-184. B. N.
1883. *Les théories de Tavernelle*. Paris, 1883, in-48, pp. 350. T. — B. N.
1883. *Les repréailles de la vie*. Paris 1883, in-48, pp. 355. B. N.
1885. *Les souffrances d'une mère*. Paris, 1885, in-48, pp. 330. T. — B. N.
1886. *Les Fils du siècle*. Paris, 1886, in-48, pp. 303. T. — B. N.
1885. *La revanche de l'enfant*. Paris 1885, in-48, pp. 280. T. — B. N.
1887. *Catherine Levallier*. Paris 1887, in-12, pp. 290. T. — B. N.
1887. *Paule de Brussange*. Paris 1887, in-48, pp. 341. T. — B. N.
1888. *La vengeance de Pierre*. Paris 1887, in-48, pp. 306. T. — B. N.
1890. *Chaine brisée*. Paris 1890, in-48, pp. 343. B. N.
1890. *Yvonne*. Paris 1890, in-48, pp. 304. B. N.
1891. *Plein cœur*. Paris 1891, in-48, pp. 361. T. — B. N.
1892. *Bérangère*. Paris 1892, in-48, pp. 363. B. N.
1894. *Marcienne*. Paris 1894, in-48, pp. 355. T. — B. N.
1894. *Dernier rêve*. Paris 1894, in-48, pp. 361. T. — B. N.
1896. *Cœur déçu*. Paris 1896, in-48, pp. 370. B. N.
1896. *Le monument de Marceline Desbordes-Valmore*, souvenir de la fête d'inauguration du 13 juillet 1896. Douai, 1896, in-4°, pp. 75 et pl. B. N.
1898. *Sans merci!* Paris 1898, in-48, pp. 339. B. N.
1899. *Le Talion*. Paris 1899, in-48, pp. 342. B. N.
1899. *Sang de corsaire*. Paris 1899, in-48, pp. 361. T. — B. N.
1903. *Joseline*. Paris 1903, in-48, pp. 426. B. N.
1881. *Lettre de M. Edouard Delpit*, ancien rédacteur en chef du *Courrier de la Dordogne*, en réponse à M. le M. de Campagne. Périgueux 1881, in-4°, pp. 4. B. N.

DELRIEU Dr. R. (P.).

Delrieu, vétérinaire français, exerce d'abord à Cuba, ensuite à la Louisiane. A un âge avancé publié une brochure.

1869. *Les abattoirs publics de la Nouvelle-Orléans*. Imprimerie de l'*Epoque*. Nouvelle-Orléans 1869. cm. 22 × 14,5, pp. 90. H. Dédié à Placide Canonge, directeur de l'*Epoque*.

DELL'ORTO. Dr. GIOVANNI BATTISTA, 1833-1898.

Dell'Orto, né à Casale, Italie, en 1833, médecin diplômé de l'Université de Turin en 1855, vient à la Nouvelle-Orléans dix ans plus tard et a beaucoup de succès. Pendant l'épidémie terrible de fièvre jaune de 1878, il se dévoue sans compter au chevet des nombreux Italiens victimes du fléau, et, en reconnaissance de ses services, est nommé chevalier de la couronne d'Italie, en 1879.

Pendant plusieurs années il est secrétaire correspondant de l'Académie des Sciences de Turin, et sans doute beaucoup de ses articles se trouvent dans les publications officielles de l'Académie.

Le docteur parlait et écrivait le français aussi bien que l'italien : il donne de fréquents articles aux *Comptes Rendus*.

Vu le mauvais état de sa santé, il retourne à Turin passer ses dernières années ; il y meurt en 1898.

1877. *Immigration et colonisation en Louisiane*, par le Dr Jean Dell'Orto. Lu à l'*Athénée Louisianais*. Séances des 12 et 26 avril 1876. Nouvelle-Orléans, Imprimerie Cosmopolite, 98, rue de Chartres, 1877. cm. 22,4 × 15, pp. 29. T. H. — L. C. Réimprimé des *Comptes Rendus*.

Dans C. R. A. L.

Immigration et colonisation en Louisiane, janvier 1877 : 35, mars 1877 : 41. *Momies du Pérou*, mai 1877 : 60.

A la mémoire des collègues morts, janvier 1879 : 223.

De MONTLUZIN du SAUZAY, LUDOVIC ADRIEN (F.) ?-1910.

L. A. de Montluzin était né à Lunéville en Lorraine et avait fait son éducation au collège Louis-le-Grand à Paris.

Il épousait Reine Elhui et en 1856 ou 57 se décidait à émigrer en Louisiane, pays sur lequel il semble avoir eu d'étranges idées. Il le croyait fabuleusement riche et pensait que l'on pouvait y faire fortune en une nuit. Avant de partir, il prenait la précaution de se munir d'outils de charpentier : de cette façon il pourrait construire une maison pour loger sa famille. Il allait à Saint-Martinville, et sa surprise devait être grande de voir qu'il aurait pu se procurer dans le pays des outils de meilleure qualité qu'en France. Son beau-père, qui l'avait suivi, contractait la fièvre jaune et mourait. Il eut bientôt

mangé ses économies et se vit réduit à enseigner dans une école. Pensant trouver mieux, il traversait le fleuve et devenait directeur de l'Institut Saint-Jacques sur la paroisse Saint-Jacques. Il ne gagnait pas plus qu'à Saint-Martinville ; alors il se décidait à aller à la Nouvelle-Orléans juste à la fin de la Guerre civile et achetait l'*Institution Caron*. En 1872 il devenait propriétaire de l'*École classique et commerciale* fondée à la Nouvelle-Orléans par A. V. Roman.

Fatigué de l'enseignement, il allait à Saint-Louis, Mississippi, ouvrir une sorte de droguerie. Il y mourait le 18 janvier 1910.

Rapport du Dr Sax sur la destruction des fourmis (traduction), juillet 1879 : 273.

Projet de colonisation, mars 1880 : 344.

Portraits de Napoléon I^{er}, juillet 1880 : 372.

Le riz, septembre 1881 : 495.

Remarques sur les rizières, novembre 1881 : 508.

Grand banquet aux Thermes de Caracalla (traduit du *Roman News*, 3 février 1883), mars 1883 : 339.

Le tremblement de terre d'Ischia par le professeur Palmieri (traduit du *Progresso Stato-Americano*), novembre 1883 : 460.

La guerre dans la paix (Extrait du *Journal L'Esposizione Italiana del 1884 in Torino*), septembre 1884 : 641.

Gorilla Affinis Hominis ? par Michele Lessona (Extrait du *Journal Esposizione Italiana del 1884 in Torino*), janvier 1887 : 282.

La petite Krac, mars 1887 : 303.

Le roman d'un ouistiti par G. Ragusa Moleti (traduit de la *Scena Illustrata di Firenze*) octobre 1889-janvier 1890 : 21.

A propos du ouistiti, par Michele Lessona, traduction, mars 1890 : 67.

Pugilat d'un nouveau genre, juillet 1890 : 126.

Labiche, son portrait au courant de la plume. E. Legouvé (traduit de la *Scena Illustrata di Firenze*, 15 décembre 1890), mars 1891 : 275.

Une soirée chez Victor Hugo par Edmondo de Amicis (traduction), juillet 1891 : 347, septembre 1891 : 363.

Philosophie morale par Gerolamo Ragusa Moleti (traduction), janvier 1892 : 25.

Dans le MESCHACÉBÉ. T.

Un épisode de la guerre en Virginie, janvier 1862 et sq. Long feuilleton.

Dans la DÉMOCRATIE FRANÇAISE (N. O.). T.

Carême et hygiène, 3 mars 1883.

Magistrature et Jury, 10 mars 1883.

Vieux habits ! Vieux galons ! 17 mars 1883.

Causerie, 17 mars 1883.

DEMORUELLES ZENON (C.)

Demoruelles, ordinairement appelé Jean, est né un peu avant la Guerre civile, soit à New Roads, soit à Auctor, sur la paroisse de Pointe-Coupée.

Pierre qui roule, Demoruelles va d'abord à Mexico et revient plus tard à New Roads, où il ouvre une boutique. Parfait conteur, bon violoniste, très populaire, il a la réputation d'être l'homme le plus paresseux du monde, soit blanc, soit noir. Il reste assis devant sa boutique, en bras de chemise, jouant du violon ; si quelque client se présente, il répond invariablement : « n'a pas », et continue à racler son violon. Il a écrit en patois nègre quelques unes de ses meilleures histoires et les a fait imprimer.

"Ti BONHOMME GOUDRON.

Collection d'histoires en patois nègre publiée à New Roads (je pense) peu après la guerre civile. Je n'en ai point vu d'exemplaire, mais Prof. H. A. Major of Louisiana State University m'en a parlé.

Dans BITS OF LOUISIANA FOLK-LORE, Baltimore 1888, Alcée Fortier dit : « Piti Bonhomme Goudron fut écrit en 1884 par M. Zenon de Moruelle de Waterloo, La., et me fut communiqué par mon ami le Dr Alfred Mercier... Histoire nègre authentique, qui montre à la perfection les particularités de la langue et les idées drôles mais souvent spirituelles de nos nègres de Louisiane. Avec la permission de l'auteur, je la reproduis d'après le manuscrit. »

De MORANT GUY.

Dans C. R. A. L. T.

Regrets et espérances, juillet 1882 : 398 bis.

Promenade au Canada, mars 1888 : 47 ; mai 1888 : 75 ; juillet 1888 : 116.

DENIS ARTHUR (C).

Arthur Denis, avocat à la Nouvelle-Orléans, aimait les lettres et donnait des articles dans les journaux et périodiques contemporains. Ces articles n'ont pas été réunis.

Dans la REVUE LOUISIANAISE.

Il fut engagé dans une dure polémique avec Félix de Courmont, 25 avril 1847 : 90.

DERON ELIE-ETIENNE (F.) — ?-1851.

Appartient à cette armée de Français débarqués à la Louisiane dans la première moitié du XIX^e siècle. Fonde une école à la Nouvelle-Orléans et, de temps à autre, écrit des poésies pour les journaux créoles. Son poème *Anniversaire de la naissance de Washington* soulève une controverse, parce que le culte de Napoléon était toujours vivace en Louisiane, et que Deron affirmait la supériorité de Washington sur Bonaparte.

En 1851 Deron montait à bord du Franklin pour se rendre en France et mourait sur le bateau le 30 juillet.

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE (N. O.).

Anniversaire de la Naissance de Washington, 21 février 1848.

DESBROSSES NELSON (H. C. L.).

Desbrosses, né et mort à la Nouvelle-Orléans, élevé par des précepteurs à la maison et dans des écoles privées; passe une grande partie de son temps à Haïti; devient un médium en renom après avoir étudié le spiritisme avec le fameux Valmour.

Dans LES CENELLES : 1845. T. H.

Le Retour au village aux Perles.

DESCHAMPS EMILE.

Dans la RENAISSANCE LOUISIANNAISE. T.

Ce que l'on n'oublie pas, poème, 11 juin 1871.

DESDUNES RODOLPHE L. (H. C. L.).

La politique du National Republican Party aux États-Unis est d'accorder aux nègres quelques charges publiques sans importance dans le Sud. Desdunes occupait une de ces situations dans la douane de la Nouvelle-Orléans, sa ville natale.

Pour conserver le souvenir d'une race dont il descend, il écrit un livre *Nos Hommes et notre Histoire*, qui renferme des notes biographiques sur les hommes et les femmes de couleur de la Nouvelle-Orléans qui se sont distingués dans les lettres, la musique, la politique, l'art et la philanthropie. Le livre, écrit en français, fut imprimé en 1911 à Montréal, Canada, parce que Desdunes donne le nom de Créoles aux hommes et femmes de couleur, et qu'aucun imprimeur en Louisiane n'aurait accepté ce travail, car pour les Louisianais le mot Créole, pris comme substantif, désigne toujours un individu de pure race caucasique. Le livre conserve les seules informations qu'on possède sur la plupart des personnes dont il parle. Chose curieuse, les descendants de ces hommes et de ces femmes ont fait à l'ouvrage un fort mauvais accueil, surtout ceux dont la couleur première tend à disparaître et qui, en changeant de résidence, espèrent faire oublier leurs ancêtres. Depuis 1927 Desdunes a quitté la Nouvelle-Orléans pour la Californie où il vit encore, aveugle et très vieux.

1911. *Nos Hommes et notre Histoire*. Notices biographiques accompagnées de réflexions et souvenirs personnels. Montréal, Arbour et Dupont, Imprimeurs-éditeurs, 419, rue Saint-Paul, 1911. cm. 22,5 × 15, pp. 196. T. H.

De SENNEGY RENÉ (F.).

René de Sennegy, dont le vrai nom est Aldric Lottin de la Peichardièrre, était un père Mariste français venu en Louisiane à la fin de 1873. Il devenait professeur de littérature française à Jefferson College, 60 milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans. Pour se reposer de sa charge, il faisait diacre dans l'église Saint-Michel et aidait à la célébration des offices.

Il écrivait et publiait en 1877 une petite histoire de la paroisse Saint-Michel. Il donnait un récit de la fondation des églises, des corporations religieuses, des collèges, etc., et un chapitre touchant les effets de la Guerre civile sur ces institutions. L'ouvrage était gâté par le fanatisme religieux : de Sennegy allait jusqu'à déclarer que l'incendie de Jefferson College¹ en 1842 était la manifestation de la colère de Dieu contre le scepticisme régnant et l'absence d'instruction religieuse au Collège. Furieux, le directeur du *Louisianais*, Jean Gentil, regardait cette affirmation comme une critique injuste de son ami Louis Dufau, directeur du collège au moment de l'incendie ; en conséquence il attaquait de Sennegy dans son journal, sous ce titre : *L'homme au petit livre vert*, — le volume incriminé était broché sous couverture verte. — Après une brillante défense de Dufau, il soulignait beaucoup de fautes de grammaire et de versification dans le poème de Sennegy adressé au pape : *La fleur blanche au cœur d'or*, et, après avoir invité l'auteur à consulter ses propres élèves sur ces questions, il terminait par une citation de Rabelais : « Soignez la rime, et le bon Dieu vous bénira ».

De Sennegy quittait la Louisiane à la fin de 1870 : il avait l'humeur vagabonde et ne pouvait rester longtemps en place.

Un groupe d'hommes qui vivaient à Convent, Louisiane, et aux environs, en 1880, décidaient d'y créer un journal. Le père O. Renaudier, curé de la paroisse, qui était du nombre, écrivait à de Sennegy, alors dans la province d'Oran, Algérie, pour l'inviter à revenir diriger la partie française du journal. De Sennegy acceptait, revenait à Convent, et avec F. B. Dicharry, directeur de la partie anglaise, fondait le *Foyer Créole* en décembre 1880.

Gentil le décrivait plus tard d'un ton badin : « Un journal rural, clérical et officiel, publié à Saint-Jacques, Louisiane, sur un terrain d'église, à 60 milles de la Nouvelle-Orléans, et à un million de milles du progrès. » Le journal réussissait pendant deux ans autant qu'on pouvait l'espérer, jusqu'au jour où la passion du voyage conduisait Sennegy à la recherche de l'or dans le Colorado. Il ne pouvait point

1. Alors le Collège de la Louisiane.

le trouver dans les rues et, le cœur ulcéré, retournait à Oran. Tout d'abord il envoyait de longues lettres au *Foyer Créole*, mais bientôt il cessait de le faire. Dicharry faisait figurer le nom de Sennegy en tête de la partie française plusieurs mois après son départ, puis l'intitulait correspondant et, à la fin, déclarait que de Sennegy avait volontairement rompu avec le journal. Cette nouvelle lui parvenait au fond de l'Algérie et il écrivait des lettres indignées aux journaux de la paroisse, pour protester qu'il était l'unique propriétaire du *Foyer* et pour menacer de poursuites judiciaires. Une seule chose, dit-on, l'empêcha de mettre à exécution sa menace : la mort.

R. B. *L'Homme au petit livre vert* par Jean Gentil. T, dans le *Louisianais*, 26 mai 1877.

Presse rurale par Jean Gentil, dans la *Démocratie Française*, 12 août 1882. T.

Lettre de la Peichardière dans le *Louisianais*, 29 juillet 1882. T.

1877. *Une paroisse Louisianaise du comté d'Acadie*. L. S. U. par René de Sennegy. Nouvelle-Orléans. Capo, 1877, 19 x 13, pp. 144.

DESSOMMES EDOUARD (C.) 1845-1908.

Edouard Dessommes naquit à la Nouvelle-Orléans le 17 novembre 1845. A l'âge de quatorze ans, suivant la coutume des riches familles créoles, il entra au collège Sainte-Barbe à Paris ; pour échapper à la Guerre civile sur le point d'éclater, ses parents venaient le rejoindre à Paris l'année suivante. Ils restaient dans la capitale jusqu'au début de la guerre franco-allemande, et regagnaient la Nouvelle-Orléans en laissant leur fils à Paris pour y continuer ses études.

Après son baccalauréat, le jeune Dessommes choisissait la médecine ; mais, une fois ses études médicales terminées à part sa thèse, il était pris par le désir de mener une vie d'artiste et abandonnait toute idée de devenir docteur pour se faire peintre paysagiste.

Il s'essayait aussi à écrire et publiait un roman, *Femme et Statue*, à Paris en 1869, puis *Jacques Morel* en 1870. Il échouait dans les arts ; alors, découragé, il reprenait le chemin de la Nouvelle-Orléans et commençait à enseigner le français. De 1891 à 1894 il occupa une chaire à la High School of Tulane University. Aigri par ses insuccès, il se retirait dans une petite maison, à Mandeville, de l'autre côté du lac, et cultivait les roses. Il y mena une vie d'ermite jusqu'à sa mort en 1908.

1869. *Femme et Statue*. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur. Passage Choiseul, 47, 1869, 18,4 x 11,6, pp. 1-149. H. — B. N. Roman tragique des pre-

miers temps de la Grèce, sur l'amour d'Hipparque, sculpteur, et de Daphné. Bien écrit.

1870. *Jacques Morel*. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, passage Choiseul, 47, 1870, 18,4 × 12, pp. 1-153. B. N. Roman de la vie contemporaine à Paris, dont le héros est Jacques Morel, sculpteur.

Dans le MESCHACÉBÉ. T.

Paul de Broussange. En feuilleton en 1888.

Dans C. R., A. L. T.

Madeleine et Berthe, janvier 1891 : 243.

Artiste et Virtuose, novembre 1901 : 352 ; janvier 1902 : 42 ; avril 1902 : 91 ; juillet 1902 : 148 ; janvier 1903 : 196 ; avril 1903 : 231 ; juillet 1903 : 259 ; octobre 1903 : 271. Inspiré probablement par le *Merle Blanc* d'Alfred de Musset.

DESSOMMES GEORGES (C.), 1855-

Georges Dessommes, né à la Nouvelle-Orléans en 1855, frère cadet d'Edouard, accompagne les siens à Paris en 1860, entre au lycée Louis-le-Grand, où il reste jusqu'au retour de sa famille à la Nouvelle-Orléans en 1870.

Comme son frère, il montre de bonne heure un goût marqué pour les belles-lettres et écrit des vers que les *Comptes Rendus* publient en 1876. Aucun poète louisianais n'a pu vivre de sa plume, aussi Dessommes se fait-il filateur de coton. Il continue à écrire dans les *Comptes Rendus* et le *Carillon*.

A la fondation du *Petit Journal* par Charles Bleton en 1879, Dessommes devient un de ses principaux rédacteurs. Quelques années plus tard il émigre à Montréal, Canada, dans l'espoir d'améliorer ses finances. Il est maintenant à Burbank, Californie.

1877. *Geoffroy le troubadour*, par Georges Dessommes. Nouvelle-Orléans, imprimerie Cosmopolite, 98, rue de Chartres, 1877. 17 × 11,2, pp. 13. T. H. Poème.

1880. *Un soir au Jackson Square*. 15 × 10,5. pp. 7. T. H. Signé Georges Dessommes, juin 1880. Publié d'abord dans C. R. A. L.

1888. *Tante Cydette*. Nouvelle Louisianaise. Nouvelle-Orléans, imprimerie Franco-américaine, 102, rue de Chartres. Eug. Antoine, Prop. 1888. 19,8 × 12, pp. 176. T. H.

Dans C. R. A. L. T.

A une jeune fille, juillet 1876 : 7.

Mandeville, paysage louisianais, juillet 1876 : 7.

Geoffroy le troubadour, mars 1877 : 50.

Coucher du soleil, mai 1877 : 68.

Mes poètes, juillet 1877 : 81.

Subtilité, septembre 1877 : 97.

- Etude sur le premier volume de la correspondance d'Edgar Quinet*, janvier 1878 : 122.
Le nid aux baisers, juillet 1878 : 178.
L'auberge, novembre 1879 : 219.
Obsession, septembre 1879 : 297.
Introduction à l'étude des poètes nouveaux, novembre 1879 : 302.
Analyse. Les rois en exil, par A. Daudet, mai 1880 : 352.
Un soir au Jackson Square, juillet 1880 : 376.
Nana, roman de E. Zola, septembre 1880 : 394.
Sonnet du jour de l'an, janvier 1882 : 3.
Berceuse, janvier 1882 : 41.
L'orage, mars 1882 : 81.
Emile Zola, mai 1882 : 141.
Afternoon, juillet 1885 : 198.
Le désir, septembre 1885 : 228.
A deux morts, mai 1887 : 361.
Fleur des prés, mai 1890 : 114.
La légende d'Oreste, juillet 1890 : 122; septembre 1890 : 151.
Poème, janvier 1891 : 254.
Sonnets calins, mai 1891 : 326.
Analyse. Noël par Maurice Bouchor, juillet 1891 : 333.
Poème, janvier 1892 : 35.
A la mémoire du Dr Alfred Mercier, juillet 1894 : 109.
Le désir, avril 1921 : 44.

Dans le CARILLON. T.

- Stenio* (poème), 24 octobre 1874, 1^{er} et 8 novembre 1874.
Réveil du cœur (poème) 27 décembre 1874.
Aurore (poème), 7 février 1875.
Rondeau à la valse (poème), 21 février 1875.
Devant sa porte (poème), 28 février 1875.
Mon premier amour à la Nouvelle-Orléans (histoire), 21-28 mars 1875.
La vie (poème), 4 avril 1875.
Le plus doux baiser (poème), 18 avril 1875.
Madrigal (poème), 25 avril 1875.
Mes amours (poème), 25 avril 1875.

D'ESTRAMPES Dr L. A.

Médecin à la Nouvelle-Orléans.

Dans C. R. A. L. T.

- Utilité de la culture de l'agave américaine en Louisiane*, mai 1880 : 358.
Les classes productives par M. Barcena (traduction). septembre 1880 : 388.

DEÜMES FLAVIEN DE LAS.

Ce nom ressemble à un pseudonyme, conjecture renforcée par ce fait qu'on ne le trouve pas dans les annuaires de la ville.

1843. *Némésis Louisianaise*. Deuxième livraison. Nouvelle-Orléans, 1^{er} fé-

vrier 1843. Imprimerie de Gaux et Troiscclair, 106, rue de Chartres. 16,2 × 11,6, pp. 16. H. Il publiait ses poèmes par parties. Cette livraison contient deux poèmes :

1. *Aux dames créoles*, appel poétique aux dames pour sauver le théâtre par leur intérêt et leur présence.
2. *Le Huit janvier*, poème pour célébrer la bataille de la Nouvelle-Orléans. Signé Flavien de las Deümes.

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE.

A *Garbeille* (poème). Nouvelle-Orléans, ce 8 mars 1843. Poème à la louange de Garbeille, sculpteur et caricaturiste français qui vivait alors à la Nouvelle-Orléans.

DE VILLENEUFVE PAUL LEBLANC (F.). 1734-1815.

La vie de de Villeneuve est pittoresque. Né en France en 1734, il perd son père à l'âge de treize ans et sa fortune peu après. Séduit par la légende que la richesse s'acquiert en une nuit des perles et de la laine des buffles dont la Louisiane abonde, l'enfant part pour le Nouveau Monde à l'âge de seize ans, débarque à la Nouvelle-Orléans et devient officier dans les forces navales françaises détachées à la Louisiane. Alors un événement dramatique se produit chez les Houmma Indiens. On disait à la Nouvelle-Orléans que leur chef Poucha-Houmma (Plant Rouge) avait été tué dans d'étranges circonstances. A cause de sa loyauté envers la France, les Français l'estimaient; le gouverneur Vaudreuil envoyait un interprète faire une enquête sur cette affaire, et de Villeneuve assistait au compte-rendu du messager.

Cala-Bé, le fils de Poucha-Houmma, ivre-mort, avait tué un brave d'une autre tribu. A l'annonce que des Choctaws venaient demander une expiation sanglante de ce crime, Poucha-Houmma persuadait à son fils de se cacher et recevait seul les visiteurs outragés. Il essayait de leur faire accepter des marchandises à la place du sang; sur leur refus, il s'offrait à racheter la vie de son fils par la sienne. Cette offre s'accordait avec les coutumes de la tribu : les Choctaws tuaient le chef et repartaient satisfaits.

L'histoire faisait une vive impression sur le jeune Français nouvellement débarqué, et l'impression était renforcée quand en 1712 il était envoyé en mission chez les Choctaws. On lui avait recommandé de surveiller les manœuvres des Anglais qui essayaient de détacher les Indiens de la France. Il y réussit, car dans la guerre entre la France et l'Angleterre les Choctaws combattirent avec bravoure aux côtés des Français.

De Villeneuve vit sept ans parmi les Indiens, apprend leur langue, est adopté dans leur tribu, porte les brodequins à perles et le bonnet

à plumes du chef et tient le calumet en guise de sceptre. Cela lui plaît. Il avait même dans sa vieillesse que les sept années passées chez les sauvages avaient été les plus heureuses de sa vie et l'avaient presque conduit à l'oubli et au mépris de la civilisation.

Après une existence consacrée au service militaire ou civil de la Louisiane, à quatre-vingts ans, il a l'idée de mettre en drame le sacrifice héroïque de Poucha-Houmma qu'il célèbre en vers alexandrins. Il veut que le genre humain connaisse les Indiens et apprécie leurs qualités. De Villeneuve partage avec Chateaubriand son admiration pour le « noble Peau Rouge » et sa manière splendide de l'exprimer, mais la ressemblance s'arrête là ; car Chateaubriand a volontairement forcé la note, tandis que de Villeneuve exprime seulement leurs qualités réelles et sa profonde reconnaissance pour leur bonté.

En 1814, quarante-cinq hommes influents de la Nouvelle-Orléans souscrivaient à *La Fête du Petit-Blé*, nom donné par de Villeneuve à sa tragédie qui, jusqu'à plus ample informé, est la première pièce de théâtre imprimée en Louisiane. Peu intéressante au point de vue dramatique, elle contient des renseignements curieux sur les fêtes indiennes du Petit-Blé, sur les coutumes, superstitions et pratiques des tribus, et des remarques pittoresques sur les aventures de l'auteur chez les Indiens.

De Villeneuve est méticuleux et exact, il s'indigne des contes invraisemblables colportés par les voyageurs. Dans sa Préface, il dit qu'il faut pardonner à Le Bossu son histoire d'un énorme crocodile qui aurait saisi entre ses dents la dépouille d'un buffle sur laquelle il dormait et l'aurait presque jete dans le bayou ; mais qu'il ne faut pas rejeter son histoire sur la découverte, dans l'aire d'un aigle, de victuailles suffisantes pour ravitailler ses vingt hommes qui mouraient de faim.

Le Préfet Colonial de Laussat vint, en 1803, à la Louisiane avec sa femme et ses filles, pour recevoir de l'Espagne la rétrocession de la colonie. Au cours des fêtes données à cette occasion, de Villeneuve rencontre M^{me} de Laussat et, malgré son grand âge, devient un de ses admirateurs enthousiastes. Il lui dédie sa pièce, dans l'espoir qu'elle usera de son influence pour réfuter les calomnies contre les Indiens, qui courent l'Europe.

Leblanc de Villeneuve ne retourna jamais en France. Il mourut à la Nouvelle Orléans le 16 mai 1815, à l'âge de quatre-vingt un ans.

R. B. *The Tragic Muse in Louisiana*, by Charles Gayarré, *Times-Democrat*, 30 novembre 1884.

1814. *La Fête du Petit-Blé*, ou l'héroïsme de Poucha-Houmma, tragédie en cinq actes; fait historique pris chez une nation sauvage par M. Le Blanc de Villeneuve, ci-devant officier dans les troupes détachées de la Marine, servant à la Louisiane, employé chez les Tchactas par le gouvernement français depuis 1752 jusqu'à 1758. « Oncehanya atchoucouma keaba ille alchiba youbat ». « Quoique la vie soit bonne, il est des cas où il faut savoir mourir ». Harangue de Tamatele Mingo, chef Alibamon, à M. de Kerlerec, alors gouverneur de la Louisiane. Nouvelle-Orléans; de l'imprimerie du *Courrier de la Louisiane*, 1814. T. P. T. — Réimprimée dans C. R. A. L., janvier-avril-octobre 1909; janvier et avril 1910.

DEVRON D^r. GUSTAVE (C.) 1835-1900.

Le D^r Devron compte parmi ce groupe remarquable de médecins lettrés qui exerçaient à la Nouvelle-Orléans dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Il naissait dans cette ville le 13 novembre 1835, et y recevait la première partie de son éducation. Il allait plus tard à Saint-Louis, Missouri, et finissait ses études au collège Chaptal à Paris, puis revenait à la Nouvelle-Orléans en 1853. Il enseignait pendant quelque temps, avant d'étudier la médecine.

Au commencement de la Guerre civile il offrait ses services, comme médecin, à la Confédération, et soignait avec zèle les blessés quand la Nouvelle-Orléans fut prise. Il encourait l'inimitié du général Butler, et en conséquence gagnait la France. La guerre terminée, il revenait à la Nouvelle-Orléans. Pendant la dure période de Reconstruction, le docteur devenait ardent républicain. Ses opinions politiques lui aliénaient bien des gens, néanmoins il avait une belle clientèle, et pendant longtemps il fut membre du State Board of Health, ainsi que du City Council de 1884 à 1888.

Devron aimait l'étude et consacrait ses loisirs à la botanique. Les *Comptes Rendus de l'Athénée Louisianais*, — association dont il fut le premier vice-président, — publiait le résultat de ses recherches.

L'histoire primitive de son Etat le passionnait plus que tout le reste, et il n'exerçait la médecine que pour se procurer l'argent nécessaire à l'achat de livres sur ce sujet. Il devenait une compétence et rassemblait une bibliothèque remarquable d'Americana sur la Louisiane. A sa mort ses héritiers la vendaient 15.000 dollars, mais elle était revendue peu après 50.000 dollars, puis plus tard 100.000 dollars. Il donnait de nombreux articles sur l'histoire de la Louisiane dans les *Comptes Rendus*. La plupart de ses articles étaient écrits en français, quelques-uns l'étaient en anglais et ceux-là paraissaient dans la *Quarterly of the Louisiana Historical Society*, dont il était aussi vice-président. Les revues médicales de la Nou-

velle-Orléans et d'ailleurs imprimaient ses articles sur des sujets médicaux.

Devron mourait le 14 mars 1900, à la Nouvelle-Orléans.

R. B. *Gustave Devron* par Alcée Fortier, c. R. A. L., mai 1900 : 73.

1881. *Abattoirs*, by Gustavus Devron, M. D. of New-Orléans. La. Reprinted from the sixth volume of the transactions of the American Public Health Association. Boston, Franklyn Press ; Raud, Avery et Company, 1881. cm. 23,7 × 15,5, pp. 19 non numérotées, en anglais. H.

1895. *The story of Medicine in Louisiana*. By Gustavus Devron M. D. Memorial Orator. Extrait from Proceedings of State Medical Society, session 1895, en anglais. cm. 22,2 × 14,8, pp. 14. T. H.

1899. *François Le Maire*. Mémoire inédit sur la Louisiane 1717. Introduction. M. le D^r G. Devron. Extrait des *Comptes Rendus de l'Athénée Louisianais*, septembre et novembre 1899. cm. 21,8 × 15, pp. 29. T. H. — L. C. Manuscrit acheté par le D^r Devron à la vente Marigny. Après enquête, voyant qu'il n'avait jamais été publié, l'imprimait au bénéfice de ses amis de l'Athénée Louisianais.

1899. *Viel*, François, Etienne, Bernard, Alexandre. Né à la Nouvelle-Orléans le 31 octobre 1736. Décédé à Juilly le 18 décembre 1821. Sa vie, ses œuvres. Extraits des *Comptes Rendus de l'Athénée Louisianais*, juillet 1899. cm. 23,2 × 15,7, pp. 12. T. H.

Dans THE SANATARIAN OF New York ; Malarial fevers in New Orleans, pp. 302-304.

Dans C. R. A. L. T.

Nouvel objectif de microscopie de MM. Bausch et Lomb, septembre 1878 : 195.

Méla Azedarach, novembre 1878 : 214.

De l'eucalyptus et de quelques-unes de ses variétés (traduction), janvier 1879 : 232.

Le plus grand astre (traduction), janvier 1879 : 233.

Comment on peut se procurer du thé pur (traduction), janvier 1879 : 234.

Notes supplémentaires sur le riz (*Oryza sativa*), novembre 1881 : 507.

Les Caraïbes (traduit et extrait des Notes sur l'Amérique Centrale par E. J. Squier), juillet 1882 : 193.

Horticulture en Louisiane, septembre 1884 : 645.

Le calendrier Mexicain-Montezuma, novembre 1885 : 238.

Le Canada, janvier 1887 : 259.

Le Comte de Montézuma, mai 1887 : 325. — Il prouve que le dernier descendant direct de Montézuma mourut à la Nouvelle-Orléans, le 22 octobre 1836, dans la personne de Don Alfonso de Montezuma, qui se trancha la gorge dans une crise de mélancolie causée par des chagrins d'amour. Reproduction des certificats de naissance et de mort.

La culture des plantes exotiques aux Etats-Unis, janvier 1889 : 238.

Renseignements sur la Nouvelle-Orléans, mai 1889 : 312.

Le citrus trifoliata, mai 1890 : 115.

Note sur la Nouvelle-Orléans, novembre 1890 : 189.

Les portraits de Colomb, mai 1893 : 384.

Pierre Margry, juillet 1895 : 295.

Discours, septembre 1895 : 349.

Discours. Deux documents concernant d'Aubry, juillet 1897 : 420.

Rev. Père N. I de Beaubois S. J., septembre 1897 : 142.

Hubert Rolling, juillet 1898 : 303.

François-Etienne-Bernard-Alexandre Viel, juillet 1899 : 490.

Introduction. Mémoire inédit sur la Louisiane, par François Le Maire, septembre 1899 : 530.

Notes sur un manuscrit d'un Anglais habitant la Louisiane de 1719-1753, novembre 1899 : 560.

Dans PUBLICATIONS OF THE LOUISIANA HISTORICAL SOCIETY :

The Last French Governor in Louisiana ; Two original and Newly Found Documents of the Departure Shipwreck and Death of, vol. II, part. I., p. 28, 1901.

In Memory of Pierre Margry, vol. II, part. III, pp. 40, 1896.

Notice of Death of Dr. Devron, Vice-Président of the Society, by Alcée Fortier, vol. II, part. IV, pp. 5, 1901.

Dans THE LOUISIANA HISTORICAL QUARTERLY :

A Chapter of Colonial History. Louisiana 1717 to 1751, vol. VI, n° 4, octobre 1923. — Traduction d'un manuscrit français écrit longtemps auparavant par le D^r Devron et lu dans une réunion de l'Historical Society entre 1888 et 1895. L'original français est perdu.

DEZAUCHE CHARLES (F.).

Né en France, Dezauche vient en Louisiane, s'installe sur la paroisse de Lafourche, est professeur dans une école et précepteur dans une plantation ; publie en 1841 à la Nouvelle-Orléans un manuel de géographie ; peu après achète les actions de A. Lefèvre dans *Le Patriote de La Fourche-Interne* à Thibodeaux, administre le journal et en rédige la partie française jusqu'à sa mort en 1844. Son associé est l'un des fondateurs du journal, James A. Cole, avocat, directeur de la partie anglaise du même journal.

1841. *Précis élémentaire de Géographie à l'usage des écoles américaines* par Dezauche. Nouvelle-Orléans, librairie de J.-F. Lelièvre, encoignure des rues Royale et Sainte-Anne, et chez Hogan, Thompson et C^{ie}, rue de Camp, n° 49, 1841.

Dans le PATRIOTE DE LA FOURCHE-INTERNE.

Articles de 1842 (?) à 1844.

DIETZ AMBROSE (P.).

Professeur dans les public Schools de la Nouvelle-Orléans.

Dans L'ORLÉANNAIS. C. H. A.

Réverie (poème), 17 janvier 1852.

DONNET OSCAR (C.). -1893.

Donnet achète la part de Limet dans *L'Abeille* en 1882 et en devient le directeur. Tout ce qu'il a pu écrire en fait d'articles de tête ou autres dans ce journal n'est pas signé.

Il meurt à la Nouvelle-Orléans en 1893.

Dans *L'ABEILLE*.

Articles sans signature de 1882 à 1892.

DOUSSAN GASTON-JOSEPH (C.). 1855-.

Joseph Doussan, vétéran napoléonien, raide comme un sabre, émigre à la Louisiane peu après la chute de l'empereur. Il va à Port-Allen, près de Baton Rouge, et épouse M^{lle} Putin, propriétaire d'une belle plantation et de beaucoup d'esclaves. Il n'a pas d'enfant et, sur ses vieux jours, fait venir de France son neveu, Joseph Jr et sa femme, Marie Merle, pour l'aider dans la conduite de la plantation.

Le 21 septembre 1855, la nièce de Joseph Doussan met au monde à Port-Allen un fils, Gaston-Joseph Doussan. La Guerre civile rend la vie difficile, c'est pourquoi en 1863, alors que le petit Gaston n'a que huit ans, la famille traverse l'Océan et va vivre à Nice où Gaston suit les cours du séminaire. En 1867, la famille revient en Amérique et établit sa résidence à la Nouvelle-Orléans. Le jeune Doussan fréquente les écoles de Deron et de Roman, et plus tard le cours commercial au collège des Jésuites. Il devient comptable et, pendant quarante-deux ans, travaille dans la firme D. H. Holmes et C^e, grande maison de drap à la Nouvelle-Orléans. Il est en retraite maintenant et vit encore à la Nouvelle-Orléans.

Il s'intéresse toujours à la littérature française, et est l'un des membres de *L'Athénée Louisianais*. Tout ce qu'il a écrit se trouve dans les *Comptes Rendus*. L'association lui décerne en 1886 une médaille d'or pour son essai sur Lafayette.

Dans C. R. A. L.

Lafayette en Amérique (ms. couronné), mai 1887 : 340.

Etudes sur la révolution française, novembre 1887 : 430.

Les derniers jours d'un philosophe (Discours sur la traduction de Flammariion de l'ouvrage de Sir Humphrey Davy), septembre 1888 : 137.

Etudes sur Robert E. Lee, janvier 1890 : 5 ; mars 1890 : 41.

Un paysage lunaire par Edward S. Holden (traduction), novembre 1891 : 403.

Paul Morphy, janvier 1892 : 4.

Analyse. Louis XIII et Richelieu par Marius Tobin, janvier 1893 : 257 ; mars 1893 : 297.

Sainte-Beuve. Causerie du Lundi, janvier 1894 : 1.

Vauvenargues, septembre 1894 : 141.

Etude philosophique. Th. Jouffroy, septembre 1895 : 321.

Honneur ! Patrie ! novembre 1896 : 573.

De l'honneur, janvier 1898 : 201.

Quelques réflexions sur Michel de Montaigne, janvier 1898 : 203.

Hubert Rolling, juillet 1898 : 303.

De l'amitié, novembre 1898 : 366.

De l'âme, novembre 1898 : 370.

La Violette. Revue musicale et littéraire, novembre 1899 : 578.

Abraham Lincoln, janvier 1900 : 13.

DREUX CHARLES-DIDIER (C.). 1832-1861.

Charles-Didier Dreux fut le premier officier confédéré tué dans la Guerre civile ; c'est son titre de gloire.

Du côté paternel comme du côté maternel, il descend de bonnes familles créoles ; son grand-père était venu à la Louisiane avec Bien-ville et avait été l'un des huit témoins du débarquement du gouverneur à Bayou Saint-John en 1718.

Dreux est le fils de Didier Dreux et de Marie-Joséphine-Nathalie Livaudais. Il naît le 11 mai 1832 à la Nouvelle-Orléans. Peu après sa naissance, ses parents vont à Paris et c'est là que le jeune Charles fait sa première éducation. De retour en Louisiane, il est envoyé à Amherst College mais n'y reste pas longtemps. Il est cadet au Western Military Institute at Blue Lick Springs, Kentucky, qu'il quitte bientôt pour le Frankfort Military Institute dans le même Etat. Puis il suit les cours de la Transylvania Law University of Kentucky et y passe ses examens en 1852, à l'âge de dix-neuf ans.

Son éducation achevée, il s'établit à la Nouvelle-Orléans comme avocat. Il possède un talent d'orateur remarquable, entre dans la politique, est nommé procureur de la ville, et à la fin de son mandat est envoyé à la State Legislature. Le 17 octobre 1859, juste avant le déchaînement de la Guerre civile, il épouse Miss Amanda Mollie Haynes de Clinton, Louisiane.

Il organise les « Cadets d'Orléans » qui sont choisis parmi les fils des meilleures familles créoles et devient leur capitaine ; c'est pourquoi à la déclaration de guerre il offre à la Confédération les services de sa compagnie. Dreux est un excellent soldat. Il est bientôt promu lieutenant-colonel. Le 5 juillet 1861, il est aux avant-postes, l'endroit est dangereux : il est tué. On ramène son corps à la Nouvelle-Orléans qui lui fait des obsèques grandioses.

Depuis son enfance on lui a appris à aimer tout ce qui touche à la guerre ; à l'âge de seize ans il écrit un long poème en l'honneur du général Zacharie Taylor. La mort de Taylor est probablement la mort qu'il rêvait.

R. B. *Restes mortels de Charles Dreux*, et *La mort de Charles D. Dreux*. T. (Relation d'un témoin oculaire). Les deux dans la *Renaissance Louisianaise*, 14 juillet 1861.

Life and Military Service of Col. Charles D. Dreux, published by A. Meynier Jr. New Orleans, 1883.

Dans LA RENAISSANCE LOUISIANAISE. T. H.

Au général Zachary Taylor, 17 septembre 1848.

DUBOIS E.

1855. *Biographie de M^{lle} Rachel*, d'après Eugène de Mirecourt, par E. Dubois. Prix 25 cents. Nouvelle-Orléans, imprimerie de H. Méridier, 50, rue de Condé, encoignure du Maine, 1855. 23,2 × 14,4, pp. 12. T. H. En plus une page : liste du personnel et des salaires.

DUBOIS HENRI P.

Habite New York City, journaliste français, — je crois, — élu « membre honoraire et correspondant » à une réunion de l'*Athénée Louisianais*¹, le 22 décembre 1882.

Dans C. R. A. L. T.

La camaraderie. Baour Lormian, septembre 1882 : 205.

La camaraderie. Le vicomte d'Arincourt, novembre 1882 : 257.

DUBOS HENRI D. (C.). 1823 (?) — 1903.

En 1861 l'*Estafette* publiait un long poème dans lequel Henri Dubos disait ses regrets de l'abolition par la Guerre civile « de nos institutions » que « nos pères » avaient mis tant de temps à établir. Pour cette raison je le crois Créole.

Musicien, il cumule pendant de longues années le journalisme et l'enseignement de la musique. En 1870, après entente avec le Dr Durel, il prend la direction du *Carillon* jusqu'au moment où il achète *La Renaissance Louisianaise* à Emile Lefranc, le 1^{er} juin 1871. Ce journal disparaît un an plus tard environ et Dubos entre à *L'Abeille*. A la mort de Limet en 1896. Armand Capdevielle prend la direction du journal et nomme Dubos rédacteur en chef, situation qu'il occupe jusqu'à sa mort en 1903.

Dans ESTAFETTE (N. O.). T.

Le fanatisme du Nord, 16 janvier 1861. Long poème sur l'explosion de la Guerre civile.

1. Rapport dans C. R. A. L., mars 1883.

Dans C. R. A. L. T. H.

Monographie du ténor, janvier 1883 : 281.

Avantages de la culture des arts, janvier 1889 : 245.

L'Athénée Louisianais, mai 1890 : 87.

Le théâtre de Molière (ms. couronné), mai 1901 : 283.

Dans le DIAMANT. T. H.

Cantate. Dédiée aux Volontaires Louisianais, 3 juillet 1887. Chant de la Guerre civile. Probablement réimprimé de quelque journal. Musique par C. A. Predigam, chef d'orchestre que Placide Canonge avait fait venir pour l'Opéra Français. Chanté par M^{me} de Latournerie, étoile d'opéra, au départ des Volontaires de la Nouvelle-Orléans pour la Guerre civile.

DUBOURG D^r C. (F.).

Ex-médecin de la Garde impériale de Napoléon I^{er}, venu à la Nouvelle-Orléans en 1810 ou 1811 pour y exercer. Publie en 1847 un livre sur la médecine, estimant avoir le droit d'exprimer ses idées après trente-six ans de méditation et de pratique médicales — de nos jours on va plus vite!

Le D^r Ernest Lewis, le doyen des médecins actuels de la Nouvelle-Orléans, affirme que le D^r Dubourg est le premier qui ait pratiqué l'opération césarienne dans ce pays. — Il exerce jusqu'en 1854, après cette date les annuaires ne mentionnent plus son nom.

R. B. *Original contributions of Louisiana to Medical Sciences*, by Dr. Edmond Souchon, in La. Hist. Soc. Pubs. Vol. VIII, 1914-1915 : 69.

1847. *Mémoire sur l'étude pratique de la médecine*, dédié à l'Ecole de médecine de la Nouvelle-Orléans, par le D^r C. Dubourg. Après 36 années de méditation et de pratique médicales, on peut émettre sa pensée. Agaisse et Boasso, imprimeurs, 15, passage de la Bourse. N. O. 1847. 22,3 × 14, pp. 35. L. S. M.

DUCLOT LOUIS (F.).

Louis Duclot, Français, venu à la Louisiane lors du soulèvement noir de Saint-Domingue. Le troisième imprimeur connu en Louisiane, était aussi graveur. Obtient, en 1794, du baron de Carondelet, alors gouverneur espagnol de la Louisiane, la permission de fonder un journal à la Nouvelle-Orléans, et fait paraître le 3 mars le premier numéro du *Moniteur de la Louisiane*, le premier journal publié en Louisiane. Deux ans plus tard il avait Fontaine comme directeur.

L'annuaire de la ville permet de remonter jusqu'en 1811, où il est mentionné comme graveur et imprimeur, rue Saint-Pierre.

Dans le MONITEUR DE LA LOUISIANE.

Articles 1794- ?

DU CROCQ HENRI-LOUIS.

Professeur dans une école de la Nouvelle-Orléans, comme beaucoup de rédacteurs des *Comptes Rendus*. Il quitte cette ville en 1896.

R. B. C. R. A. L., mai 1896 : 449.

Dans C. R. A. L. T.

Femme et Fleur, juillet 1893 : 417.

DUFAU LOUIS (F.). Pseudonyme : L. D., -1862.

Louis Dufau, né en France, professeur d'histoire au collège Louis-le-Grand à Paris. Probablement exilé de France après la révolution de 1848, date de son arrivée à la Nouvelle-Orléans.

En 1849, fondateur et rédacteur en chef d'un journal français *Le Moniteur du Sud*, dont le premier numéro est du 5 août. Journal plein d'ambition, bien édité, riche en nouvelles de l'étranger, avec une section en italien, qui cesse après le treizième numéro. En même temps il fonde une imprimerie sous le nom d'Imprimerie L. Dufau et Lamarre, passage de la Bourse, 17. Le journal sort de ses presses. Hebdomadaire au début, il devient, avec le succès, trihebdomadaire. Articles documentés de Dufau sur la politique européenne, etc... Sa publication cesse entre 1850 et 1852.

Dufau ouvre alors une école au 313 de la rue Dauphine. On le retrouve sur la paroisse Saint-Jacques à la tête du collège de la Louisiane sur le point de sombrer. Il le renfloue et y professe l'histoire et la littérature française. A l'explosion de la Guerre civile, la plupart des étudiants s'enrôlent dans l'armée confédérée et le collège est fermé.

Louis Dufau meurt le 11 juillet 1862, et est enterré à la Nouvelle-Orléans.

Dans le MONITEUR DU SUD.

Lettres sur l'histoire, 5 août 1849.

Question italienne, 12 août 1849 et cinq numéros suivants.

Le Gouvernement Français, 15 septembre 1849.

Rouges, Démagogues et Démocrates, 5 décembre 1849.

Des Progrès du socialisme en France, 30 janvier et sq. 1850.

Le socialisme, 17 mars 1850.

En plus beaucoup d'articles non signés.

DUFOUR CYPRIEN D. (C.). Pseudonymes : *Inconnu* — C. D. D. — *L'Américain*. 1819-1871.

Cyprien Dufour naquit à la Nouvelle-Orléans, le 16 septembre 1819, d'un père français et d'une mère créole, sœur de l'abbé Adrien et de Dominique Rouquette.

A l'âge de treize ans, ses parents l'envoyaient à Sainte Mary's College au Missouri ; à son retour, quatre ans plus tard, il entrait comme clerc chez un notaire nommé Pollock. Mais il visait plus haut et laissait bientôt sa situation pour étudier le droit dans le cabinet du juriste distingué Pierre Soulé.

Au début de sa carrière d'avocat, les causes qu'il avait à plaider étaient rares, aussi écrivait-il des portraits très remarquables de ses contemporains, que le *Courrier de la Louisiane* publiait sous la signature « Inconnu ». La plupart concernaient les membres du barreau, mais quelques-uns aussi des écrivains et des politiciens. Les premiers paraissaient dans *Le Courrier* ; les autres dans *l'Abeille*. La différence d'opinions politiques peut expliquer ce changement : Dufour était conservateur à tous crins, tandis que le *Courrier* était démocrate.

Dans ses portraits, Dufour exprimait ses opinions en toute franchise et faisait montre de courage et d'indépendance. En plusieurs circonstances, il n'échappait que d'un cheveu à l'obligation de se battre en duel. L'*Inconnu* gardait l'anonymat un certain temps. Une fois démasqué, il s'arrêtait mais réunissait en volume ses *Esquisses locales* (1847). Le succès était vif et un journal allait jusqu'à écrire : « Le style, dit-on, c'est l'homme ; et votre style est charmant comme Adonis. » La réclame attirait la clientèle, et Dufour devait bientôt consacrer tout son temps à sa profession, à part quelques articles politiques. Il augmentait sa renommée, deux ans plus tard, par son intervention dans un procès célèbre. Un Cubain, Rey (*alias* Garcia), sous-geôlier à la Havane, avait favorisé la fuite de deux prisonniers et s'était réfugié à la Nouvelle-Orléans. Le consul espagnol, qui supposait le fugitif en possession d'informations précieuses sur un complot ourdi entre Américains et Cubains pour chasser les Espagnols de l'île, soudoyait des gens sans aveu pour l'enlever et le déposer à bord d'un navire à destination de la Havane. A la demande d'un ami de Rey, Dufour se chargeait de l'affaire. La partie était sérieuse. Dufour avait contre lui trois hommes de loi plus âgés et plus connus : James Foulhouse, Robert Preaux et T.-W. Collens ; néanmoins il

trionphait et le State Department forçait le gouvernement espagnol à renvoyer Rey à la Nouvelle-Orléans.

Le procès soulevait beaucoup d'animosité contre les Espagnols, et en même temps augmentait la réputation de Dufour. Cela lui valut des charges officielles. Le gouverneur Roman le nommait procureur de district à la Nouvelle-Orléans ; il était Assistant Attorney général de la Louisiane sous Elmore et Christian Roselius. Il fut aussi élu au Sénat de l'Etat et membre de la Constitutional Convention de 1851. Ses affaires allaient bien, si bien qu'il pouvait, juste avant l'explosion de la Guerre civile, se faire bâtir une grande maison sur Esplanade Avenue, et se montrer très généreux envers ses parents plus pauvres, — il élevait avec son fils les deux fils de son oncle, Dominique Rouquette.

Il mourut à l'apogée de sa gloire, dans sa cinquante-deuxième année, le 8 février 1871, à la Nouvelle-Orléans.

R. B. Article nécrologique dans l'*Abeille*, 8 février 1871. *Living writers of the South* by James Wood Davidson, N. Y., 1869 : 172. Comptes rendus des *Esquisses locales* dans la *Revue Louisianaise*. Vol. IV, 91-114-186-354.
— *Portraits littéraires*, par Charles Testut : 49.

1847. *Esquisses locales*, par un Inconnu. J.-L. Sollée, éditeur. Nouvelle-Orléans, 1847. cm. 22,8 × 14,6, pp. 147. Voici la liste des personnes dont elles traitent : Paul Arpin, Charles Bayon, E.-A. Canon, J.-F. Canonge, Placide Canonge, Chas. M. Conrad, Félix de Courmont, Arthur Denis, Alexandre Derbes, Charles Derbigny, Numa Dufour, Louis Eyma, Albert Fabre, Benjamin Fonteneau, Charles Forstall, James Foulhouze, James P. Freret, William Freret, Frédéric Gaillardet, Fergus Gardere, Charles Gayarré, Charles Genois, A. Grailhe, John R. Grymes. A.-J. Guirot, Thomas H. Howard, Randell Hunt, Isadore Labatut, Jules Magne, Bernard Marigny, Charles Maurieu, Etienne Mazureau, Alfred Mercier, Edgar Montegut, G.-A. Mortmain, Alexandre Mouton, L'abbé Perché, Robert Préaux, Isaac T. Preston, M. M. Reynolds, A.-B. Roman, Christian Roselius, Dominique Rouquette, Adrien Rouquette, Louis Siret, John Slidell, Pierre Soulé T. H.

Dans LA CRÉOLE.

Avenir littéraire, 1837.

Dans MESCHACÉBÉ.

Editorial politique, 7 octobre 1855. Article sur Gayarré. Autres articles politiques.

Dans L'ABEILLE.

Série d'articles publiés en 1854, signés : « L'Américain ». L'abbé Perché leur répondait dans le *Meschacébé* du 4 novembre 1855.

DUFOUR NUMA (C.). 1821-1894.

Numa Dufour, frère cadet de Cyprien, né à la Nouvelle-Orléans en 1821, neveu des deux célèbres Rouquette. En 1841, à vingt ans, il devient chef d'un groupe de jeunes gens qui fondent un hebdomadaire français éphémère, *La Louisiane*. Cette expérience décide de sa vocation et il entre à l'*Abeille*. En 1848, avec un juif de la Caroline du Nord, Sam Harby, il achète la propriété du journal dont il dirige la section française jusqu'en 1860, sauf une période de huit ou neuf mois où Xavier Eyma le remplace. En avril 1860 il cède la direction à Félix Limet et jusqu'à sa mort, le 22 août 1894, gère seulement la partie financière et commerciale du journal.

Ecrivain sobre, classique. Son œuvre est tout entière dans les colonnes de l'*Abeille*, la plupart du temps sans signature.

R. B. C. R. A. L. Numa Dufour, par Alcée Fortier, septembre 1894 : 159.
Portraits Littéraires par Testut, p. 77.

DUGARD

Dans C. R. A. L. T.

De Salt Lake City à San-Francisco, janvier 1897 : 21.

DUGUÉ CHARLES-OSCAR (C.). 1821-1872.

Dugué naissait le 1^{er} mai 1821 sur la paroisse de Jefferson. Jeune encore, ses parents l'envoient en France, d'abord dans une école d'Auvergne, puis dans un collège à Paris. De là il adressait à Chateaubriand des vers de sa façon et Chateaubriand lui répondait : « Vos vers, Monsieur, sont de la bonne école ; ils sont nobles et naturels, sans tours forcés, sans affectation de mots. » En 1843, il revient à la Nouvelle-Orléans et entre dans le journalisme. Plus tard il étudiait le droit dans le cabinet de son père, et exerçait même quelque temps. Mais un disciple de Chateaubriand se devait de retourner aux belles-lettres.

En 1847, il publiait son premier recueil de poésies, *Essais poétiques*, mince volume sans unité, qui contenait un long poème louangeur, daté de 1840 et dédié à M. de Chateaubriand, très probablement celui qui lui avait valu la lettre flatteuse que j'ai citée.

La *Library of Southern Literature* (Vol. XV, p. 131), prétend qu'il donna la même année un autre volume, *Philosophie morale*. Mais je n'en ai point vu d'exemplaire, ni relevé de mention dans les journaux contemporains et je crois à une erreur.

Dugué devenait directeur de la section française de l'*Orléanais* en

1850 et publiait en 1852 un petit drame en trois actes en vers : *Mila ou la mort de La Salle*, racontant la mort de La Salle, d'une manière romanesque qui trahissait l'influence de Chateaubriand. Le parfait savant de la Louisiane, le baron Marc de Villiers m'écrit : « Je ne m'attendais guère à trouver associée à la mort de La Salle l'héroïne de Chateaubriand !! L'ouvrage doit être assez curieux ! »

La couverture de l'opuscule porte : « sous presse : *Le Cygne*. Drame en trois actes et en vers ». Je ne connais aucun exemplaire de ce drame et les journaux du temps n'en font pas mention. Néanmoins ce drame est décrit dans *Living Writers of the South* comme une tragédie dans laquelle figure Pecumseh et dont le héros Mingo est un chef indien.

En 1858 on offrait à Dugué la direction de Jefferson College, petite institution sur la rive est du Mississipi, à soixante-dix milles environ de la Nouvelle-Orléans, où l'enseignement était donné en français. Le sort le favorisait, car, malgré sa belle intelligence, ses lectures abondantes et ses connaissances profondes, il ne put jamais se rendre maître de la langue anglaise qu'il parla jusqu'à sa mort avec un fort accent. Cette situation répondait à ses aptitudes. Il dirigea le collège avec succès jusqu'à sa fermeture dans l'hiver 1862-1863, par suite du départ d'un grand nombre d'élèves comme volontaires dans l'armée confédérée.

Il venait à Paris dix ans plus tard pour la publication d'un manuscrit, tombait malade peu après son arrivée et mourait le 27 août 1872. Son corps, ramené à la Nouvelle-Orléans, repose dans le cimetière Saint-Louis, n° 2.

Son frère François concluait les arrangements pour la publication de son travail, et *Homo*, poème philosophique, œuvre posthume, paraissait en 1872. C'est un essai prétentieux pour réconcilier la religion et la philosophie, écrit en sept chants dialogués *entre une voix (Dieu) et l'homme*. Il servait à perpétuer la réputation de Dugué en Louisiane, mais ne trouvait pas de lecteurs.

R. B. Charles-Oscar Dugué, par Alcée Fortier. C. R. A. L., octobre 1907 : 250. *Living Writers of the South*, by James Wood Davidson. New-York, 1869 : 173.

1847. *Essais Poétiques*. En vente chez les principaux libraires, Nouvelle-Orléans. Imprimerie de A. Fortier, 1847. cm. 20,5 × 12, pp. 1, xix, 5, 1, 218, T. H. — Longue et intéressante préface d'Adrien Rouquette sur la littérature en Louisiane, éloge de Dugué. Compte rendu favorable dans la *Chronique*, 12 décembre 1847.

1852. *Mila ou la Mort de La Salle*, drame en trois actes et en vers, Nouvelle-Orléans. Imprimerie de J.-L. Sollée. 1852. cm. 20 × 12,5, pp. 43, T. H. — Réimprimé dans C. R. A. L., octobre 1907 : 250 ; avril 1908 : 320.

1852. *Le Cygne ou Mingo*, drame en 3 actes et en vers.

1872. *Homo*, poème philosophique, par M. Charles-Oscar Dugué de la Nouvelle-Orléans, Paris, librairie Paul Daffis, 7, rue Guénégaud, 1872. cm. 18,2 × 11,2, pp. 205-1. T. H.

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE. C. H. A.

Poème, 22 août 1842.

— 29 mai 1842.

— 14 février 1857.

— 19 septembre 1858.

Dans l'ORLÉANAIS. C. H. A.

Articles signés et non signés en 1850.

Dans le MESCHACÉBÉ. T.

Aux détracteurs de la Poésie, 19 avril 1862, poème réimprimé de ses *Essais poétiques*.

Dans le PROPAGATEUR CATHOLIQUE.

Nombreux articles. Je n'ai jamais pu dépouiller la collection et identifier son travail.

Dans C. R. A. L. T.

Réverie, poème, mars 1894 : 61.

Mila, octobre 1907 : 251, avril 1908 : 320.

Souvenirs de la Louisiane (extrait), janvier 1921 : 15.

Dans LE DIAMANT. T. H.

Souvenirs de la Louisiane, poème, 24 avril 1887.

Printemps, poème, 16 avril 1887.

Dans RENAISSANCE LOUISIANAISE.

Vers dédiés au Club Louisianais, long poème, 12 juin 1870.

DUHART ADOLPHE (H. C. L.) Pseudonyme : *Lelia D...t.* -1909.

Duhart, né à la Nouvelle-Orléans, élevé en France, professeur dans sa ville natale, succède à son ami Questy comme principal de *l'Institution Catholique des Orphelins indigents*. Ecrivain, compose une pièce de théâtre, *Lellia*, jouée en 1867 au théâtre d'Orléans, et donne des vers français aux journaux sous le nom de plume « Lelia D...t. »

1867. *Lellia*, drame. Desdunes dit qu'il fut joué au théâtre d'Orléans en 1867. Ne fut jamais imprimé très probablement.

Dans LA TRIBUNE.

Le Saule Pleureur (poème), 16 juillet 1865, dédié à Natalie Populus.

Tristesse (poème), 2 juin 1867.

DUJARDAY M^{me} HÉRY (F.).

M^{me} Héry Dujarday, religieuse française des *Dames de la Retraite de la Société de Marie*, dirigeait en 1837 une école de filles à Charleston, Caroline du Sud. Elle reçoit cette année la visite de M^{er} Portier, évêque de Mobile, qui l'invite à transporter son école à Sainte-Augustine, Floride, et s'engage à couvrir tous les frais du déménagement. Elle retarde son départ de sept mois, pour finir son ouvrage sur les *Découvertes des Portugais en Afrique et en Asie*, auquel elle travaille depuis sept ans. Dirige l'école de Sainte-Augustine pendant deux ans, à perte, et se voit refuser l'argent promis. Publie en 1841 une violente attaque contre l'évêque et ses auxiliaires, avec reproduction de la correspondance échangée sur le transfert de son école.

1841. *Correspondance*, accompagnée de pièces justificatives entre M. Héry Dujarday et M. Portier, évêque de Mobile. Nouvelle-Orléans : 1841. En vente chez les principaux libraires des États-Unis. cm. 19,8 × 12, pp. 80. T. — L'auteur signe M^{me} Héry Dujarday et aussi M. Héry Dujarday. Je pense que dans le dernier cas « M. » tient la place de « Mère », appellation donnée aux supérieures.

DUMESTRE M^{lle} MARIE (C.). 1879-.

M^{lle} Dumestre, née le 30 mai 1879 à la Nouvelle-Orléans d'un père français, René Dumestre des Hautes-Pyrénées et d'Amélie Girod, fille de Joseph Girod de la paroisse Saint-Charles.

Du côté maternel M^{lle} Dumestre est apparentée à Nicolas Girod, propriétaire de la maison meublée pour recevoir Napoléon, au moment où de riches planteurs finançaient un complot pour faire évader Napoléon de Sainte-Ilélène, avec le concours de l'ex-pirate Dominique You, et l'amener à la Nouvelle-Orléans.

M^{lle} Dumestre élevée au Sacred Heart Academy, après avoir pris ses diplômes, enseigne d'abord au Columbian Institute, puis devient directrice de l'école soutenue par l'*Union française*, poste qu'elle occupe encore.

Dans C. R. A. L. T.

Victor Hugo (ms. couronné), mai 1894 : 75.

Une Mère, janvier 1895 : 201.

Le Parfum et le Souvenir, mai 1895 : 303.

Causerie, mars 1899 : 424.

De Biloxi à Beauvoir, novembre 1899 : 571.

Le Roitelet et l'Aigle de Saint-Malo, octobre 1912 : 132. Histoire sur Chateaubriand, dont le courage est soutenu par un roitelet.

DUMEZ EUGÈNE (F.). 1824-1878.

Sa vie ressemble presque trait pour trait à celle de Jean Gentil. Eugène Dumez était né lui aussi en France, mais à Saint-Juste, département de la Marne, en 1824. Son père était Jean-Baptiste Dumez, vieux soldat du premier Empire, capitaine de grenadiers dans la légion de l'Aube, officier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis.

Après avoir terminé ses classes à l'école de Saint-Juste, le jeune Dumez entrait au collège royal de Dijon où il avait pour camarade et ami Victor Hugo. Comme Gentil, Dumez était ardemment républicain et prenait une part active à la Révolution de 1848. Directeur du *Courrier Républicain de la Côte-d'Or* à Dijon, il se montrait si obstiné dans la défense de la cause républicaine que Louis-Napoléon ne pouvait que l'inscrire au nombre des exilés de 1851.

Dumez quitte la France avec un manuscrit autobiographique de son père, le capitaine Dumez, d'une belle écriture et parfaitement relié en cuir. Dans ce document curieux le vieux soldat disait sa naissance, sa vie, ses aventures, ses batailles, ses galons et, idée bizarre (une préface annonçait qu'il écrivait pour ses enfants et petits-enfants), il détaillait toutes les aventures sentimentales d'une existence qui n'avait pas été moins fertile en « combats d'amour » qu'en luttés sur les champs de bataille. La table des matières est originale : Mes liaisons avec Pauline. — Mon départ pour assister au couronnement de Napoléon, comme membre d'une députation. — Mes amours avec M^{lle} Feretti. — Combat du 20 février à Berlin. — Bataille de Lutzen. Et pour finir : Mariage inattendu. Il est possible qu'en ces jours le romanesque fit partie des devoirs du bon soldat. En tout cas, ce mélange d'amour et de guerre, narré sans détours et de manière directe, ne manque pas de sel.

Ce document sous le bras, Dumez quitte la France et passe en Belgique où il reste trois ans jusqu'en 1854, puis il fait voile pour les États-Unis. Il est d'abord à Kansas, puis à Saint-Louis, où il devient l'ami de Louis Cortambert, le maître de la presse française aux États-Unis et le frère du fameux géographe français. De là il se dirige vers la Nouvelle-Orléans, attiré probablement par sa réputation de ville latine. Il enseigne d'abord, comme tant d'autres Français. Mais, emporté par la fièvre du journalisme, en 1857 il préside à l'accouchement d'un petit hebdomadaire français publié à la Nouvelle-Orléans, qui meurt après quelques mois d'existence. Découragé, Dumez, la même année, se rend dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste et achète le *Meschacébé*, journal hebdomadaire français, fondé en 1855 par Hippolyte de Baultte, qui était lui aussi un réfugié

politique français. Dumez a comme associé Ernest Legendre qui le quitte bientôt, si bien qu'il dirige seul le journal jusqu'en août 1862, c'est-à-dire jusqu'au moment où le manque de papier, dû à l'embargo mis sur le Sud par le Nord pendant la Guerre civile, rendait impossible l'impression. Dumez suffisait vraiment à tout : il écrit tous les articles, à l'exception des feuilletons et des annonces, compose, tire les exemplaires avec une vieille presse à main, plie, met les adresses, porte quelques numéros à la poste, et dépose sur la levée les autres que les bateaux à vapeur emporteront. En ces jours, les capitaines qui débarquaient ou embarquaient des marchandises à une plantation en dehors des escales régulières, avaient coutume d'y laisser un journal comme *lagniappe*. Qu'un capitaine y manquât par lésinerie, à son prochain passage il trouvait un message qu'il comprenait bien : « Pas de journal, pas de fret (freight). » Dumez travaille comme un démon et fait la chasse aux annonces. Il est toujours sur la brèche, prêt à défendre ses opinions les armes à la main. Bien plus, un jour, à l'époque des grandes eaux de 1859, de son cabinet — une étable à vaches abandonnée sur le terrain du Dr Weinberg — il voit un filet d'eau suinter à travers la levée ; il comprend et sans retard alerte ses voisins qui l'aident à charger sa presse sur un chariot, — cinq minutes plus tard son cabinet disparaissait dans le tourbillon des eaux. Cependant Dumez trouve le temps de lire et de se tenir au courant des choses de France : heureusement son journal n'était pas quotidien.

La Guerre civile terminée, il reprend la publication de son journal, cette fois avec un associé, son beau-frère Thomas Bellow, « mon oncle Tom » comme toute la paroisse l'appelle : bel homme, grand, cheveux blancs épais, fortes moustaches, qui tenait un magasin d'approvisionnement général à trois milles du bureau de poste d'Edgar, de l'autre côté du fleuve, en face de l'imprimerie du journal. Ce vieillard se tenait scrupuleusement propre, portait chemise blanche à plis, avec col et cravate de linon. Il n'endossait son veston que pour aller à l'église, mais avait toujours un gilet.

Le voisinage était riche en planteurs créoles qui avaient fait de brillantes études en France, et en Français qui avaient quitté leur pays pour raisons politiques. Tous aimaient à causer. Ils estimaient tant « mon oncle Tom » qu'ils se rencontraient tous les jours dans sa boutique. Ils s'asseyaient sur des barils ou des chaises et discutaient les nouvelles du pays, puis, le sujet épuisé, se lançaient dans la politique américaine et française. Quand ils étaient fatigués, l'un d'eux proposait un vermouth, — un bon vieux vermouth de France, — et ils s'en allaient.

Dumez sait que Bellow ne peut lui être d'aucune utilité pour l'impression du journal ; mais il connaît son influence, et sa boutique est le coin du monde où il peut tâter le pouls de la communauté. Toutes les fois que Dumez veut jauger l'opinion publique ou trouver des matériaux pour un article de fond, il commande à son nègre de le transporter au delà de la rivière, dans la boutique de Bellow.

Faire vivre un journal est dur, la collection le prouve. Avant la guerre, il était vivant, suggestif ; les œuvres des meilleurs auteurs français y paraissaient en feuilletons — aucune loi internationale ne l'empêche. Après la guerre, il est insipide, plat ; plus de poèmes, plus d'articles tirés des revues françaises : il est trop pauvre pour s'abonner aux journaux parisiens afin de les piller. Dans la dure période de Reconstruction, Dumez par ses articles pleins de bon sens aide les gens de Saint-Jean-Baptiste à supporter l'orage, comme Gentil le fait pour les paroissiens de Saint-Jacques. Peu à peu le journal reprend de l'intérêt. Il insère des feuilletons d'Eugène Sue, Paul de Kock, Alphonse Daudet, Emile Zola, Alexandre Dumas, etc... Dumez, imprimeur, n'a pas le temps, comme Gentil, de composer les feuilletons ! La poésie y reparait et les Revues de Paris fournissent des articles politiques et scientifiques. Vers le temps où Lafcadio Hearn vient à la Nouvelle-Orléans en 1878, le *Meschacébé* est varié et vivant ; Hearn en tire pour son journal quelques passages comiques, écrits dans le gombo français des nègres. J'ai trouvé articles sur articles que Hearn prenait dans le *Meschacébé*, qui les tirait des journaux français en tout ou en partie. C'est par ce journal que Hearn apprit l'existence de revues françaises comme *Mélusine* ; et une grande partie de sa réputation en matière de folklore, Hearn la doit en réalité aux rares qualités d'éditeur que possédait Dumez. Si le *Meschacébé* exerçait une telle influence sur l'esprit d'un Hearn, on peut deviner son rôle dans la diffusion de la culture française parmi les paroisses les plus reculées de la Louisiane.

Dumez épouse une Créole, a des enfants, mais, contrairement à Gentil, ne retourne jamais en France. Il travaille jusqu'à la fin et meurt sous le harnais. En 1878 une terrible épidémie de fièvre jaune ravage la Louisiane. Le 18 octobre, cette fièvre terrassait Dumez au bout de trois jours. Il est enterré dans le petit village d'Edgar, où il avait si bien travaillé pendant 21 ans. Son père avait été un loyal soldat de France ; Dumez fut le soldat fidèle de son pays d'adoption.

R. B. *Eugène Dumez*, c. R. A. L. novembre 1878 : 205. *Meschacébé*, « Eugène Dumez », 26 octobre 1878, article nécrologique par son ami Jean Gentil.

Nécrologie de Eugène Dumez, éditeur du *Meschacébé* depuis 1858, à la Nouvelle-Orléans, 18 octobre 1879.

Dans le *COURRIER RÉPUBLICAIN DE LA CÔTE-D'OR* de Dijon, France 1849-1851.

Dans l'*UNION DE LA NOUVELLE-ORLÉANS*, quelques mois en 1857.

Dans le *MESCHACÉBÉ DE SAINT-JEAN-BAPTISTE* de la Louisiane 1857-1858. Articles non signés pour la plupart.

DUPAQUIER D^r AUGUSTE (F.). 1837-1879.

Auguste Dupaquier était le fils de Claude Dupaquier, ouvrier français qui avait quitté Paris en 1851, avec sa femme et ses quatre enfants pour venir à la Nouvelle-Orléans. Auguste avait alors quatorze ans. Ancien élève du collège Sainte-Barbe, il possédait une bonne éducation et, une fois en Louisiane, se mit à étudier la mécanique ; il épouse Sophie Lasserre le 13 février 1858 et se lance dans l'étude de la médecine.

En 1865 l'Homeopathic Faculty de Saint-Louis lui délivre un diplôme, il revient à la Nouvelle-Orléans et y exerce. Il travaille nuit et jour pendant la terrible épidémie de fièvre jaune qui dévaste la Nouvelle-Orléans en 1878, ruine sa santé et meurt le 6 avril 1879.

Dans C. R. A. L. T.

Les Doryphores, septembre 1877 : 94.

De l'H dite aspirée, janvier 1878 : 134.

La machine Gramme et ses applications, septembre 1878 : 190.

Découverte de l'anesthésie, septembre 1878 : 197.

Rapport sur les Xylophages, novembre 1878 : 212.

Faune et Flore de la Louisiane, novembre 1878 : 215.

DUPATY CHARLES (F.). -1884.

Charles Dupaty, imprimeur, quitte Auch, sa ville natale en France et est à la Nouvelle-Orléans un peu avant 1840 ; travaille quelque temps avec son frère Joseph, imprimeur lui aussi, à *l'Abeille*. En 1855 ils forment une association de typographes et lancent un hebdomadaire français, *Le National*. L'année suivante R.-P. Théard, maître imprimeur, achète les parts de Joseph Rivero, A.-H. Elie, L.-J. Even, et avec les autres associés, Charles de La Bretonne et les deux Dupaty, forme une nouvelle société qui reprend le journal sous le nom de R. P. Théard, de La Bretonne et Compagnie.

À la disparition du *National* en 1858, Charles Dupaty monte à Napoléonville, et achète *Le Pionnier d'Assomption* à Eugène Supervielle, qui l'avait fondé huit ans auparavant.

La tentative courageuse mais stupide de Maximilien à Mexico enflamme l'imagination de Charles, qui vend *le Pionnier* à son frère Joseph et se rend au Mexique pour fonder un journal français, le *Journal du Commerce* à Matamoras. Il se brouille avec les autorités en critiquant le gouvernement de la cité, qui ne fête pas l'anniversaire de la naissance de Napoléon le 15 août et qui tolère des discours contre Napoléon dans un banquet officiel, bien que « Napoléon soit venu offrir généreusement au Mexique l'appui de son drapeau glorieux quand le pays agonisait sous le coup de révolutions sans fin ». Sa boutique est fermée par la police pour un mois. Dupaty dégoûté quitte le Mexique, « résolu à n'y point remettre les pieds avant que Maximilien ait nettoyé les écuries d'Augias ». Il est à la Nouvelle-Orléans en 1866 et dirige *Le Courrier Français*. Quand son frère meurt en 1867, il reprend le *Pionnier* à Napoléonville, se jette dans la politique et représente son district à la State Legislature. Il regagne la France et meurt à Auch, le 8 septembre 1884.

Suzanne Dupaty, sa veuve, administre le *Pionnier* jusqu'en 1903, date à laquelle elle le vend à The Pionnier Publishing Co Ltd.

R. B. *L'Avant-Coureur*, 17 mars 1866. *

Dans LE NATIONAL (N. O.). Articles de 1855 à 1858.

Dans LE PIONNIER D'ASSOMPTION. Articles de 1858 à 1884.

DUPATY JOSEPH (F.). -1867.

Joseph Dupaty, imprimeur, né à Auch, France, vient à la Nouvelle-Orléans en 1840, avec sa femme, Anne Quank¹, et trouve du travail à l'*Abeille*. Il entre dans un groupe de typographes en 1855 pour lancer *Le National*. Pendant l'absence de son frère parti pour le Mexique en 1860, il édite *Le Pionnier* à Napoléonville. Il meurt le 9 septembre 1867.

R. B. *Godspeed's Biographical and Historical Memoirs of Louisiana*, vol. I, p. 391. *L'Avant-Coureur*, 17 mars 1866.

Dans LE NATIONAL (N. O.), 1855-1858.

Dans LE PIONNIER D'ASSOMPTION (Napoléonville), 1860.

1. Le *Godspeed Biographical and Historical Memoirs of Louisiana*, p. 394, vol. I, donne Anne Quank, mais quelques-uns de ses descendants disent qu'elle s'appelait Anne Cussac.

DUPERRON JEAN (F.). Pseudonymes : *Un amateur de Poésie, Un invalide (de corps et d'esprit)* — M. D... ?-1836.

Jean Duperron, Français venu à la Louisiane avant 1822, car l'annuaire de la Nouvelle-Orléans pour 1822 le mentionne comme professeur de français et d'anglais. Il se délasse de l'enseignement en écrivant des vers. Dans une lettre en 1827, il fustige *l'Abeille* qui ne publie jamais de poésie et lui envoie un de ses poèmes : *Dédié au Général Jackson*. Il décrit sa glorieuse victoire à la Nouvelle-Orléans et fait des vœux pour son élection à la présidence des États-Unis. Ce fut le point de départ d'un flot de poésies pour et contre la candidature de Jackson.

Duperron s'enflamme pour Zizine, car le 29 juillet 1828 il la compare à Vénus dans un poème où il vante ses charmes, que publie *l'Abeille*. De la poésie exotique il passe à la poésie politique et célèbre le triomphe de Jackson.

Le 25 juin 1828, *l'Abeille* annonce la publication prochaine du recueil complet des poésies fugitives, érotiques et politiques de « M. D... ». Je ne puis dire si la publication eut lieu, car je n'en ai pas trouvé trace en Louisiane, mais elle a pu se faire à Paris.

L'Abeille du 1^{er} Décembre 1832 annonçait que M. J. Duperron, dit « le barde de la Louisiane » avait obtenu un prix de l'Académie Royale de France.

Quatre ans plus tard, cet obscur professeur français dont la poésie est sans valeur, à en juger par les échantillons parus dans *l'Abeille*, honoré par l'association littéraire la plus distinguée de l'Europe, meurt à la Nouvelle-Orléans.

1828 (?) *Recueil complet des poésies fugitives, érotiques et politiques de M. D. (?)*

Dans *L'ABEILLE* (N. O.).

Dédié au général Jackson, 13 novembre 1827.

Poème, 5 décembre 1827.

Poème, 21 juin 1827.

Dédié à une aimable beauté, 29 juillet 1828.

Dédié au général Jackson, 5 mars 1829.

Poème, 21 juillet 1829.

Ma réponse, 18 octobre 1832.

DUPLESSIS W.-F.-C. (G.).

Duplessis, enregistreur de testaments d'après l'annuaire de la Nouvelle-Orléans, de plus artilleur dans la batterie de la milice sous les ordres du major Gally, s'élève contre la nomination d'un médecin qu'il regarde comme incompetent, et expose son différend avec son commandant dans un placard.

1846. *Mémoire d'un artilleur du Bataillon d'Artillerie commandé par le Major Gally*, une feuille 41 $\times$ 37, signée Duplessis et datée de la Nouvelle-Orléans, 30 mai 1846. T.

DUPOY DE HOURS GASTON (F.).

Français, directeur-gérant de *Progrès et Liberté* — bulletin mensuel de la Franc-maçonnerie, publié en français à la Nouvelle-Orléans.

DU QUESNAY ADOLPHE LEMERCIER (C.). 1839-1901.

La famille de du Quesnay va de France à Saint-Domingue et lors du Soulèvement nègre se rend à la Jamaïque, où Adolphe naît en mai 1839. Quelques années plus tard il est en France avec ses parents, est élevé à Versailles et à Paris, et devient un excellent musicien sous la direction de Malandran.

Vers 1860, son père qui ne peut tenir en place conduit sa famille à la Nouvelle-Orléans, où le jeune du Quesnay devient professeur de musique.

En 1892 il fait un tour à Paris et y publie un petit volume d'essais écrits en prose poétique.

Il meurt à la Nouvelle-Orléans en 1901.

1892. *Essais littéraires et dramatiques*, par Ad. Lemerrier du Quesnay. Le mal d'Oreste, poème dramatique, Nouvelles : Sursum Corda ! — Chant d'Ipomœa — Un été à la Grand'Ile. — Paris. Librairies-Imprimeries réunies. May, Motteroz, Drs. 7, rue Saint-Benoît 1892, 18,5 $\times$ 11,7. pp. 243 T.

Dans L'ABEILLE.

Sursum Corda ! 20 septembre 1891. Réimprimé dans son livre.

Un été à la Grand'Ile, 15 septembre 1898. Réimprimé dans son livre.

DURAC Dr (F.).

Le Dr Durac, Français, vient à la Nouvelle-Orléans vers 1852, et y exerce la médecine pendant seize ou dix-huit ans.

R. B. *Renaissance Louisianaise*, 14 octobre 1868.

1863. *De la Fièvre Jaune et des épidémies* de 1853-1854-1858 dans la Paroisse Lafourche par le Dr Durac. Nouvelle-Orléans. Imprimerie de l'*Estafette du Sud*, 122 rue de Chartres, 1863, 20,2 $\times$ 13, pp. 78. T.

DUREL J. M., P. et P. F. — D. M. P. (C.). 1819-1874.

Le 12 septembre 1869, à l'heure la plus noire de la Reconstruction, quand la Louisiane était volée et humiliée par la domination

des aventuriers noirs, quand la colère impuissante des blancs était à son apogée, un petit hebdomadaire français gaîment satirique, *Le Carillon*, se présentait aux public de la Nouvelle-Orléans comme « Journal peu politique, encore moins littéraire, et pas du tout sérieux. » Pas de nom de directeur ni d'éditeur, car en ces jours attaquer le Gouvernement c'était la prison.

Le Carillon dans son premier numéro avait l'audace de dire que, si tous ces aventuriers étaient chassés comme des vagabonds, les fonds d'État monteraient assez haut pour sauver le pays de la banqueroute. Il lançait de telles foudres contre ces hommes du Nord interlopes et contre le népotisme du président Grant que toute la Nouvelle-Orléans trouvait dans le rire un exutoire à sa haine et ne pouvait plus se passer du journal.

Chaque numéro était une sorte de film de la lutte politique, et tous les numéros projetés successivement sur l'écran de l'esprit offraient une peinture saisissante de la réaction des Louisianais contre la Reconstruction. Le journal était écrit par des Créoles, qui ne savent pas contenir leurs émotions comme les Anglo-Saxons ; il n'en était que plus impressionnant.

La collection du journal montre les haines chauffées à blanc alternant avec le sombre découragement ; la révolte obstinée des habitants du Sud contre la domination humiliante du Noir, renforcée par les baïonnettes du Nord ; et finalement la formation de la Ligue Blanche, qui permettait à la Louisiane de recouvrer sa liberté avec sa dignité : le tout assaisonné d'humour satirique et vengeur, — toujours latin et parfois rabelaisien, — l'humour de l'homme qui se rend à la guillotine et qui brave les sans-culottes.

Le Carillon est le porte-parole d'une classe dirigeante, dressée par la tradition de générations qui ont détenu le pouvoir et qui, tout à coup, par les hasards de la guerre, est forcée de se soumettre à des esclaves noirs qui furent sa chose. Elle aurait été moins renversée si les mules dont elle se servait pour tracer le sillon où poussent la canne à sucre et le coton avaient pris les rênes du pouvoir.

Le Carillon donnait de temps à autre des biographies de ces législateurs noirs, de ces maîtres du pouvoir, et leur ironie amère décelait l'humiliation et le ressentiment des gens du Sud. Ils ne pouvaient digérer qu'un Soulouque, ce sommelier noir bien stylé de M. Sosthènes Allain, gastronome créole réputé, fût membre de la Législature, bien qu'ils fussent amusés de l'entendre répondre quand on lui demandait comment il pouvait faire de si beaux discours : « N'ai-je pas écouté, quand je me tenais debout derrière la chaise de

N^o



2.

LE CARILLON.



JOURNAL peu politique
ENCORE MOINS
et
PAS du TOUT LITTÉRAIRE
SÉRIEUX.



mon maître, les conversations des plus grands orateurs de la Louisiane : Gayarré, Hunt, Grymes, Pitot et Mazureau ? » .

Encore Soulouque était-il supporté plus facilement que d'autres détenteurs des charges publiques d'origine noire, qui réclamaient l'égalité des races : comme Ingraham, ancien domestique à bord d'un vapeur, *le Natchez*, devenu sénateur et général de brigade dans la milice, ou comme Barber, surnommé Zozo Tortue, noir du plus bel ébène, qui de cuisinier dans la Washington Artillery était passé percepteur dans le port de la Nouvelle-Orléans et général dans l'état major du Gouverneur, ou encore ce nouveau venu paré du joli nom de Percy Bysshe Shelly Pinchback (que *le Carillon* appelait Petit Bâtard Singe Pinchback). Cet être étrange était le fils d'un planteur de Géorgie et d'une octavone ; son père l'avait affranchi après l'avoir placé comme domestique à bord d'un vapeur qui faisait le service entre Cincinnati et la Nouvelle-Orléans. Air distingué, presque blanc de couleur, lutteur et joueur, président du Sénat d'État et à l'occasion Lieutenant-Gouverneur et Gouverneur pendant une courte période, après la mise en accusation de Warmoth.

Cette Législature « black and tan », ce *Sénat Radicanaille*, comme l'appelait *le Carillon*, montrait le niveau de son intelligence quand, comme premier acte officiel, il votait l'ouverture d'une buvette où ces hommes d'État bariolés pourraient, sans bourse délier, se procurer boissons et cigares. *Le Carillon* flagellait ce corps auguste dans une série d'articles intitulés : *Ménagerie Législative*. Le Gouverneur aventurier Warmoth était baptisé le Grand Manitou et chaque membre de la Législature recevait le nom d'un animal. Pinchback était le Gorille, Antoine *Le Petit Singe de la Calle-basse* ; d'autres avaient noms : Macaque, Babouin, Civette, Oppossum, Serpent à sonnettes, Grillon, Cochon, Grenouille, Perroquet, Sale Chien, Ane, Bison, Orangoutang. Les articles commençaient toujours ainsi : « Le Chacal sur son perchoir, 50 bêtes étant présentes, le Veau de nickel fit la prière. Quel Dieu ces animaux peuvent-ils prier ? » Suivait une parodie des décisions prises dans la semaine par cette Législature.

Le point de mire de ces invectives était le plus souvent un nègre très petit et très noir, barbier à Shreveport avant de se lancer dans la politique. Son nom officiel était Antoine C. C., mais le sens des initiales est inconnu : était-ce Caius César, ou Carolus Caesarus ? *Le Carillon* préférerait le baptiser César Caïman. Ce nom de « crocodile » inspirait un divertissant poème, en patois négro-français, qui annonçait la formation d'une société pour la protection des animaux, afin d'empêcher les gens de battre les chiens qui les mordent et les

petits enfants d'arracher aux mouches leurs ailes ; cette société prendrait sans doute sous sa protection : Antoine qui pouvait prouver qu'il était caïman, Barber qui pouvait prouver qu'il était oiseau (zozo) et Badger, chef blanc de la Metropolitan Police si détestée, qui pouvait prouver qu'il était pourceau.

Le dandysme d'Antoine — (toujours dans la rue en chapeau haut-de-forme, complet de drap noir fin, gants verts et canne) — offrait une cible facile au *Carillon* qui divulguait l'abandon de Mirabelle, son ancienne maîtresse, au profit de Françoise, géante de 215 livres, *ex-marchande de calas*, qui menait son seigneur et maître par le bout du nez et le forçait à l'épouser et à légitimer leurs enfants par un acte de la Législature.

Le Carillon peignait continuellement Antoine dans des situations ridicules : recevant un coup dans le fond de son pantalon pour vol d'ocre, les yeux pochés par sa « 3/4 » furieuse de ses attentions pour d'autres souillons, chassé d'une confiserie pour sa défense du Civil Rights Bill et pour son désir de prendre un soda dans une maison où l'on ne servait que des blancs. Et *le Carillon* carillonnait sans se lasser. Une autre fois, à l'occasion d'un bal costumé donné par 24 sénateurs noirs, accompagnés de leurs 57 légitimes épouses, *le Carillon* déclarait qu'Antoine y était venu déguisé en ..., dans l'espace blanc, une tête de daim portant bois, pour suggérer l'idée que « la lieutenant-gouverneuse » — c'était le nom donné à Françoise — l'avait orné de cornes à cause de ses infidélités. Puis c'était la description supposée d'un grand dîner donné par Françoise, « aussi blanche que l'as de pique ». Parmi les invités on remarquait le général Longstreet, officier confédéré de l'état-major du général Lee, qui avait accepté le poste de collecteur d'impôts et de commandant de la milice d'État aux mains des aventuriers. Et, pendant qu'Antoine dans la chambre voisine préparait l'absinthe, sa « lieutenant-gouverneuse » était sur les genoux de Longstreet. Il y avait aussi le gouverneur Kellogg qui, jaloux, donnait à son hôtesse un baiser si bruyant qu'Antoine entraînait dans la salle en courant, persuadé qu'une querelle avait lieu, et ne savait où se cacher. Pendant le dîner les invités buvaient à qui mieux mieux, et Françoise avait tant mangé et tant bu qu'on dut lui enlever robe, corset, chaussures, bas et même « grecian bend » pour ne lui laisser que sa chemise. Aux toasts, en gombo-français, elle portait « la santé de ce distingué et brave général confédéré qui est ici ce soir, et dont la trahison — (c'est le mot du *Carillon*) — sera toujours gravée sur les tablettes ensanglantées de notre histoire ». Longstreet protestait contre l'insulte, disait qu'il n'était pas confédéré, qu'il regrettait de l'avoir été,

DI MANCHE, 4 JANVIER, 1874.

GREAT ATTRACTION!



ARRIVEE DE LA GRANDE

MENAGERIE.

Prix d'entrée : 5 sous.

L'HOMME-CHIEN,
LA FEMME SANS SEXE,
L'ORANG-OUTANG BARBIER

—ET—

5 MARS

OU LE

MANGEUR DE LOUISIANAIS,
sont enfin revenus!

MM. KELLOGG, LONGSTREET et Co., ont
l'honneur d'informer le public de la Nou-
velle-Orléans qu'ils feront, le

Lundi, 5 Janvier, 1874,

rue Dryades, entre Canal et Commune, l'ou-
verture de leur

GRANDISSIME MENAGERIE.

On y verra toute sorte de bêtes et les curio-
sités les plus épatantes qui aient été pro-
duites par la Nature en délire.

Un grand nombre de Gorilles, de macaques,
de bêtes fauves, de babouins, etc., font
partie de la Compagnie.

Trois heures après l'ouverture de la Ménage-
rie un *petit nègre*, ayant occupé la posi-
tion de Lieutenant-Gouverneur dans l'A-
frique Centrale, fera des sauts périlleux
surprenants et se raserà sans miroir.

Le spectacle se terminera par une pantomime
patriotique intitulée :

5 MARS

OU

L'ASSASSIN DE 3 LOUISIANAIS.

N. B.—On peut fumer dans la salle de
spectacle. La pluie n'empêchera pas la re-
présentation, et le public est prié de se munir
de désinfectants.

L

Nou
plus à
pour i
pillard
1868, e
Warmot
Etat; m
te méda
pensen
langay
n'eût
nos a
pour :
Ces
appartie
qui, imm
Convent
rent à
les ra
donné
que l'
on fit
moral
des pag
toire.

Ces t
Chacun
dace—s
bile int
à l'heur
pelant
de le
pris
avait
milles
disting
En i
sultée
les p
magin
les jour
la prosp
instant
tude
ceux
que
alcé
et d
doul
que
et qu
aband
influe
intér
neuv

et qu'il était maintenant « un Yankee au ventre bleu, l'ami des nègres ». François, du Missouri, sans perdre de temps demandait à voir son ventre et, sur son refus, elle le traitait de couard, de menteur, de voleur, de vaurien, disait qu'Antoine lui-même valait cent fois mieux et que le bout de son petit doigt à elle valait plus que toute la carcasse de ce traître, aujourd'hui soi-disant général de la Confédération, demain général Yankee, et après-demain général au nom de celui qui le paiera quatre « escalins ». François était tellement en colère qu'elle essayait de chasser à coups de pied Longstreet dans la rue, mais celui-ci ne se laissait pas faire : il empoignait la virago et tombait avec elle ; ils descendaient en roulant (elle toujours en déshabillé) les degrés du perron au bas desquels ils étaient arrêtés. Après une nuit passée en prison, le juge les élargissait sur cet attendu nouveau que les lois sont faites pour ceux qui doivent les subir et non pour ceux qui les font. Ce tableau rabelaisien s'achevait sur une peinture de l'ignorant petit lieutenant-gouverneur noir en train de contempler, le lendemain matin, son énorme femme encore vêtue de sa chemise souillée par la boue et de la menacer du doigt en disant : « O tempora ! O mores ! » Tout cela était égrillard et propre à décharger les nerfs surtendus des Créoles.

Mais le *Carillon* n'était pas toujours cet enfant terrible qui tirait la langue et secouait les carcasses de ses ennemis. Il ôtait parfois son masque et montrait son visage angoissé, comme dans le résumé des faits importants de 1874 : « Trois cent soixante-cinq jours, six heures et quelques minutes d'esclavage abject ajoutés à tous ceux que nous avons passés dans la souffrance », ou bien encore dans cette annonce funèbre l'année suivante :

« Morte

le 4 janvier 1875, la République américaine. Née le 4 juillet 1779, elle a succombé sous les coups du parricide U. S. Grant. »

Les spéculateurs sans scrupules continuaient à outrager les Louisianais. D'abord les « Star cars », comme on les appelait à cause d'une grande étoile noire peinte sur les côtés, étaient mis à la disposition des Nègres qui pouvaient maintenant se promener avec les Blancs dans les voitures publiques. Puis on accordait aux Nègres le droit de vote. A la première élection, 80.000 nègres étaient inscrits contre 5.000 Louisianais blancs. Le Civil Rights Bill suivait, qui ouvrait aux nègres tous les hôtels et restaurants, avec amende pour ceux qui refuseraient de les recevoir. Les nègres étaient partout : dans les voitures publiques, dans les bars, dans les théâtres, dans les restaurants, même à l'Opéra dans les loges de la corbeille, mais

ici pour une saison seulement. *Le Carillon* invitait ses lecteurs à ne plus aller à l'Opéra tant qu'on leur ferait de tels affronts, et publiait les noms des restaurateurs ou directeurs de théâtre qui ne permettaient pas aux nègres des se mêler à leurs maîtres blancs.

Les noirs ripostaient et le mulâtre Pinchback, que le gouverneur Kellogg avait envoyé à l'Exposition de Vienne « comme l'un des produits les plus curieux de la Louisiane », menaçait à son retour les blancs de tout mettre à feu et à sang. *Le Carillon* faisait alors remarquer que « ce pseudo-gouverneur et ce pseudo-sénateur n'avait rien appris dans son voyage à l'étranger ».

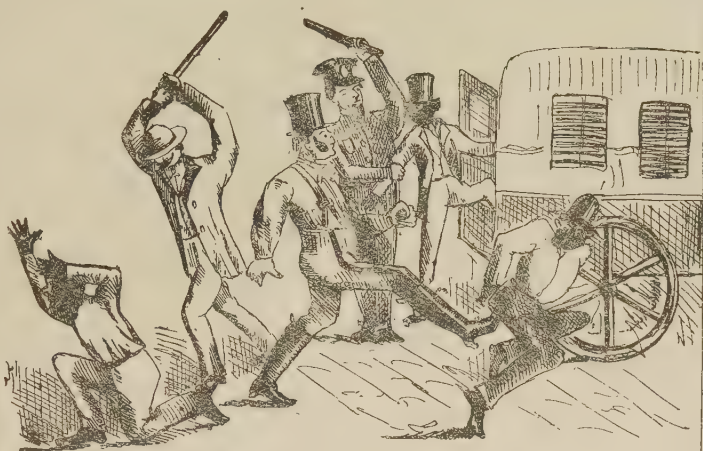
La Nouvelle-Orléans était un magasin à poudre toujours prêt à faire explosion. *Le Carillon* soulignait la tension des rapports entre gens du Sud et Nègres soutenus par leurs alliés les aventuriers. Il écrivait : « Le *Picayune* annonce un terrible massacre de blancs pour le 4 juillet. Il dit que les Nègres ont pris la résolution de s'armer et de frapper tout propriétaire qui refuserait de leur servir à boire. Après le meurtre des hommes blancs, ils achèveront leur orgie non pas en assassinant les femmes blanches, mais, pour mettre en pratique leur théorie d'égalité sociale, en jouissant d'elles. Ainsi l'American Independance Day sera célébré d'une part par le massacre en masse de tous les blancs mâles, et de l'autre par la fabrication en gros de petits mulâtres, race moins utile à la société que le produit adultère d'une carpe et d'un lapin.

« En conséquence, hommes de la Louisiane, timides ou braves, respirez pour la dernière fois ce soir avant 6 heures ; et vous, femmes de Louisiane, vieilles ou jeunes, laides ou belles, vivez, mais vivez pour donner, vers le 4 avril 1875, à notre chère Louisiane des preuves innombrables de votre fécondité ! Ouf !

« En conséquence, Louisianais, attention ! N'oubliez pas que prudence est mère de sûreté, — il se peut que *Picayune* ait donné une fausse information — votre devoir sacré est d'être prêts pour la lutte. Aux armes ! chargez vos revolvers, nettoyez vos fusils ! N'attaquez pas — mais si les nègres tuent l'un de vous, si vous apprenez que la rafle des femmes est commencée, alors n'hésitez plus ; serrez les rangs, chargez les bandits, massacrez les coupables, ne faites taire vos fusils que lorsque vos consciences vous diront : vous méritez les remerciements de la Providence. vous avez nettoyé la Louisiane. »

Les gens de la Louisiane avaient d'autres soucis. L'élection engendrait la corruption, et des meurtres politiques étaient souvent commis surtout dans les paroisses de la campagne. Les détenteurs des charges publiques n'avaient plus aucun sentiment de la morale. Un président de bureau d'élection, nommé Beau, apportait les urnes

Esprit Yankee



Au Nord.



Au Sud.

de Soto Parish à la Nouvelle-Orléans et prétendait ne les dépouiller que devant les autorités; il les cachait dans la maison de prostitution de Lou Dudley en attendant de connaître le parti qui lui paierait le plus cher le privilège de compter les votes en faveur de ses candidats. Les Nègres aussi savaient utiliser leurs droits : l'un d'eux était arrêté avec 27 cartes d'électeur dans ses poches.

Vol et corruption! *Le Carillon* accusait le gouverneur Warmoth d'avoir vendu 12.000 dollars à John E. Ludeling la présidence de la Cour Suprême de la Louisiane, qu'il appelait la *Cour Suprême d'Injustice*, puis déclarait que le Premier Juge rentrait dans ses fonds en volant les chemins de fer, grâce à une entente secrète avec les receveurs qu'il avait nommés lui-même.

La corruption gagnait la presse. *Le Carillon* annonçait la banqueroute du *New Orleans Times* et disait que Weed, son propriétaire, avait été « vomi en Louisiane par le Connecticut et qu'il devait 100.000 dollars, bien que la gouverneur Warmoth lui eût donné 146.810 dollars au lieu des 20.810 qui lui étaient dus ».

Le gouvernement de l'État devenait si éhonté qu'un auteur anonyme qui publiait une histoire de la Louisiane dans *Le Carillon*, arrêta son travail à l'élection du premier gouvernement pris chez les aventuriers, parce que, disait-il, continuer serait remuer trop de boue.

La dette publique atteignait la valeur de toutes les propriétés, et le *Carillon* écrivait : « non seulement les voleurs ont pris tous les revenus de notre État, mais il ont dépouillé nos enfants et nos petits-enfants en engageant le crédit de l'Etat et en empochant ses revenus ».

Bonne vache à lait, la Louisiane était à sec, et le *Carillon* emporté par une rage impuissante lançait des invectives extravagantes. Warmoth était « un crachat de Satan » et Kellogg son successeur « un pourceau renégat, sans foi et sans honneur, un couard prêt à lécher les pieds des nègres pour arriver à ses fins ». La Convention radicale était un *Calalou Crocodilo-Senegambico Radical*, et ses membres « un ramassis de peaux graisseuses, sales et puant le nègre ».

Chaque fois qu'un navire de guerre fédéral remontait le fleuve et que les officiers invitaient les dames à bord, *Le Carillon* disait qu'il ne pouvait croire qu'une fille de Louisiane se dégraderait au point de « se pavaner sur les vaisseaux de guerre yankee de Grant l'ivrogne, insulter les voiles de crêpe et les larmes des veuves de tous ces nobles martyrs qui versèrent leur sang pour nos libertés, et s'afficher avec des soldats dont les canons sont toujours prêts à cracher la mort sur notre cité, au premier ordre de Grant. Non! Non! nous nous refusons à croire qu'une enfant de notre État

puisse danser sur les cadavres de nos héros, avec les compagnons et les frères d'armes de ceux qui les ont tués ».

Tragédies dans toutes les pages du *Carillon* ! Norton, l'un des assassins de métier à la solde de Kellogg, donne un coup mortel au pauvre vieux Bourdonnaye, sur sa remarque que les Ligueurs Blancs ne sont point des poltrons — M^{lle} Lacour est emportée par des nègres à Colfax et meurt.

Tout cela entretenait la fureur croissante des Louisianais et amenait la formation de la White League pour assurer le retour au pouvoir de la race blanche. La Ligue tenait sa première réunion le 27 avril 1874 à Opelousas, se répandait rapidement dans les autres paroisses, mais ne gagnait la Nouvelle-Orléans que le 25 juin. En juillet elle avait un centre actif dans tous les quartiers de la ville, des munitions et des fusils de contrebande, des hommes qui s'exerçaient au tir dans les greniers et les presses à coton. Le *Carillon* encourageait le mouvement par des articles enflammés. Le 14 septembre 1874 cinq mille Ligueurs Blancs quittaient leurs occupations, armés les uns de fusils de guerre, les autres de fusils de chasse et engageaient une bataille rangée avec la Police Métropolitaine, au bas de Canal Street. On eût dit Paris pendant la Commune. Toutes les rues transversales étaient barricadées avec des chariots couverts de plaques d'égoûts. Trente-deux hommes furent tués et soixante-dix, blessés.

La haine grandissante entre races, l'assaut d'aventuriers pour piller un État sans défense, le soulèvement d'un peuple orgueilleux jusque dans sa défaite et poussé au combat par l'instinct de conservation, toute cette réalité humaine et vivante est conservée dans les pages du vieil hebdomadaire créole.

Gagné à sa cause, j'ai voulu connaître l'histoire de P. Durel, le rédacteur en chef du *Carillon*. J'ai cherché en vain pendant deux ans; à la fin, de l'autre côté de la rivière en face de la Nouvelle-Orléans j'ai découvert une vieille petite dame, l'unique survivante des enfants du journaliste. Je la trouvai en train de coudre sur la galerie d'une petite maison double à Algiers. Toute sa personne évoquait 1880, sauf la coiffure de ses cheveux blancs. Quant à l'anglais ! — elle était heureuse que « Monsieur parlait français » — l'anglais est si difficile et elle était trop vieille pour l'apprendre, bien que les siens eussent vécu à la Louisiane depuis plus de cinq générations.

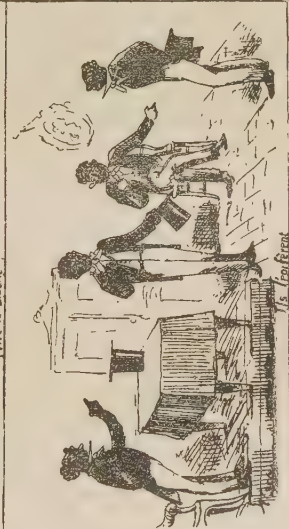
Elle me quitte un instant pour aller dans sa maison et revient avec une petite boîte d'étain qui contient des trésors émouvants; elle



Vive la Liberté !



Allons au combat volontiers !



Ils fuyèrent



C'est bien la peine !

l'ouvre et me dit : « C'est tout ce que je possède. J'ai déménagé tant de fois, j'ai vécu avec tant de parents que j'ai donné les portraits de famille au Cabildo et vendu tout le reste. »

En combinant les renseignements fournis par les chiffons de papier de la boîte et les souvenirs décousus de cette vieille femme, j'essaie de reconstituer l'histoire de Durel.

Fils d'un Créole, Jean-Baptiste Durel, et de sa femme Elizabeth-Héloïse de Glapion, il était né à la Nouvelle-Orléans le 16 décembre 1819. Suivant la coutume française, il est baptisé avec un chapelet de prénoms, entre autres Jean-Marie et Pierre Forester, et c'est l'explication (au dire d'un de ses parents) des arrangements variés d'initiales dont il signait ses articles : J. M. ou P. ou P. F. Durel. Mais j'emploierai le nom sous lequel la plupart de ses amis l'ont connu : Forester Durel.

Forester Durel perd son père de bonne heure. Sa mère est presque sans ressources. Elle l'emmène en France où elle veut vivre chez les parents de son premier mari. Forester Durel grandit, prend ses inscriptions à l'École de Médecine de Paris, obtient son diplôme de D. M. P. et devient interne dans un hôpital.

A ce point de son récit, la vieille dame fouille sa boîte, en sort un tortillon de papier bleu fané qu'elle déroule avec soin et dégage une espèce de petit œuf blanc. Avec orgueil elle s'écrie : « Il a enlevé cette pierre du corps d'un petit garçon. C'était sa première opération et la guérison fut complète. Si cela peut vous aider dans vos travaux littéraires, je vous la donne. » Je proteste que je ne veux pas la dépouiller de ce souvenir ; alors elle prend la miniature d'un beau et charmant jeune homme à figure poétique, à cheveux noirs et à petite moustache, habillé élégamment et portant une cravate noire : « c'est mon père le jour de son mariage », me dit-elle, et elle se mit à me parler de sa mère.

Caroline Duchamp de Pédesclaux était allée à Paris avec son père, le président de la *Banque de l'Amérique*, rue de Toulouse à la Nouvelle-Orléans. Le jeune Dr Durel rencontrait la jolie Créole, l'aimait et l'épousait le 20 avril 1843. Le couple vivait à Paris et avait deux jumelles et un garçon. En 1845 le docteur emmenait sa famille à la Nouvelle-Orléans. Il y exerçait la médecine pendant dix ans, puis allait s'établir sur la paroisse Saint-Jacques.

Au début de la Guerre civile, le Dr Durel s'engage comme médecin dans l'armée confédérée et fait toute la campagne. A son retour, la fortune de sa femme et ses propres économies ont été englouties dans la débâcle générale, sa clientèle a disparu. Tout est à recommencer, mais cette fois la plupart de ses clients sont aussi pauvres que lui ;

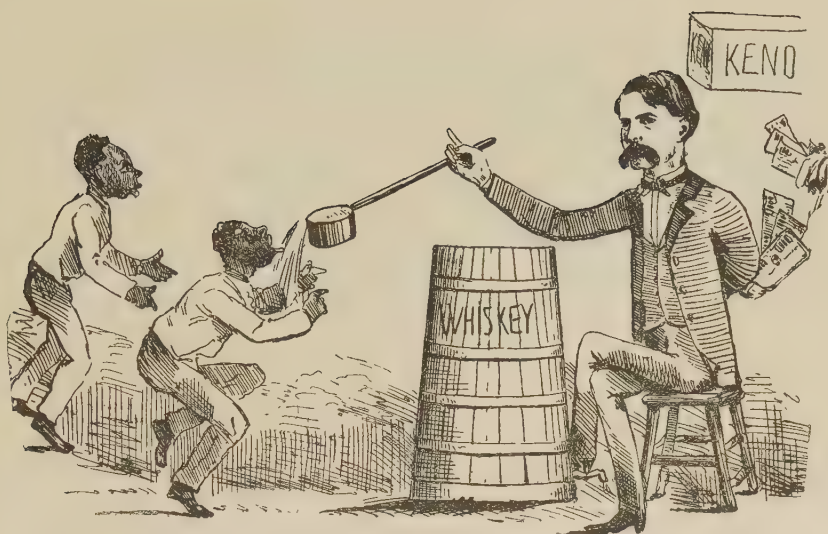
il a de la peine à entretenir sa famille. Ses ennuis, son labeur incessant, les difficultés du moment jointes aux souffrances endurées à l'armée ont ruiné sa santé, il est atteint d'hydropisie. Il comprend que le temps seul le sortira de là et cherche un emploi sédentaire. Il invite quelques amis, qui regimbaient sous les outrages de la Reconstruction, à se joindre à lui pour lancer un journal de combat contre tous ces aventuriers. L'accord est vite conclu : *le Carillon* fait son apparition le 12 septembre 1869. Succès immédiat, mais seulement « succès d'estime ». Les Créoles s'amusaient de sa verve caustique, applaudissaient à ses idées, mais aimaient mieux emprunter un numéro que souscrire un abonnement.

Tout le jour et souvent une partie de la nuit le docteur Durel exerce la médecine ou écrit des articles de fond et des analyses de pièces. Dans l'une il critique l'impresario Calabresi pour la manière dont il dirige l'Opéra-Français. Calabresi le provoque en duel : ils se battent au revolver à 20 pas, heureusement sans résultat.

Après les neuf premiers numéros, Durel rachète les parts de ses associés et ainsi supporte seul les pertes qui atteignent déjà une somme alarmante. Il est forcé d'arrêter la publication de son journal, qui cesse le 1^{er} mai 1870. Les deux années qui suivent sont dures. Les affronts subis sous la Reconstruction deviennent intolérables ; le docteur continue ses tournées de visites et s'irrite de ne pas avoir assez d'argent pour continuer son journal. Il a la conviction de pouvoir cristalliser l'opinion publique, soulever la Louisiane et lui montrer le chemin de la liberté. La nuit, il discute la chose avec sa femme et lui dit que le plus clair de ses devoirs de citoyen est de rendre la vie au *Carillon*, — mais comment ? Sa femme prend les bijoux de sa mère, qu'elle avait conservés malgré leur pauvreté, les met au mont-de-piété et donne l'argent à son mari. « Prends ! — dit-elle, — et lance de nouveau *Le Carillon*. Il fera plus de bien à la Louisiane que les diamants de ma mère ne m'en auraient jamais fait. » Le docteur accepte l'argent comme un prêt sacré. *Le Carillon* reparaît le 3 novembre 1872. Durel travaille avec frénésie, et cette fois *Le Carillon* paie.

Dès qu'ils sont en âge de le faire, ses fils travaillent au *Carillon* et en 1874 quatre des six Pierre Durel (il avait donné le prénom de Pierre à ses six garçons : Pierre-Henri, Pierre-Georges, Pierre-Eugène, Pierre-Charles, Pierre-Jean, Pierre-Victor), sont attelés à la besogne. Si quelqu'un avait crié ce nom devant le bureau du *Carillon* au 125 de la rue Royale, il eût vidé la maison, comme la trompe d'alarme vide une caserne de pompiers.

Le Dr Durel a besoin de ses fils, car son hydropisie progresse.



Si vous l'aimez, prenez-en



Abdication ——— Tableau!

70.

BRANLE-BAS GENERAL.

Masquerade du Sénat Panaché !

Can-Can Africain.

Françoise à califourchon sur les épaules du Juge Durell.

D'après les ordres de S. M. le Roi du Carnaval, nous avions assisté, mardi, dans la journée, au défilé de la procession des masques ; et, le soir, nous avions pris une part active au grand bal donné dans la salle de l'Exposition.

Le lendemain, nous étant mis à l'œuvre, nous avions tracé un tableau très fidèle de tout ce qui s'était passé dans ces deux solennités ; mais S. M. et son Grand Ordonnateur ayant disparus, sans laisser aucun indice de leurs *chereabouts*, nous ne savions plus à quel saint envoyer notre rapport. Un travail aussi consciencieux ne doit pas être entièrement perdu pour la postérité ; aussi, afin de ne pas désillusionner nos lecteurs, nous publions, dans ce numéro, la partie du rapport qui a trait à la répétition générale de la grande masquerade, répétition qui a eu lieu dans la salle du Sénat panaché de *Dryades street*, le mardi 25 février 1873, de neuf heures à midi.

— Voici la chose :

Or donc, le 25 février, la salle du Sénat d'ici, pré était vide de meubles, mais non d'individus des deux sexes et autres. Pupitres, chaises, bancs, crachoirs et rateliers avaient été enlevés. Le siège sur lequel Antonène carra sa gracieuse personne avait disparu ; seule, l'estrade qui supporte le trône auguste du Négrillon avait été respectée.

Une foule, à deux ou plusieurs pattes, circule dans la salle. On y remarque le Juge Durell, déguisé en Pierrot, la figure enfarnée pour cacher, sans doute, la pâleur de ce *Vice-Gérant de Dieu*, assez couard pour ne plus oser montrer son museau sans être accompagné. On y voit aussi le célèbre Juge de la troisième *Basse-Cour*, enfoui entre deux vieilles négresses bambara, ses tantes en religion, qui le complimentent sur l'exactitude de son costume de *Singe* ; et, cependant, le Juge n'a rien changé à ses habits de tous les jours, ni à son air naturel.

Au premier coup de neuf heures, un né-

grillon, déguisé en négrillon, grimpe sur l'estrade, et fait l'appel nominal.

24 Sénateurs et 57 Sénatrices, leurs épouses légitimes, répondent à leur nom.

— Michés les Sénateurs, tchombo von prête pour zexercices la yé ; Liétnant-Gouvernair Antonène apé fini costumé li, et so femme Françoise aussi.

La foule, les yeux fixés sur l'estrade, attend avec anxiété.

A 9 heures cinq minutes, le négrillon reparait et annonce :

Actéon le blond chasseur.

Stella la Bayadère.

Tableau !...

Antonène, sous les formes d'un



apparaît sur l'estrade, suivi de Françoise dans un singulier costume.

La Liétnante-Gouvernairte est en



et porte un maillot azur.

— Michés les Sénateurs, dit Antonène, après avoir salué, san excusé nou si nou fé vou atténde ; mé cé faute à Françoise, li té pas en pab fini habillé li.

— *Shocking !* murmure Durell, qui vient d'ingurgiter sept cocktails coup sur coup.

— Li just l'air in arc-en-ciel, siffle l'épouse de Zozo, déguisée en



à l'oreille de sa voisine.

Une



— c'est Zozo Barber — se dresse sur ses pattes :

— Nou excuse vou, é mo mandé la parole que mo pran. — Mo oulé connin pourquoi yé péle Antonène *Acordéon*, quan li cé in chevreuil.

— Mo pas in chevreuil, moïn cé in *daim*.

— Von menti, c'est moïn qui in



s'écrie Ingraham, é mo dégnement, et mo pas oulé yé insulté bête là.

à l'appel du
28 février,
langé une
front. La
A bientôt.

le en ap-
18 disions:
finesses,
vanc, si
est-ce
a natu-
ant l'art
ne.?"
aque re-
n exerce
et jour-
le beau
ante ar-
st exac-
tes belles
t de rési-

a vous,
ous, lec-
Kérouan,
Nevers,
rmaute
vous
filler,
consa-
fret vos

4. On
actes
dans le-
e la rei-
qui se
t.

s plus
ra sera
u talent

dire —
aura
de la
terres
stront
l'artiste,

Il est si enflé qu'il ne peut plus quitter sa petite maison, le 173 de la rue Sainte-Anne, en face de Congo Square, mais il peut encore écrire et diriger ses fils; il tient le gouvernail aussi longtemps qu'il le peut. Enfin il est obligé de s'arrêter et le journal cesse après le numéro du 2 mai 1875 — c'est le dernier numéro que je connaisse. Le Dr Durel baisse rapidement — la mort du journal pour lequel il avait fait tant de sacrifices semble avoir coupé le dernier fil qui le retenait à la vie. Quatre jours avant sa mort, deux religieuses viennent lui demander un poème qu'elles feront imprimer et vendront au profit de leurs œuvres. M^{me} Durel veut s'y opposer, mais, malgré les affres de l'agonie, le docteur réclame sa plume et écrit en français un poème de dix strophes : *Les servantes des pauvres*, remarquable vu les circonstances.

Il meurt le 14 juin 1875, après avoir fait jusqu'au bout tous les sacrifices pour sauver ses concitoyens.

LE CARILLON : Journal peu politique, encore moins littéraire, pas du tout sérieux, 1869-1875 (Démocrate). — Fondé le 12 septembre 1869. Paraît le dimanche, Nouvelle-Orléans. — Pas de nom d'éditeur, pas de nom de propriétaire mentionnés dans les sept premiers numéros. Le 8^e (31 octobre 1869) annonce un changement de propriétaire. N^o 9, J.-M. Durel, éditeur-propiétaire (7 novembre 1869 — 4^{er} mai 1870, publication suspendue). Reprise 3 novembre 1872 (vol. II, n^o 1) : C. Maillet, éditeur, P. Durel, rédacteur en chef (3 novembre 1872 — 26 avril 1874, vol. III, n^o 26); puis P. Durel rédacteur-propiétaire jusqu'au 2 mai 1875 (vol. IV, n^o 27), que je crois être le dernier. J.-M. Durel et P. Durel sont le même individu selon moi. J'ai les collections ci-dessus, les seules que je connaisse. Le Dr Durel a écrit beaucoup de revues de théâtre et d'articles de fond, le tout sans signature.

1844. *Thèse pour le Doctorat en Médecine*, présentée et soutenue à la Faculté de médecine de Paris, par Pierre Durel, de la Nouvelle-Orléans (Etats-Unis), docteur en médecine, ancien élève des hôpitaux de Paris. Paris 1844. H.

1875. *Société des Servantes des Pauvres*. — Matinée-concert offerte par les artistes de l'Opéra. *Les Servantes des Pauvres*. Anonyme N. P., N. D. Une feuille programme avec dix strophes en français chantant les louanges des religieuses. T. — Quelques vers ms. à sa femme et à une de ses filles, renversée et tuée par un train chargé de balles de coton, ne furent jamais publiés. T.

DUVALLON BERQUIN (F.).

Berquin Duvallon, né à Saint-Domingue, était procureur du roi avant le soulèvement des nègres. Quand le Cap fut incendié, il put s'échapper et monter à bord d'un navire à destination de Baltimore. Espérant trouver une situation meilleure dans la colonie espagnole

de la Louisiane, il gagnait la Nouvelle-Orléans avec le reste de sa fortune et quelques esclaves. Mais, dès son arrivée en 1800, il rencontrait des difficultés. Les autorités espagnoles de la Louisiane ayant appris le soulèvement des Noirs à Saint-Domingue, prohibaient par une loi le débarquement d'esclaves en provenance de cette île et infligeaient aux délinquants une amende de cent piastres par tête. On craignait de voir les nègres étrangers pousser les noirs de la Louisiane à la révolte ! Duvalon ignorait cette loi, et il avait à peine mis le pied sur la levée que tous ses nègres étaient saisis et conduits en prison. Il éprouvait toutes les peines du monde à les faire sortir de prison, un à un, en achetant le juge de la colonie, Vidal, espagnol âgé et corrompu, dont le nom était : Don Maria-Nicolas-Vidal-Chavez-Etcheverry de Madrigal y Valdez, *teniente-governador civil y auditor de guerra de los Principes de la Louisiana y de la Florida Occidental, Juez, etc., etc.*

A en croire le Préfet colonial de Laussat, ce fonctionnaire espagnol ne méritait pas tous ces titres pompeux, car il écrit dans ses *Mémoires* : « Vidal avait pour maîtresse une mulâtresse puante » que tous ceux qui voulaient obtenir une faveur de son maître devaient amadouer et acheter, et sa faiblesse pour le sang africain était telle que, aux jours de fête, tous les noirs s'assemblaient devant sa porte pour y tenir leurs bamboulas. Vidal possédait deux beaux noirs, continue le Préfet colonial, et en hiver, au lieu de se servir d'une bassinoire, il les faisait monter dans son lit et, quand le lit était chaud, il sautait entre les deux. Ces nègres abusaient de leur maître âgé et, quand ils le menaçaient, Vidal tombait à genoux en criant : « Par amour pour Dieu, ne me tuez pas, parce que je suis en état de péché mortel. » Il n'y avait « pas un cœur aussi gangrené ni une tête d'aspect aussi malhonnête », conclut de Laussat. Vidal, malgré tout, avait de l'influence dans la colonie et le gouverneur, marquis Casacalvo, lui demandait son avis sur les questions difficiles.

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que Duvalon n'ait pas tenu à séjourner longtemps à la Nouvelle-Orléans. Il se met à parcourir l'Etat et prend note de tout ce qu'il voit et entend. Une fois documenté, il s'installe à la *Côte des Chapitoulas* et écrit un livre, qu'il appelle *Vue de la colonie espagnole du Mississipi*, etc... Naturellement sa peinture est sombre : il en fait une terre de marais et de reptiles, habitée par des hommes malhonnêtes et prétentieux, et par des femmes vaines et ignorantes. Il finissait le livre en mai 1802 et peu après regagnait la France. Il emportait avec lui un manuscrit de poèmes qu'il avait composés tous à Saint-Domingue, sauf un : *Le Colon voyageur*, récit de son voyage sur le Mississipi. A son arrivée

il les publiait en un petit volume sous le titre : *Recueil de poésies d'un colon de Saint-Domingue*, et modestement se disait éditeur au lieu d'auteur.

Le livre était bien accueilli ; il donnait alors sa *Vue de la colonie espagnole*, qui paraissait à Paris l'année suivante. Au cours de l'impression du volume, la *Gazette de France* sous le titre *Lettres d'un colon de la Louisiane* en donnait des extraits. L'article et le livre soulevaient une agitation profonde et, lorsque les nouvelles en parvinrent à la Louisiane, les Créoles devinrent si furieux que la vie de Duvallon eût été en danger s'il était retourné chez eux. Malgré ses préventions et sa palette surchargée de noir, le livre offre un tableau intéressant de la vie à la Louisiane sous la domination espagnole, car l'auteur était un observateur sagace.

Le succès du livre fut si grand en France que John Davis en faisait une traduction très abrégée en anglais, qu'il publiait à New-York en 1806. Il y ajoutait un étrange commentaire, des notes de son propre fond, et ne citait pas le nom de l'auteur.

R. B. *Mémoires* de Pierre de Laussat, pp. 161-163.

1802. *Recueil de poésies d'un colon de Saint-Domingue*. Berquin Duvallon, éditeur à Paris de l'imprimerie expéditive, rue Saint-Benoît, n° 21. L'an XI de la République et l'an III du gouvernement consulaire, octobre 1802. 18,5 × 11,8, pp. 55 et page d'errata. T. H.

1803. *Vue de la colonie espagnole du Mississipi ou des provinces de Louisiane et Floride Occidentale, en l'année 1802, par un observateur résidant sur les lieux*. Ouvrage accompagné de deux cartes dressées avec soin, et artistement gravées et enluminées. B... Duvallon, éditeur. Paris, à l'imprimerie expéditive, rue Saint-Benoît, n° 21. L'an XI de la République et du gouvernement consulaire III, 1803. 19 × 12,2, pp. xx, 1-318, 1-5,4 (non comptées), 2 cartes, T. — N. Y. L. En 1804 seconde édition et traduction en allemand.

1806. *Travels in Louisiana and the Floridas in the year 1802, giving a correct picture of those countries. Translated from the French, with notes, etc...*, by John Davis, New-York : Printed by and for I Riley and C^o n° 1, City-Hotel, Broadway, 1806. 17,2 × 10,2, pp. viii, 181. T. — N. Y. L.

Dans C. R. A. L.

Extraits de « Vue de la colonie espagnole du Mississipi, mars 1901 : 215.

Le colon voyageur, mars 1901 : 220.

Prière du sage, mars 1901 : 222.

DUVERGER ETIENNE.

En 1844 Duverger achète une part de l'*Abeille* et devient l'un de ses rédacteurs. En 1849 et 1850 il est aussi rédacteur musical et critique

d'une revue littéraire éphémère : *la Violette*, qu'il fonde avec le Français Charles de La Bretonne. En 1861 il vend à Félix Limet ses actions de *l'Abeille* et quitte ce journal.

Dans la VIOLETTE. T.

Poésie de la musique, mars 1849.

Galleries artistiques, Pianistes de la Nouvelle-Orléans, mars, mai, juin 1849.

Le Requiem de Mozart, juin 1849.

Salve Regina, Lamento de Monteverde, juillet 1849.

Amour et ambition (courte histoire), août 1849.

Marcello (courte histoire), septembre 1849.

Causerie musicale, octobre 1849.

Excursions autour de la Salle d'Orléans, décembre 1849, janvier 1850.

Maurice Strakosch, janvier 1850.

EVERSHED M^{me} EMILIE (F.). 1800 1879.

Émilie Poullant de Gelbois était née à Nantes, France, le 1^{er} juillet 1800. Son père était professeur. A dix-sept ans elle épousait M. Guesdon et peu après son mariage partait avec lui pour la Nouvelle-Orléans. Elle mettait au monde une fille et était abandonnée par son mari. A vingt-quatre ans, elle risquait un autre mariage, cette fois avec un Anglais nommé Evershed, auquel elle donnait un fils appelé Thomas. Le malheur la poursuivait : au bout de deux ans environ, la fièvre jaune tuait son second mari. Deux enfants à élever et pas d'argent : elle se mettait à enseigner le français et la musique.

A quarante ans la passion d'écrire la poussait à inonder *l'Abeille* et *la Revue Louisianaise* de poèmes que ces journaux semblent avoir insérés avec plaisir. Presque chaque circonstance de sa vie lui fournissait la matière d'un poème. Elle voyait une peinture de la bataille de Resaca de la Palma qu'un peintre de ses amis, de Chatillon, venait d'achever, et aussitôt un poème sur cette peinture paraissait dans *la Revue Louisianaise*. Elle composait des vers élogieux sur les messieurs qu'elle comptait au nombre de ses amis : Soulé, le colonel May, le D^r Testut, et même M. Boyer, car ce dernier, disait-elle, s'était montré très bon pour elle, et était venu chez elle plusieurs soirs et l'avait guérie de ses douleurs avec sa machine électro-magnétique.

Elle écrivit un roman, *Eglantine ou le Secret*. C'est un abrégé de toutes les qualités, raffinements, délicatesses et convenances que l'on pouvait attendre sous la plume d'une femme qui avait la charge de former le cœur et l'esprit des jeunes filles bien nées vers 1850. En fait de fadeur et de niaiserie, l'héroïne du livre, M^{me} Sinval, n'a pro-

blement passa pareille dans toute la littérature. M^{me} Evershed avait la bonne fortune de posséder un gendre riche et indulgent, qui envoyait son manuscrit à Paris avec une collection de ses poésies. Ce modèle des gendres faisait imprimer le tout à ses frais.

Les *Essais Poétiques* contiennent deux longs poèmes descriptifs : *Une faute* et le *Château désert*, mêlés à d'autres petits poèmes. Le *Château désert* est sans doute inspiré de *La Grande Bretèche* par Balzac : le sujet est le même, l'héroïne mariée cache son amant dans une chambre qui n'a qu'une porte, dès qu'elle entend les pas de son mari revenu à l'improviste. Le mari soupçonneux fait murer l'unique sortie et reste pour épier les souffrances de sa femme. M^{me} Evershed accomplit un tour de force : elle réussit à émasculer Balzac, car l'amant se borne à un adieu platonique à sa bien-aimée avant de partir pour la guerre.

Je ne sais pas si *Eglantine* et les *Essais Poétiques* furent publiés en un volume ou en deux. Dans l'exemplaire que je possède, ils se trouvent réunis sous une belle reliure en cuir et, comme ils furent publiés la même année, 1843, et par le même éditeur, je pense qu'ils parurent en un volume.

Les *Esquisses Poétiques* paraissaient en 1846. Le livre contient un long poème narratif, *Arthur* et des poésies courtes et variées, dont dix sur des thèmes indigènes, tels le *Magnolia* et *La Savane*.

Le dernier livre sorti de sa plume est *Une couronne blanche*, autre recueil de vers paru en 1850. Typographie parfaite, belle reliure, le tout aux frais du gendre, Samuel Locke, riche commerçant en quincaillerie à la Nouvelle-Orléans.

M^{me} Evershed, assise dans un grand fauteuil, vêtue d'une robe de satin noir à longue taille et à jupe volumineuse qui tombait sur le plancher était un vrai tableau. Sur sa tête, un bonnet blanc tuyauté dont les rubans lavande retombaient avec grâce sur la jolie berthe de dentelle qui couvrait ses épaules. Elle avait des yeux noirs, sans verres, qu'elle fermait et ouvrait tour à tour et qui étincelaient quand elle parlait. Tous les hommes de lettres du jour à la Nouvelle-Orléans lui dédiaient des poèmes, ce qui me fait supposer que sa conversation était supérieure à sa poésie.

Je dois à son arrière-petit-fils, le R. P. Alphonse Maureau S. J. la plupart des renseignements que je donne sur M^{me} Evershed. Il m'a fourni quelques détails plus intimes, que je transcris pour ne pas altérer leur saveur : « Taille moyenne, tête plutôt massive, cheveux brun foncé, presque noirs, telle était la couleur de sa perruque (*sic*). La plupart des Orléanais parlaient français, la connaissance de l'anglais n'était donc pas nécessaire. Je ne sais pas si son mari, M. Evershed,

parlait français, mais l'amour n'a pas de langue, ils pouvaient roucouler comme des pigeons et se comprendre. Dans une circonstance où elle avait tenu conversation avec un Anglais en se servant de son meilleur anglais, le Monsieur s'excusait et disait qu'il ne comprenait pas le français. » M^{me} Evershed mourait le 18 janvier 1879, à la Nouvelle-Orléans.

1843. *Eglantine ou Le Secret*, par M^{me} Emilie Evershed, résidente à la Nouvelle-Orléans. Paris Hector Bossange, 1843. cm. 21,2 × 18 pp. 346-1. Roman en prose, relié avec *Essais poétiques* L. S. M.-H. T.

1843. *Essais poétiques*, par M^{me} Emilie Evershed, résidente à la Nouvelle-Orléans. Paris. Hector Bossange, 1843. cm. 21,2 × 18, pp. 280. H. T. Relié avec *Eglantine*.

1846. *Esquisses poétiques*, par M^{me} Emilie Evershed, résidente à la Nouvelle-Orléans. Paris. Hector Bossange, 24, quai Voltaire, 1846. cm. 22,5 × 14, pp. 276-3. H. T.

1850. *Une Couronne Blanche*, roman poétique, par l'auteur des *Essais poétiques* et des *Esquisses poétiques*. M^{me} Emilie Evershed, résidente à la Nouvelle-Orléans. Paris. Hector Bossange, commissionnaire pour l'exportation, 25, quai Voltaire. 1850. cm. 21,3 × 13, pp. 257-2. H. T.

Dans REVUE LOUISIANNAISE.

Son âme de jeune fille, 5 avril 1846 : 10.

Poésie, 16 août 1846 : 489.

A l'auteur des satires politiques, 13 septembre 1846 : 585.

A M. Boyer, 20 septembre 1846 : 607.

Mélancolie, 14 novembre 1846 : 173.

Lys et rose, 22 novembre 1846 : 197.

Poésie, 14 novembre 1846 : 172.

Violette, 17 décembre 1846 : 317.

Portrait, 27 décembre 1846 : 317.

Rosita l'aveugle, 21 mars 1847 : 599.

Aux héros de Rio Grande, 28 mars 1847 : 623.

A. M. P. Soulé, 28 mars 1847 : 624.

Au lieutenant-colonel May, 16 mai 1847 : 162.

Le laurier rose, 1^{er} août 1847 : 447.

M^{lle} C. E. H. *des Attakapas*, 19 septembre 1847 : 647.

Un rêve, 14 novembre 1847 : 163.

Un soupir, 5 décembre 1847 : 238.

Deshérité, 20 février 1848 : 503.

En présence du grand tableau de Resaca de la Palma, 16 janvier 1848 : 384.

Le nid d'oiseaux, 21 mai 1848 : 188.

La fleur d'une tombe, 9 juillet 1848 : 356.

A Miss Emilie et Mary Locke et leurs jeunes frères, 17 décembre 1848 : 287.

Dans C. R. A. L.

Jeunes filles et fleurs, mars 1896 : 446.

A M^{me} Emilina Locke, avril 1905 : 59.

Jeunes filles et fleurs, avril 1905 : 60.

La poésie toujours, avril 1905 : 61.

La Savane, janvier 1907 : 165.

EYMA Louis (C.) de la Martinique.

Louis Eyma, né à la Martinique, étudie pendant six ans en Angleterre puis entre dans un collège à Paris, écrit souvent dans *La Mode* et autres journaux parisiens ; est admis au barreau et en 1837 vient à la Nouvelle-Orléans où il acquiert une belle réputation professionnelle ; fonde le système d'écoles publiques de la première Municipalité de la Nouvelle-Orléans ; donne des articles au *Courrier de la Louisiane* en faveur de l'abolition de la peine de mort ; sa campagne est en partie couronnée de succès, puisque la State Legislature vote une loi qui laisse aux jurés le choix entre la peine de mort et les travaux forcés à perpétuité.

Cyprien Dufour écrit ¹ : « Ses excellents articles sur la peine de mort lui ont valu... le titre de socialiste. Si M. Eyma ne se rasait pas régulièrement comme un Anglais, je vous dirais qu'il en a peut-être ri dans sa barbe. » Dufour a raison, cette accusation est injuste.

Le fils d'Eyma, né quelques années avant son arrivée à la Nouvelle-Orléans, est le romancier français bien connu : L. Xavier Eyma de Paris.

Louis Eyma exerça sa profession à la Nouvelle-Orléans entre 1861 et 1871 ², année de sa mort.

R. B. *Revue Louisianaise*, 17 janvier 1847 : 387-8.

Esquisse de sa vie et caricature, par Garbeille.

Esquisses locales, par Cyprien Dufour, pp. 89-91.

Portraits littéraires, par Charles Testut, pp. 135-137.

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE.

Série d'articles sur l'abolition de la peine de mort.

EYMA L. XAVIER (C.) de la Martinique. Pseudonyme *Adolphe Ricard* 1816-1876.

L. Xavier Eyma, fils de Louis Eyma et de Victorine, naissait en 1816 dans l'île de la Martinique. Il venait probablement en France

1. *Esquisses Locales*, par Cyprien Dufour, pp. 89-91.

2. Le nom de Louis Eyma paraît pour la première fois dans l'annuaire pour l'année 1861 ; dans celui pour l'année 1871, on lit le nom de sa veuve, Victorine Eyma.

faire son éducation ; en effet, il était nommé à un poste subalterne dans l'Administration de la marine à Paris quand il eut passé ses examens.

De bonne heure il donnait des articles aux périodiques français. Il obtenait son premier succès avec *Le Médaillon*, roman paru en 1840, que suivait en 1841 un volume de poésies, *Emmanuel*. Absorbé par son travail au Ministère, il n'écrivait rien d'important pendant quelques années.

En 1846 il était envoyé en mission aux Antilles françaises par le Ministère de l'instruction publique et l'Administration de la marine, pour faire une enquête sur les effets de la loi de 1845 ; de là il passait dans l'Amérique du Nord pour y étudier le système d'Education publique. Au cours de ces voyages, il allait chez son père à la Nouvelle-Orléans et concluait des arrangements pour être le correspondant parisien de *La Chronique*.

Ce voyage changeait le cours de ses idées, fertilisait son cerveau, et lui inspirait (comme à Chateaubriand et à de Tocqueville) une curiosité insatiable sur les Etats-Unis, leur histoire, leurs habitants, leurs mœurs. Il revenait à Paris et inaugurait une série d'ouvrages limpides et intéressants sur l'Amérique, qui se succèdent sans répit : *Les Deux Amériques* en 1853, *Les Femmes du Nouveau-Monde*, la même année, les *Peaux Rouges* en 1854.

Cette année là encore il se faisait la main dans une autre branche du journalisme et devenait l'un des rédacteurs du *Journal des actionnaires*. Mais l'attraction du Nouveau-Monde était trop forte : il revenait à la Nouvelle-Orléans et remplissait les fonctions de directeur de la section française de l'*Abeille* dans l'hiver de 1858-59. Il n'était pas atteint par la terrible épidémie de fièvre jaune de cette année-là et remontait le Mississipi sur un bateau à vapeur. En relations avec les personnes distinguées partout où il allait et observateur pénétrant, il prenait des notes abondantes. A la Nouvelle-Orléans il connaissait le juge Martin, était l'ami de l'historien Gaysarré, avait de bons rapports avec Walker, le libustier qui devint président du Nicaragua par la force des armes et rêvait d'une Amérique Centrale unie sous sa férule. A Kentucky, Eyma rencontrait le fils du grand pionnier, Daniel Boone, et à New York il fréquentait et admirait Washington Irving.

Peu avant l'explosion de la Guerre civile, il regagnait la France et recommençait à inonder ce pays de livres sur l'Amérique. Les deux principaux sont : *la République Américaine*, 1861, aperçu de ses institutions et des grands hommes qui l'ont créée, et les *Trente-quatre étoiles de l'Union Américaine*, 1862, esquisse intéressante



On a mou'é notre avocat
Sur le paysan de la fable;
Il en a l'esprit délicat,
Les gros souliers et l'air capable.

sur chacun de ces États avec, en appendice, l'histoire de la Guerre civile jusqu'à la date où le livre était mis sous presse. Eyma était nettement pour le parti confédéré; néanmoins sa manière de présenter les faits est loyale. En même temps il publiait une armée d'ouvrages sur tous les aspects de la vie en Amérique : *La Vie dans le Nouveau-Monde — Légendes, fantômes et récits du Nouveau-Monde — Scènes de mœurs et de voyages dans le Nouveau-Monde*, etc... Nouveau-Monde! Nouveau-Monde!... toujours, si bien qu'il se vantait d'être l'encyclopédie vivante des choses d'Amérique.

L'importance de cette série n'attirait l'attention de personne outre-mer et ne tentait aucun traducteur. Néanmoins elle servait à faire connaître honnêtement les États-Unis aux Français. Un peu superficielle, elle offrait un ensemble très précieux de renseignements sur la vie en Amérique entre 1850 et 1860. Eyma possédait le flair du journaliste et le sens de la couleur locale, il savait décrire avec une étonnante habileté et une franchise d'expression merveilleuse tous les phénomènes de ce Nouveau-Monde qui l'intriguait tant. Dans ses *Excentricités Américaines* et *Scènes de Mœurs et de Voyages*, il se montrait, avec plus de bienveillance, le prototype français de Mrs. Trollope.

Eyma ne pouvait rester en place. Peu après son retour d'Amérique, il était à Nice et fondait *Le Journal de Nice* qu'il dirigeait pendant trois ou quatre ans. Vers 1866 il revenait à Paris, écrivait dans plusieurs journaux et donnait dans la *Liberté* une page périodique : « Monde Littéraire ». En 1867, il était parmi les rédacteurs de *L'Époque* de Paris, et fournissait des articles à *L'International*, publication franco-anglaise. Tous ces changements de domicile et de travail restaient sans influence sur sa fécondité et il continuait à produire un torrent de romans et d'articles. Il restait à Paris jusqu'à la fin de ses jours et mourait le 29 mars 1876.

R. B. *Revue Louisianaise*, 17 janvier 1847 : 387-8.

Dictionnaire du XIX^e siècle, P. Larousse, p. 1234.

M. Xavier Eyma, par A. Claveau, dans *Renaissance Louisianaise*, 8 février 1863 : 129. — Vapereau : 640.

1. JOURNAUX DE LA LOUISIANE

Dans LA CHRONIQUE.

Correspondance parisienne, 9 janvier 1848 : 22. — Articles fréquents sous ce titre : *Les femmes du Nouveau Monde*, 21 mai 1848 : 99 et numéros suivants. Réimprimé de *La Sylphide* de Paris.

Dans le MONITEUR DU SUD.

Variétés, 15 mars 1850, histoire vécue en France.

Dans le MESCHACÉBÉ.

Une fille de couleur, 12 novembre 1854 et sq. (3 numéros). Roman feuilleton.

Dans l'ABEILLE.

Articles non signés à l'époque où il dirige la section française du journal : 1858-1859.

Dans la RENAISSANCE LOUISIANAISE.

Courrier de Paris, 21 décembre 1862 : 176.

Portrait du général Halleck, 1^{er} février 1863 : 218.

2. LIVRES. BROCHURES. PIÈCES DE THÉÂTRE

1840. *Le Médaillon*. Paris. Chrétien, in-8, pp. 1-309. B. N.

1840. *Ecrivains et artistes vivants, Français et étrangers, biographies*, par X. Eyma et A. de Lucy... Paris, bureau du journal *Outre-mer*. 49 livraisons en 2 vol. in-16, portraits. B. N.

1841. *Emmanuel* (fragments, poésies). Paris. Rozier, in-8, XXV, pp. 265. B. N.

1842. *Introduction à une politique générale* par L. Xavier Eyma. *Préface*. Paris. Percepiéd, in-8, pp. 79. B. N.

1847. *Cascarinet*, roman comique par Adolphe Ricard. Paris. G. Sandré, in-8, 2 vol. B. N. — A la Bibliothèque Nationale sous le nom d'Eyma.

1850. *Capitaine... de quoi?* Vaudeville en 1 acte, par MM. Xavier Eyma et Amédée de Jallais. Poissy. Impr. de Arbieu, in-18, pp. 29. B. N. — Pas de date. Représenté au théâtre du Vaudeville à Paris le 21 juin 1850.

1851. *Le renard et les raisins*, comédie-vaudeville en 1 acte, de MM. Xavier Eyma et Amédée de Jallais. Paris. Beck. grand in-8, pp. 44. B. N. Donné à la Porte Saint-Martin le 2 février 1851.

1852. *Le grand cordon et la corde*. Pas d'endroit. Pas de date, in-4, pp. 29. B. N.

1853. *Le mariage au bâton*, comédie-vaudeville en 1 acte, par MM. Saint Yves et Xavier Eyma. Paris. D. Giraud, in-18, pp. 40. B. N. Représenté aux Variétés à Paris, le 26 février 1853.

1853. *Le masque blanc*. Paris. Imprimerie de Preve, in-8, pp. 38, sans date. B. N.

1853. *Les deux Amériques*, histoire, mœurs et voyages. Paris. D. Giraud, in-18, pp. 374. B. N.

1853. *Les Femmes du Nouveau-Monde*, Paris. D. Giraud, in-18, pp. 396. B. N. Seconde édition en 1860 par Michel Lévy, frères.

1854. *Les Peaux Rouges*, scènes de la vie des Indiens. Paris. D. Giraud, 18,5 × 12, pp. 345. T. — B. N.

1855. *La mansarde de Rose*. New-York. C. Lassalle. grand in-8, pp. 80, B. N. Publié à Paris en 1867.

1857. *Les Peaux noires*, scènes de la vie des esclaves. Paris. Michel Lévy, in-18, VIII, pp. 312. B. N.

1860. *Le roi des Tropiques*. Paris. Michel Lévy, in-18, pp. 295. B. N.
1860. *Le trône d'argent* (Jean Larcher, Betzy Murlay, Bonaventure Thévenard). Paris, Michel Lévy, in-18, pp. 297. B. N. — Scènes de la vie américaine.
1861. *La République américaine*, ses institutions, ses hommes. Paris. Michel Lévy frères, 22,4 $\times$ 15, 2 vol. : 1, pp. 411 ; 2, pp. 359. T. — B. N.
1861. *Aventuriers et corsaires*. Paris. Michel Lévy, in-18, pp. 332. (Vie américaine). B. N.
1861. *Le canal maritime de Darien*, état de la question. Paris. Schiller aîné. grand, in-8 pp. 24. B. N.
1862. *Le roman de Flavio, Naples en 1798*, Paris. Michel Lévy, in-18, iv, 250 pp. B. N. Annoncé sous le titre « Une idylle sanglante ».
1862. *Scènes de mœurs et de voyages dans le Nouveau-Monde*. Paris, Poulet-Malassis. In-18, pp. 392. B. N.
1862. *Les Trente-quatre étoiles de l'Union américaine*, histoire des États et des Territoires. Paris, Michel Lévy, frères. 23,3 $\times$ 14,9, 2 vol., 1, 310 pp.; 2, 356 pp. T. — B. N..
1862. *La vie dans le Nouveau-Monde*, Paris, Poulet-Malassis, in-18, pp. 355. B. N.
1863. *Légendes, fantômes et récits du Nouveau-Monde*, Paris, A. Lacroix-Verbœckhoven et C^{ie}, in-18, 2 vol. H. — B. N.
1863. *Les poches de mon parrain*, Paris, E. Maillot, in-18, viii, 244 pp. B. N.
1864. *Nice et Savoie*, sites pittoresques, monuments, description et histoires des départements de la Savoie et Haute-Savoie et des Alpes-Maritimes... réunis à la France en 1860... texte par Joseph Dessaix... et par Xavier Eyma, précédé d'une introduction par A. de Jussien, Paris, H. Charpentier. 3 parties en 1 vol. in-folio, planche en couleurs, cartes. B. N.
1864. *De la circulation libre des coupons à revenu fixe*, Paris, Lacroix-Verbœckhoven et C^{ie}, in-8°, pp. 23. B. N.
1865. *Nice et les Alpes Maritimes*, sites pittoresques, monuments, descriptions et histoires des arrondissements de Nice, de Puget-Théniers, et de Grasse composant ce nouveau département... texte descriptif et historique. Paris, H. Charpentier 2 parties en 1 vol in-folio, planche en couleurs, cartes. B. N.
1866. *La chasse à l'esclave*. Paris, P. Brunet, in-18, 284 pp., couverture illustrée. B. N..
1867. *La mansarde de Rose, suivie de Thérèse Lorrain*. Paris, A. Faure, in-18, 275 pp. B. N. Première édition de la première histoire parue à New-York en 1855.
1868. *Préface*. Voir Virmaître (Charles), *Les curiosités de Paris*. Paris, in-18. B. N.
- 187[?]. *Les gamineries de M^{me} Rivière*. Paris, E. Dentu, in-18, 340 pp. B. N. Je ne connais pas la date de la première édition. La seconde est de 1872 et il y en eut une troisième en 1874.
1876. *La vie aux États-Unis, notes de voyages*. Paris, E. Plon. in-18, 307 pp. B. N.

1877. *Les amoureux de la demoiselle*. (Le testament d'Henri, Sophie Bernard, M. Caïn), Paris, E. Dentu, in-18, 305 pp. B. N.

? *Excentricités américaines*. 13,5 × 9, pp. 193. T. — B. N. Pas de date, publié avant 1862.

? *Les Deux Manoirs*. Paris, Lécivain et Toulon, in-4°, 48 pp. n. a. B. N.

? *Mademoiselle Topaz*. Paris, Lécivain et Toulon, in-4°, 48 pp.

? *Portraits et profils américains. Présidents. Hommes d'État. Écrivains*. Annoncé dans l'un des ouvrages comme « sous presse ».

? *Les Trois Perles*. Annoncé dans l'un des livres d'Eyma, publié avant 1861.

? *Les Peaux Blanches*. Histoires du Nouveau-Monde, Annoncé en 1854 comme « sous presse ».

? *Nath Bilpoor*. Scènes de la vie américaine, annoncé en 1854 comme « sous presse ».

? *Le Panier de Marrons*. Annoncé en 1854, comme « sous presse ».

3. LISTE DES JOURNAUX ET PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

La Flotte.

Figaro.

Journal des actionnaires,

La Liberté.

L'Époque.

L'International.

Journal de Nice.

Note.

Les papiers et la correspondance d'Eyma sont à la Bibliothèque Nationale de Paris, section des ms., enregistrés sous le titre : *Nouvelles acquisitions françaises*, n° 21.014. Collection fort intéressante ; contient des lettres envoyées à Eyma par un grand nombre d'hommes influents à cette époque.

FABRE ALBERT (F.). 1824-1876.

Albert Fabre, né en France, reçoit une brillante éducation à Paris ; doit être compté au nombre des jeunes journalistes français exilés pour opinions politiques entre 1848 et 1851 ; cité pour la première fois dans l'annuaire de 1852 comme directeur d'une école publique à la Nouvelle-Orléans dans la seconde Municipalité, occupe cette place jusqu'en 1856 ; retourne au journalisme probablement à cette date ; écrit aussi bien le français que l'anglais, donne des articles dans *Picayune*, le *Bulletin*, l'*Abeille*, et pendant un certain temps a une part dans la *Chronique* ; le 7 novembre 1875 lance le premier numéro du *Quatorze-septembre*, journal hebdomadaire en français fondé par lui, qui disparaît après quatre numéros ; se fait

naturaliser, se présente au Congrès, mais est battu ; meurt à Charity Hospital à la Nouvelle-Orléans, le 25 mars 1876.

R. B. *Le Meschacébé*, 1^{er} avril 1876. T.

Dans PICAYUNE. BULLETIN. L'ABEILLE.

Articles non identifiés.

Dans le QUATORZE-SEPTEMBRE.

Articles non identifiés dans les quatre numéros parus, dont le premier est du 7 novembre 1875. Je n'en connais pas de collection. *Le Meschacébé* du 1^{er} avril 1876 en fait mention.

FAGET JEAN-CHARLES D. M. P. (C.). 1818-1884.

Un homme sortait à la hâte d'une maison sise rue Bourbon, *Vieux Carré*, Nouvelle-Orléans. Grand, mince, droit, il était enveloppé dans un long manteau noir attaché par une agrafe et une chaîne d'argent, en tout semblable au manteau que portent les prêtres. Il avait à la main un petit sac noir. Rencontrant une dame qu'il connaissait, il enlevait un chapeau de soie, bas, au large bord légèrement relevé comme celui d'un ecclésiastique. Ses cheveux ondulés s'élevaient en brosse au-dessus d'un front intelligent et beau ; son nez grand et crochu était plein de caractère ; son menton et ses joues bien rasés respiraient la force ; son profil rappelait celui de Washington, ce dont il était fier. La concentration de son visage qui semblait écouter des voix intérieures et le parfum byronien de sa pèlerine lui donnaient l'air plutôt d'un poète que du parfait médecin qu'il était.

Le Dr Charles Faget était né à la Nouvelle-Orléans le 26 juin 1818, fils de Jean-Baptiste Faget, réfugié de Saint-Domingue au moment du Soulèvement des Noirs. Petit enfant, sa mère le conduisait en France et le mettait dans une école à Rouen. Plus tard il étudiait à l'*École de Médecine* de Paris et passait ses examens en 1844. Il revenait à la Nouvelle-Orléans pour être le médecin novateur de son temps à la Louisiane. Il fut le premier médecin dans l'État à se servir du thermomètre clinique, et le premier à découvrir le manque de corrélation entre le pouls et la température dans la fièvre, point sur lequel il publiait une brochure en 1875. Il était aussi le premier à se servir du chloroforme dans les accouchements. Il avait plus de chance à la Nouvelle-Orléans que son confrère d'Écosse, car ce dernier était houspillé par le peuple à qui les prêtres avaient prêché la cruelle doctrine médiévale que la femme, née dans le péché, était un

être de péché, et que les douleurs de l'enfantement lui étaient imposées par Dieu ; en conséquence, chercher à les diminuer par le chloroforme était une impiété.

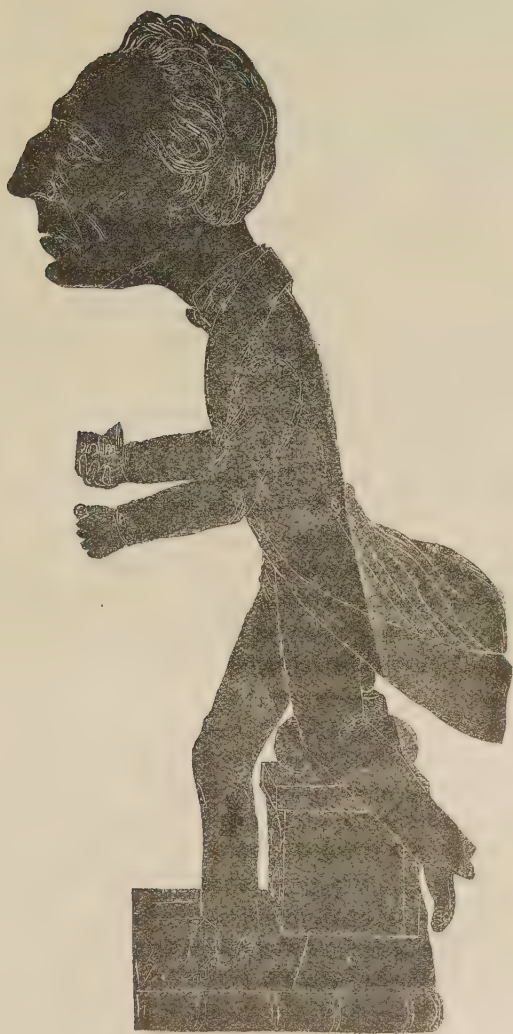
Le Dr Faget tenait à ses idées. Il affirmait que les Créoles et les Nègres étaient immunisés contre la fièvre jaune et que la maladie dont ils souffraient, prise à tort pour la fièvre jaune, était en réalité la « fièvre paludéenne ». Le Dr Charles Deléry soutenait la thèse opposée. Cette polémique, qui dura quinze ans, a été racontée dans la notice concernant le Dr Charles Deléry. On se souvient que Charles Deléry envoya ses témoins au docteur Faget qui refusa de se battre en duel, parce que chrétien.

Faget était en effet chrétien et il le prouvait à ses clients. Toutes les fois qu'un malade était sérieusement atteint, la première question qu'il posait était : « A-t-il rempli ses devoirs religieux ? » Sur une réponse affirmative, il reprenait presque invariablement : « Bien, s'il est en paix avec Dieu, il serait préférable qu'il fût mort. » Ce n'est pas toujours le genre de secours et de consolation que des parents soucieux attendent de leur médecin.

Le docteur était logique avec lui-même, il vivait sa philosophie. Selon une vieille dame qui l'a connu dans son enfance, un jour qu'il venait voir sa mère, il lui disait au cours de la conversation qu'il avait beaucoup souffert d'avoir perdu trois petits enfants et il terminait par ces mots : « Cela vaut mieux peut-être, ce sont de petits anges maintenant ! » *Enfant terrible*, la mère n'avait pu s'empêcher de rire et de s'écrier : « Ah ! que c'est drôle, il a une manufacture d'anges. »

Faget était aussi mauvais commerçant que bon médecin. Malgré sa forte clientèle, il mourut pauvre ; car les dollars lui glissaient entre les doigts. Les honoraires étaient maigres ; il ne se donnait pas la peine de réclamer ce qu'on lui devait, et il avait un goût prononcé pour les placements à fonds perdus.

Il écrivit de nombreux articles et brochures, même un livre, le tout sur des sujets médicaux ; ses premières études sur les maladies tropicales sont à signaler. Il était délégué au 5^e National Quarantine and Sanitary Convention à Philadelphie en 1855. Après l'épidémie de fièvre jaune de 1858, le gouvernement français le décorait pour services rendus aux Français à la Nouvelle-Orléans, et en 1864 il devenait membre du Sanitary Consulting Committee. A sa mort, survenue à la Nouvelle-Orléans le 26 juin 1884, il appartenait aux sociétés suivantes : Anatomical Society — The Medical Observation Society — et était membre lauréat correspondant de la Société de Médecine de Caen.



N'arrêtez pas la marche vagabonde
De l'Esculape ici représenté :
S'il court, c'est après la santé
Qu'il va porter à tout le monde.

1844. *Faculté de Médecine de Paris, Thèse pour le Doctorat en Médecine*, présentée et soutenue le 28 décembre 1844, par Jean-Charles Faget, de la Nouvelle-Orléans (États-Unis), docteur en médecine, ancien interne des hôpitaux de Paris, membre de la Société anatomique, membre de la Société médicale d'observation de Paris. Paris, 1844. cm. 24 × 19, pp. 60. H.
1855. *Études sur les bases de la Science Médicale et Exposition sommaire de la Doctrine Traditionnelle*, par J.-C. Faget (de la Nouvelle-Orléans), ancien interne des hôpitaux et docteur de la Faculté de Paris, ancien membre de la Société anatomique et correspondant lauréat de la Société de médecine de Caen. Ouvrage couronné par l'Académie de médecine de Caen, 13 juin 1853. Nouvelle-Orléans. Méridier, imprimeur-éditeur 1855. cm. 22,7 × 14,2, pp. 444. T. H. exemplaire dédié.
1859. *Étude médicale de quelques questions importantes pour la Louisiane*, et exposé succinct d'une Endémie Paludéenne, de forme catarrhale, qui a sévi à la Nouvelle-Orléans, particulièrement sur les enfants, pendant l'épidémie de fièvre jaune de 1858, par J.-C. Faget. Nouvelle-Orléans. Imprimerie franco-américaine, 136, rue de Chartres, 1859. cm. 22,8 × 14,4, pp. 112. T. dédié à l'abbé Perché.
1860. V^e et VI^e *Lettres sur la Fièvre Jaune*, ou 2^e réponse au D^r Deléry, par le D^r Faget. Nouvelle-Orléans. Imprimerie franco-américaine, 122, rue de Chartres 1860. cm. 23,8 × 15,5, pp. 36. T.
1864. *Mémoires et Lettres sur la Fièvre Jaune et la Fièvre Paludéenne*, par le D^r J.-C. Faget. Nouvelle-Orléans. Imprimerie du Propagateur Catholique, n^o 122, rue de Chartres 1864. cm. 22,2 × 14, pp. 40-14-20-18-20-9-23-28-72 et 13. Chaque article a son numéro et le tout est relié ensemble. T. H.
1866. *Notice scientifique sur Romanet*, de Saint-Pons (Hérault) par le D^r Faget. cm. 23,8 × 15,5, pp. 15. T. Sur la dernière page : Extrait de l'*Union Médicale* (nouvelle série), année 1866. Au bas de la page : Paris. Typographie Félix Malteste et C^{ie}, rue des Deux-Portes-Saint Sauveur, 22.
1875. *Monographie sur le type et la spécificité de la Fièvre jaune établis avec l'aide de la montre et du thermomètre* par le D^r J.-C. Faget, de la Faculté de Paris, ancien interne des hôpitaux, membre de la Société anatomique et de la Société médicale d'observation, membre correspondant, lauréat de l'Académie de Caen, chevalier de la Légion d'honneur, avec 109 tracés graphiques (pouls et température), Paris, J.-B. Baillière et Fils. Nouvelle-Orléans, Am Lutton 167, rue Royale 1875. cm. 24 × 15,8, pp. 60, texte, pp. 24 graphiques. T. Dédié à l'abbé Rouquette.
1880. *L'Art d'apaiser les douleurs de l'enfantement*, par J.-C. Faget, docteur de la Faculté de Paris, chevalier de la Légion d'honneur. Paris. Librairie J.-B. Baillière et Fils, 19, rue Hautefeuille, près du boulevard Saint-Germain 1880. cm. 24,4 × 15,2, pp. 86, p. 1 dé table. T. H. Dédié à l'archevêque Perché.

Dans le JOURNAL MÉDICAL de Caen, France. Nombreux articles. — Articles divers dans d'autres revues françaises de médecine.

FAUVELLE D^r.

Dans C. R. A. L. T.

Avenir des êtres organisés, novembre 1891 : 423.

FONTAINE JÉRAN-BAPTISTE LE SUER (F.). 1742-1814.

J. B. L. S. Fontaine devient en 1796 directeur du *Moniteur de la Louisiane*, fondé deux ans auparavant par L. Duclot; Fontaine conserve cette situation, avec les fonctions de gérant, jusqu'à sa mort le 4 juillet 1814.

On lit dans la *Louisiana Gazette* du 7 juillet : « Mort le 4 de ce mois J. B. L. S. Fontaine à l'âge de soixante-douze ans. Il était né en France et habitait le Cap François au moment de sa destruction. Cette catastrophe lui enlevait tout ce qu'il possédait. Il se réfugiait à New-York. Sur une invitation particulière il venait en 1796 à la Nouvelle-Orléans, où il resta jusqu'à sa mort. Ses talents de comédien et de directeur (*sic*), ses qualités sociales et sa valeur morale le faisaient rechercher. Il était l'ennemi des principes révolutionnaires qui troublèrent et ensanglantèrent si longtemps son pays natal, et souvent (à ses amis intimes) il exprimait son désir de vivre assez longtemps pour revoir un Bourbon sur le trône de France. Ses espérances se réalisèrent et il partit en paix pour un monde meilleur. » Il était légitimiste à tel point qu'il appelait toujours Napoléon « Monsieur de Bonaparte ».

Par son testament, Fontaine légua une collection complète de son journal au City Council de la Nouvelle-Orléans. Il est à regretter que l'on n'en possède plus maintenant que neuf années sur vingt.

R. B. Nécrologie dans la *Louisiana Gazette* des 5 et 7 juillet 1814.

Moniteur de la Louisiane, par W. Beer, dans les Papers of the Bibliographical Society of America, vol. XIV, partie II, 1920 : 127-131.

Dans LE MONITEUR DE LA LOUISIANE.

Articles de 1796 à 1814.

FORESTIER EUGÈNE (F.). 1830-1891.

Forestier, parisien, d'abord élève à l'institution Jubé, puis au collège Henri-IV, vit dans une atmosphère intellectuelle, — Labiche est son cousin, et Janssen, l'astronome français, son beau-frère, — est sur le point d'entrer à l'Ecole Polytechnique quand sa famille est ruinée; va au Havre et se fait courtier en coton; à la fin de la guerre

en 1865 vient à la Nouvelle-Orléans où il continue son métier ; épouse une Créole et meurt à la Nouvelle-Orléans le 14 novembre 1891.

R. B.

Forestier, par Alcée Fortier. C. R. A. L. janvier 1892 : 30.

Dans C. R. A. L. T.

La situation de la langue française en Louisiane, novembre 1889 : 421.

Article publié d'abord à Paris pendant l'Exposition universelle de 1889.

FORTIER ALCÉE (C.). 1856-1914.

Alcée Fortier est le type classique qui montre la supériorité du sang français, l'immutabilité du caractère français, qui pendant de longues générations résiste aux changements du milieu, du climat, des conditions de vie, et même à l'isolement dans un pays étranger.

François, le premier des Fortier, venait à la Louisiane dès 1720 et, bien qu'Alcée fût de la cinquième génération née au Nouveau-Monde, c'était un Français d'habitudes, d'esprit, de sentiment, comme si les siens n'avaient jamais quitté la France. Le français était sa langue maternelle ; l'anglais, il le parlait couramment, — mais par nécessité. Napoléon était son idole ; la culture française, son credo. L'anecdote suivante prouve qu'il était Latin d'instinct. Il traversait le terrain de Tulane University sans remarquer que la musique du collège jouait le *Star Spangled Banner*. Un de ses collègues attirait son attention sur le fait qu'il n'avait pas enlevé son chapeau par respect pour le chant national. Fortier, surpris, écoutait avec attention, secouait la tête et disait, le sourire aux lèvres : « ce n'est pas la Marseillaise » et continuait son chemin.

Cet ami de la France était fils de Florent Fortier, planteur de canne à sucre, qui avait épousé Edwige, fille de Valcour Aimé, l'un des plus riches planteurs d'avant la Guerre Civile, — on parle encore à la Louisiane de cette plantation magnifique.

Toute la première éducation d'Alcée fut française. Des précepteurs français l'instruisaient sur la plantation de son père. Il ne fréquenta plus tard à la Nouvelle-Orléans qu'une école française. Ses parents l'envoyaient à l'University of Virginia, mais une maladie l'empêchait de passer ses examens et il revenait à la Nouvelle-Orléans pour étudier le droit dans le cabinet du Juge Berault.

À partir de la Guerre civile, ses parents devenaient peu à peu si pauvres que le jeune Fortier, avant son admission au barreau, se voyait contraint de chercher une situation lucrative qui l'aidât à

soutenir ses parents. Il devenait employé de banque, mais détestait tant ce métier qu'il étudiait la nuit pour se préparer à l'enseignement. Il obtenait bientôt le poste de professeur de français à la High School pour garçons de la Nouvelle-Orléans et peu après devenait le directeur du Preparatory Department of the University of Louisiana, connue plus tard sous le nom de Tulane.

En 1881, un an après sa nomination comme professeur de français à la Tulane University, il épousait Marie Lanauze. Un traitement régulier lui permettait de fréquents voyages en France dans le but d'augmenter ses connaissances et, durant l'un de ces voyages, il suivait le cours de phonétique du professeur Paul Passy à Paris.

En 1894 il était promu professeur de langues romanes. Travailleur acharné, Fortier avait une étonnante puissance intellectuelle, autrement il n'aurait jamais pu se rendre maître de l'espagnol, de l'italien, de l'allemand, du provençal, du catalan, du romanche, du grec et du latin, en plus du français et de l'anglais qui étaient ses langues natives.

Il se faisait un nom comme conférencier et, malgré son dur labeur à Tulane, il trouvait le temps de parler sur l'histoire et la littérature des langues romanes dans presque toutes les grandes universités des Etats-Unis et du Canada. On se demande comment il pouvait suffire à tout, car il consacrait encore une partie de son temps à la *Louisiana Historical Society* et à l'*Athénée Louisianais*, et était président ou secrétaire de beaucoup d'autres corps savants. En outre, auteur fécond, il composait des manuels et des histoires tant en français qu'en anglais. Son ouvrage le plus ambitieux est une « Histoire de la Louisiane » en quatre volumes ; mais ses occupations étaient trop multiples pour lui permettre d'être un grand historien ; ses préjugés personnels déteignent trop souvent sur ses découvertes historiques, et son manque de loisirs pour les recherches laisse trop d'inexactitudes se glisser dans son récit.

Ses études philologiques rendaient un réel service à la science, car il conservait de nombreux matériaux qui auraient pu se perdre sans lui ; il réunissait et publiait des contes populaires, des chansons, des proverbes en dialecte créole, au moment où les anciens esclaves, qui se les rappelaient, étaient encore en vie ; il donnait dans ses *Louisiana Studies* une excellente grammaire de ce patois curieux, avec le premier essai de quelque étendue sur la littérature française dans l'Etat, ainsi qu'une courte étude sur les Canadiens et leur dialecte. Le livre contient beaucoup de renseignements pittoresques sur les gens de la Louisiane, bien que la bibliographie des écrivains français renferme des inexactitudes.

Le professeur Fortier était très aimé et admiré, à cause de sa sincérité et de son labeur. Le but de sa vie était le bien-être de sa famille et le maintien de la langue française en Louisiane. Son admiration pour la langue française ne connaissait pas de borne, et parfois son enthousiasme s'exprimait naïvement, comme le jour où dans une conférence sur Poë il disait : « N'oubliez pas que son *Raven*, écrit en français au lieu de l'être en anglais, eût été beaucoup plus grand et plus beau. Quelle laideur dans ce mot « Nevermore » qui termine chaque strophe ! Quelle force et quelle harmonie dans « Jamais plus ! »

Les talents du professeur Fortier lui attiraient des honneurs : Laval, Washington, Lee, toutes les grandes Universités lui conféraient le titre de docteur ; le Gouvernement français le nommait officier d'Académie en 1896, officier de l'Ordre de Cambodge, officier de l'Instruction Publique en 1901, et chevalier de la Légion d'honneur en 1902.

Sous le général Beauregard il fut vice-président et ensuite président de l'*Athénée Louisianais* de 1893 à sa mort, et il avait l'honneur d'en être le premier lauréat. Il fut aussi président de l'*Historical Society* de la Louisiane de 1894 à 1912 ; vice-président de l'*American Dialect Society* ; secrétaire de l'Académie des Sciences de la Nouvelle-Orléans ; président de la Modern Language Association of America ; président de l'*American Folklore Society* ; président de la Fédération de l'Alliance Française aux États-Unis et au Canada ; président de la Public School Alliance de la Nouvelle-Orléans ; président de l'Alliance Franco-Louisianaise ; président des Sons of the American Revolution ; président du Jury of History at the Saint Louis World's Fair en 1904, etc...

Sur sa tombe on lit seulement, ces deux modestes lignes :

« Né à Saint-Jacques le 5 juin 1856.

Mort à la Nouvelle-Orléans le 14 février 1914. »

R. B. *White's National Cyclopeda of American Biography*, vol. IX, p. 135. *Library of Southern Literature* by R. Plaisance, vol. IV, pp. 1663-1683. Notice nécrologique dans l'*Abeille*, *The Times Democrat* et le *New Orleans Picayune* du 15 février 1914. *Literature of the Louisiana Territory* by de Menil, pp. 245-250. *L'Athénée Louisianais*, février 1914.

BIBLIOGRAPHIE DE SES ÉCRITS FRANÇAIS

1881. *Quatre grands Poètes du XIX^e siècle* : Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset. Conférences par Alcée Fortier, professeur

- à l'Université de Tulane. Nouvelle-Orléans. Imprimerie franco-américaine, 102, rue de Chartres. Eug. Antoine. Prop. cm. 15,3 × 11, pp. 161 T.
1881. *Le Roman*. Discours prononcé en séance publique de l'Athénée Louisianais, le 27 mars 1881, par M. Alcée Fortier, orateur du jour, concours de 1880. Nouvelle-Orléans ; Imprimerie Cosmopolite, 102, rue de Chartres. cm. 17,5 × 11,2 pp. 17. T.
1884. *Le Château de Chambord*. Conférence Athénée Louisianais du 16 décembre 1883, par Alcée Fortier, sous-secrétaire de l'Athénée Louisianais, professeur de français à l'Université de la Louisiane. Nouvelle-Orléans, Imprimerie franco-américaine, 102, rue de Chartres. Eug. Antoine, prop. cm. 22 × 15, pp. 25. T.
1886. *Gabriel d'Ennerich, Histoire d'un cadet de Famille au XVIII^e siècle*. Nouvelle-Orléans. Imprimerie franco-américaine, 102, rue de Chartres, Eug. Antoine, prop. in-8°, pp. 65. T. H. (imprimé dans les *Comptes Rendus*, mai 1886 : 91 ; juillet 1886 : 151 ; septembre 1886 : 181. Ne se trouve pas dans le *Howard Catalogue*.) L'unique roman de Fortier, sans grande valeur.
1893. *Histoire de la Littérature Française*. Henry Holt et C^{ie} New-York. F.-W. Christian Carl Schœnhof, Boston. cm. 16,7 × 11, pp. 357. T. H.
1896. *Voyage en Europe en 1895*. Nouvelle-Orléans : Imprimerie Cosmopolite, 403, rue de Chartres. cm. 22,6 × 15 pp. 88. T.
1896. *Sept grands auteurs du XIX^e siècle*. Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Théophile Gautier, Prosper Mérimée, François Coppée. Introduction à la littérature du XIX^e siècle. Boston : D. C. Heath et C^o Publishers. cm. 17,6 × 12 pp. 196. T.
1899. *Précis de l'Histoire de France avec des notes explicatives en anglais*. New-York : The Macmillan C^o. cm. 17 × 11,6 pp. 185. T. H.
1902. *La Politique française contemporaine jugée par les Etudiants américains*. Rapport sur le fonctionnement des prix annuels fondés par M. le baron Pierre de Coubertin dans les Universités Américaines de Harvard, Princeton, John Hopkins, Tulane, Palo Alto, Californie. Nouvelle-Orléans. cm. 25 × 16,4 pp. 11. T. H.
1906. *Les Planteurs Sucriers de l'Ancien Régime en Louisiane*. Extrait de la *Revue de Synthèse historique*, 12, rue Sainte-Anne Paris. cm. 25 × 16,5, pp. 7. — T. H.

Dans C. R. A. L. T.

De la puissance de l'éducation et de la nécessité du travail dans toutes les conditions de la vie. (ms.couronné), mars 1879 : 240.

Le succès, septembre 1879 : 293.

William H. Prescott, juillet 1880 : 374.

L'imagination, janvier 1881 : 424.

Discours, mai 1881 : 453.

Louisiana Journal of Education, mai 1881 : 467.

L'eau, septembre 1881 : 509.

Louisiana Journal of Education, juillet 1882 : 192.

La guerre de cent ans, septembre 1882 : 197.

Rapport sur Bigame, comédie de M. Félix Voorhies, mai 1883 : 364.

- Le château de Chambord*, janvier 1884 : 484.
Se taire pendant la vie et pardonner à la mort. (Callar en vida y perdonar en muerte par Fernan Cavallerio, traduction), mai 1884 : 548.
Analyse. Les opérations militaires du général Beauregard par Roman, juillet 1884 : 607.
Rapport sur l'Education en Louisiane, novembre 1884 : 713.
Analyse. New-York et Paris par M^{me} H. Allain, janvier 1885 : 37.
Le vieux français et la littérature du moyen âge, mars 1885 : 401.
(Publié aussi dans *Franco-Américain*, 1886).
Victor Hugo, juillet 1885 : 189.
Discours à la fête scolaire de l'Union Française le 31 juillet 1885, septembre 1885 : 207.
Le français et le patois à l'Ile Maurice et à l'étranger par H. Schuchardt (traduction), mars 1886 : 63.
Gabriel d'Ennerich, mai 1886 : 94 ; juillet 1886 : 151 ; septembre 1886 : 181 ; novembre 1886 : 221.
Le drame en France au XVI^e siècle, janvier 1888 : 14.
Un auteur Louisianais, le Dr Alfred Mercier, janvier 1888 : 25.
Philippe-Auguste, janvier 1890 : 24.
Analyse. Antonymes de la langue française par A. Muzzarelli, mars 1890 : 69.
Dominique Rouquette, juillet 1890 : 147.
Acadiens en Louisiane, juillet 1891 : 333.
Notes sur Julien Poydras et son poème « La prise du Morne du Baton Rouge par M. de Galvez », janvier 1892 : 26.
Mr. Forestier janvier 1892 : 30.
La littérature française de la Louisiane, novembre 1892 : 108.
Beauregard, mars 1893 : 317.
Allocution, mai 1893 : 366.
Les ducs normands, mars 1894 : 38.
Harold et Guillaume, mai 1894 : 86 ; juillet 1894 : 121 ; septembre 1894 : 129.
Allocution, mai 1894 : 71.
Alfred Mercier, juillet 1894 : 97.
Numa Dufour, septembre 1894 : 159.
Les filles de Tancrede, novembre 1894 : 170.
George Sand, janvier 1895 : 216 ; mars 1895 : 230.
L'historien Charles Guyarré, mars 1895 : 227.
Allocution, mai 1895 : 263.
Voyage en Europe en 1895, novembre 1895 : 353 ; janvier 1896 : 386 ; mars 1896 : 467 ; juillet 1896 : 487 ; septembre 1896 : 525.
Allocution, mai 1896 : 453.
Mort de François Tujague, janvier 1897 : 9.
Marie de France et les lais bretons, mars 1897 : 49.
Allocution, mai 1897 : 70.
Chateaubriand, septembre 1897 : 129.
Le baromètre, comédie traduite de l'espagnol, septembre 1897 : 169.
Casilda, par Antonio de Trueba (traduction), novembre 1897 : 185.
Ferdinand VII, par Emile Castelar (traduction), janvier 1898 : 205.
Allocution, mai 1898 : 272.
L'Arrabiata, par Paul Heyse (traduction), juillet 1898 : 309.

- Les premières pages de l'Histoire de France*, septembre 1898 : 313.
La tragédie française classique, janvier 1899 : 397.
Le miroir de Matsuyana. Un comte japonais par Juan Valera (traduit de l'espagnol), mars 1899 : 433.
Allocution, mai 1899 : 462.
Les explorateurs espagnols en Floride, septembre 1899 : 517.
Robert Cavalier de la Salle, septembre 1899 : 523.
Cyrano de Bergerac et le « Pédant joué », mars 1900 : 45.
D^r Gustave Devron, mai 1900 : 73.
Contes louisianais en patois créole, septembre 1900 : 142.
Documents concernant la Louisiane conservés au Ministère des colonies à Paris, novembre 1900 : 149.
Deux jours en Belgique, mai 1901 : 257.
Allocution, juillet 1901 : 279.
Les Créoles de la Louisiane, septembre 1901 : 317.
Allocution, juillet 1902 : 108.
Le centenaire du traité de cession de la Louisiane aux Etats-Unis, octobre 1903 : 290.
Le 14 Juillet. Discours, octobre 1904 : 428.
Remerciements et souhaits, janvier 1905 : 1.
Madame de Lafayette, janvier 1905 : 6.
Peppa et Gramigna, par Giovanni Vergy (traduction), octobre 1905 : 97.
Historique de l'Athénée Louisianais, juillet 1906 : 74.
Allocution, juillet 1907 : 201.
Charles Oscar Dugué, octobre 1907 : 250.
Inauguration d'une succursale de la bibliothèque publique, avril 1908 : 315.
Allocution, juillet 1909 : 469.
Allocution, juillet 1910 : 60.
Discours, octobre 1911 : 250.
Allocution, juillet 1912 : 68.
Le premier congrès de la langue française au Canada, janvier 1913 : 466.
Alcée Fortier nommé professeur à Tulane, novembre 1897 : 316.
Le professeur Fortier et les Créoles, par E. L. T. Aleix, septembre 1911 : 293.
Alcée Fortier, avril 1914 : 50.

BIBLIOGRAPHIE DE SES OUVRAGES EN ANGLAIS

- 1884-85. *The French Language in Louisiana, and the Negro French Dialect*. cm. 22,2 × 15,3, pp. 16. (Réimprimé de Transactions of the Modern Language Association of America, vol. I, 1884-85). H.
 1886. *French Literature in Louisiana*. cm. 23 × 14,8, pp. 60. T. (Réimprimé de Transactions of the Modern Language Association of America). Incorporé plus tard dans *Louisiana Studies*.
 1887-88. *Romance Philology*. Papers read before the New Orleans Academy of Sciences H.
 1888. *Bits of Louisiana Folk-Lore*. Extrait des Transactions of the Modern Language Association of America, 1887. Vol. III, Baltimore. cm. 22,5 ×

- 14,8, pp. 69. T. (Fables françaises citées avec traduction en anglais et paroles d'un grand nombre de chansons créoles. Une note au crayon dit : W. Henry did the patois satires on Kellogg, etc..., in the *Carillon*).
1891. *The Acadians of Louisiana and their Dialect*. Réimprimé de Publication of the Modern Language Association of America (vol. VI, n° 1). cm. 23,2 × 15, pp. 33. T. H. — N. Y. L.
1891. *Polyeucte par Pierre Corneille*. Edited with an introduction and notes by Alcée Fortier. Boston, D. C. Heath et C^o, Publishers. cm. 18,2 × 12,2, pp. 130. T. (Texte français, introduction et notes en anglais).
- 1891 *Rousseau and the « Emile »*. New Orleans, La. cm. 23 × 15, pp. 12. H.
1892. *Laurette ou Le Cachet Rouge par Alfred de Vigny*. Edited with an introduction and notes by Alcée Fortier, Boston, D. C. Heath et C^o Publishers. cm. 18,3 × 12,4, pp. 54. T. (Texte de de Vigny en français, introduction et notes en anglais).
1892. *A few Words about the Creoles of Louisiana*, An address delivered at the 9th annual convention of the Louisiana Educational Association. Baton Rouge : Printed at the Truth Book et Job Office. cm. 22 × 14,5 (contient une attaque contre Cable). T. H. — N. Y. L.
1894. *Louisiana Studies*. Literature, Customs, Dialects, History, Education. New Orleans : F. F. Hansell and Bro. cm. 18,8 × 13, pp. 307. T. — N. Y. L.
1895. *Louisiana Folk-Tales*. In French dialect and English translation. Collected and edited by Alcée Fortier. Boston and New York; Published for the American Folk-Lore Society by Houghton, Mifflin et C^o. cm. 24 × 15, pp. 122. T. H.
1898. *Napoléon*. Extracts from Henri Martin, Victor Duruy. Memorial de Sainte-Hélène, Thiers, Chateaubriand, Edgar Quinet, M^{mo} de Remusat, with a narrative by the editor. Boston and London : Ginn and C^o, Publishers. The Athenæum Press. cm. 18,5 × 12, pp. 136. T.
1903. *The Physician in the History and Literature of Louisiana*. Address Annual Commencement Medical Department. Tulane University. New Orleans. cm. 22,8 × 15, pp. 12 T.
1909. Address of Prof. Alcée Fortier, Chairman of the Committee in charge of *Ride Through Historic New Orleans*, tendered President Taft-Delivered at Jackson Barracks, 31 octobre 1909. cm. 21,2 × 18,2, pp. 6. T.
1914. *A History of Louisiana*. In 4 vols. Vol. I : Early Explorers and the Domination of the French, 1512-1768, pp. 268. — Vol. II : The Spanish Domination and the Cession to the United States, 1769-1803, pp. 342. — Vol. III : The American Domination, Part I, 1803-1861, pp. 272. — Vol. IV : The American Domination, Part II, 1861-1903, p. 299. Goupil et C^o, Paris. Art Publishers Manzi, Joyant et C^o, Successors, New York. cm. 27,5 × 18,3. T. H.
1914. *History of the United States*, by Alcée Fortier and P. Butler.
1914. *Louisiana*. Comprising Sketches of Parishes, Towns, Events, Institutions, and Persons, arranged in Cyclopedic Form, Edited by Alcée Fortier, Professor of Romance Languages. Tulane University. In three Volumes.

Century Historical Association. Vol. I, p. 621, vol. II, p. 667, vol. III, p. 806. cm. 26,5 x 49. T. H.

The History of North America, vol. IX. Central America and Mexico by Alcée Fortier and John Rose Ficklen, pp. I to XXVIII et pp. 1, to 536. H.

Old Papers of Colonial Times. T. In publications of the Louisiana Historical Society. vol. I. Part II, 1895, pp. 6-25.

FORTIER¹ EDOUARD-JOSEPH (C.). 1883-1918.

Edouard Fortier, fils d'Alcée Fortier, né à la Nouvelle-Orléans le 9 décembre 1883, fréquente les écoles de la ville, prend un diplôme à la Tulane University en 1904, veut suivre la carrière de son père, va à John Hopkins University à Baltimore; consacre deux ans à l'étude du français, de l'espagnol, de l'italien; enseigne à Notre-Dame School in Maryland; de là va à Yale comme professeur de langues romanes pendant l'hiver 1906-1907, puis est professeur adjoint de langues romanes à l'Université de l'Illinois, y enseigne jusqu'en 1910 et va à Columbia en qualité de professeur-adjoint; pour y devenir professeur titulaire, prépare une thèse sur les écrivains français de la Louisiane, amplification de la brochure de son père sur le même sujet, qui fut publiée dans les actes du premier Congrès de Langue française au Canada; meurt subitement à New-York le 24 décembre 1918 et est enterré à la Nouvelle-Orléans.

R. B. C. R. A. L. *Edouard Fortier*, janvier 1919 : 5. *Edouard Fortier*, par André Lafargue, 19 juillet : 72.

1915. *Les Lettres françaises en Louisiane*. (Extrait des mémoires du premier Congrès de la Langue française au Canada) Québec. Imprimerie l'Action Sociale Limitée, 403, rue Sainte-Anne, cm. 24,5 x 16,2, pp. 25. T. H.

Dans C. R. A. L.

Rapport comme représentant de l'Athénée à la réunion annuelle de la Fédération de l'Alliance Française. Juillet 1914 : 106.

FORTIER FLORENT (C.). 1811-1886.

Florent Fortier, descendant d'une famille émigrée de Bretagne en 1720, né à la Louisiane le 13 novembre 1811, élevé par des précepteurs, puis au collège de Sorrèze en France; incapable de parler anglais au sortir de cette institution, est envoyé au Transylvania College dans le Kentucky pour remédier à ce défaut; devient riche planteur sucrier et épouse Edwige Aime de la paroisse Saint-Jacques;

1. Bien que les écrits de Fortier E. J. soient postérieurs au XIX^e siècle, j'ai cru bon de le citer à cause de son apport à la Bibliographie de la Louisiane.

a pour fils Alcée, en 1856 ; comme tous les Créoles élevés en France, considère la composition de poésies comme la caractéristique du gentilhomme, et donne au public un court panégyrique en l'honneur de l'explorateur La Salle, — c'est le seul poème sorti de sa plume qui fut imprimé ; — ruiné par la Guerre civile, ainsi que beaucoup de planteurs à la Louisiane, meurt pauvre le 20 août 1886.

LASALLE (1682-1882) T. H.

Poème sur le grand explorateur. Publié d'abord dans C. R. A. L., mars 1882 : 94. Réimprimé dans *French Literature in Louisiana*, (p. 58) et dans *Louisiana Studies* (p. 65), tous les deux par Alcée Fortier.

FORTIER M^{me} LOUISE-AUGUSTIN (C.). 1850-1924.

Un notaire de Tours venu à Saint-Domingue en qualité de secrétaire d'un amiral français est le premier Augustin établi en Louisiane. La révolution nègre le forçait à chercher un refuge à la Nouvelle-Orléans, où son fils devenait juge, et où sa petite-fille, Louise Augustin, naissait en 1850. Comme sa sœur Marie, elle fut professeur, et pendant trente-cinq ans enseigna le français à Mc Donogh High School à la Nouvelle-Orléans ; entre temps elle épousait Fortier. Comme tous les Augustin, elle aimait les belles-lettres et gagnait la médaille d'or de l'*Athénée Louisianais* en 1914. Elle mourait le 29 février 1924, à la Nouvelle-Orléans, âgée de 74 ans.

Le dernier bonnet d'âne. Comédie en 2 actes. Ecrite pour le pensionnat de l'Institut Saint-Joseph, et jouée par les élèves. H.

Dans C. R. A. L. T.

Le bon vieux temps, mars 1901 : 224.

Chronique du vieux temps. La folie aux roses, octobre 1902 : 167.

Chronique du vieux temps, avril 1905 : 39.

Bienvenue à l'Athénée et ses invités, avril 1911 : 185.

Les grands artistes français, avril 1911 : 187.

Les orateurs de la Révolution française (ms. couronné), juillet 1914 : 88.

FORTIN Dr ÉDOUARD (C.). 1803-1852 ?

Jean-Baptiste-Edouard Fortin, fils du Dr Louis Fortin, de Sainte-Menehould, France, qui vint à la Louisiane et épousa Juana Parent de Mobile, est né le 15 juillet 1803 à la Nouvelle-Orléans. Il fréquente le *Collège d'Orléans*, est bachelier ès lettres le 1^{er} octobre 1820, poursuit ses études à l'Université de France : le 11 mars 1828, il est bachelier ès sciences et, l'année suivante, le 22 août 1829, reçoit son diplôme de médecin ; il est membre de la *Faculté de Médecine de*

Paris le 8 septembre 1829. Revient à la Nouvelle-Orléans, est agréé comme médecin le 30 mars 1830 par le Medical Board of Examiners; est nommé, l'année suivante, par le gouverneur Roman, médecin de la Louisiana Legion et par le gouverneur White, en 1835, administrateur de Charity Hospital. Il épouse Amenaïde Le Carpentier en 1836, et tous les deux partent à l'étranger pour leur lune de miel. Il est élu membre correspondant de la *Société d'émulation médicale de Bordeaux* en 1836 et de la *Société de Médecine de Paris* en 1837. Avec deux associés, les D^{rs} Sabin-Martin et Durel, tous les deux D. M. P., il lance la première revue médicale en Louisiane : *Journal de la Société médicale de la Nouvelle-Orléans*, revue trimestrielle; le premier numéro est du 1^{er} janvier 1839, articles en français et en anglais; de peu de durée, comme toutes celles qui suivirent, quatre numéros seulement. Membre du Medical Board of New Orleans pour les années 1840, 1841, 1843 et 1845, il meurt vers 1852.

Dans le *Journal de la Société médicale* (N. O.) Nombreux articles sur des sujets de médecine.

FORTIN M^{me} EDOUARD (C.). 1814-1896.

M^{me} Fortin, fille de Joseph Le Carpentier et de Modeste Blache, née à la Nouvelle-Orléans le 22 septembre 1814, épouse le D^r Edouard Fortin. Le couple s'installe dans une maison bâtie au milieu d'un beau jardin garni de buissons fleuris, abrité par des chênes géants et des magnolias, qui est borné par Coliseum, Chestnut, Third et Fourth Street. Elle y tient salon. Après la Guerre civile, elle vend le jardin par lots pour se procurer de l'argent, et finalement doit prendre une situation dans le United States Mint. Bonne musicienne, elle reçoit la médaille d'or de l'*Athénée Louisianais* pour son essai sur la musique. Elle accompagne sa fille qui se marie en 1887 et va vivre à Birmingham, Alabama, où elle meurt en 1896.

Dans C. R. A. L. T.

La musique, (ms. couronné), mai 1882 : 130.

FOUCHÉ LOUIS-NELSON (H. C. L.). 1824-1886.

Fouché publie en 1882 une petite brochure dont le contenu répond exactement au titre : *Nouveaux recueil de pensées, opinions, sentences et maximes de différents écrivains, philosophes et orateurs*, etc... Il dit sur le titre qu'il est membre de l'*Union Louisianaise*, association fondée par les hommes de couleur à la Nouvelle-Orléans, en

1884, pour venir en aide à l'*Institution catholique des orphelins indigents*.

Le recensement de 1830 enregistre un Nelson Fouché, homme de couleur libre, ayant de vingt-quatre à trente-six ans, à la Nouvelle-Orléans, chef de famille, père de cinq enfants, en possession de trois esclaves. Très probablement le père de Louis Nelson Fouché, auteur de ce livre.

L.-N. Fouché écrit après la Guerre civile dans les journaux *l'Union* et la *Tribune de la Nouvelle-Orléans*, fondés par les hommes de couleur pour défendre les intérêts de leur race.

L'annuaire de la ville le dit architecte : en fait, c'était un petit entrepreneur. Il a une bonne éducation classique, mais on ne sait pas s'il l'a reçue aux États-Unis ou en France. Il meurt à la Nouvelle-Orléans le 20 mai 1886, à l'âge de soixante-deux ans.

1882. *Nouveau recueil de pensées, opinions, sentences et maximes de différents écrivains, philosophes et orateurs, anciens, modernes et contemporains*. Nouvelle-Orléans. Imprimerie de M. Capo, n° 113, rue Royale, près de Saint-Louis, 1882, cm. 14,6 × 10,5, pp. 144. T. H.

FOULHOUSE JAMES.

James Foulhouse, notaire et procureur, démangé de journalisme. En 1847, lance un journal français à la Nouvelle-Orléans, *Le Penseur*. Dans ses *Esquisses locales*, Cyprien Dufour le mentionne comme un écrivain lourd, agressif, terne. Ses écrits concernent la franc-maçonnerie.

1858. *Mémoire à consulter sur l'origine du Rite écossais ancien accepté* : ... par James Foulhouse, grand commandeur du Rite ancien accepté pour l'Etat souverain et indépendant de la Louisiane. Nouvelle-Orléans, L. Marchand et C^{ie} imprimeurs, 35, rue Jefferson, 1858. 22,5 × 14,3, pp. 177. H.

Raconte la querelle entre le conseil de la Louisiane avec les conseils de Charleston, Boston, et le prince Lucien Murat, grand maître de l'ordre en France.

Dans *LE PENSEUR*.

Articles de fond, année 1847. Je n'en connais pas d'exemplaire ; mentionné par Dufour dans ses *Esquisses Locales*.

FRIES FRÉDÉRIC (F.). ?-1883.

Frédéric Fries, né en Alsace, refuse de vivre sous la domination allemande ; vient à la Nouvelle-Orléans peu après la guerre de 1870, et gagne sa vie en enseignant ; meurt en 1883.

R. B. *Frédéric Fries*, par Alcée Fortier, C. R. A. L. Juillet 1883 : 410.

Dans C. R. A. L. T.

De la puissance de l'éducation et de la nécessité du travail dans toutes les conditions de la vie, (médaille d'argent), mars 1879 : 243.

Eloge de Bienville (ms. couronné), janvier 1880 : 328.

Le Français. Journal publié à Cambridge, Mass. Mars 1881 : 448.

FUSELIER G.-L., (C.). 1801-1876.

Fuselier, fils de l'une des meilleures et des plus vieilles familles de colons créoles à la Louisiane, né sur la plantation de son père, paroisse Sainte-Mary, près de Cypremort, passe à l'étranger, selon la coutume, pour faire ses classes; revient avec une forte éducation classique; hérite de plusieurs plantations et de centaines d'esclaves; ruiné par la Guerre civile comme tant d'autres; mais, plein de courage, il se met à écrire pour se consoler; ne publie presque rien; meurt sur la paroisse Sainte-Mary le 27 octobre 1876 à soixante-quinze ans.

Dans le MESCHACÉBÉ, T.

Lettres Attakapiennes, 23 novembre, 7-14-21 décembre 1867.

En M. S. S. T.

Un ci-devant riche, ou les amis avant la guerre (6 pages de poésie en ms.).

Mes jours les plus heureux (2 pages de poésie en ms.). J'ai trouvé ces deux ms. dans un grenier à Lafayette, Louisiane.

FUSTER CHARLES.

Dans C. R. A. L. T.

Au poète, juillet 1888 : 133.

GARREAU LOUIS-ARMAND (F.). Pseudonyme: *Armand G.* — *A. G.*, 1817-1865.

Louis-Armand Garreau et sa sœur jumelle Marie-Rose naissaient à Cognac, Charente, le 14 septembre 1817. Leur père, Armand, avait combattu sous Moreau à Hohenlinden avant de s'établir à Cognac, où il épousait Marie-Rose Dumontel et commençait à exercer le droit.

Tout jeune, Louis-Armand allait à Paris pour son éducation, probablement au lycée Henri-IV. Ses examens passés, il se lançait dans l'étude du droit; mais des difficultés d'argent l'empêchaient d'achever ses études. Il revenait à Cognac et épousait Anaïs Béraud, le 24 novembre 1838.

A Paris, il avait rencontré l'un des Morphy de la Nouvelle-

Orléans, qui avait enflammé son imagination en lui parlant d'occasions fabuleuses au Nouveau-Monde. Attiré par ces chimères, il partait pour la Louisiane avec sa jeune femme et leur bébé. Il débarquait à la Nouvelle-Orléans et ouvrait une école privée pour garçons sur le fleuve, dans la partie supérieure de la ville, au coin des rues Dumaine et Rampart, tandis que sa femme, en courageuse française, dirigeait une école de filles à côté.

Comme tous les professeurs français à la Louisiane, Garreau ne se cantonnait pas dans sa profession. Le journalisme l'attirait et, avec Eugène Supervielle, il lançait un minuscule hebdomadaire français, *Le Démocrate*, en octobre ou novembre 1848¹. Le journal mourait après neuf numéros ; mais cette brève existence suffisait pour lui valoir un duel avec un acteur qui n'acceptait pas ses critiques. Ils se battaient sous les chênes dans City-Park, et Garreau traversait le bras de son adversaire.

La même année, pendant l'absence d'Artlys, il rédigeait la *Revue de la Semaine* que publiait *La Revue Louisianaise*. Il signait « Armand G. »

Vers la même époque il allait à Saint-Martinville et travaillait au *Créole* avec Alexandre Barde. Là il publiait un poème humoristique *La Dindonnade de Saint-Martinville*, qu'il signait « A. G. » Il ne restait pas longtemps dans ce pays, revenait à la Nouvelle-Orléans, où il écrivait un long roman historique, *Louisiana*, que Charles Testut publiait dans ses *Veillées Louisianaises* en 1849.

Peu après, Garreau retournait en France avec sa famille. Ils allaient à Barbezieux, où il achetait à Sermet son matériel d'imprimerie, lithographie et reliure. L'année suivante, 1850, il fondait un journal hebdomadaire le *Narrateur Impartial*. Il écrivait pour son journal un long feuilleton historique, *Ogine*, basé sur l'histoire ancienne de la Charente. Il devait le composer à bâtons rompus, car il avouait un jour à un ami qu'il était navré de n'avoir pas encore écrit son feuilleton au moment où le journal était sous presse. L'ami lui suggérait quelques idées et Garreau, après l'avoir remercié, se hâtait d'écrire le chapitre qui manquait. Le roman paraissait en volume en 1852 et était offert comme prime aux nouveaux abonnés. La *Maison maudite*, un autre de ses feuilletons, était aussi publié en volume en 1852 et offert de même.

Garreau ne pouvait se désintéresser de la politique qui était à l'ordre du jour, il devenait membre de la société secrète dans laquelle était entré Victor Hugo. Par suite, quand Napoléon III

1. Voir *Portraits Littéraires* par Charles Testut, p. 29.

dressait la liste des proscrits en 1851, le nom de Garreau y figurait. Il vendait le *Narrateur Impartial* et partait probablement pour quelque temps. Vers 1854 il avait dû trouver le moyen de faire adoucir sa condamnation, car le 20 mars de cette année il lançait un nouveau journal sous ce titre : *Légendes et chroniques de l'Angoumois, de la Saintonge et des provinces limitrophes, Revue littéraire et historique des départements de l'Ouest*. A. Garreau était le directeur désigné, et le journal était imprimé à Barbezieux, dans l'imprimerie A. Garreau. Ses premières difficultés politiques devaient le poursuivre, car il n'imprimait que quatre numéros de ce nouveau journal, vendait tout son matériel et allait à Paris. Il reprenait l'étude du droit dans la capitale, mais la laissait et achetait un pensionnat : à Senlis suivant sa fille, à Pantin suivant ses biographes.

Il continuait à écrire et en 1855 donnait dans une revue parisienne : *Cinq centimes illustrés*, quatre feuilletons : *Le Nègre marron, Bras coupé, Un jour de Noces* et *Naïda* que le *Narrateur impartial* avait déjà publié.

Le pensionnat n'avait pas de succès, et en 1858 la famille Garreau reprenait une fois de plus le chemin de la Louisiane. A la Nouvelle-Orléans Garreau prenait la direction d'une école publique, mais donnait sa démission à la fin de l'année. Plus tard il enseignait le français, le latin et le grec dans les deux écoles privées du professeur Lavender et de M^{me} Macé.

Il était volontaire avec l'un de ses fils dans la Guerre civile et combattait avec le parti confédéré. Son fils était tué à Vicksburg, et cette mort hâtait la mort d'Armand Garreau qui avait lieu le 28 mars 1865 à la Nouvelle-Orléans.

Sa fille dit qu'il avait écrit deux pièces de théâtre, *Le Couronal* et *Michel le braconnier*, et que juste avant sa mort il était en pourparlers avec Placide Canonage pour les faire représenter au vieux théâtre de l'Opéra-Français.

R. B. *Portraits Littéraires* par Charles Testut. N. O. 1850, p. 29. *Revue de Saintonge et d'Aunis*, décembre 1909 : 290-300.

1849. *Louisiana*. Roman historiques dans les *Veillées Louisianaises*, vol. I, pp. 159-396. Méridier. Nouvelle-Orléans. T. H. — T. P. T.

1852. *Oyine*. Chronique angoumoise du x^e siècle. Deux planches sur bois. pp. 380. Paru en feuilleton dans le *Narrateur Impartial* en 1850. En 1859 nouvelle édition imprimée par Z. Lacroix à Saintes.

1852. *La Maison Maudite*. Chronique angoumoisine du xviii^e siècle. Paru en feuilleton dans le *Narrateur Impartial*, ne fut jamais achevé. Tout ce qui

avait été publié fut réuni en un volume de 114 pages et donné en prime aux nouveaux abandonnés. La publication du même roman fut reprise en 1834 dans le sixième numéro du journal intitulé *Légendes et Chroniques de l'Angoumois*, etc... Le nom en était changé et devenait la *Grotte Maudite*.

1858. *Les Peteaux*. Chroniques du xvi^e siècle, 1548, p. 258. Commencé dans le *Narrateur Impartial*, continué dans *Légendes et Chroniques*, publié en volume par Z. Lacroix, imprimeur-éditeur à Saintes, France, seulement en 1858.

1861. *Leudaste ou les Gaulois sous les Mérovingiens*. Chronique saintongeaise du vi^e siècle, par A. Garreau, auteur des *Peteaux*, d'*Ogine*, de *Louisiana*, etc., à Saintes chez Z. Lacroix, imprimeur-éditeur, 1861, pp. 390. Paru en feuilleton dans le *Narrateur Impartial*, puis dans *Légendes et Chroniques*, et enfin en 1860 dans l'*Indépendant de la Charente-Inférieure*,

? *Vendetta, souvenirs d'outre-mer*. Brochure anonymes sans date ni lieu. Sans doute écrite par Garreau et imprimée chez lui. Attaque voilée contre certains notables de Barbezieux.

? *La Dindonnade de Saint-Martinville*, poème burlesque en 4 chants. cm. 22 × 13,5, pp. 29-1. T. H. Publié par lui pendant son séjour à Saint-Martinville, La, et signé « A. G. ».

? *La Vierge Santone*, légende. Deux pages de vers prises de *Leudaste* et mises en musiques par Navarre. Imprimé par Bauve, 14, rue Saint-Marc, Paris.

Dans le DÉMOCRITE. Nouvelle-Orléans, La, hebdomadaire français, fondé en octobre ou novembre 1848.

Articles divers non identifiés.

Dans le NARRATEUR IMPARTIAL. Barbezieux, France, hebdomadaire, premier numéro 12 mai 1850.

Ogine, 1850. *La Maison maudite*. *Les Peteaux*. *Leudaste ou les Gaulois sous les Mérovingiens*. *Naida*.

Dans LÉGENDES ET CHRONIQUES DE L'ANGOUMOIS, DE LA SAINTONGE ET DES PROVINCES LIMITROPHES, revue littéraire et historique des départements de l'Ouest. Barbezieux, France. Garreau, éditeur-imprimeur, premier numéro, 20 mars 1854. *La Grotte maudite*. *Les Peteaux*. *Leudaste ou les Gaulois sous les Mérovingiens*.

Dans CINQ CENTIMES ILLUSTRÉS. Paris, France. *Le Nègre Marron*. *Un jour de Noces*, *Bras coupé*, *Naida*.

Dans L'INDÉPENDANT DE LA CHARENTE-INFÉRIEURE.

Leudaste ou les Gaulois sous les Mérovingiens, 1860.

Dans RENAISSANCE LOUISIANNAISE. Nouvelle-Orléans, La.

L'Idiote, 15 mai 1864. T. H.

Une créole, feuilleton, 12 juin 1870 et suivants.

GAUCHER MAXIME.

Dans C. R. A. L. T.

Causerie littéraire, mars 1882 : 85.

GAUX J. A.

Gaux lance et dirige un petit journal tri-hebdomadaire en français à la Nouvelle-Orléans en 1835. Le nom du journal est l'*Indépendant*; le directeur du journal devait avoir plusieurs cordes à son arc, car dans le numéro du 26 mai 1835 on lit cette annonce :

« J. A. Gaux
Peintre en miniature
Professeur de dessin
Donne des leçons en ville et dans
les Maisons d'Education. »

Dans L'INDÉPENDANT.

Articles pendant l'année 1835.

GAYARRÉ (CHARLES) Carlos Esteban Arturo (C.) 1805-1895.

Une inscription manuscrite du vieux registre des naissances et décès de la cathédrale Saint-Louis porte : « Le 9 avril de l'an 1805, moi, Fr. Antonio de Sedella, capucin, chargé de la paroisse Saint-Louis à la Nouvelle-Orléans, ai baptisé et oint avec les saintes huiles un enfant du sexe masculin né le 9 janvier de la présente année (1805), fils légitime de Don Carlos Gayarré, et de Dona Maria Isabel Boré, nés en cette ville, mais résidant maintenant près de la ville; grands-parents du côté paternel : Don Juan Antonio Gayarré et Dona Carlota Constanza de Grand-Pré; grands-parents du côté maternel : Don Juan Esteban Boré et Dona Juana Margarita, Maria Destrehan. Je l'ai nommé Carlos Esteban Arturo. »

Cet enfant est Charles Gayarré, l'historien de la Louisiane, le seul des Gayarré qui soit né américain.

Ses ancêtres, tant paternels que maternels, avaient joué des rôles de premier plan dans l'histoire de la colonie. Son arrière grand-père, Don Esteban Gayarré, le cadet d'une noble famille de Navarre, avait traversé l'océan en 1766 comme Contador de l'infortuné Ulloa, envoyé par la couronne d'Espagne pour recevoir la Louisiane des mains de la France. Juan Antonio, fils de Don Esteban, occupait la charge de commissaire de guerre à la colonie, et se battait dans la campagne contre les Anglais, sous Bernardo de Galvez, servait la couronne d'Espagne à la Havane et au Mexique, et devenait le père de Carlos, père à son tour de Charles Gayarré.

Sa mère, Doña Maria Isabel, était la fille de Jean Etienne de Boré, né en 1740 dans le Kaskaskias, alors compris dans la Louisiane. Sa vie avait été pleine d'aventures. Ses parents l'emmenaient, très jeune, en France, où au sortir d'une école militaire il devenait mousque-

taire, c'est-à-dire garde du corps de Louis XIV. Seuls les fils de sang noble appartenaient à ce corps d'élite, dont les membres avaient le privilège de monter dans le carrosse du roi.

En 1770 Boré épousait, à Paris, une fille de Destrehan de Tours, trésorier de la Louisiane sous la domination française. Elle avait été élevée à Saint-Cyr, la fameuse école de M^{me} de Maintenon.

Deux ans plus tard, le jeune mousquetaire du roi donnait sa démission pour devenir capitaine de cavalerie et retournait à la Louisiane. Il quittait l'armée et achetait une plantation près de la Nouvelle-Orléans, juste au dessous du parc actuel Audubon. Il y cultivait l'indigo, le produit le plus important de la colonie, jusqu'à l'apparition d'insectes qui détruisaient les jeunes plants. Cette calamité amenait l'ancien mousquetaire à essayer la culture de la canne à sucre.

En 1783 quelques insulaires des Canaries avaient été envoyés comme colons en Louisiane par l'Espagne. Le navire qui les emportait touchait la Havane, et un ou deux d'entre eux, simples fermiers, prenaient quelques plants de canne à sucre et les apportaient en Louisiane. Ils débarquaient en dessous de la Nouvelle-Orléans et confiaient leurs plants à la terre. Pendant quelque temps, ils les cultivaient comme curiosité, mais quand la guerre fit monter les prix du tafia, Solis se mettait à extraire le jus de ses cannes et le changeait en rhum qu'il vendait de 50 à 60 *piastres fortes* (dollars) le baril. Les prix tombaient à la fin de la guerre et la fabrication du rhum n'était plus avantageuse.

Personne à la Louisiane n'avait su faire cristalliser la mélasse pour la transformer en sucre ; aussi fut-ce à l'encontre de tous que Boré, en 1794, achetait à Solis et à son associé Mendez assez de plants de canne pour en faire une grande plantation. Il prenait pour associé un certain Morin, qui avait été longtemps raffineur à Cuba et à Saint-Domingue. Boré risquait alors une grande partie de sa fortune et de celle de sa femme dans l'installation d'une raffinerie. Il avait raison : en 1795, en présence de nombreux planteurs, le sirop, pour la première fois à la Louisiane, se cristallisait et donnait du sucre. Non seulement Boré faisait fortune, mais il sauvait aussi son pays de la ruine.

Le grand-père de Gayarré était un homme de progrès. En 1802, il remplaçait la canne à sucre que l'on cultivait alors en Louisiane par la canne à sucre de Tahiti, qui mûrit en huit ou dix mois et ainsi échappe à la période la plus froide de l'hiver, tandis que la vieille canne à sucre ne mûrissait qu'en 18, 20, 24 et même 30 mois. Quel avantage pour l'industrie !

Dans un article captivant « Une plantation de canne à sucre du bon vieux temps à la Louisiane »¹, Gayarré décrit la vie sur la plantation, que le duc d'Orléans et ses deux frères avaient visitée en 1798. Une organisation militaire tempérée par une justice patriarcale y régnait. Toutes les nuits, des esclaves armés de gourdins étaient placés en sentinelles sur les points de la propriété les plus exposés au pillage ; ils étaient partagés en équipes qui se relayaient à minuit. Dès l'aube, au signal de la grosse cloche, les esclaves rassemblés devant la maison du maître tombaient à genoux et faisaient la prière. Quelque membre de la famille présidait la cérémonie. Gayarré nous dit son embarras alors que, tout enfant, il voyait venir son tour. Il nous raconte aussi l'histoire de Big Congo, domestique, envoyé par l'économe porter un message au maître. Congo revenait, disant qu'il avait trouvé M. Boré dans le parloir, lui avait transmis le message, et que le vieillard l'avait fixé dans le blanc des yeux sans rien dire. Le surveillant se fâchait, mais Congo persistait dans ses dires et ajoutait : « Le maître, dans une fenêtre d'or, me regardait avec bonté, mais ne voulait pas parler. » A la fin, le nègre invitait le surveillant à le suivre et, triomphant, lui montrait dans le salon un portrait de Boré à l'huile, dans un cadre doré, que l'on venait d'apporter et de pendre à la muraille.

C'est sur cette plantation que le jeune Gayarré fut élevé. A six ans, il allait à l'école sur la plantation voisine de Foucher. Le maître Lefort, petit et ventru, mais fort habile, obtenait la discipline la plus stricte à coups de règle. A sept ans, Charles devenait pensionnaire au collège d'Orléans nouvellement fondé, au coin des rues de l'Hôpital (anciennement Bayou Road) et Saint-Claude. Les professeurs étaient pour la plupart des réfugiés de Saint-Domingue et des types curieux, mais instruits. Gayarré, qui en fait une peinture charmante au début de « Fernando de Lémos », en recevait une bonne éducation classique.

Au jour historique du 23 décembre 1814, quand la nouvelle du débarquement des Anglais était apportée au général Jackson, le jeune Gayarré était au Collège d'Orléans. L'excitation était grande et les parents venaient à la hâte chercher leurs enfants. Gayarré et son cousin Frédéric Foucher commençaient à désespérer, car leurs parents habitaient à six milles de la ville, quand M^{me} Porée envoyait quelqu'un les prendre et les amener dans sa maison, au coin des rues Dumaine et Royale. De son balcon les deux garçons voyaient le bataillon de la milice commandé par le Major Planché — la fleur de

1. *Harper's Magazine*, mars 1887 : 606.

la *jeunesse dorée*, — se diriger vers le champ de bataille de Chalmette.

¹ « A sept heures la bataille commençait : le rugissement de l'artillerie, les coups de mousquets étaient presque aussi distincts que si la bataille s'était déroulée dans notre voisinage immédiat. Pas un bruit dans la ville, morte en apparence ; anxieuse, elle retenait sa respiration. Pas un être humain dans les rues. Nous, les deux garçons et les dames de la maison, restâmes pétrifiés dans le silence le plus absolu sur le balcon jusqu'à neuf heures et demie, alors que graduellement cessait la fusillade. L'anxiété nous étreignait : nos défenseurs battaient-ils en retraite, poursuivis par l'ennemi ? Qui peut oublier ces heures tragiques ? Vers onze heures, le silence pesant qui écrasait la ville était rompu par le galop rapide d'un cavalier qui criait de toutes ses forces : « Victoire ! Victoire ! ». La voix était enrouée, cependant de toutes les voix d'hommes que j'ai entendues depuis lors, aucune n'a porté à mes oreilles plus douce musique. »

Le lendemain Gayarré retournait à la plantation Boré, et c'est là que le 8 janvier 1815 il entendait la fusillade de la bataille finale à Chalmette, quatre milles au dessous de la ville. Boré, le seul homme blanc resté sur la plantation, trop vieux pour combattre, montait en haut du portique. Un peu avant la fin de la bataille, il descendait calme et disait à ses filles inquiètes : « Chassez vos craintes ; les Américains sont victorieux. » — « Mais, père, comment le savez-vous ? » faisait la mère de Gayarré. — « Vous oubliez, ma chère enfant », reprenait Boré avec un bon sourire, « que j'ai quelque expérience de la guerre. Mon oreille exercée ne m'a point trompé. Le canon américain a réduit au silence le canon anglais. L'ennemi est battu. » Après la bataille de la Nouvelle-Orléans, le général Jackson venait souvent sur la plantation Boré, et caressait le jeune Gayarré.

Quand Edward Livingston, juriste distingué, déposait à la Louisiana Legislature le code criminel qu'il avait préparé à la requête de l'Etat, Gayarré publiait en 1825 une brochure où il attaquait quelques-unes de ses idées, notamment l'abolition de la peine de mort. Cette brochure faisait sensation, et contribuait à faire renvoyer indéfiniment l'adoption du code.

L'année suivante, à l'âge de vingt et un ans, le jeune Gayarré quittait la Nouvelle-Orléans et allait à Philadelphie étudier le droit

1. *A Louisiana Sugar Plantation of the old Regime*, by Gayarré, Harper's Magazine, mars 1887 : 606.

dans le cabinet de William Rawle, le chef du barreau de la ville, auteur d'un ouvrage remarquable sur la Constitution. En deux années, il en avait appris assez pour être admis au barreau de Pensylvanie (sept. 1828). Il revenait à la Nouvelle-Orléans et, le 12 janvier 1829, était accrédité auprès des tribunaux de la Louisiane.

Mais ses préférences le portaient ailleurs. Le succès local de sa première brochure lui avait inspiré le goût de la littérature et il se sentait attiré par l'histoire. C'était naturel, car l'histoire si colorée de la Louisiane lui était connue comme une tradition de famille, qu'il avait recueillie de la bouche de ses parents et grands-parents, qui en avaient été les acteurs ou les témoins.

Une autre raison avait influé sur sa vocation. Il admirait beaucoup le vieux juge François Xavier Martin, ce Français venu à la Louisiane qui s'était élevé à la plus haute fonction de la Cour Suprême. En 1827 Martin publiait une histoire de la Louisiane qui, malgré sa sécheresse, était la meilleure qu'on eût écrite jusque-là. Gayarré avait entendu les applaudissements que ce travail avait mérités au juge et se sentait porté à l'imiter. De plus, il se croyait capable d'insuffler la vie au schéma décharné de Martin, grâce à ses connaissances directes et précises.

Il se mettait aussitôt à l'œuvre et en 1830 publiait son *Essai historique sur la Louisiane*, comme il l'intitulait si judicieusement. Dans la Préface, il disait qu'il s'était presque borné à traduire le travail du juge Martin pour le mettre à la portée de ses concitoyens créoles qui ne lisaient pas l'anglais. Il parlait de Christophe Colomb et allait jusqu'à la bataille de la Nouvelle-Orléans en 1815. Dans la suite, Gayarré ne tirait pas vanité de son *Essai historique* ; mais il était si bien accueilli en 1831 que la Louisiana Legislature en achetait 600 exemplaires pour les distribuer dans les écoles de l'Etat — honneur que Gayarré partageait avec Bernard de Marigny.

La même année il était élu à la Legislature comme représentant de la Nouvelle-Orléans. Et il était si populaire parmi ses collègues qu'il était choisi pour écrire l'« adresse » de félicitations envoyée aux Chambres Françaises à l'occasion de la Révolution de Juillet 1830. Cette manifestation peu diplomatique servait du moins à montrer les liens étroits de sympathie qui rattachaient encore la France à la Louisiane. Au cours de la même session, Gayarré réussissait à empêcher le vote d'une loi qui tendait à expulser de la Louisiane tout homme libre de couleur.

En 1831 il était nommé procureur général-adjoint à George Eustis et, l'année suivante, procureur général par le gouverneur A.-B. Roman. Gayarré occupait ce poste douze mois seulement, jusqu'au

jour où le gouverneur Roman le nommait Juge président le tribunal de la ville à la Nouvelle-Orléans.

En 1835, le juge Gayarré était élu pour six ans au Sénat, bien qu'il fût démocrate et que la majorité fût aux mains des Whigs, victoire due à sa popularité.

Des crises d'asthme lui ôtaient tout espoir de remplir sa charge et sur le conseil des médecins il passait à l'étranger. Il se remettait peu à peu à Paris : *Fernando de Lemos* raconte son intéressant séjour dans la capitale. Il pénétrait dans les salons littéraires, voyait les gens de marque, depuis l'exécuteur des hautes œuvres, bibliophile distingué, jusqu'à Louis-Philippe auquel il fut présenté dans un bal aux Tuileries. Ce monarque, après avoir rappelé la visite qu'il avait faite, au cours de son exil en Louisiane, à Boré, le grand-père de Gayarré, faisait cette prédiction étonnante : « Je ne tiens pas à être prophète de malheur, disait-il, mais votre peuple est divisé par des intérêts opposés et des jalousies implacables. Puritains au Nord, Cavaliers au Sud ; d'un côté la Démocratie manie sa baguette niveleuse, de l'autre l'Aristocratie avec ses esclaves lève la tête, et sa supériorité de race et d'éducation excite la haine de vos adversaires. D'où des conflits mortels, des convulsions politiques et des transformations sociales. » La Guerre civile, dix ans plus tard, montrait que Louis-Philippe avait vu juste.

L'histoire fascinait Gayarré. Il passait une grande partie de son temps à fouiller les archives des Ministères de la marine et des colonies, à la recherche des documents capables d'éclairer le passé de son État, et il y faisait des découvertes qu'il utilisera dans ses ouvrages.

Il séjournait huit ans à l'étranger et ne regagnait son foyer qu'en 1843. Son absence n'avait pas diminué sa popularité ; en effet, un an plus tard, il était élu représentant de la Nouvelle-Orléans au Sénat d'État. Il y appuyait une résolution en faveur de l'annexion du Texas.

Chose curieuse, ses publications coïncident avec ses élections. En 1830, il publiait son *Essai historique* et entrait dans la State Legislature. En 1846, il était élu pour la troisième fois au State Senate et donnait le premier volume de son *Histoire de la Louisiane*, que le second suivait en 1847. L'ouvrage avait plus d'ambition que l'*Essai historique*, car il bénéficiait de ses recherches à Paris. Gayarré avait persuadé à la Legislature l'achat des copies de documents touchant la Louisiane que Magne, de l'*Abeille*, avait tirés des archives françaises, ainsi que de celles de Margry. Deux volumes étaient publiés à la Nouvelle-Orléans par les éditeurs de l'*Abeille*, Magne et Weisse. Ils

embrassaient la période qui va du voyage de Ponce de Léon jusqu'au soulèvement contre le joug espagnol de 1768 à 1769.

Gayarré écrivait son histoire en français parce qu'il avait l'impression, disait-il, de tracer un portrait de famille et que l'emploi d'une langue étrangère eût privé la peinture de son naturel et de sa couleur. Il désirait avant tout que les acteurs du grand drame de la Louisiane exprimassent leur histoire avec leurs mots. C'est pourquoi il citait abondamment les récits laissés par les premiers explorateurs et les mémoires des gouverneurs. D'où un style passablement décousu, malgré l'habileté de Gayarré à coudre ses documents avec le fil léger de sa prose. On peut dire, sans lui manquer de respect, que son œuvre est habile et bien faite, mais que ce n'est pas une histoire au sens propre du mot. Il avait l'intention de poursuivre son travail jusqu'à son époque et d'en donner une traduction en anglais; mais la politique l'absorbait tellement qu'il lui restait peu de temps pour faire des recherches.

Il n'occupa jamais le siège auquel il avait été élu dans la State Legislature en 1846; car le gouverneur Isaac Johnson lui offrait le poste de Secrétaire d'État qu'il accepta. Ce poste n'était pas une sinécure, car, outre ses devoirs réguliers, il comportait ceux de directeur de l'Education publique, de trésorier d'État au Ministère des finances, et de directeur de la Mechanics and Traders' Bank dont l'État était le gros actionnaire.

Malgré tout, quand les administrateurs du People's Lyceum l'invitaient à donner un discours, il trouvait le temps de le faire. La *De Bow's Commercial Review* de juin et juillet 1847 le publiait plus tard sous le titre : *Roman de l'histoire de la Louisiane*. Gayarré racontait que, avec une terrible épidémie de fièvre jaune qui était tombée sur la Nouvelle-Orléans, la chaleur était devenue accablante, et que dans les rues on ne voyait que chiens, médecins et enterrements; chez lui, les visiteurs lui enlevaient tout courage en ne parlant que de morts et de mourants. N'en pouvant plus à la fin, il appelait Georges, son esclave, et lui défendait de laisser entrer qui que ce fût pendant une semaine, sous peine d'être chassé à coups de pied chez les abolitionnistes. Pendant cette courte période de repos, les numéros de *De Bow's* lui tombaient sous la main, il y trouvait son discours, le lisait et écrivait trois autres discours avec l'intention d'être pour la Louisiane, à sa modeste façon, ce que Walter Scott était pour l'Ecosse.

Il publiait, en 1848, ces quatre discours sous le titre : *Le Roman de l'histoire de la Louisiane*. Ils allaient de la période de l'expédition faite par de Soto en 1539 jusqu'à la mort de Crozat en 1738. Gayarré

prenait tant de liberté avec les faits que l'ouvrage tient le milieu entre la fiction et l'histoire. L'auteur l'avoue dans une note à la fin du volume : « J'aime à penser que le lecteur me pardonnera de n'avoir pas suivi l'histoire, dans les pages qui précèdent, pour des détails que je considère comme sans importance. Par exemple, j'ai changé le nom que portait la fille de Crozat. Pourquoi ? Est-ce par caprice ? Il y a plutôt un charme pour moi dans le nom d'Andrea. » Gayarré avait écrit ses discours en anglais, pour augmenter le nombre de ses lecteurs : l'influence américaine avait fait de grands progrès depuis son *Essai historique*.

En 1847, Gayarré amenait la Législature à voter 2.000 dollars pour l'achat de copies de documents provenant des archives espagnoles touchant la Louisiane, et s'assurait l'aide de Romulus M. Saunders, ministre d'Amérique à Madrid, qui avait employé un certain Pascual de Gayangos à faire les recherches. A la fin de sa première session comme Secrétaire d'État, en 1850, Gayarré publiait un rapport sur ses travaux, dans lequel il donnait la liste des livres qu'il avait achetés pour la State Library et la transcription de sa correspondance touchant les documents espagnols. Les lettres de Gayangos fournissaient un curieux aperçu des difficultés rencontrées. Les papiers étaient liés par paquets, sans indication, et jetés pêle-mêle sur le plancher des salles d'archives ou entassés sur des tables de bois blanc. Les archivistes n'avaient aucune connaissance des papiers qu'on leur confiait et n'avaient établi aucune table. Des cent obstacles que Gayangos avait du surmonter, le plus curieux était le refus opposé par le duc de Sotomayor, alors ministre d'État, à l'examen d'un papier dans les archives du ministère des Affaires Étrangères, pour la raison que cela pourrait compromettre son père qui avait été ministre aux États-Unis, au temps de la conspiration de Wilkinson. Dans ces conditions les copies de documents envoyées à la Louisiane étaient très incomplètes. Malgré tout, Gayangos faisait une découverte intéressante, et dans une lettre « il exprimait son agréable surprise d'avoir trouvé une partie de la correspondance secrète du général Wilkinson, du Dr. White, du colonel Dunn, etc... qui offraient l'annexion du Kentucky, de l'Ohio et autres États, et qui étaient sans doute à la solde du gouvernement espagnol, comme le prouve leur correspondance. »

Le gouvernement espagnol, essentiellement aristocratique, n'avait pas grande confiance dans l'expérience démocratique tentée en Amérique. Cette expérience lui paraissait aussi dangereuse et subversive que pour nous la forme actuelle de gouvernement introduite par les Bolcheviks. La majeure partie des difficultés rencontrées par Gayangos était probablement la conséquence de cet état d'esprit. Un

incident qui arrivait à Gayarré lui-même au cours de l'une de ses visites en Espagne le prouverait. Il allait chez le ministre des Affaires étrangères, un duc espagnol qui, le sachant apparenté à quelques unes des meilleures familles en Espagne et capable de parler sa langue, lui promettait toute l'aide dont il pourrait avoir besoin, mais avant de le quitter il lui donnait ce conseil : « Senor Don Carlos, traitons cette affaire entre nous deux, s'il vous plaît, et non avec votre ministre qui, si je puis parler ainsi, n'est pas l'un des nôtres. »

Gayarré remplissait si bien les devoirs multiples de sa charge que, en 1850, Joseph Walker, successeur d'Isaac Johnson, conservait Gayarré comme secrétaire d'État pour une autre session. Il trouvait le temps d'encourager les arts. La Législature l'autorisait à ériger une statue de George Washington par Hiram Powers, qui vivait alors en Italie. Elle coûtait 10.000 dollars et était placée dans la rotonde du Capitole à Baton Rouge. Gayarré faisait aussi partie du comité qui élevait au général Jackson la statue que l'on voit encore devant la cathédrale Saint-Louis. Elle était de Mills et avait coûté 30.000 dollars. C'était la première statue équestre du pays.

En 1851 paraissait : *Louisiana ; its Colonial History and Romance*, réédition des quatre premiers discours déjà parus, avec une nouvelle série qui conduisait l'histoire de la Louisiane jusqu'en 1743.

Une troisième série venait l'année suivante. Le titre : *Louisiana, its History as a French Colony*, annonçait qu'elle s'achevait sur le transfert de la colonie à l'Espagne en 1769. Ces trois volumes de conférences ne doivent pas être acceptés les yeux fermés, malgré les dires de Gayarré dans sa Préface : « la substance de cet ouvrage... repose sur des preuves qui pourraient se faire admettre par un tribunal de justice ; ce que j'ai emprunté au *poète*, pour le plus grand bien de l'*historien*, équivaut à peine à la fine draperie dont le sculpteur jugerait nécessaire de recouvrir la statue nue de la vérité. »

En 1853 Gayarré se présentait aux élections pour le Congrès, mais était battu. Il attribuait sa défaite à la malhonnêteté de certains politiciens, et dans une brochure il lançait l'accusation, restée sans réponse, que les boîtes de vote avaient été remplies de bulletins frauduleux. Cette attaque lui créait de nombreux ennemis parmi les politiciens les plus influents et il tombait, suivant son expression, « sous l'ombre des upas d'un ostracisme politique complet ». Un roman dramatique dialogué : *The School for Politics*, mordant et sardonique, lui enlevait en 1855 sa dernière chance de succès en politique. C'était un coup à la déloyauté politique contemporaine et, malgré les dénégations de Gayarré, on reconnaissait les traits de deux individus au moins, très connus dans les cercles politiques à la

Nouvelle-Orléans : Randolph était Dunbar, le candidat vainqueur de Gayarré, et Dunder Blunder Beckendorf était Pierre Soulé, auquel Gayarré gardait rancune.

Après sa défaite, Gayarré, semble-t-il, avait décidé de restaurer son prestige en essayant d'être ambassadeur en Espagne et s'était ouvert de son désir à Soulé, alors sénateur des États-Unis, qui lui aurait promis d'arranger la chose avec le Président. Quelques journaux avaient annoncé la *nomination de Gayarré*, mais une note du cabinet désignait Soulé, en personne, comme ministre en Espagne. Gayarré ne pardonna jamais à Soulé sa duplicité. C'est ce qui explique le ridicule qu'il jette sur Soulé dans *The School for Politics*. Malgré les défauts du livre, le comte de Sartigues, ex-ambassadeur de France aux États-Unis, le traduisait en français. Cette traduction était bien accueillie en Europe, comme toute peinture qui met en relief les mauvais côtés de la vie américaine : la récente attribution du prix Nobel à Sinclair Lewis en est un bel exemple.

Le *Louisiana Courier* attaquait vivement Gayarré pour la publication de ce livre, et l'accusait de « n'être pas loyal envers son parti, d'être un aristocrate hautain, un contempteur de la démocratie » et « d'avoir lâché et tourné en ridicule les siens ». Gayarré qui, à ce moment, était à New-York, se mettait en colère et écrivait une lettre, que publiait le *Washington Union* du 23 octobre 1854, pour réfuter ces accusations.

En dépit de toutes ces luttes, Gayarré donnait en 1854 une nouvelle édition de ses conférences, sous le titre : *History of Louisiana — The French Domination*, et en même temps : *History of Louisiana — The Spanish Regime*. Ce nouveau volume était composé avec les documents tirés des archives espagnoles par Gayangos. Cette fois, Gayarré ne donnait plus libre carrière à son imagination et serrait de plus près la vérité historique. Il suivait la même méthode dans son dernier volume : *The American Domination* qui, bien qu'écrit avant la Guerre civile, ne paraissait qu'en 1866. Les éditions suivantes ne furent que des réimpressions, faites sur clichés, de ses ouvrages sur les trois dominations : française, espagnole, américaine.

L'historien George Bancroft lui adressait un bel éloge : « A votre pays vous donnez une histoire authentique, et peu d'États dans l'Union en possèdent une pareille. J'ai étudié les documents pendant de longues années, et les meilleurs que j'ai trouvés sont dans votre travail. »

Beaucoup de Créoles ne pensaient pas comme Bancroft et accusaient Gayarré de parti pris. Emporté, disaient ils, par le sang espagnol qu'il tenait de son père, plutôt que par le sang français de

sa mère, il palliait la conduite sanguinaire d'O'Reilly dans l'exécution de Lafrenière et de ses compagnons, soulevés contre la domination espagnole. Il y a du vrai dans cette accusation, car Gayarré avait parfois des œillères. Son attitude envers son frère, Ferdinand Gayarré, en est un exemple typique. Celui-ci épousait Miss Flood, avec laquelle il paraissait heureux, jusqu'au jour où, après une querelle, elle regagna la maison de son père. A plusieurs reprises, Ferdinand essaya de revoir sa femme, mais il était toujours évincé par la belle-mère. A la fin, fou de rage, il faisait irruption dans la maison de ses beaux-parents et égorgeait sa belle-mère. Il était condamné aux travaux forcés. La tuberculose l'emporta bientôt. Dans la suite, Charles Gayarré niait toujours avoir eu un frère, et à force de nier il finissait par le croire. En plus d'une circonstance, il écrivit l'histoire de la même manière : toutes les fois qu'un fait heurtait son orgueil espagnol ou ses préjugés, il le niait carrément ou n'en parlait pas.

Mais il ne faut pas oublier qu'écrire l'histoire de la Louisiane était alors périlleux. Les descendants des acteurs de cette histoire vivaient encore à la Nouvelle-Orléans, toujours prêts à ressentir avec la susceptibilité de l'orgueil franco-espagnol, toute mention de leurs ancêtres qu'ils pouvaient considérer comme indigne. Gayarré avait eu des démêlés avec les de Livandais au sujet du partage d'une propriété : il se vengeait dans son histoire en traitant de *pirates* des aïeux que la famille de Livandais, par euphémisme, appelait *corsaires*. Les de Livandais, furieux, convoquaient une réunion de famille à laquelle ils invitaient les cousins les plus éloignés, pour régler l'affaire. Après une longue discussion, on décidait finalement de mépriser l'insulte et de ne plus avoir de rapports avec l'insulteur.

Le travail de Gayarré ne doit pas être sous-estimé : d'abord il a conservé une quantité de matériaux tirés des archives de France et d'Espagne qui, sans lui, seraient restés dans l'oubli ; puis il a tracé une peinture vivante de la vie en Louisiane aux différentes périodes de son existence comme colonie, avec ses coutumes et sa couleur locale qu'il connaissait par la tradition.

Voyant le *Know Nothing* ou *American Party* gagner du terrain, Gayarré, toujours marri de son échec, y entraît. Les buts avoués du parti : réformer la politique et enlever le droit de naturalisation aux citoyens de naissance étrangère le touchaient beaucoup. Au cours des années précédentes, des Irlandais sortis des classes inférieures étaient venus en nombre en Louisiane et, une fois naturalisés, formaient un corps d'électeurs puissant et bête, à la merci des politiciens les plus corrompus. Gayarré voyait le danger, et son amour

pour le nouveau parti n'était pas refroidi par la pensée que son succès en politique aurait pour résultat de retirer son titre de naturalisation à son vieil ennemi Pierre Soule, né en France.

Avec cinq autres délégués de la Nouvelle-Orléans, Gayarré se rendait aux assises générales du parti à Philadelphie en juin 1855. On admettait ses compagnons, dont quatre étaient protestants et un juif ; mais, parce que catholique, il se voyait refuser l'entrée de la salle où se tenaient les séances. Les délégués de Louisiane formaient bloc et refusaient de prendre place, si l'on persistait à exclure l'un d'eux. Gayarré demandait la parole sur le motif de son exclusion, on la lui refusait ; alors il soumettait à la Convention une brochure dans laquelle il suppliait l'assemblée de renoncer à l'intolérance religieuse et revenait à la Nouvelle-Orléans. Il y présidait une grande réunion dans la salle de bal du vieux théâtre d'Orléans. Il racontait ce qui s'était passé à Philadelphie et réclamait la prompte dissolution du parti sur les bannières duquel, en lettres de feu, comme sur le palais du roi à Babylone, se trouvait cette inscription : « Pas de liberté de conscience ; incompatibilités politiques ; exclusions religieuses ; pas d'égalité de droits pour les citoyens nés Américains. »

Ceci se passait en juin. En septembre il lançait un *Appel au peuple de la Louisiane sur la situation des partis*, dans lequel il établissait que la corruption des Whigs et des Démocrates avait nécessité la création de l'American Party. Avec force il en défendait toutes les idées, sauf l'ostracisme des catholiques, et il écrivait : « J'espère que l'American Party va se nettoyer de la seule tache qui le défigure ; sinon je m'engage à le combattre de toutes les forces que Dieu m'a données. » Il écrivait encore qu'il aiderait le parti aussi longtemps qu'il poursuivrait son but avoué d'assurer l'honnêteté en politique et ajoutait : « Choisissez entre la forte vitalité de l'aigle jeune et la décrépitude pourrie du parti Démocratique. »

Pourquoi, en septembre, cet enthousiasme pour un parti dont il demandait en juin l'immédiate dissolution ? N'aurait-il pas écrit cet appel pour la réunion à Philadelphie ? On est tenté de le croire. Puis, une fois exclu de la salle, ne pouvant se résigner à laisser inconnu ce beau morceau de littérature, il aurait ajouté le paragraphe sur l'intolérance religieuse et publié son factum. Dans l'esquisse biographique anonyme qu'il fit de sa vie, il signale cet appel comme un chef-d'œuvre, « considéré par des juges compétents comme égal pour le brillant du style et la profondeur de la pensée à n'importe quel écrit politique de langue anglaise ».

Gayarré était riche. Avant la Guerre civile il possédait une fortune de 400.000 dollars — somme considérable pour l'époque — et sa

femme, venue de Géorgie, était à la tête de 100.000 dollars. Il pouvait ainsi vivre confortablement partout où il le désirait. Blessé dans son orgueil espagnol par son fiasco politique, il se décidait à quitter la Louisiane pour aller en Espagne fouiller les archives. Tout était réglé, même la vente de ses propriétés. Il était sur le point de s'embarquer, quand des nuages noirs précurseurs de l'orage obscurcirent l'horizon. Il comprit que partir ce serait désertier parents, amis, pays à l'heure du danger : un homme de sa trempe ne le pouvait pas.

Lorsque, en 1861, on agita la question de savoir si la Louisiane, territoire acheté et payé, pouvait légalement faire scission, vu qu'elle n'avait point voté de se joindre à l'Union, on consulta Gayarré qui dit que la Louisiane avait légalement le même droit que n'importe quel autre État de faire scission. Il parlait en ce sens devant une grande réunion à Old Fellows Hall, à la Nouvelle-Orléans, et publiait sur la question une lettre dont plusieurs exemplaires furent remis aux membres de la Convention chargés de la décision.

Gayarré se retirait alors sur sa plantation à Roncal, paroisse de Tangipahoa, et y restait jusqu'à la fin de la guerre.

À l'époque où, en 1863, la Confédération semblait perdre la partie, Gayarré envoyait une adresse au Confederate Congress pour le supplier d'armer les esclaves et de conclure avec l'Angleterre et la France un traité qui reconnaîtrait l'indépendance de la Southern Confederacy, sous condition d'émanciper graduellement les esclaves nègres. Il lisait cette adresse devant un groupe de fermiers à Osyka, Mississippi, et leur demandait de signer. Malgré leur sympathie pour ses idées, ils estimaient que la culture deviendrait impossible sans le travail des esclaves, et refusaient de faire ce sacrifice. Un an plus tard, la situation s'était aggravée et les fermiers venaient offrir à Gayarré leurs signatures, mais il était trop tard. Finalement l'adresse était publiée dans un journal de Mobile.

La guerre avait à peu près ruiné Gayarré. Patriote, il avait mis la majeure partie de sa fortune dans les emprunts Confederate et les « shimplasters », et les deux, à la fin de la lutte, étaient sans valeur. La faillite d'une banque lui enlevait le peu qui lui restait. Il avait tout perdu, sauf l'orgueil. À partir de ce moment, il luttait avec sa plume, pour ne pas mourir de faim.

Dès la fin des hostilités, en 1865, il offrait au public le *Docteur Bluff en Russie*, ou *l'Empereur Nicolas et le docteur Américain*, comédie en deux actes, qui raillait la duplicité de la diplomatie en Europe. L'année suivante paraissait son *American Domination*, déjà mentionnée, puis une biographie de *Philippe II d'Espagne*,

avec une lettre d'introduction pleine de louanges de George Bancroft. L'auteur devait aimer ce livre, car, vingt-cinq ans après sa publication, il écrivait au colonel James E. Saunders : « *The London Saturday Review* dit que c'est un des livres les plus remarquables des États-Unis depuis le commencement du siècle... Des savants de plusieurs nations, y compris la nôtre, m'ont adressé des louanges auxquelles je ne m'attendais pas. J'étais considéré par eux comme supérieur en maintes pages à Prescott et à Bancroft par la force de la pensée et la couleur du style, et comme l'égal de Macaulay. Et dire que cet ouvrage tant admiré, loin de mettre un cent dans ma poche, l'a plutôt vidée ! »

Pendant la dure période de la Reconstruction, Gayarré faisait l'impossible pour soulager l'infortune de ses concitoyens louisianais. Le Congrès votait une loi qui exigeait le serment de fidélité de tout habitant du Sud qui avait porté les armes contre l'Union ou rempli une fonction dans la Confédération, sous peine d'être considéré comme ennemi et de voir ses biens confisqués. Ceux qui refusaient ne pouvaient plus gagner leur vie ; cependant, beaucoup parmi les hommes du Sud avaient l'impression que prêter ce serment était agir contre leur conscience. Gayarré, en 1866, donnait une conférence devant une grande assemblée sur *Serments, Révolte et Amnistie*. Elle était publiée plus tard en brochure et constituait une touchante supplication au Gouvernement Fédéral de relâcher quelque peu sa dureté.

Gayarré allait même jusqu'à Washington pour essayer de persuader M. Seward, alors Secrétaire d'État, d'adoucir les rigueurs de l'Administration. La réponse du Secrétaire était : « Soumettez-vous à tout ; hâtez-vous de revenir à tout prix dans ce bâtiment (il montrait du doigt le Capitole) ; courbez vos cous raides ; mangez de la ... ; rampez sur le ventre, s'il le faut, pour regagner vos sièges. » Gayarré lui faisait cette réponse indignée : « M. Seward, on dit que les anges déchus, rapetissant leur taille et se transformant en reptiles, rampèrent vers les salles de l'enfer pour y tenir leurs assemblées. Cet exemple, il ne faut point l'offrir à des hommes, quelque mauvais qu'on les puisse croire, et vous pouvez être certain qu'il ne sera pas suivi par nous. Si jamais vous voyez des hommes manger de la ... et ramper sur le ventre pour entrer au Capitole, dites-vous bien que ces hommes sont des imposteurs et des aventuriers, et non les fils authentiques de la Louisiane. »

La même année Gayarré se rendait encore à Philadelphie comme délégué à la Convention Nationale du Parti de l'Union Démocratique. On tentait d'harmoniser les factions en conflit dans le parti, pour

former un front unique contre les empiètements de l'organisation républicaine, tombée aux mains des aventuriers et des nègres. Malheureusement l'effort restait vain.

Une fois de plus en 1867 Gayarré tâta de la politique et ne manqua de quelques voix son élection au Sénat des États Unis.

En 1872 il publiait son premier roman, *Fernando de Lemos*, avec ce sous titre « Vérité et fiction ». C'est, en grande partie, une autobiographie qui donne une relation intéressante des premières années de sa vie au collège d'Orléans et de son séjour en Europe ; il contient une peinture inoubliable du grand juge François-Xavier Martin, l'historien, et de Dominique You, le pirate.

Gayarré ne renonçait pas à la politique. En 1873 il était candidat au Congrès, une fois de plus, et publiait un *Appel aux électeurs du First Congressional District*. C'était une attaque pleine d'esprit contre le gouvernement de ces aventuriers, où il comparait la vieille méthode de la chasse à l'homme à l'habitude moderne des politiciens qui, « non seulement briguent une charge, mais lui font une véritable chasse, et laissent à chaque buisson un lambeau de leur dignité ; qui lancent des flèches de diffamation contre ceux qui cherchent à leur tenir tête, ou qui essaient de leur couper les jarrets avec la lame empoisonnée de la calomnie... »

Gayarré était encore battu ; mais les juges de la Cour suprême de l'État essayaient d'atténuer l'amertume de son échec en nommant leur distingué concitoyen Rapporteur de leurs Décisions, poste qui entraînait un léger salaire. Il publiait quatre volumes de Décisions ; mais en 1876 une nouvelle administration lui enlevait sa place.

Alors commençait un déluge d'articles dans les revues et journaux, pour lui permettre de subsister. Il était si pauvre qu'il mettait sa plume au service de la Loterie de la Louisiane. Je crois qu'il est l'auteur d'une petite brochure : *The Cornucopia of Old, The Lottery Wheel of the New*, qui défend la loterie en montrant que dans la première histoire de la Louisiane des loteries ont été organisées en vue des fins les plus nobles. Miss Grace King, la légataire et l'amie de Gayarré, croit aussi que cette brochure est de lui.

Le juge Gayarré avait soixante-dix-sept ans quand, en 1882, il publiait *Aubert Dubayet ou les deux Républiques sœurs*. C'est une suite de *Fernando de Lemos*, « histoire pour le fond, roman pour la forme ». L'ouvrage raconte les aventures d'un jeune Louisianais qui joue un rôle dans les Révolutions française et américaine, et qui est en relations avec leurs héros.

Gayarré ne tirait pas un sou de ce livre et de ses histoires. En 1890 il écrivait à son vieil ami le colonel Saunders : « Mon *Histoire de la*

Louisiane en quatre volumes in-8', avec cartes dans chacun d'eux, est le travail d'une vie, elle m'a coûté au bas mot 30.000 dollars. Bancroft m'a écrit que j'avais été son guide. Dans une édition de son *Histoire des Etats Unis*, il dit que mon *Histoire de la Louisiane* surpasse celles de tous les autres États. C'est beau, mais le monument ne m'a rien rapporté. Les quatre volumes se vendent maintenant 9 dollars, sur lesquels les droits d'auteur sont de 90 cents : pas de quoi payer l'usure des matrices et encore moins l'intérêt des 4.000 dollars engagés ! »

Dans les premières années qui suivaient 1880, George W. Cable publiait ses histoires de la vie créole. *Old Creole Days* et *The Grandissimes* avaient un grand succès dans le Nord et à l'étranger, mais suscitaient la colère des Créoles à la Louisiane, parce que ces romans répandaient l'idée erronée, selon eux, qu'ils avaient du sang noir dans les veines. Les humiliations de la domination nègre étaient encore fraîches dans tous les esprits ; aussi, lorsque Cable publia son ouvrage sur la défense des droits nègres, *The Freedman's Case in Equity*, la rage des Créoles ne connut plus de bornes. Gayarré, toujours prêt à prendre la défense des siens, donna une conférence sur *Les Créoles de l'Histoire et les Créoles du Roman*, dans laquelle il écorchait Cable, disant que la panacée qu'il essayait d'ingurgiter à chacun portait sur le flacon qui la contenait : « Mélange social et conjugal des blancs et des noirs. »

L'année suivante, une association de Créoles se formait. Gayarré, invité à en faire partie, s'excusait. « Je regrette, disait-il, n'étant pas assuré de mon pain quotidien, de ne pouvoir entrer dans aucune association, car je ne serais pas sur un pied d'égalité avec les autres membres ».

Il abandonnait la présidence de la *Louisiana Historical Society*, pour laquelle il avait travaillé si longtemps et si bien et, en 1888, écrivait au vice-président, W. W. Howe, les raisons de sa démission¹ : « Pendant vingt-huit ans, j'ai travaillé jalousement, mais en vain, pour donner de la vie à la Louisiana Historical Society et pour la rendre utile. Mes efforts n'ont pas eu de succès, parce que ni l'État, ni les particuliers ne m'ont aidé de leurs deniers ; on peut dire que cette importante Société ne doit son existence aujourd'hui qu'à ses Statuts. J'ai décidé de laisser une place où je n'ai rencontré qu'avaries, surtout quand je songe aux succès remportés par les Institutions similaires dans les États voisins. »

Une petite brochure était publiée peu après à la Nouvelle-Orléans,

1. *La Hist. Quart*, vol. XII, n° 1, janvier 1929 : 30.

sous le titre : *Esquisse biographique de l'honorable Charles Gayarré par un Louisianais*. C'était le développement d'un article sur Gayarré paru en 1882 dans *Louisiana Biographies*, et attribué par quelques-uns à la plume de E.-C. Wharton. La plupart des critiques croient que c'est une autobiographie dont Gayarré est l'auteur. Il y exprimait sa conviction sans fausse modestie : « Tout le monde sait que Charles Gayarré, malgré ses quatre-vingts ans, a conservé toute sa force physique et intellectuelle d'il y a quarante ans... Sa physionomie est expressive ; sa voix chaude et vibrante, ses idées claires et sa tenue pleine de dignité... Il a tous les talents de l'orateur... Sa réputation grandira avec le temps. » Il n'est pas étonnant que, dans le dernier paragraphe, l'auteur se déclare « ami personnel et intime de Charles Gayarré. » Qui pourrait reprocher au vieux gentilhomme cet étalage de vanité ? Il était si digne de pitié dans son extrême pauvreté, si accablé par les infirmités (presque aveugle) et, malgré tout, si vaillant dans sa lutte pour le pain !

« Je serai absorbé pendant les trois prochains mois, — écrivait-il à un ami en 1890, alors qu'il avait quatre-vingt-cinq ans — par une besogne ennuyeuse et aride : mettre au propre pour un journal du Nord un gros roman historique que j'ai fait. Ce travail est pénible pour moi, à cause de l'état général de ma santé et en particulier de mes yeux, à cause de la raideur de mes doigts et de la douleur qui a élu domicile dans mon poignet et voyage jusqu'à l'épaule. Je n'ai plus le temps de lire un journal. Je ne fais que copier ! copier ! copier ! Ce mot me rappelle la chanson de la chemise : Couds ! Couds ! Couds ! Si d'ici la fin je ne deviens pas fou, je vous ferai savoir quand j'aurai achevé ma monotone et fatigante besogne. »

Le 4 décembre, il écrivait au même ami : « Ouf ! J'ai fini de copier : mon roman *Quevedo* est prêt pour l'impression. J'ai l'intention de me reposer et de paresser jusqu'à la fin des vacances. Le difficile maintenant est de trouver un éditeur convenable et d'obtenir un misérable salaire pour un si dur travail. L'ouvrage n'est pas un roman historique. L'action se passe sous Philippe III, elle dure six jours, la scène est à Madrid. Photographiant usages, mœurs, coutumes de l'époque dans toutes les classes de la société, pour rester vrai je suis forcé d'être réaliste dans quelques scènes, bien que je m'efforce d'éviter les descriptions des écrivains modernes les plus populaires. La prudence de certains lecteurs me cause des inquiétudes et ce n'est pas sans raison que je suis un peu nerveux. Lisez cette lettre de Belford à propos d'un *Essai historique* que j'ai composé sur les quarteronnes :

« M. Redpath m'a envoyé votre essai sur les quarteronnes. Je le

trouve intéressant : il a la précision et le charme de style qui sont la caractéristique de tous vos écrits. Je n'y découvre rien qui puisse offusquer les plus délicats. Néanmoins, je suis obligé de vous le retourner, parce que l'éditeur ne doit pas consulter premièrement son goût, mais, avant tout, les préjugés irraisonnés et sans fondement de ces milliers d'individus qui confondent la vertu avec la prudence. Malgré le talent et la délicatesse avec lesquels vous traitez votre sujet, je ne puis m'exposer à braver l'opinion qui a cours sur les revues à l'usage des familles. »

« Le même éditeur acceptait d'imprimer dans sa Revue l'histoire des malheurs d'une femme faible et de ses enfants illégitimes. N'est-ce pas amusant ? »

Malgré les efforts du vieillard, ni le *Quevedo*, ni l'étude sur les quarteronnes ne furent publiés.

A mesure qu'il s'enfonçait dans la misère, son orgueil et sa force d'âme croissaient ; ses manières étaient si distinguées, — même l'estomac vide —, que personne n'aurait pu deviner sa détresse. Edward C. Wharton avait coutume de lui apporter deux pains toutes les fois qu'il venait causer avec lui. Le juge protestait avec l'orgueil d'un Espagnol : « Je vous remercie, mais je ne peux pas manger le pain de la charité », ce à quoi Wharton répondait invariablement : « Bien ! vous êtes un grand écrivain, mais un fou ; si vous voulez vous laisser mourir de faim, vous n'avez pas le droit d'empêcher votre femme de manger. » Le pauvre vieux gentilhomme capitulait toujours et, pour sa femme, prenait le pain. Puis il retournait à la politique et à la littérature.

Sa situation empirait : ses yeux baissaient et ses souffrances redoublaient, mais la mort ne l'effrayait pas et ne réussissait point à ébranler sa virile philosophie de la vie.

« Tout ce qui est à sa *raison d'être* », écrivait-il à un ami en octobre 1891. « Je veux, au moins, le supposer et je crois que tout sera pour le mieux dans l'éternité. Il n'est point de paix pour nous en ce monde misérable, alors luttons jusqu'au dernier souffle ..

« La vie s'est chargée de me montrer que, sans ses illusions, elle ne vaudrait pas une livre de coton sale ramassé par un nègre encore plus sale. Si la théorie qu'il nous faut regarder la mort comme une porte ouverte par pitié, pour nous permettre de sortir de cette geôle où les bons sont plus éprouvés que les méchants, n'est que la dernière illusion par laquelle nous devons être trompés, je choisis de croire en l'existence d'une ouverture dans la sombre et mystérieuse muraille, parce que cette croyance m'élève, à mes propres yeux, au-dessus des esprits forts de nos penseurs modernes qui se vautrent

dans les étables à porcs. Scepticisme absolu ou agnosticisme timide, c'est le vautour qui de l'humanité ferait un charnier pour s'y repaître ; tandis que le credo qui parle à l'âme est l'aigle qui monte vers le soleil et baigne ses ailes dans les splendeurs de Dieu. »

Durant les toutes dernières années de sa vie, le juge Gayarré recevait un secours mensuel de la part de dames charitables, à la tête desquelles se trouvait la mère de Miss Grace King. Mais la simplicité et la bonne grâce du don lui enlevaient toute amertume.

Charles Gayarré mourait à la Nouvelle-Orléans, le 11 février 1895, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il repose dans le cimetière Saint-Louis, n° 1.

R. B. *Fernando de Lemos*, par Gayarré, récit de son enfance et de ses aventures à Paris.

A Louisiana Sugar Plantation of the old Regime. Harper's Magazine, mars 1887, excellente description de la plantation de son grand-père sur laquelle il passa son enfance.

Creole Families of New Orleans, by Grace King, pp. 256. Généalogie et vie.

Esquisse biographique de l'Hon. Charles Gayarré, par un Lonisianais, 1889. Réimpression dans *Louisiana Historical Quarterly*, vol. XII, n° 1, janvier 1929 : 5.

Louisiana Biographies, vol. I, n° 4, 4 mars 1882. Edité par A. Meynier, republié dans le volume ci-dessus en grande partie.

Publications of the Louisiana Historical Society, vol. III, part. 4, mars 1906. Numéro en mémoire de Gayarré. Biographie. Examen de ses histoires et romans. Liste par Wm. Beer de ses articles, avec quelques fautes. Exemple : le second ouvrage enregistré n'est pas de Gayarré, mais de Bernard de Marigny.

A Last Evening with Judge Gayarré, par Franck D. Richardson, *Louisiana Historical Quarterly*, vol. XIV, n° 1, janvier 1931 : 81. Avec gravure de Gayarré dans son bureau.

History of the Louisiana Historical Society, vol. III, part. 2, 1904 : 19. Rapport sur les liens de Gayarré avec cette société ; en plus une excellente peinture de Gayarré jeune, au temps de son élection comme président en 1860.

Charles Gayarré, excellente biographie, par Grace King. Sert d'introduction à l'édition faite en 1903 de *l'Histoire de la Louisiane* par Gayarré.

Charles Gayarré, par Paul Hamilton Hayne, dans le *Southern Bivouac*, juin et juillet 1886. Longue correspondance de Hayne avec Gayarré. Se trouve maintenant dans la bibliothèque de Duke University of North Carolina.

Charles Gayarré, historien et romancier, par John Herbert Nelson, dans *Sewannee Review*, vol. XXXIII, pp. 427-38. *Sewannee Tenn*, 1925.

Literature of the Louisiana Territory, par Alexander Nicolas de Menil, pp. 101-4.

Library of Southern Literature, vol. IV : 1773. Article par Alcée Fortier.

National Cyclopedia of American Biography, vol. VI : 253.

Cyclopædia of American Literature, par E.-A. et G.-L. Duykinck, vol. II, pp. 226-831.

Living Writers of the South, par J.-W. Davidson, p. 246.

Portraits Littéraires, par Charles Testut, pp. 19.

Charles Gayarré, par Leona Queyrouse, C. R. A. L., novembre 1887 : 443.

Charles Gayarré, par Alcée Fortier, C. R. A. L., mars 1895 : 227.

Charles Gayarré. *Country Visitors Magazine*. New Orléans, mai 1881 : 20-2.

Défection de M. Gayarré. *Le Meschacébé*, 7 octobre 1855.

Louisiana's Veteran Author, Charles Gayarré, par Charles Aldrich of Webster City. Iowa, 14 janvier 1890. Grace King possède cet article tiré d'une revue au nom inconnu.

An Evening with Gayarré, par Rudolph Matas, M. D., LL D., etc. New Orleans, 1931.

Comptes rendus. *Revue Louisianaise*. Vol. I : 7-vol. II : 454. (*Histoire de la Louisiane*). *Southern Review*, Baltimore, juillet 1867, (*Histoire de la Louisiane et Philippe II d'Espagne*).

BIBLIOGRAPHIE DES HISTOIRES DE LA LOUISIANE

PAR CHARLES GAYARRÉ

1830. *Essai historique sur la Louisiane*, T. H. — N. Y. L. Nouvelle-Orléans. Imprimé par Benjamin Levy, au coin des rues de Chartres et Bienville, 20 × 11,6, 2 vols. Vol. I, pp. iv-210, vi. — Vol. II, pp. 231, vi. — De 1513 à 1815.

1846-1847. *Histoire de la Louisiane*. T. H. — N. Y. L. Nouvelle-Orléans. Imprimé par Magne et Weisse, 81, rue de Chartres, 22,5 × 12, 2 vols. Vol. I : pp. xi-377, 1846. Vol. II, pp. vii-427, 1847. Dans le dernier, ordonnances d'O'Reilly en appendice. De 1492 à 1770. Publié à 5 dollars.

1848. *Roman de l'Histoire de la Louisiane*. T. H. — N. Y. L. Série de conférences. New-York : D. Appleton et C^e; 200 Broadway 1848, 18,2 × 12, pp. 265, quatre conférences sur la période de 1539 à 1717. Données premièrement sous le nom de *The Poetry or the Romance of the History of Louisiana*, devant le People's Lyceum of New Orleans. Publié à 0 dollar 75. Prix élevé à 1 dollar. La première ou les deux premières conférences dans de *Bow's Commercial Review*, juin et juillet 1847,

1851. *La Louisiane, son histoire coloniale et son roman*. T. H. — N. Y. L. New-York : Harper et Brothers, 1851. 23,5 × 14,7, pp. xiv, 15-546, 1-6 d'avis. Réimpression des 4 conférences comprises dans le livre précédent, avec une seconde série inédite, va de 1539 à 1743. Publié à 2 dollars.

1852. *La Louisiane, son histoire comme colonie française*. T. H. — N. Y. L. Troisième série de conférences. New-York : John Wiley, 167, Broadway, 1852. 23,3 × 14,5, pp. xi, 17, 380. Sept conférences allant de 1743 à 1769. Plan de la Nouvelle-Orléans par Pitman, puis un appendice de documents.

1854. *Histoire de la Louisiane : la Domination française*. H. — N. Y. L. Redfield, 110 et 112. Nassau Street. New-York 1854. 22,4 × 14. 2 vols. Vol. I,

- pp. vi-540, Vol. II, pp. xi-380. Trois séries de conférences en deux volumes, imprimés sur les mêmes clichés avec pagination nouvelle. Toute l'Histoire de la Louisiane jusqu'en 1769.
1854. *Histoire de la Louisiane : la Domination espagnole*. H. — N. Y. L. Redfield, 110-112. Nassau Street. New-York, 1854. 22,4 × 14. pp. xii-649. De 1769 à 1803.
1866. *Histoire de la Louisiane : la Domination américaine*. H. — N. Y. L. New-York : William J. Widdleton, Publisher, 1866. 22,4 × 14, pp. viii, 693. De 1803 à 1816. Un chapitre supplémentaire pour l'histoire jusqu'en 1861, sous forme d'annales.
1866. *Histoire de la Louisiane : la Domination française*. T. H. — N. Y. L. 2 vols. en 1. New-York, William J. Widdleton, Publisher, 1866. 22,6 × 13,9. Vol. I, pp. 540; Vol. II, pp. 380. Carte de Vieux Carré. Réimpression de l'édition Redfield de 1854 sur les mêmes matrices.
1866. *History of Louisiana* (1^{re} édition). H. — N. Y. L. William J. Widdleton. Publisher, New-York, 1866. 22,6 × 13,9. 4 vols. Vol. I et II. Réimpression des matrices de l'édition Redfield : *Domination française de 1854*. Vol. III, réimpression des matrices de l'édition Redfield : *Domination espagnole de 1854*. Vol. IV, réimpression des matrices de l'édition Widdleton : *Domination américaine*, qu'il avait publiée séparément la même année. Première édition complète de l'*Histoire de la Louisiane* en anglais par Gayarré. Prix du volume 4 dollars.
1879. *History of Louisiana* (seconde édition). H. New Orleans : Gresham 1879. 4 volumes. Vol. I, pp. 540. Vol. II, pp. 383. Vol. III, pp. xii-649. Vol. IV, pp. viii-693. Gayarré payait à Widdleton 4.000 dollars les matrices des quatre volumes de son *History of Louisiana*. Gresham les louait pour publier cette édition. Papier un peu plus petit que celui de Widdleton.
1885. *History of Louisiana* (troisième édition). H. — N. Y. L. Avec cartes de la ville et de l'Etat ancien et nouveau. Troisième édition en quatre volumes. Nouvelle-Orléans : Armand Hawkins. Publisher, 1885. 20,2 × 13. 4 vols. Appendices. Vol. I, The Black Code. Vol. II, Vaudreuil's Police Ordinances; Decree of Superior Counsel, 29 october 1768. Vol. III : Morales Regulations of Land Grants; Treaty and conventions of Cession of Louisiana to the United States — Gayarré louait les mêmes matrices à Armand Hawkins pour imprimer cette édition. Hawkins était un vieux cockney anglais, venu en Louisiane dans son enfance, qui tenait boutique dans Canal Street. Il vendait de vieux meubles et des livres rares, et tous les lettrés de la ville, parmi eux Gayarré et Lafcadio Hearn, avaient coutume de se réunir dans son arrière-boutique pour converser.
1903. *History of Louisiana* (quatrième édition). T. H. — N. Y. L. Avec cartes de la ville et de l'Etat, ancien et moderne, et une biographie de l'auteur par Grace King. Bibliographie par William Beer, Bibliothécaire de la New Orleans Public Library, avec une table analytique. 4^e édition en 4 volumes. New Orleans : F.F. Hansell et Bro. Ltd. 1903. 20,5 × 13,2, 4 volumes. Vol. I, pp. xxxii, 540. Portrait de Gayarré. Reproduction de carte de la Louisiane par Lopez, 1763, avec une carte de la Nouvelle-Orléans. Vol. II, pp. 383. Reproduction d'une carte de la Louisiane de Kitchen. Vol. III, pp. xii, 649. Vol. IV, pp. viii, 693, table xxiv. Carte

contemporaine de la Louisiane. Réimpression sur les mêmes clichés, mais à cause de certaines additions est de beaucoup la meilleure édition. Miss Grace King de la Nouvelle-Orléans, qui soulagea la misère de Gayarré dans ses dernières années et fut sa légataire, permit à F.-F. Hansell et Brother, libraires, papetiers à la Nouvelle-Orléans, de se servir des clichés.

BIBLIOGRAPHIE DES LIVRES AUTRES QUE L'HISTOIRE

1854. *The School for Politics*. T. H. — N. Y. L. A Dramatic Novel, New-York : D. Appleton et Co, 316 et 318, Broadway, 1854. 18,8 × 12,5, pp. 158. Seconde édition en 1855. Troisième en 1877. Traduction en français par le comte de Sartigues, ex-ambassadeur de France aux Etats-Unis, citée dans la *Revue des Deux Mondes*. T. H. — N. Y. L.
1865. *Dr Bluff in Russia, or the Emperor Nicholas and the American Doctor*. T. H. — N. Y. L. A Comedy in 2 acts, Nouvelle-Orléans : The « Bronze Pen » Print, 112 Gravier Street. En vente à la « Bronze Pen » Stationery Store, 62, Bourbon Street 1865. 21,8 × 14,5, pp. 49.
1866. *Philipp II of Spain*. T. H. — N. Y. L. Lettre d'introduction, par George Bancroft. New-York : W.-J. Widdleton, Publisher, 1866. 20 × 13, pp. 366.
1872. *Fernando de Lemos*. T. H. — N. Y. L. Truth and Fiction. A Novel. New-York : G.-W. Carleton et Co Publishers. — London : S. Low, Son et Co. MDCCC, LXXII. 18,2 × 12, pp. 486. (En anglais seulement) cartonné, avec couverture en papier portant R.-F. Fenno et Co. N. Y.
1882. *Aubert Dubayet, ou The Two Sister Republics*. T. H. — N. Y. L. New-York : R. F. Fenno et Co 112 Fifth Avenue, 1882. En anglais seulement. 19,5 × 13,4, pp. 479.
1890. *Quevedo* (ne fut pas publié). Roman historique du temps de Philippe II.

BROCHURES

1826. *Discours adressé à la Législature, en réfutation du Rapport de M. Livingston sur l'abolition de la peine de mort*. H. — L. S. U. Nouvelle-Orléans : de l'imprimerie de Benjamin Lévy, à l'encoignure des rues Chartres et Bienville, 1826. 22 × 13,3, pp. 8.
1830. *Address*. Pour féliciter les Chambres françaises à l'occasion de la Révolution de 1830. Bien accueilli en France, a dû paraître dans les rapports de la Louisiana Legislature pour 1830 et, bien que je n'en connaisse point d'exemplaire, a dû être imprimé en brochure.
1847. *Report of the Secretary of State on the State Library*. T. H. Baton Rouge 1850. 23 × 14,5, pp. 18. Document important. Liste des acquisitions faites par Gayarré pendant la première session de sa charge. Correspondance avec Gayangos sur l'acquisition des copies de documents touchant la Louisiane aux Archives d'Espagne. Dans une lettre Gayangos dit : « Je puis avoir accès à une collection particulière de papiers originaux appartenant au descendant de l'un des Gouverneurs de la Louisiane. Parmi eux se trouve, dit-on, une excellente histoire de la Louisiane, en français, par

- un certain Senlis, écrite de sa main, original jamais imprimé. Le monsieur auquel je fais allusion réside à Cuenca. » Cette correspondance a été réimprimée dans le *Louisiana Historical Quarterly*. Vol. IV, n° 4, 1921.
1852. *Address to the Graduates of the Centenary College*, delivered at Jackson, La, le 28 juillet 1852. New Orleans, pp. 10. Grace King Collection.
1853. *Address of Charles Gayarré, to the People of the State*, on the late Frauds perpetrated at the elections held on the 7th november 1853, in the City of New Orleans. T. H. New Orleans, printed by Sherman et Wharton, 98 Camp Street 1853. 22,6 × 15, pp. 16.
1854. *Letter to the Editor of the Washington Union*. D. C., october 23 rd. N. Y. L. Réponse aux accusations publiées dans le *Courrier de la Nouvelle-Orléans* contre Gayarré, qui aurait trahi son parti en publiant « the School for Politics ». Publié d'abord dans le *Washington Union*, puis en brochure de 11 pages.
1854. *Influence of the Mechanic Arts on the Human Race*. H. Deux conférences données au Mechanic's Institute de la Nouvelle-Orléans, et aussi devant le Franklyn Institute at Mobile. New York, John Wiley, pp. 86. Publié d'abord dans de *Bow's Commercial Review*, vol. 17, p. 220. Les treize dernières pages ne sont qu'une réimpression de l'adresse aux Graduates of Centenary College en 1852.
1855. *Address to the General Convèntion of the Know Nothing Party*, assembled in Philadelphia on June 5th 1855. 21,8 × 14,4, pp. 34. N. Y. L. Pas de lieu, pas de date, pas d'imprimeur, pas de titre. Il existe plusieurs exemplaires avec le titre écrit sur la couverture blanche, de la main de Gayarré. Gayarré l'aurait appelé Convention, tantôt of the Know Nothing Party, tantôt of the American Party. Imprimé d'abord à Philadelphie, puis en brochure, ne fut jamais lu devant la Convention, parce que Gayarré en fut écarté en tant que catholique romain. Protestation contre ce fait.
1855. *Address to the People of Louisiana on the State of the Parties*. T. H. — N. Y. L. New-Orleans; Printed by Sherman, Wharton et C^o, n° 44, Camp Street, corner of Gravier 1855. 21,8 × 14,4, pp. 40, le titre manque. Probablement le discours que Gayarré avait l'intention de donner à la Convention of the Know Nothing Party. Il ajouta, je pense, un paragraphe sur l'intolérance religieuse.
1857. *Esquisse du général Jackson par lui-même*. Charles Gayarré. New Orleans. Imprimé par E.-C. Wharton, 44, Camp Street 1857. 21,2 × 12,5, pp. 21. N. Y. L. Signature de Charles Gayarré à la fin, 15 septembre 1856. Citations de lettres de Jackson prêtées à Gayarré, ce qui explique le « par lui-même » du titre. J'ai le ms. de cet ouvrage, 29 pages papier-écolier. Porte le titre : *Général Andrew Jackson*. Wm. Beer dans sa bibliographie publiée à la Louisiana Historical Society, vol. III, part 4 (1906) enregistre deux volumes sur Jackson la même année (1857) *A Sketch of General Jackson, by himself* et *A Sketch of General Jackson*. Donne aux deux le même nombre de pages. Je crois que Beer vit le ms. et, par erreur, l'enregistra comme une autre brochure.
1860. *To Capitalists and Manufacturers*. N. Y. L. 22,8 × 13,5, pp. 7. Sur le dos carte de Roncal. Aperçu sur une force d'eau sans limite et sur d'autres avantages existant à Roncal, paroisse de Tangipahoa. Noms de Gayarré

- et de Nouvelle-Orléans imprimés à la fin. Pas de date. Je crois que Gayarré le publia en 1860, alors qu'il songeait à se retirer en Espagne, pour vendre sa plantation de Roncal.
1861. *Letter from Judge Gayarré. The Cession of Louisiana to the United States*. T. H. New Orleans. 25,4 × 16, pp. 4.
1866. *The New Orleans Boot-black*. Conte. New Orleans 1866. 22,2 × 14, pp. 26. N. Y. L. Histoire plutôt stupide de souffrances mélodramatiques à l'époque de la Guerre civile. Ne se trouve pas dans la liste de Beer.
1866. *A Lecture on Oaths, Amnesties and Rebellion*, delivered in Old Fellows' Hall, 25 janvier 1866. N. Y. L. New Orleans : The « Bronze Pen » Book and Job Print-, 112, Gravier Street 1866. 21,7 × 13,6, pp. 26. Définition classique du serment et de l'amnistie, leur histoire à travers les âges, se terminant par la demande d'abrogation du serment de fidélité imposé aux habitants du Sud.
1873. *Hon. Charles Gayarré's Address to the Voters of the First Congressional District*. T. H. 22,2 × 14,3, pp. 11. Pas de date. Publié au cours de sa campagne pour le Congrès en 1873.
1874. *The Financial and Political Condition of Louisiana*. New Orleans. Lettres à l'éditeur du *New York Times* pour appeler son attention sur l'augmentation des taxes entre 1850 et 1873. De plus, critique d'un discours de M. Horatio N. Ogden. Je n'en connais pas d'exemplaire. Dans la liste dressée par Beer.
1876. *Biographical Sketch of John Rutledge of South Carolina*, l'un des signataires de la Constitution des Etats-Unis. New Orleans, pp. 16. Écrit à la demande du Comité de the Restoration of Independence Hall, Philadelphia et publié par ce comité. Traduction en français à une date ultérieure par O. de Bouchel, publiée dans C. R. A. L., novembre 1877 : 102.
1877. *The Cornucopia of Old. The Lottery Wheel of the New*. Généreuse et tendre servante de toutes les vertus. Résumé historique par un Louisianais. New Orleans 1877. T. H. 18,7 × 11,6, pp. 12. Défense de la Louisiana Lottery par des raisons historiques qui montrent l'érudition de Gayarré. Bien que je ne puisse en donner de preuve décisive, je reste convaincu que l'ouvrage est de lui, Miss Grace est de cet avis. De plus, tout le monde sait que Gayarré travailla pour la Lottery.
1885. *The Creoles of History and the Creoles of Romance*. Discours donné dans le Hall of Tulane University. New Orleans. T. H. 22,4 × 15, pp. 15, 25 avril 1885, violente attaque contre George W. Cable et ses ouvrages.
1887. *Address of the Annual Orator Hon. Chas Gayarré, to the New Orleans Medical and Surgical Association*, 3 december 1887. cm. 17,2 × 25,2, pages non numérotées. Contient une reproduction du masque mortuaire de Gayarré. Réimprimé dans *An Evening with Gayarré* by Rudolph Matas, M. D., New Orleans, 1931.
1889. *Biographical Sketch of Hon. Charles Gayarré* by a Louisianian. 21,5 × 14,5, pp. 24. Date à la fin, New Orleans, 4 mars 1889. Attribué à E.-C. Wharton. Je le crois écrit par Gayarré lui-même. Voir « Autobiography of Charles Gayarré » publié dans le *Louisiana Historical Quarterly* of January 1929, vol. XII, n° 1. Réimprimé dans cet article.

? *Anniversary Oration*. Célébrant le 35^e Anniversaire of Dolbear Commercial College (brochure de 8 pages) dans la collection de Miss Grace King.

Note. — Parmi les écrits de Charles Gayarré (Publications of the Louisiana Historical Society, vol. III, part 4). William Beer comprend la seconde brochure : « Aux Électeurs de l'État de la Louisiane. Réponse du Créole à la dernière brochure du Citoyen Naturalisé, Nouvelle-Orléans 1827. »

Premièrement, Gayarré n'était pas en Louisiane à l'époque de la publication : il étudiait le droit à Philadelphie, 1826-1829 ;

Deuxièmement, la brochure parle d'un incident qui eut lieu entre son auteur et Mazureau, peu après l'arrivée de ce dernier à la Nouvelle-Orléans en 1804. Or Gayarré naissait en 1805.

L'auteur de cette brochure est Bernard de Marigny.

ARTICLES

Dans de Bow's COMMERCIAL REVIEW (N.-O.).

Poésie ou Roman de l'Histoire de la Louisiane, juin et juillet 1847.

Influence des arts mécaniques sur le genre humain, vol. XVII, p. 220.

Dans NORTH AMERICAN REVIEW (N. Y.).

La question du Sud, novembre et décembre 1877. (Merveilleux article sur la Reconstruction).

Dans SOUTHERN BIVOUC.

W.-H. Seward on Reconstruction. New series, vol. I, pp. 521-3, février 1886. Récit spirituel d'un entretien de l'auteur avec Seward sur cette question.

The famous Lafittes at Galveston. New series, vol. II, p. 176, août 1886.

Dans HARPER'S MAGAZINE (N. Y.).

A Louisiana Sugar Plantation of the Old Regime, vol. LXXIV, pp. 45, 1887.

The New Orleans Bench and Bar in 1823, vol. LXXVII, pp. 12, novembre 1888.

Barthelemy de Macarty's Revenge, vol. LXXX, pp. 5, 1889.

Dans FRANK LESLIE'S POPULAR MONTHLY.

Historical Sketch of Washington's Surrender at Fort Necessity, novembre 1884.

Dans MAGAZINE OF AMERICAN HISTORY,

Historical Sketch of Pierre and Jean Lafitte, the famous Smugglers of Louisiana, 1809-1814, vol. X, pp. 15, octobre et novembre 1883.

Character of Andrew Jackson, vol. XIII, pp. 161, 1885.

Dans CATHOLIC WORLD (N. Y.).

Mary Stuart. Investigation into the charges against her moral character, août et septembre 1886.

The Normans on the banks of the Mississippi, mars 1886.

Dans AMERICAN CATHOLIC QUARTERLY REVIEW (Philadelphia).

Don Carlos and Isabelle de Valois, janvier 1887.

Dans BELFORD'S MAGAZINE.

Literature in Louisiana, vol. V, p. 14, août 1890.

Winning a Wife in Louisiana in the Olden Time, vol. V, p. 13, 1890.

The Women of Louisiana, vol. VI, p. 11, 1891.

La Fontaine ; A psychology Study. The Phenomenon of Co-existent Idiocy and Genius in the Same Man, 1892.

Dans THE AMERICAN MAGAZINE (N. Y.).

An Old Street in New Orleans, décembre 1887.

Notes de Gayarré dans les marges, indiquant que des passages furent supprimés et que l'article ne fut pas payé.

Dans SOUTHERN HISTORICAL SOCIETY PAPERS (Richmond, Va.).

Military Operations of General Beauregard by Col. Alfred Roman, vol. XII, nos 10, 11 et 12, octobre, novembre, décembre. Revue complète de l'ouvrage.

Dans SOME MAGAZINE, name unknown.

Address of Judge Gayarré on the Southern Character. Article dans la collection de Miss King.

Dans LA REVUE (N.-O.)

Childe Harold à Inez. Poésie inédite, vol. I, n^o 2, 1895.

NON PUBLIÉS

Essay on the Quadroons, 1890. T.

Dans THE NEW ORLEANS BOOK. Édité par Robert Gibbs Barnwell, New Orleans 1851.

Lamothe Cadillac, p. 185.

Anthony Crozat, p. 309.

ARTICLES DANS LES JOURNAUX

Dans L'ABEILLE (N.-O.).

Discours prononcé dans la Cathédrale à l'occasion de la fête du 8 janvier, 11 janvier 1830.

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE (N.-O.).

Traduction d'un discours donné en français en faveur du Democratic Party, 27 juin 1844.

Dans le DAILY TRUE DELTA (N.-O.).

Réponse de M. Gayarré au Dr. Mc. Whorter. A une lettre de Mc. Whorter du 11 février 1851, critiquant la conduite de Gayarré comme Secrétaire d'État en ce qui concerne la Louisiana State Bank.

Dans THE WASHINGTON UNION (D. C.).

Letter to the Editor of the Washington Union, 23 octobre 1854.

Dans THE MOBILE ADVERTIZER (Alabama).

An Address to the Confederate Congress? 1864.

Dans NEW ORLEANS BULLETIN.

Financial Conditions of Louisiana.

Political Conditions of Louisiana.

Deux articles en décembre 1874.

Dans COUNTRY VISITOR (N. O.).

Importance of establishing a chair of Belles-Lettres in New Orleans, 4 mars 1880.

The Reformer of Abuses under Peter the Cruel of Spain. Date inconnue.

Dans THE DEMOCRAT (N. O.).

The Mouths of the Mississippi. (Historical account of the Passes), 26 septembre 1880.

Hurricanes in Colonial Louisiana, 3 octobre 1880.

The Blacks of Louisiana. Six articles du 17 octobre au 5 décembre 1880.

The Encyclopedia Britannica, 30 janvier 1881.

Dans TIMES DEMOCRAT (N. O.).

On the Establishment of Paper Mills in Louisiana, 7 mars 1880.

Some Interesting Letters, 20 avril 1883.

Men of Letters, 8 mai 1883.

Constantinople. Aragon and Shakespeare, 5 août 1883.

The Nineteenth Century Interviewed in Louisiana, 12 août 1883.

Historical Sketch of a Famous Spaniard (Le Cid), 19 août 1883.

The Tragic Muse in Louisiana. (Leblanc de Villeneuve), 30 novembre 1884.

The Creoles of Louisiana from 1700 to 1803, 28 décembre 1884, 4 janvier 1885.

Mr. Cable's Freedman's case in Equity, 11 et 18 janvier 1885.

The Manufacturing Resources of Louisiana. Date inconnue, probablement 1880.

On the Advantages of Manufacturing Porcelain in Louisiana. Date inconnue. Publié dans le *Times* ou dans *Country Visitor*.

Dans STATES (N. O.).

The Adventures of a Toreador, or Bull Fighter in Spain, Mexico and Louisiana. Publié comme série du *Dimanche*, commence le 4^{er} mars 1885.

Dans DIXIE (Atlanta, Ga.).

The Creoles of History and the Creoles of Romance. Numéro de Noël, décembre 1888.

Dans « A LEADING EPISCOPAL PAPER OF NEW YORK » nom inconnu.

Reminiscences of Dr. Francis L. Hawkes. Dans une lettre de 1890, Gayarré mentionne cet article.

Dans C. R. A. L.

Cession de la Louisiane à la France (Traduction de l'anglais par Armand Mercier), mai 1877 : 58; juillet 1877 : 71.

Esquisse biographique de John Rutledge (Traduction de l'anglais par O. de Bouchel), novembre 1877 : 102.

La race latine en Louisiane, mars 1885 : 79.

Histoire de la Louisiane (extraits), mars 1895 : 248.

Dans THE LOUISIANA HISTORICAL QUARTERLY.

Historical Notes on the Commerce and Agriculture of Louisiana 1720-1766. Vol. II, n° 3, juillet 1919 : 286-289.

Gayarré's Report on Louisiana Archives in Spain. Vol. IV, n° 4, octobre 1921 : 464-480. Réimpression partielle du Report of the

Secretary of State, on the State Library. Baton Rouge, 1850, cité dans la bibliographie.

Autobiography of Charles Gayarré. -Vol. XII, n° 1, janvier 1929 : 5-27.

Réimpression du *Biographical Sketch of Hon. Charles Gayarré, by a Louisianian*, New Orleans, 1889. Préface et introduction par Henry P. Dart où il expose les raisons pour lesquelles il croit que Gayarré en est l'auteur.

Four Letters from Charles Gayarré, 1878-1889. Vol. XII, n° 1, janvier 1929 : 28, 30.

1. To George A. Pike, 1878, sur le refus de publier ses articles fait par certaines revues.
2. To Major W.-M. Robinson, 1885, histoire d'un poignard de pirate donné par Gayarré à Robinson.
3. To W.-W. Howe, 1888, raisons de sa démission de l'Historical Society après 28 ans de service.
4. To Wm. C. Stubbs, 1889, histoire du Parc Audubon à la Nouvelle-Orléans.

GENIN JEAN (F.), 1830-1895.

Genin, né en France en 1830, après avoir étudié les beaux-arts, vient à la Nouvelle-Orléans ; fonde un studio vers 1876 au 150 Canal Street. Pendant vingt ans, peintre passable en tableaux de genre, d'histoire et portraits. Studio au 233 Royal Street au moment de sa mort, le 19 octobre 1895.

R. B. *Arts et artistes à la Nouvelle-Orléans dans le dernier siècle*, par Isaac Monroe Cline, Nouvelle-Orléans, 1922.

Dans C. R. A. L. T.

Du China grass ou Ramieh, septembre 1877 ; 95.

GENTIL JEAN-SYLVAIN (F.), 1829-1911.

L'histoire d'une mansarde pleine de journaux français sur la paroisse Saint-Jacques venait à mes oreilles et ne me laissait pas de repos que je ne l'eusse visitée... La route que je suivais remontait le fleuve depuis la Nouvelle-Orléans, parallèlement au large Mississippi. La levée barrait l'horizon à gauche, tantôt garnie de saules, tantôt découverte. L'eau était invisible, mais on la sentait couler silencieuse et perfide, à la recherche d'un point faible ou d'un trou hanté par une écrevisse, prête à lui rendre sa liberté et à inonder le pays en emportant tout sur son passage. A soixante milles en amont, une petite maison en planches sans peinture, grise de mousse espagnole tombée du pecan et du chêne qui donnaient de l'ombre à la façade ; autour, des arbrisseaux vert-olive en fleurs. C'est la demeure de

M^{lle} Blanche Gentil, fille de Jean-Sylvain. Elle me faisait un accueil vraiment acadien, et nous parlions tour à tour français et anglais. Elle me montrait, pendu à la muraille, le portrait de son père. La maladresse de l'artiste n'avait pu déguiser la vigueur et l'intelligence du visage, qu'ornait une barbe blanche patriarcale. Dans un coin de la chambre nue, une bibliothèque d'acajou, et sur les étagères ses livres favoris : classiques français, livres de philosophie et de sciences, la plupart reliés en cuir. Un petit escalier de bois, vrai casse-cou, conduisait au grenier : une mansarde en saillie, au pignon recouvert de zinc ; à l'intérieur, une température de 110 degrés F. et des caisses pleines de journaux. Partout des papiers et des traces de souris. M^{lle} Blanche m'offrit généreusement le tout, si cela pouvait servir à conserver la mémoire de son père. Ruisselant de sueur, j'appelai le chauffeur à mon aide pour transporter ces trésors dans ma voiture, qui fut si encombrée qu'à peine y pus-je trouver place.

Je passai des jours entiers à déplier les journaux, à les ranger par dates, à les réparer. Et en les lisant, je découvris l'histoire d'un Français resté fidèle à sa patrie, mais qui avait rempli son devoir envers son pays d'adoption. Sans ces vieilles collections, cette histoire serait perdue à jamais. Mes peines étaient récompensées.

Jean-Sylvain Gentil naissait à Blois, Loir-et-Cher, le 13 août 1829. Son père, propriétaire-vigneron, avait épousé Pauline Clément. Le jeune Gentil faisait ses études au collège de Blois, suivait des cours de droit à Paris et se lançait dans le journalisme. Ardent républicain, comme beaucoup de jeunes intellectuels de son temps, il quittait la France à cause de ses opinions.

Alors qu'il était directeur du *Courrier de Loir-et-Cher*, Louis-Napoléon cherchait à s'emparer du pouvoir. Il voulait supprimer tous les journaux libéraux et républicains qui s'opposaient à l'Empire. Gentil ne tardait pas à être arrêté et condamné à la prison, où le révolutionnaire Blanqui venait le voir. Inculpé une seconde fois pour un discours révolutionnaire dans une réunion secrète, il fuyait pour échapper à la prison. Louis-Napoléon, après le coup d'état de 1851, arrêtait et exilait quelques cinquante mille Français suspects de républicanisme. Gentil était sur la liste. Il se réfugiait à Londres, où, avec d'autres exilés, il vivait dans la misère. En 1853, quarante d'entre eux faisaient voile vers les États-Unis, sur la *Reine de l'Océan*. Gentil se rendait à Jefferson College, sur la paroisse Saint-Jacques, dont le directeur, un Français, Louis Dufau, le nommait professeur de français, d'espagnol, de latin, de grec et d'histoire.

En 1856, Gentil épousait Oscalie Vavasseur, jolie Créole, qui sortait d'un couvent situé à quelques milles du collège, et deux ans plus

tard l'emmenait à la Nouvelle-Orléans, où il avait une place de professeur de français et d'espagnol. Il aurait pu enseigner aussi l'italien, l'allemand et l'anglais.

A la Guerre civile en 1861, Gentil n'avait pas à prendre parti, car il n'était pas naturalisé. Son école se trouvant fermée, il cherchait du travail et entraît comme précepteur chez un riche planteur de la paroisse Saint-Jacques — les Fortier — il y restait toute la guerre. En 1865, le Sud était ruiné, et le temps des préceptorats était passé. Gentil revenait au métier qu'il connaissait le mieux, le journalisme et fondait un journal.

A.-V. Roman, son ami, avait été son collègue de mathématiques à Jefferson College. Roman n'avait plus rien à faire et Gentil l'associait à son entreprise. Ils achetaient des caractères et une vieille machine à main d'un Français appelé Maurois, installaient le tout dans une dépendance du logement de Gentil, près de Jefferson College et engageaient J.-E. Sallettes comme compositeur. Le 12 août 1865 paraissait le premier numéro du *Louisianais*.

Il exposait les raisons qui avaient motivé sa création : la guerre était finie, une période de Reconstruction pleine de dangers s'ouvrait. Jeter le manche après la cognée équivalait au suicide. Le journal lutterait pour les droits du Sud ; la Constitution serait sa Bible. Le *Louisianais* paraissait tous les samedis sur une feuille unique dont les deux côtés étaient imprimés en français. Cette feuille mince devait conduire la paroisse Saint-Jacques à travers des jours périlleux et, par ses avis calmes, lui épargner des catastrophes qui atteignaient d'autres paroisses.

Avant la fin de la première année, Roman avait quitté la Nouvelle-Orléans pour ouvrir une école, et abandonné son associé.

Gentil écrivait tous les articles du journal, en utilisant plusieurs pseudonymes : « Simplex », « Jean Gribouille », « J. G. jardinier », « J. Gringoire », « J. Gueux ». Ses articles les plus importants étaient les articles de tête, sur trois ou quatre colonnes, sans signature.

La naissance du journal coïncidait avec l'entrée du Sud dans la période la plus tragique de son histoire. Une lutte malheureuse de quatre ans l'avait saigné à blanc. Les soldats au retour de la guerre trouvaient leurs familles ruinées, leurs maisons chancelantes ou brûlées, leur outillage volé ou détruit. La terre leur restait, mais comment la cultiver ? Les esclaves affranchis étaient devenus paresseux, insolents et refusaient tout travail, et une armée de parasites s'abattait sur le cadavre du pays !

Dans la tourmente, Gentil conservait tout son sang-froid, même

quand la tension entre Blancs et Noirs, entre hommes du Sud et aventuriers du Nord, devenait si grande que le moindre incident aurait pu faire couler le sang. Ses convictions politiques, qui lui avaient valu la prison et l'exil, lui étaient utiles maintenant. Il avait foi dans le triomphe final du gouvernement démocratique. Semaine après semaine, il prêchait à ses co-paroissiens l'évangile du travail aussi bien pour les Blancs que pour les Noirs ; l'avenir du pays et de ses habitants en dépendait. Il disait que l'esclavage était une malédiction et que tout irait mieux sans lui. Il fallait du courage pour parler en ces termes à une communauté dont les dirigeants avaient été ruinés par l'abolition de l'esclavage ! Les deux races devaient se tolérer mutuellement. Les Noirs sont des êtres humains ; et, comme tels, ils ont des droits. Mais que les Noirs se montrent dignes de leur nouvelle condition, et partagent les travaux de la communauté. Quels coups de clairoi !

Chaque fois que le gouvernement radical des aventuriers place certains nègres dans les plus hautes fonctions, Gentil les dénonce sans pitié comme impropres au gouvernement. Alors, le gouverneur Warmoth et son lieutenant Dunn, homme de couleur, lui envoyaient une lettre pour lui ôter le privilège dont il avait joui jusque-là, celui d'être le journal officiel de la paroisse. Les ressources diminuaient, mais Gentil conservait son franc parler et continuait ses attaques contre les injustices du gouvernement radical. Il n'y avait de changé que l'entête du journal ; désormais il s'intitulait :

Le Louisianais

Journal non Officiel de la Paroisse Saint-Jacques.

Ses articles de fond donnent la description la plus fidèle de la Reconstruction dans cette partie de la Louisiane. Peinture faite par un homme sans préjugés, généreux, et de pensée nette. Sa loyauté envers les deux partis rend la version de Gentil supérieure à celles fournies par les journaux de la Nouvelle-Orléans, dont les directeurs étaient aveuglés par la passion ou la rancune.

Dans d'autres articles, Gentil tenait ses lecteurs au courant du mouvement de la science, de l'histoire, de la politique, en France et en Angleterre. Pendant la guerre franco-allemande, il écrivit sur la France des articles particulièrement réussis et animés d'un patriotisme clairvoyant. Tous étaient bien écrits et manifestaient un esprit meublé et indépendant.

Gentil dirigea son journal d'août 1865 à fin avril 1881, durant seize ans et demi, sauf un an en 1873, à cause d'un voyage en France, et un an en 1875. Au cours de ces quatorze ans et demi, il avait fourni

750 articles de fond, de trois colonnes en moyenne, soit 2.250 colonnes. En outre des poèmes : un par numéro, quelquefois deux, en tout 750, sur tous les sujets : France. Amour. Jarretières. Aventuriers. Le poème du deuxième numéro était intitulé : *Pauvre Louis!* chant funèbre sur la mort d'un ancien élève, Louis Fortier. Gais ou tristes, héroïques ou philosophiques, graves ou légers, longs ou courts, tous ces poèmes produisaient leur effet ; mais la vérité me force à dire que quelques-uns étaient négligés et que d'autres n'étaient pas très clairs. Mais quel critique serait impitoyable envers un écrivain si fécond ? Et les feuilletons ? Trente-cinq, publiés en deux ou trois colonnes dans chaque numéro, dont quelques uns s'étendaient sur plusieurs années. Histoire locale, peintures de mœurs, vie du jour, et même autobiographie, tout y figure. Il faudrait du temps et de la patience pour y voir clair, car l'auteur est parfois prolix et décousu. Il écrivait chaque morceau au fur et à mesure ; il s'excusait de ne point donner la suite de *Frizette*, parce qu'il avait été à la Nouvelle-Orléans pour célébrer le 14 juillet.

Il aimait la chasse à l'ours. Il inventait un personnage mythique autour duquel gravitaient les incidents les plus fantaisistes. Un feuilleton, appelé *Les Ours*, qui occupait le journal plusieurs mois, devenait si rabelaisien que ses lecteurs puritains protestaient contre l'emploi de certains mots, « culotte » par exemple. Dans l'introduction au feuilleton suivant, *Louisianaise*, il promettait de laisser de côté les bons vieux mots français qui avaient choqué ses amis et ajoutait ces traits mordants : « Les Américains sont donc chastes en tout. Leur littérature est éminemment propre, — comme leur politique... Jamais une gentille Miss ne se permettrait de dire « caleçon ». C'est que le caleçon touche la peau — et que la peau rougit. »

Gentil disait sa pensée sur toutes les questions politiques et religieuses. Sans être athée, il avait peu de sympathie pour les formes étroites de credos. Quand il fonda le *Club Louisianais*, il en bannit ces questions, parce que « la religion et la politique de-unissent les hommes ». Cette attitude lui attira des ennemis et lui valut des polémiques. L'abbé Perché critiquait dans le *Propagateur catholique* son feuilleton, *Mémoires d'un Franc-Maçon*, d'où un conflit particulièrement âpre que le temps seul apaisa.

En 1881, Gentil confiait le *Louisianais* à A.-L. Roman et allait en France. Le gouvernement français récompensait ses services en le nommant Officier de l'Instruction publique.

Au bout d'un an il revenait à la Nouvelle-Orléans. Il prenait en mains *La Démocratie Française*, journal mensuel fondé par le *Club de la Démocratie*, comme organe des Français de naissance,

résidant à la Nouvelle-Orléans. Gentil le transformait en hebdomadaire et commençait à y faire paraître ses articles si forts et si pleins. Il n'était plus parmi ses vieux amis de la Paroisse Saint-Jacques : il adoptait en conséquence un ton moins familier et ne donnait plus de poèmes. Mais il engageait encore une vive polémique avec le *Foyer Créole* qu'il qualifiait de : « Journal rural, clérical, officiel, publié à Saint-Jacques sur un terrain d'église à soixante milles de la Nouvelle-Orléans, et à un million de milles du progrès. »

Pendant deux ans il lutta pour le succès du journal ; en 1884, il était forcé de s'avouer vaincu. La colonie des Français de naissance n'était pas assez nombreuse ou assez énergique. Gentil d'ailleurs avait mal débuté en donnant une conférence sur la libre-pensée ; cela suffit à monter contre lui les cercles ecclésiastiques qui étaient puissants à la Nouvelle-Orléans. On l'appela athée et communiste. Il ne méritait pas ces appellations qui l'affligèrent et, pour se consoler avec ses vieux amis et son jardin qu'il aimait tant, il regagna sa maison sur la paroisse Saint-Jacques. Il collabora ensuite à différents journaux français de la Louisiane, notamment *L'Abeille* et le *Pionnier* de Napoléonville, dont il écrivit tous les articles de fond entre 1884 et 1903, et même aux journaux de New-York. Ces articles lui rapportaient quelques sous. *L'Indépendant* de New-York pour deux articles lui donnait seulement cinq dollars.

Bon Français, bon républicain jusqu'à la fin, il mourut le 31 décembre 1911 et était inhumé à Convent, La. Il ne se fit jamais naturaliser. Mais il a rendu de tels services à la Louisiane, aux heures les plus critiques de son histoire, qu'on doit le considérer comme un bon citoyen des États-Unis.

1866. *Le Gaulois en Amérique*. Le *Meschacébé* du 29 septembre 1886 publiait une lettre de Gentil à Eugène Dumez pour lui dédier un roman qui portait le titre donné ci-dessus. La lettre de remerciements de Dumez est aussi imprimée. Je n'en connais pas d'exemplaire.

Dans le LOUISIANAIS. T.

Prose et poésies.

Vol. I, août 1865 à 1866, complet.

Vol. II, complet.

Vol. III, manquent les n^{os} 27, 28, 32, 33, 34, 37, 40.

Vol. IV, manque le n^o 25, n^o 21 déchiré.

Vol. V, 1869-1870, complet.

Vol. VI, manquent n^{os} 50, 51, 52.

Vol. VII, n^o 1 déchiré, n^o 18 rogné.

Vol. VIII, complet.

Vol. IX. Jamais imprimé. Dans le n^o du 29 novembre 1873, Gentil annonce une suspension d'un mois, et avant la fin du mois, il était

passé à l'étranger. Le journal reprit sa publication le 7 novembre 1874, n^o 1 du volume X.

Vol. X, manque le n^o 52, n^o 50 déchiré.

Vol. XI, ne fut jamais imprimé.

Vol. XII. Vol. XIII. Vol. XIV. Vol. XV. Vol. XVI, complets.

Vol. XVII. J'ai les n^{os} 1 à 27, moins le n^o 24, le n^o 26 est déchiré. Dans le n^o 25 du 23 avril 1884, Gentil fait ses *adieux* et annonce qu'il passe le journal à A.-L. Roman et qu'il part pour la France.

J'ai chez moi les collections ci-dessus, moins les numéros que j'ai indiqués. Gentil fonda le journal le 12 août 1865 et le publia toujours, sauf deux ans, jusqu'au 23 avril 1884, époque à laquelle Roman en devenait directeur-propriétaire. Comme Gentil composait tous les articles du journal, une liste des articles devient inutile.

Dans la RENAISSANCE LOUISIANNAISE.

Souvenir, poème, 25 août 1867 : 12.

Pauvre Septime, poème, 25 août 1867 : 13.

Le peuple, poésie, 19 avril 1868.

Prière, poésie, 9 février 1868.

Exil, poésie, 11 avril 1869.

Souviens-toi? poésie, 25 décembre 1870.

Dans le MESCHACÉBÉ.

Lettre à Dumez, 29 septembre 1866,

Le bonheur, poésie, 10 juillet 1872.

Dans LE DIMANCHE.

Noël nouveau, poésie, 2 janvier 1876.

Dans LE CARILLON.

Dieu Dollar, poésie, 26 janvier 1877, signée « Gringoire ».

Dans C. R. A. L.

Elle, poésie, mai 1879 : 268.

Dolor, poésie, septembre 1880 : 400.

Le Moquer, poésie, janvier 1922 : 17.

Dans le PIONNIER D'ASSOMPTION.

Les articles de fond de 1884 à 1903.

GÉRARD ARISTIDE.

Dans C. R. A. L. T.

Causerie sur les dangers relatifs à la navigation et sur les moyens propres à la prévenir, mai 1877 : 54; juillet 1877 : 69.

A un athée, septembre 1877 : 99.

GÉRARDIN D^r.

Rapport fait à la Société médicale, par le D^r Gérardin. N. O. 1818. Cité dans *Chambers' History of Louisiana*, « Appendice » au vol. I, p. xxxv. Je n'en connais ni autre mention, ni exemplaire. Le D^r P.-F. Thomas dans son livre sur la fièvre jaune discute les idées de Gérardin sur le même sujet.

GIRARD M^{me} M. D. (C). 1814-1913.

M^{me} Girard était une femme remarquable par l'énergie et la bonté. Épreuves, situations difficiles (et elle en connut beaucoup), elle faisait face à tout avec calme et courage. Cependant elle n'avait pas le type masculin, mais incarnait la femme bien élevée vers 1860.

Son père, Drivon de Perry, notaire royal, était né en France, Auvergne, et avait quitté son pays natal après avoir perdu ses parents guillotins sous la Révolution. Il se réfugia à Sainte-Lucie, l'une des plus petites Antilles au pouvoir des Anglais et là, dans la petite ville de Castries, il épousa Jeanne Motet, une veuve, belle, riche, mais un peu neurasthénique, à la tête de plusieurs plantations et de nombreux esclaves.

Après avoir eu deux fils, M^{me} Drivon tombée malade partait, seule, pour Paris à la recherche de médecins et, à la fin d'un voyage interminable, arrivée à Liverpool elle mettait au monde une fille, à laquelle elle donnait les noms de Marie-Louise Hiéronyme Drivon, et qui devait s'appeler M^{me} Girard. Aussitôt rétablie, la jeune mère avec son enfant se rendait à Paris. Après un long séjour en France, mère et enfant revenaient à Sainte-Lucie.

Marie-Louise grandissait à Castries sur la plantation de sa mère. En 1823, M^m Drivon tombait de nouveau malade, ou feignait de l'être pour échapper à la société de son mari. Cette dernière hypothèse est plausible puisqu'elle devait mourir à l'âge de 102 ans à la suite d'une chute. Quoi qu'il en soit, elle s'embarquait avec sa fille âgée de 9 ans à destination de la France. Elle vivait à Paris dans la maison du Dr Amusat, médecin fameux du jour, et plaçait Marie-Louise à l'Institut Afforty. Sous prétexte que le climat des îles lui était contraire, elle séjournait en France de longues années.

En 1830, au début de la Révolution qui devait mettre Louis-Philippe sur le trône, Marie-Louise assistait de la fenêtre de sa pension aux émeutes de la capitale et faisait avec ses compagnes de la charpie pour les blessés.

Ses études achevées, elle allait rejoindre sa mère dans la maison du Dr Amusat, où elle rencontrait des médecins, des savants, des hommes de lettres en vue. Émile Barrault, professeur au Collège de Sorrèze, orateur distingué, essayiste politique et même Saint-Simonien, fréquentait le salon du docteur. Le professeur Barrault, né dans les Antilles lui aussi, prenait un intérêt de père au développement de cette jeune fille dont le collège n'avait pas détruit l'originalité. Il lui donnait à lire les œuvres de Voltaire et d'autres penseurs indépendants — tous ouvrages portés à l'Index des livres interdits aux

femmes bien nées du temps. Aussi Marie-Louise devenait une affranchie et choisissait ses guides intellectuels pour le reste de ses jours.

En 1832, après une absence de neuf ans, pour raisons pécuniaires ou par suite d'un désaccord avec le Dr Amusat Madame et sa fille regagnaient Sainte-Lucie. Marie-Louise adorait la liberté sur leur plantation, et aussi son économe, un beau jeune homme, Osiris-Augustin Girard, cousin éloigné de M^{me} Drivon. Mais celle-ci avait pour sa fille des visées plus hautes. Cette mère qui connaissait le monde et savait compter, trouvait le mari rêvé pour sa fille dans la personne de Jean-Marie Acquart, fils d'une riche famille française de Castries. Le mariage avait lieu en 1836 et, deux ans après, M^{me} Acquart était veuve. Une fille, Marie Acquart, naissait trois mois après la mort de son père et la jeune veuve, revenue sur la plantation de sa mère, épousait l'économe Girard.

M. et M^{me} Drivon ne s'entendaient pas très bien sur la même île. Cette fois Monsieur quittait son foyer pour la France, laissant sa femme administrer la plantation. La loi anglaise sur l'affranchissement des esclaves la ruinait presque, en 1834. Elle liquidait, en 1840, ses domaines de Sainte-Lucie et se dirigeait vers la Louisiane avec sa fille, son gendre et sa petite-fille, Marie Acquart. Très entendue en affaires, elle achetait une autre plantation de cannes à sucre sur le Bayou Lafourche, une des plus riches de la Louisiane. Elle la gérant avec habileté et subvenait aux besoins de sa famille qui augmentait, car Charles-Jean-Auguste Girard était né en 1843 et Marie-Berthe Augusta en 1845. Son gendre montrait bientôt ce qu'il valait : au commencement de la guerre avec le Mexique en 1846, il s'engageait dans le régiment de Louisiane, et l'on n'entendait plus parler de lui, — au grand soulagement des siens.

Un an plus tard, M^{me} Drivon vendait sa plantation et achetait à la Nouvelle-Orléans une petite maison qu'elle venait habiter avec sa fille et ses petits-enfants. Mais l'argent avait fui, et M^{me} Girard dut chercher un emploi. Le docteur de la famille lui conseilla l'enseignement. Elle fut bientôt très demandée : souvent, par les froids matins d'hiver, elle quittait sa maison dès 5 heures, accompagnée de Rosalie son esclave, une lanterne à la main, pour commencer ses courses au cachet d'une maison à l'autre, et parfois ne rentrait chez elle qu'à dix heures le soir.

Son fils adoré mourait ; ses filles, en 1853, gagnaient la fièvre scarlatine : Augusta Girard succombait et Marie Acquart survivait. Les convois funèbres, si déchirants pour le cœur d'une mère, ne retardaient pas d'un jour sa rude besogne. Il fallait vivre !

Elle pressentait la Guerre civile et songeait à se réfugier en France. Mais, laisser la tombe de son petit ? Jamais ! La Nouvelle-Orléans tombait aux mains des vainqueurs. Le général Butler commandait ; la ville regorgeait de soldats ; les rues n'offraient plus de sécurité. Malgré tout, vêtue d'un manteau en forme de sac, avec un curieux petit bonnet attaché sous le menton, M^{me} Girard continuait à aller de maison en maison. Elle n'avait pas le droit de s'arrêter. Sa fille avait épousé de Calogne qui était sur le front ; à M^{me} Girard de faire vivre la mère et l'enfant.

Quelques-unes de ses élèves venaient chez elle ; elles écoutaient les charmants récits tirés de l'histoire de France que faisait M^{me} Girard. Bientôt les dames Créoles se réunissaient pour l'entendre et essayaient de reproduire la pureté de son français classique.

Elle avait du travail par-dessus la tête, et trouvait encore le temps de donner des leçons gratuites aux enfants de familles françaises pauvres, à l'Alliance française. Si les pères de ses élèves préférées ne pouvaient plus la rétribuer, elle continuait à instruire leurs filles parce qu'elle les aimait. Peu lui importait la couleur ; chez elle, elle donnait des leçons aux filles presque blanches de parents octavons, parce qu'elle pensait que le monde leur devait une éducation, et elle payait la dette du monde.

Avait-elle économisé quelque argent, son homme d'affaires le perdait. Mais rien ne pouvait abattre sa bonne humeur. Elle redoublait d'ardeur au travail et passait ses nuits à écrire des articles sur l'Histoire de France, qu'elle vendait à *l'Abeille* pour une bouchée de pain.

Malgré son surmenage, elle écrivait encore dans le même journal la notice nécrologique d'un ami, dans la pensée d'alléger un peu la douleur d'une famille en deuil.

Sa mère mourait en 1875 ; cette circonstance lui procurait quelques loisirs, elle les consacrait à composer une histoire très abrégée des États-Unis avec, en appendice, une histoire-squelette de la Louisiane, à l'usage de ses élèves. Elle la publiait en 1881.

Sa fille mourait en 1906. Intrépide, elle continuait son travail. Le mal, cependant, la terrassait à son tour et la clouait sur son lit. Alors, dans sa chambre elle recevait ses amis et donnait ses leçons.

Sa fin approchait. Ses élèves, maintenant des hommes et des femmes, accouraient de tous les coins de la ville et remplissaient sa petite maison. L'une d'elles faisait venir un prêtre : doucement, elle refusait son ministère. Elle avait lu et relu Renan, Voltaire et les autres philosophes français, elle voulait rester fidèle aux convictions

de toute sa vie. Elle regardait la mort avec courage, comme elle avait fait la vie. Elle mourut le 13 février 1913. Charlotte et Rosalie qui avaient été ses esclaves et qui avaient refusé de la quitter après leur affranchissement, sortaient de son armoire, pour l'en revêtir, la robe de satin jauni par le temps et le voile qu'elle portait lors de son mariage avec Acquart à Sainte-Lucie, il y avait 70 ans. Suivant ses ordres, elles épinglaient sur son cœur un rosette tricolore, symbole de la France qu'elle avait toujours adorée.

R. B. *M^{me} Girard*, par Grace King. Paru d'abord dans la *Yale Review* de janvier 1922 et publié plus tard en brochure. T. II.

1881. *Histoire des Etats-Unis*, suivie de l'*Histoire de la Louisiane*, par M^{me} M. D. Girard (née Drivon de Perry), institutrice à la Nouvelle-Orléans depuis 1847. L'Union fait la force, la gloire, et la prospérité des Etats. Nouvelle-Orléans : imprimerie franco-américaine, 102, rue de Chartres. Eug. Antoine, propriétaire, 1881. 14,4 × 10, pp. 38. T.

Dans C. R. A. L.

Histoire des Etats-Unis suivie de l'Histoire de la Louisiane (note). Janvier 1882 : 44.

GRAILHE ALEXANDRE (F.).

Par un beau matin de novembre 1838, deux hommes se croisent dans Customhouse Street à la Nouvelle-Orléans. L'un, grand, raide, porte une redingote à la dernière mode de France, un large col noir qui rehausse son manteau et un tuyau de poêle. Sa figure mince, élégante, révèle un homme du monde, intelligent et distingué.

« Voilà Grailhe, le grand homme de loi », — dit un flâneur qui le montre du doigt à un ami — « et voici Mandeville Marigny, quelque chose va se passer ! »

Grailhe avance, l'air détaché, sans faire attention à Marigny, le fils du vieux Bernard.

Plus ramassé et plus lourd, d'une mise plus coloniale, Mandeville ferme à demi les yeux. Ses joues sont teintées de rouge, et un sourire cynique erre autour de ses lèvres. Il a dépassé Grailhe, mais brusquement il se retourne et applique un soufflet sur le visage de Grailhe. Silence. Les deux hommes continuent leur chemin. Une heure plus tard, les témoins de Grailhe sont à la porte de Mandeville. Les représentants de l'offensé se réservent le choix des armes et désignent l'épée.

Grailhe objecte qu'il ne sait pas manier l'épée, tandis que Marigny, ancien élève de Saint-Cyr, est passé maître en cet art ; enfin il

demande la raison d'une attaque qu'il n'a pas provoquée. Les témoins de Marigny refusent de se désister. Grailhe envoie une lettre à Marigny pour lui dire qu'il répugne à sacrifier sa vie d'une façon aussi ridicule, et pour lui demander réparation au pistolet. Les témoins ne consentent pas à porter cette lettre à son destinataire et Marigny ne veut pas l'accepter; Grailhe la publie dans un journal. Marigny répond par la même voie et donne la raison de son attaque : Grailhe a épousé la veuve de son frère Prosper et s'est fait octroyer par le contrat de mariage la possession entière de sa propriété estimée à 180.000 dollars, ce qui constitue une grave atteinte aux droits de ses neveux : comme aucune loi ne protège les enfants de son frère, il veut punir Grailhe de sa cupidité. Plusieurs lettres sont échangées. Grailhe demande toujours les pistolets; Marigny tient pour les épées. Les témoins permettent à Grailhe de choisir les armes et à Marigny de fixer les conditions de la lutte. Finalement on décide que les adversaires, armés chacun de deux pistolets, seront placés à vingt pas l'un de l'autre; quand les témoins auront compté jusqu'à vingt, ils pourront s'avancer et faire feu.

La rencontre est fixée au 29 novembre 1838. Les témoins ont compté vingt : les deux hommes restent immobiles. Marigny, alors, lève son pistolet et fait feu. Grailhe tombe, il a une balle dans la région du foie. Grailhe ressent longtemps les effets de cette blessure et marche courbé. Il accepte un autre duel et reçoit dans le corps une seconde balle qui, dit-on, le remet droit.

C'était un Français, peut-être un exilé, arrivé à la Nouvelle-Orléans peu après 1830. D'abord il gagne sa vie dans l'enseignement, puis il étudie le droit, devient un brillant avocat et fait partie du Conseil chargé de trancher le cas posé par le fameux testament de Mc Donogh.

R. B. *Grailhe-Marigny Duel*, by Henry Castellanos, *Times Democrat*, 19 mars 1893.

1852. *Mémoire à plaider devant la Cour Suprême de la Louisiane, pour les villes de la Nouvelle-Orléans et de Baltimore, dans le procès sur le Testament de M. Mc. Donogh par Alex. Grailhe, Avocat. Nouvelle-Orléans, 1852. 22,3 x 14, pp. 323-4. T.*

GREIG CARLOS (C.). 1856-

Une chaude après-midi de dimanche, dans la petite ville endormie de Saint-Martinville à la Louisiane. L'originale façade de la vieille église domine une place plantée d'arbres, qui est remplie de



Distingué dans sa tenue,
Elégant dans ses discours,
A la cour ou dans la rue.
Gai l'he vous plaira toujours,

O E)

« Cajuns » en habits du dimanche. Rude travail en plein air, régime alimentaire simple et sain de « consous et de caillé » ont rendu ces hommes, ces femmes et ces enfants tannés et florissants de santé, à ce point qu'au bout de deux cents ans ils conservent encore les traits du paysan français.

Des familles entières, entassées dans leurs lourds chariots de ferme ou dans des « char-à-bancs », sont venues des plantations d'alentour pour écouter la douce musique d'un concert acadien. Chevaux et mules laissent pendre tristement leur tête devant les véhicules rangés autour de la place. Le français altéré des fermiers « cajuns » résonne de tous les côtés.

— Comment to yé, Narcisse ?

— Mo bien, et toi, comment to yé ?

— On to sorti ?

— Mo sorti chez moïn.

— Comment to du canne à sucre ?

— Mo du canne a pé profiter bien.

Les conversations s'arrêtent. L'orchestre commence à jouer dans un petit kiosque dressé au centre de la place. Les musiciens vêtus de blanc et ornés de galons d'or se trémoussent à qui mieux mieux. Le concert terminé, le chef, Carlos Greig, salue à droite et à gauche sous les applaudissements de ses co-paroissiens pleins d'admiration ; il retire sa casquette pour s'éponger le front.

C'est un homme agité. Non content de diriger cette troupe qu'il a fondée, il possède, édite, rédige, met en pages le journal du pays. Il est Créole. Du côté paternel il a du sang écossais ; son père était capitaine d'un petit bateau à vapeur qui faisait le service à travers les petits bayous, remontait le grand Mississipi et descendait jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Il avait épousé Emilie Leblanc et s'était installé à Saint-Martinville.

Carlos Greig y naquit le 12 décembre 1856 et suivit les classes du Judice College. Il devient teneur de livres et épouse Laura, fille du Juge Valsin Fournet. La comptabilité l'ennuie. En 1884, il entre en relations avec Ulger Guilbeau, propriétaire de *L'Observateur de Saint-Martin*, lui offre de diriger la partie française de son journal et fait venir son ami Charles Thomas pour la partie anglaise. Guilbeau accepte et vend aux deux associés son journal, dont le prix sera versé par échéances.

L'affaire n'était pas merveilleuse. En ce temps-là, il faut peu d'argent pour lancer un journal de paroisse : le matériel exige environ 600 dollars. Mais le seul revenu intéressant du journal est la subvention de la Paroisse dont il est l'organe officiel : annonces judiciaires

de ventes — forclusions — testaments, etc., tout doit paraître dans le journal. Par rapport à ce revenu, le montant des abonnements est insignifiant : le prix de l'abonnement est de 2 dollars par an, et le nombre des lecteurs ne dépasse pas six cents.

Greig et Thomas achètent l'*Observateur* en 1885 et changent son nom en celui de *Réveil de Saint-Martin*. Un an plus tard, Greig rachète la part de son associé et dirige seul le journal jusqu'à ce qu'il le vende à Mouton en 1888.

Greig quitte alors Saint-Martinville pour Breaux Bridge, où les commerçants forment une société pour lancer un journal dont Greig prend la direction. C'est l'*Union de Pont-Bréaux*, hebdomadaire complètement français. Il le dirige jusqu'en 1889, et à cette date se rend à Saint-Landry Parish où il fonde *The Washington Advocate*, en langue anglaise. Il quitte ce journal en 1891 et revient à Saint-Martinville pour administrer de nouveau *Le Réveil*.

Un incendie détruit ses bureaux en 1893 et arrête la publication du journal. Six mois plus tard il fonde un nouveau journal, *L'Evangéline* qui, comme le Phénix, sort des cendres du *Réveil*. Ce journal qui comprenait d'abord deux sections ne comprend plus que la section anglaise à partir de 1900 et disparaît en 1906. Greig se rend à Alexandria diriger une troupe de musiciens, puis revient à la Nouvelle-Orléans où il travaille d'abord comme compositeur, et plus tard comme reporter à la vieille *Abeille*.

Il est maintenant retiré à la Nouvelle-Orléans.

On trouve ses articles tant anglais que français dans :

L'Observateur de Saint-Martin, 1884, bi-lingue.

Le Réveil de Saint-Martin, 1885-1889, 1891-1893, bi-lingue.

L'Union de Pont-Breaux, 1889-1890.

The Washington Advocate de Saint-Landry, 1890-1891, anglais.

L'Evangéline, Saint-Martinville, 1893-1900, bi-lingue, 1900-1906, anglais.

GRIMA EDGAR (G.). 1847-.

Edgar Grima, né à la Nouvelle-Orléans le 14 octobre 1847, descend d'une très ancienne famille créole ; élevé à Jefferson Academy, dans la Bourbon Street, dirigée à cette époque par un anglais J.-J. Lord, il reçoit, en 1869, du gouverneur H.-C. Warmoth une charge de notaire ; étudie le droit pendant quelques années, est admis au barreau en 1888, et exerce encore dans sa ville natale. Sa distraction est de composer des vers charmants, que les *Comptes Rendus* ont publiés pour la plupart.

Dans C. R. A. L. T.

- Pour un nickel*, novembre 1889 : 416.
Imité d'une traduction de l'allemand de Henri Heine, janvier 1890 : 21.
La veille de Noël, janvier 1890 : 23.
Pourquoi Jean est garçon, mai 1890 : 113.
A ma mie, novembre 1890 : 219.
Stances sur la mort d'une jeune fille, janvier 1891 : 253.
Une défaite en amour, mai 1891 : 327.
Le fiancé de Marguerite, mai 1892 : 84.
Lettre à un ami, juillet 1892 : 127.
Au bois, janvier 1893 : 296.
Quand j'étais petit, mars 1894 : 37.
Sans mère, novembre 1894 : 192.
Notre ami Bob, mars 1895 : 257.
Causerie, juillet 1895 : 308.
L'arbre de Noël, janvier 1896 : 420.
L'arbre mort, juillet 1896 : 502.
Souvenirs de voyages dans les Basses-Pyrénées, novembre 1896 : 561.
Poésie, mars 1898 : 256.
Le chien de l'aveugle, septembre 1898 : 342.
La cigale et la fourmi, mars 1899 : 453.
Mon premier testament, mai 1900 : 76.
Edmond Rostaud, janvier 1901 : 186.
Sonnet, janvier 1902 : 41.
Les deux siècles, juillet 1902 : 133.
Le baiser, avril 1905 : 50.
Conte de Noël, janvier 1906 : 29.
Le 1^{er} janvier 1907, janvier 1907 : 142.
Chantecler fils, octobre 1910 : 117.
Fidélité, janvier 1913 : 164.
Alcée Fortier, avril 1914 : 50.
Analyse. L'offrande héroïque de Nicholas Baudin, avril 1916 : 77.
Ne m'en veux pas, avril 1916 : 79.
Charles Théodore Soniat du Fossat, avril 1918 : 47.
Le tombeau de M^{lle} Angèle Langlès, mai 1922 : 29.
Les miséreux, mai 1922 : 33.

Dans L'AVANT-COUREUR.

- Un revenant*, 11 et 18 février 1871.

GUIRAUD ERNEST (C.). 1837-?

Ernest ou, comme l'appelait Henri Vignaud, Eugène Guiraud est né à la Nouvelle-Orléans en 1837. Son père, musicien français, prix de Rome, lui avait donné de très bonne heure des leçons de musique ; à quinze ans, il composait une partition pour le *Roi David* de Mermet, exécutée avec succès à la Nouvelle-Orléans par une troupe française. Il va à Paris, entre au Conservatoire, obtient en 1859 le grand Prix de Rome pour sa cantate *Bajazet le joueur de flûte* ; écrit de nombreux opéras reçus avec enthousiasme à Paris. Au début de

la guerre franco-allemande, il s'enrôle et sert avec vaillance. Est nommé, en 1878, professeur d'harmonie au Conservatoire et chevalier de la Légion d'honneur.

Liste de ses œuvres dans le *Grand Dictionnaire Universel Larousse*, Vol. XVI, p. 932. Vol. XVII, p. 1356.

GUIROT A.-J. (C.). 1803-1871.

Au moment où la politique coloniale hésitante de la France condamnait la belle île de Saint-Domingue aux horreurs de l'insurrection la plus sauvage, un couple français, les Guirot, cherchait un refuge à Santiago de Cuba. Peu après leur arrivée, en 1803, ils avaient un fils qu'ils appelaient A. J. Guirot. En 1809 l'Espagne et la France étaient en guerre. On leur laissait le choix ou de devenir espagnols ou de quitter l'île. Les Guirot émigraient à la Nouvelle-Orléans.

L'enfant allait à l'école primaire. A l'âge où l'enfant pauvre doit travailler, il entrait à l'hôtel de la monnaie. Mais, passionné pour l'étude, il dévorait tout ce qui lui tombait sous la main. Il acquérait bientôt de larges connaissances et composait des vers. Quand le général Lafayette fit sa marche triomphale à travers les Etats-Unis et entra à la Nouvelle-Orléans en 1825, Guirot écrivit en son honneur une pièce en un acte : *Lafayette à la Nouvelle-Orléans*, qui fut jouée au vieux théâtre d'Orléans devant une assistance nombreuse.

La Nouvelle-Orléans ne pouvait retenir longtemps le jeune Guirot dont l'esprit aventureux était réfractaire à la monotonie. Son ami Charles Bayon et lui décidaient de faire du commerce au Texas — qui venait seulement d'arracher sa liberté au Mexique et dont certaines parties étaient encore infestées par les Comanches et les bandits mexicains. Guirot et Bayon équipaient un convoi de mulets et partaient armés jusqu'aux dents. Ils traversaient le Texas et arrivaient au Mexique sans encombre, après avoir trafiqué en route et rencontré des aventures capables d'alimenter une douzaine de feuilletons.

Une nuit ils dormaient, à l'exception de deux vaqueros qui montraient la garde, dans un bouquet d'arbres près du Rio-Grande, quand le bruit d'un galop les éveilla. Les sentinelles criaient : « Comanches ! Comanches ! » pendant qu'une armée de sabots les entourait. Ils se levaient, inquiets, saisissaient leurs fusils et découvraient qu'ils avaient affaire non à une troupe d'Indiens belliqueux, mais à un troupeau de buffles. S'ils n'avaient point dressé leur tente au milieu des arbres, ils étaient écrasés.

Lorsque Guirot en eut assez, il revint à la Nouvelle-Orléans et se lança dans la politique. Il avait une plume mordante et ne reculait pas devant les polémiques de presse. Nommé trésorier de la première Municipalité, il continua à écrire des poésies correctes, mais dépourvues d'intérêt.

Il avait de l'ambition. En 1846 il posait sa candidature à la Mairie, mais était battu. Il devenait notaire en 1850 et exerçait pendant trois ans. Il mourait le 11 décembre 1871 à la Nouvelle-Orléans.

R. B. *La Réforme* (N. O.) 29 mars 1846, sur sa candidature à la mairie — 30 avril 1846, article par Alexandre Barde sur lui, réimprimé de la *Gazette des Attakapas*. *Portraits Littéraires* par Charles Testut, p. 123, *Le théâtre français* par J. G. de Baroncelli. Nouvelle-Orléans, 1906.

1825. *Lafayette à la Nouvelle-Orléans*, pièce citée par Baroncelli. Je n'en connais pas d'exemplaire.

1840. A. M. *Tullius Saint-Céran*. Poème en son honneur par Guirot, que Saint-Céran publia dans son livre de poésie, *Les Louisianaises*.

1841. *Épître de M. A. J. Guirot à M. Alexandre Latil*. Poème pour presser Latil de ne pas briser son luth, mais de continuer à écrire. Latil donne ce poème dans son livre de poésie, *Les Ephémères*, p. 120.

GUYOT D^r T. (F.).

Le D^r Guyot, de Tromarey, France, au cours d'une visite à la Nouvelle-Orléans, fut invité à parler devant l'*Athénée Louisianais*.

Dans C. R. A. L.

Du cœur, mai 1877 : 63.

HACHIN JULES-ADOLPHE.

1870. *Poésies diverses*, par Jules-Adolphe Hachin. L'illusion et la réalité. Parfum du soir. Les soutiens du despotisme. Le temps. Diversités. L'Hiver. A une dame. En mer. Le bonheur dans la pauvreté. Louise. Quel rêve. Constance. Nouvelle-Orléans, imprimerie L. Marchand, 97, rue de Chartres. 22,2 x 14, p. 16. T.

HALPHEN D^r MICHEL.

Le D^r Halphen a dû faire ses études de médecine à l'étranger. En tout cas, quelques années avant 1820 il soumettait ses diplômes au Medical Board de la Nouvelle-Orléans qui l'autorisait à exercer, et dont il devenait membre peu après. Il acquérait une bonne réputation pendant la terrible épidémie de choléra qui ravagea la Nouvelle-Orléans en 1832. Il publiait l'année suivante un Mémoire sur

cette maladie, qui fut beaucoup lu et que l'Académie Royale de Médecine de Paris cita avec éloges.

Sa fille épousa Placide Canonge.

R. B. *Times Democrat*, 22 janvier 1893.

1833. *Mémoire sur le choléra-morbus*, compliqué d'une épidémie de fièvre jaune, qui a régné simultanément à la Nouvelle-Orléans en 1832, par M. Michel Halphen, docteur-médecin à la Nouvelle-Orléans. Paris, chez J.-B. Baillière, libraire. Londres, même maison 1833. 21 × 12,5, pp. 182. T-A comme préface le rapport de l'Académie de Médecine de Paris.

HART NOELIE (C.).

Miss Hart, née à Reserve, Louisiane, élevée au Sacred Heart Couvent à la Nouvelle-Orléans, suivit les cours de la Louisiana State University, y passa les examens de B. A., fut professeur de français toute sa vie et vit encore à Alexandria, Louisiane.

Etude dans les *Comptes Rendus*, couronnée en 1883.

Dans C. R. A. L. T.

Madame de Staël, sa vie, ses œuvres (ms. couronné), mai 1884 : 595.

HAVA D^r JOHN G. 1833-1894.

Le D^r Hava était Cubain. Il naquit à Guines, petite ville de Cuba, le 12 juillet 1833. Son père, le D^r Francisco Hava, était l'un des principaux médecins de la capitale cubaine. A quatorze ans, le jeune Hava était bachelier ès lettres de l'Université de la Havane. Il allait alors à Philadelphie étudier la chirurgie dentaire, obtenait son diplôme en 1851 et revenait à la Havane. Il abandonnait cette profession pour étudier la médecine et devenait docteur en médecine de la Faculté de Paris en 1859. Une fois de plus, il regagnait la Havane et exerçait avec succès jusqu'en 1868. Une révolution éclatait alors à Cuba, et Hava dirigeait un journal d'opposition à la tyrannie des Espagnols. Le gouvernement espagnol triomphait et le D^r Hava fuyait avec sa femme, Francisca Balbin, indigène de Cuba mais de souche allemande. Il s'installait à la Nouvelle-Orléans et se faisait une belle clientèle.

Il avait plusieurs cordes à son arc. Bon chimiste, il était renommé pour sa préparation des phosphates solubles. Il faisait autorité sur la fièvre jaune et en médecine légale, ses sujets de prédilection.

En 1876, le D^r Hava fut l'un des membres fondateurs de l'*Athénée*

Louisianais et il donna de nombreux articles dans les *Comptes Rendus*. Pour cette raison, la plupart de ses articles étaient écrits en français, bien qu'il maniât l'espagnol avec une égale facilité.

En 1877, sans cesser d'exercer la médecine, il ouvrait, rue de Chartres, une pharmacie, qu'il administrait jusqu'à sa mort, survenue à la Nouvelle-Orléans le 15 janvier 1894.

R. B. Picayune, 16 janvier 1894. T.

Le Pionnier d'Assomption, 20 janvier 1894.

1889. *Considérations médico-légales sur le Procès d'Étienne Deschamps*, par le Dr J.-G. Hava de la Faculté de Paris 1859. Nouvelle-Orléans, le 3 juin 1889. M. Capo, imprimeur, 19, rue Decatur. cm. 22 × 14,3, pp. 13. T. H.

Discussion, au point de vue médical, du meurtre d'une jeune fille par Étienne Deschamps, meurtre qui avait soulevé l'indignation publique.

Dans C. R. A. L. T.

Nécessité d'avoir une médecine légale en Louisiane, juillet 1876 : 4 ;
4 septembre 1876 : 9.

Rapport sur la flottaison du mercure à la surface de l'eau, mai 1877 : 57.
Biographie d'Auguste Jas, mars 1878 : 148.

Emigration espagnole en Louisiane, janvier 1881 : 417.

Emigration espagnole en Louisiane, mars 1881 : 442.

Causerie sur la tarentule, mai 1881 : 461.

Souvenir d'enfance, juillet 1881 : 475.

Note sur les ignames, septembre 1881 : 500.

Analyse de l'eau du puits Villeré, janvier 1882 : 15.

Rapport sur le discours de M. Rosa, ministre de l'Instruction publique à Honduras, juillet 1882 : 171.

HENRY WILLIAM 1852-1921.

William Henry, né à Covington, Kentucky, suivait à l'âge de neuf ans ses parents à la Nouvelle-Orléans. Bientôt son père mourait après l'avoir confié à M. Lord, directeur de Jefferson Academy dans la Bourbon Street. A la mort de Lord, W. Henry administrait la même école et la transportait à Conti Street. Il était nommé, quelques années plus tard, à la Custom House, mais perdait ce poste par suite de changements politiques et entra comme associé dans la firme Oberlé et Henry qui s'occupait de courtage.

Il parlait depuis son enfance le français et le patois nègre, aussi écrivit-il dans le *Carillon* plusieurs attaques satiriques en « gombo » contre Antoine, le vice-gouverneur nègre et sa femme.

En 1878 il devenait l'ami de Lafcadio Hearn et lui communiquait plus de cinquante et un proverbes patois, que Hearn insérait dans

son livre *Gombo Zhèbes*. Selon moi, c'est lui qui attira l'attention de cet écrivain sur trente ou quarante proverbes haïtiens parus dans le *Meschacébé*, dont Hearn fit usage.

Il traduisit plusieurs contes de Guy de Maupassant et d'autres écrivains français, que publia le *Picayune*. Il mourut à la Nouvelle-Orléans le 9 mars 1921.

Dans LE CARILLON (N.-O.). T.

Nombreux articles en dialecte créole pour ridiculiser les Nègres détenteurs de hautes charges.

Dans PICAYUNE (N.-O.).

Traductions en anglais d'écrits français.

HERBELIN JULES (F.).

Herbelin, teinturier français, achète une fabrique de soie à la Louisiane et retourne en France au bout de quelques années. Suivant les annuaires de la Nouvelle-Orléans, il séjourna dans la ville de 1880 à 1888.

1883. *De l'élevage des vers à soie*. Philippe, Nouvelle-Orléans, 1883. II.

HINKLEY.

Habitant de Donaldsonville, Louisiane.

1837. *Chanson faite pour les canoniers de Donaldson*. Chantée le 3 décembre 1837, veille de Sainte-Barbe, par Mr. Hinkley — une strophe de 4 vers en français. T. P. T.

HIRIART EMILE (C.).

Hiriart, créole, — je le crois — devenait clerc dans le cabinet de Pierre Soulé en 1842. Combien de temps occupa-t-il cette fonction? Je l'ignore. L'annuaire de la Nouvelle-Orléans, en 1851 et 1852, le dit notaire. Le métier était trop desséchant pour lui et il commençait à écrire dans les journaux.

Dans les années qui précédèrent la Guerre civile, la saison à l'Opéra durait six mois et passionnait les Créoles, depuis la grand dame jusqu'aux bouchers sur le marché français, qui sifflotaient des airs d'opéra en coupant la viande. Des divergences d'opinion sur le talent d'une cantatrice amenaient fréquemment des duels. Une critique d'Hiriart sur l'une des cantatrices, parue dans le *True Delta*, lui valait deux provocations en duel : la première de Placide Canonge, impresario et écrivain dramatique, et la seconde d'Edouard Locquet, négociant en coton.

Hiriart et Canonge se battaient au pistolet à dix mètres : trois coups étaient échangés sans résultat.

Une haine mortelle existait entre Locquet et Hiriart, aussi leur duel fut-il plus sérieux : fusils à deux coups, à balles, à la distance de quarante pas. Les Créoles sont d'excellents tireurs. Les témoins le savaient et mesuraient le terrain avec soin. Au commandement : Feu ! un, deux, trois — les deux coups partaient ensemble : Locquet sautait en l'air, tourbillonnait et retombait raide mort, une balle dans le cerveau ; Hiriart tombait à genoux et criait : « c'en est fait de moi ! »

Les médecins qui examinèrent Hiriart, conclurent que Locquet n'avait pas eu le temps de lever son fusil et que sa balle avait touché le sol à quinze pas en avant d'Hiriart, puis fait un ricochet jusque sur l'estomac de ce dernier pour y produire une ecchymose de la grosseur d'un œuf, mais sans déchirer la peau.

Pierre Soulé était engagé dans une lutte acharnée avec John Slidell, pour obtenir le contrôle du Parti Démocratique. Les partisans de Soulé avaient acheté *The Delta*. Slidell et Emile La Sère achetaient à Claiborne et C^o le vieux *Courrier de la Louisiane*, que La Sère avait possédé et qui avait cessé de paraître le 7 avril 1859¹. Connaissant la valeur d'Hiriart comme tireur et comme écrivain, — les deux qualités étaient importantes en ce temps-là, — ils le nommaient directeur du journal : c'était la première fois qu'Hiriart pouvait donner sa mesure. Il faisait paraître le premier numéro le 18 septembre 1859 et dirigeait le journal moins de deux ans, avant de devenir rédacteur en chef de *La Renaissance Louisianaise*, fondée par Henri Vignaud, Charles Escousse et E. Lamulonière et dont le premier numéro est du 5 mai 1861. L'union de *L'Estafette du Sud* et de *La Renaissance* forçait Hiriart à quitter *La Renaissance* en juillet 1862.

Que devenait-il ? Je l'ignore. Un homme de sa trempe ne pouvait que s'enrôler dans l'armée confédérée. Peut-être fut-il tué ?

R. B. *The Oaks*, par J. Augustin — *Arts and Letters* (N. O.). Vol. I, n^o 4, août 1887.

Dans *THE DELTA* (N. O.).

Critiques de théâtre avant 1859, non identifiées.

Dans le *COURRIER DE LA LOUISIANE* (N. O.).

Articles de fond, etc..., non identifiés, du 18 septembre 1859 à mai 1861.

1. Voir *Meschacébé*, 24 septembre 1859.

HOSMER JAMES STONEWALL (C.). 1862-1884.

Hosmer, né à la Louisiane le 21 juillet 1862, fait ses études à Saint Mary's College, Emmetsburg, Maryland, et après ses examens revient à la Nouvelle-Orléans pour étudier le droit. Meurt en septembre 1884.

Dans C. R. A. L.

Principaux romanciers des Etats-Unis d'Amérique (ms. couronné), mai 1881 : 458.

George Eliot, septembre 1881 : 492.

Discours, novembre 1881 : 506.

Henry Wadsworth Longfellow, juillet 1882 : 161.

B...oche, novembre 1882 : 255.

HOUZEAU J. C.

Membre correspondant de l'*Athénée Louisianais*.

R. B. C. R. A. L., juillet 1891 : 332.

Dans C. R. A. L. T.

La science appliquée et la science pure, juillet 1891 : 358 ; septembre 1891 : 371.

HUARD OCTAVE D. M. P. (C.). 1838-1896.

Octave Huard, né à la Nouvelle-Orléans le 19 mars 1838, fils d'un Français venu de Saint-Domingue, fréquente les écoles de la Nouvelle-Orléans, entre au Medical College, y passe ses examens, va à Paris où il travaille pendant douze ans dans les hôpitaux, revient à la Louisiane, exerce sur la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, puis ouvre un cabinet de consultations à la Nouvelle-Orléans.

Il était membre de l'*Athénée Louisianais* et partisan fanatique du maintien de la langue française à la Louisiane, à tel point qu'il donna sa démission d'examineur dans les écoles publiques en 1880, parce que le Board avait supprimé l'enseignement officiel du français.

Pendant la Reconstruction, il fut l'un des rédacteurs du *Carillon* et quitta ce journal le 1^{er} mars 1874. Il mourut à la Nouvelle-Orléans en 1896.

R. B. C. R. A. L., novembre 1880 : 402.

Renaissance Louisianaise, 25 septembre 1864 : 14.

1882. *De l'utilité de la langue française aux Etats-Unis*, par le Dr Octave Huard, docteur en médecine de la Faculté de Paris ; honoré de la Croix-Rouge de Genève ; lauréat (médaille d'or) de l'Athénée Louisianais, Nouvelle-Orléans, imprimerie franco-américaine, 102, rue de Chartres. Eug. Antoine, propriétaire, 1882. 22,5 × 15,5, pp. 48. T. H. — L. C.

Réimprimé de C. R. A. L., mai 1882. Premier prix en 1881, au concours de l'Athénée Louisianais.

1884. *Le triomphe d'une femme*, par le Dr Octave Huard, docteur en médecine de la Faculté de Paris; honoré de la Croix-Rouge de Genève; lauréat (médaille d'or) de l'Athénée Louisianais. Nouvelle-Orléans, imprimerie franco-américaine, 102, rue de Chartres, Eug. Antoine, propriétaire, 1884, pp. 27. H. Réimprimé de C. R. A. L., novembre 1883, janvier et mars 1884. Histoire qui montre le courage avec lequel les femmes créoles firent face aux difficultés après la Guerre civile.

Dans *RENAISSANCE LOUISIANNAISE* (N. O.). T.

De la folie déterminée par la chaleur atmosphérique, 14 août 1870.

Dans *LE CARILLON*. T.

Institute Saint-Charles, 1^{er} août 1874.

Communiqué de Dr. O. Huard, 6 septembre 1874.

En outre, articles non signés.

Dans C. R. A. L. T. H.

De l'utilité de la langue française aux Etats-Unis (ms. couronné), mai 1882 : 417.

Le triomphe d'une femme, novembre 1883 : 464; janvier 1884 : 507; mars 1884 : 511.

JANSSENS REV. FRANCIS, 1843-1897.

Janssens, né à Tilburg, Hollande, le 7 octobre 1843; élève au grand séminaire de Bois-le-Duc en 1863, sous-diacre en 1866, suit les cours de l'American Seminary de Louvain, est ordonné prêtre en 1867, curé de Richmond et, le 1^{er} mai 1881, consacré évêque de Natchez, quelques années plus tard archevêque de la Nouvelle-Orléans, meurt en mer à bord du vapeur *La Créole* le 10 juin 1897, est enterré à New-York.

R. B. *Une colonie française*, par Baroncelli, p. 103.

Oraison funèbre de M^{sr} Francis Janssens. DD. Ancien archevêque de la Nouvelle-Orléans, prononcé par le Révérend Père J. A. Thébaud, curé de l'église Sainte-Anne, au service anniversaire du 10 juin 1898. Imprimerie Philippe, Nouvelle-Orléans. cm. 15,4 x 11,3, pp. 25. T.

Dans *L'OBSERVATEUR LOUISIANNAIS*.

La société des chevaliers de Pythias est-elle condamnée? I : 312.

KUPETZ FRANZ.

Kupetz, auto-hongrois né à Brünn, Moravie, passe deux ans à Tulane University à étudier le français et l'anglais, revient dans sa ville natale et envoie un article à l'*Athénée Louisianais*.

R. B. C. R. A. L., septembre 1890 : 469.

Dans C. R. A. L.

Autriche-Hongrie, septembre 1890 : 169.

LAFFITE JUSTINA (C.).

Dans C. R. A. L. T.

L'influence de Napoléon sur les destinées de la France (ms. couronné), mai 1896 : 458.

LAFON B.

Lafon compose et édite en 1808 le premier Annuaire de la Nouvelle-Orléans. Tout ce qu'on sait de lui est qu'il était imprimeur et s'intitulait modestement : « ingénieur géographe ».

1808. *Annuaire Louisianais* pour l'année 1809, par B. Lafon, ingénieur géographe à la Nouvelle-Orléans, de l'imprimerie de l'auteur, 1808. 14,2 × 8,8 (arrangé), pp. 220. H. — L. C.

LALUMIÈRE FRANÇOIS.

Dans l'OBSERVATEUR LOUISIANAIS.

Comment on juge la France et les Français au collège papal le Josephinum de Columbus, Ohio, III : 613.

LAMAL PROSPER (Belge).

Consul de Belgique à la Nouvelle-Orléans.

Dans C. R. A. L. T.

Voyages, juillet 1888 : 107; novembre 1888 : 169.

LAMARRE J. (C.).

J. Lamarre imprimeur à la Nouvelle-Orléans, chassé de la Loge maçonnique à la suite d'un désaccord avec James Foulhouse.

1858. *Un jugement maçonnique* à la Nouvelle-Orléans, 22 mai 1858. 24,2 × 15,4, pp. 32. H. Expose le point de vue de Lamarre. Pour le point de vue opposé, voir Foulhouse.

LAMIRAUX AUGUSTE (C.).

On peut appeler Lamiroux le poète des Paroisses, parce qu'il naquit à la Côte-Gelée, Attakapas, Louisiane, et y vécut toute sa vie. Maître d'école, très probablement.

Dans le MESCHACÈBÉ.

Prière avant la tempête, 5 septembre 1868.

Je l'aimais, 3 octobre 1868.

Dans la RENAISSANCE LOUISIANNAISE.

Les raisins verts (poème), novembre 1868.

Les voix des aïres (poème), 8 novembre 1868.

Le nain de Ferroë (feuilleton), 15 novembre 1868.

Revue humoristique et pot-pourri nouveau (poème), 21 février 1869.

Pourquoi (poème), 14 mars 1869.

Demain (poème), 18 avril 1869.

LAMOTTE M^{me} L. R. (F. C. L.). — 1907.

Louisa Lamotte, née à la Nouvelle-Orléans, élevée en France; professeur à Paris après avoir passé ses examens; directrice du *Collège de jeunes filles d'Abbeville*, France; enseigne pendant quarante ans et lance une « revue » à Paris, reçoit les palmes académiques du gouvernement français; revient à la Nouvelle-Orléans pour affaire et y meurt en 1907; auteur de livres classiques.

1881. *Recueil de questions orales* posées aux examens du brevet de capacité pendant les années 1879 et 1880, Paris, 2 vols. cm. 18 × 12, 1^{er} vol. pp. XIX-410, 2^e vol. pp. XXII-382. T.

LAMULONIERE E.

Lamulonière, professeur à la Nouvelle-Orléans et dans les Paroisses, donne de courtes histoires, en 1849, à la *Violette*, feuille éphémère. Aime à fonder des journaux; en 1858 est l'un des promoteurs de l'*Union* qui ne vécut que neuf mois, et trois ans plus tard est au nombre des fondateurs de la *Renaissance Louisianaise*. Pendant la Guerre civile, ou aussitôt après, revient à l'enseignement dans l'école de A. V. Roman à la Nouvelle-Orléans.

1854. *Organisation de l'enseignement en Louisiane*, par E. Lamulonière, Nouvelle-Orléans, de l'imprimerie de l'*Abeille* 1854. 22,2 × 14,8.

Histoire de l'éducation en Louisiane. George Kernion possède le seul exemplaire que j'en connaisse.

Dans LA VIOLETTE.

Une vocation (courte histoire), mai 1849.

LANGLOIS Rev. A.-B.

Le Père Langlois, prêtre catholique, curé de Saint-Martinville, étudie la botanique à ses heures de loisir : savant enthousiaste et précis.

R. B. C. R. A. L., juillet 1888 : 134.

Dans C. R. A. L. T.

Catalogue provisoire des plantes phanérogames et cryptogames de la basse Louisiane, Préface, juillet 1888 : 134.

Notes sur la famille des oranges, mars 1889 : 289.

LANUSSE ARMAND (H. C. L.). 1812-1867.

Lanusse, né à la Nouvelle-Orléans en 1812, élève de l'École polytechnique à Paris, est attiré par les difficultés de la langue française qu'il tranche à coups de dictionnaires. Lance en 1845 l'idée des *Cenelles* et devient directeur de l'*Institution Catholique des Orphelins Indigents*, fondée par une vieille négresse, M^{me} Veuve Couvent, née en Afrique et vendue comme esclave à la Louisiane, puis affranchie. En mourant elle laissait une propriété « encoignure des Grands Hommes et de l'Union » qu'elle destinait à l'établissement d'une école pour les orphelins de couleur du Faubourg Marigny. Son dessein ne fut réalisé qu'en 1848, après une campagne menée par le Père Manehault, Lanusse et quelques autres contre le préjugé qui s'opposait à l'éducation des noirs. L'école fut dirigée d'abord par Félicie Cailloux, femme de couleur, puis à partir de 1852 par Lanusse qui garda ce poste jusqu'à sa mort en 1867, sauf une courte interruption depuis le début de la Guerre civile jusqu'à la prise de la Nouvelle-Orléans.

Lanusse écrivit dans l'*Union* et la *Tribune*, journaux lancés pendant la guerre pour défendre les intérêts des habitants de couleur. Il refusa d'arborer le drapeau de l'Union sur son école quand Butler lui en donna l'ordre, bien que ce fût le drapeau des hommes qui avaient rendu la liberté aux esclaves. Bien plus, il conseillait aux hommes et femmes de couleur de quitter la Louisiane et d'aller au Mexique ! La complexité de son caractère ne doit pas faire oublier qu'il fut un des pionniers de l'éducation des nègres.

Dans L'ALBUM LITTÉRAIRE, Journal des jeunes gens. T.

Un mariage de conscience (histoire), 15 août 1843 : 130.

Dans LES CENELLES : 1845. T. H.

Dédicace.

Introduction.

Le Dépit.

Epigramme.

Un frère au tombeau de son frère.

La jeune agonisante.

A Elora.

Les amants consolés.

La jeune fille au bal.

Mon petit lit que j'aime.

Jalousie.

Le songe.
Le prêtre et la jeune fille.
Le carnaval.
A Mademoiselle XXX.
Le portrait.
Une mère mourante.

LANUSSE NUMA (H. C. L.).

Lanusse Numa, frère d'Armand, mort d'une chute de cheval à l'âge de 26 ans.

Dans LES CENELLES : 1845. T. II.

Couplets chantés à la noce d'un ami. Réimprimé dans *Nos Hommes et notre Histoire.*
Justification.

LARUE FÉLIX (C.). 1814-1903.

Félix H. Larue né à Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, en 1814, fait ses études au collège Henri-IV à Paris et vient à la Nouvelle-Orléans vers 1839; négociant en coton; épouse Louise Fourcher en 1847. Passe sa vie en Louisiane, mais reste un ardent Français et ne se fait jamais naturaliser américain. Il meurt à la Nouvelle-Orléans en 1903.

Dans C. R. A. L. T.

Note sur « La Coullisse », novembre 1898 : 373.

LARUE FERDINAND (C.).

Ferdinand Larue né à la Nouvelle-Orléans, fils de Félix H. Larue, élevé en Angleterre et à Paris, revient à la Nouvelle-Orléans et s'établit courtier en cotons.

Dans C. R. A. L.

La quarantaine contre les rats, mai 1901 : 295. Poème burlesque contre la quarantaine brésilienne.

LA SÈRE EMILE (C.).

L'annuaire de la Nouvelle-Orléans signale pour la première fois en 1842 Emile La Sère, mais écrit Lasserre. Dix ans plus tard, l'orthographe du nom était Lasere, puis bientôt Lasère et enfin La Sère.

Homme politique, élu au Congrès des États Unis en 1850, achetait *e Courrier de la Louisiane* et le revendait deux ans plus tard, pour devenir président de la Louisiana Tehuantepec Company, dont le but était d'établir un chemin de fer à travers l'isthme.

Dans l'été de 1857, avec Judah P. Benjamin, avocat-conseil d'une compagnie rivale, il se rendait à Mexico, après la reconnaissance des deux compagnies. Ils dépensaient, dit-on, 500.000 dollars à gaver et abreuver les fonctionnaires mexicains. La société faisait faillite.

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE.

Articles non identifiés.

LASSEIGNE CHARLES (C.). 1841-1913.

Lasseigne, de souche acadienne, naquit à Bonnet-Carré, paroisse Saint-Jean-Baptiste, le 1^{er} juin 1841. Sa fille m'écrivit : « Son éducation était naturelle. Il avait été bien peu à l'école. »

Imprimeur, il travaillait pour la *Renaissance Louisianaise* de la Nouvelle-Orléans. En 1870, il achetait le *Meschacébé* à Eugène Dumez ainé, et le publiait à Bonnet-Carré à l'aide d'une petite presse à main Washington. Il songeait aussi à créer une petite revue en français, quelque chose comme la *Ruche Canadienne*, et au mois de mars 1876 il lançait la *Ruche Louisianaise*. Dans le *Meschacébé* il publia plusieurs feuillets de Madame de la Houssaye. Il éditait le *Meschacébé* pendant 39 ans, et le vendit en 1909 à Eugène Dumez jeune.

Il mourait à Bonnet-Carré le 7 février 1913.

Dans le MESCHACÉBÉ.

Articles de fond non signés, 1870-1909.

LATIL ALEXANDRE (C.). 1816-1851.

Aux débuts de la colonisation, les Latil étaient des *coureurs des bois* et de hardis pionniers en Louisiane. L'un d'eux épousait une jolie « sauvagesse » chez les Indiens avec lesquels ils faisaient du commerce. Le vieux Lazare Latil, descendant de cette souche, parcourait les mers pendant soixante ans et était le grand-père d'Alexandre Latil, né à la Nouvelle-Orléans, le 6 octobre 1816.

L'enfant fréquentait les Écoles centrale et primaire dans le bâtiment du Couvent des Ursulines, et plus tard le collège d'Orléans. Tout jeune il s'éprenait d'une petite créole, sa voisine : les initiales de son nom étaient E. T. ; le nom est perdu. Ils se fiançaient dans l'année où Alexandre prenait ses quinze ans ; mais les familles reculaient le mariage de quatre ou cinq ans.

Tout d'un coup le jeune Latil présenta les signes de la lèpre. Les voisins attribuaient la maladie à sa descendance de la « sauvagesse » ; le mélange de sang indien et de sang français la causait souvent, disait-on. L'enfant rendait sa parole à E. T., mais celle-ci, fidèle,

continuait à le voir et à le consoler. Les lépreux, à cette époque, se promenaient à leur guise dans les rues de la Nouvelle-Orléans.

Les années passaient, E. T. ne se mariait pas et continuait à consoler le jeune homme. Mais Alexandre ne pouvait plus rester chez lui ; le mal avait fait dans ses chairs trop de ravages. On le plaçait dans une petite cabane sur le Bayou Saint-Jean, la *Terre des Lépreux*.

Poussée par son amour et par la pitié, E. T. le suivait. Mais, afin de pouvoir le soigner à l'abri de toute critique, elle insistait pour l'épouser. Alors elle assistait, impuissante, à la marche progressive de la maladie, elle voyait les écailles se former sur la figure et le corps de son bien-aimé, ses os se décomposer, et toujours, avec le même sourire, avec le même dévouement, avec le même courage, elle le soignait.

Inspiré par Béranger, Barthélemy et Delavigne, Latil muait en poésie les heures de son agonie, et les souffrances arrachaient à son âme des plaintes rythmées. Les journaux français de la Nouvelle-Orléans les publiaient parfois et les journaux des Paroisses les reproduisaient. Les littérateurs de l'endroit reconnaissaient la qualité poétique du sombre désespoir qui animait ses cris de douleur et pressaient Latil de les faire imprimer. Il le faisait enfin à ses frais.

Les Éphémères, vingt-quatre poèmes, paraissaient en 1841. Dans un avant-propos, le jeune homme de 25 ans exprimait son regret que l'état de sa santé et la faiblesse de sa vue l'empêchassent de mettre la dernière main à d'autres poèmes qu'il eût été heureux de publier aussi.

La fin de sa vie fut un enfer. Complètement aveugle et toujours alité, il perdait ses doigts morceau par morceau. La mort le délivra en mars 1851.

La mission volontaire d'E. T. était terminée, et c'est pitié que le nom d'une aussi belle âme reste à jamais ignoré.

R. B. Nécrologie. *Orléanais*, 18 mars 1851. *Ange et Poète*, dans *Veillées Louisianaises*, par Charles Testut, 1849, vol. I, p. 409. *Fleurs d'été*, par Charles Testut, 1851, poème sur la mort de Latil, p. 421. *Portraits Littéraires*, par Charles Testut, 1850, p. 25.

1841. *Les Éphémères*. Essais Poétiques, par Alexandre Latil, Nouvelle-Orléans, chez Alfred Moret, rue Royale 1841. cm. 13 × 21, pp. 198. T. H.

Dans la RENAISSANCE LOUISIANAISE.

Charmes de la Solitude, 2 août 1868.

LATOUR PIERRE (C.).

Pierre Latour, poète créole, qui vivait sur la paroisse de Plaquemines dans les années 1830. Gayarré en parle dans :

R. B. « Pierre Latour », C. R. A. L., janvier 1891 : 222.

LAYTON D^r THOMAS D. M. P. (C.). 1845-1869.

Le D^r Layton, né à la Nouvelle-Orléans en 1845, va en France faire ses études, est reçu docteur en médecine à Paris en 1868, revient à la Nouvelle-Orléans et exerce jusqu'à sa mort, le 7 mai 1869.

R. B. Nécrologie, *Picayune*, 8 mai 1889.

1868. *Études cliniques sur l'influence des causes qui altèrent le poids corporel de l'homme adulte malade*, Paris, Parent 1868. H.

1877. *Jubilé d'Or de l'épiscopat de sa Sainteté le Pape Pie IX. Propagateur Catholique*, Nouvelle-Orléans 1877.

LE BEUF D^r LOUIS-GEORGES (C.). 1865-1913.

Louis-Georges Le Beuf naissait dans la paroisse Saint-Jacques en novembre 1865, sur la plantation de son père, Nelvil Le Beuf, planteur-sucrier très connu. Par sa mère, Natalie Fortier, il était l'arrière-petit-fils du fameux planteur Valcour Aimé et petit-fils de Florent Fortier. Il passait ses examens de médecine en 1867 à l'Université de la Louisiane ; était deux ans interne de Charity Hospital à la Nouvelle-Orléans, et allait sur la paroisse de Terrebonne exercer la médecine. Il quittait ce pays pour la paroisse de Jefferson et s'installait à Gretna, où il remplit les fonctions de coroner pendant plusieurs années. Puis il revenait à la Nouvelle-Orléans et, en 1895, épousait Miss Zema Hill Weaver. Il devenait président de l'Orleans Medical Society. Une maladie le forçait à abandonner sa clientèle ; il se retirait à Pass Christian, Mississipi, et mourait le 5 mai 1913.

Il a beaucoup écrit en anglais sur des sujets médicaux. Membre de l'*Athénée Louisianais*, il a fourni des articles en français aux *Comptes Rendus*.

R. B. Notice nécrologique : *Times Democrat*, 6 mai 1913.

Dans C. R. A. L. T.

Étude sur Chateaubriand (ms. couronné), mai 1899 : 466.

Le Bayou Ouiski, mars 1900 : 35. Légende indienne.

LE BEUZIT JOSEPH.

Dans C. R. A. L. T.

Le coquericade, janvier 1899 : 403.

Le chapeau du prêcheur, mars 1900 : 57.

Elizabeth à Corfou, novembre 1901 : 360 ; janvier 1902 : 22 ; avril 1902 : 70.

LEBLANC EUGÈNE (C.). 1817-?

Eugène Leblanc, né à la Nouvelle-Orléans le 17 février 1817, professeur, envoie des poèmes à l'*Abeille* et au *Courrier de la Louisiane* dans les années 1830. Quelques-uns d'entre eux furent réunis en plaquette.

1841. *La Voix*. Poème signé à la fin « Eugène Leblanc, Nouvelle-Orléans, 1^{er} mars 1841 ». 24,5 × 17, pp. 4. T.

1842. *Essais Poétiques* par Eugène Leblanc (de la Louisiane), Paris, Colomb de Batines, 15, quai Malaquais ; Nouvelle-Orléans : Alfred Moret, rue Royale ; Alexandre Paya, rue de Chartres, 1842. 15,2 × 9, pp. 155. T. Imprimé à Paris.

LECLERC JEAN (F.). 1770-?

Jean Leclerc est le taon le plus piquant et le plus spirituel que la Louisiane ait connu. Il devait être une peste pour tout le monde, car personne n'était à l'abri de ses traits, pas même les juges. Il faut lui pardonner ses attaques pleines de malice, car elles ont déchaîné le rire de toute une ville.

Je le crois né en France vers 1770, bien qu'il soit venu de Saint-Domingue à la Nouvelle-Orléans, chassé par le soulèvement nègre en 1803 ou 1804.

Il arrivait à l'une des époques les plus intéressantes et les plus actives de l'histoire de la Louisiane. La cession de la colonie par l'Espagne à la France et la vente de la colonie par la France aux États-Unis étaient faits accomplis. Les fonctionnaires américains essayaient d'établir l'harmonie entre les citoyens de leur sang et la population gallo-espagnole. Le problème n'était pas facile, car les deux partis étaient opposés par la langue, les habitudes, l'idéal, la religion. Mais les occasions de s'enrichir n'avaient jamais été aussi fréquentes dans la colonie.

Comme la plupart des réfugiés, Leclerc était sans le sou. Il alla demander du secours à Etienne Mazureau, avocat distingué, qui, probablement parce qu'il était Français, le prit comme clerc dans son cabinet. Mais Leclerc avait l'imagination trop vive et l'esprit trop pétillant pour s'attarder dans ce métier ; six mois plus tard, il quit-

tail Mazureau et devenait journaliste. Il faisait son apprentissage soit dans le *Moniteur de la Louisiane*, soit dans le *Télégraphe*, les deux seuls journaux français du temps. Leclerc ne parla jamais l'anglais, qui resta aussi mystérieux pour lui qu'un dialecte chinois.

En 1809 il se jugea en possession de son métier, car en novembre de cette année, il lançait un petit journal français tri-hebdomadaire, l'*Ami des lois*, dont les gérants étaient Leclerc et C^o (C^o représentant L. Provosty)¹.

Leclerc acquit bientôt la réputation d'écrivain sarcastique par excellence. Toutefois, ses articles ne dépassaient pas les limites de l'honnête décence. Il ignorait le mot *peur* et était toujours prêt à recevoir avec les armes de leur choix les personnes qui se sentaient blessées par sa prose.

Un jour, il se trouvait face à face, à la Bourse, avec un monsieur que sa plume avait piqué. Tous deux s'échauffaient et des coups de cannes s'échangeaient sans autre formalité. Leclerc était blessé. A ses amis accourus, il disait avec sang-froid : « Je vous prends à témoin que mon adversaire m'a donné raison de l'appeler âne ; j'avais besoin d'une saignée par ce temps chaud, et cet imbécile, au lieu de me faire mal, m'a épargné les frais du médecin. »

La plus fameuse rencontre de ce Don Quichotte français fut sa joute avec l'un des juges de la Cour suprême, François-Xavier Martin. Comme il arrive souvent, une femme était à l'origine du conflit — une veuve, gentille, vive, intelligente que Leclerc admirait. Mais, n'étant pas assez riche pour prétendre à sa main, il cessait de voir la dame. Six mois plus tard, il apprenait qu'elle était fiancée à un certain M. Henri R. Denis, venu récemment de France et attaché au cabinet de Mazureau après son départ, puis admis au barreau. Leclerc le jugeait fat et égoïste. A son arrivée à la Nouvelle-Orléans, Denis avait ouvert un cours de grammaire française et belles-lettres en quarante-cinq leçons ; mais, comme personne ne s'était présenté, il s'était répandu en jérémiades sur l'ingratitude et l'ignorance des habitants, au grand amusement de Leclerc qui se demandait comment Denis pouvait inspirer de l'affection à sa veuve. Aussi n'était-il pas surpris d'apprendre, quelques semaines plus tard, que le contrat était rompu. Il écrivait à la veuve pour la féliciter d'avoir échappé à un malheur et une correspondance s'engageait entre eux.

Leclerc, un matin, trouvait sous sa porte une lettre anonyme : « Pauvre Leclerc, que vas-tu faire ? Tu vas épouser une franche

1. *Histoire de la Presse Franco-Américaine* par Belisle, p. 370.

coquette : sache qu'elle n'a été chassée de chez Madame... que parce qu'elle a été prise en flagrant délit avec un jeune homme qui ensuite ne voulut plus l'épouser. » Comme signature, une tête de bœuf et ses cornes.

Leclerc avait le sentiment que cette lettre venait de Denis. Il croyait devoir en avertir la veuve, et glissait le billet anonyme dans une lettre à son adresse. Elle répondait qu'elle avait reçu, elle aussi, des lettres anonymes le concernant, et lui envoyait une lettre de Denis où il la suppliait de revenir sur sa décision de ne pas l'épouser, ce qui prouvait qu'il n'avait point les faveurs de la veuve.

Le journaliste voulait provoquer Denis en duel, mais il attendit un autre prétexte pour ne pas jeter dans le public le nom de la dame. L'occasion se présenta et le duel eut lieu. Alors Denis prétextait d'une égratignure au genou de Leclerc pour rompre le combat, malgré les protestations de son adversaire. Le lendemain, Denis envoyait ses témoins à Leclerc pour lui dire qu'il l'attendait de l'autre côté de la rivière, pour se battre au pistolet. Leclerc répondait que la seule arme à employer avec un poltron était le fouet.

Un peu plus tard, Leclerc apprenait que Denis faisait circuler des lettres anonymes sur lui et cherchait à lui imposer silence. Sous le nom de *Société d'émulation*, une sorte d'académie se constituait à cette époque, qui groupait les notabilités de la ville et les chefs du barreau, dont le juge Martin et « le professeur de grammaire et de belles-lettres en quarante-cinq jours ». Cela suffit pour exciter la verve de Leclerc qui, dans l'*Ami des lois*, fit des calembours sur les membres de la nouvelle académie.

La société fut tuée par le ridicule et Leclerc composa son épitaphe :

Ci-gît notre humble Académie :
De bien des gens elle a le sort :
Si l'on n'annonçait pas leur mort,
On ne saurait qu'ils ont eu vie.

Elle renaissait sous le nom de *Club des Arts et de la Gaieté* et décidait de tenir ses réunions autour d'une bonne table. Leclerc averti annonçait sa première séance en ces termes :

Vive notre Académie ;
Je vois sous ses étendards
Fleurir la Gastronomie,
Le plus sublime des Arts.
Loin d'ici, tourbe ennemie ;
Chacun dans ce bataillon,
Est armé comme un Samson !

Le « Fontenelle » de l'assemblée, M. Lafite, répondait : *L'âne gazettier* :

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Voyez Leclerc de sa gazette
Vouloir se nourrir aujourd'hui.
Il est plus maigre qu'un squelette :
Son vaut mieux que papier pour lui.
Gens du moulin, dans sa retraite
Voyez mourir Aliboron :
Prenez pitié de sa disette ;
Hélas le pauvre âne est Sans son !

Un autre membre, mieux inspiré, écrivait dans le *Courrier de la Louisiane* :

Le Club de la Gaieté à l'Ami des Lois.
Censeur qui, de notre faiblesse,
N'eûtes pas honte d'abuser,
Ah ! cessez de nous écraser
Du poids de votre gentillesse :
Jetez un regard de bonté
Du haut de votre suffisance,
Sur la timide contenance
De notre humble Société !
Voyez avec plus d'indulgence
Ces vices qui vous font horreur,
La modestie et le silence !
Surtout avec moins de rigueur
Traitez le défaut excusable
D'aimer les plaisirs de la table.
Il ne faut disputer les goûts,
Nous les tenons de la nature ;
Songez que la table est pour nous
Ce que pour vous est la pâture.

Réponse de Leclerc : *Apostille par un rieur.*

Le public et l'*Ami des lois* ,
Contre vous font cause commune ;
Par jour, Messieurs, dînez cent fois ;
Mais gardez-vous de chanter une.

Réplique du champion du *Club de la Gaieté* :

Pauvre siffleur, ne pouvez-vous donc pas
Nous trouver quelques nouveaux rôles ?
Vous voulez nous monter ; Eh ! nous sommes tous las
De vous porter sur les épaules !

Réponse de Leclerc :

Moi, vous monter ! faites-moi grâce :
Passez, Messieurs, votre chemin ;
Vous n'allez jamais au Parnasse,
Et je n'ai que faire au moulin !

Et la joute continuait. Leclerc changeait de tactique et annonçait dans une série d'articles la formation d'une « Académie des bêtes ». Finalement, Leclerc faisait dire à l'un des membres de cette association burlesque qu'il proposait comme candidat un de ses amis encore plus bête que lui, et s'offrait à le prouver en produisant une de ses lettres.

Denis comprenait l'allusion, et cette dernière phrase mettait le feu aux poudres. De fil en aiguille, la jalousie de deux hommes à propos d'une veuve allait dégénérer en procès, et cette « cause célèbre » devait passionner toute la ville.

Denis allait trouver le juge Martin pour empêcher Leclerc de publier ou de montrer la lettre d'amour qu'il avait envoyée à la veuve. D'après les termes de la requête, Leclerc aurait lu la lettre à ses amis et en aurait fait des commentaires désobligeants. Denis, dans la crainte de voir Leclerc publier sa lettre, précipitait le procès. La mise en accusation portait que Leclerc avait trouvé ou volé la lettre, et qu'il l'utilisait contre Denis de façon que la paix entre eux était rompue et que le recours au tribunal devenait inévitable. Le juge Martin signait, le 20 juillet 1811, la mise en accusation et, le lendemain dès l'aube, Leclerc se rendait chez le juge et le trouvait :

..... dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Il lui montrait la lettre de la veuve qui mentionnait la lettre d'amour envoyée par Denis, convaincu que le juge rapporterait la mise en accusation. Il était surpris de le voir persister dans son dessein. Il se rendait chez six ou sept avoués qui parlaient français et constatait qu'ils avaient été prévenus par Denis. Alors Leclerc décidait de se confier à son imagination, à son journal, à son courage.

Il était au tribunal à l'heure fixée, armé d'une réponse écrite, et trouvait le juge Martin « en train de faire un quorum tout seul ». Il lui demandait de désigner un conseil ; et Grymes, procureur général, acceptait.

Avec un plaisir plein de malice, Leclerc lisait à haute voix sa défense. Il relatait comment la lettre était tombée entre ses mains et

disait qu'il en joignait une copie à sa réponse, pour lui donner la plus grande publicité. Il ajoutait que Denis le calomniait en l'accusant d'avoir fait des commentaires sur une lettre *qui n'en avait pas besoin*. Bref, il tournait son adversaire en ridicule. Malgré le plaidoyer de Grymes, l'accusation était maintenue.

L'*Ami des lois* publiait le 27 juillet deux articles étincelants. L'un invitait ceux qui s'intéressaient au procès à se rendre au tribunal pour prendre connaissance de la lettre en question ou à venir la lire dans son bureau. Le second avait pour titre *Gazette extraordinaire d'Ispahan* et, sous le personnage de Cadi Mirtan, Leclerc peignait le juge Martin : « figure plate, démarche vacillante, regard hébété, costume hétéroclite ; tout en lui, si l'on n'en jugeait que par les apparences, contribuerait à le faire prendre, dans les grandes villes d'Europe, pour un marchand de peaux de lapins, ou pour un brocanteur d'habits, vieux galons. »

Leclerc était convoqué, le 30 juillet au matin, devant le juge Martin qui lui demandait s'il était l'auteur des deux articles de l'*Ami des lois*. Leclerc avouait et réclamait un avocat d'office, puisqu'il n'avait pas eu le temps de se trouver un défenseur. Sur le refus du tribunal, Leclerc disait que le juge devait se récuser puisque, se reconnaissant dans Mirtan, il était partie dans le procès et que, par tant, il devait passer la main à l'un de ses collègues.

Après avoir consulté les représentants de Denis, Martin refusait en disant : « Vindicabit judex justitiam suam. » Leclerc répondait avec à-propos : « Vindicabit scriptor scripta sua » et demandait un jury. Nouveau refus du juge. M. Nugent, M. Blanque, Français qui était venu à la Louisiane avec de Laussat, et M. Thierry, Français qui avait lancé un journal d'opposition, le *Courrier de la Louisiane*, venaient au secours de Leclerc, mais aucun d'eux n'était homme de loi et par conséquent ne pouvait le guider.

Leclerc se défendait sur le premier grief. Le juge Martin passait au second point et disait : « Vous ne pouvez pas nier que par Mirtan, vous vouliez signifier Martin ? »

Les assistants se mordaient les lèvres pour ne pas éclater de rire. Leclerc prenait un numéro de l'*Ami des lois* et demandait : « Quelqu'un dans l'assemblée se reconnaît-il dans un portrait aussi laid ? »

Les avocats de la partie adverse essayaient d'enfermer Leclerc dans un dilemme : ou bien il niait sous la foi du serment qu'il avait eu en vue le juge Martin, et dans ce cas il devenait parjure, ou il admettait qu'il avait bien visé Martin, et dans ce cas il était coupable d'injures envers le juge.

Nugent et Blanque éventaient le piège et conseillaient à Leclerc de

demander un interrogatoire par écrit et trois jours pour la réponse : le juge acceptait à contre-cœur.

A la fin, après une dernière audience orageuse, le juge Martin condamnait Leclerc à dix jours de prison et à une amende de cent dollars.

Leclerc allait en prison escorté de ses amis et admirateurs et, tout le jour, il recevait des visites. La réclusion ne l'empêchait pas de chercher de nouveaux moyens de tourner en ridicule ses adversaires.

M. Daudet, acteur populaire, venait lui exprimer sa sympathie et Leclerc lui demandait de donner une représentation du *Jugement de Midas*. Denis en entendait parler et, à l'instigation du juge Martin, essayait d'empêcher la représentation, mais en vain, car la pièce se trouvait sur la liste approuvée par le maire Mather.

Le complot était diabolique, car tout le monde connaissait l'avarice du juge Martin. Les nouvelles vont vite à la Nouvelle-Orléans et toute la ville était en ébullition. Un quart d'heure avant le lever du rideau, le théâtre était plein et une foule nombreuse restait à la porte. Tout Orléans était là : gouverneur, maire, hommes de loi, juges, docteurs et banquiers. L'entrée de Daudet qui personnifiait le roi Midas était saluée par une ovation. Il avait une paire de lunettes à la main pour mieux ressembler au juge Martin, et imitait ses manières et jusqu'à ses tics. Il changeait certains passages pour faire allusion à la *cause célèbre* qui avait occupé toute la ville. La salle était en délire. Mais, quand le roi Midas découvrait qu'il avait des oreilles d'âne, de tous côtés les cris fusaient : « C'est Mirtan ! », — « C'est Martin ! » — « Le juge ! » — « Le juge ! ». Le gouverneur et le maire avaient peine à garder le sérieux qui convenait à leur dignité. De sa prison, Leclerc avait réussi à mettre le juge de la Cour Suprême au pilori.

Le lendemain dans la soirée, un groupe des dirigeants de la ville — les deux Fortier, Jean Blanque, Thomas Urquhart, président de la Banque de Louisiane et membre de la Législature, Labatut, Soulé, Tricou, Paul Lanusse, Bernard Marigny, Dutillet, Antoine Carraby, Gros, Thierry, Lille Sarpy, Wilson et Morel rendaient visite à Leclerc dans sa prison, accompagnés d'une troupe d'esclaves qui portaient des caisses de bon vin français et des aliments succulents. On improvisait des tables dans la sombre cellule et, à la lumière de chandelles, la troupe joyeuse faisait bombance.

Blanque levait son verre et disait après un discours : « Puissent les fastes de cette prison consacrer le souvenir de cette réunion pour l'instruction des juges ! » Urquhart proposait un toast à la liberté de

la presse. Une quête était faite; la somme recueillie suffisait à mettre en liberté trois prisonniers pour dettes : un américain, un français et un espagnol. Le succès était complet. A l'expiration de sa peine, Leclerc se voyait refuser la permission de quitter la prison. Le juge Martin en avait appelé au shérif et l'inculpait pour avoir publié le travestissement de Mirtan. Il avait fixé le jugement au premier lundi de novembre, afin de garder le journaliste en prison tout l'été. Mais le juge Morel délivrait Leclerc en vertu de l'*habeas corpus*.

Le second volume des Rapports trimestriels de la Cour suprême, que Martin publiait à son avantage, paraissait. Leclerc y découvrait, dans son procès contre Denis, trop d'omissions et de fausses accusations pour laisser passer la chose. Il publiait alors une brochure : *Réponse de J. Leclerc*. Il reprenait toute l'affaire et parlait du juge comme d'un « imbécile en robe », « un sot », « un juge prévaricateur » et un « libelliste éhonté ». Le juge Martin avalait tout sans broncher. Leclerc était devenu un héros. Il écrivait et luttait jusqu'en février 1819; à cette date il annonçait qu'il se retirait du journalisme et vendait son journal à James M. Karsher.

Que devenait-il ? Je ne sais. Dans l'annuaire de la Nouvelle-Orléans, trois ans plus tard, figure un *Joseph Leclerc*, maître d'école. Est-ce une faute de typographie ? Je l'ignore, mais c'est peu probable.

1813. *Réponse de J. Leclerc*, éditeur de l'*Ami des Lois*, au libelle diffamatoire publié sous le titre de *Term Reports* par l'Honorable F. Xaxier Martin, l'un des juges de la Cour supérieure du Territoire d'Orléans. A Ispahan, de l'imprimerie du Cadi Mirtan. 18,8 × 11,3, pp. 63. Imprimé par la presse de l'*Ami des Lois*, à la Nouvelle-Orléans en 1813.

Dans l'AMI DES LOIS.

Articles de novembre 1809 au 20 février 1819.

LEFRANC EMILE (F). Pseudonyme : *E. L.*

Lefranc, Français venu à New-York, se rend à Savannah au commencement d'avril 1861, et de là à la Nouvelle-Orléans. Comme beaucoup de voyageurs, à peine débarqué il commence un livre, le finit et le publie à la Nouvelle-Orléans. *La vérité sur l'esclavage et l'Union* est un traité intéressant sur l'abolition de l'esclavage et les raisons de la Guerre civile, qui prouve l'esprit d'observation de son auteur.

Lefranc était persuadé que la cause du Sud était juste et qu'elle devait triompher. Aussi se fixe-t-il à la Nouvelle-Orléans et devient professeur à l'école pour jeunes filles tenue par M^{me} Clara Macé,

qu'il épouse plus tard. En janvier 1862, il achète l'*Estafette* à Frank F. Barclay qui l'avait lancée sept mois auparavant, la dirige jusqu'au 27 juillet, époque à laquelle elle fusionne avec la *Renaissance Louisianaise*, qu'il administre avec un plein succès, avec le concours de Eugène Lamulonière sous le nom de E. Lefranc et C^{ie}.

Intéressé par la culture de la ramie, plante dont les fibres remplacent le chanvre, il invente un décortiqueur pour séparer la fibre utilisable des déchets. Il pensait retirer beaucoup d'argent de cette industrie à laquelle il décide de consacrer tout son temps. Le 21 mai 1871, il annonçait dans la *Renaissance* la vente de son journal à Henri Dubos, ex-directeur de l'*Avenir*. La culture de la ramie ne fut pas lucrative et Lefranc rentra en France en 1880.

1861. *La vérité sur l'esclavage et l'union aux Etats Unis*, par Emile Lefranc. Nouvelle-Orléans, imprimerie franco-américaine, 122, rue de Chartres. 1861. 22,5 × 14,8, pp. 226-4. T. H.

1870. *A/manach de la Renaissance* pour 1870, publié par Emile Lefranc. Imprimerie de la *Renaissance Louisianaise*, 48, rue Conti, Nouvelle-Orléans. 21,4 × 13,4, pp. 170. T. H.

Dans L'ESTAFETTE DU SUD.

Les Françaises en Amérique. Réimpression de l'*Avant-Coureur*, 4 janvier 1862. T. Autres articles entre janvier et 27 juillet 1862.

Dans la RENAISSANCE LOUISIANAISE. T.

Par les champs louisianais, 15 et 23 juillet 1871. Compte rendu de son voyage dans les paroisses.

Les bords du Golfe, 3 et 27 août, 3 septembre 1871. Autres articles entre 27 juillet 1862 et 21 mai 1871.

LEGENDRE ERNEST (C.).

Legendre, d'une vieille famille créole, était professeur à Bonnet-Carré, paroisse de Saint-Jean. Il forme, en 1837, une association avec Eugène Dumez pour acheter le *Meschacébé* à Hippolyte de Baultte, se fatigue du journal, revend sa part au bout d'un an et retourne à son école. A cette époque, Gustave Furatte, son ennemi mortel, écrit dans une feuille rivale, le *Jeune Américain*, une longue lettre où il donne des détails terrifiants sur la noyade dans le bayou de deux élèves de Legendre. En fait, un seul élève avait péri. Legendre furieux provoque Furatte en duel. Ils se battent à l'épée et Legendre est blessé à la poitrine. Résultat inattendu, ce duel lui fait de la réclame et lui amène de nombreux élèves nouveaux.

Dans le MESCHACÉBÉ.

Articles non signés, 1857-1858.

LEIRIS M^{me} C. (F.)

M^{me} Leiris, épouse du pasteur de l'église protestante française qui est au coin de Rampart et de Bienville, était française, je le crois sans en être certain. Elle dirigea l'école paroissiale de 1830 à 1838, époque à laquelle elle fonde une institution de demoiselles. Elle a écrit deux petits manuels scolaires :

1834. *Cours élémentaires de Géographie*, à l'usage des écoles. Extraits des meilleurs auteurs et divisé en demandes et réponses par M^{me} Leiris, institutrice à la Nouvelle-Orléans. Se vend chez l'auteur, rue Bienville entre Bourgogne et Rampart. Imprimé par Gaux et C^{ie}, 63, rue Saint-Louis, près de la Bourse, 1834. pp. 64. T. P. T.

1835. *L'Histoire des Etats-Unis*, racontée aux enfants. Ouvrage instructif et amusant, entrecoupé de nombreuses anecdotes, traduit librement de l'anglais, par M^{me} Leiris, institutrice à la Nouvelle-Orléans. Se trouve chez l'auteur, rue Bienville entre Bourgogne et Rampart; et chez E. Johns et C^{ie}. Nouvelle-Orléans, imprimé par E. Johns et C^{ie}, 87, rue de Chartres, 1835. 12,7 × 9,5, pp. 140, 3 illustrations. T.

LELIÈVRE J. F. (F.).

Lelièvre, Français, s'intitulait « jardinier-agriculteur du gouvernement français pour les colonies ». J'ignore dans quelle colonie il exerça ces hautes fonctions, mais il dut venir à la Louisiane à l'époque de la domination espagnole. Il ouvre une boutique de livres en 1800 à la Nouvelle-Orléans; dans les années 1830-1840 et 1850 en partie, il demeure au coin des rues Royale et Sainte-Anne. Outre ses livres, il vendait des semences pour jardins français et américains, des « fournitures de bureau; articles de dessin et de fantaisie, et jouets d'enfants », prenait des ordres pour arbres et plantes et tenait des livres en location. En 1855, il déménage au 210 de Royal Street, dans les quartiers neufs, et change son enseigne : « Librairie française, religieuse et classique, articles de fantaisie etc... fondée en 1800. » Il publia en 1838 un excellent petit livre sur le jardinage, sans doute le premier imprimé en français sur ce sujet en Louisiane. Il meurt à un âge avancé, probablement durant la Guerre civile, car l'Annuaire de 1866 indique que son commerce est dirigé par V^{te} O. Lelièvre et C^{ie}.

1838. *Nouveau jardinier de la Louisiane*, par J. F. Lelièvre, ex-jardinier-agriculteur du gouvernement français pour les colonies. Nouvelle-Orléans. Chez J. F. Lelièvre, libraire, encoignure Royale et Sainte-Anne, 1838. 15,6 × 10,3, pp. 200. T. H.

LEJEUNE M^{me} ÉMÉLIE (C.). 1855-?

La *Causerie de Lundi* a toujours lieu à la Nouvelle-Orléans. Pendant la saison, Créoles et Américains des deux sexes se réunissent le lundi après-midi, pour entendre une conférence en français, suivie de chansons françaises et d'un thé. Lors de mon premier voyage à la Nouvelle-Orléans, il y a quinze ans, j'assistai à l'une de ces conférences; j'y fis la connaissance d'une dame grande et mince, à la physionomie ouverte, pleine de tact et de savoir-faire. Elle avait ce que les Latins appellent de l'esprit, et c'était une joie d'entendre son français si pur. C'était M^{me} Émélie Lejeune, secrétaire de l'association qui, plus qu'à toute autre, lui devait son succès.

M^{me} Lejeune est la fille de M. Mercier, frère des docteurs Alfred et Armand Mercier. Je la laisse parler.

« Je suis née à la Nouvelle-Orléans, en 1855, dans un milieu que vous connaissez fort bien, et dont il reste encore quelques vestiges. C'était la Nouvelle-Orléans d'avant la Guerre civile. On y avait sa maison de ville — la nôtre était rue Bourbon, tout près de Canal Street; c'est devenu ensuite le Cosmopolitain, un restaurant! Nous avions aussi une maison de campagne, une « plantation » au bas du fleuve, à Saint-Bernard.

« Voici un de mes souvenirs de notre maison de ville. — Il y avait sur le devant, un grand balcon en fer forgé, comme il y en a beaucoup chez nous, orné de boules de cuivre; auprès de chaque boule de cuivre se trouvait généralement un négrillon armé d'un morceau de flanelle rouge, qui était chargé de faire briller sa boule... Puis'est venue la Guerre civile, et du haut de ce même balcon, j'ai vu défiler mon père et ses amis qui partaient se battre. (Ils ne sont pas tous revenus.) Par mon père je tiens aux Bouligny, d'origine espagnole. Ma mère était une des filles du Brigadier général Gabriel Charles Cuvellier qui, après avoir fait campagne sous Napoléon le Grand, était venu s'établir en Amérique, afin de ne pas servir les Bourbons... et pour attendre le retour en France de celui qu'il appelait son bien aimé empereur... puisqu'il (Napoléon) était revenu de l'île d'Elbe, il devait aussi revenir de Sainte-Hélène : ... c'est ainsi que raisonnait grand-père. Il avait choisi le Texas pour son séjour, mais au commencement du XIX^e siècle il y avait encore beaucoup d'Indiens au Texas.

« Voilà donc grand-père et quelques autres grognards qui s'étaient cotisés pour acheter un lopin de terre, qu'ils avaient nommé le champ d'Asile, installés au Texas, où les Indiens leur ont saccagé leurs récoltes, volé leurs bestiaux, brûlé leurs maisons, jusqu'à ce que, de guerre lasse, grand-père vint vivre en Louisiane, où il se

maria et fit souche. Je suis la petite-fille de ce Français et j'en suis fière : chez moi le côté français prime l'autre. Passons... Je vous parlerai maintenant d'un souvenir moins triste, qui nous a fort amusées, ma maman blanche (ma mère), ma chère mammy que j'appelais ma maman bleue parce qu'elle était très noire et que je ne voulais pas le lui dire, pour ne pas lui faire de peine, et moi.

« C'était pendant l'occupation fédérale sous le général Benjamin Butler — celui que nous appellions B. S. Butler — Benjamin Spoon¹ Butler. Il y avait des patrouilles qui faisaient des visites domiciliaires, et lorsqu'ils voyaient quelque chose qui leur plaisait... ils l'emportaient.

« Un jour, ma maman bleue arrive en courant et dit à ma mère : Voici les soldats ! Bien, lui répond ma mère, prends le panier d'argenterie et mets le sous ma crinoline (on portait des crinolines dans ce temps-là). Puis arrive la patrouille, disant qu'ils vont inspecter. Bien, répond ma mère, ma domestique vous fera voir la maison, et elle continue à enfiler une aiguille et se remet à broder. La patrouille cherche partout, ne trouve pas ce qu'elle veut et s'en va en disant que évidemment nous étions « white trash² », et mes deux mamans et moi, de rire en pensant que cette fois Benjamin Spoon Butler n'avait rien trouvé. C'est un des rares souvenirs gais d'une époque où l'on n'avait pas souvent l'occasion de rire.

« Puis ma mère, qui était fort belle s'est remariée ; elle fit un excellent mariage³, et cela a arrangé les choses ; seulement la maison aux boules de cuivre et la « plantation » avaient disparu, et l'on avait à leur place une maison de ville dans l'avenue de l'Esplanade, et une maison de campagne à la Baie-Saint-Louis.

« Le temps a passé, j'ai grandi, et un beau jour est venu dans notre belle ville, un jeune conférencier français, Louis Lejeune, qui parlait des salons du XVIII^e siècle, de M^{lle} de Lespinasse, de M^{me} du Deffand, etc., et voilà que nous devenons amoureux l'un de l'autre, à en perdre la tête, nous nous marions et faisons notre voyage de noces en France. Vous comprenez l'enthousiasme de certaine Créole, en apprenant à connaître cet admirable pays. C'était là qu'elle voulait vivre, aimer et mourir ! (Chanson de *Mignon*, Goethe.)

1. Appelé ainsi parce qu'on l'accusait de voler les cuillers d'argent dans les maisons où se trouvait son quartier général pendant l'occupation de la Nouvelle-Orléans.

2. Expression triviale pour désigner les pauvres diables.

3. Elle épousait Olivier Carrière, riche banquier. Il encouragea sa belle-fille à se lancer dans les arts et la littérature. Quelques années après son mariage, il perdait toute sa fortune.

« La vie française me plaisait infiniment dans tous ses aspects, soit à Paris, soit dans le Berry où la famille de mon mari possédait un vieux château Louis XIII qui faisait mon bonheur. Lorsque le vent soufflait un peu fort, les grands corridors vibraient comme des cordes de violoncelle... et la chasse à courre, en automne, et puis, c'était, tout près de Nohant, la propriété de George Sand qui aimait le Berry, et a écrit une série de romans berrichons : *La petite Fadette*, *François le Champi*, etc., etc., et pas loin de Tours.

« Mais il a fallu revenir en Louisiane, et j'ai rêvé d'y créer quelque chose qui ressemblerait aux salons du XVIII^e siècle, et j'y ai été admirablement secondée par mon amie M^{me} Alfred Leblanc qui avait tout ce qui me manquait¹. Nous nous complétions l'une par l'autre. C'est alors que vous m'avez connue. J'habitais un petit presbytère très protestant, auprès d'un vieux parent qui était ministre et avait une mission dans un des faubourgs de la Nouvelle-Orléans. J'ai vu défiler, soit dans le salon élégant de M^{me} Leblanc, soit dans le parloir en crin noir du presbytère, des personnalités très intéressantes. Brieux, Sarah Bernhardt, les officiers de marine de tous les pays, des conférenciers de tout genre, des prêtres, des professeurs, etc... Entre autres, Coquelin qui y a fait un mot qui m'a fort amusée.

« M^{me} Leblanc me l'avait amené, et je leur avais offert une tasse de thé, en disant à Coquelin : « Mon oncle va venir, il est très heureux de faire votre connaissance ici, car il ne va pas au théâtre. J'espère que cela ne vous effraie pas de voir un ministre. » — « Oh ! non, Madame, me répond Coquelin, en me faisant un grand salut, cela ne m'effraie pas : au fond cabotin et calotin se ressemblent beaucoup » ; et tous de rire en vrais Français. N'est-ce pas que Rabelais avait raison quand il disait que ce qui distingue l'homme de la bête, c'est le rire ?

« Puis l'oncle est mort, M^{me} Leblanc aussi, j'ai perdu ma belle santé, et me voici à Puerto-Rico, entre un beau jardin, une jolie basse-cour, un piano, des livres, trois Ayrdales.

« Je ne sais si vous me reconnaissez, car je suis devenue une vieille fée qui circule en s'aidant d'une canne, et vit de souvenirs et parfois de regrets. »

Madame Lejeune ne dit pas que, quelques années après leur mariage, les deux époux s'étaient séparés d'un commun accord, que le mari était allé à Mexico et qu'elle était restée à la Nouvelle-Orléans. Pour subvenir à ses besoins et à ceux de son fils, elle enseignait la musique, chantait à l'église, et organisait un petit cours de littéra-

1. Allusion à la fondation de la *Causerie de lundi*, présidée par M^{me} Leblanc.

ture. Elle ne dit pas non plus qu'elle composa la plupart des paroles et des airs de chansons créoles qu'utilisa Georges Cable dans son article *Creole Slave Songs*, paru dans le *Century Magazine* en avril 1886. C'était les chansons avec lesquelles « maman bleue » avait bercé son enfance.

Madame Lejeune vit encore à Mayaguez, Porto-Rico, avec son fils qui est ingénieur.

Dans C. R. A. L. T.

Jean Richepin, janvier 1914 : 26.

Eugène Brieux, janvier 1915 : 10.

La Roumanie, octobre 1917 : 82.

Dans LOUISIANA HISTORICAL QUARTERLY. T.

Creole Folk Songs. Vol. II, n° 4, octobre 1919 : 454-462.

Reminiscences of the French Opera. Vol. IX, p. 41.

LEMAITRE CHARLES (C.). 1824-1895

Charles Lemaître est le fils de Carlos Lemaître, une unité dans l'armée que la Révolution noire chassait de Saint-Domingue et qui se réfugiait à la Nouvelle-Orléans. Dès son arrivée il se mettait en quête d'un emploi qui pût nourrir à la fois son corps et son âme ; en 1822, il était épicier.

Le jeune Charles naît le 25 janvier 1824, et l'histoire est muette sur son compte jusqu'à l'âge de 27 ans où il publie à ses frais un roman plutôt prétentieux. Il n'y avait pas d'éditeurs à la Nouvelle-Orléans en ce temps-là, seulement des imprimeurs. Histoire mélodramatique dans la haute société de la Nouvelle-Orléans avec assassinat, empoisonnement, incidents imprévus, mais illustrations remarquables pour l'époque, lithographies amusantes et naïves, tel est le livre. L'une d'elles représente un grand monsieur aux cheveux bouclés et aux favoris magnifiques, fièrement assis dans une chaise, tandis que une dame suppliante à ses genoux soupire : « Aie donc pitié de ma misère!... Depuis hier je n'ai rien mangé!... » Ce à quoi il répond froidement : « C'est donc tout ce que vous avez à me dire, madame! »

La préface, aussi naïve que la gravure, débute par ces termes : « En présentant au public le fruit de mes études, je ne demande pas son approbation, mais son jugement. Qu'il sache que je suis un tout jeune littérateur qui ne veut prendre aucune égide aux traits de la satire. Si l'on me reproche des imperfections, que l'on se souvienne que les plus célèbres écrivains ont des défauts de construction, et ce serait étonnant qu'à mon âge j'en fus exempt... Je crois avoir écrit dans un genre tout à fait nouveau. »

L'accueil fait à son premier-né, *Rodolphe de Branchelièvre*, — qui n'eut pas de successeur, je crois — fut plutôt froid, et le jeune homme dut être désappointé. L'annuaire de 1861 le mentionne comme simple clerc.

Il mourait le 9 février 1895, à la Nouvelle-Orléans.

1851. *Rodolphe de Branchelièvre*, roman par Charles Lemaitre. Un volume, Nouvelle-Orléans. Imprimerie de J. L. Sollée, 137, rue de Chartres. juin 1851. 22,6 × 14, pp. 348, 6 illustrations. T. H. — T. P. T.

LEPOUZÉ CONSTANT (F.).

Lepouzé, Français venu à la Louisiane en 1818, professeur dans une école de la Nouvelle-Orléans pendant plusieurs années, admirateur des poètes latins qu'il traduit en vers français avec beaucoup d'aisance, donne en 1838 une traduction de trente-trois odes et satires d'Horace, auxquels il ajoute treize poèmes de sa composition.

Les annuaires ne le mentionnent plus après 1838; je ne sais s'il mourut en Louisiane ou en France.

1838. *Poésies diverses*, par Constant Lepouzé. Nouvelle-Orléans, imprimé par Brusle et Lesseps, 1838. 21 × 18,4, pp. 188. T. H.

LESAICHERRE F.

Prêtre à Donaldsonville, La.

Articles à *L'Observateur Louisianais*. — Epître à la Semaine religieuse d'Angers, IV : 247. 4 mai 1895.

LE SAICHERRE J.-B. (F.).

Le Saicherre, Français né en Basse-Bretagne, émigré à la Louisiane, curé de Paincourtville, inonde en 1882 les journaux de paroisses d'articles en faveur du Père Venissat (voir Bienvenu).

Je ne sais pas si ce prêtre est le même que celui qui signait ses articles dans *l'Observateur Louisianais* « F. Lesaicherre ».

LIGERET DE CHAZY M^{me} ÉLÉONORE (F.).

M^{me} Ligeret de Chazy, Française, vient à la Nouvelle-Orléans en 1848.

M^{me} de Grandfort, sous le pseudonyme de « Marie Fontenay » avait publié, en 1855 à Paris, un volume appelé *L'Autre Monde*, dans lequel elle critiquait sans ménagements les Créoles. M^{me} Ligeret prend leur défense dans une petite brochure, *Les Créoles, Réponse à Madame de Grandfort*, bien écrite, pleine de dignité, qui fournit

une description détaillée de la vie journalière d'une Créole bien élevée sur sa plantation.

M^{me} Ligeret a écrit des vers dont aucun ne fut publié pendant sa vie. Quelques-uns parurent après sa mort dans le livre de M^{me} Allain.

La fille de M^{me} Ligeret a épousé le Dr Faget, médecin distingué de la Nouvelle-Orléans.

1855 (?). *Les Créoles, Réponse à M^{me} de Grandfort*. En vente chez les libraires. Prix 25 cents. Nouvelle-Orléans. Imprimerie de H. Méridier, 50, rue Condé, 14,2 x 9,8, pp. 42. H. L. C. Réimprimé en entier dans *Souvenirs d'Amérique*, par M^{me} Allain, 1882, p. 185 et sq. avec quelques poèmes de M^{me} Ligeret dont M^{me} Allain avait reçu le manuscrit.

LIMET FÉLIX (F.) ?-1896.

Félix Limet, Français, avocat à Rouen puis à Paris, vient jeune encore à la Nouvelle-Orléans, où il se fait journaliste. Rédacteur à l'*Union* et au *Courrier de la Louisiane*, il entre à l'*Abeille* comme traducteur en 1860, puis devient son rédacteur en chef ; il achète, en 1861, la part de Duverger dans ce journal, et en 1866 il est co-propriétaire du journal avec Dufour. Pendant la Guerre civile, il écrit des articles mordants contre la tyrannie du général Butler, qui amènent la suspension du journal pendant trois jours. Il dirige l'*Abeille* jusqu'à son retour en France en 1881, et vend en 1882 sa part dans l'*Abeille* à Oscar Donnet et Edgar Dufour. Il était vice-président de l'*Athénée Louisianais*. Il meurt à Paris en 1896.

R. B. *Félix Limet* c. R. A. L., janvier 1897 : 3.

1880. *Historique de la Société française de bienfaisance et d'assistance mutuelle de la Nouvelle-Orléans*, par Félix Limet, vice-président de la Société. Lu à l'assemblée générale du 30 mai 1880. Nouvelle-Orléans. Imprimerie Cosmopolite, 102, rue de Chartres, 1880. 22,8 x 15,2, pp. 56-2. H.

Dans C. R. A. L. T.

Aperçus généraux sur les mariages consanguins, mai 1878 : 164.

Discours, janvier 1880 : 324.

Lettre d'adieux, mai 1881 : 460.

Un duel du général Andrew Jackson, janvier 1882 : 23.

LIOTAU MIRTIL-FERDINAND (H. C. L.).

Né à la Nouvelle-Orléans, il y meurt en 1847.

Dans L'ALBUM LITTÉRAIRE, Journal des jeunes gens. T.

Une nouvelle impression (poème) juillet 1843 : 86.

Dans LES CENELLES (1843). T. II.

Un an après.

Elène.

Mon vieux chapeau.

A Ida.

Couplets chantés à une noce.

Une impression.

A un ami qui m'accusait de plagiat.

Un condamné à mort.

LOMBARD-MARTIN A.-E.

1857. *La bienvenue*, épître dédiée à Mesdemoiselles les artistes du Théâtre-Français de la Nouvelle-Orléans, sous la direction de M. Boudousquié. Tableau complet du personnel du théâtre pour la saison 1857 et 1858. Prix : 10 cents. Nouvelle-Orléans. Imprimerie de J. L. Sollée, 137, rue de Chartres, 1857. In-8^{vo} pp. 7. H.

1858. *Les adieux*, ode dédiée à MM. les artistes du Théâtre Français, Nouvelle-Orléans, avec le portrait de M^{lle} Bourgeois par Marmu, photographe 117, rue Royale. Prix : 50 cents. Translation into English. New Orleans, J. Lamarre, Print. 96. Exchange Alley, 1858. 24 × 15,3, pp. 7. H. — L. S. M.

LUSSAN AUGUSTE (F.). — 1842.

Un poème de Lussan dans *les Impériales* nous apprend que son père, paysan français, s'était engagé au temps des guerres de Napoléon et était mort aux Invalides après trente ans de service.

Auguste était venu à la Nouvelle-Orléans comme acteur au Théâtre-Français dans les débuts de 1830. Il était compositeur de pièces de théâtre et poète, bien qu'il figure modestement sur les annuaires de 1840 et de 1842 comme artiste.

Sa première pièce écrite à la Nouvelle Orléans, *La Famille créole*, drame en 5 actes en prose, est jouée pour la première fois au Théâtre-Français de la Nouvelle-Orléans, le 28 février 1837; elle est donnée encore les 9 mars, 7 avril, 7 mai et d'autres fois, mais je n'en connais pas le nombre. Encouragé par le succès, Lussan la publie en volume l'année suivante et y ajoute trois poèmes.

Le 5 juin 1838, *Sara la Juive*, sa seconde pièce, en prose, voit le jour, elle ne sera pas publiée avant 1839, à Donaldsonville.

Les Martyrs de la Louisiane, dont le fond est le thème populaire de l'exécution de Lafrenière et de ses compagnons par le gouverneur espagnol O'Reilly, paraissent la même année et sont publiés peu de temps après la première représentation, le 10 mai 1839. Ces trois pièces, sans valeur, forment la production dramatique de Lussan à la Nouvelle-Orléans.

Sa dernière œuvre, *les Impériaies*, livre de poèmes, est de 1841. La plupart ont trait à Napoléon et sont évidemment l'écho des récits de son père. Un poème célèbre la victoire de Jackson à la bataille de la Nouvelle-Orléans, un autre chante la Nouvelle-Orléans. Tous ces poèmes sont ampoulés. Le volume fut publié par souscription, mais je doute que le poète, après avoir payé les frais d'impression, ait eu de l'argent de reste, car en 1842 Lussan mourait dans une noire indigence.

Armand Lanusse écrivait¹ qu'il avait vu transporter au cimetière le misérable cercueil de sapin, suivi seulement de sept ou huit acteurs attristés, et que le corps du grand poète dans la tombe du pauvre serait recouvert de la même quantité de terre que les restes du dernier citoyen de la ville.

1837. *La Famille Créole*. Drame en 5 actes et en prose, par A. Lussan, représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français de la Nouvelle-Orléans. Prix : 2 dollars. Nouvelle-Orléans. Chez Fremaux, libraire, rue Royale, n° 164. Et Alfred Moret, libraire, rue Royale, n° 439. Imprimerie de Gaux et Cie, rue de Chartres, n° 108, 1837. 20 × 13, pp. 1-98. T. Publié avec trois poèmes : *Cantate*, pp. 99-100. *Le Fleuve*, pp. 101-102. *Dante*, pp. 103-104.

1839. *Les Martyrs de la Louisiane*. Tragédie en 5 actes et en vers. Précédée d'un prologue, par A. Lussan. Donaldsonville. Imprimerie de E. Martin et F. Prou, 1839. 22 × 13,6, pp. 72. T. H. Jouée pour la première fois à la Nouvelle-Orléans le 10 mai 1839. Réimprimée dans C. R. A. L. en 1912 et 1913.

1839. *Sara la Juive*, ou la nuit de Noël. Drame en 5 actes, par A. Lussan. Donaldsonville. Imprimerie de T.-F. Johnson et J.-H. Phelps, au bureau du *Héraut de l'Ascension*, 1839. 22 × 13,6, pp. 122-4. T. H. Mon exemplaire est relié avec *La Famille Créole*.

1841. *Les Impériaies*, par A. Lussan. Nouvelle-Orléans. Imprimé par Gaux et Cie, rue de Chartres, n° 106, entre Conti et Saint-Louis, 1841. 21 × 14,2, pp. 78-4. T.

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE. C. H. A.

Cantate, dédiée au général Jackson (poème), 9 janvier 1840.

Dans C. R. A. L. T.

Les Martyrs de la Louisiane (réimpression), janvier 1912 : 7 ; octobre 1912 : 140 ; janvier 1913 : 171 ; avril 1913 : 202

MACARTHY EUGÈNE V. (H. C. L.)

Macarthy, né à la Nouvelle-Orléans, écrit des vers français qu'il publie parfois dans les journaux. Ami et admirateur de Natalie Populus, qui le déclare grand écrivain sans doute à cause d'un

1. Dans son Introduction aux *Cenelles*, 1845, p. 12.

poème (*la fleur indiscreète*) qu'il lui dédie. A une belle voix de baryton; est bon acteur; en outre, bon pianiste et excellent orateur. Aux jours de la Reconstruction il bataille pour les hommes de sa race,

Dans LA TRIBUNE.

La fleur indiscreète (poème), 22 juillet 1866.

MAGNE « JEAN » (F.).

Magne, Français établi à la Louisiane, négociant en vins, ne réussit pas et vend son fonds, achète l'*Abeille* à Jérôme Bayon, le 7 janvier 1839, avec Alexandre Bullitt et Bullen, et en devient le directeur pour la partie française. Revient en France dans les premiers mois de 1840 et copie, aux Archives, de nombreux et importants documents sur la toute première histoire de la Louisiane. Charles Gayarré, alors Secrétaire d'État, les fait acheter par la Législature et les utilise dans son histoire. En 1850, après avoir séjourné alternativement à Paris et à la Nouvelle-Orléans, Magne cesse sa collaboration à l'*Abeille* et se consacre au droit jusqu'en 1866, époque à laquelle, découragé par les conditions d'après guerre, il rentre en France.

R. B. *Histoire de la Presse Franco-Américaine*, par Belisle, 1911 : 372.
Esquisses locales, par Dufour, 1847 : 97 (faute de nom dans cet article qui l'appelle « Jules » Magne). *Portraits littéraires*, par Charles Testut, 1850 : 155.

Dans l'ABEILLE.

Articles dans la section française de janvier 1839 à 1852.

MAGNIN ALEXANDRE (F.). -1836.

Magnin, exilé français, vint à la Louisiane après la Révolution de 1830. Il était très probablement avocat en France, car peu de temps après son arrivée à la Nouvelle-Orléans il se met à exercer le droit, ce qui n'offrait aucune difficulté, puisque le Code Napoléon était adopté en Louisiane.

L'*Abeille* du 6 octobre 1831 mentionne une collection de poèmes, *Chansons patriotiques*, composées par Magnin, qui ont pour thème principal la Révolution de 1830. Je n'en connais pas d'exemplaire; mais elles ont pu être publiées à Paris et avoir causé l'exil de l'auteur. Le directeur de l'*Abeille* a pu en connaître un ou deux exemplaires, que Magnin aurait apportés avec lui.

Il meurt à la Nouvelle-Orléans en 1836.

1830 (?) *Chansons patriotiques*. Mention dans l'*Abeille*.

MAILLEFERT MARTIN (F.).

Maillefert, officier français de cavalerie, auteur de quelques pièces de théâtre, forcé de quitter la France pour raison politique, se réfugie à la Nouvelle-Orléans; remplace, en 1828, René de Perdreauxville comme directeur de l'*Abeille* lancée depuis peu. Occupe cette situation jusqu'à la Révolution de 1830 qui donne le pouvoir à ses amis. Il rentre en France et est nommé consul à Barcelone.

R. B. *Histoire de la Presse Franco-Américaine et des Canadiens français aux Etats-Unis*, par Alexandre Belisle, Worcester, Mass, 1911, p. 375.

Dans l'ABEILLE.

Articles non identifiés en 1828-1829.

MALLEFILLE LÉONCE.

Dans C. R. A. L. T.

A Mademoiselle I. V... à Conseil, mars 1880 : 350.

A Minona K..., mars 1880 : 350.

MALTRAIT REV. JOSEPH A. (F.).

Prêtre français à la Louisiane, à Kaplan, pendant 25 ans; retourne en France pour y passer la fin de sa vie.

Dans C. R. A. L. T.

Louis XIV et son siècle (ms. couronné), mai 1898 : 278.

La chatte et les chatons, septembre 1898 : 348.

Les nez, septembre 1898 : 349.

Le melon, janvier 1899 : 403.

Ballade à l'horizon, mars 1899 : 430.

MANSION LOLO (H. C. L.).

Cigarier à la Nouvelle-Orléans, ami de Joanni Questy, aide les personnes de sa race à émigrer à Haïti ou au Mexique, lors des lois de 1855 sur les hommes de couleur libres. Rimeur démodé et ampoulé, suivant Natalie Populus; il publie, selon Desdunes, un poème, *La Folle*, que je n'ai pu trouver dans les *Comptes Rendus*. Il est vrai que quelques numéros manquent dans ma collection.

Dans C. R. A. L. T.

La Folle.

MARCIACQ J.-L. (F?).

On a peu de renseignements sur Marciacq. Ce que l'on sait est surtout le fruit de la déduction.

En 1842 et 43, il dirige une école avec un certain Joseph Bazanac au 57 de Bagatelle Street; à la fin de cette période l'association devait être rompue, car l'annuaire de 1844 ne porte plus que le nom de Bazanac. En 1846 l'adresse de son école est « Union and Love » et en 1852 « School for both sexes, 2 Love ».

Marciaq quitte l'enseignement en avril 1843 et publie une petite revue française : *L'Album Littéraire, Journal des Jeunes gens, amateurs de Littérature*. J'en ai dans ma collection trois numéros, les seuls qui existent à ma connaissance. Mensuelle d'abord, la revue fut bientôt divisée, à la demande des abonnés, en cahiers de 24 pages, paraissant chaque quinze jours. Les abonnements étaient reçus ou par l'imprimeur J. L. Sollée ou par Marciaq à son domicile, encoignure Trèfle et Amour, dans la Troisième Municipalité, au prix de 60 cents par mois.

Composé de poèmes, de contes, d'articles de fond non signés, l'*Album* était de tendance nettement radicale et s'efforçait d'inculquer à ses jeunes lecteurs de couleur l'idée de se lever pour la défense de leurs droits. Armand Lanusse y publiait l'histoire mélodramatique d'une jeune quarteronne devenue la maîtresse d'un blanc qui l'abandonne pour épouser une blanche; alors, folle de désespoir, elle se jette sous les roues de sa voiture.

Les articles signés sont de : Joanni Questy, Armand Lanusse, Camille Thierry, M.-F. Liotau, Michel Saint-Pierre, Tce Rouquette, S.-P. d'Arudy et Denis de Saint-Pé. Les cinq premiers sont des hommes de couleur; sur les trois autres je n'ai aucun renseignement; mais ils étaient sans doute aussi des hommes de couleur, car, à cette époque, un blanc n'aurait pas collaboré avec un noir. Je crois que l'*Album Littéraire* eut une très courte existence. Après, Marciaq devient imprimeur; en effet, sur la page opposée à la page de titre des *Cenelles* (1845), on lit « Imprimerie de J. L. Marciaq, Encoignure Sainte-Anne et Condé ». Le fait est d'autant plus remarquable que le titre dit que le livre a été « imprimé par H. Lauve et Compagnie. »

Le nom de Marciaq mis en évidence dans une anthologie nègre, et la publication d'une revue dont la plupart des écrivains sont nègres m'amènent à penser que Marciaq était Français : aucun Créole n'aurait voulu s'afficher ainsi avec des nègres.

La lecture du vol. III du *Vigilant* de Donaldsonville (1847), journal dirigé et possédé par J. L. Marciaq et J. N. Terrio, renforce cette thèse. De l'une des polémiques il ressort qu'un ex-marin ivrogne, nommé Foin, était devenu imprimeur et avait travaillé au *Vigilant* pour 20 dollars par mois, plus le lit, la nourriture et le blan-

chissage. Il quittait le *Vigilant* pour lancer l'*Organe du Peuple* et, dans un article de mai 1847, il accusait Marciacq du crime abominable d'instruire les nègres. Marciacq dans sa défense disait qu'il avait instruit seulement les hommes libres de couleur, ce qui n'était pas défendu par la loi. L'accusation n'aurait pas eu de sens s'il eût été lui-même un nègre ; Créole, il n'aurait pas instruit les nègres ; donc il devait être Français.

Je suis porté à croire que l'animateur de l'*Album Littéraire* était Armand Lanusse et non Marciacq. Pour éviter tout ennui avec les autorités, Lanusse avait choisi pour directeur officiel un homme en rapport avec les familles libres de couleur et instituteur de leurs enfants. Plus tard la *Tribune* agissait de même en désignant comme directeur officiel le Belge Dalloz.

On trouve dans le *Vigilant* une série d'articles signés J. L. M., qui racontent ses visites à la Nouvelle-Orléans. Le style en est ferme, mais vulgaire.

J'ai pu découvrir encore que, dans les dix années qui précédèrent 1858, il dirigeait un journal de paroisse appelé *Le Pilote de Plaque-mines* et que, en 1858, il abandonna le journalisme pour tenir une boutique d'épicier à la Nouvelle-Orléans sous le nom de « Magnon et Marciacq ».

L'Album littéraire. Journal des Jeunes Gens, Amateurs de Littérature.

Vol. I, juillet, 1^{re} année. « Homo doctus in se semper divitiashabet ». Nouvelle-Orléans, imprimé par J. L. Sollée, rue de Chartres, n° 135, 1843. cm. 21 × 14, pp. 75 à 96. T. — On lit sur le dos : « D'après les sollicitations d'un grand nombre de nos abonnés, désormais l'*Album littéraire* sera divisé en deux livraisons de 24 pages, et paraîtra tous les quinze jours. » Le numéro suivant, le premier bi-mensuel, est daté du 1^{er} août et marqué 5^e livraison : donc la publication de l'*Album* commença en avril.

L'Album littéraire, etc. T. Couverture différente de la couverture du numéro précédent : elle porte 1^{er} août et 5^e livraison. Sur le n° de juillet, pas de chiffre de livraison. Pages numérotées de 97 à 120 ; faute à la dernière, qui porte 180 au lieu de 120.

L'Album littéraire, etc. T. Couverture différente de la couverture du numéro précédent : elle porte 15 août et 6^e livraison. Pages de 121 à 144.

Dans le VIGILANT DE DONALDSONVILLE. II.

Articles signés J. L. M., descriptions de visites à la Nouvelle-Orléans.

Marciacq avec J. N. Terrio possède et dirige ce journal en 1847.

Vol. III, n° 35 (10 janvier 1847) à vol. IV, n° 64 (30 octobre 1847) sont dans la Howard Library. Pour amener les gens à s'abonner, le journal offre l'annonce gratuite des esclaves en fuite à tous ceux dont l'abonnement serait payé.

MARICOT VICTOR.

Victor Maricot, poète par goût, gagnait sa vie par l'hypnotisme et la divination. Il passa quelques années à la Nouvelle-Orléans et publia dans l'*Orléanais* plusieurs poèmes.

Dans l'ORLÉANAIS (N. O.). C. H. A.

Histérologie (poème), 4 décembre 1849.

Le charme (poème), 6 décembre 1849.

Satyre rétrospective (long poème), 20 décembre 1849.

Recueillement (long poème), 31 décembre 1849.

MARIE ARISTIDE (H. C. L.).

Aristide Marie est le type accompli de l'homme de couleur libre bien élevé. Cheveux presque blancs, droits, non crépus, traits nets et délicats, mains fines aux longs doigts, port distingué. Parle français avec aisance. Essaie d'être nommé gouverneur dans la Republican Convention, aux jours de la Reconstruction, et n'est battu qu'à une faible minorité. Epris d'une belle mais légère octavonne qui avait eu un enfant d'un blanc, il vit avec elle sans se faire d'illusion sur son compte et ne lui permet pas de prendre ses repas avec lui, car, dit-il, « dans un diner un compagnon intelligent est nécessaire ». Il ne veut pas non plus l'épouser, car elle ne lui serait pas fidèle. Ne pouvant plus supporter la distinction des races, il décide de partir pour Paris. A New-York où il doit prendre le bateau, il a une crise de jalousie au sujet de cette femme qui lui a rongé le cœur pendant de longues années et devient fou. Il croit que tout le monde veut lui ravir sa maîtresse et se tue d'un coup de revolver.

Le *Carillon* publie son poème, *Un martyr inconnu*, dont une strophe est prophétique :

« Et moi je vous ai dit, en pleurant, cette histoire
D'un martyr inconnu, pour que vous sachiez tous,
Ce qu'il est de sanglots dans le vin de la gloire,
Et ce qu'ont dû souffrir tous les illustres fous ! »

Dans LE CARILLON. T.

Un martyr inconnu ! (poème), 27 avril 1873.

MARIGNY BERNARD (C.). 1785-1868.

La Nouvelle-Orléans est à bon droit réputée pour son carnaval, ses belles femmes, son port, sa situation, ses gumbos créoles, son coulis d'écrevisses, sans oublier ces consolateurs du genre humain : le Ramos ginfizz et le Sazarac cocktail. Elle passe pour l'endroit où naquit le jazz, cette forme exotique de musique qui a inondé le

monde de ses vagues de sons syncopés; mais, jusqu'à ce jour, on a oublié d'ajouter qu'elle était la patrie de l'homme qui introduisit le craps, notre jeu national de hasard.

Il portait le nom distingué et sonore de Bernard-Xavier-Philippe de Marigny de Mandeville. C'est une figure fabuleuse, presque incroyable : orgueil impérieux, courage intrépide, tempérament inflammable, humeur fanfaronne et aventurière. Sans hésiter il tirait son plaisir, jusqu'à la dernière goutte, de toutes les situations. L'explication de ce caractère hardi se trouve dans les branches de son arbre généalogique. Au commencement du XVIII^e siècle, seuls les hommes les plus audacieux ou les plus forcenés pouvaient cingler vers le Nouveau-Monde. Ceux qui vinrent à la Louisiane devaient être les égaux en courage des Pilgrims Fathers, car les risques et les difficultés étaient les mêmes. Mais à un autre point de vue ils étaient très différents. Alors que les hommes qui débarquaient du *Mayflower* abordaient la nouvelle terre avec un fanatisme sombre et hargneux, les pionniers français affrontaient mêmes périls et mêmes privations avec le sourire, et se détendaient les nerfs avec une bonne bouteille de vin français ou le baiser d'une jolie sauvagesse, *faute de mieux*.

L'arrière-grand-père de Bernard, François-Philippe de Marigny de Mandeville, était un gentilhomme d'origine normande, parti au Canada comme officier d'infanterie en 1709, et plus tard envoyé vers le Sud comme commandant des troupes en Louisiane. Il aidait Bien-ville à fonder la Nouvelle-Orléans en 1719 et devenait Major de la place; il y mourait en 1728.

Son petit-fils, Pierre Enguerrand Philippe de Mandeville, écuyer Sieur de Marigny, Chevalier de Saint-Louis, était aussi un soldat, — capitaine, mais dans l'infanterie espagnole; car la Louisiane était un fardeau que France et Espagne se passaient tour à tour.

Pierre transmettait à son fils Bernard le sang impétueux qu'il avait reçu, mais ne faisait rien pour le discipliner. Indulgent à l'excès, ce père négligeait l'éducation de son fils, persuadé que la chasse, l'escrime, le cheval étaient beaucoup plus nécessaires à un gentilhomme que l'écriture, la lecture et le calcul, connaissances qui, après tout, ne conviennent qu'aux prêtres et aux notaires. Tout tendait à faire de lui un garnement, car son père était très riche.

Les dangers provenant des Indiens, des inondations, des serpents diminuaient; de nouveaux colons étaient venus en Louisiane et avaient aménagé la terre. A la naissance de Bernard, en 1785, s'ouvrait pour le pays la période du développement économique. Son père l'avait compris et avait acheté autour de la ville plantations sur plantations,

scieries sur scieries, si bien qu'il était le plus riche *millionnaire* de la Louisiane. L'enfant était environné de luxe et d'esclaves, prêts à satisfaire ses moindres désirs. Comment s'étonner qu'il soit devenu capricieux, têtue, égoïste ?

On annonçait en 1798 l'arrivée à la Nouvelle-Orléans, avec ses frères, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais, de Louis-Philippe, duc d'Orléans, fils exilé de Philippe Egalité, mort sur l'échafaud. On se préparait à les recevoir avec éclat. Les jeunes filles créoles mettaient les couturiers sur les dents ; mais personne ne disputait à Marigny l'honneur d'héberger les princes. Les esclaves de Marigay, du matin au soir, polissaient l'argenterie et préparaient les appartements. A l'arrivée des visiteurs, la Louisiane connaissait des réceptions, des bals, des représentations de gala comme elle n'en avait jamais vus. Marigny offrait des banquets fastueux dans lesquels tout le service de table était d'or massif. Les friandises indigènes étaient prodiguées : huîtres, crevettes de rivière, coqs de bruyère, dindons, canards de l'Amérique du Nord, tortues, chevreuils, papabottes, ces fameux oiseaux, si recherchés pour leur chair fine, qui se nourrissent de cantharides. Marigny faisait plus. Louis-Philippe et ses frères étaient arrivés les poches vides : Marigny les remplissait délicatement ; les princes étaient-ils absents, il entrait dans leurs chambres et laissait des sacs d'or sur leur table. Pendant des semaines la fête continua, tant à la maison de ville avec son avenue bordée de chênes couverts de mousse espagnole, qu'à Fontainebleau, belle plantation à Mandeville, de l'autre côté du lac. A leur départ, pour couronner le tout, Marigny leur donnait une fortune comme gage de fidélité.

Bernard avait quatorze ans ; il était de toutes les fêtes ; ces dépenses ne lui donnaient pas précisément le goût de la frugalité ! A seize ans, il perdait son père. De Lino de Chalmette, un parent, devenait son tuteur et trouvait que l'enfant était aussi bouillant qu'un étalon sauvage. Incapable de le dompter, de Chalmette l'envoyait à Pensacola pour lui faire apprendre l'anglais, sous la direction de M. Panton, de la firme Panton, Leslie et C^{ie}, gros commerçants de la Floride¹.

1. Wm Panton était un presbytérien écossais qui avant la Révolution était devenu gros commerçant et importateur à Charleston, S. C. Pendant la Révolution, il fut chassé comme suspect de loyalisme. Il se réfugia à Pensacola et obtint des Espagnols le monopole du commerce avec les Indiens. Il échangeait perles, couvertures bon marché, vieux mousquets, poudre, sel avec les Indiens contre des fourrures et en tirait des barils d'argent, qu'il envoyait à Londres chez ses banquiers. Il tenait aussi une sorte de banque privée, et les billets qu'il acceptait comme gages de ses prêts sont curieusement libellés : « promesse de payer la somme de..... en bonne monnaie mexicaine estampée ou en peaux

Bernard ne tardait pas à faire des siennes : il séduisait la sacristine de l'église, femme beaucoup plus âgée que lui, et Panton, blessé dans son presbytérianisme, le renvoyait à la Nouvelle-Orléans. Le goût du vice se développait chez Bernard. Chalmette l'envoyait en Angleterre et le confiait à M. Leslie, l'associé de Panton. L'association comptait des hommes notables : Gordon, le père de Byron et l'un des Pitt ; Bernard rencontrait dans la maison Leslie la fleur de la société anglaise. Le bénéfice qu'il tira de ces relations fut mince ; jusqu'à sa mort il ne parlera l'anglais qu'avec un fort accent français. Il ne tardait pas à découvrir que Paris convenait mieux que Londres à son tempérament. Il franchissait de plus en plus le détroit, et l'Europe devenait le champ de ses exploits amoureux. Une fois de plus on le renvoyait à la Louisiane. Il ne se refusait rien : bons vins, jolies femmes, mets raffinés, gros jeu.

Bernard avait rapporté d'Angleterre le goût du « Hazard », jeu de dés qui faisait rage dans les cafés anglais. Il communiqua sa passion aux Créoles : aussi esclaves, plantations, chevaux, fortunes, octavonnes à la peau mauve changeaient de mains selon le caprice des dés.

Une lutte féroce pour la suprématie financière entre Créoles imprévoyants et Américains rapaces était engagée. Les Créoles appelaient les Yankees « Américains coquins » ; les Yankees se vengeaient en surnommant les Créoles « Johnny Crapauds ». Les Américains méprisaient d'abord les dés et regardaient ce jeu comme un jeu de « crapauds ». Mais ils ne purent résister longtemps : finalement, ils l'adoptaient et le baptisaient « craps ». C'est ainsi que Bernard de Marigny de Mandeville introduisit aux États-Unis ce jeu qui est devenu le jeu national de la Louisiane et de tout le Sud. Un soir, Bernard perdait une somme d'argent si considérable qu'il ne pouvait la payer sur-le-champ. L'honneur lui commandait de s'acquitter dans les vingt-quatre heures : Bernard donnait l'ordre à son homme d'affaires de vendre autant de lots de terre dans le Faubourg Marigny qu'il en fallait pour couvrir la somme. La chose faite, Bernard, le rire aux lèvres, disait de changer le nom de la rue sur laquelle le terrain avait été vendu et de lui donner le nom de « Craps Street ». Plus tard, ce nom libertin fut changé en celui de rue de Bourgogne.

Bernard continuait les traditions de fastueuse hospitalité en

brutes de daims, de castors ou de loutres, et non en papier monnaie de quelle que sorte qu'il soit... ». Il ouvrait des succursales à Saint-Augustin, à Mobile, à Nassau et dans d'autres villes. Il trouvait des commanditaires jusque parmi les nobles d'Angleterre.

En 1804, une lettre mettait trente jours pour aller de la Nouvelle-Orléans à Pensacola.

honneur dans sa famille. En 1803 on lui demanda, ainsi qu'à de Livandais, de préparer l'hôtel dans lequel le représentant de la République française, Pierre Clément de Laussat, devait descendre. On a répété souvent que le Préfet colonial vécut dans la maison de Marigny pendant son séjour à la Louisiane : le fait n'est pas exact. Dans ses mémoires de Laussat écrit qu'à son arrivée à la Nouvelle-Orléans on le conduisit « à l'hôtel » préparé pour le recevoir, où se trouvaient « les meubles de M. de Marigny et le linge et les esclaves de M. de Livandais ». Les visites faites par de Laussat à Fontainebleau ont dû donner naissance à la légende.

En reconnaissance des services rendus par le gentilhomme le plus riche de la colonie, de Laussat nommait Bernard membre de son état-major. Le Préfet colonial avait avec lui sa charmante femme, ses trois filles et une modeste suite. Bernard devenait un intime de la famille et prenait bientôt avec elle la plupart de ses repas.

Les arrangements pour la cession de la Louisiane traînaient en longueur ; les diplomates intriguaient en Europe. Le gouvernement français n'envoyait aucune instruction au Préfet colonial, qui durant sept mois dut travailler dans la nuit. Il contractait la fièvre jaune et ne devait la vie, dit-on, qu'à un saignement de nez.

Le Marquis de Casa Calvo, envoyé d'Espagne, était arrivé à la Louisiane avec une suite imposante, cinq semaines après de Laussat et s'était rendu chez le gouverneur Salcedo. Les relations entre les deux ambassadeurs devenaient tendues.

Pendant ce temps, Bernard promenait M^{me} de Laussat et ses filles en voiture et leur montrait le pays. La nouvelle arrivait de Washington en août que Napoléon avait décidé de vendre la Louisiane aux États-Unis. Bernard et de Laussat considéraient cette nouvelle comme une rumeur mensongère, mais il fallut se rendre à l'évidence le jour où le Préfet reçut des ordres de France.

Le 30 novembre 1803 était le jour fixé pour la cession de la Louisiane à la France par l'Espagne. Bernard, dans son plus bel uniforme, se rendit à l'hôtel du Préfet, qu'il devait accompagner tout le jour. A midi moins un quart, Salcedo et Casa Calvo, escortés de tous les fonctionnaires et commerçants espagnols, puis de Laussat arrivaient sur la place d'Armes devant le Cabildo ; les troupes régulières du Régiment de Louisiane et l'escadron de cavalerie du Mexique étaient rangés d'un côté et, de l'autre, la milice de la Nouvelle-Orléans.

Les canons de l'*Argo*, à l'ancre sur le fleuve, saluaient les émissaires à leur entrée dans la Chambre du Conseil. Salcedo, gouverneur de la colonie, prenait, sous un dais, le siège du milieu, de Laussat sa droite, Casa Calvo sa gauche. De Laussat remettait ses lettres de

créance signées du Premier Consul de France, avec un ordre signé par le Roi d'Espagne pour le transfert de la colonie. Salcedo lisait ces actes au style pompeux, puis il remettait à de Laussat, sur un plateau d'argent, les clefs des deux Forts, Saint-Louis et Saint-Claude, et invitait le Préfet colonial à prendre la place d'honneur qui lui était due maintenant; enfin Casa Calvo annonçait que les Louisianais qui ne voulaient pas rester sujets espagnols étaient relevés de leur serment de fidélité.

Les actes officiels de la cession, en espagnol et en français, une fois lus et signés, de Laussat, Salcedo et Casa Calvo, du balcon qui donnait sur la place, voyaient le drapeau espagnol descendre et le drapeau français monter, pendant que les troupes présentaient les armes.

Le soir, Bernard de Marigny dinait chez de Laussat. Soixante-quinze invités : français, espagnols, américains commençaient à jouer avant de se mettre à table; après le repas, les parties continuaient pour se terminer à huit heures le lendemain matin. On portait quatre toasts au champagne pendant le dîner : le premier à Bonaparte et à la République française, le second à Charles IV et à l'Espagne, le troisième à Jefferson et aux États-Unis; les deux batteries de terre et les canons du brick l'*Argo* soulignaient chaque coup par une salve de vingt et un coups; le quatrième toast était porté aux dames par les messieurs debout. Les invités arrivaient encore : « Cent femmes, belles ou tout au moins jolies, vêtues de robes élégantes; de cent cinquante à deux cents hommes allaient d'une pièce à l'autre dont on avait enlevé les portes. Sous un déluge de lumières, les couples s'enlaçaient pour la danse, et les tables de jeu s'installaient. Un quadrille anglais contre deux français. Le marquis de Casa Calvo ouvrait le bal avec M^{me} de Almonaster. Danses de caractère par MM. Folck et Duguay, suivies de danses de Bordeaux, puis venait la valse. A trois heures le souper était servi à deux tables, l'une de cinquante-cinq couverts et l'autre de vingt. La danse reprenait. Hommes et femmes se séparaient peu à peu. A cinq heures, quatre couples seulement pour le quadrille. A sept heures, valse chaloupée et galop. A huit heures, le dernier joueur sortait. »

Casa Calvo ne voulut pas être en reste avec de Laussat, et le 8 décembre il donnait en l'honneur des Français une fête qui lui coûtait quinze mille francs... De Laussat invitait à son tour...

Le 20 décembre 1803, jour où la France devait céder la Louisiane à l'Amérique, était arrivé. Le général Wilkinson accompagné de W. C. C. Claiborne était campé en dehors de la ville avec les troupes américaines. Tous les balcons autour de la place d'Armes étaient garnis des plus belles femmes. La foule s'écrasait dans les rues de la

Nouvelle-Orléans parmi les uniformes des soldats. Les troupes américaines paraissaient aux portes de la cité; de Laussat envoyait un aide de camp les recevoir. Elles avançaient sur la place, se massaient en face de la milice française. Et le même cérémonial qu'auparavant se déroulait.

A trois heures de l'après-midi, de Laussat offrait un lunch à quatre cent cinquante invités... Ce fut le plus joyeux hiver que la Nouvelle-Orléans ait connu.

Né sous le drapeau espagnol mais Français de cœur, Marigny souffrait de voir que la France perdait la Louisiane; de plus, il voyait s'échapper la situation que de Laussat lui avait promise. Pas plus que Marigny, les Créoles ne voulaient être Américains. Ils formaient une société fermée, qui avait gardé quelques-uns des préjugés de l'aristocratie française. Les Américains étaient pour eux des étrangers, qui s'étaient implantés de force dans leur pays, qui parlaient une langue étrangère, et qui avaient sur la vie des idées différentes : les Américains des classes inférieures acceptaient des besognes bonnes tout au plus pour des nègres; les Américains des classes supérieures passaient de longues heures dans les bureaux et donnaient tous leurs soins à leurs affaires, ce qui ne convenait pas à un homme bien-né. Les Créoles les méprisaient; la domination américaine leur pesait. Les nouveaux fonctionnaires manquaient de tact. Des conflits avaient lieu; Bernard de Marigny en prenait sa part. Les bals publics étaient le théâtre où les races s'affrontaient. Marigny décrit l'un d'eux.

« En 1804¹, il se donnait des bals, rue Condé; les Anglo-Saxons qui aimaient à s'amuser, mais autrement que la race d'origine française, prétendaient que la Louisiane ayant été achetée par les États-Unis, on devait s'y amuser à leur manière; que le *rill* (reel) devait y remplacer la valse, le *jig*, le cotillon. Des Créoles, informés de ces prétentions ridicules, se rendirent au bal, ainsi que des Français, naturalisés par le fait de la cession de la Louisiane aux États-Unis. Il y eut un tapage infernal; on était armé. Cette soirée était désignée pour marquer qui l'emporterait de la valse ou du *rill*. Au milieu du bruit et de la confusion, qui effrayaient le beau sexe prêt à se retirer de la salle, une demoiselle monta sur un banc. Elle était d'une famille où l'esprit semble héréditaire. Ses traits animés exprimaient l'indignation.

« Messieurs, dit-elle à tous ces furieux, nous avons été espagnoles

1. *Réflexions sur la Campagne du général Andrew Jackson*. N. O., 1848, Bernard Marigny, p. 35.

trente ans, et les Espagnols ne nous ont jamais forcées à danser le fandango; nous ne voulons danser ni le *rill* ni le *jig*. »

Les Américains étonnés se demandaient de toutes parts : « What she said? » Le général Wilkinson, qui était présent, fit de grands efforts pour calmer les esprits. Il monta sur un banc, traduisit ce que la belle Créole avait dit, et commanda aux musiciens la valse; au grand étonnement de la société, il se mit à valser. On cria : Hourrah ! hourrah ! Les Anglo-Saxons, vaincus par la beauté, se mirent à valser aussi.

On doit dire, en faveur des dames louisianaises, que si les hommes ont perdu, en grande partie, par leur division, par leur apathie, l'influence qu'ils avaient et qu'ils devraient avoir dans leur pays, les dames ont conservé la leur; leurs usages n'ont point cessé de gouverner les salons de l'État de la Louisiane. La fierté anglo-saxonne a dû s'incliner devant leurs charmes, pour leur plaire et les épouser. »

La fin de ces querelles n'était pas toujours paisible et plus d'une se termina par la venue d'une patrouille américaine, baïonnette au canon.

Marigny ne manquait aucune de ces manifestations; au besoin il savait les faire naître. Dans un café où tous les messieurs de la ville se réunissaient pour se rafraîchir et traiter leurs affaires, un officier de l'état-major de Laussat était entré : Marigny l'invita à prendre un verre avec lui. Au cours de la conversation, ce soldat se vanta de n'avoir jamais connu la peur. Bernard amusé murmurait à l'oreille d'un de ses amis qu'il voulait contrôler cette affirmation. Le dos tourné au Français, il l'invitait à dîner. Ils buvaient et mangeaient copieusement; Bernard proposait une promenade en voiture jusqu'au Fort d'Espagne. La nuit était noire. Ils atteignaient l'endroit près du Bayou Saint-Jean où les bestiaux dormaient toujours, à cette heure, au beau milieu de la route. Bernard disait à son invité : « Vous n'avez jamais eu peur de votre vie, hein ? »

— Non, reprenait l'officier.

— Bien, nous verrons », répondait Bernard, et lâchant les rênes de ses chevaux il les cinglait de son fouet. La voiture dévalait la route à toute vitesse, heurtait une vache endormie dans une ornière, se renversait sens dessus-dessous, et les deux hommes tombaient la tête la première dans le Bayou Saint-Jean. Ruisselants d'eau, couverts de boue, ils regagnaient à pied la Nouvelle-Orléans, et le lendemain matin les témoins de l'officier français étaient devant la porte de Marigny.

Le nouveau gouvernement américain désirait gagner à sa cause les Créoles influents, c'est pourquoi les honneurs tombaient sur

Marigny : le général Wilkinson l'attachait à son état-major. Avec le temps, les Créoles devaient se résigner à la domination américaine.

Marigny ne pouvait rester en repos, et c'est pourquoi peut-être il songeait au mariage. Il s'éprenait de Mary Ann Jones et l'épousait le 28 mai 1804. Elle était fille de Evans Jones et de Marie Verret. Son beau-père, originaire de Philadelphie, était un homme important puisque le Président Adams, en 1799, l'avait nommé consul à la Nouvelle-Orléans. Mais il n'était pas agréé par l'Espagne et Daniel Clark occupait ce poste.

Mary Ann Jones mourait à Philadelphie le 4 juin 1808, laissant deux fils : Prosper (dont la veuve épousera Grailhe) et Gustave-Adolphe (tué dans un duel, le 26 octobre 1830). Bernard ramenait son corps à la Louisiane et l'enterrait dans une plantation. Quelques jours avant la mort de M^{me} Marigny, le général Wilkinson avait reçu l'ordre de regagner Washington. Bernard, qui se trouvait dans l'impossibilité de le suivre, donna sa démission d'assistant militaire volontaire, situation qu'il occupait depuis 1804.

Marigny ne resta pas longtemps veuf. Il n'y avait pas un an que sa femme était morte quand, à la vue d'une jeune Espagnole dans un bal à Pensacola, son cœur prit feu comme de l'amadou. Bernard apprenait son nom de la bouche d'un ami : elle s'appelait Anne-Matilde Morales, fille de Señor Don Juan Ventura Morales, ex-Intendant espagnol et contador royal en Louisiane. L'ami avertissait Bernard que tous les beaux du pays la courtoisaient et qu'il s'exposait à leur jalousie. Cet avertissement avait pour effet de stimuler Bernard. Il avait toujours été courageux jusqu'à la témérité et il aimait le risque. En conséquence, il commençait à courtiser la demoiselle. Le lendemain matin il recevait sept provocations en duel. Avec courtoisie, il expliquait l'impossibilité où il se trouvait de se battre avec tous ses adversaires à la fois, et il disait aux témoins réunis qu'il serait heureux de les rencontrer un à un, chaque matin avant le déjeuner, jusqu'à ce qu'il ait épuisé la série. Il traversait le premier adversaire ; les six autres, pris de peur, s'excusaient et se déclaraient satisfaits. L'histoire s'accorde si bien avec ce que nous savons de Bernard qu'elle est vraisemblable.

Il épousait bientôt Senorita Morales, qui lui donnait cinq enfants : 1^o Antoine-James, toujours connu comme Mandeville (né en 1811, mort en 1890), épousa Sophronice Claiborne ; 2^o Rosa (née en 1813) épousa Saintmanat ; 3^o Angela (née en 1817) ; 4^o Armand, mort sans postérité ; 5^o Matilde (née en 1820).

La seconde M^{me} de Marigny était aussi hautaine que jolie ; elle regardait les Américains avec mépris. Une anecdote que je tiens d'un

de ses descendants montre la tournure de son esprit. Elle se promenait un jour sur la levée ; l'un des premiers bateaux à vapeur qui faisaient le service sur le Mississipi passait avec une large enseigne : « Postes des États-Unis ». Elle levait le nez et, indignée, disait à une amie : « Ces Américains sont vulgaires ; ils mettent leur nom partout. »

Les deux époux ne furent pas heureux. Vivre avec Bernard était difficile, car il avait les instincts du chat. Il revenait souvent à la maison avec un petit panier rempli d'œufs et de gâteaux et, toutes les fois que Madame lui en demandait la provenance, il répondait : « de Titine », l'une de ses nombreuses maîtresses. Et chaque fois que M^{me} Marigny lui faisait un reproche, Bernard répondait : « Madame, je veux vous informer que je possède au fond tous les vices d'un gentilhomme. » Cette réponse n'était pas faite pour lui gagner l'affection d'une Espagnole ultra-sensible. Mais, à cette époque on avait beaucoup de patience, et les deux époux continuèrent à vivre sous le même toit, aux deux extrémités de la maison.

Les succès politiques de Marigny compensaient dans une certaine mesure ses infidélités. En 1810 il était nommé alderman du Faubourg Marigny et élu à la House of Representatives of the Territory of Orleans ; en 1812, il devenait membre de la Convention chargée d'élaborer la première Constitution ; dans l'État de la Louisiane, proclamé la même année, il était élu membre de la House of Representatives.

Des heures lourdes d'histoire, comme les aimait Marigny, arrivaient. Au large de Barataria, près de l'embouchure du Mississipi, un brick armé anglais apparaissait en 1814 ; le grand canot amenait à terre le capitaine Lockyer et deux autres officiers de la marine anglaise. Ces messieurs attendaient Lafitte, le pirate connu, pour lui offrir 30.000 dollars en or et le grade de capitaine, s'il consentait à conduire une expédition anglaise par les passes secrètes et les bayous, qu'il connaissait si bien, jusqu'à la Nouvelle-Orléans.

Le rusé Lafitte envoyait à M. Blanc, représentant de la Législature, une lettre où il donnait le détail des offres anglaises, demandait conseil, et ajoutait : « J'ai pu ne pas payer les taxes à la douane ; néanmoins, je n'ai jamais cessé d'être un bon citoyen. » En même temps, Lafitte écrivait au gouverneur Claiborne pour lui offrir son aide dans la lutte contre les envahisseurs. Malheureusement pour lui, une expédition contre les pirates de Barataria se préparait alors. Au reçu de sa lettre, le gouverneur réunissait en conseil les officiers supérieurs, pour leur demander si l'on pouvait traiter avec des bandits. Leur réponse était négative ; seul, le général Villère

soutenait que, dans un moment critique, il fallait mettre à profit toutes les bonnes volontés. L'expédition, composée du schooner *Carolina* et de plusieurs canonnières, recevait l'ordre du départ et, après une bataille rangée avec les pirates, elle s'emparait de quelques vaisseaux et d'une grande quantité de butin. Lafitte réussissait à gagner la « côte allemande », comme on appelait cette partie du pays sur le Mississipi. Le gouverneur Claiborne mettait à prix la tête de Lafitte. Le joyeux pirate offrait une somme six fois plus forte à celui qui lui amènerait le gouverneur vivant ou mort. Un immense éclat de rire secouait la Louisiane.

L'attaque anglaise sur la Nouvelle-Orléans était imminente. Le peuple découragé avait peur. L'arrivée du général Jackson réconfortait la foule qui, dans les rues, chantait « Yankee doodle » et « la Marseillaise ».

Le général Jackson revenait de la Floride, où il avait rencontré l'intendant espagnol, Morales, beau-père de Marigny. Celui-ci avait donné au général une lettre d'introduction auprès de son gendre. Jackson, dès son arrivée, la faisait porter chez Marigny, et lui proposait d'établir chez lui son quartier général. Marigny répondait qu'il serait heureux de recevoir le vainqueur de la Floride et du colonel anglais Nicols, qui avait maltraité ses compatriotes à Pensacola et leur avait volé des esclaves. Et il donnait l'ordre de préparer un lunch digne de son hôte. A midi, le général n'était pas encore arrivé ; peu après, l'un de ses aides venait à cheval dire que le général Jackson avait changé d'idée et était descendu chez le Dr Kerr, Esplanade Street. Marigny, surpris, attribuait ce changement aux manœuvres de ses ennemis. Ils le haïssaient, pensait-il, parce qu'il avait toujours défendu les droits des Créoles, et qu'en 1812 il s'était opposé au changement du nom de Louisiane en celui de Jefferson : « On n'aurait plus dit dans le monde civilisé une belle Louisianaise, mais une Jeffersonienne », — chose impossible, — telle avait été la raison de son opposition.

Malgré l'affront que lui faisait le général Jackson, affront qu'il ressentait vivement parce qu'il avait averti ses amis des intentions du général, Marigny se rendit au quartier général pour présenter ses respects à Jackson. Le général l'accueillit très bien, mais, contrairement à son attente, ne le nomma pas membre de son état-major. Alors, Marigny furieux alla offrir ses services au gouverneur Claiborne.

Il fut nommé président du Comité de Défense de la House of Representatives ; et, comme il voyait clairement les services que pouvaient rendre Lafitte et ses pirates, à la première réunion du

Comité tenue en présence de Jackson, il proposa de les employer. Quelques années plus tard, Marigny écrivait¹ : « Je dis au général que, dans la proclamation qu'il avait lancée à Mobile, il avait annoncé son intention de ne pas accepter les services des habitants de Barataria, qu'il avait qualifiés de pirates. Le général se mettait en colère et rappelait au Comité que ces hommes étaient au ban des États-Unis ; il déclarait ne pas consentir à les enrôler sous le drapeau américain. »

Pour comprendre cette différence d'opinion, il faut savoir que les Créoles et les autres habitants de la Louisiane ne portaient pas sur Lafitte un jugement aussi sévère que le général Jackson et les Américains, qui étaient maîtres de l'État depuis peu. Pendant longtemps les pirates avaient vendu aux commerçants de la Nouvelle-Orléans les marchandises provenant du pillage à des prix ridiculement bas. Par ce genre d'affaires, Lafitte et son frère Pierre étaient en relations amicales avec les plus gros commerçants et avec les habitants de la ville. Il était très naturel, pour des hommes auxquels leur commerce avec Lafitte avait été profitable, de le regarder comme contrebandier et non comme pirate. En somme, les habitants de Barataria étaient jugés avec la bienveillance que nous avons pour nos modernes contrebandiers d'alcools.

Marigny, qui avait sur les pirates la même idée que les Créoles, pressait le général Jackson d'accepter leurs services, mais ne réussissait pas à le convaincre. « Je le quittai pour aller chez le juge Hall du tribunal des États-Unis, auquel je racontai ma conversation avec le général Jackson et sa décision touchant les habitants de Barataria. Le juge me dit qu'il allait prendre l'affaire en mains, puisqu'elle était de son ressort. Il me pria de présenter à la House of Representatives des résolutions dont le but était de faire demander au juge par la Législature de suspendre toute action criminelle contre ces hommes pendant quatre mois. Il ajouta : « Ces résolutions adoptées, j'ordonnerai à l'Attorney de district relevant des États-Unis de suspendre toute procédure contre eux ; et, si ces hommes nous aident avec bravoure et fidélité, je suis certain que le gouvernement des États-Unis leur pardonnera. Avant quatre mois, nous serons vainqueurs ou vaincus ; dans ce dernier cas, toutes relations entre eux et nous cesseront. » Je présentai ces résolutions à la Chambre basse qui les accepta et le Sénat les adopta à l'unanimité. Ces hommes se conduisirent avec bravoure pendant la guerre. Dominique You¹, Cadet

1. *Bernard de Marigny à ses concitoyens*, 1853. T. H.

2. La vie de Dominique You fut, dans la suite, aussi digne de respect qu'elle

Bouteille, les frères Lafitte, Gamby et Beluche équipaient et dirigeaient cinq des pièces d'artillerie employées pendant la campagne. »

Il y avait, dans la bataille de la Nouvelle-Orléans, trois Anglais contre un Américain. Sans la précision du tir des pirates, les Américains auraient pu être battus ; aussi, comme l'enrôlement de Lafitte et de ses hommes était dû à Marigny, une part du triomphe américain lui fut attribué.

Marigny resta plutôt dans l'inaction pendant la campagne ; c'est pourquoi, dans le récit qu'il fait de ces journées, il est passablement réservé, bien qu'il eût fait tout ce qui dépendait de lui. Après avoir accompagné la milice, il reprenait son siège à la Législature. Ce n'est pas par manque de bravoure que Bernard était resté en dehors de la bataille, mais par orgueil froissé ; il était le chef des Créoles, et le général Jackson n'avait pas accepté son hospitalité et ne l'avait pas nommé aide de camp.

Marigny était à peine entré dans la House of Representatives que de nouveaux ennuis surgissaient. Huit mille soldats anglais entraînés, sous le général Packenham, campaient à moins de dix milles de la ville. On ne pouvait leur opposer que 2.325 Américains, dont la plupart appartenaient à la milice et manquaient d'entraînement. De petits engagements avaient lieu. Les nerfs des habitants étaient tendus et des bruits alarmistes circulaient de tous les côtés. On chuchotait que si le général Jackson était battu, il brûlerait la Nouvelle-Orléans comme les Russes avaient brûlé Moscou. Une commission de membres appartenant à la Législature allait lui demander ses intentions. Le général répondait : « Si je savais que mes cheveux pussent connaître mes intentions, je les brûlerais. Néanmoins, Messieurs, vous pouvez dire à l'honorable corps auquel vous appartenez que, si je suis obligé de quitter la ville, leur session sera chaude¹. »

Le 28 décembre, les Sénateurs et les membres de la House of Representatives trouvaient les portes des salles fermées et gardées par des soldats. Une commission, composée de membres pris dans les deux chambres, allait le 30 chez le général Jackson pour lui demander

avait été jusque-là digne de mépris. You devint un citoyen estimé de la Nouvelle-Orléans, fut pendant quelques années Alderman, et à sa mort son cercueil fut accompagné par le cortège le plus imposant que l'on ait vu. Il repose dans le cimetière de Saint-Louis, n° 2. Voici son épitaphe :

Intrépide guerrier sur la terre et sur l'onde,
Il sut dans cent combats signaler sa valeur,
Et ce nouveau Bayard, sans reproche et sans peur,
Aurait pu sans trembler voir s'écrouler le monde.

1. *Histoire de la Louisiane* ; Bunner, p. 225.

la raison de cette mesure. On lui avait dit que l'Assemblée se disposait à livrer aux Anglais la ville et le territoire ; en conséquence, il avait ordonné au gouverneur d'ouvrir une enquête et de faire sauter la Législature si l'accusation était vraie.

Marigny pensera toujours que le maire Roffignac était l'auteur de ces rumeurs malveillantes, et le haïra jusqu'à la fin. Néanmoins, la grande fête organisée par la ville de la Nouvelle-Orléans pour célébrer la victoire du général Jackson sur les Anglais lui fera oublier un peu sa rancœur.

Le jour où le général Jackson entra en triomphateur dans la Nouvelle-Orléans, la foule garnissait les rues, les balcons et jusqu'aux toits. Sur la place d'Armes, un arc de triomphe monté sur six colonnes ; de chaque côté, deux belles jeunes filles représentaient l'une la Justice et l'autre la Liberté ; puis, entre l'arc de triomphe et l'église, d'autres belles jeunes femmes représentaient les États et territoires de l'Union. Le bataillon de Planché formait une avenue scintillante de baïonnettes ; les drapeaux s'agitaient, le canon tonnait. Jackson, en tenue d'apparat, s'arrêtait à l'arc de triomphe pour y recevoir la couronne du vainqueur, puis se dirigeait vers la cathédrale Saint-Louis, où l'attendait l'abbé Duburg entouré de tout son clergé. Le vénérable prêtre lui adressait quelques mots de bienvenue, auxquels le général répondait, et tous entraient dans la cathédrale pour assister à une messe solennelle en l'honneur de la victoire.

Marigny était là... La Louisiane reprenait bientôt sa vie habituelle et Marigny poursuivait des desseins pacifiques. Il améliorerait sa plantation de Fontainebleau et, pour appeler ses esclaves au travail, commandait la plus grosse cloche que l'État ait jamais connue. Au moment où tout était prêt pour la coulée, Marigny arrivait, suivi d'esclaves qui portaient des sacs contenant 1.000 pesos en argent et, sur son ordre, vidaient leurs sacs dans le métal en fusion pour en rendre le timbre plus clair. La cloche était enfin installée et on entendait sa voix harmonieuse de l'autre côté du lac, à la Nouvelle-Orléans, à vingt milles de distance. C'était une œuvre d'art, portant 23 étoiles au sommet, avec, un peu en dessous, 23 aigles américaines en relief et l'inscription également en relief : « J'appartiens à M. Bernard Marigny. » On raconte une légende à son sujet : le matin où le président Lincoln rendait publique sa proclamation pour l'affranchissement des esclaves, la cloche sonnait un coup, tombait et se brisait sur le sol. Le fait est que la vieille cloche a une longue fente. Elle est maintenant au Cabildo à la Nouvelle-Orléans.

Une existence paisible sur sa plantation ne suffisait pas à Marigny : la ville lui manquait. Bientôt il revenait à la Nouvelle-Orléans et

reprenait sa vie joyeuse. Rencontrait-il un ami, il lui disait en plaisantant : « Oh mais, mon ami, vous avez des grands pieds, vos souliers sont seize. » — « Comment ? » — « Ils sont treize et trois (très étroits). » Une autre fois, il passait par hasard devant la maison d'une femme avec laquelle il avait eu une discussion ; ce n'était pas « une femme comme il faut, mais comme il en faut ». A la vue de Marigny, elle s'écria : « Bonjour ma dispute », et Marigny répondit d'un ton jovial : « Bonjour ma querelle ».

Il n'aimait pas à être plaisanté ; mais il se plaisait à taquiner les autres. Charles Tessier, son ami intime, fatigué de se voir poursuivi au bal, au club, ou ailleurs par les traits facétieux de Marigny, le pria de ne plus l'agacer ainsi. Quelques jours plus tard, les deux amis se rencontraient à une soirée, et Marigny attaquait encore Charles Tessier. Tessier devenait livide de colère et, le lendemain, envoyait ses témoins à Marigny. Au jour fixé, les deux adversaires étaient en face l'un de l'autre, avec leurs pistolets chargés en main. Juste avant le signal, Marigny laissait tomber son arme, se tordait les mains et disait cette phrase qui avait tant agacé Charles Tessier : « Que je vous adore ! » puis, cette fois, il ajoutait : « Je ne puis consentir à faire un cadavre de ce beau Tessier ! » Tessier ne pouvait s'empêcher de rire, et les deux hommes tombaient dans les bras l'un de l'autre. Le duel était fini.

Ce petit travers ne détournait pas Marigny des choses plus sérieuses. Créole, il était le défenseur attitré des Créoles. Le Code Napoléon, en usage à la Louisiane, reconnaissait la valeur des conseils de famille et de leurs décisions, quand, une fois écrites, elles étaient authentiquées par un notaire, tout comme si elles fussent émanées d'un tribunal. La Cour suprême de la Louisiane donnait le coup de grâce à cette pratique quand, en 1822, dans le procès Tregues, elle déclarait nuls et sans effet les procès-verbaux des conseils de famille écrits en français. L'insulte était vivement ressentie par les Créoles qui, à cette époque, parlaient mal ou pas du tout l'anglais. Marigny, alors sénateur d'État, fulminait contre l'iniquité d'une telle décision, et demandait le vote d'une loi qui assimilât les procès-verbaux des conseils de famille écrits en français à ceux écrits en anglais. Il obtenait le vote du French Bill et devenait le héros des Créoles.

Peu après, il emmenait sa fille malade à Paris, pour y consulter des spécialistes. La veille de son départ, il publiait dans la *Louisiana Gazette* une lettre ouverte signée : « Good Evening ». Il y attaquait son vieil ennemi, le maire Roffignac, qui sollicitait le renouvellement de son mandat et l'accusait de sacrifier les intérêts des Créoles qui

résidaient au Vieux Carré et au Faubourg Marigny aux intérêts des Américains qui habitaient au-dessus de Canal Street.

Le 6 mai 1822, le lendemain de son départ, le même journal publiait une réponse signée : « Good Wind », dont un exemplaire était envoyé à Marigny. Sa lecture le mettait dans une telle fureur qu'il composait immédiatement un petit livre de 129 pages pour se défendre et attaquer Roffignac et Pierre Cherbonnier, auquel il attribuait la paternité de la lettre signée « Good Wind ». Il racontait avec humour la visite que Roffignac fit au général Jackson, avec une députation d'aldermen, sous une pluie torrentielle. Les visiteurs, à pied, arrivèrent mouillés jusqu'aux os et crottés jusqu'à la ceinture. Au général Jackson qui lui exprimait ses regrets, Roffignac répondit : « Général, le soleil ne brille jamais mieux que quand Votre Excellence est parmi nous. » Bernard stigmatisait cette remarque, qu'il qualifiait « d'eau bénite de cour ».

Cette brochure, *Mémoire de Bernard Marigny*, adressée à ses concitoyens, était imprimée à Paris et envoyée à la Nouvelle-Orléans pour être distribuée à ses amis. Elle contient beaucoup de renseignements intéressants sur la lutte entre Créoles et Américains, et fournit le meilleur exposé que je connaisse du point de vue créole. Le style en est vif et spirituel. Marigny répond aux attaques de son détracteur et rappelle à ses concitoyens les services qu'il leur a rendus. Il reproduit in-extenso ses deux discours devant le Sénat dans le fameux procès sur la batture. Il y défendait les droits du public sur un lambeau de terre formé par le fleuve dans la partie basse de la ville, et qui était réclamé par les héritiers d'un certain Gravier. Marigny, pour appuyer ses dires, avait fourni à la ville de vieilles cartes et des documents ; et la ville avait gagné. Les demandeurs battus intentaient un procès à Marigny, lui réclamant 100.000 dollars d'indemnité. Marigny se défendait lui-même et était acquitté par le jury unanime.

A son retour de France, Marigny servait encore son pays dans la House of Representatives de l'État, et avait une altercation plutôt amusante avec le représentant de la Catahoula Parish, ex-forgeron nommé Humble et connu comme le « géant de Géorgie ». parce qu'il était né dans cet État et mesurait sept pieds de haut. Au cours d'une discussion, il faisait des remarques qui déplaisaient à Marigny et Marigny lui envoyait ses témoins. Humble refusait de se battre, parce qu'il offrait une cible deux fois aussi étendue que Marigny. Les témoins de ce dernier faisaient remarquer au représentant de Catahoula qu'un gentilhomme ne pouvait pas se dérober à une provocation en duel ; ce à quoi il répondait qu'il n'était point gentilhomme,

mais forgeron. Ses conseillers lui faisaient remarquer qu'il avait le choix des armes. Il disait alors : « Très bien, j'accepte, mais le duel aura lieu dans le lac Pontchartrain par six pieds d'eau et aux marteaux de forge. » Marigny, vivement amusé par ce choix, retirait sa provocation. Mais beaucoup d'autres duels dans lesquels il fut engagé ne s'arrangèrent pas aussi facilement.

Marigny était toujours généreux, même envers ses ennemis. Il le montra particulièrement lors de la candidature du général Jackson contre Adams à la Présidence en 1824. Marigny, oubliant les attaques de Jackson au moment de la bataille de la Nouvelle-Orléans, épousa la cause de Jackson et écrivit une brochure pour défendre son candidat. P.-K. Wagner la traduisit en anglais et elle circula dans toute l'Union.

Lafayette, au cours de sa dernière visite aux États-Unis, vint à la Nouvelle-Orléans en 1825. De bon matin, le jour de l'arrivée, Marigny se rendait au champ de bataille de Chalmette ; cependant le canon annonçait que *le Natchez*, qui portait l'hôte distingué, remontait la rivière. Marigny atteignait la plantation Mountgomery, qui domine la levée et y trouvait les fonctionnaires de la Cité et de l'État, plus un groupe de trente dames et de trente messieurs, qui attendaient le moment de saluer le Marquis. Marigny se dépensait en compliments aux dames, et celles-ci le priaient de présenter à Lafayette le salut des dames de la Louisiane, car en ces jours les dames ne pouvaient sans déroger faire un discours en public. *Le Natchez* n'était en vue qu'à deux heures de l'après-midi. Le Marquis, jadis bel homme, mais à présent une ruine, débarqua au milieu des hourrahs, appuyé sur les bras de M. Duplantier et du général Villeré. Le premier enthousiasme passé, les discours du maire et du gouverneur achevés, Marigny s'approcha de Lafayette, qui était une vieille connaissance et, reculant un peu, lui adressa un discours de bienvenue assez ampoulé¹.

Le Marquis montait dans un landeau attelé de six chevaux vigoureux gris fer et partait pour la Nouvelle-Orléans, suivi par une troupe de cavaliers et une longue file de voitures où avaient pris place les fonctionnaires, les messieurs et les dames venus à sa rencontre. Les soldats en ligne le long des rues présentaient les armes ; les cloches sonnaient, le canon tonnait, le peuple acclamait ; sur la place d'Armes, la voiture s'arrêta et le Marquis en descendit, le bien-aimé Père Antoine et tous les membres du clergé, ainsi que les délégations officielles de l'État et de la ville, le saluèrent. Il passa à

1. On trouve ce discours, ainsi que tous les autres, et un récit complet de la visite de Lafayette dans une brochure anonyme : « Visite du général Lafayette à la Louisiane », Nouvelle-Orléans, 1825. T.

piéd sous un arc de triomphe élevé en son honneur. Des discours furent prononcés. « L'hôte de la nation » se rendit alors au Cabildo. Durant les trois jours de sa visite, Lafayette répondit à seize discours de bienvenue. On eût dit que tous les fonctionnaires, sauf l'attrapeur de chiens, avaient le droit de faire un discours.

Les militaires réclamaient une revue. Lafayette quittait alors la salle, allait au balcon et voyait le défilé de la Légion louisianaise : les Voltigeurs, les Union-Guards, les Chasseurs, les Gardes d'Orléans, les Lafayette Guards, les Carabiniers, et cent braves Choctaw, en tenue de guerre, avec tatouages et plumes, marchant en file indienne. Ils avaient fait la guerre Seminole en Floride et avaient attendu un mois, campés hors de la ville, pour voir « le grand guerrier, le frère du grand-père Washington ».

Marigny était là. Il assistait à toutes les représentations théâtrales, il entendait la foule crier : « Vivent Lafayette et la Liberté ». Il allait au bal donné au Théâtre d'Orléans, auquel huit cents personnes prenaient part, les femmes dans leurs toilettes les plus élégantes. Il se promenait dans les rues d'une ville ivre de joie. Il faisait une visite à son vieil ami Lafayette au Cabildo. Le Marquis le recevait à bras ouverts et lui rendait sa visite.

« Cette démarche de sa part », disait Marigny¹, « prouve que Lafayette était reconnaissant de ce que je lui avais suggéré, alors que j'étais à Paris, de visiter les Etats-Unis. Je puis me vanter de l'avoir déterminé à combler les désirs du peuple américain, qui désirait voir l'ami de Washington. »

Jackson se présentait une fois encore à la Présidence en 1827. Marigny était son plus chaud partisan et publiait, le 7 octobre, une longue brochure, signée « un Créole », pour recommander son élection.

Etienne Mazureau, partisan d'Adams, attaquait l'écrit de Marigny dans l'*Argus* du 9 octobre. L'article était signé : « Citoyen Naturalisé. » Mazureau était un Français naturalisé qui avait occupé de hautes fonctions dans l'Etat : sénateur, représentant, puis avocat général très réputé.

Marigny, piqué au vif, répliquait, le 14 octobre, par une autre brochure, signée comme la première « Un Créole ». Après quelques pages consacrées à la campagne présidentielle, il récapitulait ses actes et attaquait violemment Mazureau, auquel il reprochait d'écrire un français incorrect et d'avoir débuté à la Louisiane comme maître de danse.

1. *Marigny à ses concitoyens*, N. O., 1853 : 14.

L'homme de loi, blessé dans son amour-propre, répondait par une brochure de trente-huit pages, signée de son nom, pour réfuter les arguments politiques de Marigny, et prouver qu'il n'avait point été maître de danse, mais qu'il avait reçu une bonne éducation.

Marigny, sous la même signature « Un Créole », lui répondait par une autre brochure. Il reprenait ses premières attaques, les développait, y ajoutait quelques histoires scabreuses, peu flatteuses pour Mazureau. L'une d'elles donne la clé de leur inimitié. Une dame qui désirait donner une tragédie sur la scène avec des amateurs, avait demandé à Marigny d'aller trouver Mazureau, arrivé depuis peu à la Nouvelle-Orléans, pour le prier d'accepter un rôle. *Mahomet* était la pièce choisie : Mazureau devait figurer Zopire, et Marigny, Phanor. A la seconde représentation, Marigny, farceur invétéré, qui devait recevoir dans ses bras Mazureau frappé d'un coup de poignard et mourant, faisait un pas de côté et le laissait choir sur la scène. Voici comment Marigny relate le fait : « Au moment où vous receviez le coup de poignard du parricide, Séide, et que vous deviez tomber dans mes bras trop faibles pour vous supporter :

Vous fûtes écrasé, Seigneur,
Sous le poids de votre grandeur. »

Les assistants pensaient que Mazureau s'était rompu le dos. Il se relevait néanmoins, mais une rixe éclatait entre les deux hommes, si bien qu'il fallait baisser le rideau.

Cette brochure de Marigny est le dernier coup de canon dans la bataille, car je n'ai pu en trouver d'autres.

Ces écrits polémiques éclairent la situation politique à la Louisiane pendant la campagne Jackson-Adams. Ils offrent une lecture amusante, à cause de la violence de leurs attaques et de l'orgueil incroyable de leurs auteurs, qui se complaisent à glorifier leurs propres personnes.

La même année, le général Jackson et sa femme, le général et M^{me} Carrol, le général Houston, le gouverneur du Tennessee faisaient une tournée politique dans le pays ; ils venaient à la Nouvelle-Orléans et étaient reçus par de Marigny, « alors en état de les recevoir comme ils le méritaient ».

Il ne devait plus rester longtemps dans cette situation brillante. Réceptions, pertes de jeu, dépenses politiques, gaspillages, puisque, dit-on, il allumait souvent son cigare avec un billet de cinq dollars, de plus, aucune entente des affaires et un mépris absolu pour le gain qu'il considérait comme indigne de lui, tout devait l'amener à vendre

une grande partie de ses propriétés de Mandeville, afin de liquider les dettes dans lesquelles il s'était enfoncé.

A cette époque, deux hommes remarquables combinaient leurs efforts pour l'amélioration de la Nouvelle-Orléans : Samuel J. Peters, riche marchand et banquier, venu pauvre du Canada en Louisiane, et son associé James H. Caldwell, ex-comédien anglais. La Nouvelle-Orléans doit à ce dernier une grande reconnaissance, car c'est lui qui éclaira la ville avec le gaz et qui, en 1822, bâtit le Camp Street Theatre, le premier théâtre pour la représentation de pièces anglaises. Ces deux hommes concevaient le dessein d'acheter le grand terrain que Marigny possédait encore dans le Faubourg-Marigny, en-dessous du Vieux-Carré, entre les rues Esplanade et Espagne. Le fleuve faisait un coude en cet endroit, était profond près de la levée, et on pouvait sans grands frais y élever des docks. Ils projetaient d'y ériger de grands magasins, des presses à coton, un hôtel de première classe sur Elysian Fields, au terminus de la voie ferrée de Pontchartrain, un grand théâtre, une usine à gaz et un château d'eau. Après quelques mois de pourparlers, ils faisaient une offre si généreuse que Marigny acceptait. Le jour de la signature arrivé, les parties étaient là, sauf M^{me} Marigny qui devait également signer. Après une longue attente, Peters, convaincu que Marigny avait empêché sa femme de venir, se mettait en colère et montrait le poing à Marigny en disant : « Grand Dieu, faut-il donc que je vive pour voir l'herbe pousser dans les rues de votre vieux faubourg ! »

L'avenir devait réaliser la prédiction de Peters. Les deux associés achetaient une propriété au-dessus de Canal Street dans le Faubourg Sainte-Marie, et réalisaient là leurs plans. Peu à peu, le commerce se retirait du Vieux Carré et se concentrait dans le nouveau quartier. C'est ainsi que la non-venue de M^{me} Marigny dans le cabinet du notaire avait fait perdre aux Créoles, possesseurs de terrains dans le Vieux-Carré, plusieurs millions de dollars. Personnellement, je suis porté à croire qu'il ne faut pas imputer à Marigny l'absence de sa femme. Elle avait un tempérament espagnol et avait beaucoup souffert de l'inconduite scandaleuse de son mari. C'est pour cette raison, je suppose, qu'elle ne voulut point signer, et son mari ne put l'y contraindre.

Marigny essaya alors de vendre par lots le terrain qui lui restait, mais il n'y réussit pas ; la ville s'agrandissait seulement dans le quartier américain. Peu à peu, les frais et impôts mangeaient la terre et Marigny se trouvait dans une situation de fortune très précaire.

Louis-Philippe était monté sur le trône de France. Dans sa détresse, Marigny se rappela les sommes d'argent que son père lui avait pré-

tées quand il était venu en Louisiane. Dans l'espoir d'en obtenir un remboursement au moins partiel, Marigny faisait voile vers la France, accompagné de son fils aîné Mandeville et du jeune Clairborne, dont le père avait été le premier gouverneur américain de la Louisiane.

Sa Majesté les recevait avec cordialité, les logeait aux Tuileries et les invitait à sa table. Mais, quand Bernard abordait le sujet de ses besoins d'argent, Louis-Philippe, qui était devenu dans sa vieillesse aussi ladre que Bernard avait été prodigue dans sa jeunesse, restait froid et refusait toute assistance financière ; mais, comme cela ne lui coûtait rien, il offrait à Marigny le titre de marquis.

Bernard se mettait en colère et remerciait sa majesté en déclinant son offre ; il faisait remarquer, dit-on, que les Marigny étaient marquis à une époque où il n'y avait pas encore de Bourbons.

— « Que puis-je faire alors pour vous ? demanda le roi.

— « Laissez-moi regagner mon foyer avec ma tête sur les épaules », répliqua Marigny, qui rappelait ainsi avec malice l'acte déshonorant du père de Louis-Philippe, qui avait voté la mort de Louis XVI.

Les relations entre Marigny et le roi devenaient tendues. Enfin un compromis était trouvé : le jeune Mandeville Marigny était envoyé à Saint Cyr, et le roi s'engageait à le faire avancer rapidement dès qu'il aurait ses premiers galons. Cet incident donnait lieu à l'histoire, souvent répétée, mais sans fondement, que Louis-Philippe était le parrain de Mandeville Marigny. Le roi tenait parole et, peu après sa sortie de l'école, le nommait colonel de sa garde. Le jeune Louisianais n'occupait pas longtemps ce poste, car il était très épris de Miss Claiborne, la sœur de l'ami qui l'avait accompagné. Il donnait sa démission et regagnait la Nouvelle-Orléans pour épouser Miss Claiborne, malgré sa famille.

Bernard Marigny était revenu aux Etats-Unis peu de temps après avoir conclu les arrangements touchant l'avenir de son fils. Sa situation de fortune devenait de plus en plus précaire. En 1839, sur le point de partir à l'étranger une fois de plus, il ordonnait de faire une estimation de ses biens. De son père il avait hérité 4 millions de pesos ; que lui en restait-il ?

« Ma fortune¹ était évaluée en 1839, 915.000 dollars ; mes dettes se montaient à 320.000 dollars, dont 280.000 dollars à la Citizen's Bank, où j'étais actionnaire pour 500.000 dollars. A mon retour de France, je fus obligé de payer des intérêts et des endos, et ma dette atteignit la somme de 420.000 dollars portant intérêts. Elle était lourde. Dans mon actif figurait une somme de 100 000 dollars repré-

1. *Bernard Marigny à ses concitoyens*, N.-O., 1853 : 11.

sentant la valeur d'une partie de la propriété qui n'avait pas été améliorée et qui ne rapportait rien. J'escomptais un bénéfice de 90.000 dollars provenant de mes actions dans la Citizen's Bank ; car en 1839 le dividende était de 18 p. 100. En 1842 la Citizen's Bank, en même temps que d'autres institutions, cessait ses paiements en espèces. Il faut excepter the Union, the Louisiana, the State, the Mechanics and Traders' Bank et, je crois, la Carrolton Bank ; mais ces institutions furent forcées de diminuer l'escompte et de retirer de l'argent de la circulation. Banqueroutes et faillites, qui en étaient la conséquence, s'élevèrent à 150.000.000 de dollars ; les biens fonciers et les esclaves perdirent 50 p. 100 de leur valeur et les dividendes disparurent. Ma dette restait la même et les intérêts s'accumulaient ; à partir de ce jour j'étais presque ruiné.

« En 1845, dans l'espoir de rétablir ma fortune en réalisant tout mon avoir, je demandai une prolongation d'échéance. Je possédais une plantation de canne à sucre sur la paroisse de Plaquemines et une briqueterie au delà du lac. Pour mettre en valeur cette plantation, des canaux, de nouveaux bâtiments, un nouvel appareil pour le raffinage du sucre étaient nécessaires. Je prélevai sur la récolte de quoi couvrir les frais de ces améliorations ; mais tout fut détruit, d'abord par la crevasse Fortier, puis par la crevasse Gardanne en 1851 ; ajoutez à cela la mévente des briques et la baisse du sucre qui ne valait plus que 2 cents et demi à 3 cents. A cette même date, la Citizen's Bank me signifiait la vente de mes deux propriétés (plantation de canne à sucre et briqueterie) pour empêcher la saisie. J'acceptai ce sacrifice ; mais, naturellement, la Citizen's Bank recevait tout l'argent provenant de cette vente. »

Marigny s'occupait toujours de politique. En 1845 une seconde Assemblée Constituante était convoquée ; il en faisait partie. On essayait de faire voter une loi pour empêcher tout individu qui ne serait pas né aux États-Unis d'être nommé gouverneur de la Louisiane. Bernard attaquait vigoureusement ce projet, et, appuyé par Pierre Soulé, il le ruinait avec ce cri de guerre : « Droits politiques égaux pour les citoyens naturalisés et indigènes. » En reconnaissance du service rendu, on lui décernait une médaille d'or portant son effigie sur une face et sur l'autre ces mots : « Les citoyens naturalisés à Bernard Marigny. » Elle lui fut offerte par Capdevielle et James H. Caldwell, qui avaient oublié sans doute leur vieille rancune.

Marigny réussissait à empêcher une loi qui tendait à priver des droits civiques tout individu convaincu d'avoir pris part à un duel.

En 1845 le nombre des Américains à la Louisiane dépassait le nombre des habitants de descendance française ou espagnole ; c'est

pourquoi il devenait nécessaire de sauvegarder l'emploi de la langue française dans la Législature. Marigny faisait tous ses discours en français. Après une lutte très vive, il réussit à obtenir l'incorporation dans la nouvelle constitution d'une clause selon laquelle un membre de l'Assemblée pourrait parler à la Chambre ou au Sénat aussi bien en français qu'en anglais ; un interprète devait assister à toutes les séances, et la connaissance des deux langues était exigée du secrétaire du Sénat et du greffier de la Chambre des Représentants.

Bien plus, il jouait le rôle d'agent diplomatique volontaire pour son pays et lui rendait ainsi d'immenses services. Les Etats-Unis demandaient à la France une indemnité de 20.000.000 de francs pour les dommages causés à leur marine marchande en 1838. La France refusait de verser cette somme : les rapports entre les deux nations se tendaient au point de faire craindre une guerre. Marigny expliquait tout au long à Louis-Philippe et au général Valaze le point de vue américain et réussissait à arranger les choses. Quand il racontait cette histoire, il avait coutume de dire : « J'ai toujours été en bons termes avec ce monarque ; j'ai reçu de lui une lettre écrite dix jours avant sa mort. » Il écrivait aussi une longue lettre au Président Jackson, qui suivait son conseil et réglait au mieux les difficultés entre les deux nations.

Son intervention devenait nécessaire dans une autre circonstance ; voici le récit qu'il nous donne d'une conversation avec Louis-Philippe¹ : « En septembre 1839, j'étais à Paris : on discutait dans le cabinet français sur la reconnaissance de l'indépendance du Texas. Louis-Philippe, homme de grande expérience, mettait en doute l'opportunité de cette mesure ; il croyait que son chargé d'affaires au Texas, dans le désir d'unir son nom à cette reconnaissance, avait exagéré les richesses du pays et la capacité des habitants du Texas à maintenir leur indépendance contre le Mexique avec ses huit millions d'habitants. Pour ces raisons, il ajournait la décision sur cette question. Les choses en étaient là lors de mon arrivée à Paris. L'un des aides du roi venait m'inviter à me rendre à la Cour. Après le dîner, tous les invités, sauf les Ministres, se retiraient et Louis-Philippe me parlait en ces termes : « Croyez-vous, mon cher Bernard, les habitants du Texas en état de repousser une invasion des Mexicains ? Car une grande puissance, avant de reconnaître l'indépendance d'un peuple, doit s'assurer qu'il est capable de se défendre

1. *Bernard Marigny à ses concitoyens*, 1853 : 5. Le texte français de cette brochure porte la date de 1837.

lui-même. » — « Votre Majesté, dis-je, mieux que quiconque, peut trancher le cas. Vous avez parcouru l'Ohio et le Mississipi, il y a déjà plus de quarante ans. A cette date, ces immenses territoires ne comptaient guère plus de deux cent mille âmes, mais aujourd'hui, leur population atteint le chiffre de cinq millions. Les hostilités entre les Mexicains et les habitants du Texas ont cessé depuis six ou sept ans. Si la guerre éclatait de nouveau, tous les colons des vallées du Mississipi et de l'Ohio prendraient les armes : 30.000 hommes se joindraient aux habitants du Texas, et non seulement les Mexicains seraient battus, mais les Texo-Américains envahiraient le Mexique. » — « Ce que vous dites paraît raisonnable et probable », répondit Louis-Philippe. A partir de ce moment, la France reconnut le Texas comme nation indépendante et libre. »

Bernard Marigny n'avait pas de fausse modestie. Après avoir signalé un autre service rendu à son pays en matière internationale, il résume ainsi ses efforts pour la patrie : « C'est de cette manière qu'un homme d'expérience peut être de quelque utilité à son pays ; et qu'il peut supporter de s'entendre appeler « *old foggy* » (*sic*), quand il peut dire : J'ai aidé à placer le drapeau de la démocratie dans les mains d'Andrew Jackson ; j'ai coopéré au développement des principes démocratiques en Louisiane ; j'ai joué un rôle actif dans le règlement des 20.000.000 de francs que la France devait aux Etats-Unis ; j'ai travaillé à l'extension des frontières du Texas (jadis partie de la Louisiane française) ; j'ai sauvé la langue française de la proscription dont elle était menacée. »

En 1831, on changeait le nom de place d'Armes en celui de Jackson Square et on élevait au milieu une statue équestre du général. A l'inauguration, Bernard Marigny prononça le discours ; il devait être très long, car un journal qui fait le récit de la cérémonie écrit : « A l'heure où nous mettons sous presse, M. Marigny parle encore. »

Au moment de sa ruine, les vieux amis de Marigny l'avaient nommé Registrar of Conveyances, petite fonction qui lui rapportait un salaire suffisant pour l'empêcher de tomber dans le besoin. En 1853, on essaya de faire modifier la loi, afin de lui retirer cette fonction et de la donner à un politicien plus jeune. Cette manœuvre amena le vieux gentilhomme à publier une brochure en français, avec traduction en anglais, qui constitue l'un des documents les plus émouvants que je connaisse. Le titre de la brochure est : *Bernard Marigny à ses concitoyens*. Il commence par dire qu'il a été l'objet de nombreuses calomnies, qu'on l'a appelé *old foggy* (*sic*) et qu'il est forcé de rendre publiques les actions de sa vie. Il donne, *in*

extenso, un sommaire des services rendus à son pays, les détails sur la manière dont il a perdu sa fortune, et achève par cette note pathétique : « J'ai soixante-dix ans, je suis sans ressources. Je ne sais pas le sort qui m'attend ; quelque dur qu'il soit, je le porterai avec courage et résignation. Cela me console de penser que cette brochure prouvera que ma vie a été utile à mes concitoyens et à mon pays. »

Mais les ennemis de Bernard l'emportaient et lui enlevaient son poste. Sans perdre courage, il se mettait à préparer une brève histoire : « Réflexions sur la Politique étrangère des Etats-Unis » qui, pensait-il, lui rapporterait un peu d'argent. Il en publiait deux éditions en 1854, une en français et l'autre en anglais. Le Sénat et la Chambre des Représentants votaient l'achat de 1.000 exemplaires à 1 dollar de l'ouvrage fait par leur vieux collègue sur « l'Histoire Politique des Etats-Unis. »

C'était un acte de charité ; néanmoins, la petite histoire contenait de bonnes choses. Elle donnait un aperçu clair et concis des raisons embrouillées qui avaient amené la France à céder la Louisiane à l'Espagne, et l'Espagne à la céder de nouveau à la France, puis enfin la France à la vendre aux Etats-Unis. C'était le récit d'un homme qui avait vécu sous les trois régimes, assisté aux deux dernières cessions, et qui connaissait les mobiles des hommes d'Etat dans les trois grandes nations.

Dans les années 1850 naissait un troisième parti politique, connu officiellement sous le nom de Parti Américain, mais surnommé le Know Nothing, parce qu'il avait vu le jour dans une organisation secrète dont les membres répondaient toujours : « Know Nothing » quand on les questionnait sur ce parti. Son but était de briser la puissance politique des citoyens naturalisés et de l'église catholique romaine, bien que ce dernier objet restât caché pour un temps.

Au cours de la campagne de 1855, Marigny fit des discours sur le Know Nothing dans les paroisses de langue française. Le *Meschacébé* du 28 octobre 1855, sous le titre : « M. Bernard Marigny, chevalier de Mandeville » nous a conservé l'un d'eux : « Le parti américain est, dit-on, l'ennemi du catholicisme et des étrangers. Faites-moi le plaisir de n'en rien croire. Il est ridicule de dire une pareille chose, quand moi, Bernard Marigny de Mandeville, fils du chevalier de Saint-Louis, qui vint en Louisiane à bord du même navire que le chevalier d'Arensbourg, me déclare le défenseur du Know-Nothingisme.

« J'ai une médaille qui m'a été offerte par les étrangers, j'ai été l'ami intime du roi Louis-Philippe ;...

« Si, mes frères, le parti américain est anti-catholique, ce que je ne puis croire encore, puisque je le défends, ne craignez rien ; vous

pouvez compter sur Bernard Marigny et la France ! Car la France n'a cédé la Louisiane aux Etats-Unis qu'à condition que nulle atteinte ne serait portée à la liberté des cultes.

« Si le parti américain attaque notre religion, malheur à lui, car moi, la France et vous, nous lui donnerons une leçon dont il se souviendra.

« Oui, messieurs, moi, Bernard Marigny, si je croyais nos églises catholiques en danger, j'irais au palais des Tuileries dire à l'empereur Napoléon : Sire, les Know-Nothings violent l'acte de cession faite par votre magnanime oncle, donnez-moi 100.000 zouaves pour défendre le catholicisme.

« Et l'empereur Napoléon se ferait un plaisir de m'accorder ce que je lui demanderais. »

Puis, après avoir débité quelques phrases du même genre, le vieux gentilhomme s'évanouissait. On lui jetait un verre d'eau à la figure, il reprenait ses sens et ajoutait : « N'était-ce pas sublime ! C'est le plus magnifique discours de toute la campagne. »

Marigny avançait en âge. Il menait une existence qui contrastait parfaitement avec le train de vie qu'il avait mené jadis. Une troupe d'esclaves l'avaient servi dans un palais : Malvina, une vieille négresse, s'occupait de lui dans une humble maison. Il lui arrivait parfois d'avoir des absences et de sortir dans les rues en robe de chambre. Si quelque ami ou parent l'invitait à rentrer chez lui pour finir sa toilette, il répondait toujours : « Mais c'est fait de cashmire des Indes, et aussi je voudrais vous informer que je suis Bernard de Marigny. »

Ses plaisirs étaient simples. Il aimait à se promener à travers les rues de la ville qu'il avait vue grandir. Dans les omnibus et les tramways, tous les receveurs, qui le connaissaient, refusaient l'argent de son voyage. Il passait ses soirées chez les Clairborne dans Dauphine Street, en face de Washington Park. Il arrivait à sept heures et restait jusqu'au moment où la cloche du couvre-feu invitait à neuf heures les esclaves et les gens de rien à quitter les rues.

Il parlait volontiers dans ces petites réunions de famille et se montrait toujours plein d'esprit et de gaieté. Il aimait à déclamer certains morceaux, car, dans ses séjours à Paris, il avait pris des leçons de diction chez Talma. Il avait toujours à la main sa canne et un morceau de tabac à chiquer, long d'environ trois pouces. Quand il déclamait, il suspendait sa canne à son bras gauche et tenait son morceau de tabac dans la main gauche. Un soir, où il s'était surpassé, une dame l'applaudit en disant : « Très bien, très bien, c'est dit avec

chique (chic) ». Marigny s'inclina devant elle et fit : « C'est répondu avec esprit. »

Marigny était un beau vieillard, aux traits accusés, le visage orné d'une moustache, d'une longue barbe blanche et de cheveux blancs, dont une boucle tombait sur son front large et haut. Il portait toujours redingote noire et pantalons clairs.

Il allait parfois passer la soirée chez M^{me} Allain, dont le salon était fréquenté par tout le « haut monde » du Vieux-Carré. Le voyait-on paraître, quelqu'un disait : « Oh ! M. Marigny, désirez-vous une tasse de café noir ? Nous allons en chercher une, mais chantez-nous une chanson créole sans passer un vers. » Les chansons en patois nègre du vieux gentilhomme étaient connues pour leur indécence, nous l'avons déjà dit (Voir M^{me} Allain).

La Guerre civile ajoutait une expérience aux nombreuses expériences de Marigny, sans pouvoir le ruiner, puisqu'il l'était déjà.

Il était le point de mire de la ville où tout le monde le connaissait. Un soir, à quatre-vingt trois ans, il revenait à pied d'une visite chez les Claiborne ; en arrivant devant la porte de sa modeste maison, il trébuchait sur le décrotoir. Il tombait et la vieille Malvina le trouvait étendu sans connaissance. Il ne reprenait pas ses sens, et mourait le 4 février 1868.

Quelle mort prosaïque pour le dernier gentilhomme créole, pour le grand seigneur du Nouveau-Monde qui avait vécu l'histoire de la Louisiane, qui avait hébergé le marquis de Lafayette et tutoyé le roi de France ! On ne verra plus son pareil : les conditions qui produisaient de tels hommes ne reviendront plus. Le sang créole produira toujours des hommes distingués, mais ils seront de grands Américains et non plus des Créoles, car les deux races ont fusionné.

Bernard Marigny vivra toujours dans la mémoire des habitants de son Etat, figure fabuleuse, symbole de l'âge d'or de sa race, résumé de leurs qualités et de leurs défauts.

R. B. *Louisiana*, éditée par Alcée Fortier, Century Historical Association, 1914, vol. II, p. 137. *Memories of fifty years*, by Sparks, p. 448. *Memorial of the Marigny Family*, by J.-W. Cruzat, Pubs. of La. Hist. Soc. Vol. V, 1911. New Orleans American, Aug. 29. 1715. Disappearance of an old Memorial (the Marigny mansion) in *Times Democrat*, 15 novembre 1885.

1815. *Rapport du Comité d'Enquête* sur les mesures militaires exercées contre la Législature de l'Etat de la Louisiane le 28 décembre 1814, à la Nouvelle-Orléans. Imprimé par Roche frères. rue Royale, 1815. 21 × 13,2, pp. 80. Mazureau et Dent, membres du Sénat, Thomas, Marigny et

- Roffignac, membres de la Chambre des Représentants rédigèrent le rapport. — La. State Museum. 500 exemplaires en français et en anglais.
1822. *Mémoire de Bernard Marigny*, habitant de la Louisiane, adresse à ses concitoyens. A Paris, chez C.-J. Trouve, imprimeur-libraire, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 17. cm. 21,5 × 14, pp. 129. T. H.
1824. *Pamphlet in favor of Jackson for President*. Je ne puis certifier l'exactitude de ce titre, car je n'ai jamais vu la brochure. Tout ce que je sais est que dans *Bernard Marigny à ses concitoyens* 1835, il dit : « J'ai publié à cette époque (1824) une brochure en faveur du général Jackson ; elle fut traduite par P.-K. Wagner Esq, et fut lue dans toute l'Union. »
1827. *A pamphlet in favor of Jackson, signed « Un créole »*, publié le 7 octobre. Je n'en connais pas d'exemplaire, et la seule mention que j'en ai trouvée est dans la brochure de Marigny, *Réponse du Créole au dernier pamphlet du citoyen naturalisé*. N. O. 1827, p. 5. T.
1827. *Aux Electeurs de l'Etat de la Louisiane*. Réponse du Créole au citoyen naturalisé. Nouvelle-Orléans, 1827. cm. 23 × 15, pp. 13. T. — A l'encre au bas de la brochure : « Celui-ci aussi est le même qui réfute un écrit de M. Mazureau dans le journal l'Argus, qui est insignifiant. Jackson est celui qui sera président. R. A. ». Réponse à un article écrit pour attaquer la brochure ci-dessus mentionnée.
1827. *Aux Electeurs de l'Etat de la Louisiane*. Réponse du Créole au dernier pamphlet du citoyen naturalisé. Nouvelle-Orléans, 1827. cm. 23,2 × 14,8, pp. 23. T. Signé « Un créole ». Au bas on lit « Le Créole qui a signé ce pamphlet est M. B. Marigny en réfutation de celui signé Mazureau ».
1848. *Réflexions sur la campagne du général André Jackson en Louisiane, en 1814 et 1815*, par Bernard Marigny. Né à la Nouvelle-Orléans en 1785, membre du Comité de défense nommé par la Chambre des Représentants en 1814 ; président du Sénat de la Louisiane ; membre de la Convention qui érigea le territoire d'Orléans en État en 1812 ; et membre de la Convention de 1844 et 1845 qui donna une nouvelle Constitution à cet État. Nouvelle-Orléans, imprimerie de J. L. Sollée, rue de Chartres, n° 137, 1848. cm. 21,8 × 13,5, pp. 51. T. Dans le *Louisiana Historical Quarterly*, traduction de cette brochure par Miss Grace King. Vol. 6, n° 1, p. 61.
1853. *Bernard Marigny to his Fellow Citizens*. Sans page de titre, ni couverture. Daté du 15 mars 1853. Nouvelle-Orléans. Signé Bernard Marigny. cm. 22,2 × 13,5, pp. 15-1. T. H. Traduction de la brochure ci-dessous.
1853. *Bernard Marigny à ses Concitoyens*. Sans page de titre, sans couverture. Signée à la fin « Bernard Marigny ». Nouvelle-Orléans, 5 mars 1853. cm. 21 × 13, pp. 15-1. T.
1854. *Thoughts upon the Foreign Policy of the United States, from 1784 to the inauguration of the Franklyn Pierce* ; Statistics of Spain, of the Island of Cuba and C — New Orleans, Printed by J.-L. Sollée, 137 Chartres Street, 1854. cm. 24,4 × 14,5, pp. 82-1. H. Traduction de la brochure ci-dessous.
1854. *Réflexions sur la politique des Etats-Unis*, depuis 1784 jusqu'à l'avènement de Franklyn Pierce au pouvoir. Statistique de l'Espagne ; statistique de l'île de Cuba, etc. Nouvelle-Orléans, de l'imprimerie de J.-L. Sollée, 137, rue de Chartres, 1854. cm. 22,5 × 13,8, pp. 96. L. C.

Dans LOUISIANA GAZETTE.

Article contre la candidature de Roffignac à la mairie de la Nouvelle-Orléans. Signé « Good Evening » du 4 mai 1822.

Dans THE NATIONAL INTELLIGENCER.

Dans *Bernard Marigny à ses concitoyens*, Marigny dit qu'il fit un discours français dans une réunion au Banks Arcades à la Nouvelle-Orléans, et prouva par des documents que les limites de la Louisiane sous la domination française s'étendaient jusqu'au Rio-Grande ; et que ce discours fut traduit par P.-K. Wagner, Esq et publié dans le *National Intelligencer*. Probablement sous l'administration du président Polk, 1845-1849.

Dans le MESCHACÉBÉ.

M. Bernard Marigny, chevalier de Mandeville, 28 octobre 1855. Discours sur le *Know Nothing Party*.

MARTIN, juge FRANÇOIS-XAVIER (F.), 1762-1846.

Un vieillard, les yeux fermés, traînait sa marche pénible et lente dans Terpsichore Street à la Nouvelle-Orléans. Il se guidait en touchant de la main les murs des maisons et, toutes les fois que ses doigts rencontraient l'un de ces crochets en fer qui retiennent les persiennes, il le faisait tourner machinalement et d'une voix pleine de tristesse s'écriait : « Pauvre diable ! Pauvre diable ! »

Sa tête énorme était disproportionnée à son corps. Il y voyait si peu qu'il avait toujours une tache d'encre au bout de son nez aquilin, qu'il frottait sur son manuscrit en écrivant. Il paraissait très vieux. Il portait une cravate noire à moitié attachée, au-dessus de laquelle se montrait le bord sale d'un faux-col en toile. Ses vêtements étaient malpropres et rapiécés, déformés par de faux plis, et ils pendaient autour de son corps trapu comme les guenilles d'un épouvantail. Sans l'expression de force calme et de concentration que trahissaient ses traits ridés, on l'eût pris pour un chiffonnier.

Les passants ne faisaient pas attention à lui, ils le savaient trop myope et trop préoccupé pour les reconnaître. Un jour, après avoir hésité au tournant de la rue, il entra dans Bacchus Street et atteignait presque une maison petite et délabrée, à moitié chemin entre Melpomène et Terpsichore, quand un petit garçon, à la dérobée, tirait sur ses basques et prenait la fuite en riant, pour tomber dans les pattes d'un esclave noir qui revenait du marché un panier au bras. Le nègre saisissait l'enfant au collet et le secouait en disant : « Petit vaurien, ne fais pas cela à mon maître. Il peut te jeter en prison pour un an. Sais-tu à qui tu fais des niches ? C'est le juge François-Xavier Martin. » Il lâchait l'enfant, rejoignait son maître et l'aidait à monter les marches de la maison. Trois plaintes bachelées étaient l'unique réponse à l'aide qu'il avait reçue et, comme la porte

allait se refermer, le juge d'une voix rauque tonnait : « Tom, dis-moi, ai-je mangé aujourd'hui ? » — D'une voix douce, le nègre faisait : « Quelle question, Monsieur, perdez-vous la tête ? Ne vous souvenez-vous pas d'avoir mangé tout un canard ? »

Ce vieillard étrange, si distrait qu'il ne pouvait se rappeler s'il avait mangé, était né à Marseille, en France, le 17 mars 1762. Il était le troisième fils d'une famille nombreuse et son père était un riche commerçant. François avait reçu du prêtre de la famille une bonne éducation classique et, à un âge très avancé, il pouvait encore réciter des passages d'Horace qu'il avait appris par cœur. Ses parents le destinaient à la prêtrise ; mais François refusa et s'embarqua pour la Martinique, à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, afin de travailler chez un oncle qui était chargé du ravitaillement de la flotte française dans ces eaux.

Peu après, l'oncle âgé regagnait la France avec le gros de sa fortune, laissant à son neveu une somme suffisante pour lui permettre de tenir un petit commerce. Le jeune homme était trop inexpérimenté, et bientôt tout ce qui lui restait de son capital était un bateau chargé de mélasse, qui s'était égaré. Il partait à sa recherche et montait à bord d'un navire à destination des États-Unis.

Où débarqua-t-il : sur la côte de Virginie ou dans la Caroline du Nord ? On ne sait. Gayarré, toujours intéressant mais parfois inexact, raconte qu'il s'engagea comme volontaire, en Virginie, dans la Continental Army et qu'un jour, sentinelle avancée, il quittait son poste, entraînait dans le camp en criant : « Les Anglais sont là ! » Un détachement sortait et découvrait que le pauvre Martin, trop myope, avait pris pour les tuniques rouges des troupes anglaises, des chemises rouges que l'on avait lavées et pendues en ligne au soleil.

On dit que les plaisanteries impitoyables de ses compagnons, à la suite de cette méprise, le forcèrent à quitter l'armée. D'une manière ou d'une autre il arriva à Newbern, dans la Caroline du Nord. Il avait vingt ans et pas un sou ; alors, comme tant d'autres, il se mit à enseigner le français. Il avait trop d'ambition pour en rester là. Il brûlait du désir d'amasser de l'argent, probablement parce qu'il savait combien il est dur de ne pas en avoir. Il avait toutes les qualités, mais aussi tous les défauts — les uns et les autres poussés à l'extrême, — du paysan français. Honnête, sobre, très laborieux, juste, et en même temps parcimonieux, âpre au gain, dur, il pouvait aspirer au succès personnel, mais non aux amitiés.

En quête d'un meilleur métier, il obtenait par contrat le transport du courrier à dos de cheval jusque dans les coins perdus de la

Caroline du Nord. Par la glace, par le soleil, par la pluie, dans la boue, une boue qui montait jusqu'aux genoux de son cheval, il allait son chemin. Isolé, dans un pays étranger dont il connaissait mal la langue, le jeune homme ne s'accordait aucun divertissement. Vieux journaux, imprimés invendus, il achetait tout ce qu'il pouvait découvrir au prix du vieux papier, l'emportait avec lui dans ses longues chevauchées et, quand il approchait d'un village perdu, il criait des mots que personne ne comprenait, comme ces porteurs de journaux qui annoncent une édition supplémentaire, et il vendait le tout aux acheteurs qui se présentaient.

Ce curieux métier le mettait en rapport avec un maître imprimeur, James Clark, auquel il demandait du travail. A la question de savoir s'il était capable de composer, le jeune homme qui n'avait jamais touché une casse répondait « oui », mais ajoutait qu'au début il travaillerait lentement, parce que la disposition des caractères dans les casses n'était pas la même aux États-Unis qu'en France. James Clark l'engageait comme compositeur et, au bout de quelques jours, grâce à ses qualités d'observation, il composait à une vitesse convenable.

Il avait bientôt mis de côté assez d'argent pour acheter, avec l'aide de quelques amis, un vieux lot de caractères et une presse, et il travaillait à son compte. Il imprimait des livres classiques, des almanachs, des actes de l'Assemblée ; ses affaires allaient bien. En janvier 1786 il lançait un petit journal hebdomadaire : la *Gazette de la Caroline du Nord* de Martin.

Un membre distingué du barreau, Abner Nash, dont il avait gagné l'estime, l'encouragea à étudier le droit ; aussi, après avoir travaillé à sa presse de dix à quatorze heures par jour, Martin passait une partie des nuits à lire des livres de droit et, grâce à son assiduité inlassable, en 1789 il était admis au barreau, à l'âge de vingt-sept ans. Il commençait à exercer, sans abandonner son imprimerie : une profession aidait l'autre. Il composa un manuel sur les devoirs et l'autorité des juges de paix, des shérifs et des exécuteurs testamentaires, qu'il imprima et publia en 1791, avec cette épigraphe énigmatique : « Heureux le pays où la loi n'est pas une science ! » C'était le prélude d'une longue série de statuts, collationnés et revus, de causes célèbres, de commentaires juridiques, etc..., qui devaient sortir de ses presses.

En 1802, il publiait une traduction des *Obligations* de Pothier. On dit qu'il appuyait le texte français sur sa casse, le traduisait à première vue, et disposait les caractères dans son compositeur. Il donnait aussi une rangée de romans mortellement

ennuyeux, mais dans le goût du jour, tels que *Lord Rivers*, *The female Foundling* et *Delaval*.

Martin mettait de côté chaque sou qu'il gagnait. Bientôt il s'imposait et, en 1806, il était élu membre de la Législature de la Caroline du Nord pour Newbern.

Au moment de la visite de George Washington dans l'Etat, Martin était du Comité chargé de le recevoir. Il n'avait jamais vu le grand homme et, quand « le Père de la patrie » arriva¹ « dans une voiture à quatre chevaux, avec ce port majestueux qui est l'attribut des rois, le jeune Français, qui rêvait d'un Cincinnatus aux mains rugueuses et couvertes de terre à force de manier la pelle et la charrue, fut plutôt désappointé. Le comité conduisit ce Louis XIV républicain à ses appartements, mais avant d'entrer Washington dit avec un sourire : « Messieurs, avant de songer à mon bien-être, je pense à celui de mes chevaux : conduisez-moi, s'il vous plaît, aux écuries. » Et ce fondateur d'empire se dirigea vers l'écurie d'un pas mesuré, auguste, mais non étudié. Avec une dignité tranquille, il caressa les chevaux et donna au valet d'écurie les instructions les plus précises, au grand étonnement des personnes qui composaient le comité ».

Les livres de droit et les traductions de Martin avaient porté sa réputation de savoir bien au delà des frontières de l'Etat. Madison, trois jours après son installation comme président des États-Unis, le 7 mars 1809, signait sa nomination comme juge du Tribunal Supérieur du Mississipi. Il n'y restait qu'un an, car à la mort du juge Thompson, Martin était nommé, le 21 mars 1810, juge du Tribunal Supérieur du Territoire d'Orléans.

Il aimait les rudes besognes ; la Louisiane le servait à souhait. Sous la domination espagnole, la jurisprudence espagnole avait été greffée sur la jurisprudence française, et les Américains y avaient encore ajouté les prescriptions de la loi commune anglaise. Fondre ces trois corps de lois disparates en un système logique et harmonieux, promulguer une série de décisions raisonnées qui serviraient de précédents, tel était le problème que Martin et ses associés devaient résoudre. Pour mettre ces précédents à la portée des hommes de loi et pour assurer une certaine uniformité de décisions dans les tribunaux inférieurs, le juge Martin décida de publier les rapports des procès jugés devant son tribunal, comme on l'avait fait avec succès dans la Caroline du Nord. Le premier volume paraissait au printemps de 1811 et le second quelques années plus tard. Ils contenaient toutes les décisions du Tribunal Suprême du Territoire,

1. *Fernando de Lemos*, par Gayarré, pp. 245-6.

depuis 1809 jusqu'à sa dissolution, causée par le changement de régime.

Il fallait non seulement adapter les lois écrites en trois langues, mais encore les rendre applicables et intelligibles à une population dont la moitié ne comprenait pas l'autre. Aussi fallait-il un interprète dans chaque tribunal ; et, souvent une partie du jury était incapable de comprendre l'autre.

Martin était tout désigné pour cette tâche : il parlait couramment le français et l'anglais, et il était passionné pour l'étude des lois. Aucun autre intérêt n'absorbait son attention et son temps, sauf le goût de l'argent. Il était avare à tel point qu'il vivait sordidement dans une petite maison dont les chambres ignoraient le balai et dont les plafonds étaient festonnés de toiles d'araignées. Il était servi par un vieux nègre et sa femme, auxquels il avait dit¹ : « Je veux être un maître généreux. Je vous donne une chambre, mais vous devez vous nourrir et me fournir une alimentation convenable, puis tenir propre la maison dans laquelle nous habitons et qui est vôtre autant que mienne. C'est tout ce que j'exige de vous ; vous êtes libres le reste du temps, et tout l'argent que vous mettrez de côté, après m'avoir nourri et après avoir entretenu mes vêtements, est entièrement à vous ».

Comment s'étonner, dans ces conditions, que ses vêtements fussent sales et rapiécés (ce que sa myopie l'empêchait de remarquer) et que sa nourriture fût celle d'un mendiant ? Il avait heureusement un appétit et un estomac de pourceau, et ignorait la différence entre un bifteck de cheval et un blanc de poulet. Par les jours de pluie, Tom le conduisait au tribunal et l'en ramenait dans un vieux boghei branlant, tiré par un cheval étique.

Un jour Tom se risquait à demander à son maître un nouveau fouet.

— « Bien, achetez-en un ; je n'y vois pas d'objection.

— Massa, il me faut un dollar — disait Tom quelques minutes plus tard, le fouet à la main.

— Un dollar ! Monstre ! Et pourquoi ? Sur quelle base repose votre demande ?

— Pour payer le fouet.

— Eh bien, Tom, je vous croyais intelligent. Pour qui avez-vous acheté ce fouet ? pour vous, ou pour moi ?

— Pour votre boghei, Massa.

— Mon boghei ? *Notre* boghei, devez-vous dire. Ne montez-vous

1. *Fernando de Lemos*, par Gayarré, pp. 249-50.

pas dedans aussi souvent que moi ? Taisez-vous. Je ne veux plus entendre parler de cela. » Et le pauvre Tom ne voyait pas le dollar.

Martin poussait si loin l'avarice que, dans le temps où il était juge de la Cour Suprême, il acceptait une provision d'un client pour soumettre un cas à l'un des tribunaux inférieurs et que son associé, le juge Hall, devait lui faire remarquer l'inconvenance du procédé.

Au tribunal, cet avare digne de mépris était métamorphosé ; il devenait¹ : « un juge impartial, compréhensif, inflexible, indifférent à la popularité, projetant sur le sujet les rayons de son intelligence lumineuse mais froide, prodiguant les trésors de son érudition avec une profusion et un à-propos qui lui gagnaient la confiance et qui excitaient l'admiration du barreau ».

Sa conduite lui attirait le respect, mais aucun ami et beaucoup d'ennemis. Il s'était aliéné tous les journalistes, parce qu'il en avait mis deux en prison pour mépris de la cour : H.-P. Nugent, maître d'école et directeur de la partie anglaise du *Télégraphe* et Jean Leclerc, propriétaire de l'*Ami des Lois*. Nugent avait critiqué la décision prise dans le procès de Livingston contre Dorgenoy, et avait envenimé les choses en distribuant des feuilles volantes avec l'entête : « Plus grande est la vérité, plus grande est la diffamation. » Une fois sorti de prison, Nugent publiait un pamphlet dans le Natchez, Mississipi, en 1811, où il traitait Martin de « libertin, traître, vaurien, paillard », l'accusait d'amours criminelles et affirmait que la traduction des *Obligations* de Pothier était pleine d'incorrections. Le cas de Leclerc est connu (v. sa biographie).

Quand le Territoire d'Orléans devint l'État de la Louisiane, le 30 avril 1812, le Tribunal Supérieur cessa d'exister. Une Cour Suprême le remplaça, et Hall, Mathews et Derbigny furent nommés juges. Le 19 février 1813, Martin était nommé Procureur général de l'État ; quand le juge Hall donna sa démission deux ans plus tard, Martin était choisi pour le remplacer, le 1^{er} février 1815.

Pendant plus de trente et un ans il exerça les fonctions de juge à la Cour Suprême de la Louisiane, et il jouissait d'une telle santé que l'on pourrait compter les jours où il ne vint pas au Tribunal. Parfois il avait une façon à lui d'arriver à une décision² : « Quand il rencontrait une difficulté, il avait l'habitude de tomber, toujours amicalement, dans le cabinet de quelque homme de loi qu'il estimait et qui était étranger à l'affaire. Puis, après quelques minutes d'une conversation à bâtons rompus, il se dirigeait habilement vers la question

1. *Fernando de Lemos*, par Charles Gayarré, p. 250.

2. *Fernando de Lemos*, par Charles Gayarré, pp. 248-9.

qui l'intéressait. « Eh bien, monsieur le conseiller, disait-il, quelle est votre manière de voir dans tel cas ? » Quelle que fût l'opinion du conseiller, Martin en prenait le contrepied, soulevait objections sur objections, embarrassait le conseiller et, après l'avoir mis à quia, quittait son cabinet en poussant ses grognements habituels et en disant : « Pauvre diable ! Pauvre diable ! » dès qu'il était seul dans la rue. Il allait de l'un chez l'autre et répétait le même manège, jusqu'à ce qu'il eût trouvé ce qu'il cherchait. Les arguments pour et contre étaient-ils également forts, il écrivait, dit-on, deux jugements qu'il lisait à ses associés en leur demandant de prendre parti, car il était prêt à adopter l'un ou l'autre. On dit qu'un jour il avait ainsi préparé deux jugements. l'un en faveur du plaignant, l'autre en faveur du défendeur. Le Tribunal se prononçait pour le défendeur. Comme par hasard, les deux jugements étaient mêlés et le juge Martin, à la stupéfaction du Tribunal, lisait le jugement qui avait été rejeté. Le défendeur, soit de lui-même, soit sur l'avis d'un autre, demandait une seconde lecture qui lui était accordée, et l'erreur était rectifiée. »

Le juge était tellement absorbé par le droit et son argent qu'il oubliait les souffrances de ceux qui l'entouraient. Le vieux Tom, qui l'avait servi pendant plus de trente ans, tombait malade au cours d'un voyage pour affaires judiciaires dans un coin très éloigné de l'État ; le juge le laissait à l'hôtel sans aucune provision. Tom mourait seul. L'hôtelier, qui connaissait les liens de Tom et de son maître, faisait enterrer le pauvre homme et envoyait au juge une note de 20 dollars pour frais d'enterrement. Martin, au reçu de la note, se démenait plus que jamais, disait que la somme était exorbitante et non autorisée, et envoyait par lettre un seul dollar, en ajoutant que cela suffisait pour l'enterrement d'un nègre. L'hôtelier en appelait au Tribunal de la paroisse sur laquelle Tom était mort ; le juge déclinait la compétence du Tribunal, parce qu'il habitait la Nouvelle-Orléans. La cause fut jugée : l'hôtelier débouté et condamné aux dépens.

Le juge Martin travaillait nuit et jour. Non seulement il rédigea des décisions sur les questions les plus embrouillées, mais il écrivit quelques trente volumes de procès-verbaux, de traités juridiques et d'histoire. En 1827 il publiait l'Histoire de la Louisiane, en deux volumes, jusqu'à la bataille de la Nouvelle-Orléans en 1815 — la première parue sous la domination américaine. Exacte mais aride, plus aride que les sables du Sahara. En 1829, il donnait en deux volumes l'histoire de la Caroline du Nord, qu'il avait préparée quand il résidait dans cet État. Elle s'ouvrait par un aperçu sur la découverte et

sur l'établissement des treize premières colonies, puis racontait l'histoire des Carolines jusqu'au début de la Révolution. Il avait, disait-il, assez de documents et de notes pour continuer son travail jusqu'à la fin de la guerre d'Indépendance ; mais il ne les mit jamais en œuvre. Il alléguait son âge pour justifier cette publication en 1829, et disait dans la Préface que la nature l'avertissait de sa fin prochaine. Il s'exagérait son usure, car il devait vivre dix-neuf ans encore.

Ses méchants yeux surmenés lui refusaient leur service, et en 1836 il était obligé de dicter. Huit ans plus tard, désireux de consulter un oculiste parisien et de revoir ses parents, il partait pour la France ; c'était son premier voyage au pays natal depuis qu'il l'avait quitté. Les docteurs diagnostiquaient une cataracte et la trouvaient si ancienne qu'ils refusaient de l'opérer. Il revenait alors à la Nouvelle-Orléans et reprenait sa tâche au Tribunal.

Le juge Martin invitait le plus jeune de ses frères à venir vivre avec lui, dans l'intention d'en faire son héritier ; et, bien que Paul-Barthélemy Martin eût passé la soixantaine, le juge ne pouvait surmonter l'habitude qu'il avait prise dans son enfance de l'appeler par le diminutif ridicule de *Mimi*. Après son arrivée, le juge devait modifier sa manière de vivre. Paul le forçait à avoir une chambre propre, à manger convenablement, et même à boire du vin, — luxe qu'il ne s'était jamais permis. — Toutes ces innovations étaient contre sa volonté, et il disait à qui voulait l'entendre que son frère le ruinerait et l'enverrait finir ses jours à Charity Hospital.

Une nouvelle Constitution d'État était adoptée en mars 1846 et la Cour Suprême cessait d'exister. Le juge Martin, à quatre-vingt-quatre ans, se voyait contraint de prendre une retraite qu'il n'eût jamais sollicitée autrement. Le repos le conduisait au tombeau, quelques mois plus tard, le 10 décembre 1846.

Deux institutions avaient reconnu sa valeur : l'Académie de Marseille l'avait élu membre en 1817, et la Harvard University l'avait nommé docteur en droit en 1841.

Grâce à sa passion froide pour l'argent, il avait amassé une fortune évaluée à 396.841 dollars 17 cents, mais qui valait bien 500.000 dollars. La somme devait éveiller des convoitises.

Le juge, par testament olographe en anglais, daté de 1844, laissait tout son avoir à « Mimi ». Quelques semaines après l'entrée en possession du bénéficiaire, l'État de la Louisiane lui intentait un procès pour recouvrer dix pour cent de l'héritage. L'État invoquait deux raisons : 1^o le testament olographe était sans valeur, parce que le juge Martin était aveugle au moment de sa rédaction et incapable d'écrire

un testament de sa propre main ; en conséquence le juge Martin était mort intestat et l'État avait le droit, d'après les Statuts de 1842, de prélever dix pour cent sur un héritage échu à des étrangers non domiciliés aux États-Unis : 2^o le testament, même reconnu valide, était frappé de nullité parce qu'il était une tentative de fraude aux dépens de l'État, par laquelle le juge Martin, dans le but d'éviter le paiement des dix pour cent, avait laissé son avoir à Paul Martin, habitant la Nouvelle-Orléans, tout en sachant que celui-ci partagerait plus tard cette fortune avec ses frères et sœurs qui habitaient la France.

La lutte fut chaude ; chaque partie était représentée par trois des avocats les plus distingués de la ville. Le procès fut tranché en faveur de l'État : c'était une tache sur le nom du juge Martin. Mais, sur appel, le tribunal supérieur cassait la décision et maintenait la validité du testament. La science juridique et l'honnêteté du juge Martin étaient vengées ; il laissait la réputation d'un juge intègre, non celle d'un homme généreux.

R. B. *New Orleans Weekly Delta*, 8 février 1847 : 135. — *Biographical and Historical Memoirs of Louisiana*, Chicago, Goodspeed Publ. C^o 1892, vol. I, p. 83. T. — *American Quarterly Review*, vol. IX ; 186-232 (compte rendu favorable de *History of Louisiana* 1827). T. — *A Discourse on the Life and Character of the Hon. François-Xavier Martin*, late Senior Judge of the Supreme Court of the State of Louisiana, pronounced at the request of the Bar of New Orleans, by Henry A. Bullard, one of the late colleagues of the deceased. New Orleans 1847. T. Il y a aussi une édition en français. T. — *Memoire of Gayarré*, by Wm. Wirt Howe, published as a preface to edition of Martin's *History of Louisiana* brought out by Gresham. T. — Article réimprimé dans *Studies in the Civil Law* by Wm. Wirt Howe, Boston, Little Brown and C^o, 1905 : 346-371. T. — H. P. Nugent's reply to the calumnies of the Hon. F.-X. Martin, one of the judges of the Superior Court of the Territory of Orleans. Natchez, printed for the author, 1811. N. Y. L. — Réponse de J. Leclerc, éditeur de l'*Ami des Lois*, au Libelle diffamatoire publié sous le titre de *Term Reports* par l'Hon. F.-X. Martin, l'un des juges de la Cour Supérieure du Territoire d'Orléans 1813. T.

BIBLIOGRAPHIE DE MARTIN

A. -- *Livres de droit écrits, édités, imprimés, publiés ou traduits par Martin pendant son séjour en Caroline du Nord.*

1787. *The independant Citizen or The majesty of the people asserted against the usurpations of the Legislature of North Carolina*, in several acts of assembly, passed in the years 1783-1785-1786-1787 (Newbern, Printed by F.-X. Martin, 1787). L. C. — 22,5 × 17,5, p. 21. Publié en cinq fasci-

cules datés : 30 juillet 1878. Note manuscrite : imprimé par M. Martin, Newbern.

1791. *The office and authority of a justice of the peace, and of sheriffs, coroners etc, according to the laws of the State of North Carolina* by François-Xavier Martin, Esquire attorney at law « Happy the country where law is not a science ! » Newbern, François-Xavier Martin, 1791. — 19,9 × 11,4 (1)-(6) 1-307 + 5. Nouvelle édition imprimée et publiée par Martin et Ogden, Newbern, 1804. N. Y. L. — L. C.

1792. *A collection of the Statutes of the Parliament of England in force in the State of North Carolina*. Published according to a resolve of the General Assembly by François-Xavier Martin, esq. counsellor at law. Newbern, from the editor's press, 1792. cm. 22 × ? , pp. xxvi, 424 (3). N. C. U. L.

1793. *Cases determined in the Court of King's bench during the I-II-III years of Charles I^{er}* (1624-1627). Collected by John Latch, of the Middle Temple, Esq. First published in Norman-French (1661), by Edward Walpole, of Gray's Inn, Esq. Translated into the English by François-Xavier Martin, Newbern : from the Translator's press, 1793. 20 × 14, pp. 1 — 275 (20). N. Y. L. — L. C.

Réimprimé dans *Notes on a few decisions in the Superior Court of the State of North Carolina*, 1797.

In the New York Public Library copy. *Cases determined in the Court of King's bench*. Notes of a few decisions in the Supreme Courts of the State of North Carolina and Hamilton versus Eaton are all bound together.

1794. *A collection of the private acts of the General Assembly of North-Carolina*, from the year 1715 to the year 1790, inclusive, now in force and use. Newbern, François-Xavier Martin, 1794. L. C. — N. C. U. L. cm. 25,5 × ? , pp. 3, 1, 249 (3) p. Avec les actes de l'Assemblée générale 1791, 1792, 1793 et 1794. Newbern 1794.

1795. *The Acts of the General Assembly of the State of North Carolina passed during the sessions held during the years 1791-1792-1793-1794*. Newbern, François-Xavier Martin, 1795. N. C. U. L. — L. C. cm. 25,5 × ? , pp. 2, 1 (181) (6) p. fold. plan.

1797. *Hamilton versus Eaton*. A case respecting British debts, lately determined in the Circuit Court of the United States, for the North Carolina District, presided by C. J. Ellsworth. Newbern. François-Xavier Martin 1797. 22,2 × 14, pp. 77. N. Y. L.

1797. *Notes of a few decisions in the Superior Court of the State of North Carolina and in the Circuit Court of the United States*, for North Carolina District. To which is added a translation of Latch's Cases, Newbern : F.-X. Martin 1797. 19,7 × 12, 4 prelim. leaves 78-83 (6) p. N. C. U. L. — N. Y. L. La traduction des Latch's cases, comprise dans l'édition de 1793 déjà citée, sous le titre « Cases determined in the Court of King's bench... » Le tout réimprimé dans *North Carolina reports, etc.*, by W.-H. Battle, Raleigh. Published by Turner And Hughes, 1843. N. C. U. L.

1802. (*Pothier on obligations*). Printed and published and translated by Martin in Newbern 1802. Je n'en connais pas d'exemplaire, mais il est souvent cité dans les brochures contemporaines.

1802. *Cases determined in the Superior Courts of law and equity of the State of North Carolina*, by John-Louis Taylor... Newbern. — Martin and Ogden, 1802. cm. 22 × ? 4 p. 1, ix, 360 pp. L. C. Va de 1798 à 1802.
1803. *A treatise on the powers and duties of executors and administrators*. According to the law of North Carolina, F.-X. Martin. Newbern, Martin and Ogden, 1803. L. C. cm. 21,5 × ?, VIII, XIII-XVI, 320 (8) p.
1804. *The public acts of the General Assembly of North Carolina*, vol. I. Continuing the acts from 1715 to 1790; revised and published under the authority of the Legislature, by the honorable James Fredell, esquire, afterwards one of the associate justices of the Supreme Court of the United States, and now revised by François-Xavier Martin. Newbern, Martin and Ogden, 1804. cm. 24 × ?, 2 pp. 1, 500 (2) p. — vol. II. Continuing the acts from 1790 to 1803, revised and published under the authority of the Legislature by François-Xavier Martin. Newbern, Martin and Ogden, 1804. N. C. U. L. cm. 24 × ?, 2 p. 1, (5) 226 (16) p., 2 leaves, seconde édition en 1807.
1806. *Treatise on the power of a sheriff according to the law of North Carolina*. Newbern. N. C. Sims 1806. N. C. U. L.
1806. *Treatise on the powers and duties of a Constable according to the law of North Carolina*. Newbern. N. C. Sims 1806. N. C. U. L.

B. — *Autres ouvrages imprimés, publiés ou traduits par Martin pendant son séjour dans la Caroline du Nord.*

1801. *Historical memoirs of Stephanie Louise de Bourbon-Conti*. N. C. U. L. Newbern. N. C., F.-X. Martin, 1801. Translated by the publisher F.-X. Martin. — La Library of Congress en a une édition marquée Paris, l'auteur, an VI (1798). Traduit du livre de M^{me} Anne-Louise-Françoise (Delorme) Billet.
1801. *Letters of Adelaïde de Saucerre*. To Count de Nance... Newbern, N. C. 1801. L. C. 17,5 × ?, 2 p. 1, 160 pp. Publié sans nom et traduit par François-Xavier Martin du livre de M^{me} Marie-Jeanne Riccoboni (de Heurles Laboras de Mezières) sans nom ni adresse d'imprimeur ou d'éditeur.
1804. *An account of Louisiana, exhibiting a compendious sketch of its political and natural history and topography, with a copious appendix containing several important documents*. Newbern : Franklyn and Garrow, 1804. 15,5 cm. × ?, pp. 1, 272, cxviii, (2) pp. L. C. — « La plus grande partie de (ce volume) est tirée du travail... écrit en 1759, par Dupratz; le compilateur a cherché des renseignements sur les transactions postérieures dans les écrits de l'abbé Reynal, et les gazettes américaines. Il y a ajouté une copie du traité de cession aux Etats-Unis... et d'autres documents importants. »

François-Xavier Martin, plus tard premier juge de la Louisiane, est indiqué comme compilateur de ce volume dans une note manuscrite sur l'exemplaire de la Library of Congress

Ce travail fournit la base de son histoire de la Louisiane.

1804. Romans publiés avant 1804 : *Adelaïde de Sancerre*. *Stephanie de Bourbon*. *Lord Rivers*. *Female Foundling*. *Jenny*. *Castle Rack Rent*.

Annoncés comme devant paraître sous peu : *Delaval. The Rural Philosopher* (poème).

Cette liste fut imprimée sur une page du vol. II des *Public Acts of the General Assembly of N. C.* 1804, mentionné plus haut.

C. — *Histoires par Martin.*

1804. *An account of Louisiana, etc.*, citée plus haut.

1827-1829. *The history of Louisiana from the earliest period*, by François-Xavier Martin. New Orleans; printed by Lyman and Beardsley, 1827-1829. 21,5 × 13,4, 2 volumes. T. H. — L. C. — N. Y. L. — Vol. I, LXXXIII, 1-364. Printed by Lyman and Beardsley, 1827. — Vol. II, VII, 1-429. Printed by A. T. Penniman and Co, 1829, jusqu'à la bataille de la Nouvelle-Orléans, 1815.

1829. *The history of North Carolina from the earliest period*. H. — N. Y. L. L. C., by François-Xavier Martin. New Orleans; printed by A.-T. Penniman and Co. Corner Chartres and Bienville Streets, 1829. 21,2 × 13,2, 2 volumes. Vol. I, XII, 325, civ. Vol. II, 411 (1) pp.

1882. *The history of Louisiana from the earliest period*. T. H. — N. Y. L. — L. C. By François-Xavier Martin. with a memoir of the author, by Judge W. W. Howe to which is appended Annals of Louisiana from the close of Martin's History, 1815, to the commencement of the Civil War 1861, by John F. Condon. New Orleans : James A. Gresham, Publisher and Bookseller, 26, Camp Street, 1862. 22,6 × 14,5. XXXVIII, 469, XVI pp.

Seconde édition avec les additions ci-dessus indiquées, 2 volumes en un. A un très grand défaut. Dans la première édition Martin imprimait les dates en marge de la page sans les répéter dans le texte. Dans cette seconde édition, les dates en marge n'existent plus. De même dans la première édition Martin indiquait ses sources à la fin de chaque chapitre, Ces indications ont aussi disparu.

D. — *Livres de droit publiés, étudiés ou traduits par Martin pendant son séjour en Louisiane.*

1811. *Orleans term reports, or Cases argued and determined in the Superior Court of the territory of Orleans*, by François-Xavier Martin. New Orleans. Printed by John Daqueny, Bienville-Street, 1811. Renferme les procès de 1809 à 1811.

1813. *Orleans term reports, or Cases argued and determined in the Superior Court of the territory of Orleans*, by François-Xavier Martin. New Orleans. Printed by Roche, brothers, Royal-Street, 1813. Renferme les procès de 1811 à la fermeture du tribunal quand en 1812 le Territoire devint Etat.

1816. *A general digest of the acts of the Legislatures of the late territory of Orleans and of the state of Louisiana, and the ordinance of the governor under the territorial government; preceded by the treaty of Cession, the Constitution of the United States, and of the state, with the acts of Congress, relating to the government of the country and the land claims therein*. By François-Xavier Martin Published under a resolve of the Legislature... New Orleans. Printed by Peter K. Wagner, 1816. 3 volumes avec textes français et anglais en regard l'un de l'autre. — La page de titre du

texte français porte que le texte français sort « de l'imprimerie Roche frères ».

1813 à 1830. *Louisiana term reports, or Cases argued and determined in the Supreme Court of that State*. By François-Xavier Martin. Cette série de volumes est connue sous le nom de *Martin's Reports*.

Les deux volumes de Procès-verbaux des décisions de la Cour supérieure du Territoire d'Orléans (1809-1813) en sont réellement le commencement. Quand cette Cour fut remplacée par le Tribunal Suprême de l'Etat de Louisiane, Martin continua à en publier les décisions jusqu'en 1830. Cette publication fut reprise par d'autres après 1830.

Pendant 21 ans le juge Martin accomplit cette tâche pénible d'éditer ces comptes rendus, en plus de son labeur quotidien.

E. — Divers.

1786 à 1797. *Martin's North Carolina Gazette*, lancée en janvier 1786. La première publication connue est vol. II, n° 80, 11 juillet 1787. En 1790 elle prend le nom de « *The North Carolina Gazette* ». La dernière publication connue est vol. XII, n° 603, 5 août 1797. On ne sait pas combien de temps le journal continua à paraître après cette date.

Dans THE HISTORICAL MAGAZINE (N. Y., John, J. Shea, éd.).

Louisiana in 1818. Vol. VIII, n° 7, July 1864 : 241-3.

Extrait d'une lettre écrite par le juge Martin, le 22 juillet 1818.

Dans THE NEW ORLEANS BOOK, edited by Robert Gibbs Barnwell, T. New Orleans, 1851. *The Judiciary*, p. 32.

MARTIN MARIE-DÉSIRÉE (Acadienne) 1830-1877.

En 1754, les Anglais chassaient les Acadiens du Canada et brûlaient leurs maisons. Plus de cinq mille d'entre eux, par terre et par eau, venaient chercher un refuge dans la colonie française de la Louisiane. Que de souffrances, de privations, de dangers ils enduraient ! Indiens, inondations, faim, soif, rien ne les arrêtait ; c'étaient des pêcheurs hardis et des paysans tenaces, aguerris par une existence de pionniers dans un pays froid.

Ils s'installaient en Louisiane sur les deux bords du fleuve au-dessus de la Nouvelle-Orléans, déboisaient les terres et établissaient de petites fermes, que leurs descendants cultivent encore aujourd'hui. Ils sont très attachés à leurs foyers et, jusqu'à l'invention de l'automobile, la plupart mouraient sans avoir été à plus de vingt milles de l'endroit où ils avaient vu le jour. Beaucoup de jeunes Acadiens enrôlés dans la dernière guerre sont morts de nostalgie. La race a peu changé depuis son exode et les « Cajuns » d'aujourd'hui sont encore, en grand nombre, de petits fermiers. Ils ont gardé leur originalité native et il y a une ligne de séparation très nette entre eux et les Créoles, qui les regardent de haut.

Partout où le climat et le mélange des races n'ont pas appauvri le sang, les Acadiens ont conservé l'esprit d'économie et de labeur qui étaient la caractéristique des paysans français leurs ancêtres, et ils ont même gardé quelques termes de leurs ancêtres marins, bien que depuis plusieurs générations ils n'aient point vu l'eau salée. Une *anse*, chez les « Cajuns », n'est pas une baie ou un golfe, c'est une portion de prairie qui s'enfonce dans la forêt; et quand ils vont sur la lisière de la forêt, ils emploient l'expression *coutoyer*. Ils disent *naviguer toute la journée* pour signifier « travailler tout le jour », et, si deux automobiles se heurtent dans une rue de village, ils expriment le fait par le mot *naufragés*. Leur langue est un étrange patois, composé du français du XVIII^e siècle et de mots tirés du dialecte gumbo nègre. Quelques-uns ne parlent pas encore l'anglais et ceux qui le font ont un accent marqué. Ce n'est pas un peuple instruit (de grands progrès ont été réalisés depuis peu), car les écoles sont peu nombreuses, très distantes les unes des autres, et les enfants dès l'âge le plus tendre aident leurs parents dans les travaux de la ferme. La race n'a produit aucun écrivain. La seule exception est Désirée Martin qui, à dire vrai, fut plus remarquable par le caractère que par le talent. C'était une Acadienne pur sang; ses quatre grands-parents : Joseph Martin de Barnabé et sa femme Marie Charpentier de la Bussière; Paul Bourgeois et sa femme Marie-Magdeleine Thibodeaux, étaient de ceux qui avaient quitté la Nouvelle-Ecosse pour affronter le terrible voyage.

Désirée naquit sur le Bayou Lafourche, le 8 septembre 1830, dans une petite maison en bois de cyprès, entourée d'arbres de Chine, et bâtie au milieu d'un champ de cotonniers. Michel Martin de Barnabé, son père, ne réussissait pas sur sa plantation : il embarquait sa famille et ses biens sur un bateau plat, — Désirée n'avait pas encore six mois, — et descendait le Mississipi jusqu'à un point situé à cinquante et un mille au-dessus de la Nouvelle-Orléans, sur la rive du fleuve, où il installait sa femme et son enfant dans une pauvre hutte sur la ferme de son beau-père, Paul Bourgeois.

Désirée avait trois ans quand une terrible épidémie de choléra s'abattit sur la Paroisse Saint-Jacques et emporta son père. La petite fille grandit sur la ferme de ses grands-parents. Elle menait une existence saine et libre, gardant les oies et aidant aux travaux du ménage. M^{me} Martin, devenue veuve à vingt et un ans, ne se consolait pas de la perte de son mari. Elle tombait dans le mysticisme et s'imposait des mortifications comme une personne qui vit dans le cloître. Elle poussait Désirée à entrer au couvent. L'enfant avait

conscience que telle n'était pas sa vocation et refusait, mais à force d'insister M^{me} Martin triomphait de sa résistance.

Par affection pour sa mère, plutôt que par inclination, Désirée, le 27 juillet 1846, à l'âge de seize ans, commençait son noviciat chez les Dames du Sacré-Cœur, à quelques milles de son habitation. La vie était dure pour elle qui avait vécu en liberté au sein de sa famille. Le mal du pays la gagnait, elle allait passer quelques jours chez elle pour voir si sa mère ne reviendrait pas sur sa décision. M^{me} Martin restait inflexible et Désirée prenait le voile le 22 juillet 1850.

Religieuse, elle gardait la passion de l'Acadien pour son foyer. Elle souffrait d'être envoyée dans des couvents lointains, où pendant 27 ans elle dut instruire les jeunes filles. Elle alla à Manhattanville à New-York, passa une année et demie à Cuba et, en 1869, revint au couvent Saint-Michel près de son pays. Un ou deux ans plus tard elle retournait à New-York; mais sous l'influence du climat froid elle contractait une toux chronique et une maladie de poitrine. Elle demanda à la Mère Supérieure de la rappeler au Sacré-Cœur en Louisiane. Cette faveur lui fut accordée. Au cours du voyage, sur le vapeur qui faisait le service entre la Nouvelle-Orléans et Saint-Michel, elle avait la chance de rencontrer son frère Michel. Il lisait la maladie dans les traits de sa sœur, il voyait la tristesse dans ses yeux, et lui offrait de la prendre chez lui, si elle consentait à quitter son couvent. Cette rencontre et cette conversation avec son frère la remuaient profondément. La raison de son sacrifice n'existait plus, puisque sa mère avait rendu son âme à Dieu après avoir laissé aux religieuses tout ce qu'elle possédait. Désirée, malade, demandait à être relevée de ses vœux. On essayait en vain d'ébranler sa résolution, et le 17 juillet 1873 elle avait la permission de quitter son couvent.

Libre, elle longeait les immenses bâtiments blancs qui font face à la levée chargée de maintenir les eaux jaunes du Mississipi, puis elle s'engageait dans les terres et suivait la route boueuse qui serpente au milieu des ouvertures pratiquées dans la « cyprière ». Elle approchait du petit village de Grande-Pointe, où son frère Michel habitait : la terre changeait d'aspect. Ce n'était plus le limon noir crevassé des sucrières, mais une terre brune friable que les rangées des plants de tabac luisants striaient de vert; car, par je ne sais quel caprice de la nature, les quelques centaines d'acres qui entouraient ce hameau donnaient le meilleur « périqué » du monde.

Elle voyait les tristes granges de cyprés où les feuilles de tabac sont triées et pendues pour le séchage; elle voyait les maisons basses découpées comme des boîtes que la peinture n'a pas touchées

et qui abritent de simples fermiers. Dans le lointain elle apercevait une morne bande couleur de lavande : la *cyprière*, des milliers d'hectares de terre couverts de cyprès rongés de mousse et de palmiers sortis des marais, royaume grouillant de serpents et d'alligators, bruissant du bourdonnement des moustiques voraces. Mais elle n'était pas déprimée, c'était le pays qu'elle aimait et elle se sentait heureuse. Elle avait tendu toutes ses énergies pour rompre ses vœux et, à quarante-six ans, elle savait qu'elle devait refaire sa vie. Mais elle était d'une race que rien n'abat et elle avait trempé sa volonté. Bientôt elle arrivait chez son frère et recevait le plus cordial accueil de toute la famille.

L'arrivée d'une religieuse défroquée ne pouvait passer inaperçue à Grande-Pointe. Les langues allaient leur train : on disait qu'elle avait quitté le couvent pour se marier ; on la taxait de folie ; les plus charitables la dédaignaient. Quel nom lui donner ? Religieuse, elle portait le nom de « Madame » ; maintenant vieille fille, fallait-il l'appeler « Mademoiselle » ?

Désirée restait digne. La seule chose dont elle souffrait était de vivre aux crochets de son frère, mais elle avait enseigné. Grande-Pointe n'avait pas d'école : elle décida Michel à lui bâtir sur un coin de sa terre une petite maison divisée en deux. Dans la chambre sur le devant elle ouvrait une école : les élèves venaient, elle en comptait bientôt vingt-cinq.

D'autres difficultés surgissaient. La Reconstruction battait son plein. Nègres et aventuriers s'efforçaient d'imposer à un pays qui n'en voulait pas l'égalité des races. Un nègre, délégué par le Ministère de l'éducation, visitait la modeste école de Désirée, et lui demandait d'accepter des négresses. Elle refusait avec le sourire, disant que ce serait au détriment des négresses comme des blanches.

Les filles des villages voisins prenaient pension dans les maisons de Grande-Pointe pour suivre ses classes. Le succès couronnait ses efforts et justifiait en partie son départ du couvent, mais elle ne se sentait pas entièrement libérée. Grande-Pointe n'avait pas d'église. Désirée décida d'en bâtir une pour la plus grande gloire de Dieu et pour sa propre réhabilitation. Elle allait dans toutes les familles et demandait à chacune un léger prélèvement annuel sur la récolte du « périque ». Elle vendait ce qu'on lui donnait et achetait des poutres, des clous, bref tout le matériel nécessaire à la construction de son « château en Espagne ». Quand tout fut à pied d'œuvre, elle alla chercher les hommes du village, et la chapelle se dressa bientôt à côté de l'école. Bien qu'il désapprouvât la conduite passée de la bâtisseuse, le prêtre venait bénir l'édifice et lui donner le nom de

« Saint-Vincent de Paul de la Grande-Pointe ». Quel jour pour Désirée!

Au cours d'une promenade dans la forêt, elle remarquait une belle fleur blanche sur un vieux magnolia; les autres magnolias, plus jeunes, avaient depuis longtemps perdu leurs fleurs : pourquoi, se dit-elle, pourquoi moi aussi ne donnerais je pas une fleur d'automne? De retour à la maison, elle commençait à rédiger l'histoire de sa vie, mue par le désir de montrer à tous que les raisons qui l'avaient poussée à quitter le couvent étaient aussi légitimes que pures.

Elle avait gagné tous les cœurs par son dévouement et la dignité de sa vie. Et quand son manuscrit fut achevé, tous contribuèrent avec empressement aux frais de sa publication. Elle ne devait pas tenir dans ses mains le premier-né de son esprit, car le 9 novembre 1877 elle mourait.

Elle repose dans le petit cimetière de Saint-Michel. Rien n'indique au passant le lieu de son tombeau.

Son petit livre posthume vaut mieux que le plus riche monument funèbre. C'est le récit honnête et simple de son sacrifice; c'est l'effusion d'une belle âme qui veut que tous voient la droiture de ses actions. Pas un mot d'amertume, pas un mot de critique, pas une attaque contre l'Église. Partout un souffle de ferveur religieuse sans la moindre trace d'hypocrisie. L'honnêteté qui anime ce livre en rend la lecture supportable, malgré le ton conventionnel et la moralité fade qui le déparent.

On n'a pas toujours rendu justice à Désirée Martin. Dans l'histoire de Sennegysur cette partie du pays (la seule qui existe), la construction de la chapelle en 1874 est attribuée au prêtre de la paroisse, et le nom de la fondatrice n'est même pas mentionné.

1877. *Les Veillées d'une Sœur ou le destin d'un brin de mousse*, par Désirée Martin. Nouvelle-Orléans, Imprimerie Cosmopolite, 98, rue de Chartres, 1877. 18,3 × 12,2, pp. viii-1-230. T. II.

MARTINEZ J.-J.

Señor Martínez était commissaire pour le Honduras à l'Exposition de coton de la Nouvelle-Orléans en 1884. Il fut élu membre correspondant honoraire de l'*Athénée Louisianais*.

R. B. C. R. A. L., mai 1884 : 516.

Dans C. R. A. L. T.

Le sol de la Louisiane, mars 1882 : 79.

Lettre, novembre 1882 : 249.

Sol de la Louisiane, novembre 1884 : 687.

Les Abeilles, janvier 1885 : 49, mars 1885 : 43.

MASDEVALL D^r JOSEPH.

Je ne connais pas le lieu de sa naissance, mais il est le premier d'une longue série de médecins écrivains à la Louisiane. Médecin de Charles IV d'Espagne, vient à la Nouvelle-Orléans et exerce pendant la terrible épidémie de fièvre jaune en 1796. Le remède qu'il prescrivait pour la guérison du mal est vraiment curieuse : « Mélange antimonial dans de l'eau de vipère ; 5 onces de vin émétique ; 1 once de crème de tartre ; dose : une cuillère à thé. » On obtenait l'eau de vipère en faisant bouillir un serpent dans du vin.

1796. *Médecamens*, et précis de la méthode de M. Masdevall, Docteur Médecin du roi d'Espagne Charles IV, pour guérir toutes les maladies épidémiques, putrides et malignes, fièvres de différents genres, etc., pour en préserver. Divisé en paragraphes et en numéros correspondants, à l'usage des familles dépourvues de Médecins. Prix : 4 escalins, broché, chez Louis Duclot, imprimeur à la Nouvelle-Orléans 1796. Avec permission du gouvernement. 41 × 17 (vi), pp. 48 (i). T. P. T.

Se trouve aussi dans la bibliothèque de E. W. Hellwig de New-York. Dedicacé au Gouverneur de la Louisiane, baron de Carondelet. Probablement le premier livre imprimé sur le Territoire de la Louisiane. C'est pourquoi je le cite, bien que publié avant 1800.

MAUMUS Rév. ÉLISÉE-VINCENT (F.).

Dominicain.

1877. *Discours prononcé à Grunewald Hall*, par le R. P. Elisée Vincent Maumus, dominicain, à l'occasion du 50^e anniversaire de l'épiscopat de S. S. le pape Pie IX. Nouvelle-Orléans, imprimerie du *Propagateur Catholique*, 204, rue de Chartres, 1877. 28,8 × 14,6. pp. 23. H.

MAZUREAU ETIENNE (F.). 1777-1849. Pseudonyme : *Citoyen Naturalisé*.

Nous devons à une querelle politique amusante entre Bernard de Marigny et Etienne Mazureau, à propos de la campagne présidentielle Adams-Jackson, bon nombre de détails sur la vie de ce dernier. (V. Biographie de Marigny.) Pour répondre aux attaques de Marigny, Mazureau écrivit une brochure de 38 pages signée de son nom et adressée *Aux Electeurs de l'Etat de la Louisiane*, dans laquelle il donne une excellente autobiographie de sa vie aventureuse.

Né en France en 1777, Mazureau ignorait l'époque à laquelle il avait appris à lire et à écrire. A 9 ou 10 ans il allait à l'école. A



M. MAZUREAU, dont nous donnons aujourd'hui la charge, est le doyen des avocats de la Nouvelle-Orléans, il habite à Louisiane depuis plus de 40 ans. Jurisconsulte profond, orateur habile et fécond, esprit élevé, imagination brillante, il plaide, non pas seulement avec la sèche aridité des faits et des textes, mais en y joignant une logique parfaite, et une série d'anecdotes spirituelles. Il n'est pas rare de l'entendre faire intervenir l'histoire, la politique et la philosophie dans une discussion de mur mitoyen. L'âge n'a point courbé la tête ni affaibli l'esprit de M. Mazureau.

13 ans il perdait son père, et entra dans le cabinet d'un homme de loi pour y étudier le droit. A 16 ans il s'engageait comme marin-volontaire, au moment de la guerre, et était embarqué sur l'*Entrepreneur*, commandé par M. Le Franc de Calais. Il prenait part à la fameuse bataille navale du 1^{er} juin, que les Français perdaient par la couardise du Proconsul Jambon Saint-André. Il passait sur le *Formidable*. Il aidait à la prise du navire de guerre anglais *Alexander* et faisait partie de la croisière désastreuse sur les côtes d'Irlande dans l'hiver 1794-1795. Les Anglais capturaient le *Formidable* dans la bataille de Groces, faisaient Mazureau prisonnier et l'emmenaient en Angleterre. Il était échangé quatre mois plus tard, et partait pour Cadix avec un M. Delatouche, afin de toucher les dommages-intérêts dus aux Français chassés d'Espagne à la déclaration de la guerre. Il apprenait la langue et le droit espagnols, qui devaient lui être d'une si grande utilité à la Louisiane.

Vers la fin de décembre 1797, Mazureau quittait Cadix pour Sainte-Croix de Tenerife, afin de hâter la vente de plusieurs bâtiments pris pendant la guerre. Pendant le retour à Cadix, le navire sur lequel il se trouvait était détourné de sa route et le débarquait à Surinam. Le gouverneur l'envoyait en mission à Cayenne, où il était arrêté et accusé d'être un *émigré* venu pour machiner l'évasion de quelques déportés, tels que Ladébat, Barbé Marbois, Job Aymé. Il était envoyé aux îles infertiles du Salut, où ses gardes et lui vivaient dans des luttes de boue couvertes avec des feuilles de bananiers, et se nourrissaient uniquement de viande salée et de biscuits. Mis en liberté, il gagnait le continent et acceptait le poste d'Inspecteur de l'Agriculture à la Guyane que lui offrait l'agent du Directoire. Il avait alors 22 ans. Le Consulat succédait au Directoire et Napoléon devenait Premier Consul : Mazureau revenait en Europe.

A Paris, quatre mois plus tard environ, dans sa maison, la conversation tombait sur la possibilité pour Napoléon de se faire couronner Empereur des Français. Comme on lui demandait son opinion, Mazureau répondait sans biaiser : « Personne n'admire Napoléon plus que moi ; comme républicain, je ne pourrais le considérer que comme l'usurpateur de la souveraineté du peuple ; comme royaliste, il ne serait à mes yeux que l'usurpateur du trône des Bourbons : comme Français, je ne puis oublier qu'il est Corse. Qu'il se contente du Consulat, c'est une belle situation. »

Un espion rapportait ses paroles : Mazureau était arrêté et jeté en prison. Mis en liberté, il partait pour Cayenne et de là se dirigeait par Surinam, Caraïao, Porto-Rico, vers New-York. Il traversait l'Hudson, restait 15 mois à New-Jersey et s'embarquait sur la *Loui-*

siane à destination de la Nouvelle-Orléans, où il arrivait presque sans le sou, en mars 1804.

Mazureau allait demander au juge Claiborne de la Cour Suprême de la Louisiane son admission au barreau. Il était étranger, l'admission lui était refusée. Il exerçait néanmoins, et quelques mois plus tard il persuadait Claiborne d'oublier sa qualité de Français et de l'agréger au barreau de la Louisiane.

Alors les Créoles ne parlaient pas l'anglais. Aussi dans leurs procès étaient-ils obligés d'avoir recours à deux avocats, l'un de langue anglaise et l'autre de langue française. Les juges, souvent, permettaient aux Créoles de quitter la salle pendant la discussion du cas en anglais, comme ils permettaient aux Américains de le faire pendant la discussion en français. Mazureau pouvait plaider avec la même aisance dans les deux langues, ce qui lui donnait une supériorité marquée.

Dans une réunion politique il disait un jour : « Je vois trois peuples devant moi : Américains, je vous parlerai en premier lieu ; Français, votre tour viendra ensuite ; Espagnols, je vous garde pour la fin. Je tiendrai chaque auditoire deux heures environ. Je vais donner le même discours ; alors, vous tous qui ne comprenez pas l'anglais, sortez. Vous qui parlez le français, revenez quand j'aurai fini avec les Américains, et vous, mes amis Espagnols, quand je renverrai les Français. »

Petit et corpulent, il avait une tête trop grosse pour son corps, des yeux noirs étincelants, des cheveux noirs, un teint basané. Il était digne, solennel, sans pompe, naturellement fougueux, agressif, dogmatique ; il savait être à l'occasion mielleux et conciliant, mais jamais il n'était plus dangereux. Orateur à la voix sonore, il captivait et entraînait son auditoire. Dans l'interrogatoire il était incisif, sans pitié, déconcertant, prompt à tirer parti de la moindre hésitation. Piqué par la contradiction, il avait une manière à lui de rejeter la tête en arrière et de dilater ses narines pour marquer son mépris ; et c'est alors que son éloquence sarcastique causait autant de ravages qu'une tempête des tropiques.

Son travail égalait sa science, qui était encyclopédique. Il affectait du dédain pour la loi commune anglaise, dans laquelle il disait retrouver le caractère illogique des Anglo-Saxons, cependant il la connaissait à fond. Ajoutez à toutes ces qualités une grande honnêteté, et vous comprendrez pourquoi Mazureau devint l'émule du grand avocat, Edward R. Livingston, et l'un des maîtres du barreau de la Louisiane.

Quel grand homme est à l'abri du ridicule ? Le Mississippi avait quitté son lit et envahi la ville. Un individu, qui probablement avait

à se plaindre de l'avocat, jetait un coup d'œil par la fenêtre du cabinet de Mazureau, et voyait notre homme assis à sa table de travail, les pieds dans un cuvier pour se protéger contre l'eau qui montait au-dessus du plancher. Ce tableau amusait le troubadour inconnu, qui improvisait un couplet en gombo-français, sur l'air de *Michié Préval*, que bientôt tout le monde chantait :

Michié Mazureau,
 Dans son vié bureau.
 Li semblait crapaud,
 Dans ein la bail doleau.
 (dans un seau d'eau).
 Dansé Calinda, bou-djournb ! bou-djournb !
 Dansé Calinda, bou-djournb !

En 1813 il était avocat général de la Louisiane, et en 1814 il était élu à la Législature d'État. Jusqu'en 1841 il exerça plusieurs fois la fonction d'avocat général sous différents Gouverneurs. Un procès sensationnel venait devant le tribunal alors que pour la dernière fois il était avocat général.

En 1840 un duel brutal avait eu lieu. Les combattants armés d'un pistolet à pierre dans chaque main faisaient feu à une distance de cinq pas l'un de l'autre. Paulin Prué était tué ; Hippolyte Truette, son adversaire, était accusé de meurtre depuis qu'une nouvelle loi avait interdit le duel. Mazureau au nom de l'État attaquait éloquemment le code du duel, que les gentilhommes du temps regardaient comme l'unique moyen de régler un désaccord personnel. Le discours de Mazureau avait un grand retentissement.

Durant sa longue carrière, il fut mêlé à toutes les causes importantes, civiles ou criminelles, et gagna gros. Mais il était aussi généreux que prodigue et ses poches étaient toujours vides. Il mourut pauvre, à la Nouvelle-Orléans, le 25 mai 1849.

R. B. *Aux électeurs de l'Etat de la Louisiane*, par Mazureau, 1827. *The Bench and Bar of the South and Southwest*, by Henry S. Foote, Saint-Louis 1876. *Memoirs of Fifty years*, by W.-H. Sparks, Philadelphia, 1870. *Louisiana*, édité by Fortier, vol. II, p. 140, 1914. *The New Orleans Bench and Bar*, by Gayarré, Harper's Magazine, N. Y., novembre 1888, vol. LXXVII, p. 12.

1805 (?). *Supreme Court Second Municipality of the City of New Orleans. Plaintiffs Vs The New Orleans Cotton Press Company, Defendants*. The reply of E. Mazureau, Esq. Counsel for the Second Municipality. New Orleans. Printed by F. Cook and A. Levy. 20,8 × 12,6, pp. 240. H. Pas de date. En anglais.

1821. *Letter signed Mazureau*, Attorney — General. New Orleans, 5 janvier 1821,

Dans une brochure (pp. 8 à 29) intitulée *Message from His Excellency, Thomas B. Roberston, Governor of the State of Louisiana, to the Senate of the said State; on the subject of the Alluvial Soil, known by the name of the Batture of the Suburb Sainte-Mary, etc.* New Orleans, J.-C. de Saint-Romes, State printer. II. 12,6 × 13, pp. 29. En anglais.

1827. *Aux électeurs de l'Etat de la Louisiane*. Nouvelle-Orléans, 1827. Signé à la fin « Mazureau ». 23 × 15, pp. 38. T.

1836. *Panegyrique de l'Honorable George Mathews*, président de la Cour Suprême de l'Etat de la Louisiane, prononcé le ... janvier 1837, par Etienne Mazureau, avocat général et doyen du barreau. En vertu d'une résolution adoptée à la Nouvelle-Orléans par ses confrères assemblés le 16 novembre 1836.

Imprimé en français dans *New Recopulation*, pp. 673-701, par White, Philadelphie, 1839, qui dit que Mazureau lui donna son manuscrit.

Traduction dans *La Historia Quarterly*, vol. IV, n° 2, avril 1921, pp. 149-188.

1840. *Réplique de M. Étienne Mazureau, avocat général*, aux avocats de l'accusé dans l'affaire de l'Etat de la Louisiane, contre Hippolyte Trouette, accusé d'avoir tué Paulin Prué en duel. Sténographié par T.-W. Collens. Avocat. Nouvelle-Orléans, imprimé par Gaux et C^o, 1840. 21,4 × 13,4, pp. 116. H.

Traduction partielle dans *The Louisiana Book*, édité par Thomas M'Caleb, New Orleans, 1894, p. 277.

Note. — Dans *Réponse du Créole au Citoyen Naturalisé*, 1827, Marigny dit que Mazureau publia quelques articles politiques contre Claiborne en 1813, puis peu après une étude sur les coutumes et mœurs des Américaines comparées à celles des Françaises, suivi d'une autre étude sur le théâtre. Je n'en connais pas d'exemplaire. Furent-elles publiées dans les journaux ou en brochures ? Je penche pour la première hypothèse.

Dans *The New Orleans Book*, edited by Robert Gibbs Barnwell, New Orleans, 1851, T. *Le duel*, p. 74.

MELLEN CORINNE CASTELLANOS (C.). 1863-1909.

Mrs Mellen, fille du Dr John J. Castellanos, née à la Nouvelle-Orléans en novembre 1863, traduit de l'espagnol en français *Las Hojas Secas* des *Légendes Espagnoles* de Gust. A. Becquer. Son père montra la traduction à un de ses malades, V.-E. Rillieux, qui demanda la permission de la mettre en vers français. Une fois mariée, Mrs Mellen va vivre à New-York où elle meurt le 3 mai 1909.

Auteur d'articles de revues en anglais.

1895. *Les feuilles mortes* (Las Hojas Secas) traduit des « Légendes Espagnoles » de Gust. A. Becquer, par Corinne-Castellanos Mellen. Reproduit en vers par V.-E. Rillieux. Prix : 10 sous. Nouvelle-Orléans. Ateliers du « Daily Crusader », 1895. 18,4 × 12, pp. 9 (non numéroté). T. Réimprimé de c. R. A. L.

Dans C. R. A. L. T.

Feuilles mortes. Traduites des *Légendes Espagnoles* de Gustave. A. Béquier, mai 1888 : 75.

MERCIER ALFRED D. M. P. (C.). 1816-1894.

Dans la période qui suit la Guerre civile, un groupe remarquable de médecins fleurissait à la Nouvelle-Orléans, parmi lesquels les Louisianais : Déleroy, Sabin-Martin, Armand Mercier, Turpin, l'Italien Dell'Orto, le Français Touatre, le Cubain Hava. Mais, au point de vue de la science, du courage intellectuel, du talent littéraire, le premier de tous et de beaucoup était le Dr Alfred Mercier.

Le premier Mercier qui vint dans ce pays fut Jean, né en 1772 à Blanquefort dans la Gironde en France. La Révolution de 1793 le contraignait à émigrer. Il venait à la Nouvelle-Orléans, épousait, dit-on, une Canadienne, devenait planteur et élevait une nombreuse famille avant de mourir en juin 1841. Il avait deux filles : Armantine qui épousa Pierre Soulé, et Adèle qui épousa un notaire appelé Caire, et trois fils, Jean-Jacques, Armand et Alfred, ce dernier né à Mc Donoghville, de l'autre côté de la rivière, le 3 juin 1816. A quatorze ans, il était envoyé au collège Louis-le-Grand à Paris, où son frère aîné l'avait précédé. Alfred travaillait avec acharnement, faisait deux années en une et obtenait un prix de vers latins. Il dévorait les livres et consacrait tous ses loisirs à Walter Scott, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand et Lamartine.

Après ses examens, il s'inscrivait à la Faculté de Droit de Paris, attiré surtout par le côté théâtral de la profession d'avocat, et, pour avoir la chance d'entendre Odillon Barrot, Berryer, Marie, Chaix-d'Est-Ange, ou tout autre avocat célèbre du temps, il prenait sur ses cours et fréquemment passait des heures à attendre au Palais de Justice. Sensible et artiste, Mercier préférerait les lettres au droit. Aussi, sans abandonner celui-ci, il suivait les conférences de la Sorbonne et du Collège de France, et accompagnait son frère, étudiant en médecine, pour voir opérer les grands chirurgiens français.

En 1838 il abandonnait le droit et revenait à la Nouvelle-Orléans où il séjournait quelque temps. Comme il parlait mal l'anglais, il allait à Boston pour l'apprendre : choix très heureux, car c'était dit-on la ville des Etats-Unis où on parlait l'anglais le plus pur. Le climat était trop dur pour un homme du Sud ; l'hiver passé, il regagnait la Nouvelle-Orléans. Son beau-frère, le distingué juriste Pierre Soulé, plus tard ambassadeur en Espagne, lui conseillait vivement de s'inscrire au barreau : Mercier refusait. Captivé par les lettres, il revenait à Paris, où en 1842 il publiait son premier livre contenant

deux longs poèmes romantiques, *La Rose de Smyrne* et *l'Ermite du Niagara*, et une collection de petits poèmes sous le titre d'*Erato*. Le livre était chaudement accueilli par les critiques.

Mercier ne pouvait tenir en place. Il partait pour un long voyage à travers la France, l'Espagne, la Belgique, la Suisse, l'Angleterre et l'Italie. De nouveau en 1847 il parcourait l'Italie à pied, une besace sur le dos, avec son neveu, Nelvil Soulé, Alexandre Colin, le peintre, qu'ils surnommaient « l'apresto », et Maingonnat, le mathématicien, qui n'enlevait jamais son chapeau et découpait sa viande en figures géométriques avec son couteau de poche, qu'il aiguisait sur une petite pierre qu'il portait toujours dans son gilet. Mercier l'avait connu au collège, il savait son originalité et s'en amusait. Les jeunes gens quittaient Paris en mai et pendant cinq mois parcouraient l'Italie et la Sicile. Leurs aventures fournissaient à Mercier des matériaux pour ses romans futurs. A Palerme ils visitaient les jardins du duc Serra di Talco. Dans le kiosque, leur guide, un ami italien, Giacomo Lopresti, touchait un ressort secret et une porte s'ouvrait ; on apercevait la statue d'un moine vénérable assis devant une table en train de lire.

Les visiteurs étaient étonnés de voir à côté du kiosque un jeune homme, aux habits en lambeaux, qui baissait la tête et marmottait des paroles incohérentes. Mercier demandait son nom et apprenait que c'était Angiolo Calamatti, beau jeune homme qui, devenu fou, errait dans le jardin et se croyait fiancé à la mort. Le duc avait donné l'ordre à ses domestiques de lui apporter de la nourriture tous les jours ; mais le seul moyen d'amener le jeune homme à la prendre était de lui dire qu'elle venait de la mort, son épouse. Colin faisait le portrait du fou, et Lopresti racontait la tragique aventure qui avait plongé Angiolo dans une telle mélancolie. Mercier en enregistrait tous les détails dans son journal et, en 1873, il devait publier *Le Fou de Palerme*.

De retour à Paris, Mercier mettait la dernière main à une tragédie qu'il espérait faire accepter par le Théâtre-Français. La pièce, histoire mélodramatique d'un juif avare de New-York, Henoch Jedgesias, était lue dans une réunion des amis de Mercier, parmi lesquels se trouvaient Louis Blanc, Albert Fabre, Baune et Etienne Arago, et soulevait leur enthousiasme.

Dans l'espoir de populariser le drame, qu'il intitulait *Auri-Fames* ou *l'Avare de New-York*, le jeune auteur en tirait un roman-feuilleton qui était accepté par *La Réforme*, revue à tendances républicaines. Le jour où la première livraison devait paraître, la Révolution de février 1848 éclatait et les bureaux de *La Réforme* étaient

mis à sac de la cave au grenier, si bien que le manuscrit disparaissait. Mais, le calme revenu, Mercier recomposait de mémoire son roman. Il lançait une biographie de son beau-frère, Pierre Soulé, quand les soulèvements de juin et les barricades l'arrêtèrent. Il préféra suivre la marche des événements qui menèrent au couronnement de Napoléon III. A *la Chronique*, journal de la Nouvelle-Orléans, il envoyait des articles sur la conduite du peuple et le spectacle qu'offraient les rues de Paris au cours de ces journées mémorables.

A la fin de cette année, Mercier reprenait le bateau afin de ramener le jeune Soulé à ses parents. Pendant son court séjour à la Nouvelle-Orléans, il faisait des arrangements avec le *Daily Delta* pour devenir son correspondant à Paris.

La Révolution et les proscriptions avaient dispersé le groupe d'amis en compagnie desquels Mercier avait passé tant d'heures agréables. Paris avait perdu son charme, et lui-même se sentait envahi par l'inquiétude. Il abandonnait les lettres et, comme preuve de sa décision, brûlait les manuscrits de sa pièce de théâtre et du feuilleton qu'il en avait tiré. Il oubliait qu'il en avait donné une copie à un ami, qui devait la lui rendre plus tard. Et c'est ce qui fait qu'en 1869, l'*Epoque* de la Nouvelle-Orléans publiait *Henoch Jédésias* ou *l'Avare de New York*.

Mercier tombait dangereusement malade à Paris. La fille du propriétaire de la pension de famille dans laquelle il vivait, le soignait avec dévouement. Il l'épousait par reconnaissance. C'était une faute : elle lui était trop inférieure au point de vue intellectuel, et ne comprit jamais l'homme de lettres sensible et laborieux.

La naissance des enfants forçait Mercier à adopter une profession plus lucrative que les lettres. A trente-trois ans il commençait l'étude de la médecine, et pendant six ans s'y consacrait tout entier. De temps en temps il publiait des *Observations* dans la *Gazette des Hôpitaux* et dans la *Presse Médicale*. Il obtenait son diplôme de D. M. P. sur la fin de 1855. Il emmenait les siens à la Nouvelle-Orléans où il exerçait la médecine pendant trois ans et, en 1858, fondait la *Société Médicale* avec les docteurs Détery et Faget.

En 1859, il regagnait Paris où il séjournait dix mois. Il y publiait une brochure sur la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans, et était nommé médecin aux colonies par le Préfet de l'Algérie. Comme sa commission tardait à venir, il acceptait une situation de médecin aux Usines de la Vieille Montagne en Normandie.

Pour l'éducation de ses enfants il venait au Grand-Montrouge près de Paris. Sur ces entrefaites, la Guerre civile éclatait. Mercier faisait

tous ses efforts pour amener la France à s'allier avec la Confédération et publiait une brochure sur ce sujet : *Du Panlatinisme, Nécessité d'une Alliance entre la France et la Confédération du Sud*. Il mettait en avant l'argument spécieux d'une menace à la France par l'union anglo-saxonne de l'Angleterre et des Etats du Nord de l'Amérique, et suggérait comme contre-poids un traité entre la France, la Confédération, le Mexique et les autres pays latins de l'Amérique. Beau morceau de propagande que le succès ne couronnait pas !

La Guerre civile terminée, il retournait à la Nouvelle-Orléans pour y passer le reste de sa vie, à part le temps qu'il prenait sur ses vacances pour visiter l'Europe.

La petite chambre qu'il occupait dans sa modeste demeure de Washington Avenue était une cellule de moine : un lit de camp, un lavabo, une table, une chaise ; mais, le long des murs, du plancher jusqu'au plafond, des livres, son unique passion, son unique consolation. Le malheur s'était glissé dans sa vie de famille, et il en était venu à regarder l'existence « comme une triste comédie, un tissu de mensonges et de désillusions amères ». Il faisait deux parts dans sa vie : l'une appartenait aux livres, l'autre au travail qui nourrissait les siens.

Il se levait à cinq heures, chauffait du café sur une petite lampe à côté de son lit, puis lisait ou écrivait jusqu'à huit heures, déjeunait et commençait sa tournée de visites. Alors les médecins travaillaient seuls, sans secrétaires ou infirmières diplômées et, quand ils quittaient leur cabinet de consultations, ils avaient coutume de pendre une ardoise à leur porte. Un jour sa laveuse, femme de couleur, vint pendant son absence, et à son retour il fut très amusé de trouver ce curieux message sur l'ardoise : « Je suis Venus pour la linge salle. » A quatre heures et demie le docteur rentrait chez lui, dînait, accordait vingt minutes à ses enfants, puis se renfermait dans sa chambre où il lisait et écrivait jusque tard dans la nuit.

Il parlait et lisait l'italien, l'allemand, l'espagnol et l'anglais ; le latin et le grec lui étaient aussi familiers que le français, sa langue maternelle ; il aimait les auteurs classiques qu'il connaissait à fond et qu'il préférait à tous les chefs-d'œuvre modernes. Après avoir passé une après-midi de dimanche à lire Sophocle, il écrivait dans son journal : « Comparée à la simplicité, à la grandeur du génie grec, notre littérature moderne, française, anglaise, italienne ou espagnole, me semble affectée ou sans mérite ! Le poète grec absorbé dans la création de son œuvre, oublie complètement sa personnalité ; il cesse, pour ainsi dire, de vivre individuellement, pour se plonger corps et âme dans les êtres que son imagination évoque. A

notre époque l'écrivain le plus réservé ne peut noircir quelques pages sans nous montrer la préoccupation de son éternel Moi. L'égoïsme et la vanité dans les lettres modernes, particulièrement dans la littérature légère et le journalisme, sont tellement à l'ordre du jour que chaque ligne commence par Je, Moi, Mon, ou Notre... »

L'égoïsme des journalistes lui déplaisait particulièrement. Il avait été toute sa vie en rapports avec les journaux, il avait fourni de bonnes critiques de l'Opéra-Français au *Picaynne*, en 1870, et en 1871 il avait dirigé l'*Avenir*, qui ne vécut guère que l'espace d'un matin. Il montre combien les bouffonneries des journalistes le dégoûtaient dans le récit que son journal nous donne de l'une de leurs querelles. Placide Canonge et un certain Nicopulo s'étaient engagés dans une controverse touchant l'opéra, et ils avaient échangé tant d'insultes dans les colonnes de leurs journaux, qu'il regardait le duel comme inévitable entre eux. Néanmoins, ils « terminaient leur bataille de plume sans en arriver au pistolet ou à l'épée ; leur conduite était celle de coqs qui, après avoir échangé des coups d'aile, s'en vont soudain, chacun de son côté, avec la certitude d'avoir remporté la victoire et de pouvoir jeter un œil de défi à son adversaire ».

« Il ne faut pas s'étonner, concluait-il, que les querelles des journalistes soient si fréquentes et aboutissent si souvent au duel. Ils gonflent tellement leur propre personnalité, qu'ils finissent par lui donner une importance qui fait que la moindre contradiction prend les proportions d'un crime de lèse-majesté. »

Le Dr Mercier n'attachait pas beaucoup d'importance à l'argent. Il en voulait juste assez pour donner aux siens une modeste aisance et pour se procurer des livres. Il ne tenait pas ses comptes en ordre ; aux malades nécessiteux, — ils étaient nombreux. — il n'envoyait pas de note et aux clients riches il oubliait de réclamer ses honoraires.

Il était grand, mince, presque rigide. Son front bombé et découvert, ses yeux noirs vifs, ses cheveux blancs, sa barbe patriarcale, ses manières courtoises, tout en lui inspirait la confiance. Mais son orgueil et son sens de la dignité personnelle étaient si forts qu'il ne permettait pas l'atteinte la plus légère, la plus indirecte à sa conduite professionnelle. Une fois les chirurgiens décidaient d'amputer la jambe d'un très riche habitant de la Nouvelle-Orléans, qui refusait d'être opéré avant d'avoir consulté le Dr Mercier. Celui-ci venait et prescrivait un traitement qui sauvait la jambe de notre homme. Le malade recevait la note et écrivait au Dr Mercier pour lui dire qu'il la trouvait un peu élevée. Mercier ne répondait pas. Finalement le

malade envoyait un chèque pour la somme demandée. Mercier recevait le chèque, le déchirait tranquillement, sans un signe de colère, et en réexpédiait les morceaux par la poste à son ex-client, sans autre commentaire. L'incident était clos.

La conservation de la langue française en Louisiane était pour lui un fétiche, aussi embrassait-il avec enthousiasme le projet de fonder une société dans ce but. Des personnes bien informées lui contestent encore l'honneur d'avoir eu le premier l'idée de l'*Athénée Louisianais*, mais un article paru dans le *Louisianais*¹ accrédite cette opinion, d'après une lettre de O. L. Delelis parue dans l'*Abeille*.

Quel que soit l'auteur du projet, il est certain que le Dr Mercier fit les premières démarches en vue de sa réalisation. Il demanda le concours de son frère Armand et celui du Dr Charles Turpin. Tous les trois invitèrent les autres membres à se réunir. Le 12 juillet 1876, on adoptait les statuts et on élisait le Dr Armand Mercier président, le général G. T. Beauregard vice-président, et le Dr Alfred Mercier secrétaire-trésorier, charge qu'il remplit jusqu'à sa mort.

Le 1^{er} juillet de l'année de sa fondation, la société publiait le premier numéro d'une petite revue française bi-mensuelle appelée les *Comptes Rendus*. La qualité et la variété des articles étaient surprenantes et frappaient Lafcadio Hearn à ce point qu'il écrivait² : « Peu de publications anglaises en ce pays contiennent des articles aussi intéressants et originaux que ce périodique français. »

Mercier était plus modeste et, au bout de seize ans d'existence, il jugeait ainsi l'œuvre de la revue : « Il y a beaucoup de bon dans les *Comptes Rendus* ; tout n'est pas de première qualité ; néanmoins, ceux qui nous suivront et désireront connaître l'état de la langue française en Louisiane à notre époque, y trouveront des renseignements utiles. »

En 1877 le Dr Mercier publiait *La Fille du Prêtre*, en trois volumes. Il la présentait comme un « récit social », mais c'était plutôt une bombe, car il attaquait le célibat ecclésiastique. La société créole explosait, le *Picaynne* et l'*Abeille* refusaient de donner la compte rendu de cet ouvrage, et traitaient son auteur de libre penseur, — l'accusation la plus terrible que l'on pût lancer dans cette communauté rigide catholique. Dans l'*Athénée*, tous les amis du Dr Mercier, sauf quelques-uns à l'esprit large, se tournaient contre lui ; seules la dignité de sa vie et la bonne réputation de sa famille le sauvaient d'un complet ostracisme. Il avait prévu cette opposition et

1. 21 Janvier 1876.

2. *New Orleans Item*, 3 septembre 1880.

cela ne l'avait pas empêché de dire la vérité comme il la pensait.

Ses articles dans les *Comptes Rendus* montrent son goût de l'étude, l'étendue de son savoir et la variété de ses connaissances : fiction, poésie, critique littéraire, essais sur des questions de science et d'histoire, et même composition de la première grammaire du patois négro-français à la Louisiane. Cette *Etude sur la Langue créole* intéressait Lafcadio Hearn qui lui consacrait un article¹ de fond, où il déclarait que ce travail était « la contribution la plus curieuse et la meilleure à la philologie américaine ».

En 1881, Mercier publiait son *Habitation Saint-Ybars*. Hearn en faisait l'éloge dans un autre article de fond² intitulé. « Le roman de la Nouvelle Louisiane ». C'est, disait-il, « un roman créole, écrit par un Créole, consacré à la vie créole et aux coutumes en Louisiane avant la guerre, peignant la vie des anciens esclaves et la société curieusement bâtie de notre ancien régime, avec une exactitude et une chaleur qui sont la marque d'un auteur qui a vécu au milieu des vieilles conditions sociales, et mêlé sa propre existence à la splendeur semi-tropicale de cette époque. L'auteur est plus qu'un romancier, c'est un observateur pénétrant, un penseur profond, un sociologue averti, un artiste délicat ». — De Hearn, dont le style est si parfait, cette louange a son prix.

L'*Habitation Saint-Ybars*, ignorée en dehors de la Louisiane et tombée aujourd'hui dans l'oubli le plus complet, a une réelle importance. Ce travail constitue la seule peinture exacte qui ait été faite de la vie sur une plantation créole dans l'ère de la prospérité. Il est vrai non seulement par la couleur locale, mais aussi par les traits de mœurs : habitudes chez les maîtres et chez les esclaves, et relations patriarcales qui existaient entre eux.

L'exactitude du récit ne peut nous surprendre, car c'est en partie une transcription littérale de la vie que Mercier mena sur la plantation de son grand-père; transcription que l'éloignement causé par ses séjours à l'étranger rendait plus facile, en lui révélant les bons et les mauvais côtés du système social qu'il décrivait. Cette largeur de vues et les longues pages écrites en patois nègre rendent le livre doublement intéressant.

Dans les *Comptes Rendus*, Mercier offrait encore aux lecteurs une savante étude sur *Dante Alighieri et la Divine Comédie*. Hearn l'admirait et écrivait³ : « Que le Dr Mercier expose un fait scientifique.

1. « Dr. Mercier's Essay on the Creole Patois » *New Orleans*, 10 Juillet 1880.

2. *New Orleans Item*, 17 octobre 1881.

3. « Dr. Mercier on Dante », *Times Democrat*, 10 janv. 1886.

un sujet linguistique ou quelque phase peu connue de la vie créole, son travail charme toujours, non seulement par l'aisance du style qui caractérise ses écrits, mais par une originalité aussi inattendue qu'agréable. »

L'*Athénée* comptait plusieurs années d'existence; néanmoins, Mercier commençait à craindre pour l'avenir de cette association. Il ne se dissimulait pas, — son journal en fait foi, — que la cause fondamentale de sa disparition probable résidait dans la mentalité et les goûts des sociétaires. « Les choses de l'esprit ne les intéressent pas; ils n'aiment que les choses de la matière, ils trouvent du plaisir dans les spectacles qui captivent l'œil : revues militaires, défilés de carnaval, processions religieuses avec bannières et musique — et quelle musique ! Les promenades de pompiers, les cortèges funèbres, les incendies, voilà ce qui arrête la foule. A cela il faut ajouter les bals en hiver et les pique-niques en été. Voir passer des uniformes, danser en silence, manger, boire, fumer, bâiller au coin d'une rue, attendre que des coups de revolver rompent la monotonie des heures qu'ils traînent, voilà les occupations de nos jeunes gens. L'*Athénée* a été fondé pour réagir contre cet état de choses déplorable, au moins dans notre petit cercle. »

La présence de trois membres seulement à l'une des réunions de l'*Athénée* le décourageait au point qu'il se demandait : « si, dans son entreprise de perpétuer la langue française en Louisiane et son effort pour propager le goût des lettres et des sciences dans la population d'origine française, l'*Athénée* avait rempli une mission agréable aux Créoles ». Il inclinait vers le doute et disait : « Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'ont jamais aidé ou encouragé le mouvement. Les abonnés pour la plupart sont des étrangers. Le public Louisianais lui a témoigné peu d'intérêt, sauf aux jours de réception annuelle où il s'agissait de récompenser par une médaille d'or la meilleure étude présentée au jury dans un concours. L'attraction de la curiosité et la partie musicale du programme, ajoutées à la gratuité de l'entrée, ont toujours amené foule à la salle de L'Union Française. Nous ne nous faisons aucune illusion ; nous savions depuis longtemps que la population créole se porte toujours avec enthousiasme à toutes les fêtes publiques, quel qu'en soit l'intérêt, dans lesquelles on ne demande rien. »

Le gouvernement français reconnaissait les services rendus à la cause française par le Dr Mercier et le nommait, en 1885, Officier de la Légion d'honneur.

Il était convaincu en 1891 que ses efforts pour conserver à la Louisiane sa langue maternelle étaient inutiles et il prédisait que

vers le milieu du x^e siècle personne ne la parlerait plus. « Il faut être aveugle et sourd, écrivait-il, pour ne pas saisir l'invasion de la langue anglaise en Louisiane ; elle domine déjà dans la politique, les tribunaux, la presse et le commerce. Elle s'insinue, sans trouver de résistance sensible, dans le sein des familles créoles. Elle est nécessaire dans les hautes charges de l'État, dans les magasins, sur les marchés. Tous les hommes de langue française sont obligés de parler la langue anglaise, tandis que pas un homme de langue anglaise n'est obligé d'apprendre le français pour la conduite de ses affaires. »

Johnelle, nouvelle sur la vie à la Nouvelle-Orléans, fut le dernier livre que le docteur réussit à lancer avec de grandes difficultés. La Nouvelle-Orléans ne possédait pas encore d'éditeur et tous les auteurs devaient payer les frais d'impression. Mercier avait alors 75 ans, il était pauvre comme jamais, aussi devait-il s'assurer trois cents souscripteurs et entrevoir la possibilité d'en trouver cinquante de plus, avant de se décider à publier son ouvrage. L'intermédiaire chargé de récolter les souscriptions disparaissait avec l'argent. Le vieillard donnait le livre malgré tout en 1891.

La déloyauté d'un homme en qui il avait mis sa confiance précipitait sa fin. Il notait chaque jour dans son journal qui, à partir de ce moment, devient poignant, la marche de son mal : un cancer à l'estomac. Il suivait en lui les avancées de la mort et, assis dans sa chambre au milieu de ses livres, il l'attendait stoïquement. Il souffrait ; mais qui eût pu le dire quand il récitait par cœur les vers sonores de l'Enéide ? Les derniers mots qui franchirent ses lèvres furent des paroles du Dante, quand le 12 mai 1894 la mort l'emporta.

R. B. *Ecrivains Louisianais*, Alfred Mercier, par X (probablement le Dr Charles Deléry). Une simple page réimprimée de la *Renaissance Louisianaise* du 12 juin 1870. T. H.

Hommage à la mémoire de Dr. Alfred Mercier. Discours de Alcée Fortier dans une réunion de l'Athénée le 18 mai 1894. Imprimé dans C. R. A. L., en juillet 1894 et en brochure séparée. T. H.

Portraits littéraires, par Testut, p. 71. *Dr. Mercier on Dante* (*Times-Democrat*, July 10, 1886). *Dr. Mercier's Essay on the Creole Patois* (même journal, le 10 juillet 1880) et *The New Louisiana Novel* (même journal, le 17 octobre 1881), tous les trois par Lafcadio Hearn. T.

Library of Southern Literature, vol. VIII, pp. 3629 à 3644, *Alfred Mercier*, par Alcée Fortier. T.

1842. *La Rosé de Smyrne et l'Ermite du Niagara*, poèmes par A. Mercier, américain. Paris, Jules Labitte, libraire-éditeur, 3, quai Voltaire. cm. 18,4 × 11,8, pp. 286.

Erato, collection de poèmes plus courts, publiés avec les précédents, dont la pagination montre qu'ils étaient destinés à être une partie du livre. T.

1848. *Biographie de Pierre Soulé*, sénateur à Washington. Paris, chez Dentu, libraire-éditeur, 13, Galerie d'Orléans. cm. 16,5 × 10,7, pp. 101. H.
1855. *Faculté de médecine de Paris : Thèse pour le Doctorat en médecine*, présentée et soutenue le 20 août 1855, par J. J. C. Alfred Mercier, né à New Orleans (Etats-Unis), docteur en médecine. De la fièvre typhoïde dans ses rapports avec la phtisie aiguë. Paris, Rignoux, imprimeur de la Faculté de médecine, 34, rue Monsieur-le-Prince. cm. 26 × 20, pp. 30. T.
1860. *La fièvre jaune*, sa manière d'être à l'égard des étrangers à la Nouvelle-Orléans et dans les campagnes. Paris, Adrien Delahaye, libraire.
1863. *Du Panlatinisme*. Nécessité d'une alliance entre la France et la Confédération du Sud. Paris, Librairie Centrale. cm. 21,1 × 13,5, pp. 31. B. N. La B. N. a marqué sur la page de titre la date en rouge, 1863.
1873. *Le Fou de Palerme*. Nouvelle sicilienne. Nouvelle-Orléans, imprimerie du Carillon, 48, rue Conti. cm. 16 × 11. T. H. — L. C. Paru d'abord dans *Le Carillon*, 18 mai 1873 et sq.
1877. *La fille du prêtre*, récit social. T. — N. Y. L. Première partie : Fausse route. Deuxième partie : Expiation. Troisième partie : Réhabilitation. Nouvelle-Orléans, Imprimerie Cosmopolite, 98, rue de Chartres. cm. 23,5 × 16. Prt. I, pp. 135. Prt. II, pp. 107. Prt. III, pp. 156.
1880. *Etude sur la langue créole en Louisiane*. cm. 19,8 × 12, pp. 49. T. H. — N. Y. L. Signée à la fin par Dr. Alfred Mercier. Réimprimée de C. R. A. L., juillet 1880 : 378.
1881. *L'habitation Saint-Ybars* ou *Maîtres et Esclaves en Louisiane*, récit social. Nouvelle-Orléans, Imprimerie Franco-Américaine, 102, rue de Chartres, Eugène Antoine, propriétaire. cm. 19,7 × 12, p. 231, 2 non numérotées. T. H. — L. C. — N. Y. L.
1882. *Réponse à M. le vicomte Paul d'Absac*, consul général de France. Nouvelle-Orléans, Imprimerie Franco-Américaine, rue de Chartres. cm. 17 × 11,5, pp. 10. T. H. — N. Y. L. Paru d'abord dans *Démocratie Française* du 28 octobre 1883, puis réimprimé en brochure. Réponse à une critique de « Saint-Ybars » par le vicomte d'Absac, dans laquelle il disait que le livre de Mercier avait offensé les Créoles. La brochure d'Absac était intitulée *Excursions en Louisiane*.
1886. *Emile des Ormiers*. cm. 28 × 19,2, pp. 6. T. H. D'abord en feuilleton dans le *Franco-Louisianais* du 29 mai 1886, puis réimprimé en brochure. Récit de la façon dont un ami parisien (né à la Martinique) s'était suicidé.
1887. *Lidia*. Nouvelle-Orléans, Imprimerie Franco-Américaine d'Eugène Antoine, 102, rue de Chartres. T. H. — L. C. cm. 25,4 × 18 (double colonne), pp. 102, 1 de table. En feuilleton d'abord dans le *Carillon*, 2 novembre 1873. Revu et republié en 1887 dans le *Franco-Louisianais*.
1888. *Fortunia*. Drame en cinq actes. T. H. Nouvelle-Orléans, Imprimerie Franco-Américaine, 102, rue de Chartres, Eug. Antoine, propriétaire. cm. 22 × 15, pp. 58. D'abord dans C. R. A. L., 1^{er} novembre 1888.

1890. *Reditus et Ascalaphos*, poème. T. H. Nouvelle-Orléans, Imprimerie Franco-Américaine, 102, rue de Chartres, Eug. Antoine, propriétaire. cm. 22 × 15, pp. 24. Lu à l'Athénée le 24 janvier 1890.

1891. *Johnelle*. Nouvelle-Orléans, Eugène Antoine, éditeur, 102, rue de Chartres. T. H. — L. C. cm. 18,2 × 11,5, pp. 221.

DIVERS.

L'Anémique (histoire, je la crois de Mercier). T. H. — N. Y. L.

Le Sacre de Belgrave-Square, satire (annoncé sur le dos de la brochure de Bouis : *Les Queues de Chevaux*, comme devant paraître en 1848-1849. Je ne l'ai jamais vu).

Oceola, poème. (Annoncé sur le dos de la brochure de Bouis comme paru à Paris. N'est pas à la B. N. A du avoir le sort d'*Auri-Fames*.)

Auri-Fames ou *l'Avare de New-York*, roman en deux volumes. Annoncé sur le dos de la brochure de Bouis comme paru en 1848, mais à tort. *L'Epoque* de la Nouvelle-Orléans le publiait en 1869 sous le titre de *Hénoch Jédésias* ou *l'Avare de New-York*. C. R. A. L. le donnait en mars 1892 et numéros suivants.

Cas extraordinaire de Somnambulisme. (J'ai vu une coupure de cet article dans son Journal, mais je n'ai pu en identifier la provenance).

Dans C. R. A. L.

Etude sur les éclairs, septembre 1876 : 41 ; novembre 1876 : 17.

Note sur le sinistre géologique de l'Ile de la Réunion, janvier 1877 : 29.

Le banquet, mai 1877 : 62.

La fleur et le sylphe, septembre 1878 : 100.

L'Engadine, juillet 1878 : 180.

Vin d'orange, janvier 1879 : 229.

Historique de concours, mars 1879 : 239.

Diamants, mai 1879 : 261.

Pluie glaciale, mai 1879 : 262.

Alger, La Casbah, novembre 1879 : 307.

Nihilisme et Nihilistes, mai 1880 : 361.

Etude sur la langue créole en Louisiane, juillet 1880 : 378.

La langue française en Louisiane, novembre 1880 : 402.

Etudes sur les éclairs, septembre 1881 : 485.

Amour et foi, janvier 1882 : 42.

Note sur les tremblements de terre, juillet 1882 : 178.

L'Habitation de Saint-Ybars. Analyse par P.-V. Bernard, juillet 1882 : 183.

Les murs ont des oreilles, juillet 1882 : 191.

Conférences, septembre 1882 : 211.

Le matin, mars 1883 : 342.

Charles Bléton, mai 1883 : 368.

Vieux barde et jeunes filles, mai 1883 : 373.

1878, juillet 1883 : 382.

Frédéric Fries. Henri Roberi. Léonard Charles Vezian, juillet 1883 : 410.

Progrès de la langue française en Louisiane, septembre 1883 : 417.

L'exilé, novembre 1883 : 467.

- Allocution*, janvier 1884 : 481.
La femme dans les poèmes d'Homère, juillet 1884 : 612.
Les Préludes. Poésies par Edmond Héraux, novembre 1884 : 715.
Clubs dramatiques, juillet 1885 : 173.
Institution Carnatz, juillet 1885 : 193.
Esprit charmant, novembre 1885 : 260.
La houle, novembre 1885 : 260.
L'Etranger, novembre 1885 : 261.
Dante Alighieri et la Divine Comédie, janvier 1886 : 8. (J'ai le ms. de cet article.)
Dr. Turpin, mars 1886 : 54.
Analyse. Memoir of Mrs Edward L. Hunt par Mrs L.-L. Hunt, juillet 1886 : 164.
Lolotte, septembre 1886 : 216.
Gentille Suzette, septembre 1886 : 217.
La curée, novembre 1886 : 253.
A nos abonnés, janvier 1887 : 257.
Hamlet, son état mental, mars 1887 : 306.
L'homme araignée, juillet 1887 : 389.
Tawanta, novembre 1887 : 451.
(Publié d'abord dans la *Chronique*, 23 janvier 1848, puis dans le *Carillon*, 17 avril 1870.)
Dans la rue, janvier 1888 : 22.
Le froid en Louisiane, mars 1888 : 35.
Message, septembre 1888 : 158.
Où sont-ils?, septembre 1888 : 158.
Syracuse. Extrait d'un journal de voyage, septembre 1888 : 164.
Fortunia, novembre 1888 : 179.
Soleil couchant, janvier 1889 : 264.
Sommeil, rêves, somnambulisme, mars 1889 : 275.
Les soleils, mars 1889 : 295.
Excursion dans les Pyrénées, juillet 1889 : 343; septembre 1889 : 368.
De la Nouvelle-Orléans à New-York, novembre 1889 : 424.
Rôle des médailles dans l'histoire des Pays-Bas, novembre 1889 : 405.
Le pugilat chez les anciens et les modernes, mars 1890 : 57.
Fables d'Esope traduites en patois créole, mai 1890 : 74.
Etienne Viel, sa traduction en vers latins du *Télémaque* de Fénelon, juillet 1890 : 134.
Paraclèse, novembre 1890 : 190.
Ouragan du 19 août 1888, novembre 1891 : 417.
Hénoch Jedésias, mars 1892 : 44; mai 1892 : 108; juillet 1892 : 130; septembre 1892 : 165; novembre 1892 : 221; janvier 1893 : 272; mars 1893 : 319; mai 1893 : 345; juillet 1893 : 397; septembre 1893 : 435; novembre 1893 : 467.
Conférence. Les Romains, mai 1893 : 369.
La cigale et la fourmi. Fable traduite en patois créole, mai 1896 : 478.
Les soleils et la nuit, avril 1921 : 38.
Alfred Mercier, par Alcée Fortier, janvier 1888 : 25.
Alfred Mercier, par Alcée Fortier, juillet 1894 : 97.
A la Howard Library, dans l'exemplaire des *Comptes Rendus* pour l'année 1888-1889, qui semble être un supplément au numéro de

janvier 1888, un poème d'Alfred Mercier : « Etenne offerte aux abonnés de l' « Athénée », *La chanson du maître d'école* ».

A la B. N., sur le dos d'un exemplaire de « Pierre Soulé » :

Ouvrages du même auteur.

La Rose de Smyrne, poème, 3 parties.

L'Ermite du Niagara, mystère, 5 actes.

Erato, poésies détachées.

Le Sacre de Belgrave-Square, satire.

Pour paraître l'hiver prochain.

Auri-Fames, ou *l'Avare de New-York*, roman en 2 volumes.

Oceola, poème.

(Après une liste de l'œuvre de Bouis).

Dans la CHRONIQUE (N. O.).

Tawanta (poème), 23 janvier 1848 : 31.

Cléopâtre, 6 février 1848 : 38-40. Critique de la tragédie de M^{me} E. de Girardin donnée alors à Paris.

Correspondance parisienne, 7 mai 1848 : 89. Paris après la Révolution de février 1848, tel qu'il le vit.

Revue de la biographie de Pierre Soulé, 9 juillet 1848 : 126.

Correspondance littéraire, 13 août 1848 : 145. Lettre de Paris sur la mort de Chateaubriand.

L'Idéal (poème) 29 octobre, 1848 : 190. Une note du directeur dit que l'auteur arrive de Paris.

Puis d'autres critiques de théâtre et lettres de Paris.

Dans DAILY DELTA (N. O.).

Une lettre de Paris en 1849.

Dans l'OPINION (N. O.).

Hénoch Jédésias ou *l'Avare de New-York*. Feuilleton réimprimé plus tard dans C. R. A. L.

L'exemplaire de l'*Opinion* pour le 23 mai 1869 donne le chapitre 22.

Dans l'AVENIR (N. O.).

Il en fut le directeur en 1871.

Impressions de voyages.

Dans PICAYUNE (N. O.).

Critiques de musique de l'Opéra-Français dans les années 1870 et suivantes.

Dans le CARILLON (N. O.).

Tawanta (poème), 17 avril 1870,

Publié d'abord *La Chronique*, puis plus tard dans C. R. A. L.

Le fou de Palerme, 18 mai 1873 et sq.

Lidia, 2 novembre 1873 et sq.

Dans le MESCHACÉBÉ (paroisse de Saint-Jean-Baptiste).

Analyse du Fou de Palerme, 20 septembre 1873.

Article sur la Fièvre Jaune, 7 septembre 1878.

Dans le LOUISIANAIS (N. O.).

La langue française en Louisiane, 20 novembre 1880.

Dans DÉMOCRATIE FRANÇAISE (N. O.).

Réponse à d'Absac, 28 octobre 1882.

Dans FRANCO-LOUISIANAIS (N. O.).

Nécrologie du Dr Roudanez, 14 mai 1890.

Emile des Ormiers, 29 mai 1886.

JOURNAUX ÉTRANGERS

Dans MÉLUSINE (Paris).

Articles sur le folklore nègre.

Dans la PRESSE MÉDICALE (Paris).

Observations (entre 1849-1855).

Dans GAZETTE DES HÔPITAUX (Paris).

Observations (entre 1849-1855).

MERCIER Dr ARMAND D. M. P. (C.). 1812-1885.

Armand Mercier, frère aîné d'Alfred, né en 1812 à la Louisiane, va très jeune encore au collège Louis-le-Grand à Paris, passe ses examens, étudie la médecine, reçoit son diplôme, revient à la Nouvelle-Orléans, est un des fondateurs de l'*Athénée Louisianais*, dont il est le premier président, poste qu'il occupe jusqu'à sa mort en 1885.

Le gouvernement français le nomme Officier de l'Instruction Publique en 1881.

Il est plutôt médecin qu'écrivain.

R. B. Article dans C. R. A. L., mars 1881 : 448.

Armand Mercier par Leona Queyrouse, C. R. A. L., novembre 1885 : 248
(Réimprimé de l'*Abeille*, 13 septembre 1885).

1877. *Mémoire sur l'emploi du chloroforme dans l'accouchement*. Nouvelle-Orléans. H. Imprimerie Cosmopolite, 98, rue de Chartres, in-16. pp. 16.

Dans C. R. A. L. T. H.

Cession de la Louisiane par Charles Gayarré (traduction), mai 1877 : 58.
Juillet 1877 : 71.

De l'emploi du chloroforme dans l'accouchement, septembre 1877 : 85.

Camille Thierry, janvier 1878 : 135.

Arrosage des plantes avec de l'eau chaude, septembre 1878 : 194.

Age d'un pigeon, septembre 1878 : 196.

Millet d'Allemagne, septembre 1878 : 196.

Discours, mars 1879 : 238.

Discours, janvier 1880 : 323.

Joseph Lakanal, mai 1880 : 366.

MÉRY GASTON-ÉTIENNE (C.). 1793-1844.

Méry, caractère romanesque et aventureux dont nous ne savons presque rien, naît à Bâton-Rouge, Louisiane, en 1793; est, dit-on, compagnon d'armes du pirate Jean Lafitte à la bataille de la Nouvelle-Orléans en 1815. Il semble un peu trop instruit pour un associé de pirates, car on lui attribue la publication de trois livres en France, où il meurt en 1844.

R. B. *Library of Southern Literature*. Vol. XV, p. 300.

1841. *La légende du corsaire Lafitte*. Tours.

1842. *Observations sur le commerce des Etats-Unis*. Paris.

1843. *La politique américaine et les Indiens*. Pau.

Je ne connais aucun exemplaire de ces ouvrages.

MEYNIER ANDRÉ (C.).

André Meynier, l'un des plus importants parmi les citoyens d'Ope-lousas dont il fut longtemps maire, possède et dirige en 1852 *Le Whig de Saint-Landry*, vient (ou peut-être son fils André Jr.) à la Nouvelle-Orléans, où en 1887 il dirige une amusante petite revue illustrée, *Le Diamant*.

Dans le WHIG DE SAINT-LANDRY.

Articles en 1852.

Dans le DIAMANT.

Articles en 1887.

MOREL AMADEO (C.). 1813-1861.

Amadeo Morel, né le 17 janvier 1813 à la Nouvelle-Orléans, va plus tard à Napoléonville où il vit jusqu'à sa mort, le 15 novembre 1861.

La tragédie de Last Isle frappe son imagination, comme elle frappa plus tard celle de Lascadio Hearn; il écrit un long poème en vers alexandrius pour raconter l'inondation de l'île et la crainte des habitants. Le poème parut en deux parties; l'auteur en promettait une troisième qu'il n'écrivit jamais, parce que la mort ne lui en laissa point le temps.

1858. *Récit sur l'ouragan de la Dernière Isle*, par Amadeo Morel, imprimerie du Pionnier de l'Assomption, Napoléonville, 1858, in-8°, pp. 55. H.

MORPHY DIEGO (C.).

Diego Morphy né à la Nouvelle-Orléans, fils de Diego Morphy, consul d'Espagne à la Nouvelle-Orléans et de sa femme Mollie Creagh;

demi-frère du juge Alonzo Morphy, père de Paul Morphy qui, à son époque, était le champion du monde pour le jeu d'échecs. Est nommé, en octobre 1813, vice-consul d'Espagne et devient plus tard professeur de langues ; épouse Eulalie Dubord, fille de Don Lorenzo Troisville Dubord et d'Eulalie Beaumont de Livaudais ; enseigne jusqu'en 1852 et meurt de la fièvre jaune quelques années plus tard. Compose un dictionnaire à l'usage de ses élèves.

1840. *Dictionnaire d'Idiomes français et anglais*, arrangé par ordre alphabétique. Pour faciliter la lecture des ouvrages les plus populaires et phrases de Gil Blas. Por Diego Morphy, Nouvelle-Orléans. Imprimé par Gaux et C^{ie}, 106, rue de Chartres, près Conti, 1840. 45,7 × 40,2, pp. 383. T.

MORTMAIN GUILLAUME A.

Mortmain était poète ; c'est à peu près tout ce que l'on sait de lui. Il composait des chansons qu'il chantait aux jours de fête. Il les réunit, selon Cyprien Dufour, dans un petit volume intitulé *Mes Bulles de Savon*. Je pense que ces chansons n'ont dû exister qu'à l'état manuscrit, parce que Dufour continue : « M. Mortmain aurait tort de reléguer ces aimables productions dans un coin ignoré de sa bibliothèque. » Si elles avaient été imprimées, il n'aurait point parlé ainsi.

L'*Abeille*, en juin 1845, dit que G. A. M. va publier une « Histoire pittoresque et curieuse du théâtre français de la Nouvelle-Orléans de 1816 à 1846 » s'il peut réunir deux cents souscriptions à 3 dollars chacune. Le journal ajoute que l'auteur fournira de nombreux détails sur la biographie de tous les acteurs, la critique des pièces de théâtre jouées et des anecdotes de théâtre. Les souscripteurs firent défaut, car je n'ai pu trouver d'autre mention de cet ouvrage et je n'en connais point d'exemplaire. Mortmain est le seul écrivain du temps dont les initiales sont G. A. M.

Charles Testut dit que Mortmain avait en portefeuille un grand nombre de comédies en vers, écrites dans un style qui tenait à la fois de Molière et de Musset.

Beaucoup de ses poèmes sont dans l'*Abeille* et *Le Courrier de la Louisiane*. Il vivait à la Nouvelle-Orléans entre les années 1823 et 1851.

R. B. *Portraits Littéraires*, par Charles Testut, 1850 : 143.

Esquisses Locales, par Cyprien Dufour, 1847 : 143.

?. *Histoire pittoresque et curieuse du théâtre français de la Nouvelle-Orléans de 1816 à 1846.*

?, *Mes Bulles de savon.*

Dans L'ABEILLE (N. O.).

Couplets de circonstance, 24 février 1832.

Les Immortelles ou les trois journées de juillet 1830, 29 juillet 1833.

Aux gardes d'Orléans, 28 octobre 1837.

Declonet et Kenner, 29 septembre 1849.

Poème politique, publié dans *l'Orléanais* du 2 octobre 1849.

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE.

Charles Cuvellier (poème), 10 novembre 1845.

MUCIUS. Pseudonyme dont je ne connais pas l'identité.

1855. *Aux électeurs de la Louisiane.*

La Question américaine, par Mucius, 1855. 22,5 × 13,8, pp. 18. L. S. U.
Ecrit politique, part. I.

1855. *La Question américaine*, par Mucius, seconde partie, 1855. 22 × 14,
pp. 29. L. S. U.

MUSSON EUGÈNE (C.).

L'annuaire de la Nouvelle-Orléans pour l'année 1842 porte Eugène Musson comme vivant avec Michel Musson, dont la sœur épousa le père du grand peintre français, Edgar Degas. Les Musson appartiennent à une excellente famille créole, et Eugène, qui est le frère ou le neveu de M^{me} Degas, l'accompagna probablement en France.

1862. *Lettre à Napoléon III sur l'Esclavage aux Etats du Sud.* Par un Créole de la Louisiane, Paris, Dentu, 1862. Prix : 2 fr. 50, in-8, pp. 160. T. P. T.

NATILI D^r AUGUSTE.

Auguste Natili, docteur en médecine, italien, vint vers 1830 à la Nouvelle-Orléans, où il exerça pendant de nombreuses années. Ami des belles-lettres, il devint en 1849 directeur de la section italienne du *Moniteur du Sud* et le resta jusqu'à la disparition de cette section.

1839. *Considérations médico-littéraires* par Auguste Natili, Italien, docteur en philosophie, médecine et chirurgie ; membre de plusieurs sociétés savantes européennes ; docteur-médecin à la Nouvelle-Orléans, imprimé par Gaux et C^o, rue de Chartres, n^o 108, 1839. 23 × 15,7, pp. 134. T.

Dans le MONITEUR DU SUD (N.-O.). T.

Articles en italien à partir du 5 août 1849 — 13 numéros.

NEMO. Pseudonyme que je n'ai pas pu percer.

Dans la RENAISSANCE LOUISIANNAISE. T.

L'émeute (poème), 20 juin 1869.

Repentir, 17 octobre 1869.

Dans l'OBSERVATEUR LOUISIANNAIS.

Ambitio, V : 568.

Comédie humaine, VI : 435.

Conscientia, V : 406.

Les deux chiens, V : 311.

L'éducation, VI : 474.

L'Esprit-Saint, VI : 384.

Etude, IV : 492.

Garde à vous, VI : 23.

« *Le grave coup* » par l'abbé Combe (étude), V : 121.

Intolérance, VI, : 152.

« *Justitia* » la prostituée, I : 415.

Lex, VI : 520.

M. Parvenu, I : 210, 273.

Mon oncle James et son singe IV : 548.

Nonchalance, VI : 108.

Un original, IV : 80.

Picnics et danses (lettre), VI : 246.

Popularité, III : 622.

Une réunion d'Abbés, IV : 25.

Tout de même, V : 12.

Zola au Vatican, IV : 124.

NIL-BOR.

Dans l'OBSERVATEUR LOUISIANNAIS.

Le scandale du Panama, II : 25.

NOSTRADAME. Pseudonyme ?

Dans l'OBSERVATEUR LOUISIANNAIS.

A propos de Mars, I : 428.

PALVADEAU PAUL.

Dans C. R. A. L. T.

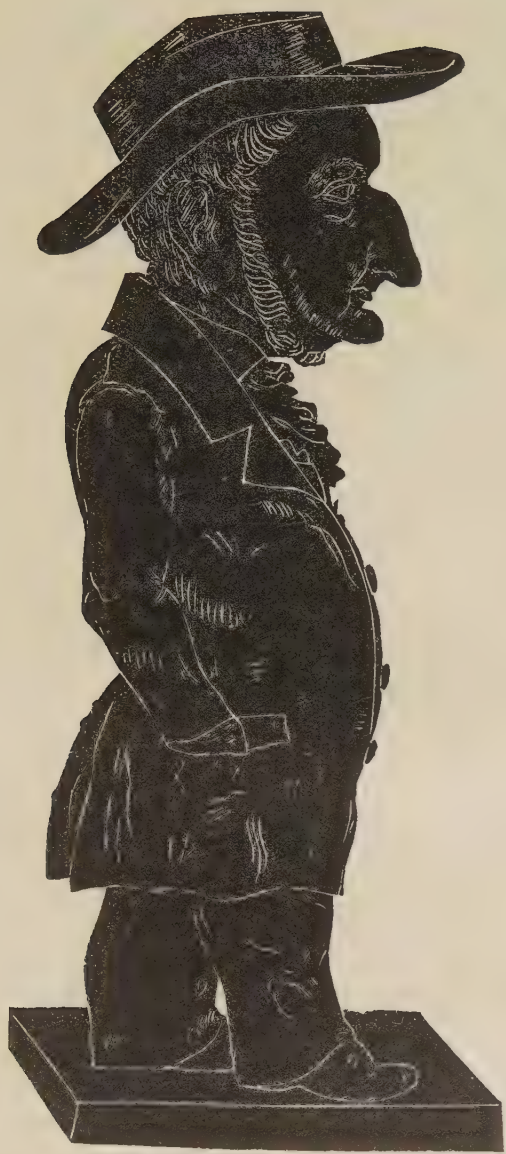
Le chêne et sa mousse, mai 1885 : 164.

Les deux tableaux, mai 1885 : 164.

Imité de l'Espagnol, mars 1886 : 80

PASSAMA-DOMENECH J. (F.).

Passama-Domenech, journaliste français né en Provence, est envoyé au Mexique comme correspondant pendant la tentative malheureuse



D^r AUGUSTE NATILI.

de Maximilien. Il y reste un an et fait une visite à la Nouvelle-Orléans, où il arrive en mars 1867, quelques jours avant que Maximilien soit fusillé par une bande de soldats mexicains en haillons. Cette cérémonie est de tradition dans le pays, on la connaît sous le nom de « Salut au Président ». On compte les chefs du Mexique qui ont échappé à « cet honneur » ; ce sont ceux qui, comme Diaz, ont su partir à temps.

A la Nouvelle-Orléans, Passama-Domenech donne dans *la Renaissance louisianaise* une excellente étude de la situation politique au Mexique. Après son départ, il envoie au directeur un second article sur Maximilien.

La Nouvelle-Orléans l'avait charmé comme tant d'autres, ce qui confirme le vieux dicton : celui qui boit les eaux du Mississipi y revient toujours. Passama-Domenech se trouvait à la Nouvelle-Orléans, pour la seconde fois, peu avant le début de la guerre franco-allemande, car en 1870 il publie dans cette ville une petite brochure : *La France et la Civilisation*, qui est vendue au profit des blessés français. C'était une amplification du thème : « L'histoire de la France est celle de la civilisation. »

Il devient directeur-adjoint de *l'Abeille* et fonde en 1872 l'*Union française*, société philanthropique dont le but est de venir en aide aux indigènes de l'Alsace et de la Lorraine qui préfèrent l'émigration en Louisiane à la soumission au joug allemand. Passama-Domenech est le premier président de cette association, qui existe encore, mais dont le but s'est élargi, puisqu'il est maintenant d'aider tout Français qui vient à la Louisiane.

Passama-Domenech décide de lancer un journal, en liaison avec l'*Union Française*, qui sera l'organe de tous les Français de naissance en résidence dans l'État. Il choisit pour titre le *Courrier français* et quitte *l'Abeille* pour diriger le nouveau journal. Plusieurs journaux avaient porté ce nom ; le premier numéro de celui-ci paraissait le 1^{er} décembre 1872. Mais les résidents français étaient trop peu nombreux ou ils se désintéressaient du journal, car le *Courrier français* cessait de paraître en avril 1873.

Une dame, qui le connut bien, m'apprend qu'il participa ensuite au *Carillon*. Selon elle, Passama-Domenech était un bel homme, noir, avec une barbe coupée à angles droits, toujours vêtu avec goût, brillant en conversation, distingué de manières, pianiste merveilleux. Toutes ces qualités le rendaient populaire parmi les artistes de l'Opéra français, dont il recherchait la société. Il eut une fille d'une cantatrice d'opéra renommée à cette époque, mais l'enfant ne vint jamais à la Nouvelle-Orléans. En grandissant, elle acquerrait une

belle voix. Vers 1874, Passama-Domenech quitte la Nouvelle-Orléans et revient à Paris, où il se fait l'impresario de sa fille.

1870. *La France et la Civilisation*, chez tous les libraires, Nouvelle-Orléans 1870. cm. 18 × 10,6, pp. 35. T. H. Au profit de la « Souscription Patriotique Française ».

Dans LA RENAISSANCE LOUISIANAISE.

La question mexicaine, 17 mars 1867 : 3.

L'empereur Maximilien, 14 juillet 1867 : 3.

Dans LE COURRIER FRANÇAIS.

Articles de fond, etc., 1^{er} décembre 1872 à avril 1873.

PERCHÉ l'abbé NAPOLEON-JOSEPH (F.). 1805-1883.

Napoléon-Joseph Perché naquit à Angers, France, le 10 janvier 1805. Enfant précoce, il savait lire parfaitement à l'âge de quatre ans. A quinze ans il commençait l'étude de la philosophie, qu'il enseignait à dix-huit ans. Deux ans plus tard il entra au séminaire de Beaupréau et était ordonné prêtre le 19 septembre 1829. A vingt-quatre ans, l'évêque lui confiait la cure de Murr, petite paroisse des environs d'Angers, où il s'attirait l'affection de ses paroissiens. De là on l'envoyait à Turquand, puis à la prison de Fontevrault.

M^{sr} Flaget, évêque de Bardstown, Kentucky, vint en France en 1836, à la recherche de missionnaires pour son pays ; le jeune abbé Perché fut le premier qui s'offrit. Il arrivait aux Etats-Unis en 1837 et résidait à Portland, Kentucky. Voulant bâtir une église pour ses paroissiens qui étaient très pauvres, il obtenait de M^{sr} Blanc, en 1841, la permission d'aller faire une quête à la Nouvelle-Orléans. Il prêchait en français, dans les églises de la ville, avec tant d'éloquence que l'archevêque l'invitait à revenir. Il retournait donc dans sa paroisse du Kentucky, bâtissait l'église avec les sommes recueillies, et reprenait le chemin de la Nouvelle-Orléans pour devenir aumônier des Ursulines — situation qu'il occupa pendant vingt-huit ans.

En 1842, un différend s'élevait entre l'évêque et les marguilliers de la cathédrale Saint-Louis, au sujet du droit à la nomination d'un successeur à M. l'abbé Moni, décédé. Les marguilliers choisissaient les trois avocats les plus distingués de la ville : Soulé, Roselius et Mazureau pour défendre leur thèse devant le tribunal. La Cour Suprême donnait raison à l'évêque.

L'abbé Perché prenait vigoureusement parti pour M^{sr} Blanc, et lançait en 1842 un hebdomadaire français pour défendre sa cause. Le *Propagateur Catholique* était né ; il saluait ses lecteurs le 12 novembre. Il se disait publié par « une réunion d'hommes de

lettres » ; mais le bon abbé formait à lui tout seul la « réunion ». Jérôme Bayon, qui avait été à *l'Abeille* pour un temps, devint le directeur officiel des six premiers numéros, mais Perché faisait pratiquement toute la besogne. L'abbé, dans ses articles de fond, ne ménageait pas les coups qu'il portait aux adversaires de son supérieur ecclésiastique.

Adrien Rouquette doit à l'abbé Perché sa vocation sacerdotale, et aussi son entrée au *Propagateur* dont il fut l'un des principaux collaborateurs.

En reconnaissance de ses services, l'abbé Perché était nommé coadjuteur de M^{sr} Odin, archevêque, le 1^{er} mai 1870, et le pape Léon XIII l'appelait le « Bossuet de l'Eglise d'Amérique ». M^{sr} Odin mourait au mois de décembre de la même année, et Perché devenait le troisième archevêque de la Nouvelle-Orléans. Treize ans plus tard, le 27 septembre 1883, il mourait et était inhumé dans la cathédrale Saint-Louis.

Nous avons de lui trois brochures sur des sujets religieux et un grand nombre d'articles de fond et autres dans le *Propagateur Catholique*, où il se montre intrépide, combatif, véhément, plutôt que calme et judicieux.

On a discuté la date d'apparition du *Propagateur Catholique*. L'*American Newspaper Directory* de 1885 dit qu'il fut fondé en 1810. C'est le confondre avec un autre journal appelé *Le Propagateur*, qui cessa de paraître à la Nouvelle-Orléans en 1827. Ce *Propagateur* n'a rien à voir avec le *Propagateur Catholique*, que l'abbé Perché lançait le 12 novembre 1842 et qu'il dirigea jusqu'au 29 août 1857, époque à laquelle il dut l'abandonner pour raisons de santé. Le *Propagateur catholique* parut jusqu'en 1885.

R. B. *Louisiana*, édité par Alcée Fortier, p. 306. *Portraits Littéraires*, par Testut, p. 73. *History of the Saint-Louis Cathedral*, by Louis J. Lœwens-stein, New Orleans, 1882. *Le Meschacébé*, 30 juin 1866. *History of the Catholic Church in Louisiana*, by Augustin, New Orleans 1893, p. 17.

1842. *Observations du Rév. Joseph-Napoléon Perché, aumônier du Couvent, sur le Rapport présenté au conseil des Marguilliers, dans la séance du 23 août 1842*. T. H. — Pages 18 à 21 d'une brochure, *Schisme de l'Eglise Saint-Louis*, etc., publiée à la Nouvelle-Orléans en 1842.

1846. *De l'importance du mariage sous le rapport social et religieux*, Nouvelle-Orléans, imprimé par H. Méridier, rue Craps, 238, 1846. 14,8 x 10, pp. 104. T. H. — Collection d'articles par l'abbé Perché, réimprimés du *Propagateur Catholique*.

1871. *Lettre Encyclique de Notre Saint-Père le Pape au sujet de l'accomplis-*

sement de la vingt-cinquième année de son Pontificat et Mandement de M^{sr} l'Archevêque de la Nouvelle-Orléans à cette occasion. Imprimerie du *Propagateur Catholique*, 204, rue de Chartres 1871. 23 × 15, pp. 41. T. H. 1872. *Lettre Pastorale et Mandement* de M^{sr} l'Archevêque de la Nouvelle-Orléans, pour le Carême de 1872, Nouvelle-Orléans. Imprimerie du *Propagateur Catholique*, 204, rue de Chartres 1872. 23,3 × 14,7, pp. 42. H.

Dans le PROPAGATEUR CATHOLIQUE.

Articles de 1842 à 1857.

PERDREAUVILLE Baron RENÉ DE (F.).

Le baron René de Perdreaux appartenait à la vieille noblesse française. Dans sa jeunesse il avait été page de Marie-Antoinette. La Terreur le force à fuir momentanément la France ; il y revient en qualité de gouverneur des pages de Napoléon I^{er}. Après la chute de Napoléon, le baron se rend à la Nouvelle-Orléans, où il gagne sa vie dans l'enseignement. En 1822 il est directeur de « The Lancasteran Academy for young ladies », au 27 de Conti Street, pas pour longtemps, car Belisle dit qu'il fut directeur de la section française de *l'Ami des Lois* à partir du moment où ce journal devint le *Louisianais et l'Ami des Lois*. Or le journal porte ce titre du 20 septembre 1822 au 15 avril 1824, date à laquelle il arrête sa publication. *L'Argus* paraît quatre jours plus tard avec le même matériel et les mêmes caractères d'imprimerie, et Belisle indique Perdreaux comme directeur de ce journal.

À la fondation de *l'Abeille* en 1827, Perdreaux quitte *l'Argus* pour devenir directeur de la section française de *l'Abeille* pendant un an seulement.

Les annuaires de 1840 et 1842 le mentionnent comme employé de bureau : fin pathétique pour un homme qui a connu le luxe de la Cour de France !

Dans L'ABEILLE.

Articles non identifiés de 1827 à 1828.

PÉRENNES P.-E. (F.).

On sait peu de choses sur ce Français curieux et ami des voyages, qui honorait d'un même culte Napoléon et Victor Hugo, et qui tournait si bien les vers ampoulés de son temps. L'introduction à sa tragédie historique mexicaine, *Guatimozin*, nous donne les seuls détails que nous possédions sur sa vie.

Il quitte la France et vit de longues années dans le désert du Mexique, privé de livres et de toutes communications avec les êtres civilisés ; c'est dans ces conditions qu'il écrit deux drames : *Guati-*

mozin, publié à la Nouvelle-Orléans en 1839, et *Hicotengal* dont je n'ai pu trouver ni exemplaire ni autre mention.

Il devait être à la Nouvelle-Orléans en 1838, année où *l'Abeille* commence à publier ses vers. Vers 1840, il avait ouvert une petite école au coin des rues Rampart et Barracks. L'annuaire de 1842 porte encore son nom. Après, qu'est-il devenu ? Est-il mort dans une épidémie de fièvre jaune ou a-t-il regagné son pays natal ? Mystère.

1839. *Guatimozin*, ou le *Dernier jour de l'Empire Mexicain*. Tragédie en cinq actes, par P. Pérennes, Nouvelle-Orléans, imprimé par J.-L. Sollée, 1839. 20,7 × 12,8, pp. 83.

Dans l'ABEILLE (N.-O.).

A Victor Hugo sur son désir d'être admis à l'Institut (poème), 11 septembre 1838.

Une fleur au désert (poème), 30 octobre 1838.

La conquête du Mexique 1521 (poème), 11 décembre 1838.

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE (N.-O.).

Les Morts (poème), 31 octobre 1840.

Funérailles de Napoléon (poème), 8 février 1841.

PEYTAVIN JOHN LUDGER (C.). 1859-

John Ludger Peytavin, fils unique de Ludger du Bosquet Peytavin et de Marceline Melancen sa femme, naît en 1859 sur la plantation de canne à sucre de son père, à 69 milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans sur les rives du Mississipi. Son grand-père, du Bosquet Peytavin, né en France, près de Marseille, dans une famille de vignerons, avait quitté son pays au commencement du XIX^e siècle pour venir à la Louisiane où il avait taillé son domaine dans la forêt vierge.

En 1872 John Peytavin est envoyé à Jefferson College et devient bachelier ès lettres en 1879. Il suit les cours à l'Université de Louisiane (maintenant Tulane) où il étudie le droit et est admis au barreau en 1882. En 1894, il épousait Clémence Camors.

Quand le Congrès vote la Bankruptcy Law, John Peytavin est nommé Referee of Bankruptcy ou juge assistant pour le district est de la Louisiane, avec domicile à la Nouvelle Orléans. Il occupe cette situation dix-huit ans.

Il donne de nombreux articles aux *Comptes Rendus* et publie beaucoup de chansons. Il prend sa retraite en 1925 et va vivre sur l'« Ancient Domain », à l'ombre de ses pécanes dont plusieurs ont plus de cent vingt-cinq ans.

R. B. *Louisiana*, par Alcée Fortier, 1914, vol. III, pp. 356-358.

Dans C. R. A. L. T.

- *La Louisiane*, novembre 1884 : 674.
- Aperçu du traité de M. Théodore Harang* : « National Syndicates of capital and labor », juillet 1885 : 181.
- Albert Dufont*, novembre 1885 : 254 ; janvier 1886 : 41 ; mars 1886 : 67 ; mai 1886 : 106 ; juillet 1886 : 170 ; septembre 1886 : 200 ; janvier 1887 : 288 ; mars 1887 : 316 ; mai 1887 : 356.
- Réfutation des erreurs de Geo W. Cable au sujet des Créoles*, juillet 1888 : 125.
- Un problème de physique*, mai 1889 : 323.
- Le théâtre à la Nouvelle-Orléans et Richmond pendant la Confédération*, septembre 1890 : 178.
- Mélange des langues*, mars 1891 : 200.
- Traité sur l'éducation au XIX^e siècle*, septembre 1894 : 149 ; novembre 1894 : 163.

Chansons publiées :

The Old Church Bell.
My Dear Old School.
Farewell, My Dear Old Home.
Where Is The Home Of My Youth.
The Orphan's Prayer

PICARD GERMAIN (C.).

Le nom de Picard est répandu à la Nouvelle-Orléans, mais les annuaires ne mentionnent aucun Germain Picard.

Dans RENAISSANCE LOUISIANAISE. T.

- Cassius* (poésie), 5 avril 1868.
- L'expérience* (histoire), 26 avril 1868.
- Lamartine* (poème), 4 avril 1869.
- Une vocation* (histoire), 11 avril 1869.
- Un drame à la campagne* (feuilleton), 20 mars 1870 et suiv.
- Une soirée au Numéro 15* (feuilleton), 5 juin 1870 et suiv.
- Les Deux Étoiles* (poème), 16 avril 1871.
- Le couronnement*, 23 avril 1871.

PICHON Père AMÉDÉE DE.

Prêtre catholique à la Pointe-Coupée, Louisiane, qui envoya des poésies au journal local.

Dans DÉMOCRATIE DE LA POINTE-COUPÉE.

Poésies en 1860.

PICHOT H. LÉONIE (C.). 1843-1898.

Miss Pichot, née à la Nouvelle-Orléans en 1843, y mourut le 30 juin 1898.

Dans C. R. A. L. T.

Souvenirs d'un épisode de l'histoire de la Louisiane, septembre 1883 : 420.

Une page d'histoire, mars 1885 : 71.

PICORNELL Dr J.-M.

J.-M. Picornell, Espagnol, médecin à la Nouvelle-Orléans jusqu'en 1820, quitte la Louisiane à un âge fort avancé et va finir ses jours à Cuba.

Il laissait un manuscrit que le Dr P.-F. Thomas publia en 1823 à Paris, comme Préface à son *Essai sur la fièvre jaune d'Amérique*. L'article du Dr Picornell donne une peinture saisissante du manque d'hygiène à la Nouvelle-Orléans en 1819 et lui attribue les épidémies de fièvre jaune. Il donne des détails qui soulèvent le cœur : chats, chiens, rats en train de pourrir dans les rues, latrines à ciel ouvert dans les cours des maisons, bateaux plats sur lesquels les marchandises se décomposent le long de la jetée, cimetières inaccessibles à cause de la boue, où les cadavres gisent côte à côte, où les fossoyeurs éventrent à coups de pioche les cercueils d'où s'échappent les gaz, et où les cercueils sont noyés dans des trous remplis d'eau. Il termine par la description des conditions insalubres de l'approvisionnement en eau et des horreurs de la prison. On en vient à croire que, pour y résister, les habitants de la Nouvelle-Orléans devaient ressembler aux mariniers du Mississippi, à moitié chevaux, à moitié alligators.

1823. *Essai sur la fièvre jaune d'Amérique*, par P.-F. Thomas, etc., précédé de considérations hygiéniques sur la Nouvelle-Orléans, par J. M. Picornell, membre de la Société médicale de Paris, de la Société patriotique de Madrid, de la Société médicale de la Nouvelle-Orléans, etc. A la Nouvelle-Orléans et à Paris, 1823, pp. 1-57. T.

PIERRE.

Poète bucolique à Arnaudville, paroisse de Saint-Landry.

1872. *Le portrait de Pierre*. L. S. U. Brochure de quatre pages en vers, publiée à Arnaudville, paroisse de Saint-Landry, signée « Pierre ». Réponse à une calomnie.

PIERRE-DE-TOUCHE. Pseudonyme ?

Article dans l'OBSERVATEUR LOUISIANAIS.

Le jubilé des trois copains, III : 125.

POPULUS AUGUSTE (H. C. L). Pseudonyme *A. P.*

Populus, maçon de métier, poète par goût, se lance dans la politique après la Guerre civile et devient l'associé de Clinton, trésorier de l'État, achète à bas prix les mandats avec lesquels tous les fonctionnaires étaient payés et dont la valeur baissait de jour en jour, puis grâce à ses relations avec Clinton les revend à l'État avec un beau bénéfice. Ami de Michel Saint-Pierre, poète tireur d'armes, qu'il empêche de se suicider, il reçoit de lui un poème de gratitude, et lui répond par un poème dans *Les Cenelles*.

Dans *LES CENELLES* (1845). T. H.

A mon ami P...

Acrostiche.

Réponse à mon ami M. Saint-Pierre.

Dans *RENAISSANCE LOUISIANAISE*.

En 1869, acrostiche rimé dans presque tous les numéros.

POYDRAS (de **LALLANDE**) JULIEN (F.) 1740?-1824. Pseudonyme *Probus*.

Si l'on met à part quelques-uns des premiers explorateurs comme Lasalle ou des premiers administrateurs comme Bienville, on peut considérer Poydras comme un des citoyens les plus précieux que la France ait donnés à la Louisiane. Son testament nous apprend qu'il naquit vers 1740 sur la « paroisse de Ceze, cantien de la ville de Nantes » et qu'il était fils de François Poydras et de Magdeleine Simon. De bonne heure il entendait l'appel de la mer qui résonne dans les oreilles de tous les vrais Bretons et il s'engageait dans la marine française. Au cours d'un engagement avec la flotte anglaise en 1760, il était fait prisonnier et emmené en Angleterre; il consacrait le temps de sa captivité à l'étude de l'anglais et de l'allemand. Au bout de trois ans il s'évadait et s'introduisait par fraude dans la cale d'un navire marchand à destination des Antilles. A Saint-Domingue il mettait pied à terre et restait dans l'île : nous ne savons pas ce qu'il y fit. Cinq ans plus tard il s'embarquait pour la Louisiane; à son arrivée en 1768, la colonie était passée aux mains des Espagnols. Il séjourna un an à la Nouvelle-Orléans et dut être témoin de l'effervescence causée par la condamnation de Lafrenière et de ses compagnons, accusés de trahison envers la couronne d'Espagne. Ce jeune homme de vingt-neuf ans, sobre, sérieux, laborieux, rassemblait une collection de marchandises qui pouvaient plaire aux colons dans les paroisses, les mettait en paquet sur son dos et remontait à pied la rivière comme colporteur. Il allait d'une maison à une

chaumière, d'un hameau à un village, et rencontrait le succès. Madré comme tout paysan français, il avait une belle figure aux traits nets, éclairée d'un bon sourire, et l'avantage de parler anglais avec les Américains, français avec les Créoles, allemand avec les Allemands.

Après avoir traversé la Louisiane de part en part, il laissait derrière lui des amis et une réputation d'honnêteté. Il économisait et cherchait à découvrir de nouvelles affaires. Il choisissait Pointe-Coupée sur la rive occidentale du Mississipi au-dessus de la Nouvelle-Orléans comme la position la plus centrale pour le commerce, y achetait une grande plantation et la peuplait d'esclaves. A partir de ce moment, il voyait sa fortune augmenter ; il savait la valeur d'un sou et ne perdait aucune occasion honnête d'en gagner un. Il créait un magasin et une machine à égrener le coton sur la False River et une autre sur le Mississipi : les deux rapportaient. Les banques les plus proches étaient à la Nouvelle-Orléans ; les gens du pays, séduits par sa probité proverbiale, lui confiaient leurs économies et Poydras faisait des opérations merveilleuses. Il ne voyageait plus à pied, un paquet sur le dos ; il restait chez lui et envoyait ses agents faire du commerce avec les postes militaires de Vincennes, Saint-Louis, Natchez, Sainte-Geneviève, Ouachita, Arkansas, et jusqu'à Nacogdoches dans le Texas d'aujourd'hui. Poydras leur vendait des articles venus de l'étranger : couteaux, bijoux de pacotille, tignons de Madras, ustensiles de cuisine, rubans, et leur prenait en retour : peaux de buffalos, viandes salées, graisse d'ours, coton, indigo, farine, peaux de rats musqués et de daims.

Malgré l'étendue de ses occupations, il savait se réserver des loisirs pour cultiver les Muses. Quand le jeune et audacieux gouverneur espagnol Galvez enlevait aux Anglais la hauteur de Bâton-Rouge, Poydras enthousiasmé et inspiré par sa haine envers un peuple qui l'avait tenu si longtemps prisonnier, célébrait l'exploit dans un poème appelé *La Prise du Morne du Bâton-Rouge par Monseigneur de Galvez*. Selon Martin¹ le poème était imprimé (par Boudousquié) et distribué aux frais du roi. La poésie en était emphatique et plate, mais une louange adressée au jeune gouverneur, quelle qu'en fût l'extravagance, rendait Poydras *persona grata* auprès des fonctionnaires espagnols, ce qui n'était pas une mauvaise affaire. Martin, évidemment, voyait le poème ou en entendait parler avant 1827 ; tous les exemplaires en semblaient perdus quand, en 1891, H.-L. Favrot de la Nouvelle-Orléans en montrait un exemplaire

1. *Histoire de la Louisiane*, F. X. Martin. N. O., vol. III, p. 133.

au Prof. Alcée Fortier et lui permettait de le publier dans ses *Louisiana Studies* (pp. 18-23). Depuis lors, cet exemplaire semble avoir disparu, car en 1928, après la mort de M. Favrot, j'ai obtenu des héritiers la permission d'examiner ses livres et je n'ai pu le trouver. Tous m'ont affirmé ne l'avoir jamais vu et ignorer où il pourrait se trouver. Mc Murtrie, qui a fouillé toutes les grandes bibliothèques des États-Unis et quelques-unes d'Europe, dit dans son *Early Printing in Louisiana* qu'il n'a pu trouver aucun exemplaire imprimé de ce poème, mais que la collection de feu T.-P. Thompson à la Nouvelle-Orléans en possède un exemplaire manuscrit. Thompson, dans le catalogue de sa bibliothèque, ne dit pas si le manuscrit est ou non de la main de Poydras. De tout cela on peut conclure que nous n'avons aujourd'hui aucun exemplaire de l'impression originale du poème.

On a regardé pendant longtemps ce poème comme le premier écrit littéraire imprimé en Louisiane, mais en 1909 Chadenat, le fameux bouquiniste, découvrait à Paris deux poèmes anonymes en l'honneur de Galvez. Ils précèdent de deux ans *La Prise du Morne* et sortent de l'imprimerie Boudousquié à la Nouvelle-Orléans. Chadenat les vendait, cent francs chacun, à la Lenox Library. Un poème, intitulé *Le Dieu et les Náyades du fleuve Saint-Louis à Don Bernard de Galvez* le félicite de sa convalescence. L'autre porte le titre de *Épître à Don Bernard de Galvez*. Ils sont maintenant dans la New York Public Library.

Je n'ai aucune preuve décisive que ces trois poèmes soient du même auteur, mais je crois qu'il est impossible d'en douter quand on a lu successivement les trois poèmes. On y trouve les mêmes hyperboles mythologiques, les mêmes Naïades proclamant les louanges de Galvez aux mêmes Sylphes, et les mêmes exagérations ; bien plus, le mètre, la forme, les mots, les comparaisons sont identiques. On lit dans la *Prise du Morne du Bâton-Rouge*, premier vers :

Quel fracas et quel bruit vient frapper mon oreille ?

Comparez-le avec celui qui commence l'*Épître à Don Bernard de Galvez* :

Quel spectacle nouveau vient de frapper mes yeux ?

Le Dieu et les Náyades du fleuve Saint-Louis se termine par une invocation au Très-Haut pour lui demander de conserver à Bernard de Galvez bonheur et santé. Cette prière s'accorde très bien avec le caractère connu de Poydras qui, toute sa vie, fut un homme profondément religieux et qui n'eut jamais peur de confesser sa foi.

Le fait que les trois poèmes sortent des presses de Boudousquié n'est pas probant parce que, à cette époque, la colonie n'avait qu'un imprimeur. Néanmoins, toutes ces similitudes réunies sont plus qu'une coïncidence, surtout si l'on songe au peu d'étendue de la Nouvelle-Orléans à cette époque, au petit nombre des personnes capables de composer des vers, et au grand nombre des illettrés. Si mes arguments sont justes, il faut attribuer à Poydras l'honneur d'être le premier qui ait publié en Louisiane une œuvre littéraire.

L'écrivain ne portait pas préjudice à l'homme d'affaires. Poydras possédait plusieurs plantations et des esclaves par milliers. Deux fois l'an, il se rendait à la Nouvelle-Orléans sur un bateau plat avec six noirs pour rameurs. Il avait fait aménager à l'arrière une cabine confortable où il se tenait et où il était servi par un cuisinier noir et un valet de chambre noir. Chaque soir il s'arrêtait à la plantation d'un ami qui le recevait princièrement et, quand il atteignait la ville, il descendait dans sa propre maison toujours prête à le recevoir.

Il était sur le point de retourner en France quand la Révolution éclata. Mais les excès de la populace le révoltèrent au point qu'il renonça à son voyage et écrivit à un ami : « Des hommes doués de raison, qui de sang-froid versent le sang par torrents, ne méritent pas le nom d'hommes. »

Quand Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, descendit le Mississipi en 1798 pour se rendre à la Nouvelle-Orléans, il passa quelques jours sur la plantation de Poydras à Pointe-Coupée. On dit même que Julien Poydras donna à ce prince ruiné une somme d'argent considérable pour lui permettre de continuer son voyage.

La rétrocession de la Louisiane à la France, puis la vente de la Louisiane aux États-Unis en 1803 par la France, ne diminuèrent pas la fortune de Poydras ; au contraire, il devenait plus influent sous le régime américain qu'il ne l'avait été sous le régime espagnol. Il était élu président du Premier Conseil Législatif du Territoire de la Nouvelle-Orléans en 1808 et en 1809 délégué au Congrès. Il avait alors soixante-dix ans. Il se rendait de Pointe-Coupée à Washington à cheval, accompagné d'un esclave et faisait ce voyage de 1.200 milles en un mois et demi, preuve de force et de vitalité chez un homme de cet âge !

Il devait être curieux à voir quand il se levait pour parler dans les sessions législatives, car il refusait de suivre les lois capricieuses de la mode, et s'habillait toujours comme un sujet de Louis XV, portant habit à queue, culotte, bas de soie, souliers à boucles d'argent. Ses traits étaient nets, sa longue physionomie expressive. Ses discours

imprimés témoignent d'une éloquence vigoureuse, pressante, logique.

Il resta délégué à Washington jusqu'en 1812. Il devint alors président de la Convention Constitutionnelle de la Louisiane et, la même année, président du Sénat d'État. Il occupait encore cette dernière fonction en 1820-1821, et avait le titre de président honoraire de la Banque de la Louisiane à la Nouvelle-Orléans.

Il resta actif de corps et d'esprit jusqu'à la fin de sa vie. Dans sa dernière maladie, à quatre-vingt-quatre ans, il demandait à ses amis de venir le voir et de l'aider à faire quelques pas tous les jours. Il pensait que la mort ne prend pas un homme debout; il avait tort, car en juin 1824 il mourait debout, appuyé sur les bras de ses amis.

Il laissait quatre plantations sur la paroisse de Pointe-Coupée et deux à West Baton-Rouge. Une était plantée en cannes à sucre, les autres en cotonniers. Chaque plantation était cultivée par des esclaves, mille deux cents en tout. Son testament prescrivait la vente de ses plantations avec leurs esclaves, qui devaient être mis en liberté au bout de vingt-cinq ans; il accordait aux esclaves qui avaient plus de soixante ans l'entretien et le logement gratuits sans obligation de travailler, plus une annuité de vingt-cinq dollars pour soulager leur vieillesse. Les esclaves ne bénéficièrent point de cette clause, car elle exigeait l'immobilisation d'un capital de plus de un million de dollars; en outre à ce moment (1849) la tension entre le Nord et le Sud au sujet des esclaves accroissait l'hostilité du sentiment public de la Louisiane à l'affranchissement des noirs.

Poydras faisait d'autres legs. A la Nouvelle-Orléans il laissait quarante mille dollars pour Charity Hospital, et trente mille dollars pour fonder le « Poydras Asylum for Young Female Orphans », qui existe encore. Bien que célibataire, il avait de la sympathie pour le beau sexe, car il laissait à chacune des paroisses de Pointe-Coupée et de West Baton-Rouge une somme de trente mille dollars, dont la rente annuelle devait constituer une dot pour les jeunes filles pauvres et méritantes qui se marieraient dans ces paroisses.

Il y avait un legs de dix dollars pour tous ses nègres, petits et grands, à l'exception de « Petro et Salètte, mulâtresse, gardiens de ma maison en ville », qui recevaient chacun cinq cents dollars. Pour la fondation d'un collège à New Roads, vingt mille dollars.

Le reste allait à quelques neveux et nièces qu'il avait fait venir de France sur la fin de ses jours. La plus grande part passait à Benjamin Poydras de Lallande, son neveu, qui rentrait en France en 1840 et épousait M^{lle} de la Roulière, du Château de la Gacherie, près de Nantes.

Le corps de Julien Poydras fut déposé dans le petit cimetière de

Saint-François à la Pointe-Coupée, et le souvenir du plus ancien poète et du premier négociant de la Louisiane, perpétué par le bienfait de ses donations, a persisté jusqu'à nous. La Nouvelle-Orléans lui a manifesté sa reconnaissance en donnant son nom à une rue et à un marché; et Pointe-Coupée lui a élevé un monument en 1890.

R. B. *Notes sur Julien Poydras et son poème « La Prise du Morne du Bâton-Rouge par M^{sr} de Galvez », par Alcée Fortier. c. R. A. L., janvier 1892 : 26-30. Article traduit en anglais et publié dans Louisiana Studies, by Alcée Fortier, New Orleans, F. F. Hansell et Broth., 1894, pp. 6-23. Louisiana, par Alcée Fortier, 1894 : 7-23. Nécrologie dans l'Abeille, 25 juin 1824.*

1777. *Épître à Don Bernard de Galvez*, Colonel des armées de sa Majesté catholique, Gouverneur et Intendant général de la Province de la Louisiane. 25,7 × 12,4. pp. 4. N. Y. L. A la fin : « A la Nouvelle-Orléans, chez Antoine Boudousquié, imprimeur du Roi et du Cabildo, 1777 ».

1777. *Le Dieu et les Nymphes du fleuve Saint-Louis. A Don Bernard de Galvez*, Colonel des armées de Sa Majesté catholique, Gouverneur et Intendant général de la Province de la Louisiane, sur sa convalescence. 25,3 × 18,5, pp. 4. N. Y. L. A la fin : « A la Nouvelle-Orléans, chez Antoine Boudousquié, imprimeur du Roi et du Cabildo, 1777 ».

1779. *La Prise du Morne du Bâton-Rouge par M^{sr} de Galvez*, Chevalier pensionné de l'Ordre royal distingué de Charles Trois, Brigadier des armées de sa Majesté, Intendant, Inspecteur et Gouverneur général de la Province de la Louisiane, etc... A la Nouvelle-Orléans, chez Antoine Boudousquié, imprimeur du Roi et du Cabildo, 1779.

1808. *Adresse au Conseil législatif du Territoire d'Orléans*, Nouvelle-Orléans, de l'imprimerie du Télégraphe, 1808. 20 × ?, pp. 15. L. C. (Français et anglais, signé Probus. Sur le bord de la rivière, 1^{er} octobre 1807.) Protestation contre l'usurpation par certains particuliers de la « batture » de la Nouvelle-Orléans.

1809. *A Defence of the right of the public to the batture of New Orleans*, by Julien Poydras. City of Washington. Printed for the author, 1809. 19,8 × 11,5, pp. 20. H.

1809. *Further observations in support of the right of the public to the batture of New Orleans or port of Saint-Mary*. By Julien Poydras. City of Washington. A. et G. Way, printers, 1809. 19,8 × 11,5, pp. 24. H.

1810. *Speech of Julien Poydras, Esq, the delegate from the Territory of Orleans in support of the Right of the public to the batture in front of the suburb St-Mary*. Friday February 2, 1810, City of Washington, A. et G. Way, printers, 1810. 20 × 12, pp. 29. H. — L. C.

1811. *Address of the Hon. Julien Poydras to the Convention*, delivered on the 18 th. of november 1811. Printed by order of the Convention, by Joseph B. Baird, 1811. L. S. M.

1820. *Rapport du Comité des actionnaires de la Banque de la Louisiane*. Nouvelle-Orléans, 1820, de l'imprimerie de Roche Frères. 1820. 21,8 × 13, pp. 63. T. — Julien Poydras était président honoraire de la banque. Une lettre de lui aux pages 39-41.

1822. Un exemplaire dactylographié de son testament, daté du 16 avril 1822, se trouve à la Howard Library.

Note. On dit que la Howard Library possédait un journal ou grand livre manuscrit de Poydras, mais actuellement il est introuvable.

QUESTY JOANNI (H. C. L.) — 1869. Pseudonyme : *Joanni*,

Questy, né et mort à la Nouvelle-Orléans, professeur de français, anglais et espagnol, reçoit d'Armand Lanusse une situation de professeur adjoint à l'*Institution Catholique des Orphelins Indigents*; écrit un roman intitulé *Monsieur Paul*, qui ne fut jamais imprimé, et des articles en prose et vers dans les journaux français; très populaire, très brillant en conversation, appelé « Monsieur Joanni » dans le Faubourg Marigny où il habite 30, rue d'Amour. Dans *Portraits Littéraires*, Testut écrit de lui : « C'est un poète plein de douceur; il n'a pas assez produit pour qu'on le juge définitivement. » Il devint chroniqueur dans *La Tribune*, journal français tri-hebdomadaire lancé à la Nouvelle-Orléans par les hommes de couleur pour défendre leurs intérêts, après l'affranchissement des esclaves par Lincoln le 1^{er} janvier 1863. Meurt en avril 1869 à la Nouvelle-Orléans.

Dans LES CENELLES (1845). T. H.

Vision (poème) (réimprimé dans *Nos Hommes et notre Histoire*).
Une larme sur William Stephen.
Causerie.

Dans l'ALBUM LITTÉRAIRE, Journal des Jeunes Gens Am. de Lit. T.

Prière (poème), 1^{er} août 1843 : 101.
La nuit en pensant à toi (poème), 1^{er} août 1843 : 105.
Le chêne du chemin du Bayou (prose), 1^{er} et 15 août 1843 : 106.

Dans LA CHRONIQUE. T.

Le prisonnier (poème), 20 février 1848 : 47.

Dans LA TRIBUNE de la Nouvelle-Orléans.

Chroniques et poèmes de 1864 à 1869. '

Desdunes dans *Nos Hommes et notre Histoire* dit qu'il donna dans un journal qu'il ne mentionne pas « Compliment de l'année » et qu'il écrivit « L'Almanach pour rire ». Je ne connais ni l'un ni l'autre.

QUEYROUZE LEONA (G.). 1861. — Pseudonyme : *Constant Beauvais*.

Leona Queyrouze naquit à la Nouvelle-Orléans en 1861. Son père, Léon Queyrouze, fils d'un vétéran de Napoléon, venait en Louisiane

à 12 ans. Il importait des vins et de l'épicerie de France. En 1857 il épousait une Créole, Clara Tertrou de Saint-Martinville.

Leona reçut une éducation peu banale. Son père, homme très instruit, large d'idées et tolérant, recevait chez lui la fleur des intellectuels créoles. Sa fille qu'il traitait en camarade fut admise aux conversations sur la littérature, la philosophie et même la religion, qui avaient lieu dans sa maison. Tous aimaient la petite fille à la folie et, à cause de son esprit vif, ils la surnommaient « la petite M^{me} de Staël ».

Leona gagna beaucoup dans ce milieu. D'ailleurs elle avait un vif désir d'apprendre. Elle se levait à cinq heures le matin pour étudier les leçons que des professeurs particuliers lui donnaient tous les jours : allemand, grec, latin, espagnol, algèbre, musique et même escrime. Le français était la langue du foyer, mais pour se perfectionner dans cette langue elle alla passer un an en France, à l'âge de 15 ans. En contact continu avec des hommes plus âgés et plus intelligents, son esprit réceptif s'élargissait ; elle perdait la fausse modestie et le fanatisme religieux si fréquents chez les femmes de sa race et de son rang.

Elle était jolie et animée. Un jour elle rencontra Lafcadio Hearn en train de fouiller à la manière d'un myope dans la librairie de Fournier, Royal Street, et lui demanda son avis sur une poésie qu'elle était en train de composer. Son enthousiasme et la cascade de questions qu'elle lui posa l'intriguèrent. Il en oublia sa timidité et la reconduisit chez elle. Ce fut le prélude de maintes visites, Hearn parlait art japonais, projets littéraires, et quelquefois critiquait les poésies qu'elle lui montrait, ou entamait un de ces monologues pleins de charme et d'érudition où il excellait. En échange elle lui apprenait des proverbes créoles, corrigeait sa prononciation du doux négro-français, chantait des chansons créoles et en écrivait pour lui la musique et les paroles.

En 1880 elle avait 19 ans et publiait une *Étude sur Racine* dans les *Comptes Rendus* de l'Athénée Louisianais. Hearn en parlait dans le *New Orleans Item* et disait : « Mademoiselle... nous a donné une étude savante et délicate sur Racine, qui montre chez elle une grande pénétration critique et un goût du beau qui sont la marque d'une âme d'artiste. »

Hearn lui disait : « Vous êtes pour moi comme un frère plus jeune », mais cette camaraderie intellectuelle donnait naissance à des sentiments plus chauds. Il était impressionnable ; elle était « tout feu, tout nerfs, tout scintillement ; un être des tropiques de corps et d'esprit », comme il la décrivait dans une lettre à un ami. Une

querelle surgissait entre eux, on ne sait trop pourquoi : mais avant de partir, Hearn lui disait que jamais plus elle n'entendrait parler de lui.

Peu après, l'*Abeille* publiait un poème français intitulé *Solitude* avec cette épigraphe : *De profundis clamavi* et signé *Constant Beauvais* ; c'était le nom du grand-père de Leona, ancien gouverneur de la Louisiane. Elle y décrivait son attente, scandée par le battement des secondes, elle suppliait le héros de ses vers de ne pas rester sourd à son appel angoissé, et de revenir pour ôter la souffrance d'une âme qui veut vivre. L'auteur seul pourrait nous dire si Hearn était visé ; mais la phrase qui clôt le poème : « Vous n'êtes pas venu, En suivant le chemin, les yeux sur votre livre », nous autorise à le croire.

Hearn lisait et comprenait le poème ; car, malgré sa promesse de ne plus revoir Leona, il tentait de se réconcilier avec elle, bien que d'une manière indirecte. Ils allaient tous les deux, un jour, faire un tour sur la plantation de son père et pénétraient dans le jardin. Celui-ci jadis avait été très beau, mais, depuis longtemps négligé, il était envahi par toutes les plantes des tropiques et n'était plus qu'un fouillis d'arbres et de buissons, enlacés par les branches des vignes qui poussaient comme des lianes. Cette visite jetait sur l'âme de Hearn un voile de mélancolie, et comme un présage de malheur. Sous cette impression il envoyait à Leona une lettre suggestive où il la comparait à une Médée occupée, pour quelque boisson magique, à cueillir des simples étranges dans les ombres de son jardin hanté. Le rapprochement n'était pas superficiel, car elle se piquait de seconde vue. Elle ne répondit pas à cette lettre ; mais l'*Abeille* publiait un poème intitulé : « Réponse. »

Hearn garda le silence et partit pour le Japon. L'*Abeille* donna un autre poème, « Fantôme d'Occident ». Leona en confia un exemplaire au vieil Armand Hawkins, négociant en meubles, pour le faire parvenir à Hearn. Qu'il l'eût reçu, Leona ne put en douter, car, quelques mois plus tard, elle lisait dans le *Times-Democrat* un article de Hearn qui parlait de « Fantômes d'Orient ». Ainsi prit fin cet étrange flirt littéraire.

La rupture avec Hearn fécondait l'imagination de Leona. Que de poèmes doivent le jour à la visite du chagrin ! En 1884 elle donnait une conférence à l'Athénée Louisianais sur « l'Indulgence ». Cette conférence faisait sensation ; c'était la première fois qu'une Créole se permettait de parler en public à la Louisiane et, de la part d'une jeune fille de 23 ans, le fait était du plus mauvais goût. Elle inondait l'*Abeille* et les *Comptes Rendus* de ses poèmes, dont quelques-uns,

Le Désir et *Le Regret*, témoignent qu'elle n'avait pas oublié Hearn. Elle écrivait des articles et des nouvelles pour l'*Indépendant*, journal français fondé par Dermigny à la Nouvelle-Orléans et transporté ensuite à New-York.

La renommée de Leona parvenait en France. M. Combes, poète français, lisait quelques-uns de ses vers à l'Académie des Sciences de Bordeaux dont il était président, et ajoutait : « Elle écrit avec l'âme d'un vrai poète, de l'école de Lamartine et de Victor Hugo. »

M^{lle} Queyrouze aspirait à de nouveaux lauriers. En 1886 elle se rendait à New-York, passait neuf mois à traduire et adapter des pièces du théâtre français pour la scène américaine, puis revenait à la Nouvelle-Orléans. En 1888, le 4 juin, elle donnait une seconde conférence devant l'Athénée Louisianais sur « Le Patriotisme et Wagner », dans la salle des Continental Guards; le général Beauregard, Placide Canonge et le docteur Alfred Mercier avaient pris place sur la scène pour lui donner plus d'assurance, et Charles Gayarré la présentait au public. Cette conférence ne fut jamais imprimée.

M^{lle} Queyrouze abandonna la littérature pour le mariage : en 1901 elle épousait Pierre-Marie-Étienne Barel.

R. B. Léona Queyrouze dans le *Weekly States* of New Orleans, 8 mars 1889. Réimprimé d'un article d'Ella Giles, paru dans le *Home*, journal de New-York.

1884. *De l'indulgence*, par M^{lle} Queyrouze. Nouvelle-Orléans, imprimerie Franco-Américaine, 102, rue de Chartres, Eug. Antoine, propriétaire, 1884. 23 × 15,4, pp. 21. T. H.

Dans G. R. A. L.

Etude sur Racine (réimprimée en brochure), novembre 1880 : 406.

L'indulgence (réimprimée en brochure), novembre 1884 : 694.

Vision, janvier 1885 : 40.

Le désir, mars 1885 : 132.

Le regret, septembre 1885 : 227.

Armand Mercier, novembre 1885 : 250.

A ma mère, septembre 1886 : 214.

Palpitans, novembre 1886 : 252.

Sonnet, novembre 1886 : 252.

Au docteur Charles Turpin, mars 1887 : 321.

Sonnet, mars 1887 : 322.

Charles Gayarré, novembre 1887 : 443.

Dans l'ABEILLE (N. O.).

Solitude, date perdue.

Réponse, 27 mai 1887.

Traduction anglaise par Mollie Moore Davis, publiée le même mois dans *Picayune* sous le titre « Medea ».

La lyre brisée, 10 septembre 1889.

Fantôme d'Occident, 23 décembre 1894.

Sonnet : Ad incognitum, 23 décembre 1894.

Sonnet : Hommage et remerciement à l'illustre auteur du Mefistole, Arrigo Boito, 23 décembre 1894.

Evil, 24 septembre 1899.

Idylle, 1^{er} octobre 1899.

Samson, 24 décembre 1899.

L'âme du poète, 22 décembre 1901.

In Græciam, 1^{er} septembre 1908.

Resurge, 25 décembre 1908.

Dans le DIAMANT (N. O.). H.

Le printemps, 19 mars 1887.

Le désir, 19 mars 1887.

Vision, 19 mars 1887.

Dans PICAYUNE (N. O.).

Divination.

Conférence sur la bonne aventure, donnée dans la maison de Mollie Moore Davis et publiée plus tard dans le *Picayune*. Je le tiens de M^{lle} Queyrouze elle-même.

Dans l'INDÉPENDANT (N. O.).

The Last Chapter. Petite nouvelle publiée en 1884-1885.

QUEYROUZE MAXIM (C.). 1866-

Maxim Queyrouze, frère cadet de Leona, né à la Nouvelle-Orléans en novembre 1866, actuellement notaire et avoué dans le cabinet d'Edgar Grima, gagne, en 1885, la médaille d'or de l'*Athénée Louisianais* pour son étude :

Dans C. R. A. L.

Influence d'un grand caractère en bien ou en mal sur la destinée des différents peuples (ms. couronné), mai 1885 : 147. Publié aussi en brochure. H.

REMY HENRI (F.). 1812-1867.

Henri Remy est la combinaison étrange et pittoresque du soldat de fortune et du lettré, que l'on trouve rarement réunis ; il est de plus quelque peu poète.

Il naquit à Agen, département du Lot-et-Garonne, en 1812. Ses parents devaient être à l'aise, puisqu'ils donnèrent à leur fils une parfaite éducation classique.

Enfant, il gagnait la fièvre du temps et devenait ardent républicain. Pris probablement dans les soulèvements de 1830, il était contraint de s'exiler. Les manuscrits qu'il a laissés inclinent à croire que

Londres fut son premier refuge, puis qu'il erra en Italie, de Venise à Rome, ce qui lui permit d'acquérir l'usage de la langue italienne. Enfin il s'embarqua pour les États-Unis, attiré probablement par la liberté politique telle que de Tocqueville la peignait, et se trouva en 1836 à la Nouvelle-Orléans.

Pour subvenir à ses besoins il enseigna le français et l'italien. Pierre Soulé, qui commençait alors à être connu, fit pour lui ce qu'il avait fait pour d'autres concitoyens : il le prit dans son cabinet juridique. Rémy continuait l'enseignement dans ses heures de loisir. En 1838 il entra dans l'« Habitation Verloin » où, — probablement — il payait sa pension par l'éducation donnée aux enfants. Il s'éprenait d'une certaine Anna ; était-elle la fille, ou non, de Madame Verloin ? je ne sais. Quoi qu'il en soit, le chagrin fertilisait son cerveau et il commençait à écrire.

D'abord une collection de poèmes, dont l'un adressé à Anna, qui suent la tristesse et portent des titres lugubres, tels que « Adieu à l'Espérance » et « Tristesse ». *Réverie* résume la mélancolie de Rémy dans ce vers :

« Son destin est écrit, et l'homme doit souffrir ».

En 1838, de son écriture minuscule et soignée il transcrivait dans un carnet seize de ses poèmes, les ornait de Majuscules enjolivées et de culs-de-lampe à la plume, et les reliait ensemble par un ruban de soie vert. Il avait l'intention sans doute de les offrir à la dédaigneuse Anna, mais le courage lui manqua.

Cette passion sans retour l'amenait à réfléchir sur la femme, et il écrivait ses longues élucubrations sur la question dans un *Essai sur les Femmes et leur rôle dans le monde*. Des chapitres portent ces titres : « La femme est-elle inférieure à l'homme ? » — « A quoi bon éduquer une jeune fille ? » — « Du jeune homme à l'âge de la passion. » — « De la jeune fille à l'âge de la passion. » — « Du prêtre considéré sous le rapport de son célibat. » — « Si les maisons de retraite religieuse profitent aux mœurs. » Il poussait l'audace jusqu'à donner une recette infaillible pour le bonheur. Anna, sans doute, préféra à ce théoricien un homme d'action.

Il quittait la Louisiane l'année suivante et remontait le Mississippi jusqu'à Cincinnati pour se perfectionner en anglais. Pierre Soulé avait fait le même voyage dans le même but, et c'est peut-être sur son conseil que Rémy le faisait à son tour. En mars 1840 il revenait à la Nouvelle-Orléans. Le 19 mai suivant il était admis au barreau de la Louisiane et plus tard nommé notaire.

A son arrivée en Louisiane, il avait éprouvé le désir de connaître

les mœurs et coutumes du pays dans lequel il allait vivre, et il s'était mis à étudier l'histoire de l'État. En 1843 il publiait dans le *Courrier de la Nouvelle-Orléans* cinq études excellentes mais anonymes en français sur l'histoire ancienne de la Louisiane. Le public leur faisait bon accueil, et le succès l'encourageait à en donner deux autres qu'il signait. Ces études allaient de la Salle à Don Antoine de Ulloa.

L'année suivante, 1844, il devenait plus ambitieux. Il lançait un prospectus pour annoncer son projet d'une *Histoire de la Louisiane, de la découverte jusqu'en 1844*; 148 personnes des plus connues à la Nouvelle-Orléans souscrivaient 160 exemplaires à 10 dollars l'unité. Le prix était de 15 dollars l'unité pour les non-souscripteurs. Pourquoi le projet fut-il abandonné? Je l'ignore, mais on peut supposer que la raison en fut un bruit selon lequel Rémy aurait traité O'Reilly et son exécution de Lafrenière en termes trop bienveillants pour être acceptés des Créoles, fort chatouilleux sur ce point.

Bientôt Rémy épousait Louise Chapdu, créole de la Nouvelle Orléans et commençait à se mêler de politique. Il se liait d'amitié avec Auguste Theriot, sénateur d'État pour la paroisse Saint-Jacques qui, dans le dessein d'augmenter son influence, offrait à Rémy de financer un journal s'il consentait à le diriger. Celui-ci sans hésiter quitta la Nouvelle-Orléans et monta jusqu'à la petite colonie de Saint-Michel dans la paroisse Saint-Jacques sur la rive gauche du fleuve, à 60 milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans. Il fonda une imprimerie. Le premier numéro du journal paraissait le samedi 18 février 1854. Hebdomadaire entièrement en français, au titre pompeux : *Saint-Michel : Journal Hebdomadaire, Littéraire et Politique*, imprimé sur petites feuilles, 29,5 centimètres de haut, en caractères incroyablement minuscules — comme l'écriture de Rémy.

Rémy profitait de l'occasion pour publier en feuilleton une partie de son histoire, sous le titre : « Découverte de la Louisiane », qu'il changeait au 7^e numéro en celui de « Histoire de la Louisiane », qu'il gardait jusqu'au dernier numéro, le 2 juin 1855. Cette série ne conduisit pas l'Histoire de la Louisiane au delà de 1750.

Rémy n'avait jamais perdu l'espoir de publier en volume son Histoire complète. Dans le *Saint-Michel* du 10 décembre 1854, il annonçait qu'elle serait publiée dans les bureaux de son journal, sous sa propre direction, chaque mois, en fascicules de trente-deux pages, avec gravures, cartes et plans. Il donnait même ce titre : « Histoire de la Louisiane, de sa découverte à la Constitution de 1845 » dont il s'était assuré la propriété pour les pays anglais. Ce plan échouait comme le premier et pour la même raison.

En politique, Rémy était un fougueux démocrate et il s'attirait

l'inimitié de tous les Whigs influents de son district. Le journal avait du succès, mais la mort du Sénateur Theriot lui coupait les vivres et il paraissait pour la dernière fois le 16 février 1856, — il avait eu 120 numéros.

A cette date, Rémy cédait au côté romanesque de son tempérament et tentait l'aventure. Le flibustier William Walker avait fait sensation à la Nouvelle-Orléans. Il avait quitté la ville en 1855, débarqué à Realejo dans le Nicaragua le 11 juin à la tête de 62 partisans, battu et défait l'armée du Nicaragua à Rivas et Virgin Bay et enfin pris la ville de Granada. Les nouvelles d'un tel succès avaient fait chavirer les têtes à la Nouvelle-Orléans, et tous les audacieux de la ville brûlaient de descendre vers l'Amérique Centrale pour jouer un rôle dans la fondation de quelque nouvel empire. Les volontaires affluaient et, en mars 1856, William Walker comptait au Nicaragua une armée de 1.200 hommes. Parmi eux se trouvait un homme de loi calme et lettré, ex-directeur du *Saint-Michel*.

Walker, qui en juin s'était nommé Président du Nicaragua, payait ses soldats américains en srips. Remy avait plus d'argent que ses compagnons d'armes et escomptait leurs srips, car j'en ai plusieurs qui furent endossés par Remy à Virgin Bay en décembre 1856.

Walker était battu le 1^{er} mai 1857 et fait prisonnier par un sloop de guerre des États-Unis. Remy réussissait à fuir et partait pour Saint-Domingue et Haïti. Il était chargé d'une mission mystérieuse, que je n'ai pu découvrir, car il faisait une visite au président de la République, Geffrand, et à l'ambassadeur d'Espagne qui complotait le retour de l'île à l'Espagne. Il parcourait l'île, allait au Mexique, voyait tout ce qu'il pouvait voir et revenait à la Nouvelle-Orléans. Il n'avait pas perdu son temps : il avait pris des notes qu'il commençait à rédiger. Il publia d'abord ses impressions sur le Mexique dans le *Messenger de Saint-Jacques* sous le titre de « Tierra Caliente », puis en 1859 sous forme de brochure. Il s'y révélait bon observateur : c'est une excellente étude des conditions sociales au Mexique, vues par un historien et traduites par un poète. Il prend parti pour l'Indien opprimé et exploité, dont il connaît bien tous les maux. Il trace une peinture repoussante du clergé catholique : égoïste, avare, dépravé, et prédit même qu'il voit les derniers jours de sa prospérité dorée et de sa puissance incontestée. L'avenir s'est chargé de réaliser cette prédiction, après la mort de Remy.

Il écrivit aussi une longue relation sur l'expédition de Walker et le Nicaragua, et une autre sur Haïti : *ses habitants, ses rois, ses empereurs, ses présidents*. Autant que je sache, elles ne furent point publiées. Je possède la dernière. C'est un aperçu intéressant sur le

peuple, sa politique, sa religion, ses pratiques Voodoo (sorcellerie) avec une analyse soignée des raisons sociales et historiques qui ont déterminé la condition des habitants. Le livre mériterait d'être publié, mais il faudrait découvrir un être qui eût les yeux assez bons pour déchiffrer sa petite écriture.

La Guerre civile éclatait quand Remy finissait son étude sur Haïti. Elle était terminée depuis deux ans quand il mourait, le 21 février 1867, à la Nouvelle-Orléans à l'âge de 55 ans.

R. B. *Remy's Last History of Louisiana*, by Henry P. Dart, *La Historical Quarterly*, vol. V, n° 1, pp. 5-18. Nécrologie dans *l'Avant-Coureur*, 9 mars 1867. *Portraits Littéraires*, par Charles Testut, p. 157.

ÉCRITS PUBLIÉS

1859. *Tierra Caliente*. Impressions au Mexique, par H. Rémy. Saint-Jacques, imprimerie du *Message*, 1859. 23,4 × 14,9, pp. 112-2. T. Daté « Saint-Michel, 1^{er} octobre 1859 » et dédié à M^{me} Angèle Soulé. En feuilleton d'abord dans *Le Message* de Bringier, paroisse Saint-Jacques.

Dans L'ABEILLE (N. O.).

Le hamac (poème), 9 mai 1840.

Dans LE COURRIER (N. O.).

5 essais historiques non signés, du 8 mai à octobre 1843.

1. *La découverte de la Louisiane par La Salle*.
2. *John Law*.
3. *Le rappel de Bienville*.
4. *La première guerre Natchez*.
5. *Les finances de la Louisiane en 1743*.

2 essais historiques signés, novembre 1843.

1. *La cession espagnole de 1763*.
2. *Don Antoine de Ulloa*.

Le numéro du 15 novembre 1843 indique que ces articles sont « extraits de l'*Histoire de la Louisiane* par Rémy » et promet d'autres essais qui ne parurent jamais.

Dans LE MESSAGE (paroisse Saint-Jacques).

Tierra Caliente. Impressions au Mexique. Feuilleton paru en 1858 ou 1859.

Dans SAINT-MICHEL¹ (paroisse Saint-Jacques).

Découverte de la Louisiane, puis *Histoire de la Louisiane*.

Nombreux articles de fond et autres, du 18 février 1854 au 16 février 1856.

¹ M. Henry P. Dart de la Nouvelle-Orléans possède une collection complète de ce journal.

MANUSCRITS

1838. *Le Destin*. T.

16 poèmes, datés de mai et avril 1838 à « l'habitation Verloin » près de la Nouvelle-Orléans. 24,5 × 19,8, pp. 60.

1838. *Carnet*. T.

Rempli de citations tirées d'auteurs français, espagnols, italiens et latins. Contient à peu près sûrement quelques-unes de ses poésies et compositions. Articles datés de « habitation Verloin 1838 ».

1838. *Essai sur les femmes*, ou de la mission qu'elles sont appelées à remplir dans le monde. T.

Manuscrit, dimension papier écolier, écriture de Rémy, en deux parties, attaché avec un ruban vert. 33,5 × 20,4. pp. 86 (900 mots en moyenne par page).

1838. *Vie intime. Souvenirs*. Première partie. *Hauterive*. 21,5 × 17,4, pp. 81, (500 mots par page). T.

Vie Intime. Souvenirs. Seconde partie. *Haydée ou le Prêtre*. 21,5 × 17,4, pp. 76. T. Signature à la dernière page. Note : « J'ai terminé ce petit livre au mois d'octobre 1838, dans la ville de Cincinnati, où j'étais allé pour apprendre l'anglais. Je le relis pour la première fois depuis 18 ans ; je l'écrirais aujourd'hui de même. Sous des noms d'emprunt se cache une histoire vraie. Si mes enfants la publient un jour, je désire qu'ils suivent le manuscrit auquel j'ajoute ce post-scriptum et pas un autre. »

Il mentionne un manuscrit de la même histoire qui est aux mains de M^{me} Soulé, et un autre dans ses papiers. Il date le post-scriptum « Saint-Jacques, La., janvier 1858, H. Rémy ».

1839. *Carnet*. T. 23,4 × 15,5, pp. 33.

En tête de la première page : « Souvenirs, impressions, pensées, poésie ». Trois parties.

Londres, suite II.

Daté de Cincinnati, 3 octobre 1839.

L'esclavage.

Daté de Cincinnati, 3 octobre 1839.

Une branche de laurier à M^{me} Adèle Caire.

Daté de la Nouvelle-Orléans, 27 mars 1840.

1839. *Le lépreux*. T. 12 pages, papier écolier, écriture de Rémy, datées décembre 1839. 33,5 × 20,4, pp. 12. Avec un manuscrit incomplet intitulé :1840. *Rome*. T., et un autre :1840. *Une nuit aux Lagunes*. T. Description de Venise, incomplet. — Les trois écrits sur le même cahier.1840-1843. *Histoire de la Louisiane*. Les trois manuscrits de cette histoire, tous les trois de la main de Rémy et tous les trois différents, sont maintenant la propriété de Henry P. Dart de la Nouvelle-Orléans. Les dates qu'ils portent, prouvent qu'ils furent écrits entre 1840 et 1843.

A. — Ms. de 247 pages, en pages détachées. Des marques d'imprimeur, etc., prouvent qu'il a servi à la série d'articles parus dans le *Saint-Michel*.

B. — Ms. qui conduit l'histoire jusqu'à 1805, pp. 530.

C. — Ms. qui continue l'histoire jusqu'en 1815. 33 × 20,3 (520 mots par page).

Histoire divisée en trois périodes :

1. *Française* (1682-1765), 4 livres contenant 25 chapitres ou environ 160.000 mots.
2. *Espagnole*, 1 livre, 9 chapitres, un peu moins de 100.000 mots.
3. *Américaine*, environ 120.000 mots. — 400.000 mots environ dans le ms. complet.

? (1860) *Saint-Domingue*. T. Deux exemplaires manuscrits d'un long essai sur Saint-Domingue. 23,2 × 14,2. Manuscrit qui prépare le suivant :

1861. *Haïti, ses habitants, ses Rois, ses Empereurs et ses Présidents*. T. 22,2 × 17,8, pp. 120-1 (environ 450 mots par page, en tout 54.000). Ce manuscrit est le précédent. *Saint-Domingue*, soigneusement écrit de nouveau et développé. A en plus une page de couverture datée 1861, mais le ms. lui-même est dédié à « M. Jules Roquet, souvenir et amitié », signé et daté « Nouvelle-Orléans, juillet 1863 »,

? Manuscrit de son voyage au Nicaragua et de l'Expédition Walker. Je l'ai vu, mais je ne sais pas où il se trouve maintenant.

DIVERS. T.

Republica de Haïti, manuscrit 4 pages de papier écolier sur la géographie d'Haïti.

Haïti : programme de la Révolution du 22 décembre 1858, manuscrit 4 pages de papier écolier.

Haïti : Acte d'indépendance, 1^{er} janvier 1804, manuscrit, 2 pages, papier écolier.

Haïti : Finances, manuscrit, 2 pages, papier écolier.

Légendes, manuscrit, 5 pages de papier écolier, légendes de Haïti.

Prologue, manuscrit, 4 pages de papier écolier.

Cinq feuilles de curieux ms., dessins de maisons, monuments, cartes.

RENAUDIN FRANÇOIS.

Pasteur à Paincourtville, La.

Article dans l'*Observateur Louisianais*. « Le bout de l'oreille », I : 57.

RILLIEUX VICTOR-ERNEST (H. C. L.). 1842-1895.

Rillieux, né à la Nouvelle-Orléans en 1842, fait des vers au lieu de s'occuper de son petit commerce. De son énorme production : chansons, odes, satires, etc., il reste fort peu de chose. Meurt à la Nouvelle-Orléans le 5 décembre 1895, à l'âge de cinquante-trois ans.

1895. *Les Feuilles Mortes* (Las Hojas Secas) traduit des « Légendes Espagnoles » de G.-A. Becquer par Corinne Castellanos-Mellen. Reproduit en vers par V.-E. Rillieux, Nouvelle-Orléans. Ateliers du « Daily Crusader » 1895. cm. 18,4 × 12, pp. sans numérotation. T. H.

Le Timide. T. Poème mis en musique par L. D.

Dans le CREOLE MONTHLY. T.

Acrostiche. A M^{lle} Léona Queyrouze, en lui faisant parvenir un exemplaire des « Feuilles Mortes », novembre 1896 : 9.

RIQUET NICOL (H. C. L.).

Riquet, né et mort à la Nouvelle-Orléans sans l'avoir quittée, cigarier, compositeur de chansons par centaines, jamais imprimées, mais chantées par tous les nègres de son temps ; publie un seul poème dans *Les Cenelles*.

Dans LES CENELLES (1845). T. H.

Rondeau redoublé (réimprimé dans *Nos Hommes et notre Histoire*).

RIVIÈRE.

1837. *Note sur un énorme fossile trouvé dans la Louisiane*. Je ne l'ai jamais vue, mais elle a été exposée dans la Louisiana Section de l'Exposition de Saint-Louis en 1904.

ROBERI D^r HENRI (F.). 1803-1883.

Henri Roberi né dans le Piémont en France en 1803, docteur (où fit-il ses études ? je l'ignore) exerce la médecine pendant de nombreuses années sur la paroisse Saint-Landry, où il meurt à quatre-vingts ans, en 1883.

R. B. *Henri Roberi* par Alfred Mercier, C. R. A. L., juillet 1883 : 410.

Dans C. R. A. L. T.

Coup d'œil sur le système pénitentiaire, septembre 1877 : 93.

Parallèle des langues, juillet 1878 : 182.

Parallèle entre Corneille, Racine et Voltaire, mai 1881 : 466.

Parallèle entre Démosthène et Cicéron, janvier 1881 : 423.

La phrénologie, septembre 1881 : 491.

Ivrogerie, juillet 1882 : 187.

Le Latin, juillet 1882 : 189.

ROBERT ERMANCE E. M^{lle} (C.).

Directrice d'une école privée à la Nouvelle-Orléans, plus tard directrice d'une école pour jeunes filles établie en 1886 par l'*Union Française* sous la présidence de François Tujague.

Dans C. R. A. L. T.

La femme dans la littérature française, comme auteur au XIX^e siècle (ms. couronné), mai 1886 : 131.

- Élisabeth d'Autriche*, mai 1901 : 246.
François Coppée, janvier 1903 : 189.
Le « savant » (Louis Pasteur), avril 1906 : 50.
Cordélie, par Sidney Robert (traduction), octobre 1907 : 236.
Jeanne d'Arc, avril 1914 : 203.
Les abandonnés, octobre 1915 : 109.
L'Ecole, octobre 1915 : 111.
François Coppée, septembre 1922 : 69.

ROLLING WILLIAM H. (C.).

Dans C. R. A. L. T

- Un voyage au Nord*, juillet 1878 : 468.
Voyage en France. Mes impressions, septembre 1881 : 488.

ROLY R. (F.). Pseudonyme : Jeanpierreou.

Roly, horloger à Napoléonville, poète fécond et souvent amusant, sans s'en douter, qui bombardait le *Meschacébé* de ses vers. A en juger par un de ses poèmes : *Chant des proscrits* (1852), a dû subir l'exil sous Napoléon III.

Dans le MESCHACÉBÉ.

- Lettre* (signée Jeanpierreou, alias Roly), 9 octobre 1875.
Les attractions (poème politique), 9 octobre 1875.
Cassagnac, 16 octobre 1875.
Manifeste du comte de Chambord (poème), 13 novembre 1875.
La situation de France en 1874 (poème), 20 novembre 1875.
Chant des proscrits (1852) (poème), 27 novembre 1875.
Grant (poème), 12 février 1876.
Anomalies sociales (poème), 29 avril 1876.
Canicule anticipée (poème), 10 juin 1876.
Divagation (poème), 17 juin 1876.
Stances (poème), 15 juillet 1876.
L'Exposition (1^{er} mai 1878) (poème), 15 juin 1878.
Les belles voix (poème), 29 juin 1878.
Déceptions (poème), 13 juillet 1878.
Les chiffonniers (poème), 27 juillet 1878.
Par monts et par vaux (poème), 17 août 1878.
Invocation à la Fièvre Jaune (poème), 14 septembre 1878.

ROMAN ALFRED (C.). 1824-1892.

Alfred Roman, fils du gouverneur A.-B. Roman et de Aimée Parent, sa femme, naissait le 24 mai 1824 sur la paroisse Saint-Jacques à la Louisiane. Il fréquentait les écoles de la Nouvelle-Orléans et obtenait le diplôme de bachelier ès arts à Jefferson College. Il étudiait le droit dans le cabinet d'Etienne Mazureau et était admis au barreau en 1845.

Il commençait à exercer sans continuité. Il épousait en 1849 sa cousine germaine, Félicie Aime, fille de Valcour Aime, le plus riche des planteurs de la Louisiane, qui possédait la belle plantation Cabanahossé, distribuait 1.000 dollars aux pauvres chaque mois et donnait à chacune de ses filles une pension de 10.000 dollars par an.

En 1855 Alfred Roman devenait l'un des fondateurs et le directeur anonyme de *l'Autochtone*, journal hebdomadaire français, lancé à Bringier, paroisse de Saint-Jacques, pour appuyer les intérêts du *Know-Nothing party*.

Trois ans plus tard il conduisait en France un de ses enfants malade, et perdait sa femme pendant son séjour à Paris. La Guerre civile menaçait : il revenait à la Louisiane, offrait ses services au gouverneur, et était nommé lieutenant-colonel du vaillant Eighteenth Louisiana Regiment.

Après la bataille de Shiloh, pendant laquelle son cheval fut tué sous lui, il était promu au commandement de son régiment. Par suite de maladie, il passait à l'état-major du général Beauregard comme Inspecteur général et occupait cette situation jusqu'à la fin de la guerre.

A Charleston, Caroline du Sud, il rencontrait et épousait en secondes noces, Miss Sallie Rhett, fille de l'honorable Robert Barmwall Rhett Sr., appelé le Père de la Sécession.

Il revenait, pauvre, à la Nouvelle-Orléans, après la reddition de Lee, reprenait l'exercice du droit, et devenait directeur-adjoint de *l'Abeille* en 1873, puis greffier au Tribunal suprême de l'Etat, de janvier 1877 à avril 1879, époque à laquelle il était nommé juge à la Cour criminelle de la Nouvelle-Orléans. Il servait huit ans, laissant un renom de sévérité tempérée par une parfaite impartialité, et mourait le 20 septembre 1892 à la Nouvelle-Orléans.

R. B. Picayune (N.-O.), 22 mai 1887. *Biographical and Historical Memoirs of Louisiana*, Goodspeed, 1892, vol. II, 348.

1884. *The Military Operations of General Beauregard. In the War between the States. 1861 to 1865.* Including a brief personal sketch and a narrative of his services in the War with Mexico 1846-1848, by Alfred Roman, formerly colonel of the 48th Louisiana Volunteers, afterwards aide-de-camp and inspector general on the staff of General Beauregard. In two volumes. New York, Harper and Brothers Franklin Square 1884. 22 x 14,5, vol. I, pp. 594., vol. II, pp. 691. T. H.

Dans l'AUTOCHTONE.

Articles dans les années 1855-1856.

Dans l'ABEILLE.

Articles dans l'année 1873.

ROST EMILE, juge (C.). 1839-1913.

Emile Rost, issu d'une des familles les plus illustres de la Louisiane, était petit-neveu d'Étienne Boré, cousin de Charles Gayarré, et fils de P.-A. Rost, jadis juge-adjoint de la Cour suprême d'État sous le premier juge Georges Eustis, l'un des trois plénipotentiaires des États confédérés aux cours des rois de France et d'Espagne. Il avait pour grand-père Jean-Noël Destrehan, le fondateur de la plantation bien connue dans la paroisse Saint-Charles, qui joua un rôle actif dans la cession de la Louisiane en 1803.

E. Rost voit le jour à Paris en 1839, mais vient à la Nouvelle-Orléans dès sa toute petite enfance. Il suit les cours d'écoles privées jusqu'à ce qu'il soit assez âgé pour aller à la Georgetown University à Washington, D. C., où il passe ses examens en 1858. Cette même année il entre à l'école de droit Harvard et un an plus tard reçoit son diplôme de bachelier en droit.

La Guerre civile se termine; le calme renaît. Rost exerce le droit à la Nouvelle-Orléans et devient l'associé de James B. Eustis. En 1869, à la mort de son frère aîné, M. Rost administre la plantation Destrehan, venue dans la famille par sa mère, Miss Odile Destrehan. Il passe sur cette plantation la meilleure partie de sa vie, car il l'aime plus que tout au monde. Il travaille activement avec la Sugar Planter's Association dont il est nommé une fois le président.

En 1882, par exception, il accepte d'être juge du district qui comprenait alors les paroisses Saint-Jean, Saint-Charles et Jefferson; il occupe cette situation jusqu'en 1903.

En 1903, il sent les atteintes de l'âge. Il continue néanmoins son travail sur la plantation, qu'il ne quitte qu'à regret quand il se sent inférieur à sa tâche. Il vend Destrehan et se retire à la Nouvelle-Orléans où il peut appeler plus facilement les médecins à son aide. Il meurt célibataire le 2 janvier 1913, à l'âge de soixante-treize ans et six mois.

R. B. *New Orleans Times Democrat*, 3 janvier 1913. Nécrologie.

Dans C. R. A. L. T.

Voyages aux mines d'argent, septembre 1895 : 533.

Le voyage transatlantique à grande vitesse, septembre 1898 : 338.

Souvenirs sur le barreau de la Louisiane, juillet 1899 : 502.

Voyage en Savoie, mars 1900 : 39.

Poésie coloniale, mars 1901 : 215.

La grande revue en Bétheny, janvier 1902 : 5.
Gustave Valérien Soniat du Fossat, juillet 1903 : 251.
Le 14 juillet, octobre 1903 : 297.

ROUEN BUSSIÈRE (C.). 1861-

Louis Simon Bussière de Pouilly Rouen né à la Nouvelle-Orléans le 15 juin 1861, fils de Simon Théodore Rouen, venu à la Louisiane vers 1830, premier directeur de la Boys High School à la Nouvelle-Orléans, et petit-fils par sa mère de l'architecte James N. de Pouilly qui donna les plans du Saint-Louis Hotel en 1838; suit les cours de l'école dirigée par M^{me} Vatenel, et plus tard ceux du Louisiana Agricultural and Mechanical College, que les aventuriers transportèrent à Bâton-Rouge avant la fin de ses études. Notaire public en mars 1883; associé de *l'Athénée Louisianais* en 1883, donne des articles aux *Compte Rendus*; sur la suggestion du D^r Alfred Mercier avant sa mort, devient secrétaire de *l'Athénée*, place qu'il abandonna en 1914 seulement, pour prendre la présidence de la même association; est nommé Officier d'Académie et Officier de l'Instruction publique par le Gouvernement français en reconnaissance des services rendus à la cause de la langue française en Louisiane; pendant quelque temps critique musical à *l'Abeille*; vit encore à la Nouvelle-Orléans.

Dans C. R. A. L.

Nécessité des études élémentaires (ms. couronné), mai 1883 : 349.
Rapport sur un article de M^{lle} Sophie Lenz, juillet 1883 : 397.
Réveries, novembre 1883 : 455.
Cent huit ans, mai 1884 : 574.
James S. Hosmer, novembre 1884 : 672.
L'enfant et l'image, mars 1886 : 57.
Rayon de soleil, mars 1887 : 310.
Réflexions, janvier 1895 : 206.
Les Chactas, janvier 1897 : 11.
Fin de siècle, janvier 1901 : 197.
Allocution, janvier 1903 : 178.
Alcée Fortier, avril 1914 : 50.
Allocution, juillet 1915 : 71.
Présidence de M. le professeur Alcée Fortier, avril 1916 : 60.
Allocution, juillet 1916 : 93.
Présentation de M. Eugène Brieux de l'Académie Française, avril 1915 : 52.
M^{me} Aimée Beugnot, avril 1917 : 40.
1918 ? janvier 1918 : 11.
Arthur W. de Roaldes, juillet 1918 : 66.
Discours, avril 1919 : 38.
Émile S. Ecuyer, juillet 1919 : 69.

Charles S. Dittman, avril 1920 : 35.

Les poètes louisianais, janvier 1921 : 7. avril 1921 : 37.

Discours à la réception offerte au Maréchal Foch, janvier 1922 : 6.

ROUGÉ RÉVÉREND F.

Rougé est prêtre catholique. Le 2 janvier 1892 il publie le premier numéro de *l'Observateur Louisianais*, revue mensuelle, religieuse, politique et littéraire. Il était bientôt directeur de la Cure d'eau Kneipp à la Nouvelle-Orléans, 58, rue Désiré, pour laquelle il faisait de la réclame dans sa revue. Il commençait un numéro par la publication d'une lettre encyclique, et la terminait par un exposé des guérisons merveilleuses obtenues dans son Institution. C'est ainsi qu'en décembre 1896 il décrivait longuement l'influence de la syphilis à la Nouvelle-Orléans, disait les ravages du traitement mercuriel et les bienfaits de sa « Cure d'eau ». Il invitait le jeune homme qui avait suivi un autre traitement que le sien à ne point se marier, pour éviter le retour certain de sa maladie, et il lui garantissait l'impunité dans le mariage s'il avait suivi la Cure d'eau. Il laissait à J. G. de Baroncelli, pour six mois seulement, en 1895 le soin de diriger la Revue.

Dans le numéro de décembre 1887, Rougé faisant remarquer que *l'Observateur* avait été lancé à l'époque de la nomination d'un archevêque opposé à toute influence française, et que le but de *l'Observateur* avait été de défendre la langue française et les Français. Maintenant *l'Observateur* avait fini sa mission depuis que, grâce à la perspicacité de Léon XIII, un Français avait été nommé archevêque du diocèse et, par suite, il n'y avait plus lieu d'en continuer la publication.

Les seuls écrits de Rougé que j'ai pu trouver sont dans *l'Observateur Louisianais* :

Une chapelle à la cure d'eau, V : 17, 128.

Déclaration, VI : 513.

Discours à l'occasion du service funèbre de M. Carnot, III : 371.

Ma cure d'eau, II : 232, 334, 370, 480, 595.

III : 36, 136, 189, 243, 302, 338, 537, 595, 648.

IV : 129, 218, 250, 302, 430, 467, 517, 628

V : 87, 92, 130, 180, 229, 291, 334, 360, 422, 462, 563.

VI : 66, 114, 163, 219, 271, 357, 404, 449, 540.

ROUQUETTE Abbé ADRIEN-EMMANUEL (C.) 1813-1887. Pseudonymes : *Chahta-Ima* (not Choctaw signifiant « l'un de nous » ou Choctaw like), et *E. Junius*.

Les grands changements qui commandent l'histoire de certains

hommes résultent d'incidents fortuits sur lesquels ils semblent n'avoir eu aucune prise. Pour l'abbé Rouquette, c'est l'inverse qui est vrai : toute sa vie fut la conséquence logique de son tempérament et de son caractère.

Son père, Dominique Rouquette aîné, Français né aux environs de Bordeaux, venait à la Louisiane en 1800 et s'installait comme marchand de vins à la Nouvelle-Orléans. Il épousa une jolie Créole, Louise Cousin, qui lui donna cinq enfants : Dominique, Adrien, Adèle, Félix, Terence. Adrien était né le 13 février 1813, et peu après ses parents s'installaient au Bayou Saint-Jean, un des faubourgs de la Nouvelle-Orléans. Les Indiens avaient près de la ville plusieurs camps, et leurs enfants apportaient poissons et crabes à M^{me} Rouquette. Ils fascinaient le jeune Adrien à tel point qu'à l'âge de cinq ans il quittait la maison et partait avec eux. Sa mère ne le retrouvait qu'après de longues recherches.

Son père mourait en 1818, et sa mère se trouvait impuissante à mater ce garçon rêveur, entêté, ardent, sensible, qui passait plus de temps avec les petits sauvages qu'avec ses amis blancs, et qui n'était heureux que lorsque, habillé en Indien, il allait chasser avec arc et flèches.

Dans l'espoir de le guérir de son goût pour le vagabondage, sa mère le mit à huit ans au collège d'Orléans, que dirigeait le régicide français Lakanal, réfugié en Louisiane. La discipline de la maison n'était pas suffisante ; il s'échappait toujours du collège et rejoignait ses amis Indiens. Aussi M^{me} Rouquette l'envoyait en 1824 au Transylvania Collège dans le Kentucky : il trouverait là de plus, pensait elle, l'occasion d'apprendre l'anglais qu'il ne parlait pas. Adrien commençait à aimer l'étude ; les Indiens n'étaient plus là pour le distraire. Un peu plus tard il allait dans une école privée à Mantua, New-Jersey, près de Philadelphie. Une lettre venait lui apprendre la mort de sa mère. Cette disparition faisait sur lui une impression profonde qu'il traduisit dans ses poèmes.

En 1829, orphelin de seize ans, il revenait à la Nouvelle-Orléans. Les membres survivants de la famille étaient étonnés de constater qu'en cinq ans il avait oublié le français. Les petits Créoles ont toujours eu des ennuis de ce côté. Leurs nourrices noires leur apprenaient le *gombo*, français bâtard. A cinq ans, leurs parents essayaient, non sans difficulté, de leur enseigner un français correct. Et, dès qu'ils avaient grandi, on les envoyait aux écoles américaines pour apprendre la langue des affaires. Avaient-ils oublié le français ? On les dirigeait sur la France.

C'est pourquoi Adrien alla s'inscrire au Collège Royal à Paris. Les

temps étaient troublés. Des amis de la famille, prévoyant la Révolution de 1830, lui conseillaient de quitter Paris. Il partait pour Nantes et franchissait les portes de cet autre Collège Royal que son frère Dominique avait quitté depuis un an. Au bout d'un an, il allait à Rennes en Bretagne, et le 26 mars 1833 il passait ses examens. Il visitait l'Europe, puis bientôt, pris par le mal du pays, il s'embarquait au Havre le 8 septembre 1833 et arrivait à la Nouvelle-Orléans après une traversée de cinquante-deux jours.

Il ne tardait pas à se rendre chez des parents de sa mère, les Cousin, qui habitaient de l'autre côté du lac, près de Bayou Lacombe, et reprenait ses vagabondages avec les Choctaws, habillé comme eux et vivant leur vie.

En somme, Adrien était mal adapté à la vie moderne. Incapable de prendre le premier rang parmi ses camarades, il cherchait un alibi dans des rêves dont il était toujours le héros. Toutes les fois qu'il sentait le poids de l'existence, il se réfugiait chez les Indiens, dont l'infériorité mentale lui procurait des satisfactions de vanité. Il ne manquait pas d'intelligence, mais de force de caractère et d'esprit d'initiative. Inconscient dans l'enfance, ce besoin de fréquenter les Indiens était devenu une attitude. Adrien avait rencontré Chateaubriand et il avait subi le charme de ses peintures magnifiques. Chateaubriand lui apprenait à transformer en orgueil l'amour de la solitude et de la vie avec les Indiens, qui lui était naturel. Dans tout l'apparat d'un brave Choctaw perdu dans les forêts, il avait conscience de trancher sur l'ordinaire. Il s'exagérait sa valeur et restaurait son estime de soi. Un autre dessein surgissait en lui, bien défini : trouver une jeune indienne aussi belle et aussi pure qu'Atala et l'épouser. Désormais la vie changeait d'aspect ; ses courses, autrefois sans but, prenaient un sens nouveau.

Un jour il entendait deux Indiens parler d'*Oushola* — l'oiseau chanteur — dont le chant est aussi doux que le chant du rossignol. Aussitôt il partait à la recherche de cette princesse indienne.

Cette histoire fait rêver. On se demande si ce jeune homme plein de vigueur, âgé de vingt et un ans, plus que familier avec la vie de Paris, a réellement vécu les aventures qu'une pieuse tradition lui prête.

Arrivé devant la tente de son père, il apercevait Oushola ; il écoutait les mots de bienvenue modulés par ses lèvres. Il demandait sa main au chef et reprenait le chemin de la Nouvelle-Orléans pour obtenir le consentement de ses parents.

Les reproches des siens lui pesaient ; il passait deux mois à hésiter sur le chemin, incapable de décision et de courage. Les pluies com-

mençaient, il les saluait comme un obstacle au voyage. Le temps redevenu beau, il se remettait en route. Il rencontrait des braves conduits par leur chef — son futur beau-père — et apprenait d'eux qu'ils venaient de confier à la terre les restes d'Oushola, morte de consomption.

Rouquette était si affligé que ses parents de Bonfouca décidaient de lui faire reprendre le chemin de France pour y étudier le droit. Y avait-il quelqu'un qui fût aussi peu capable que lui de s'y intéresser ? Il trouvait cette étude insipide et n'était guère attiré que par les plaidoiries des avocats en renom. Mais il subissait peu à peu l'influence du milieu et vivait la vie des étudiants de Paris, bref il se dissipait. Personne ne le surveillait : ses parents étaient loin et se contentaient de lui envoyer les revenus de la fortune de son père.

En 1836, Adrien était rongé par le mal du pays, par le découragement, par le vide de son existence. Il était désespéré. Il confiait à la poésie son désarroi, et dans *Tristesse décourageante* traçait de lui-même cette peinture :

De mon cerveau malade où germe la folie,
Mon cerveau, noir foyer de la mélancolie,
Abîme de douleur, océan agité,
Sombre enfer à jamais de l'espoir déserté !

A ce moment, le P. de Ravignan S. J. montait dans la chaire de Notre-Dame pour les conférences du Carême. Attiré par la réputation de l'orateur, Adrien se mêlait à la foule. L'histoire de l'Église, la loi mosaïque, les systèmes de théologie, commentés par le savant conférencier, captivaient Adrien. Il fréquentait les bouquinistes de la rive gauche et se formait une bibliothèque sur ces questions. Alors il prenait le bateau au Havre et le bon *Salem* l'emportait dans la paix de Bayou Lacombe. La Nouvelle-Orléans le retenait quelque temps et il dévorait tous les livres qui lui tombaient sous la main. Mais il retournait bientôt à Bonfouca pour y passer ses jours dans une *pirogue*, à pagayer sur les eaux bordées de cyprès géants, ou bien couché sous les chênes couverts de mousse espagnole. Il composait. Quelques-uns de ses vers attestent sa conversion. Le *Cri du jeune chrétien* est une apologie :

Mon Dieu ! Mon Dieu ! que faut-il faire ?
Chacun me dit : Travaille, amasse de l'argent !
Et moi, vers la céleste sphère
Je m'envole aussitôt, tout fier d'être indigent.

En 1840, Adrien inquiet se dirigeait une fois de plus vers la

France. Le petit volume de poésies, *Meschacébéennes*, que son frère Dominique avait publié à Paris en 1839 avait eu du succès. Quelle fut l'influence de ce succès sur son voyage ? En tout cas, Adrien emportait avec lui tous les poèmes qu'il avait écrits depuis dix ans. Il choisissait les meilleurs et publiait à Paris, en 1841, un tout petit volume intitulé *Les Savanes*. Une préface concédait à Chateaubriand et à d'autres voyageurs la gloire d'avoir bien écrit sur l'Amérique, mais reconnaissait aux seuls indigènes le droit d'exprimer la couleur du pays. Il y discutait certains poètes et écrivains américains contemporains, citait des passages de leurs ouvrages, encensait son frère Dominique, et donnait la substance de ses idées sur la poésie en général.

Les Savanes n'ont pas grande valeur littéraire, mais elles offrent un intérêt psychologique, car elles donnent une bonne idée des courants opposés entre lesquels la vie de Rouquette fut ballottée. Néanmoins les critiques français accueillaient le mince volume avec enthousiasme. Il avait cette touche d'exotisme qui pouvait intéresser les lecteurs de Chateaubriand et, de plus, les Français de ce temps se demandaient comment un pays aussi neuf, aussi sauvage que l'Amérique, pouvait produire une œuvre de valeur. Brizeux lui écrivait : « Vous êtes le barde de Louisiane, l'Ossian d'Amérique, et la France vous compte au nombre de ses poètes ». Barthélemy disait qu'il avait de l'avenir et Émile Deschamps le félicitait. Le grand Sainte-Beuve lui envoyait une lettre : « J'ai pris plaisir à respirer dans vos *Savanes* toutes sortes de parfums pleins de jeunesse et de franchise. Il me semblait y être en pays d'amis, avec pourtant le charme de l'imprévu. C'est beaucoup pour vous, monsieur, d'avoir senti cette grande nature et de l'emporter dans votre cœur. » Sa renommée passait en Angleterre. Thomas Moore le baptisait : « Le Lamartine d'Amérique », et déclarait que « *Les Savanes* respiraient les parfums de la forêt ». Mais Rouquette quittait Paris avant d'avoir savouré son succès, dont les échos avaient peine à traverser l'océan. Adrien avait ving-thuit ans, il reprenait sa vie errante et sans but.

Il n'était pas fait pour ce monde. Il cherchait une vie simple, et les raisons qui, de tout temps, l'avaient porté vers les Indiens, le poussaient à son insu vers le mysticisme et le sacerdoce. L'abbé Perché était en mission à la Nouvelle-Orléans : Adrien le voyait, et en 1841 il entra au Séminaire de Plattenville sur la paroisse de l'Assomption.

Le 8 septembre 1844, M^{sr} Blanc l'ordonnait sous-diacre dans le couvent des Ursulines à la Nouvelle-Orléans et le 2 juillet 1845 il était

ordonné prêtre. Il est le premier et l'unique Créole qui ait reçu les ordres sacrés à la Louisiane depuis sa cession aux États-Unis. L'abbé Viel en effet, Louisianais lui aussi, était entré dans les ordres au temps de la période coloniale, quand l'Etat se trouvait sous la domination espagnole.

Durant ses années de séminaire, l'abbé Rouquette composait des poèmes et même une autobiographie que je n'ai pu retrouver, mais que le *Propagateur catholique* publiait. Il acquérait ainsi une grande facilité d'expression. Au lendemain de son ordination, il montait dans la chaire de la cathédrale Saint-Louis. Il avait fréquenté les orateurs de Paris et s'inspirait d'eux : les fidèles goûtaient ses sermons.

Le 8 janvier 1846 il prononçait un discours commémoratif sur la bataille de la Nouvelle-Orléans. La foule était soulevée par son éloquence. Il avait les qualités physiques de l'orateur et portait les cheveux longs, comme les Bretons avec lesquels il avait étudié. Voici la description que faisait de lui un journal contemporain : « Ses mèches de cheveux tombaient en boucles d'un front large au-dessous duquel étincelaient des yeux noirs, pleins de feu, sertis dans des sourcils aussi noirs que ses cheveux. Il avait le type italien dans la partie supérieure de son visage, un nez bien moulé, comme dans les tableaux des anciens maîtres, une figure fine au teint légèrement olivâtre, et autour de la bouche une expression de douceur. »

Le printemps suivant, il était à Paris où il publiait son discours. Il y ajoutait, — les Rouquette n'ont jamais connu la modestie, — toutes les appréciations élogieuses parues dans les journaux du jour, si bien qu'elles remplitaient autant de pages que le discours.

En 1847 il écrivait une longue préface pour les *Essais poétiques* de Dugué. En 1848 il publiait *Wild Flowers*, le seul ouvrage qu'il ait écrit en anglais. La préface montrait le chemin qu'il avait parcouru dans les voies de la mystique : « L'esprit d'un Être que je ne connaissais pas, que je ne voyais pas, mais que je sentais et n'oublierai jamais, un esprit mystérieux et enveloppant soufflait en moi... Une force irrésistible et douce me poussait à écrire dans cette langue inconnue ; — un air léger, chaud, clair, une rosée de lumière, *ros lucis*, comme le dit Isaïe, descendait des cieux, envahissait mes nerfs et pénétrait jusqu'à l'intime de mon cœur ; je me sentais oppressé, je prenais ma plume, j'écrivais. C'est ainsi que naquit ce petit livre de poésie ; c'est ainsi que fleurirent ces *Wild Flowers* que je présente au monde. » Il ne faut pas s'étonner après ce préambule de trouver des poèmes prétentieux et pauvres, teintés d'une ferveur religieuse presque fanatique.

M^{sr} Blanc, archevêque, prenait Rouquette pour vicaire-général. Les lourdes charges qu'il avait à remplir le convainquaient de son impuissance et le faisaient soupirer après la solitude sous les chênes de Bayou Lacombe. Il épanchait ses désirs dans une œuvre en prose, longue et décousue, où il exprimait cette théorie que la meilleure manière de vivre heureux était de gagner la forêt et de s'y faire ermite. Des citations copieuses des Écritures et des Saints appuyaient ses dires. Il intitulait le livre : *La Thébaïde en Amérique, ou Apologie de la vie solitaire et contemplative*, qu'il publiait, j'en suis sûr, à ses frais en 1852.

Rouquette était charitable et humain. Vers la fin de 1850 il commençait à donner des sermons contre l'esclavage. C'était juste avant l'explosion de la Guerre civile. Quand beaucoup regardaient l'esclavage comme une institution divine, et défendaient leur thèse par des citations de l'Écriture, Rouquette se créait des ennemis et compliquait sa vie : il sentait grandir en lui le besoin de la solitude.

Après quatorze ans de service dans la cathédrale Saint-Louis ; il annonçait à ses supérieurs qu'il considérait comme un devoir d'aller exercer son ministère chez les Indiens. Mrs Elder, la biographe pieuse mais peu exacte de Rouquette, décrit avec force détails une vision qui aurait révélé au bon abbé sa vocation ; mais nous connaissons son habitude de fuir chez les Indiens toutes les fois qu'il rencontrait une difficulté, et nous pouvons croire que ses désirs, une fois encore, inspiraient sa décision.

L'évêque lui rendait sa liberté. Rouquette réglait ses affaires à la Nouvelle-Orléans, traversait le lac Pontchartrain et bâtissait une chapelle en bois près de Mandeville, sur la Paroisse Saint-Tammany. Il était au cœur de la forêt, au milieu des Choctaws. C'était jadis un noble peuple qui pouvait jeter vingt mille braves dans la guerre ; mais les vices des Blancs avaient gâté la race et ils n'étaient plus que quelques centaines d'individus qui vivaient de la chasse et de la culture.

La chapelle était terminée le 8 septembre 1859 : il lui donnait le nom de *Buchuwa* et la bénissait. Les Indiens se montraient d'abord soupçonneux ; mais bientôt ils étaient vaincus par sa bonté. De plus, il parlait leur langue comme s'il était né dans l'un de leurs « ajoupas » ; il connaissait leurs coutumes ; il chassait, il manœuvrait la pirogue aussi bien qu'eux, et, sauf pour dire la messe, il s'habillait comme eux.

Ils venaient bientôt lui exposer leurs difficultés. Il bâtissait d'autres chapelles en bois : *Chuka-Chaha* (la cabane de la nuit), près de Mandeville, *Killdara* (la cabane du chêne) non loin de Bonfouca,

une autre à Ravine aux Canes, et une dernière, sa préférée, *The Nook*, à Bayou Lacombe. Quand la nuit le surprenait dans un de ces endroits, il s'étendait sur le sol, avec une brique dans la mousse pour oreiller, et roulé dans une couverture, tout comme l'Indien. Aussi ses paroissiens lui donnaient-ils le nom de *Chahta-Ima*, l'un de nous.

Rouquette publiait en 1860 un livre qui avait dû lui coûter plusieurs années de travail. C'était un gros volume de poésie, très ambitieux, appelé *L'Antoniade* ou la *Solitude avec Dieu*, divisé en quatre parties : 1^o *Préludes de l'Antoniade*; 2^o *Poèmes patriotiques*; 3^o *Conciliabule Infernal*; 4^o *Trois Ages*.

Ces poèmes longs, décousus, mystiques, je me demande si quelqu'un pourrait à notre époque en supporter la lecture.

Sur l'exemplaire des *Préludes* que je possède, des notes marginales de la main de Dominique Rouquette témoignent une certaine jalousie à l'égard de son frère, par les critiques d'une sévérité amusante sur la grammaire, les mots, et les idées d'Adrien. Il condamne l'emploi de « asphyxiante » comme outré; il qualifie de « vagues et peu définis » certains passages qui le sont en effet. Et quand l'abbé écrit : « Les larmes des solitaires ont inondé et parfumé le sol de l'orient! », Dominique note au crayon : « les larmes n'ont pas de parfum! » Adrien brodait sur ce thème que le succès, la force, les chefs-d'œuvre des génies, tant dans les sciences que dans la morale, sont sortis de la solitude et de la pauvreté; mais Dominique perçait cette bulle de savon : « Théorie folle que la pratique ne saurait justifier ». Adrien écrivait-il : « Le peuple américain, à cause de sa nationalité mixte et complexe, peut être appelé le Peuple de Peuple », Dominique exprimait franchement son opinion en notant : « C'est un peuple Gombo, spoliateur! » Dominique, excédé par l'apologie de la vie solitaire, lâchait enfin : « Donc il faut aller manger des racines au Bayou Lacombe et n'en sortir qu'à l'approche des rigueurs de l'hiver! Allez-y, si cela vous plaît; pour moi je reste où je suis. »

La Guerre civile éclatait l'année suivante, et en 1862 l'amiral Farragut remontait le Mississipi et prenait la Nouvelle-Orléans. Les troupes fédérales se repandaient sur la paroisse Saint-Tammany et effrayaient les Choctaws qui se retiraient derrière les marais. L'abbé les suivait. Pour les empêcher de mourir de faim, il prenait sa pirogue et leur apportait des aliments qu'il passait en contrebande. La malaria s'abattait sur les Indiens : la quinine était le seul remède connu. Comment s'en procurer? Les troupes fédérales ont mis l'embargo dessus; elles ne veulent pas qu'il en passe un gramme dans les lignes du Sud : elles savent que la malaria tuera autant d'ennemis que leurs balles. Le cœur brisé, Rouquette traverse

le lac, se rend à la Nouvelle-Orléans et implore l'amiral Farragut. Le marin signe un laissez-passer, et Rouquette peut emporter à travers les lignes fédérales toute la quinine dont il a besoin. Les Choctaws adoraient leur abbé : faut-il s'en étonner ?

La guerre finie, Rouquette continuait son ministère chez les Indiens et ses articles dans le *Propagateur Catholique*. Ce fut le temps le plus heureux de sa carrière. Il vivait une vie qu'il aimait et se réjouissait de rendre service. La guerre avait abattu quelques-unes de ses chapelles : il prêchait en plein air. Sous le toit de feuilles, sous la mousse espagnole qui tombait des chênes, tout près de Chinchuba, les Indiens réunis et assis sur leurs talons écoutaient religieusement l'abbé à la face illuminée.

En 1878, Lafcadio Hearn arrivait sans le sou à la Nouvelle-Orléans. Il écrivait dans le *New-Orleans Item* ses beaux articles sur la littérature et les auteurs français. Rouquette crut découvrir en lui un esprit apparenté au sien et lui fit de subtiles avances. Il savait que Hearn lisait toutes les publications françaises de l'endroit, c'est pourquoi il écrivit pour le *Propagateur Catholique* un poème en dialecte gombo-français intitulé : *Chant d'un jeune Créole*, dédié à « A mo zami Grek-Anglé, L.-H » (Lafcadio Hearn). Il avait vingt strophes. Voici la première :

To papa, li sorti péi-Anglé,
Me to mama, li sorti île la Grèce.
Pour to vini oir moin, zami Boklé
Li minnin toi, avek plin politesse.

Les autres vers avertissent le grand écrivain que le prêtre serait heureux de le recevoir dans sa cabane, de parler avec lui des forêts, des Indiens, et de lui conter des histoires d'autrefois.

Une amitié entre les deux hommes paraissait invraisemblable, même s'il n'y avait pas eu entre eux d'autre divergence de pensée que la question chasteté, sur laquelle l'abbé était intransigeant et que l'écrivain traitait avec la désinvolture d'un chat. Cependant ils se comprenaient et devenaient amis : la littérature latine réalisait ce miracle.

Hearn rencontrait Rouquette dans sa chambre au presbytère, quand il était à la Nouvelle-Orléans. Ils passaient souvent la nuit à discuter religion, mystique, auteurs français ou coutumes indiennes, toute la vie de Rouquette. Quand ils se levaient, le plancher était jonché de bouts d'allumettes brûlées pour l'éternelle pipe de Hearn ou pour la cigarette de l'abbé éteinte dans le feu de la discussion.

Hearn prenait sur la musique des Indiens et leurs chansons des

renseignements qu'il transmettait à son ami Krehbiel : « Si les colonnes d'un bon périodique m'étaient ouvertes, disait-il, j'écirais le roman de sa vie — inspirée par la magie des ouvrages de Chateaubriand, et complètement consacrée à une forme de religion qui lui est propre, mais étrangement belle — non seulement la religion poétique d'*Atala* et des *Natchez*, mais la religion du désert dans la solitude, sans autre temple que la voûte du ciel, ornée des fresques que dessinent les nuages, et éclairée par les cierges tremblants qui brûlent sur l'autel éternel de Dieu, les étoiles du firmament¹ ».

En 1879, le vieux prêtre avait l'intention de publier un livre intitulé *La Nouvelle Atala*. Il en envoyait les bonnes feuilles à Hearn qui en faisait l'éloge dans son journal : « Nous avons sous les yeux les bonnes feuilles d'un roman que nous n'hésiterons pas à dire le plus idyllique de la littérature louisianaise — création inspirée par l'Esprit des solitudes dans la forêt — poème en prose, harmonieux comme un vent d'automne qui module dans les bois de pins un chant sans paroles et plein de mystère. Fraîche et pure comme le vent, parfumée comme les fleurs sauvages, cette histoire a un charme étrange qui n'est peut-être surpassé que par la magie de Chateaubriand.... »

« Pour écrire ce livre, il fallait avoir passé toute sa vie en communion avec la nature; il exhale le parfum d'une forêt de pins; et la brise de la prairie aide le lecteur à en tourner les pages.

« Si l'on met à part la religion, qui joue le rôle de levain dans tout le volume, *La Nouvelle Atala* offre une curieuse étude du seul point de vue littéraire. Elle reflète l'esprit d'une vie, aussi étrange qu'unique, qui sans doute ne sera plus jamais vécue dans ce pays : la vie d'un missionnaire si épris de la nature, de la solitude, de l'existence simple et saine de ceux qui l'appellent le Père à robe noire, qu'il s'est fait l'un d'eux, comme l'indique le surnom que les Indiens lui ont donné, etc...² »

Ce jugement plaisait à l'auteur, qui le réimprimait à la fin de son livre; si bien que *La Nouvelle Atala* était une première édition de Hearn autant que de Rouquette.

Rouquette écrivait des poèmes en patois. Il avait plaisir à s'exprimer dans le français mutilé mais harmonieux qu'il avait appris sur les genoux de sa nourrice noire. Le meilleur de ces poèmes, intitulé *Moquer Shanteur*, célèbre l'oiseau-moqueur. Adrien tente le tour de force d'imiter le chant de l'oiseau par le son des syllabes.

1. Emprunté au *Lafcadio Hearn's American Days* by Edward Larocque Tinker. Dodd, Mead et C^o N. Y., 1924.

2. A *Louisiana Idyl*, New Orleans, 25Feb., 1879.

A une époque où les Créoles regardaient comme une insulte la mention de leur nom dans la presse, George W. Cable ne pouvait manquer de susciter l'indignation par ses écrits tels que *Old Creole Days* et *The Grandissimes*. On reconnaissait dans les personnages dépeints les membres défunts de familles créoles distinguées ; on était froissé de trouver sur leurs lèvres un mauvais anglais ; on se persuadait qu'il aimait les nègres, tant il les traitait avec sympathie, et qu'il avait pris parti contre les Créoles.

Charles Gayarré avait prononcé une harangue enflammée contre Cable. L'abbé voulut intervenir à son tour en faveur des Créoles ; c'est pourquoi il publia en 1880 une brochure sous un nom de guerre, mais il eût mieux fait de ne jamais salir ainsi sa plume. Elle était intitulée : *Dialogue critique entre Aboo et Caboo*, etc. La question d'Aboo à Caboo est un bel exemple de pesante invective : « Qu'éprouveriez-vous, que diriez-vous, si vous voyiez un busard gorgé de charogne tomber lourdement sur un reliquaire ? Vous trembleriez et reculeriez ! Que sentiriez-vous, que diriez-vous, si vous voyiez un chacal déterrer le cadavre d'un être aimé, le trainer, le mettre en pièces et le dévorer ? Vous resteriez muet, atterré. Dites-moi, ce nain sans cœur, au rire moqueur, n'a-t-il pas agi comme le sale busard ou le hideux chacal ? »

La fin est un assaut en vers contre Cable, en patois nègre, que l'auteur appelle : *a Weird Solo by a Zombi-frog*. Il ne connaît aucune mesure dans ses insinuations. C'est peut-être la satire la plus curieuse et la plus pittoresque du siècle dernier. C'est en tout cas un merveilleux exemple de patois. Le voici :

Savan Missié Kabri,
 Ki konin tou gri-gri,
 Prosh koté For-Pagnol,
 Li té kouri lékol.
 Avek vié kokodri,
 Ki té'in gran Zombi ;
 Kan soleil té koushé,
 Dan ti kouin biyin kashé,
 Li té sorti bayou,
 Pour apprande li Voudou.
 Savan Missié Kabri,
 Ki konin tou gri-gri,
 Sé pa krivin pour frime ;
 Li fé lé « Grandissime » ;
 Tou moun apé parlé
 Anho liv ki li fé ;
 Sé pa piti Missié,
 Sila ki yé pélé,
 Savan Missié Kabri,
 Ki konin tou gri-gri.

Koté Bayou Keshon,
 Oû ganyin plin dijon,
 Li té dansé Kongo .
 Avek Mari Lavo.
 In soir, yé fé gran bal,
 Yé limin plin fanal,
 Et yé marié Kabri.
 Avek mamezel Zizi ;
 Sé té pli bel négresse,
 Té ganyin dans lespeesse.
 Prosh koté gran dikane,
 Yé bati in kabane ;
 E yé fé plin piti,
 Ki té samblé Zombi,
 Savan Missié Kabri,
 Li konin tou gri-gri,
 Li konin tou kishoze,
 E le santi déroze.
 Alon dansé Kongo
 Epi crié, bravo !
 Bravo pour Tasimbo !
 Bravo ! bravo pour li,
 Savan Missié Kabri,
 Ki konin tou gri-gri ;
 Sé pa krivin pour frime ;
 Li fé lé « Grandissime. »

En 1885 il travaillait au dictionnaire de la langue Choctaw quand il perdit la tête. On l'emmena à l'Hôtel-Dieu et on le confia aux Sœurs de la Charité. Il se croyait par moments à Saint-Tammany au milieu de ses Indiens et faisait résonner les grands couloirs tristes de l'hôpital par ses phrases sonores en choctaw qu'il adressait à un troupeau-fantôme.

De temps en temps les Indiens venaient, avec des herbes et de petits présents, s'asseyaient autour de son lit en gardant le silence, et se levaient pour aller donner aux leurs des nouvelles du Père. Ils étaient là le 15 juillet 1887 quand il mourut. Ils veillaient son corps, mêlaient leurs larmes aux larmes de ses amis, et suivaient son cercueil.

Ainsi finit le bien-aimé abbé Rouquette, après 27 ans de service au milieu de ses Indiens.

R. B. *Life of Abbé Adrien Rouquette*, by Mrs. Susan-Blanchard Elder. New Orleans, 1913.

Adrien Rouquette, etc., by Wm. Nott. *La. Hist. Quart.*, vol. VI, pp. 388-394.

Adrien Rouquette, by T.-P. Thompson, *La. Hist. Sol. Pub.*, vol. VII, pp. 153-158.

Portraits littéraires de la Nouvelle-Orléans, par Charles Testut, pp. 89-92.
Les frères Rouquette, par J.-A. Reinecke, C. R. A. L., janvier 1920 : 12,
 avril 1920 : 32, juillet 1920 : 70.

Living Southern Writers of the South, by J.-W. Davidson, pp. 173, 484, 488.
Chata-Ima no more, N. O. States July 15 1887.

Adrien Rouquette, Duyckincke's Cyclo. Amer. Lit., vol. II, pp. 384-385,
 avec portrait.

Adrien Rouquette, par Alcée Fortier, Lib. South. Lit. vol. X, pp. 4.589-
 4.601.

Criticism of A. Rouquette's *Les Savanes*, « Sou. Quart. Review », vol. XXVI,
 pp. 167-179.

Appleton's Cyclo. Amer. Biog., vol. V, p. 335.

New Orleans Picayune, 16 juillet 1887.

Old Louisiana Families. The Rouquettes, by Ch. Patton Dimitry, *Times Democrat*, 20 novembre 1892, p. 17.

La Louisiane, 3 octobre 1841, réimprime les lettres de félicitations
 adressées à Rouquette sur *Les Savanes*, par 5 auteurs français connus,
 Barthélemy, Sainte-Beuve, A. Brizeux, Emile Deschamps, J. Reboul.

La Louisiane, 17 octobre 1841, compte rendues *Savanes* ; 28 octobre 1841,
 autre C. R. du même ouvrage.

Dans le *Propagateur Catholique*, son autobiographie signée *Chata-Ima*.

1841. *Les Savanes*, poésies américaines par Adrien***, de la Louisiane. Paris,
 Jules Labitte, libraire-éditeur, 3, quai Voltaire, Nouvelle-Orléans, Alfred
 Moret, rue Royale, 1841. 18,3 × 11,5, pp. 306. T. H.

1846. *Discours prononcé à la Cathédrale de Saint-Louis* (Nouvelle-Orléans,
 1846) à l'occasion de l'anniversaire du 8 janvier, par l'abbé A. Rouquette,
 de la Louisiane. Paris, librairie de Sauvaingnat, 3, quai Malaquais, près
 l'Institut, 1846. 12,2 × 23, pp. 40. T. H. Documents biographiques à la
 fin.

1847. Introduction aux *Essais poétiques* de Oscar Dugué. T. H.

1848. *Wild Flowers. Sacred Poetry*, by the abbé Adrien Rouquette, author
 of *Les Savanes French Poems*. New Orleans : T. O' Donnell, 160, Camp St.
 F. Lelièvre Corner of Royal and Saint-Anthony, 1848. 19,5 × 12,3,
 pp. vii-72. T. Imprimé par H. Méridier, Encoignure Condé et Sainte-
 Anne.

1852. *La Thébaïde en Amérique*, ou Apologie de la vie solitaire et contempla-
 tive, par l'abbé Adrien Rouquette (de la Louisiane). Nouvelle-Orléans.
 Imprimerie Méridier, rue Condé n° 50. En vente chez T. O' Donnell, 160,
 rue du Camp, 1852. 23 × 14,4, pp. 144. T.

1855. Petit volume de A. Rouquette. Traduction en français d'un choix de
 poésies tiré de l'œuvre d'Anna Estelle Lewis, Nouvelle-Orléans. Je n'en
 connais pas d'exemplaire. Cité dans *Appleton's Encyclopedia of American
 Biography*, vol. V, p. 335. Mentionné aussi dans les *Frères Rouquette*, par
 Reinecke, dans C. R. A. L., juillet 1920 : 72.

1855. Choix de poètes de tous les pays, Nouvelle-Orléans (en anglais). Je
 n'en connais pas d'exemplaire. Mentionné dans les *Frères Rouquette*, par
 Reinecke, dans C. R. A. L., juillet 1920 : 72.

1860. *L'Antoniade*, ou La Solitude avec Dieu (Trois Ages). Poème Érémitique, par l'abbé Rouquette (de la Louisiane), Nouvelle-Orléans, 1860. 22 × 14, pp. 288. T. Publié d'abord en quatre parties séparées dont la pagination se suit :

- a. *Préludes de l'Antoniade*. Poème Érémitique, par l'abbé Adrien Rouquette, Nouvelle-Orléans, chez les différents libraires, L. Marchand, imprimeur, 35, rue Jefferson, 1860. 24,4 × 14,4, pp. 72. T.
- b. *Poèmes Patriotiques*. Suite de l'*Antoniade*. Poème Érémitique, par l'abbé Adrien Rouquette, chez les différents libraires, L. Marchand, imprimeur, 35, rue Jefferson, 1860. 25,2 × 15, pp. 73-112. T.
- c. *Le Conciliabule infernal*. Suite de l'*Antoniade*. Poème Érémitique, par l'abbé Adrien Rouquette, chez les différents libraires, L. Marchand, imprimeur, 35, rue Jefferson, 1860. 23,5 × 14,5, pp. 115-168. T.
- d. *Trois Ages*. Suite et fin de l'*Antoniade*. Poème Érémitique, par l'abbé Adrien Rouquette, chez les différents libraires, L. Marchand, imprimeur, 35, rue Jefferson, 1860. 25 × 16, pp. 171-288. T.

1873. *Catherine Tehgahkwitha*, the saint of Caughnawaga. A poem by Chata-Ima, New Orleans, 1873. N. Y. L. Onze feuilles imprimées sur une face, avec une note ms. sur la première page : Extrait du *Propagateur Catholique*, Nouvelle-Orléans, 19 avril 1873. Aperçu sur une jeune fille indienne très pieuse, que l'abbé avait prise comme patronne de sa mission. Dans l'*Antoniade*, p. 171, autre poème en son honneur, intitulé *A Catherine Teghagouita*, avec orthographe différente du même nom.

1879. *La Nouvelle Atala*, ou la Fille de l'Esprit. Légende indienne, par Chata-Ima (de la Louisiane), Nouvelle-Orléans, 1879, imprimerie du *Propagateur Catholique*, 204, rue de Chartres. 16 × 10,8, pp. 138-1, portrait au début d'une jeune fille indienne. T. H. Quelques exemplaires parus sans le portrait. Contient la critique de Lafcadio Hearn parue dans le *New Orleans*, 25 février 1879.

1880. *Critical Dialogue between Aboo and Caboo*, on a New Book, or a Grandissime Ascension. Edited by E. Junius Mingo City, Great Publishing House of Sam Slick Allspice, 12, Veracity Street, 12, 1880. 20,2 × 12,2, pp. 24. T. H. — N. Y. L.

Dans le PROPAGATEUR CATHOLIQUE.

Articles ; mais je n'ai jamais pu examiner la collection de la *Revue*.

Autobiographie, signée Chata-Ima.

Catherine Tehgahkwitha, poème, 1873.

Chant d'un jeune Créole, A mo zami Grek-Anglé L. H... en 1878 ou 1879.

Dans le MESCHACÉBÉ. T.

Mokeur Shanteur, 9 mars 1878. Poème en patois, republié dans *Mandeville*, par Ialeske-Chata (Desjans), Nouvelle-Orléans, 1918, traduit en anglais sous le titre de *Moquer de Marie Atala*, par Rouquette lui-même et publié dans *Country Visitor's Summer Magazine*, New Orleans, mai 1881 : 46, mis en musique par W.-T. Francis et publié en chanson sous le nom de *Zozo Moquer*.

Dans RENAISSANCE LOUISIANNAISE (N.-O.). T.

L'Enfance, poésie, 31 mai 1868.

Dans C. R. A. L.

La solitude religieuse, extrait de l'*Antoniade*, janvier 1921 : 26.

Dictionnaire de la langue Choctaw. Je crois le ms. dans la collection de feu T.-P. Thompson de la Nouvelle-Orléans.

Dans THE NEW ORLEANS BOOK. Edited by Robert Gibbs Barnwell, New Orleans, 1851. T.

The Wild Lily, etc., p. 183.

ROUQUETTE FRANÇOIS-DOMINIQUE (C.). 1810-1890. Pseudonyme : *François-Dominique*.

Le *Vieux-Carré* à la Nouvelle-Orléans entre 1870 et 1880. Un chaud soleil de printemps, sur l'Esplanade Avenue, filtre à travers les feuilles des arbres, découpant des ombres sur l'herbe. On entend la clochette paresseuse d'une mule qui traîne une petite charrette dont les roues grincent.

Sur le seuil bien nettoyé d'une porte, un vieillard de haute taille, cinq pieds et demi, est assis. Des cheveux bouclés gris fer avivent le noir de sa peau ; un nez aquilin rehausse sa physionomie. Son costume est râpé et malpropre, ses souliers vierges de cirage. Il ne sait pas et ne veut pas savoir sur quel seuil il est assis ; penché sur un morceau de papier d'emballage sorti de chez l'épicier, il écrit avec un bout de crayon. Il s'arrête de temps en temps, pour dire d'une voix sonore et rythmée les vers français qu'il a composés. Un geste large soulève parfois une vieille couverture grise qu'il porte sur l'épaule, même par les temps chauds, et la balance comme une voile qui palpite sous la brise.

Satisfait à la fin, il fourre le papier griffonné dans une poche, où il va rejoindre une pipe et de vieux caramels enveloppés un à un dans un bout de papier jaune : il en a toujours sur lui, pour les offrir à la dame ou à l'enfant qu'il arrête au cours de ses promenades — cadeau généralement accepté à cause de l'intention, car ses sucreries sentent toujours le tabac.

D'un coup de coude il rejette sa couverture sur son épaule, se lève, prend sa canne et son éventail de palmier déposés à côté de lui, et descend la rue d'un pas alerte malgré son âge.

Une jeune et belle Créole vient vers lui. Il la voit, s'arrête et ses yeux bruns étincellent. Il passe la main à travers les barreaux de la grille d'un jardin, cueille un bouton de rose, l'offre à la jeune fille, lui adresse quelques paroles en français et reprend sa marche en agitant son éventail. Deux messieurs ont vu la scène et demandent à la jeune fille ce qu'on lui a dit. Elle répond que la surprise l'a empêchée de saisir un mot.

« Ah ! — reprend l'un des messieurs — quel malheur ! C'est le

grand poète Dominique Rouquette, le frère de l'abbé, et il a dû vous faire un compliment que vous eussiez été heureuse de répéter à vos arrière-petits-enfants. »

François-Dominique Rouquette ne vivait que pour la poésie et connaissait toutes les ficelles des poètes de la période romantique française. Il mena une vie dure, — en ce sens qu'il était né quelques centaines d'années trop tard, et qu'il n'avait jamais pu s'adapter aux conditions de vie de son temps. Né au xvi^e siècle, dans le palais de quelque duc, ses chansons eussent été sur les lèvres de tous et sa présence acclamée dans toutes les fêtes. Il naquit malheureusement le 2 janvier 1810, à Bayou Lacombe, Louisiane. Son père, Dominique, né à Nantes, France, était venu à la Nouvelle-Orléans, avait fait fortune dans le commerce et épousé une charmante Créole, Louise Cousin.

Bayou Lacombe était encore une contrée sauvage, couverte de chênes séculaires aux branches garnies de mousse espagnole en guirlandes couleur de lavande. Les Choctaw étaient les seuls habitants de l'endroit. Ils étaient inoffensifs et captivaient l'imagination des enfants. Les jeunes Rouquette passaient leurs journées avec eux et apprenaient à parler leur langue. Leur mère les gardait parfois dans leur maison de Bayou Saint-Jean à la Nouvelle-Orléans : ils préféraient Bayou Lacombe.

A l'âge de sept ans, Dominique entrait au collège d'Orléans, au coin des rues de l'Hôpital et Saint-Claude. Rochefort, un type étrange, chassé de Saint-Domingue à Cuba par le soulèvement noir, puis venu à la Nouvelle-Orléans en quête d'un refuge plus sûr, était le directeur du collège. Il avait un pied-bot, la tête chauve, ornée seulement d'une frange de boucles soyeuses qui encadraient son visage et tombaient presque jusque sur le col de son veston. Il était non seulement directeur du collège, mais encore professeur de latin et de littérature dans les classes supérieures. Il était aussi quelque peu poète et composait des traductions élégantes d'Horace qu'il aimait à lire à ses élèves. Il avait un talent merveilleux pour faire goûter les classiques qui l'enthousiasmaient ; mais les mathématiques !... elles produisaient sur lui l'effet d'un chiffon rouge sur un taureau.

Dominique manifesta à l'école des dispositions poétiques et un tempérament émotif, en même temps que son impuissance à se plier à la discipline. Tous les soirs après le souper, les élèves avaient une heure d'étude. Le surveillant avait une manière irritante de crier par intervalles : « Silence ! ». Dominique en était excédé ; il

murmurait à son cousin assis près de lui : « S'il recommence, je lui lance quelque chose à la figure. » « Silence ! » Dominique n'en pouvait plus : il saisissait sa chandelle allumée et la jetait à la tête du maître. Elle portait, et des gouttes de cire chaude aspergeaient le crâne chauve.

Pour Dominique, le temps des vacances seul avait des charmes : il pouvait alors rejoindre ses amis les Indiens.

En 1818 il perdait son père. En 1822, il partait pour le collège royal de Nantes. Au moment de quitter la maison, il sentit une main tirer le pan de son vêtement. C'était Rosette, celle qu'il appelait « Maman la noire », sa vieille nourrice.

« Eh quoi, mon enfant, allez-vous partir sans me dire au revoir ? Pauvre petit, vous partez si loin ! Qui prendra soin de vous ? Que la volonté de Dieu soit faite. Ne nous oubliez pas ; soyez bon, étudiez bien. Que Dieu vous bénisse. Tous vous font des présents ; moi, je n'ai rien que mon cœur, — il n'est pas lourd — ne le refusez pas. » La vieille esclave éclatait en sanglots et rentrait à la maison ; l'enfant, — douze ans, — le cœur gros, partait pour une traversée de deux mois, seul.

Plus tard, devenu vieux, il se souvenait moins du chagrin d'avoir quitté sa mère et ses parents, que du brisement qu'il avait éprouvé en quittant la vieille Rosette. Des liens étroits existaient entre les enfants créoles et leurs nourrices noires.

Dominique perdait sa mère pendant son séjour au collège royal de Nantes. En 1828, il revenait à la Louisiane. Ses parents lui conseillaient d'aller à Philadelphie, chez son oncle Anatole Cousin, son aîné de six mois, pour étudier le droit dans le cabinet de William Rawle, le chef du barreau en Pennsylvanie. Dominique avait le culte du beau ; que lui importaient le pouvoir et la fortune ! La lumière d'argent de Bayou Lacombe avait pour lui plus de valeur que les trésors de Jean Lafitte. Il n'était pas taillé pour les affaires. Son insuccès lui causait une impression d'infériorité dont il souffrait. Il lui fallait l'espace, la vie libre de Bayou Lacombe et la société des Indiens. Il quittait Philadelphie pour Bayou Lacombe et Bonfouca, chez les parents de sa mère.

Mais quel est le poète que le bonheur suit partout ? Sensible comme une femme, le poète a des affinités avec la douleur. Dans les feux de l'extase et dans la nuit du désespoir, il se charge d'impressions que son génie transformera dans la suite. Dominique ne fait pas exception à la règle. Il s'éprenait d'une jeune Créole : son dédain excitait son amour ; son amour engendrait son chagrin ; son chagrin augmentait son amour. Cercle vicieux ! Un seul remède : partir.

Il était à Paris en 1836. Il désirait vivre « dans la solitude au milieu des auteurs » — contradiction dans les termes. Rouquette la sentait et revenait à ses forêts de Saint-Tammany.

Au cours d'une excursion à la Nouvelle-Orléans, il s'éprenait d'une jeune fille et se fiançait. Les invitations pour la cérémonie du mariage étaient lancées ; mais, trois jours avant Dominique disparaissait. De Bonfouca il envoyait à son ex-fiancée un poème qui célébrait lyriquement ses charmes et donnait l'impression d'une folie subite chez son auteur.

Il brûlait bientôt pour une autre Créole. Un rival se présentait et était agréé : au lieu de poèmes, il promettait à la jeune fille une demeure au milieu des roses et trois repas par jour !... Rouquette se décidait enfin à consacrer sa vie à la muse. Malgré l'opposition de ses parents, il partait de nouveau pour Paris et y arrivait en juillet 1838.

La vie intellectuelle de Paris ne guérissait pas son chagrin. Il restait inconsolable et tombait dans le désespoir. Un livre en sortait. La Librairie de Sauvaignt le publiait en 1839 : *Meschacébéenes*, du nom ancien de la grande rivière qu'il aimait, le Mississipi.

Chateaubriand avait éveillé la curiosité des Français pour le Nouveau Monde. Dominique venait à temps. Le public accueillait avec faveur ses *Meschacébéenes* qui parlaient de la Louisiane et des Indiens. L'éloignement et le mal du pays communiquaient à sa poésie des tons plus chauds et un tour plus pathétique. Hugo, Béranger, Barthélemy et beaucoup d'autres écrivains de moindre importance exaltaient l'œuvre et prédisaient à l'auteur un bel avenir.

Le succès ne le retenait pas à Paris. En 1839, il regagnait la Nouvelle-Orléans qui, ignorant l'accueil fait à *Meschacébéenes*, persistait à le regarder comme un rêveur. Au lieu de chercher à détromper ses concitoyens, il s'enfonçait dans les forêts et... dans le désespoir. Pour l'alléger, il composait de charmantes petites chansons à boire — dont malheureusement il suivait les conseils.

A cette époque, il résumait sa philosophie dans une stance qui a pris de la force avec le temps :

La religion divinise
Nos mœurs, nos goûts et nos penchants,
Mais permet que l'on se grise,
Modérément de temps en temps.

Il s'adonnait à l'amour des femmes. L'une d'elles le retenait, et en 1846 il épousait Laura Verret, Créole, belle-sœur d'Oscar Donnet.

Rouquette avait ébréché son patrimoine par ses voyages à Paris.

Pour joindre les deux bouts, il avait dû envoyer des poésies et des articles à *l'Abeille* et au *Propagateur Catholique*. Comment gagner sa vie? C'est le problème angoissant que se posent la plupart des artistes. La solution en devenait pressante pour Dominique qui était père de deux fils. La *Chronique*, en 1848, annonçait que Dominique Rouquette dirigerait le « Lycée Louisianais au 251 rue Bourgogne, entre du Maine et Saint-Philippe ». Son frère était prêtre et prédicateur en renom, Dominique s'en prévalait en disant que la religion est la pierre fondamentale d'une bonne éducation et que le Père Adrien Rouquette viendrait donner à l'école les leçons de catéchisme. Il payait par un court poème cette insertion dans la Revue.

Le poète peut-il réussir en dehors de la poésie? L'école échouait et Dominique, faisant un effort désespéré pour gagner son pain, allait ouvrir en 1849 une école à Fort Smith, Arkansas. C'était alors une ville frontière habitée par des pionniers, des trappeurs et des Indiens. Les enfants y étaient peu nombreux, et les parents aimaient mieux voir leurs garçons apprendre la culture et la chasse, et leurs filles la cuisine et la couture, que la lecture, l'arithmétique et l'écriture. L'école restait vide et Dominique la transformait en épicerie, car on se passe d'étudier plutôt que de manger.

Durant son séjour en Arkansas, il publiait l'unique ouvrage qu'il ait écrit en anglais : un mince volume intitulé *The Arkansas*, traduction d'une lettre écrite par le grand voyageur français Bossu, qui donnait des détails intéressants sur la vie et les mœurs de cette tribu indienne. Rouquette y ajoutait ses propres observations. Il la faisait imprimer à ses frais et la vendait 25 cents l'exemplaire. Dernièrement, dans une vente aux enchères à New-York, un exemplaire de ce travail trouvait preneur à 42 dollars !

A Fort Smith, Dominique commençait à rêver mines d'or. Et quand il ne le faisait pas, il observait les Indiens et les comparait à ses bons Choctaws. L'épicerie marchait toute seule : les pensées de Dominique étaient ailleurs. Aussi faisait-il faillite et, en 1851, revenait à la Nouvelle-Orléans pour devenir une fois de plus un pauvre poète-professeur. L'année suivante, la fièvre jaune le conduisait aux portes du tombeau. Il continuait néanmoins à écrire et, en 1857, publiait à la Nouvelle-Orléans un petit recueil de poèmes sous le titre de *Fleurs d'Amérique*. Il en envoyait des exemplaires à ses amis de France, et les critiques accueillaient le volume avec autant d'enthousiasme, sinon plus, que les *Meschacébéenes*. Émile Deschamps lui écrivait : « Vos fleurs d'Amérique ont toute la grâce, tout le parfum, toute la fraîcheur de leurs prototypes » ; Eugène Guimot dans le *Pays*, journal parisien, disait que c'était de la vraie,

de la bonne poésie, et Mery lui envoyait une lettre enthousiaste.

Le bonheur n'avait point visité son foyer. Sa femme était tombée à la charge de ses propres parents, et Dominique passait rarement à la maison. Il ne tentait même plus de gagner sa vie, il errait. Une maladie de poitrine rongea M^{me} Rouquette. Il venait la voir sur son lit et, peu de jours avant sa mort, il lui disait : « Eh bien, ma chère, nous devons tous quitter ce monde, votre tour est venu. » D'un pas nonchalant, il quittait la maison, descendait au Bassin et montait sur le premier lougre à destination de Bonfouca. Il restait chez ses parents, les Cousin, jusqu'après la mort de sa femme, puis traversait le lac une fois de plus pour aller chercher ses deux enfants. Il les trouvait bientôt insupportables et s'en plaignait à son neveu, Cyprien Dufour, attorney en renom ; les deux gamins, disait-il, étaient aussi sauvages que les petits du tigre. Dufour, à la fin, les prenait chez lui et les élevait comme ses propres enfants.

Vers la fin de 1852, Rouquette ouvrait une petite école à Bonfouca, mais il était si paresseux qu'il faisait instruire les plus jeunes par les anciens et, au printemps, il quittait son école pour deux ou trois jours, allait se coucher sous les chênes à Matassa, fumer, lire et composer des vers. L'école marchait sans lui.

Dans l'été de 1854, il abandonnait même ce gagne-pain. La Guerre civile éclatait : ce malheur qui désolait tout le Sud le touchait peu, mais lui fournissait des matériaux pour quelques vers moqueurs. Elle ne pouvait plus le ruiner — il ne possédait plus rien.

Un certain Trémoulet le pressait de s'enrôler dans une compagnie de soldats formée pour la Confédération. Dominique répondait par un poème court et amusant, écrit en 1862, mais qui ne fut jamais publié. Il est intitulé *Trémoulet et le Gascon*. Le Gascon n'est autre que Dominique, qui se serait enrôlé avec plaisir, s'il avait été capable d'épauler un fusil, mais

Si je m'bats pas, l'État m'fusille,
Si je m'bats, Uncle Sam me pend !

Ce refrain vient après chaque strophe.

Il hésite entre le pélican¹ et l'aigle, et dans les derniers vers résume son opinion sur la Guerre civile.

Cherches pas les places publiques,
Au son du tambour corrupteur,
Des consciences élastiques,
Des hommes sans foi, sans honneur.

1. Le pélican est l'emblème de la Louisiane.

J' n'ai qu'une âme à sauver, je file.
Bon voyage ! Marche en avant !
Bien fin l'État s'il me fusille,
Bien fin Uncle Sam s'il me pend.

Avec la paix, Rouquette devenait le lys des champs. Il vivait chez ses parents jusqu'au jour où il s'ennuyait, ou trouvait que leur patience était à bout. Il disparaissait alors et prenait le lougre. Tous les matelots aimaient ce vieillard qui payait son passage par un bon mot ou une chanson.

Quand il était à la Nouvelle-Orléans, Rouquette se rendait chez quelque parent à l'heure du repas, prenait une chaise et disait simplement : « Eh bien, me voici. » Éprouvait-il le besoin de voyager ? Il allait chez son frère l'abbé, au milieu des Indiens à Saint-Tammany.

Dominique payait cette hospitalité par des poèmes pour les anniversaires, les baptêmes, les mariages. Le poète, après tout, peut-il exprimer sa reconnaissance mieux que par des vers ?

Les dames avaient un peu honte de lui, et essayaient de l'éviter. Quand elles l'apercevaient de loin, elles fuyaient, car il voulait toujours les embrasser et les envelopper dans les plis de sa vieille couverture qui sentait mauvais, tandis qu'il demandait des nouvelles de tous les membres de la famille jusqu'à la troisième et quatrième génération.

Les petits enfants, « cet âge est sans pitié », commençaient à le harceler et à lui crier quand il passait : « Eh, là-bas, quelle est cette rue ? » Ce à quoi il répondait, en ramassant une pierre : « Brickbat street, petits salauds. » Il se courbait un peu et maigrissait, mais ses yeux recouvraient tout leur feu quand il rencontrait au coin d'une rue un ami qui consentait à entendre ses dernières poésies. L'avenir de ses poèmes l'inquiétait peu ; ce qu'il aimait, c'était les produire. Il en lisait de longs à M. Rouen, et essayait ensuite de les déchirer.

Il commençait à ennuyer. Les gens n'aimaient plus la poésie. Les jeunes générations oubliaient son passé et le traitaient de bavard et de sale vieillard. Il devenait solitaire : solitude des vieux que la force du corps et de l'esprit abandonne ! Rosette, sa vieille nourrice noire, avait séché ses larmes d'enfant ; il suppliait une autre femme de couleur, Natalie, de bercer sa seconde enfance.

Elle était la fille d'un étranger cultivé qui, de passage à la Louisiane, avait aimé une femme de couleur. Il avait reconnu l'enfant de leur union et, avant de partir, il avait tout arrangé pour qu'on lui donnât une bonne éducation. Après ses examens, elle avait enseigné

dans une école pour les enfants de couleur à la Nouvelle-Orléans et, après quinze ans d'enseignement, elle avait reçu du gouvernement français en reconnaissance de ses services « la Médaille du Professeur ». Elle avait la passion de la littérature française et était en rapports suivis avec tous les hommes de couleur libres qui avaient collaboré aux *Cenelles*.

Rouquette trouva chez elle un abri. Elle lui faisait du café, tous les soirs, pendant qu'assis auprès du poêle dans la cuisine petite et propre, il lui récitait ses poèmes. Elle les comparait avec ceux des écrivains français, sur lesquels l'oubli tombait, mais que tous deux connaissaient et aimaient. D'entendre sa conversation aimable, érudite, ornée de citations le consolait. La douce musique du parler français le berçait, il oubliait son âge et son isolement. Il se croyait à Paris, en train de discuter les questions agitées par les beaux esprits de 1830. Elle admirait l'homme de lettres ; elle ne critiquait ni son genre de vie, ni ses vêtements négligés : la bonté de son cœur et leur différence de couleur l'en eussent empêchée.

Dominique n'entrait chez elle qu'un bouquet de fleurs à la main, en échange de son café et de sa sympathie. Et l'hiver, quand les jardins étaient dépouillés, il descendait au débarcadère du lougre et quêta un bout de pin blanc, qu'il taillait avec son canif et arrangeait en forme de bouquet.

Un jour, usé, Dominique mourait.

Le Dr Alfred Mercier, son vieil ami, écrivait dans son journal : « La vie de Dominique Rouquette s'est éteinte le 10 mai 1890, comme une lampe épuisée ; il avait 80 ans. Quelques jours avant sa mort, je passais devant la porte d'une de ses cousines, M^{me} Behan, qui lui donna toujours l'hospitalité ; je le trouvai assis ou plutôt à moitié couché sur les marches d'une maison voisine, le chapeau sur la tête, sommeillant au soleil. Toujours le même, il ne s'est jamais demandé si les paupières de ses semblables se fermaient ou non sous le poids des soucis. Enfant de Bohême, il ne se tracassait de rien. Il lisait, il composait. Avec l'âge, il était devenu sale, mais il était resté joyeux. Il jouissait de toutes ses facultés, récitant avec verve de longues tirades en vers ou en prose. Il reconnaissait le mérite chez les autres et ne rabaisait personne. Il encourageait les jeunes et se plaçait au-dessus des préjugés. Il était à la fois crédule et philosophe. Un mois avant sa mort, il s'était confessé ; c'était une mesure de prudence. « Maintenant, me disait-il, que j'ai pris mes précautions, le prêtre peut revenir ; nous discuterons religion autant qu'il voudra. » Il croyait en Dieu à la manière de Voltaire ; il admettait l'existence d'un Etre suprême, parce qu'il le croyait nécessaire. Dans ses vers il parlait

de la Vierge et des Anges; il se persuadait, dans son exaltation, qu'il avait une foi invincible, et il ne demandait à la religion que des images poétiques. Il ressemblait en cela à beaucoup de poètes modernes. Les poètes de l'antiquité faisaient de même : ils se servaient de l'Olympe et des dieux pour orner leur langue. Un jour encore je le rencontrai dans l'Imprimerie Franco-Américaine, au moment où il s'apprêtait à sortir. Il marchait lentement, péniblement et s'arrêtait pour tousser : la bronchite chronique qui, tous les hivers depuis de nombreuses années, menaçait de l'emporter, le tenaillait. Il m'aperçut et me salua à voix basse, ajoutant : « Ne me demande pas comment ça va ; je te répondrais : ça s'en va. »

« Conformément à ses désirs, on emporta son corps à Bonfouca, on le plaça sous l'herbe où tant de fois il s'était couché pour rêver, ou pour écouter les voix de la solitude. »

R. B. *Dominique Rouquette*, par Alcée Fortier, C. R. A. L., juillet 1890 : 147.

Les Frères Rouquette, par J.-A. Reinecke, C. R. A. L., janvier, avril et juillet 1920.

The Rouquette Family, by Charles Patton Dimitry, *Times Democrat*, 20 novembre 1892 : 17.

Library of Southern Literature, edited by Alcée Fortier, vol. X, pp. 4589-4601.

Portraits littéraires, par Charles Testut, pp. 156-160.

Literature of the Louisiana Territory, by A.-N. de Menil, pp. 124-126.

« *M. Dominique Rouquette* ». *L'Avant-Coureur* (Saint-Charles Parish), 17 décembre 1859, donne des lettres écrites par Mery, Eugène Guimot et Emile Deschamps, critiques français, pour le féliciter de ses *Fleurs d'Amérique*.

1839. *Meschacébéennes*, poésies par Dominique Rouquette, Paris, librairie de Sauvaigat, Carrefour Bussy, 1, et Quai Malaquais, 3, 1839. 16,3 × 10,4, pp. 162. T. H.

1850. *The Arkansas*, par Bossu. Translated by D. Rouquette. Fort Smith. Printed at the office of the Fort Smith Herald, 1850. 18 × 10, pp. 48. N. Y. L. Dédicace à Terence Carrière, son oncle — une page de préface — courte notice sur Bossu — traduction en anglais d'une lettre de Bossu au marquis de Lestrade, 6 novembre 1751 — et deux pages de traduction de *l'Histoire de la Louisiane*, par Lepage du Pratz.

1857. *Fleurs d'Amérique*, poésies nouvelles par Dominique Rouquette (de la Louisiane), Nouvelle-Orléans, imprimerie de H. Méridier, 166, rue de Chartres, 1857. 24 × 15,5, pp. 303. T. H.

Dans LA CHRONIQUE (N.-O.). T.

La Chronique, poème, 5 décembre 1847 : 2.

Au lieutenant Gustave Beauregard, poème, 19 décembre 1847 : 11.

A. M. O. C. Dugué (vers signés « D »), 12 décembre 1847 : 7.

Le Couvent (poème), 2 janvier 1848 : 18.

La Chronique à ses abonnés, 31 décembre 1848 : 29. Il écrivait aussi chaque semaine une colonne signée « Adieu ». Le numéro du 9 janvier 1848 : 22 et 23, renferme deux de ses poèmes, l'un pour un barbier, l'autre pour un brossier nègre, qu'ils devaient donner à leurs clients le jour de Noël. D'autres poèmes nombreux, sans signature, sont de lui, j'en suis certain.

Dans la RÉFORME (N.-O.). T.

Au général Gaines. Le Bataillon d'Artillerie, poème, 28 mai 1846.

Dans C. R. A. L. T.

A M. Ed. Turquety, septembre 1889 : 390.

Exil. L'Odéon et les chanteurs italiens. Le Moquer, janvier 1905 : 29.

Dix-sept ans après 1830 et 1856, avril 1905 : 51.

Le retour au désert ou la nature et le poète, avril 1905 : 54.

O beata solitudo ! O sola beatitudo ! avril 1905 : 58.

La mort aveugle, avril 1905 : 59.

Poèmes (extraits), janvier 1921 : 24-25.

A M^{me} Adèle C., juillet 1890 : 149.

Dans la REVUE (N.-O.). T. H.

A M. Charles Gayarré, vers improvisés dans la nuit du 3 au 4 juin 1879, vol. I, n° 3, 1895. Signé du nom de plume « François Dominique ».

Sept poèmes non publiés, que se sont passés les Cousin et dont j'ai des copies (non les ms.).

Trémoulet et le Gascon, 1862.

Soixante-trois ans. Pour son 63^e anniversaire. Il se donne encore 7 ans de vie pour chanter, boire et aimer. Il devait être optimiste.

Couplets chantés à la fête de ma tante Pauline Cousin. L'un de ces poèmes de circonstance avec lesquels il payait l'hospitalité qu'on lui offrait.

La Femme Créole.

Le dernier des Vandales et le premier Picailon, poème aux héros du Sud morts dans la Guerre civile.

Après nous, Amis, le Déluge.

La grande querelle des deux frères. Lutte entre deux oncles du côté de sa mère. François et Térance Carrière.

J'ai dans ma collection un vieux carnet dans lequel il a inscrit beaucoup de ses poèmes et en a collé d'autres coupés dans les journaux.

A Victor Hugo, Paris 1839, ms.

A Lamartine, Paris 1839, ms.

A Béranger, Paris 1839, ms.

A Berthaud, coupure.

A M. Didier D., Paris 1839, ms.

La jeune fille des bois. A mon ami A. D. New Orleans 1839, ms.

Le Passé et l'Avenir.

La Nouvelle-Orléans en été et en hiver, New Orleans 1839, ms.

Amanda, Bonfouca 1839, ms.

Treize à table, décembre 1839, coupure.

A mon ami Anatole C (Cousin). Pour le *Courrier*, coupure.

Sur les Hommes d'Argent. Pour le *Courrier*, coupure.
A Mademoiselle..., Paris 1839, ms.
A une Créole qui repartait pour la France, Nouvelle-Orléans 1839, ms.
A mes amis E. L. et C. L., Nouvelle-Orléans 1839, ms.
A Doctor S., Nouvelle-Orléans 1839, ms.
Restauration de la Bourse du Cité, Nouvelle-Orléans 1840, ms.
A Madame XXX, Nouvelle-Orléans 1840, ms.
Une nuit au désert, Bonfouca 1840, ms.
A mes amis, A. M. et A. R., 24 mai 1840, coupure.
Rêve de départ (inédit), juillet 1839, ms.
Le retour au pays (inédit), mai 1839, ms.
L'Orphelin, Nouvelle-Orléans 1839, ms.
A M. Henry de Lacombe, Nouvelle-Orléans 1839, ms.
A... (Pour l'Abeille).

ROUSSEAU JOSEPH-COLASTIN (H. C. L.).

Rousseau, fils de l'une des familles de couleur les plus riches et les plus distinguées, né à la Nouvelle-Orléans, épouse une Populus, petite-fille de Savary qui commandait le régiment recruté parmi les Haïtiens à la bataille de la Nouvelle-Orléans 1814-1815. Se retire à Haïti peu avant la Guerre civile de 1861, étudie le droit; est admis au barreau; écrit en vers et en prose.

? *Les Contemporains*. Nouvelle-Orléans. Brochure sur ses contemporains à la Nouvelle-Orléans. Je n'en connais point d'exemplaire. Desdunes la mentionne à la page 3 de *Nos Hommes et Notre Histoire*.

Dans LA RÉFORME. T.

Pauvre enfant (poème), 12 avril 1846, publié sous le titre : *Littérature indigène*.

ROUSSEL D^r GEORGES (C.).

Dentiste à la Nouvelle-Orléans.

Dans C. R. A. L. T.

Le travail en Louisiane, juillet 1877 : 80.

ROUSSEL MARIE (C.).

Marie Roussel. Créole née à la Nouvelle-Orléans, fille du dentiste, lance en mars 1895 un petit périodique mensuel, en français, *la Revue*, qui ne dura que trois mois; épouse le comte de Calcinara et le suit à Galveston, Texas, y passe de mauvais jours et, finalement, se rend avec son mari à Mexico.

Je possède une annonce datée de la ville de Mexico 1899, d'après laquelle M^{me} Marie Roussel de Calcinara était directrice de *la Revue Internationale*, hebdomadaire, politique et littéraire, qui devait

paraître à Mexico tous les samedis. Un autre avis montre qu'elle ne comptait pas uniquement sur le journal pour la faire vivre, car il est conçu en ces termes : « Atelier de peinture, M^{me} Marie Roussel de Calcinara, artiste peintre. »

Dans LA REVUE.

V. I, n^o 1, 30 mars 1895 ; n^o 2, avril 1895 ; n^o 3, mai 1895.

RUEMEL-TELLIRD JOHN.

Série de pamphlets sur la question du jour. Premier pamphlet : *La loterie louisianaise devant la morale*. 23,5 × 15,4, pp. 34. n. p., n. d. H. Série de pamphlets sur la question du jour. Second pamphlet : *La loterie louisianaise devant la Constitution*. 24,2 × 13,6, pp. 15, n. p., n. d. T. H.

SABIN-MARTIN D. M. P. (C.). ?-1875 (?).

Le Dr Sabin-Martin, né à la Nouvelle-Orléans, docteur en médecine de la Faculté de Paris, n'exerça que dans le Vieux-Carré, à cause de son mauvais anglais que les malades américains comprenaient difficilement. Il faisait ses visites dans une voiture dont les roues grinçaient à tel point qu'on pouvait annoncer son arrivée longtemps avant de l'avoir aperçu. En 1860, il prit le parti du Dr Détery contre le Dr Faget dans la fameuse polémique sur la fièvre jaune et publia une brochure sur la question. S'intéressa à l'œuvre de l'*Athénée Louisianais* dont il occupa la vice-présidence pendant nombre d'années. A la fin, il perdit sa clientèle et mourut dans la misère en 1875 à la Nouvelle-Orléans.

1860. *Protestation contre quelques attaques du Dr Ch Faget lue à la Société médicale de la Nouvelle-Orléans*. Dans sa séance du 21 septembre 1860. Par le Dr Sabin-Martin. Nouvelle-Orléans 1860. L. Marchand, Rotary-Press, rue Jefferson, n^o 35. 22,2 × 14,5, pp. 24. — Contient un article sur l'*Épidémie de l'année 1839*, publié dans le *Journal de la Société médicale de la Nouvelle-Orléans* de la même année.

SAINT-PIERRE MICHEL (H. C. L.).

A l'époque où le duel était à l'honneur en Louisiane, les maîtres d'armes avaient du travail. Parmi eux brillaient des hommes de couleur : Black Austin, un géant, professeur de pointe, Robert Séverin, mulâtre robuste, qui fut tué dans un accident au Mexique et surtout, Basile Croquère, le meilleur tireur que la Louisiane ait connu. Saint-Pierre, excellente lame, était appelé le « Bayard créole » par les gens de couleur, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir le

cœur tendre et d'écrire des vers après ses leçons d'escrime. On dit que ses manières valaient mieux que ses vers. Il abandonna l'escrime et devint directeur d'école. En effet, *la Réforme* du 29 mars 1846 annonce que Michel Saint Pierre ouvre une école pour les enfants des deux sexes. Il mourut à la Nouvelle-Orléans entre 1864 et 1867. Nous le savons parce que *la Tribune*, journal fondé en 1864, publie un de ses poèmes et parce que Armand Lanusse, qui mourut en 1867, prononça son éloge funèbre.

Dans LES CENELLES (1845). T. H.

Le changement (réimprimé dans *Nos Hommes et Notre Histoire*).

La jeune fille mourante.

A une demoiselle.

Deux ans après.

Couplet.

Tu m'as dit je t'aime.

Dans LA TRIBUNE.

L'orphelin des tombeaux (poème). Je ne puis en donner la date ; je ne le possède qu'en coupure.

SACC D^r.

Le D^r Sacc, expert en étymologie et agriculture, originaire de Montevideo, Uruguay, passa quelque temps à la Nouvelle-Orléans et fut élu membre correspondant de l'*Athénée Louisianais*.

R. B. C. R. A. L., juillet 1879 : 269.

Dans C. R. A. L. T.

Lettre, septembre 1879 : 296.

Le froment riz, septembre 1881 : 495.

Les ignames, *Discours*, septembre 1881 : 499.

La fièvre de Marais, janvier 1882 : 10.

SCHREIBER ADOLPHE. 1825-1901.

Adolphe Schreiber naquit à la Nouvelle-Orléans le 11 octobre 1825 et y passa sa vie entière. Après avoir reçu une excellente éducation, il entra dans l'Illinois Central Railroad qui l'envoyait visiter toutes les républiques de l'Amérique du Sud, pour établir des relations commerciales plus suivies avec la Nouvelle-Orléans.

En 1857 il épousait miss Helena Forstall, fille d'Edward J. Forstall, historien distingué de la Nouvelle-Orléans.

Pendant la Guerre civile, Schreiber était capitaine, aide-de-camp à l'état-major du gouverneur Moore, et servit avec bravoure.

Le départ de Schreiber pour l'armée causa une telle douleur à sa

femme que, incapable de supporter la séparation, elle se munissait d'un revolver et, accompagnée d'une vieille esclave, partait à cheval rejoindre son mari. Après avoir traversé une contrée infestée par des bandes de partisans, elle atteignait le camp du capitaine Schreiber et restait avec lui jusqu'à la fin de la guerre. Elle soignait les blessés et gagnait l'affection du régiment.

Après la guerre, le capitaine Schreiber reprenait sa situation. Dans les années 1890-1895 il recevait une mission confidentielle pour la Hollande et d'autres pays d'Europe.

Il devenait associé dans la firme Forstall and Sons et plus tard courtier en coton, situation qu'il occupa jusqu'à sa nomination comme secrétaire de la Drainage Commission et consul des Pays-Bas.

Excellent musicien, il jouait souvent dans les réunions de l'*Athénée Louisianais*. Il mourut à la Nouvelle-Orléans en juin 1901.

R. B. Nécrologie dans le *New Orleans Times Democrat*, 6 juin 1901.

Dans C. R. A. L. T.

Souvenirs de voyages, janvier 1892 : 31.

Chapitre sur les spéculations commerciales par Claudio Jannet, mai 1892 : 94.

SEGHERS JULIAN A. (C.).

Julian Seghers, Créole, admis au barreau pendant la Guerre civile, écrit au cours des années 1861-1863 un carnet de notes, sous le titre : « Le Louisianais, par Julian A. Seghers junior ». Il contient des poèmes en anglais et en français, des recettes pour faire pousser les cheveux par le bicarbonate de soude et des prédictions (irréalisées) sur la prise de Washington par le général Beauregard. Ce petit journal est maintenant dans la Howard Library ; je ne sais pas si les poèmes qu'il contient furent publiés, je n'en connais point d'exemplaire.

Seghers meurt vers 1890.

1861 à 1863. *Le Louisianais*, par Julian A. Seghers Jr. 13,6 × 9, pp. 132. H. ms. relié.

SÉJOUR VICTOR (H. C. L.).

Paris en 1853. Le foyer du théâtre de la Porte Saint-Martin est brillamment éclairé pour la première représentation de *Richard III*. Les spectateurs sortent en parlant de la pièce et des riches costumes.

Un homme qui a passé la moyenne, grand et distingué, fend la foule. Il porte une redingote serrée à la taille. Ses yeux bruns ont des reflets analogues à ceux des chiens de chasse et des nègres. Sa peau unie, mate, avec une teinte de lavande sale est un peu trop sombre pour un Italien ou un Français du Midi. Il a de grosses lèvres et le type exotique. Une femme dans la foule le remarque, elle pousse du coude son compagnon et dit : « C'est lui. C'est l'auteur, Victor Séjour. »

On n'est pas d'accord sur la date de sa naissance, qui varie de 1809 à 1821. Certains le font naître à Paris, mais le registre des baptêmes de la Cathédrale Saint-Louis établit que Juan Victor Séjour Marcou et Ferrand, quarteron libre, est né à la Nouvelle-Orléans le 2 juin 1817, enfant illégitime de Juan Francisco Louis Victor Séjour Marcou, natif de San Marcos (Saint-Domingue), et d'Eloïsa Philippe Ferrand de la Nouvelle-Orléans, et se trouve légitimé par le mariage de ses parents le 13 janvier 1825. Devenu plus grand, l'enfant choisit dans les noms qu'il a reçus au baptême les deux qu'il préfère, et s'appelle désormais Victor Séjour. Son père, qui avait lui aussi raccourci son nom et n'avait retenu que François Marcou, tenait une boutique prospère de teinture et nettoyage au 25 de la rue de Chartres, alors l'artère la plus fréquentée de toute la Nouvelle-Orléans. Victor est l'élève de Michel Seligny, homme de couleur intelligent et cultivé, au dire de Natalie Populus.

Les gens de couleur les plus riches avaient formé une *Société d'Economie* ; les autres fondent les *Artisans*, dont Séjour fait partie. A l'anniversaire de sa fondation, alors qu'il n'a que dix-sept ans, il écrit un poème qui produit de l'impression sur ses membres. Pour lui épargner de souffrir des préjugés contre les noirs, ses parents l'envoient terminer ses études à Paris en 1836. Il y reste après ses examens et fait ses débuts littéraires par un poème héroïque intitulé *le Retour de Napoléon* (1841). Ce poème lui ouvre les cercles littéraires, où il rencontre Alexandre Dumas et Emile Augier. C'est peut-être ses relations avec ce dernier qui l'orientent vers le théâtre. Le Théâtre-Français en 1844 joue sa première pièce *Diégarias* et, en 1849, la *Chute de Séjan* qui semble une adaptation de la pièce du même nom écrite par Ben Johnson. Ce sont deux drames héroïques en vers pompeux et sonores. Avec les pièces suivantes, Séjour verse dans le mélodrame. Les théâtres de Paris en jouent 21 en tout, dont deux furent composées en collaboration avec Théodore Bar-

1. Registre des baptêmes pour les hommes de couleur à la cathédrale Saint-Louis, Nouvelle-Orléans, vol. XV, p. 174 B. N° de l'acte 871.

rière, une avec Brésil et une avec Jaime (fils). Tout Paris veut assister aux premières. La magnificence du décor semble faire oublier aux spectateurs le vide d'un dialogue prétentieux.

Pourtant, jusqu'à la dernière minute qui précède le lever du rideau, Séjour songe à perfectionner son œuvre. Aux premières, il passe aux acteurs qui entrent en scène de petits morceaux de papier qui portent les corrections à faire au texte. Les quatre premiers actes du *Fils de la Nuit* étaient joués et, pendant le dernier entr'acte, il bâtit une nouvelle version du cinquième. Il est toujours aimable et généreux avec les acteurs qui l'aiment et cherchent à lui faire plaisir.

Admirateur de Shakespeare et de Victor Hugo, il connaît la littérature dramatique. La psychologie des spectateurs n'a pas de secret pour lui, comme le prouve cette phrase : « Défendez aux spectateurs de se lever dans l'orchestre : vous tuez l'enthousiasme. L'homme assis ne peut pas exprimer son extase. » Les deux aphorismes suivants offrent un heureux mélange d'humour et de sens pratique : « Se méfier de la vitalité artistique d'une actrice pour laquelle des bouquets sont achetés à l'avance. On met des bouquets sur les cercueils. » — « N'allongez jamais le rôle d'une comparse, elle demandera des feux. »

Il se dévoue pour sa mère et vient à son aide quand elle est tombée dans le besoin. Natalie Populus dit qu'au cours d'un voyage qu'il fit à la Nouvelle-Orléans pour revoir sa mère, il contracta une liaison avec une octavonne qui revint avec lui à Paris et qui lui donna un fils.

Les goûts du public changent, et le genre de Séjour ne plaît déjà plus. Il va d'un directeur à l'autre pour placer *Cromwell* et le *Vampire*, grand drame fantastique. La Gaïeté à la fin accepte le *Vampire*.

Mais Séjour est pauvre et malade. *Le Vampire* n'est pas encore donné qu'on l'emmène à l'hôpital, atteint de phtisie galopante. Il meurt le 21 septembre 1874. Son ami Peragallo se charge des funérailles et le conduit au Père-Lachaise.

Un homme en blouse suit le cortège. Le cercueil va descendre dans la fosse. Cet inconnu fond en larmes, s'approche du fossoyeur qui tient la corde et le prie de lui laisser sa place. Le fossoyeur refuse. L'homme en blouse insiste : « Je vous en prie, donnez-moi votre place, c'est mon affaire, je suis manœuvre au théâtre. »

— « Cette raison n'est pas suffisante ».

— « Je le sais, mais je vous en prie. Il m'aimait. C'est moi qui tirais toujours la corde du bateau dans le *Fils de la Nuit*. »

Le fossoyeur cède et passe la corde à Jean, ancien manœuvre à la Porte Saint-Martin.

R. B. *Nos Hommes et Notre Histoire*, R. L. Desdunes. — Larousse, *Grand Dictionnaire universel*, vol. XIV, p. 498. *Library of Southern Literature*, vol. XV, p. 392. Vapereau, *Dictionnaire des Contemporains*, p. 1580. *Le Soleil* (Paris), 23 septembre 1874. *Figaro* (Paris), 24 et 25 septembre 1874. *Le Gaulois* (Paris), 22 septembre 1874. *Living writers of the South*, by James Wood Davidson, New York, 1869 : 50.

1841. *Le retour de Napoléon*, par Victor Séjour. Paris, Dauvin et Fontaine, libraires, 35, passage des Panoramas, Pinard, 29, rue Notre-Dame de Lorette (poème). cm. 22,8 × 13,8, pp. 7 (broché). B. N. Réimprimé dans *Les Cenelles*, 1845. T.

1849. *La chute de Séjan*. Drame en 5 actes, en vers. B. N.

1852. *Richard III*. Drame en 5 actes en prose. Paris, D. Giraud et J. Dagneau, libraires-éditeurs, Maison du Coq-d'or. cm. 22,5 × 14, pp. 101. H. — L. S. U. Représenté en 1852 au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

1853. *Richard III*. Drame en 5 actes. Nouvelle-Orléans, imprimerie A. Gaux et L. Dutuit, 1853. cm. 24,5 × 17,3, pp. 101. T. Comme supplément littéraire de *La Semaine*.

1854. *L'Argent du Diable*. Comédie en 3 actes, en prose. B. N. En collaboration avec M. Jaime, fils.

1855. *Les Noces vénitiennes*. Drame en 5 actes, en prose. H. — B. N.

1856. *Le Fils de la Nuit*. Drame en prose, en 3 journées et un prologue en deux tableaux. B. N.

1858. *André Gérard*. Drame en 5 actes en prose. B. N.

1858. *Le Martyre du cœur*. Drame en 5 actes en prose. B. N. En collaboration avec M. Brésil.

1859. *Les grands Vassaux*. Drame en 3 époques, en prose. B. N.

1859. *Le Paletot brun*. Comédie en 1 acte, en prose. B. N.

1860. *La tireuse de cartes*. Paris, 1860. cm. 17 × 11,5, pp. 131. H. — B. N.

1860. *Les aventuriers*. Drame en 5 actes. B. N.

1860. *Compère Guillery*. Drame en 5 actes. B. N.

1861. *Diégarias*. Drame en 5 actes en vers. B. N. Représenté au théâtre à Paris en 1844, mais publié seulement en 1861.

1861. *Les massacres de la Syrie*. Drame en 8 tableaux. B. N.

1862. *Les mystères du Temple*. Drame en 5 actes. B. N.

1862. *Les Volontaires de 1814*. Drame en 5 actes et 14 tableaux. B. N. Seul sujet américain : hommes de Louisiane volontaires contre l'Angleterre dans la bataille de la Nouvelle-Orléans.

1864. *Les fils de Charles-Quint*. Drame en 5 actes. B. N.

1864. *Le marquis caporal*. Drame en 5 actes et 7 tableaux. B. N.

1865. *Les enfants de la Louve*. Drame en 5 actes et un prologue. B. N. En collaboration avec Théodore Barrière.

1869. *La Madone des roses*. Drame en 5 actes, en collaboration avec Théodore Barrière. B. N.

Toutes ces pièces furent jouées d'abord à Paris.

Il a laissé à sa mort deux pièces manuscrites : *Cromwell* et *Le Vampire*, accepté à l'Ambigu peu de temps avant sa mort, mais qui ne fut jamais jouée.

Dans LES GENELLES, 1845. T.

Le retour de Napoléon.

Dans le MESCHACÉBÉ. T.

Propos interrompus, 20 avril 1872.

Dans la RENAISSANCE LOUISIANNAISE. T.

Analyse de la pièce de Séjour : *Les mystères du Temple*, 21 septembre 1862 : 69. Signée Paul de Saint-Victor.

SELIGNY MICHEL (H. C. L.)

Seligny, demi-frère de Camille Thierry, reçoit une bonne instruction, en partie en France (je suppose); fonde la Sainte-Barbe Academy, rue Saint-Philippe à la Nouvelle-Orléans, école pour les enfants riches de couleur; a comme élèves Natalie Populus et Victor Séjour. Peut être pris pour un homme du Nord, à cause de la régularité de ses traits et la blancheur de son teint; il excite la jalousie de ses confrères écrivains de couleur, à cause de ses relations cordiales avec les frères Mercier, Placide Canonge, Charles Boudousquié et les autres hommes de lettres de la Nouvelle-Orléans. S'prend d'une femme mariée, mère de dix enfants; renié par sa mère et ses demi-frères à cause de cette liaison, il se rend à Paris avec cette femme et meurt en 1868. Sur son lit de mort, il donne à cette femme un manuscrit et la prie de le porter à Natalie Populus à la Nouvelle-Orléans. J'en possède une copie; c'est une discussion sur la situation de l'homme de couleur dans le Sud, intitulée *Junius à Octavius*. Cet homme, au moins, qu'il possède la langue française, qu'il est large d'esprit et tolérant dans ses jugements. Seligny collabora aux journaux français de la Nouvelle-Orléans, en particulier : *Le Courrier de la Louisiane*, *l'Abeille* et la *Renaissance Louisianaise*.

Dans la RENAISSANCE LOUISIANNAISE. T.

La dentelle révélatrice (courte histoire), 12 mai 1861 : 138.

La petite mendiante de Chambéry, 30 juin 1861 : 138, 7 juillet 1861 : 154.

Suivant Natalie Populus, les 4 poèmes suivants sont de lui, et 3 d'entre eux furent publiés dans des journaux dont elle a oublié les noms : *Nellie*, *Catarina*, *Un sixième doigt*, *Le Moquer* (dans *l'Abeille*).

SHELDON M^{me} W. J. (C.). Pseudonyme : *Ulla*, et *M^{me} Roche Lauve Sheldon*.

M^{me} Sheldon, née vers 1856, soit à la Nouvelle-Orléans, soit sur la plantation de sa famille, Richland, dans la paroisse d'Iberville, fille de Ulger Lauve et de Roche, suit les cours de l'école pour jeunes filles, alors très réputée, dirigée par M^{me} Deron ; épouse, à l'âge de 40 ans, William J. Sheldon, écrasé quelques années plus tard par un train. Elle enseigne pendant quelque temps, puis accompagne à Mexico sa sœur et son beau-frère. Elle aimait les lettres et écrivit de la prose et des vers pour les *Comptes Rendus*, même après avoir quitté la Nouvelle-Orléans.

R. B. C. R. A. L., janvier 1922 : 22. T.

1908. *Manuscrit couronné par l'Athénée Louisianais : Edmond Rostand et son théâtre*. Mexico, signé M^{me} W. J. Sheldon, réimprimé des *Comptes Rendus* d'avril 1904.

Dans C. R. A. L. T.

La barque vide, juillet 1903 : 270.

A travers les siècles, janvier 1904 : 320.

Edmond Rostand et son théâtre (ms. couronné), avril 1904 : 349.

Loin, janvier 1908 : 274.

Le groupe des Parques, avril 1909 : 465.

Acrostiche, avril 1909 : 466.

Les colombes blanches, avril 1909 : 466.

Sonnet, juillet 1909 : 506.

Sonnet à François Coppée, juillet 1911 : 245.

Avril, avril 1912 : 63.

Réflexion, avril 1912 : 64.

Les deux drapeaux, octobre 1912 : 125.

L'écho des pêcheurs de lune, octobre 1912 : 126.

Le lys dans la vallée, octobre 1912 : 128.

Réponse à l'auteur de « Jérusalem », octobre 1912 : 129.

La célèbre épistolière, octobre 1914 : 129.

Hommage, octobre 1916 : 141.

L'Alsace-Lorraine, avril 1919 : 47.

Guynemer, octobre 1919 : 97.

Loin, janvier 1922 : 22.

L'idéal, janvier 1922 : 23.

Le farfadet, septembre 1922 : 78.

Une rêverie, septembre 1923 : 20.

Chant en l'honneur de Virgile, mai 1924 : 24.

France, fille de Dieu, mai 1924 : 25.

SIMON M.

Dans l'OBSERVATEUR LOUISIANAIS :

Crevasse, VI : 299.

Les funérailles du Révérend Père Charles Ménard, (Lettre), V : 61.

Riches et pauvres, II : 352-462.

SIRET LOUIS.

Louis Siret, professeur et journaliste à la Nouvelle-Orléans, lance avec Placide Canonge et G. Southerre en novembre 1846 l'*Éventail*, petit journal semi-hebdomadaire qui ne dura qu'un an.

R. B. *Esquisses Locales*, par Dufour : 133.

Revue Louisianaise, vol. II : 172.

Dans L'ÉVENTAIL.

Critique de théâtre en 1846-1847.

SONIAT DU FOSSAT. GUSTAVE-VALÉRIEN (C.). 1856-1903

G. V. Soniat du Fossat, né sur la plantation de Tchoupitoulas, à environ cinq milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans, le 29 Juillet 1856, fils de Théodore Soniat, descendant de Guy Soniat du Fossat, jeune officier en service à la Louisiane en 1751, et de Marie Amenaïde Labranche, fille de ce Zweig, ancien colon allemand dont le notaire avait changé le nom en celui de Labranche dans la rédaction de son contrat de mariage; élevé à Spring Hill College, Alabama; aide ensuite son père et ses frères sur leur plantation de cannes à sucre; épouse en 1887 Marie, fille de Léon Sarpy; devient homme de loi et exerce à la Nouvelle-Orléans jusqu'à sa mort, le 16 mai 1903.

R. B. G. V. *Soniat du Fossat*, par Emile Rost, C. R. A. L., juillet 1904 : 251.

Biographical and Historical Memoirs of Louisiana, Goodspeed, 1922, vol. II, p. 398.

Dans C. R. A. L. T.

Histoire de l'agriculture en Louisiane, juillet 1894 : 111.

Le système de loi en Louisiane, juillet 1897 : 108.

De la mémoire et de la mnémonique, mars 1898 : 237.

De l'influence des éléments sur l'agriculture en Louisiane, janvier 1900 : 4.

SOULARY JOSEPHIN.

Dans la ENAÎSSANCE LOUISIANAISE. T.

Le réactionnaire (poème), 5 mai 1871.

SOULÉ PIERRE (F.). 1802-1870.

Grâce à ses dons d'orateur, Pierre Soulé eut un départ brillant, mais son manque de sens pratique et son orgueil illimité causèrent sa chute.

Son père, Joseph Soulé, avait commandé le 5^e Bataillon d'Ariège dans l'armée du général Dugommier dans le Roussillon (1793) et s'était élevé au grade de lieutenant général. Après sa retraite, il était revenu dans sa ville natale de Castillon de Couserans, dans le Midi de la France, et avait été nommé juge de paix. Là, le 31 août 1802, naissait Pierre Soulé.

Qui dira la raison pour laquelle Joseph Soulé, un vieux soldat, rêvait du sacerdoce pour son fils Pierre et l'envoyait à l'âge de dix ans au séminaire d'Esquille à Toulouse ? Au bout de quatre ans l'enfant se révoltait. Ses professeurs faisaient en vain miroiter la mitre de l'évêque et la pourpre du cardinal : Pierre ne voulait ni l'une ni l'autre. A la fin, son père le retirait et l'envoyait à Bordeaux dans un collège laïc.

Déjà Pierre Soulé se sentait agité par le démon de l'éloquence. La France regorgeait de sociétés secrètes qui poursuivaient le retour du petit Caporal ; leurs réunions clandestines fournissaient aux jeunes orateurs l'occasion d'essayer leur talent. Le mot « secret » produit sur l'homme un effet magique ; et c'est pourquoi, probablement, le jeune Soulé à seize ans chercha à entrer dans ces sociétés. Tout fier de son initiation à ces nouveaux mystères, il chargeait un camarade qui se rendait à Castillon, de porter une feuille séditieuse à son père. Cet ami le trahissait et livrait le document à un rival. Pierre n'avait que le temps d'échapper à l'emprisonnement et se rendait à Mont-de-Marsan où un ami de sa famille, l'abbé Gachen, lui conseillait de gagner le village de Navarre. Il se déguisait en berger et passait un an dans le pays. L'affaire apaisée, il retournait à Bordeaux, achevait ses études et passait son baccalauréat en octobre 1819. Il gagnait Paris, le seul endroit au monde où il pourrait trouver des assemblées dignes de ses ambitions. Mais il apprenait à ses dépens qu'on ne fait pas ce qu'on veut. Pour vivre il enseignait ; et il consacrait ses heures de loisir à l'étude du droit dans le cabinet de Charles Ledru. Infatigable, il étudiait l'histoire et la philosophie et était admis au barreau en août 1822.

Les partis au pouvoir ont trop d'obligations envers les orateurs qui ont assuré leur succès pour que leurs rangs puissent s'ouvrir aux jeunes talents, qui sont ainsi réduits à se lancer dans l'opposition. Le jeune avocat républicain commençait à écrire dans les journaux avancés. Ses articles étaient si agressifs qu'ils attiraient l'attention



Soule, sur tes cheveux, on dit, que la nature
De ton talent prit la mesure.

O.E.Q.

et lui gagnaient l'amitié des chefs du parti extrémiste. Son ambition prenait l'essor, et il écrivait à son frère en août 1823 : « Je suis tout puissant pour tout remuer. J'y risque une partie de ma petite fortune. » Cette entreprise était la résurrection du *Nain Jaune*, journal satirique, que les persécutions répétées du gouvernement avaient tué. *Le Nain*, en mars 1825, prenait la place du *Nain Jaune*. Les collaborateurs de Soulé étaient Léon Halévy et Alphonse Robbe; deux poètes de Marseille, Méry et Barthélemy, Lacassen et l'Italien Santo Domingo; mais Soulé restait le plus ardent de tous.

Il ne tardait pas à lancer une attaque furieuse contre l'État et contre l'Église. Il était jeté en prison. Charles Ledru, son vieux maître, le défendait; il plaidait la jeunesse et l'inexpérience de l'inculpé. Mais Soulé faisait un discours enflammé pour affirmer sa foi dans les principes républicains, que son article exprimait. Le tribunal ne pouvait que le condamner. Deux ans de prison, — réduits plus tard à quatre mois — et six mille francs d'amende, telle était la sentence. Il écrivait à sa famille : « Les fers me font horreur. J'ai encore besoin de vivre pour la liberté. »

Ses amis, et parmi eux Armand Carrel, lui conseillaient de quitter la France, et Barthélemy, qui revenait de Londres, lui prêtait son passeport. Un autre ami, auquel on avait offert le poste de secrétaire du D^r Franciar, président du Chili, se retirait en sa faveur. Soulé se rendait à Liverpool, mais il arrivait trop tard : le poste était occupé. Il revenait à Londres, dont les brouillards l'incommodaient. Il ne parlait pas l'anglais, il était sans travail : la prison valait mieux que la Grande-Bretagne ! Il prenait le bateau pour le Havre, après une absence de quinze jours.

Au Havre il rencontrait un vieil ami de son père, le capitaine Baudin, plus tard amiral, et lui confiait son intention de se livrer à la justice. Baudin l'en dissuadait et lui conseillait de prendre le chemin de l'Amérique. Le vieux marin l'introduisait par fraude à bord du *Cosmopolite*, à destination de Saint-Domingue, comme aide-cuisinier, et lui donnait des lettres pour des amis à Port-au-Prince. Après quarante-cinq jours de traversée, il débarquait le 5 septembre. Il présentait ses lettres au fameux abbé Grégoire, et était conduit chez le Président Boyer. Il était bien reçu, mais les lois du pays défendaient de donner un poste à un étranger. Soulé faisait voile pour New-York. Une tempête éclatait au large des bancs de Bahama, et le vaisseau faisait naufrage sur la côte de Providence. Soulé échappait à la mort; deux jours plus tard il prenait un autre bateau et arrivait à Baltimore.

Pauvre, il montait vers le Nord et à New-York rencontrait

quelques amis qui lui donnaient le conseil d'aller à la Nouvelle-Orléans pour y exercer le droit. La Nouvelle-Orléans l'accueillait en décembre 1828.

On l'admettait au barreau, le succès venait. Soulé ne tardait pas à comprendre que la langue anglaise supplanterait bientôt la langue française dans tout l'État. Il essayait d'apprendre cette langue étrangère : il lisait et relisait *Hudibras*. La méthode était lente et il se décidait à chercher un endroit où le français n'était plus parlé. Ses maigres économies augmentées d'un prêt qu'il avait obtenu de commerçants français, il quittait la Nouvelle-Orléans pour Tennessee. On dit qu'il fut pendant quelque temps l'hôte du général Jackson, le héros de la Nouvelle-Orléans, à l'Hermitage de Nashville. De là il se rendait à Bardstown, Kentucky, tombait malade de la fièvre et se trouvait sans le sou au bout d'un mois. A peine remis, il frappait à la porte d'un couvent et demandait du travail : on l'embauchait comme jardinier. Cinq mois plus tard il était à la Nouvelle-Orléans et, pour la première fois, étonnait les membres du barreau en plaquant en anglais. Son succès s'affirmait et il devenait l'associé de Moreau Lislet.

Son extérieur le favorisait ; il avait les qualités de l'orateur et le talent de l'acteur, sa voix était vibrante et ses gestes harmonieux. De taille moyenne, bien bâti, le maintien digne, teint olive, cheveux noirs rejetés en arrière, avec des boucles qui tombaient sur le col d'une redingote bleu-rose aux boutons de cuivre brillants, nez de faucon entre deux yeux noirs et fascinateurs. Toujours courtois, il était prompt à la colère. Il incarnait le Latin orgueilleux et impérieux, qui « s'écoute en parlant ».

Qui l'emporterait des Créoles ou des Américains à la Louisiane ? La lutte économique était vive et engendrait des haines. Les chefs créoles, Marigny à leur tête, n'avaient pas fait preuve d'habileté. La population, qui cherchait un guide, arrêta son choix sur Soulé. Il était élu président de la *Improvement Bank*, lancée par les Créoles pour maintenir le centre de la finance au *Vieux-Carré*, que les Américains au-dessus de Canal Street étaient en train de supplanter. Les banques étaient alors instituées par une charte, et s'engageaient à faire une œuvre d'utilité publique. La *Improvement Bank* recevait sa charte en 1834, et finançait la construction de l'Hôtel Saint-Louis ou Exchange, comme on l'appela quelque temps, pour la somme de 900.000 dollars. L'hôtel était achevé en 1836.

En 1828 Soulé avait épousé une belle Créole, Armentine Mercier, sœur du Dr Alfred Mercier. Il était à l'aise, sa profession lui rapportait tous les ans au moins 30.000 dollars. Cependant il n'était pas

heureux : il rêvait de la France, il voulait être député. Il acheta une propriété appelée Coumes dans sa ville natale de Castillon et, en 1837, liquida tous ses biens à la Louisiane. Les places sur le navire en partance pour le Havre étaient retenues quand la terrible panique de 1837 balaya le pays. Le 13 mai, 14 banques dont la Improvement Bank, à la Nouvelle-Orléans seulement, suspendaient leurs paiements, entraînant d'autres faillites !

Soulé avait endossé pour des sommes considérables les effets de firmes dont les propriétaires l'avaient aidé dans sa misère et, juste au moment de s'embarquer, il apprenait le crack : la moitié de sa fortune était engloutie. Il abandonnait toute idée de départ. Plus de maison ! Il vivait à l'hôtel avec sa femme et son enfant, et reprenait son métier, le sourire aux lèvres.

La populace voulait brûler la Improvement Bank et l'Hôtel Saint-Louis. Mais les plus sages organisaient une réunion et envoyaient des émissaires à Soulé, qui n'était plus président de la banque et victime comme eux de la banqueroute : ils avaient confiance en lui. Les envoyés recevaient comme réponse que Soulé, très malade, ne pouvait quitter son lit. La foule ne pouvait l'admettre : elle dépêchait à l'hôtel des délégués qui ramenaient Soulé sur leurs épaules. Pendant que les directeurs de la banque se cachaient, Soulé, malade, dominait la foule et lui persuadait dans un éloquent discours de se disperser sans faire aucun mal.

Après la *débâcle*, Soulé commençait à s'occuper de politique. Par tendance naturelle, il s'éloignait du parti Whig et devenait Démocrate militant. Il réussissait à grouper les éléments latins de la ville en une masse consciente. En 1845 il était élu membre de la Constitutional Convention et faisait voter plusieurs lois favorables aux citoyens d'origine étrangère. En 1846 il était sénateur d'État et faisait passer une loi sur l'abolition de la peine capitale qui fut rap-
pelée plus tard.

En 1847 Borrow, sénateur des États-Unis pour la Louisiane, mourait. La Législature, qui appréciait le sens politique de Soulé, le désignait pour terminer la session : 29 jours. C'était la première fois dans l'histoire du pays qu'un Français avait cet honneur.

Soulé arrivait à Washington au milieu de la guerre avec le Mexique. On le disait éloquent. Quelle figure ferait-il auprès des orateurs du Congrès, les Clay, les Webster, les Calhoun ? Le Président Polk demandait au Sénat d'affecter 3.000.000 de dollars à la continuation de la guerre. Soulé s'opposait au vote. La chaleur de son éloquence, la richesse de sa langue, l'entrain du méridional faisaient grande impression sur une assemblée dont les membres étaient

accoutumés à une exposition des faits plus froide, moins passionnée, plus logique. Il avait un léger accent français quand il parlait anglais, et cet accent donnait à son parler une certaine nuance d'exotisme qui ne déplaisait pas aux dames. Il devenait le lion des salons à Washington, et sa popularité n'était point diminuée quand certains journaux faisaient remarquer sa ressemblance à Napoléon I^{er} et laissaient entendre qu'il en était le fils naturel. Ce bruit, dénué de tout fondement, était accrédité par le fait que Soulé, à la Nouvelle-Orléans, avait ouvert sa maison et sa bourse au Prince Achille Murat, neveu de Napoléon, au moment de sa fuite en Louisiane.

À la fin de la Session, Soulé se rendait à New-York où son ami, Frédéric Gaillardet, directeur et propriétaire du *Courrier des États-Unis* donnait en son honneur, le 13 mars 1847, au Delmonico, un banquet où se trouvaient tous les notables de la colonie française. Soulé répondait avec habileté au toast qu'on lui portait : « Si quelque chose peut me consoler de la perte immense que j'ai faite le jour où j'ai été obligé de quitter la France, c'est l'idée que j'ai maintenant pour patrie le seul pays au monde qui pût dignement la remplacer. »

Une autre réception, plus grandiose, l'attendait à la Nouvelle-Orléans. Les Whigs et les Démocrates, oublieux de leurs querelles, venaient le saluer de concert. On buvait à la santé de : « l'homme qui venait de prouver qu'un citoyen naturalisé pouvait servir et honorer l'État autant qu'un citoyen natif », et Soulé répondait par un discours grandiloquent, très goûté par les hommes du jour.

Le 4 mars 1847 avait marqué la fin du mandat confié à Soulé. Aux élections de 1848, John Slidell était l'un des candidats au Sénat les plus en vue. Après plusieurs scrutins indécis, des électeurs de Slidell donnaient leurs voix à Soulé qui était élu contre toute attente. Mais Slidell ne pardonnait pas à Soulé, et une lutte s'engageait entre eux pour la direction du parti Démocrate, qui ne devait se terminer qu'à la Guerre civile.

En 1849 les mêmes forces et les mêmes arguments politiques qui, un demi siècle plus tard, devaient amener une guerre entre l'Espagne et les États-Unis, étaient à l'œuvre. La nation cherchait à s'étendre et pensait à l'annexion de Cuba. Si ce projet se réalisait, la Nouvelle-Orléans prévoyait un grand développement de son port et de son commerce. L'acquisition de Cuba offrait un autre avantage aux habitants du Sud, car elle devait augmenter les chances de succès des États possesseurs d'esclaves. Comme en 1898, une propagande effrénée se faisait dans le pays, accusant les Espagnols de cruautés épouvantables. Beaucoup de ces accusations reposaient sur des faits, mais, sans « les graves raisons politiques » alléguées par certains

politiciens et hommes d'affaires qui dissimulaient leur convoitise pour « la perle des Antilles », ces accusations n'auraient point été aussi répandues, et n'auraient pas enflammé l'opinion à ce point.

Soulé se rendait compte que, s'il pouvait réaliser l'acquisition de Cuba, sa fortune était faite. En bon républicain français qui croit à la Liberté, à l'Égalité et à la Fraternité pour le monde entier, il ne pouvait se faire à l'idée d'un enlèvement de l'île par la force ; c'est pourquoi, en mai 1849, à la fin de la session du Congrès, il faisait voile vers l'Espagne à la recherche d'un autre moyen, une vente à l'amiable par exemple.

En revenant de Madrid, il passait en France, séjournait quelques semaines dans son château de Coumes, étudiait les nouvelles conditions politiques créées par la révolution de 1848. Il allait à Paris et rencontrait Frédéric Gaillardet, alors de passage. Soulé désirait s'entretenir avec Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République, pour se former une opinion sur ses aptitudes à gouverner la France. Il demandait à Gaillardet de le faire inviter à l'Élysée à l'une des réceptions du jeudi soir.

Gaillardet écrivait donc à Mocquart, le secrétaire du Président, pour lui donner des renseignements sur Soulé. Le secrétaire oublia de les communiquer au Président, ou ne trouva pas l'occasion de le faire, car lorsque Gaillardet présenta : « Monsieur Pierre Soulé, sénateur des États-Unis », Louis-Napoléon s'inclina en disant : « Vous êtes Américain, Monsieur ? » Quel coup pour l'amour-propre de Soulé ! Comment un homme qui avait passé un an aux États-Unis, qui était parent du Prince Achille Murat, avec lequel lui, Soulé, était en termes d'amitié, pouvait-il ignorer sa réputation et son origine ? Gaillardet se hâtait de remettre les choses au point. Le Président comprenait qu'il avait fait une gaffe et, pour la racheter, posait la fameuse question : « Depuis votre départ de la Nouvelle-Orléans, dites-moi, comment va la crevasse dans la levée ? » « Elle est *bouchée*, monsieur », répondait Soulé.

La conversation s'arrêtait. Soulé sortait avec Gaillardet et lui disait : « Pauvre France ! Dans quelles mains es-tu tombée ! » Pour Soulé, Louis-Napoléon était un idiot.

Cette entrevue devait avoir une grande influence sur l'avenir du Sénateur des États-Unis. Soulé avait été blessé dans sa vanité, et sa vanité blessée transformait en insulte préméditée la maladresse de Louis-Napoléon. Il ne l'oublia jamais.

Quand Soulé revint au Sénat, il le trouva divisé sur une question qui, à la longue, devait amener la Guerre civile : quels étaient les droits des États ? Fallait-il admettre dans l'Union le Nouveau-

Mexique et la Californie, arrachés au Mexique? Comment accorder le Nord anti-esclavagiste avec le Sud esclavagiste?

En théorie, Soulé était opposé à l'esclavage; en pratique, il se sentait forcé de défendre les intérêts du Sud et de lutter pour les droits des États. L'attitude des Sénateurs du Nord qui se drapaient dans leur vertu, l'indignait et il leur adressait cette riposte mordante : « Si l'esclavage est un malheur, quel droit ont les hommes du Nord de le jeter à la face du Sud comme un reproche? Qui l'a implanté là où il existe? Qui a perpétué le fléau de la traite depuis 1787 jusqu'en 1808? Qui a jeté les victimes de ce trafic sur nos rivages et en a gagné les profits? Qui, sinon les pères mêmes et les pères des pères des hommes du Nord? Ce sont eux qui nous ont communiqué cette peste, et qui nous ont fourni au moins les trois quarts des matériaux qui ont servi de fondation à l'état de choses actuel.

« Et, parmi ceux qui se sont enrôlés dans la croisade qui se poursuit depuis quinze ans contre le Sud, combien n'y en a-t-il pas dont les pieds foulent encore les tapis moelleux et dont les coudes s'appuient sur les balustrades dorées, qui ont été payés avec les profits de ce trafic maudit! Ils jouissent sans remords de cet héritage impie, et ne pensent jamais à son origine infernale, autrement que pour se livrer à des attaques sans logique et sans fin contre ceux dont le seul tort est d'avoir été involontairement les instruments et les victimes de leur fortune. »

L'occasion était belle pour un mouvement oratoire, et Soulé ne la laissait pas passer. Par loyauté pour le Sud il soutenait la cause esclavagiste, mais par dégoût pour ce commerce honteux qui avait enrichi les hommes du Nord jusqu'à ce qu'une loi l'eût déclaré illégal, il attaquait la cause de l'esclavagisme en général.

En même temps, Soulé jouait son rôle dans le vote qui empêchait le Nouveau-Mexique et la Californie de prendre rang parmi les États anti-esclavagistes.

Des expéditions de flibustiers portaient de la Nouvelle-Orléans à destination de Cuba; elles chauffaient au rouge blanc l'opinion publique montée contre l'Espagne. Le général Lopez, soldat de fortune, équipait une armée — en grande partie américaine — et débarquait à Cuba en 1849 ou 1850, mais se faisait battre, et les prisonniers américains de son « armée » ne devaient leur salut qu'à l'intervention du Secrétaire d'État Webster. Quand le général Henderson, autre aventurier, lieutenant de Lopez, fut jugé pour avoir violé les lois sur la neutralité, et acquitté à la Nouvelle-Orléans en 1851, la ville entière était en fête et une salve de vingt et un coups de canon (un pour chaque État et un pour Cuba) était tirée dans

Lafayette Square. Cela montre l'intérêt que le peuple prenait à la libération de Cuba. Le *Delta*, organe de Soulé, et le Parti démocrate, son appui, se rangeaient du côté des flibustiers, et naturellement les ennemis de Soulé l'accusaient d'être leur protecteur, malgré ses dénégations.

Lopez entreprenait une autre expédition contre Cuba en 1851; mais les Cubains avaient perdu toute confiance en lui ou étaient trop effrayés pour venir à son aide. Il était pris et garrotté avec cinquante hommes de sa troupe, dont beaucoup appartenaient aux meilleures familles de la Louisiane. On les fusillait après les avoir trainés devant une parodie de cour martiale. La colère fut telle à la Nouvelle-Orléans, que la foule attaqua le Consulat espagnol et saccagea les bureaux du journal espagnol, *La Union*.

La question de Cuba restait pour dix ans encore à l'ordre du jour. Le Président Fillmore n'avait pu la résoudre en 1850, et la léguaît au Président Pierce en 1852.

Soulé était délégué à la Convention de Baltimore qui le désigna. Mais il perdait du terrain à la Louisiane : pendant ses absences à Washington, Slidell, son ennemi implacable, sapait son influence sur le Parti Démocrate.

Avant de quitter la Nouvelle-Orléans pour la session de 1853, Soulé avait une longue conversation avec Gayarré, qui lui exprimait son désir d'être nommé Ambassadeur d'Amérique en Espagne. Mais Soulé ne tint pas la promesse qu'il avait faite à Gayarré de parler en sa faveur au Président Pierce. Pourquoi ce manque de parole chez un tel homme ? Le saura-t-on jamais ? Sans doute Soulé sentait son influence diminuer, et sa réélection sénatoriale devenir de plus en plus problématique. De plus, il se jugeait plus qualifié que Gayarré pour cet emploi et se rendait compte que, s'il pouvait personnellement régler la question de Cuba, qu'il connaissait pour l'avoir étudiée, il regagnerait tout son prestige. Le Président Pierce ne pouvait refuser cette faveur à Soulé qui avait favorisé son élection, et signait sa nomination.

Avant de rejoindre son poste, Soulé faisait un discours au Congrès le 25 janvier 1853, sur la question de Cuba. Il prenait à partie l'administration qui avait déclaré flibustiers Lopez et ses hommes, et avait ainsi fourni au gouverneur général espagnol le prétexte de les exécuter comme pirates. Il appelait leur exécution la « Boucherie de la Havane ». Au moyen de précédents historiques, il vengeait l'honneur des flibustiers. Ceci était pour la Louisiane. Mais il continuait par cette autre déclaration, incompatible avec la première, qu'il était « contre le gouvernement qui favoriserait tout projet

d'arracher Cuba à l'Espagne en violation du droit des gens ». Et il tempérait aussitôt ce pronunciamiento en ajoutant : « il est inutile de dissimuler qu'il y a des circonstances dans lesquelles nous ne pourrions pas éviter de nous voir réduits par la nécessité à nous en emparer. » Il se disait opposé à toute offre d'achat, comme insultant à l'orgueil castillan et à la fierté des Cubains. Mais il n'hésitait pas à donner cet avertissement : « Que l'Espagne ne s'y trompe pas... Cuba ne peut plus lui appartenir longtemps encore. »

Soulé oubliait de donner une idée de la politique qu'il voulait suivre en Espagne. Je me demande même s'il en avait une. Il nourrissait seulement l'espoir d'être assez habile, grâce à son éloquence, pour ménager l'émancipation de l'île par un accord volontaire entre l'Espagne et Cuba. Mais l'orgueil l'aveuglait. Il en avait dit assez pour semer l'alarme en Espagne et la mettre en défiance contre lui. Un seul homme eût été moins désigné que Soulé pour représenter les États-Unis en Espagne : Lopez, s'il avait vécu.

Il partait en juin 1853 pour Madrid. Il s'arrêtait à Londres, où il voyait tous les réfugiés français, exilés par Louis-Napoléon pendant les troubles de 1849, 1850, 1851 et 1852 : il éveillait par là les soupçons du Gouvernement français. Il venait à Paris néanmoins, et voyait ses amis républicains du *Nain*. Il allait jusqu'à omettre la visite diplomatique normale au chef du gouvernement. Fort de son caractère de diplomate américain, cet ancien républicain français n'aurait-il pas plastronné et fait des remarques indiscretes ? La chose paraît probable, car il était suivi à Paris et bientôt à Castillon. En octobre 1853, il arrivait à la cour d'Espagne et présentait ses lettres de créance à la reine.

L'Impératrice Eugénie célébrait le 15 novembre de la même année l'anniversaire de sa naissance. Turgot, ambassadeur de France en Espagne, recevait à cette occasion. Soulé était invité avec tout le corps diplomatique. Il acceptait l'invitation et, accompagné de sa femme et de son fils qui lui servait de secrétaire, il se rendait à l'ambassade de France.

On ne parlait en Europe à ce moment que de *La Tour de Nestlé*, pièce bâtie sur l'histoire de la belle mais immorale épouse de Louis X, Marguerite de Bourgogne, qui par la fenêtre d'une tour précipitait dans la Seine tous les amants dont elle était fatiguée. Un procès de Gaillardet contre Dumas donnait à cette pièce un regain de notoriété : Gaillardet accusait Dumas de plagiat. Les deux adversaires se battaient en duel et les tribunaux donnaient enfin raison à Gaillardet.

Madame Soulé, vêtue d'une robe de velours vert, passait par hasard au bras de son fils devant le duc d'Alba : son air solennel rappelait

au duc la pièce dont tout le monde parlait, et il glissait à l'oreille d'un ami : « Voilà Marguerite de Bourgogne. ».

Le jeune Soulé entendait la réflexion, et provoquait le duc en duel le lendemain matin. D'Alba s'excusait en disant qu'il n'avait jamais eu l'intention d'insulter M^{me} Soulé. Le jeune Soulé acceptait l'explication, mais commettait l'indiscrétion de se vanter d'avoir reçu les excuses du duc. D'Alba, à son tour, provoquait le jeune homme en duel ; les deux adversaires se rencontraient et échangeaient quelques coups d'épée sans résultat.

Soulé père dramatisait l'affaire, la rapprochait de son *contre temps* avec Louis-Napoléon, beau-frère du duc d'Alba, et en faisait un complot de l'Empereur pour jeter le discrédit sur sa personne. L'insulte avait eu lieu dans la maison de son ministre, l'ambassadeur de France : il se décidait à envoyer ses témoins à Turgot. Soulé annonçait son intention de ne pas tuer l'ambassadeur, mais de lui loger une balle dans la jambe. Le duel avait lieu : Turgot recevait dans le genou une balle qui devait lui causer une boiterie jusqu'à la fin de ses jours.

La situation de l'ambassadeur des États-Unis à Madrid était devenue intenable. Soulé, qui manquait de tact, continuait ses négociations au sujet de Cuba avec le ministre des Affaires étrangères, Calderon de la Barca. Mais les Espagnols se tenaient sur la réserve ; ils savaient que ses sympathies étaient allées aux flibustiers, et qu'il ne reculerait devant rien pour obtenir Cuba. Un Espagnol résumait en ces termes l'attitude de ses concitoyens : « Si vous saviez qu'un homme a poussé ses voisins à piller votre maison, vous ne pourriez pas avoir pour lui des sentiments cordiaux. » En janvier 1854, Calderon portait l'affaire devant les Cortès. Dans un discours, que les applaudissements couvraient, il affirmait que seule une défaite arracherait cette colonie à l'Espagne.

Soulé avait échoué, et en août 1854 il avertissait Washington que toutes les chances d'avoir Cuba étaient perdues. Il était blessé dans sa vanité et accumulait faute sur faute dans ses rapports avec le gouvernement espagnol. Il devait être atteint de mégalomanie. Il se croyait destiné, comme Kossuth, à révolutionner l'Europe et à la tailler en petits États libres, sur le modèle du pays qu'il avait adopté. Le fait qu'il mourut fou, comme son fils, peut corroborer ce jugement ; en tout cas, il explique la plupart de ses actions.

Il avait arrangé une conférence de tous les diplomates américains en Europe. Plus tard, ses amis affirmaient qu'il avait reçu l'autorisation du State Department, qui désirait recevoir de cette assemblée un rapport sur les conditions sociales et politiques de l'Europe. Je

suis porté à croire qu'il était mû par son illusion d'être le sauveur de l'Europe et qu'il outrepassait ses pouvoirs. L'absence à cette réunion des ambassadeurs américains en Angleterre et en France, et plus tard le désaveu de toute l'affaire par le secrétaire d'État Mary rendent ce jugement probable.

En septembre 1854, Soulé se rendait à Ostende, en Belgique, pour présider cette conférence secrète. Des bruits touchant ses délibérations filtraient. L'Europe monarchique regardait cette réunion comme une menace à ses institutions, et éprouvait à son égard la défiance et le dégoût que nous avons aujourd'hui pour le Communisme international. On allait même jusqu'à répéter cette déclaration de Soulé, — vraie ou faussé — que le génie yankee avait inventé une guillotine à vapeur pour couper toutes les têtes couronnées d'Europe ! La question de Cuba était agitée et, après une longue discussion, on rédigeait le « Ostend Manifesto » qui essayait de mettre les États-Unis en posture d'avertir l'Espagne que, si elle ne cédait pas Cuba à un prix fixé par eux, ils s'empareraient de l'île par la force, si c'était nécessaire.

La « Cuba-coveting Conference », comme l'appelait un journal américain, se séparait en novembre. Soulé voulait regagner Madrid par la France, mais il trouvait la frontière fermée. Naturellement, il rendait Louis-Napoléon responsable de cette histoire. Il fallait l'intervention de l'ambassadeur des États-Unis pour qu'on lui permit de traverser la France sans arrêt jusqu'à Bordeaux, pour s'embarquer à destination de l'Espagne sur une frégate américaine.

A ce moment, une insurrection se produisait contre le gouvernement espagnol, et Vapereau déclare que Soulé n'y était pas étranger. Le bruit courait à la Nouvelle-Orléans que notre ministre avait été tué dans un soulèvement à Madrid. Un gentilhomme arrêta Bernard de Marigny dans la rue pour lui demander : « Vous savez ce qui est arrivé à Pierre Soulé ? » « Parbleu, répondait le Créole, il a changé de nom, et le voilà Sous les Pierres (Soulé Pierre). » Une autre fois, Marigny faisait cette réflexion devant un buste en plâtre de Pierre Soulé qu'un sculpteur européen avait modelé : « Ma foi, Pierre Soulé a bien fait de nous envoyer son buste ; il est parti d'ici pierre et il nous revient en plâtre (emplâtre). » Ce bon mot était une prophétie. Le State Department désavouait complètement le Manifeste d'Ostende, et Soulé était réduit à demander son rappel en juin 1855.

Il revenait discrédité, après avoir échoué sur toute la ligne. En publiant sa correspondance diplomatique avec Washington, il mettait le point final à ses ambitions politiques. Il recommençait à plaider à la Nouvelle-Orléans, où les flibustiers se réveillaient, mais

cette fois pour aller au Nicaragua. On soutenait le général Walker, parce que l'on comprenait qu'un chemin de fer ou un canal à travers le Nicaragua serait un avantage pour le commerce de la Nouvelle-Orléans. Soulé épousait la cause du général et, dans une réunion à l'Hôtel Saint-Louis en 1856, prononçait un discours pour réunir l'argent nécessaire à la libération du Nicaragua. Il invitait les commerçants à souscrire de larges sommes, qu'ils retrouveraient après l'annexion aux États-Unis de cette République de l'Amérique Centrale. Walker réussissait à se faire nommer Président du Nicaragua. Soulé qui était devenu son ami, son conseiller et son avocat, lui faisait une visite à Grenada au sujet d'un emprunt de 500.000 dollars que Walker désirait obtenir au nom de sa République.

Au même moment, Judah P. Benjamin et Emile La Sère lançaient le projet d'un chemin de fer à travers l'isthme de Tehuantepec au Mexique. Slidell, l'ennemi de Soulé, se joignait à eux et commençait à attaquer Walker et son projet. Benjamin réussissait à obtenir l'appui du Président Buchanan, ce qui entraînait l'échec définitif de Walker.

La lutte entre Slidell et Soulé continuait. Slidell en 1859 essayait d'organiser un nouveau parti, en amalgamant les Démocrates de l'opposition et les Know Nothings. Soulé parlait le 4 avril 1859 dans une réunion, et voici le résumé de la situation présenté par un journal¹ : « une bande de mécréants sous la direction de Slidell a le contrôle du *Federal patronage*, qu'une autre bande de mécréants appartenant à Soulé veut absolument posséder ». Les forces de Soulé étaient battues aux élections.

Dans la campagne de 1860, le parti de Slidell préconisait la Sécession immédiate de la Louisiane par une ordonnance constitutionnelle, tandis que Soulé patronnait la coopération avec les États frères, qui s'uniraient pour briser le pacte fédéral. Soulé était encore battu ; c'était sa dernière campagne.

La Guerre civile éclatait en 1861. Soulé allait à Montgomery, capitale de la Confédération, offrir ses services au Président Davis, mais Slidell, qui avait l'oreille du chef, empêchait Soulé d'obtenir un poste. Le temps des orateurs était passé, l'heure des hommes d'action était venue. Désappointé, Soulé revenait à la Nouvelle-Orléans. La ville tombait aux mains du général Butler en avril 1862, et il assistait le maire John T. Monroe dans ses négociations avec le général.

Au cours des pourparlers, il lançait une proclamation pour inviter ses concitoyens à la soumission, mais il traitait le général Butler de

1. *Weekly Advocate*, 10 avril 1859.

bourreau sanguinaire et de honte pour l'humanité. Une fois de plus, son éloquence était sa Némésis. Le général le faisait arrêter et l'embarquait pour Fort Lafayette dans le port de New-York. Il n'y restait que peu de temps, car le Président Lincoln le relâchait, sous promesse de quitter le pays et de ne pas y reparaitre avant la fin de la guerre.

Castellanos, dans sa biographie de Pierre Soulé parue dans le *Times-Democrat*, dit qu'au sortir de prison il prit le bateau pour Nassau et, forçant le blocus, entra à Charleston où le général Beauregard lui donna une situation dans son état-major. S'il en est ainsi, le manque de parole est évident. Castellanos dit encore que Soulé quitta Beauregard peu après et se rendit à Richmond, Virginie, où il essaya d'obtenir le commandement de la Légion française, qui lui fut froidement refusé. C'est alors qu'il aurait pris le chemin de la Havane et entamé des négociations avec Gwyn, ex-sénateur de Californie, pour équiper une expédition contre Sonora, expédition qui échoua par suite d'un malentendu avec l'empereur Maximilien. La version de Gaillardet est différente. Sans faire allusion à une violation de parole, il dit que Soulé alla directement de New-York à la Havane, et que Gwyn avait l'intention de demander à Maximilien la permission de percevoir les droits de douane au Mexique, sans aucune idée d'envahir Sonora.

Qui a raison ? Il ne faut pas oublier que Gaillardet était l'ami intime de Soulé.

À la fin de la guerre, ruiné, malade, Soulé revenait à la Nouvelle-Orléans et essayait de reprendre son métier. Sa femme était morte en 1856, et bientôt son fils unique perdait la tête. Lui-même souffrait dans la folie deux ans avant sa mort, sous le poids des chagrins domestiques et des désastres de la Reconstruction. On dit qu'assis devant un miroir, il passait des heures à faire de longs discours devant sa propre image en guise d'auditoire. Il mourut le 16 mars 1870.

L'archevêque de la Nouvelle-Orléans annonçait dans *Le Propagateur Catholique* que, quelques heures avant de mourir, en pleine connaissance, il était revenu au Dieu de son enfance.

Sur la pierre de son tombeau, on lit cette épitaphe quelque peu énigmatique :

Patriote, écrivain, diplomate, orateur,
Toujours au premier rang son siècle dut l'inscrire,
À sa gloire il fallait l'épreuve du malheur.
Elle est complète : il eut le sacre du martyre.

R. B. *Biographie de Pierre Soulé*, sénateur à Washington, par Alfred Mercier, Paris, Dentu, 1848. H.

Pierre Soulé, par Commandant Tréspaille. Nécrologie publiée dans la *Revue des Pyrénées et de la France méridionale*, tome II, année 1890, 3^e trimestre. H.

Notice sur Pierre Soulé, avocat à la Nouvelle-Orléans, sénateur de la Louisiane à Washington, par Léon Soulé, Toulouse, 1901. H.

Pierre Soulé, a sketch in three parts, by Henry C. Castellanos, published in *New Orleans Times Democrat*, January 8, 15 and 22, 1893. *Un incident*, dans l'*Abeille* (N. O.), 16 et 17 mars 1848.

Black Warrior Case, Picayune. May 14, 1854.

An Attache in Madrid, or Sketches of the Court of Isabella II. Anonymous. Translated from the German and published by Appleton and Co. N. Y. 1836.

L'Aristocratie en Amérique, par Frédéric Gaillardet, pp. 204-211 et 317-325. H.

Esquisses Locales, par Cyprien Dufour.

Portraits Littéraires, par Charles Testut. N. O. 1850, p. 181.

Judah P. Benjamin, by Pierce Butler. George W. Jacobs and Co, Philadelphia, Penn., 1907.

General Butler in New Orleans, by James Parton, Mason Brot., New-York, 1864.

Dictionnaire universel des Contemporains, par G. Vapereau, p. 1.605.

Grand Dictionnaire Universel, P. Larousse, p. 928.

Pierre Soulé, Louisiana Biographies, edited by Meynier. N. O., vol. I, n^o 5, p. 35.

Necrology, in Daily Picayune March 27, 1870.

Louisiana Politics 1845-1861, by James Kimmins Greer, in *Louisiana Historical Quarterly*, vol. XII, n^{os} 3 (July 1929) et 4; vol. XIII, n^{os} 1, 2, 3 et 4.

Pierre Soulé, a biography written by Walker, and published in N. O., Picayune in 1887.

Remarks of Hon. J. Perkins Jr., of Louisiana, delivered in the House of Representatives, May 31, 1854, Washington 1854 (brochure). H.

Thoughts on the Slavery Question and the Clay Compromise, with the Final Action of the Louisiana Delegation in Congress thereon, by a Louisianian. A letter of Sep. 22, 1850, reprinted from the Louisiana Statesman. H.

Article par Gaillardet dans Liberté (Paris), 19 et 22 avril 1870.

Histoire des Ariégeois, par Duclos, vol. VI, 1886.

Article par P. Barousse, Journal de Toulouse, 17 juillet 1852.

Political Portraits with pen and pencil, Pierre Soulé of Louisiana. T. II. *Democratic Review*, vol. XXIX, 1851, pp. 267-273.

Nécrologie dans Propagateur Catholique, 2 avril 1870.

1840. *Quelques notes prises pendant la plaidoirie de M. Soulé*, dans l'affaire de la Municipalité n^o 2, contre la compagnie de la Presse à Coton, de la Nouvelle-Orléans-Nouvelle-Orléans : imprimé par Bruslé et Lesseps, juin 1840. 24,3 × 14,2, pp. 42. H.

- 1843 *Affaire des enfants d'Etienne Carraby*, demandant de leur père un compte de tutelle et d'administration, P. Soulé plaquant pour les enfants Carraby, 29 mai 1843. 21 $\times$ 14, pp. 27. H.
1850. *Speech of Hon. P. Soulé of Louisiana, in reply to Hon. Henry Clay of Kentucky, on the measures of Compromise*, delivered in the Senate of the United States, May 23, 1850 (Washington). Towers printer (1850) cm. 23, pp. 16. N. Y. L. — L. C.
1850. *Speech of Mr. Soulé, of Louisiana, on his substitute for the California bill*. In the Senate of the United States, June 24, 1850. Washington; J. T. Towers, 1850. in-8, pp. 32. N. Y. L.
1850. *M. Soulé's rejoinder to Messrs. Douglas and Webster*, on his substitute of the three first sections in the compromise bill respecting California. In the Senate of the United States, June 28, 1850, n. p. (1850 ?). in-8. pp. 7. N. Y. L.
1850. *Speech of Mr. Soulé, of Louisiana, on the pending measures of compromise*, delivered in the Senate of the United States, May 21, 1850 (Washington 1850) cm. 23, pp. 16. N. Y. L. — L. C.
1851. *Mr. Soulé's speech, at Opelousas, Louisiana*, delivered on the 6th of september 1851. New Orleans, printed by J. L. Sollée, 1851, cm. 22-1/2, pp. 19-iv. N. Y. L. — L. C.
1852. *Speech of Mr. Soulé, of Louisiana, on non-intervention*, delivered in the Senate of the United States, March 23, 1852. Washington, J. T. Towers, 1852, cm. 22-1/2, pp. 46. L. C.
1852. *Discours de Mr. Pierre Soulé de la Louisiane sur la non-intervention*, prononcé au Sénat des Etats-Unis le 22 mars 1852, New-York, imprimerie du *Courrier des Etats-Unis*. 23,5 $\times$ 16, pp. 26 (incomplet). H.
Traduction du précédent publiée dans le *Courrier des Etats-Unis*.
1852. *Speech of Mr Soulé, of Louisiana, on the American fisheries*. Delivered in the Senate of the United States, August 12, 1852 (Washington), Towers printer, n. d. cm. 24 1/2, pp. 16. N. Y. L. — H.
1853. *Speech of Mr Soulé of Louisiana, on Colonization in North America, and on the political condition of Cuba*. Delivered in the Senate of the United States, January 25, 1853. 23,7 $\times$ 15,5, pp. 15. T. H. — L. C.
- (1853 ?). *Discurso de M. Pierre Soulé, de Luisiana, sobre colonization en la America del Norte, y sobre el estado político de Cuba*, pronunciado en el Senado de los Estados-Unidos el 25 de enero de 1853. Nueva York. Impr. de Mesa (1853 ?). cm. 23 1/2, pp. 16. L. C. Traduction espagnole du précédent.
1854. *The Ostend Manifesto*, 1854. New-York, A. Lovell and Company, 1892. cm. 18, pp. 9. L. C. Texte, réimprimé en 1892, du manifeste signé par James Buchanan, J.-Y. Mason et Pierre Soulé et envoyé par eux à l'Hon. Wm. L. Marcy, secrétaire d'Etat en 1854. Edité par A.-B. Hart et E. Channing.
1858. *Adresse aux Démocrates par le Comité exécutif démocratique de la Paroisse d'Orléans*. 22,5 $\times$ 14,3, pp. 11. H. Discours donné à la Nouvelle-Orléans le 4 avril 1858, par Pierre Soulé.

Dans la CHRONIQUE.

Discours de Pierre Soulé, 16 avril 1848.

Note : La Library of Congress à Washington. D. C. possède 58 articles : exemplaires des discours prononcés par Soulé, brochures, coupures de journaux dans lesquelles il est question de lui, ainsi que sa correspondance avec le State Department quand il était ministre en Espagne, etc. Je ne les donne pas, parce que Miss Hasse les a déjà enregistrés dans son parfait *Index to United States documents relating to foreign affairs*.

A bord de l'Amazon, journal ms. d'un voyage sur le Mississipi, pp. 27, écriture et signature de Soulé. T.

SOUTERRE D^r G.

Le D^r Souterre, médecin, préfère assister à la naissance d'un journal qu'à celle d'un être humain. Il publie, en février 1843, le premier numéro d'une revue française mensuelle, *l'Économiste*, à Bâton-Rouge, Louisiane, dont les articles scientifiques sont pour la plupart du docteur. A la mort prématurée de sa revue, il fonde avec Louis Siret et Placide Canonge un autre journal, cette fois à la Nouvelle-Orléans, *l'Éventail*, dont le premier numéro est de novembre 1846 et qui ne dure qu'un an.

R. B. *Portraits littéraires*, par Ch. Testut.

Dans L'ECONOMISTE.

Je n'en connais pas d'exemplaire, mais la *Lorgnette* du 19 février 1843 (H.) dit qu'elle en a reçu le premier numéro.

Dans L'ÉVENTAIL.

Articles 1846-1847.

SAINT-CÉRAN TULLIUS. 1800-1855.

Les maigres détails que nous avons sur la vie de Tullius Saint-Céran sont puisés presque tous dans ses poèmes. Il naquit à Kingston, Jamaïque, en août 1800, probablement d'une famille de planteurs français que l'Insurrection avait chassés de Saint-Domingue. Le nom est bien français ; un de leurs ancêtres était le frère du fameux amiral français de Linois, de Brest.

Tullius venait à la Nouvelle-Orléans à l'âge de cinq ans, et était élevé au collège d'Orléans. A 19 ans, il faisait avec son frère Charles un voyage à Cuba. Après avoir quitté la Havane, leur vaisseau sombrait sur la côte de San Salvador. Les deux enfants, grièvement blessés, étaient sauvés et conduits dans un hôpital assez primitif. Charles y mourait et Tullius, trois mois après, revenait à la Nouvelle-Orléans.

Il épousait Anna Livingston, jeune fille de 17 ans, qui mourait en 1823. Le coup était dur pour Saint-Céran, qui le marque dans ces vers où la vanité le dispute à l'étrangeté :

Sans Anna, mes destins ont perdu leur splendeur !
 Pendant qu'un ver rongerait ma femme dans sa fosse,
 Un autre dévorait mon avenir colosse.

Il ouvrait une école privée à la Nouvelle-Orléans et, comme il parlait anglais, français et espagnol, il se spécialisait dans l'enseignement des langues.

Enfant, il avait dû voir les troupes sortir de la ville pour la bataille de la Nouvelle-Orléans; c'est pourquoi il composait des poésies martiales qu'il débitait aux banquets des *Tirailleurs d'Orléans* ou du *Bataillon d'Artillerie*, et les adieux à un officier de la milice ne se faisaient jamais sans son concours. Saint-Céran faisait des couplets « composés pour la fête d'un ami, mais plus particulièrement dans le but de démasquer le cœur rétréci de ces hommes démoralisés, et qui croient cependant posséder toutes les vertus, parce qu'ils n'ont pas quelquefois fléchi le genou devant les autels élevés au facétieux fils adoptif du vieux Silène ». Depuis la mort de sa femme, il noyait son chagrin dans le vin et autres « vains plaisirs ».

L'*Abeille* publiait ses poèmes. En 1836, il réunissait tous ceux qui avaient paru dans un petit volume intitulé *Chansons et Poésies diverses*.

Le livre était bien accueilli, et l'année suivante il donnait à ses frais, comme la première fois, une seconde collection de ses poèmes sous le titre *Rien ou Moi*. Une note annonçait qu'il ne pouvait pas vendre son volume moins de 5 dollars, car l'impression et la reliure lui avaient coûté 1.000 dollars. Il le dédiait « aux hommes ignorés dont la pénurie pécuniaire s'oppose à la publication de leurs œuvres ».

Le volume est formé de poésies diverses, telles que *Mon indifférence pour la critique ou la louange*. Une préface donne un exposé décousu de ses théories sur la poésie. Quelques poèmes sont écrits en vers monosyllabiques, mais la plupart en alexandrins.

En 1838, il publiait son ouvrage le plus ambitieux, une épopée sur la Bataille de la Nouvelle-Orléans. Il a pour titre : *Mil huit cent quatorze et Mil huit cent quinze ou les Combats et la Victoire des Fils de la Louisiane*. Cette œuvre, inspirée par l'amour de la patrie et dont sa mémoire lui avait fourni les matériaux, ne lui coûta que trois jours.

La poésie de Saint-Céran a tous les défauts du temps — ampoulée, prétentieuse, négligée — et en plus ses défauts particuliers : il y mêle trop de mots anglais, qu'il essaie de défendre dans des notes de ce genre : « Ce verbe est très énergique en anglais ; je ne vois pas pourquoi dans notre langue on ne s'en servirait pas, au figuré, avec le même avantage. Il faut éviter le néologisme, mais on doit propager la néologie. Je connais des hommes, dit Paul-Louis Courier, qui sont tellement ennemis du progrès que, s'ils avaient présidé à la création du monde, ils se seraient écriés : Mon Dieu, laissez-nous le chaos. »

Son dernier livre, *les Louisianaises*, paru en 1840, est un recueil de poèmes sans parenté avec les précédents. Il contient des poèmes écrits en son honneur par ses amis A. M. Guirot, Alexandre Latil, Pérennes et les réponses qu'il leur avait envoyées.

La poésie n'a jamais nourri son homme à la Louisiane, et Saint-Céran avait dû se faire imprimeur, car le certificat de son décès¹ porte : « Tullius-Nicolas Saint-Céran, né à la Jamaïque, imprimeur, 45 ans, décédé dans une maison, encoignure des rues Trémé et Ursulines, le 26 mai 1855, époux de Emma Livingston, décédée. »

R. B. *Les Louisianaises*, par Saint-Céran. Une poésie surtout : *La Havana en 1819 et 1839*.

Portraits littéraires, par Testut, p. 125.

M. Tullius Saint-Céran dans *La Créole*, 21 décembre 1837.

1836. *Chansons et Poésies diverses* de M. Tullius Saint-Céran, Nouvelle-Orléans. Imprimerie de J.-A. Gaux et C^{ie}, rue de Chartres, n° 108, 1836. 16,6 × 11,3, pp. 142. T. H.

1837. *Rien ou Moi ! Poésies nouvelles* de M. Tullius Saint-Céran. Prix \$ 5 ; l'impression et la reliure de cet ouvrage, malgré son exiguité, ayant coûté \$ 1.000 à l'auteur. Nouvelle-Orléans, de l'imprimerie de Gaston Brustlé, 1837. 21,6 × 13, pp. 194, 4 pp. de notes. T. H.

1838. *Mil huit cent quatorze et mil huit cent quinze ou les combats et la victoire des fils de la Louisiane*. Poésie nouvelle, par M. Tullius Saint-Céran. Prix \$ 3. Nouvelle-Orléans, imprimé par Gaux et C^{ie}, rue de Chartres, n° 108, 1838. 20,8 × 13,6, pp. 51. T. H.

1840. *Les Louisianaises*. Poésies nouvelles, par M. Tullius Saint-Céran. Premier volume. Prix \$ 4. Nouvelle-Orléans, imprimé par J.-L. Sollée, passage de la Bourse, 1840. 22,8 × 13, pp. 90-1. T. H. — A cause du prix de l'impression, l'auteur annonce qu'il a divisé en deux les 3.000 vers qu'il a

1. Certificat recueilli dans le *New Orleans Board of Health*, 19 janvier 1856 ; porte le nom d' « Emma » comme nom de sa femme, alors que dans ses poésies Saint-Céran l'appelle « Anna ».

composés et que « le second volume paraîtra quand Plutus le voudra ». Le second volume ne parut jamais.

Dans C. R. A. L.

Le champ de bataille, janvier 1921 : 16.

Note : J'ai vu un renvoi à une brochure où Saint-Céran attaque Cyprien Dufour. Je n'en connais point d'exemplaire et me demande si elle existe.

SAINT-ROMES J.-C.

Où est-il né et pourquoi vint-il à la Nouvelle-Orléans?... On sait seulement qu'en 1815 il achète le *Courrier de la Louisiane* à J.-B.-S. Thierry qui l'avait fondé en 1808.

Saint-Romes n'est pas un homme remarquable. Il écrit le français correctement, mais ses articles en anglais ne valent rien et sont pleins de gallicismes. Mais il réussit comme directeur, car il est courageux, irascible et prêt à se battre. Les récits de ses combats dans son journal lui attirent de nouveaux lecteurs. John Gibson, directeur de l'*Argus* est son principal ennemi. Gibson se met à dos l'élément français de la population quand il écrit que les Créoles occupent une place excessive dans les charges publiques ; aussi quand, en 1829, il se présente aux élections pour la mairie, il a tout cet élément contre lui. L'un de ses adversaires paie au *Courrier* l'avertissement suivant, que le directeur insère volontiers : « M. de Saint-Romes aura la bonté de publier l'avertissement suivant sur un nouveau candidat à la charge de Maire. Comme je suis connu de vous, il est inutile de mentionner mon nom dans votre journal, mais vous pourrez le dire à qui vous le demandera :

« Ceux qui n'ont jamais dilapidé la fortune de leur arrondissement ; ceux qui n'ont jamais fait sortir une jeune fille du couvent pour l'induire en erreur ; ceux qui n'ont jamais reçu de soufflet du maire Clark sans demander réparation, sont invités à voter pour M. John Gibson aux prochaines élections. »

Cet avis met Gibson en fureur et, dès qu'il rencontre Saint-Romes, il se jette sur lui. Saint-Romes raconte ainsi la scène dans son journal :

« On aurait pu croire que le directeur de l'*Argus*, qui se dit courageux et intrépide, viendrait demander le nom de l'auteur du factum, pour le châtier ensuite. Pas du tout ! Il s'en prend à moi, alors qu'il sait qu'un directeur est responsable seulement des articles qu'il signe ou dont il couvre l'auteur. Dans son journal d'hier, il vomissait contre moi tout son venin. Je croyais que sa rage impuissante s'arrêterait là ; mais non ! Dans l'espoir de me provoquer par un outrage,

pour se laver de l'infamie jetée sur lui, le traître venait hier au Café Hewlett, où je me trouvais en train de regarder une partie de tric-trac : après avoir rôdé autour de moi (je ne l'ai pas vu, mais plusieurs personnes me l'ont affirmé) sans oser m'attaquer, et après avoir rallié autour de lui des assassins de son espèce, il me lançait de par derrière un coup de poing en pleine figure, qui me laissait étourdi sur ma chaise. Une fois remis, je voyais ce traître, cet infâme John Gibson, directeur de l'*Argus*, porter la main à sa poitrine comme pour en tirer une arme. Je me précipitai sur lui et lui fis perdre l'équilibre par un coup de parasol dans le ventre. Puis je bondis sur lui, je le saisis à la gorge et le trainai, ou mieux je le portai vers la table de lecture, à dix pas de l'endroit où le vaurien m'avait frappé. De toute ma force je le lançai sur la table, la face contre terre, et j'essayai de renouveler la scène de l'étranglement dans « *Virginius* », mais le brigand ne voulait pas rendre l'âme. Alors, après avoir cherché en vain mon canif pour lui mettre à nu les entrailles, et n'ayant que mes mains en guise d'armes, je recommençais à l'étrangler quand, dans la poche gauche de son veston, j'aperçus un poignard et des pistolets. Je m'efforçais de lui enlever son poignard pour le clouer à la table sur laquelle je l'avais étendu, quand une troupe d'amis et d'ennemis vint m'empêcher d'exécuter cet acte méritoire, m'enlever ma proie et par là fournir au poltron une occasion de s'échapper. »

Après avoir mené cette vie frénétique pendant 28 ans, Saint-Romes se décide à prendre sa retraite et à vendre son journal à Jérôme Bayon, le 12 avril 1843. Peu de temps après, il mourait.

R. B. Early New Orleans Newspapers by John S. Kendall. *La. Hist. Quart.*, vol. X, 1927 : 393-397. — Récit de sa lutte avec Gibson dans les collections de l'*Argus* et du *Courrier de la Louisiane*, août 1829.

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE.

Articles en français et en anglais 1815-1843.

SAINT-SALVY.

Dans l'OBSERVATEUR LOUISIANAIS.

Une chasse à l'ours, I : 483.

Chasse au kangourou, II : 89.

SUPERVIELLE EUGÈNE (F.). 1824-1868.

Eugène Supervielle né à Arundi, France, en 1824, vint de bonne heure à Cuba et de là en Louisiane. En 1848, avec Armand Gar-

reau, il lançait *Le Démocrate*, petit hebdomadaire français à la Nouvelle-Orléans. Au bout de neuf numéros le journal mourait et Supervielle, découragé, se retirait dans des paroisses reculées.

Il s'installait d'abord à Napoléonville, paroisse de l'Assomption, et épousait une Créole. En 1850 il fondait *Le Pionnier d'Assomption*, qu'il dirigeait pendant huit ans et vendait à Dupaty pour aller à Donaldsonville, paroisse d'Ascension.

L'Arabe dans le désert mourait de soif sans son cheval : le Français en Louisiane mourait de faim sans son journal ; avec d'Artlys, Supervielle lançait *Le Drapeau*. Aubert, directeur du *Vigilant* de Donaldsonville, qui n'admettait pas la concurrence, provoquait Supervielle en duel et recevait une blessure légère. Avant la fin de l'année, *le Vigilant* était digéré par *le Drapeau*¹.

La Guerre civile éclatait : Supervielle s'enrôlait dans le parti Confédéré. Il combattait avec courage et était promu colonel au siège de Vicksburg.

La guerre finie, il rentrait à Donaldsonville pour diriger *le Drapeau*, auquel il donnait un compagnon, *la Boussole de l'Assomption*, qui était en fait une édition du *Drapeau* à l'usage de la paroisse voisine. Les imprimeurs usaient souvent du procédé, pour obtenir la publication des annonces officielles dans deux paroisses contiguës.

Le colonel Supervielle, qui avait contracté une maladie de poitrine pendant la guerre, mourait à Donaldsonville, le 14 février 1868.

Dans LE DÉMOCRITE.
Articles en 1848.

Dans LE PIONNIER D'ASSOMPTION.
Articles en 1850-1858.

Dans LE DRAPEAU.
Articles en 1858-1868.

Dans LA BOUSSOLE.
Articles en 1865-1868.

SYLVA MANUEL (H. C. L.).

Manuel Sylva, d'origine espagnole, auteur de deux poèmes dans *Les Cenelles*.

Dans LES CENELLES (1845). T. H.
Soudain (Réimprimé dans *Nos Hommes et notre Histoire*).
Le rêve.

1. Meschacébé, 30 octobre 1858.

TARLTON GABRIELLE (C.).

Petite-fille de M^{me} Sidonie de la Houssaye.

Dans C. R. A. L. T.

Rose blanche, mai 1891 : 301 (ms. couronné).

TAXIL D^r.

Le D^r Taxil, diplômé du *Collège Homéopathique de l'Ouest* à Cleveland, Ohio, lance le 1^{er} mai 1859 une petite revue mensuelle en français, consacrée à la cause de l'homéopathie, appelée l'*Homoïon*, qui disparaît avec la Guerre civile en 1861.

Dans L'HOMOÏON (N. O.). T.

Articles de 1859 à 1860.

Dans L'ORLÉANAIS (N. O.). C. H. A.

Lettres sur des sujets médicaux, en février, mars, avril 1851.

TERENCE.

« Térance » est le nom de plume de l'auteur d'une série de poèmes, dont quelques-uns en patois, attaquant les noirs détenteurs de fonctions publiques et les aventuriers du Nord, parus dans le *Carillon* de 1873 à 1875. Cet auteur pourrait être ou Térance Rouquette, le plus jeune frère de Dominique et d'Adrien Rouquette, ou Térance Carrière, leur oncle.

Dans LE CARILLON. T.

Les chevaux et les ânes (poème), août 1873.

Une guérison miracifique ! (poème, 12 octobre 1873.

Un pédagogue (poème en patois), 21 juin 1874.

L'Homme, 14 septembre 1874 (poème), 4 octobre 1874.

Le bel et malin juvenceau (poème), 15 novembre 1874.

Le bureau des retours (poème), 22 novembre 1874.

Volte face ! (poème), 29 novembre 1874.

Premier janvier (poème), 2 janvier 1875.

Pas de fusion (poème), 28 février 1875.

La cause perdue (poème), 7 mars 1874.

Henry Watkins Allen (poème), 14 mars 1875.

Une fable persane : Le médecin, l'aiglon et le dindon (poème), 21 mars 1875.

A mes enfants (poème), 18 avril 1875.

TERREGROSSA ÉMILE (C.). Pseudonyme : E. T.

Émile Terregrossa, jeune homme qui aspire au sacerdoce, mais que le mauvais état de sa santé en éloigne.

Dans le VIGILANT de Donaldsonville. H.

Poèmes signés « E. T. » en 1847.

TESSON L.

Dans C. R. A. L. T.

Chœur d'Indiennes (poème), juillet 1877 : 82.

TESTUT D^r CHARLES (F.). 1819?-1892?.

Un vieillard sort de la boutique d'un imprimeur au Vieux-Carré, Nouvelle-Orléans. Un vêtement noir, usé jusqu'à la corde, recouvre un vrai squelette qui avance lentement, une canne d'ébène à la main. Toute la vie du personnage s'est réfugiée dans les yeux, enfoncés sous des paupières touffues et perdus dans un rêve intérieur.

Un jeune homme l'arrête et lui demande avec un sourire : « Eh bien, D^r Testut, où en est l'invention ? Pouvez-vous voir à travers un homme comme à travers une glace ? »

« Oh non, pas tout à fait, pas tout à fait », répond le Docteur, les yeux soudain illuminés comme une ampoule électrique. « Mais j'ai fait des progrès, oui ; vous devriez venir voir. *Tiens*, venez maintenant. »

Le Docteur se dirige vers une vieille maison à proximité. Elle avait eu ses jours de grandeur avant la guerre, mais il suffisait de la regarder pour voir sa déchéance, avant même d'avoir remarqué l'écrin :
 Chambre a loue, s'adrese a locatères
 Room to rete

La mansarde qu'habite le docteur Testut contient une série de machines étranges disposées sur une table de bois, et une procession de caisses d'emballage. Il va vers l'unique fenêtre et l'aveugle. Il revient au milieu de la pièce et allume une lampe bizarre : un faisceau de lumière se brise sur la muraille et forme un cercle éblouissant.

Le docteur règle l'appareil et dit : « Quel bienfait ce serait pour le médecin de voir l'intérieur d'un homme sans le couper. Que d'opérations inutiles cela empêcherait ! Ces chirurgiens, je les connais. N'en suis-je pas un ? Ils sont comme les enfants, ils veulent toujours voir l'intérieur des choses. Pour les enfants, ce sont les pendules qui paient, mais pour les docteurs ce sont les hommes. Quand mon invention sera au point, ils seront inexcusables de s'amuser ainsi... Regardez, je frotte avec cet *enduit lumineux* votre main, pour permettre à la lumière de traverser plus facilement votre chair. Mettez-la maintenant dans le faisceau lumineux. Regardez : vous voyez les os. Agitez les doigts ! Dans peu de temps, je pourrai voir ainsi à travers tout le corps et sauver plus de vies chaque année que cent hôpitaux. »

Le bon docteur naquit en France en 1819. Il quittait son pays natal avant sa vingtième année, mais lui conservait son amour¹ :

Peut-être reverrai-je un jour
Ma France !
Où j'ai laissé tout mon amour
Si court !

En novembre 1839 il était à New-York et favorisait la naissance d'un nouveau journal français, l'*Indicateur*, qui mourait en mars 1840. Il se trouvait à la Pointe-à-Pitre au moment où le tremblement de terre de 1843 dévasta la Guadeloupe. Il perdait 85.000 francs dans la destruction de la ville, mais arrachait quatorze personnes à la mort. Il réussissait à monter à bord du navire français *Schems* avec sa femme et son enfant, et débarquait à la Nouvelle-Orléans, avec tout son avoir : une malle brisée, un vieux matelas et quinze centimes.

Avant de débarquer, « les yeux pleins de larmes », il écrivait une longue lettre² à l'éditeur du *Courrier* de la Nouvelle-Orléans, pour décrire la catastrophe :

« Le 8 février, vers 10 heures et demie, un terrible tremblement de terre abattait toutes les maisons et tous les murs de la Pointe-à-Pitre. Après une seconde d'angoisse indicible, le tremblement de terre cessait et on entendait de tous côtés des cris déchirants. Un nuage de poussière empêchait de voir, mais le vent le dispersait et les yeux des survivants tombaient sur des monceaux de corps horriblement mutilés ; les uns étaient morts, les autres respiraient encore.

« On retira des ruines trois mille cadavres et deux mille blessés, mais huit jours après le désastre beaucoup d'autres étaient encore ensevelis sous les décombres. Le feu acheva la destruction... »

Testut resta à la Nouvelle-Orléans quelques années, gagnant sa vie probablement comme journaliste. Il dut réaliser quelques économies, car en mai 1849 il achetait à Méridier et C^{ie} *La Chronique*, hebdomadaire français, et commençait à publier un feuilleton ou supplément littéraire dans lequel paraissaient des contes tirés de l'histoire de la Louisiane. Il donnait « Saint-Denis » roman, et « Ange et poète » récit du tragique mariage d'Alexandre Latil. Ces feuilletons paraissaient, la même année, en deux volumes, sous le titre de « Veillées Louisianaises. »

En 1850 Testut quittait la Nouvelle-Orléans et se rendait à Mobile, avec l'idée de lancer un journal français. Il restait cependant en

1. *Le Chant de l'Exilé*, dans *Les Échos*, par Charles Testut, p. 139.

2. Parue dans le *Courrier* du 14 mars 1843.

relations avec les journaux de la Nouvelle-Orléans, car en août 1850 l'*Orléanais* insérait un article de lui sous le titre « Chronique de Mobile » et annonçait dans le numéro du 4 octobre 1850 l'apparition à Mobile, le 5 novembre, de l'*Alabama Courrier*, journal français et anglais. Testut échouait probablement, car il revenait presque immédiatement à la Nouvelle-Orléans, et acquérait la *Semaine de la Nouvelle-Orléans*.

Il publiait son premier livre en 1849 : c'était une collection de poèmes appelés les *Echos*, qui contenait notamment des vers échangés entre Alexandre Barde et lui. Un second ouvrage paraissait en 1850, *Portraits Littéraires*, études critiques en prose de cinquante-deux écrivains contemporains de la Louisiane, y compris trois écrivains qui vivaient à Mobile. Il avait dû les publier d'abord dans son journal.

Il donnait un second volume de poésies, *Fleurs d'Été*, en 1851. Son premier volume de poésies n'avait pas trouvé d'acheteurs; il espérait en procurer au second en dédiant une poésie à chacun des écrivains qui critiquerait son œuvre. Dans l'un des poèmes « Le Poète répond à M. Camille Thierry », le docteur gémit sur la pauvreté des poètes.

La *Semaine*, en 1852 et 1853, donnait en supplément *Les Mystères de la Nouvelle-Orléans*, transposition des romans créoles à 50 centimes, remplis de faussaires, de séducteurs, et de héros magnanimes.

Testut quittait de nouveau la Nouvelle-Orléans, on ne sait quand. L'introduction à *Le Vieux Salomon* nous apprend que le 1^{er} février 1858 il est à New-York avec sa femme et ses enfants, dans un modeste appartement de Walker Street où il achève le manuscrit de cet ouvrage par un travail continu de vingt-neuf nuits. Deux jeunes esclaves nègres de la Guadeloupe qui s'aimaient se marient, mais par malheur ils sont vendus et emmenés à la Nouvelle-Orléans; le nouveau maître cherche à séduire la jeune femme et traite le mari avec brutalité. La théorie de la Révolution Française que le noir a une âme et le droit à la liberté, avait eu de l'influence sur le cœur tendre de Testut qui décrit avec emphase les souffrances de ses personnages.

Ce volume, écrit en 1858, n'était pas publié, car Testut connaissait les sentiments du Sud sur la question de l'esclavage et ne voulait pas rendre son séjour en Louisiane impossible. Il revenait à la Nouvelle-Orléans avec son manuscrit, et ne le publiait qu'en 1872, après la Guerre civile. Il avait attendu trop longtemps : les esclaves étaient libres. Qui sait si une traduction en anglais de ce travail, publiée avant la Guerre civile, n'aurait pas eu autant de succès que *Uncle Tom's Cabin*? Les deux ouvrages se ressemblent.

Le 9 avril 1871, journaliste impénitent, Testut lançait l'*Equité*

« Journal de progrès universel ». Il paraissait aux heures les plus sombres de la Reconstruction. Dans un article de fond, Testut affirmait son indépendance et déclarait que le *leit motiv* de son journal serait la réconciliation des races. Il prenait fait et cause pour les nègres, et se faisait détester à ce point qu'après le troisième numéro le *Propagateur Catholique* refusait d'en continuer l'impression. Il attaquait tout le monde, sauf les noirs. Ses articles en faveur des francs-maçons et ses attaques contre Pie IX à l'occasion de son jubilé lui aliénaient les catholiques d'une ville très catholique ; d'autre part, le spiritualisme de ses articles lui attirait la méfiance des esprits forts. Il se chamaillait avec les autres journalistes. Caron publiait dans *La Commune* que Testut était né à la Guadeloupe, et le docteur le provoquait en duel pour calomnie, dans une lettre qui commençait ainsi : « Je vous crache à la figure. » Caron refusait de se battre, à cause de sa femme et de ses enfants.

En septembre 1871, *l'Équité* passait de vie à trépas. Le 14 septembre 1873, Testut créait un autre journal hebdomadaire, la *Lanterne*, qui ne tardait pas à s'éteindre. En 1880, le *Journal des familles* essayait ses chances ; elles ne semblent pas avoir été grandes, car Testut lui enlevait bientôt son nom¹ et le baptisait *Journal du peuple*, mais le peuple ne souscrivait pas d'abonnements et le journal prenait le chemin de ses devanciers. En 1890, Testut soumettait un essai au concours annuel de l'*Athénée Louisianais*. Le Dr Alfred Mercier, membre du jury, écrivait à son sujet dans son journal : « L'auteur, soit par une erreur impardonnable, soit par une vanité incoercible, découvre son nom dans les premières pages, et par cette violation du règlement s'exclut lui-même du concours. De plus, le style est à ce point réaliste dans un passage qu'il eût été impossible de lire ce travail devant les personnes qui ont coutume de venir à nos réunions annuelles. Cet essai est de M. Charles Testut. Il renferme de belles pensées exprimées avec un certain talent ; mais, dans l'ensemble, c'est une œuvre sénile qui manque de cohésion. »

Oui, Testut était vieux et, ce qui est plus triste encore, pauvre, découragé, seul. Son invention pour voir à travers le corps humain, qui prouve la force de son esprit, était restée à l'état de feu-follet ; un autre que lui devait la lancer dans le commerce. Ses écrits paraissaient à vide. Il baissait de jour en jour.

Des dames charitables, à tour de rôle, lui apportaient des provisions. Un jour, l'une d'elles montait les trois étages qui conduisaient

1. Annonce dans l'*Abeille* du 8 avril 1870.

à sa chambre... les provisions cette fois étaient inutiles, le docteur était mort. Les amis de Testut payaient ses funérailles.

1849. *Les Échos*, poésies. Avec une préface de M. D. Nouvelle-Orléans, imprimerie de H. Méridier, 1849. 19,8 × 12,2, pp. 204 et 1 p. table. T. H. — T. P. T.

1849. *Les Veillées Louisianaises*, série de romans historiques sur la Louisiane. Publiés par Ch. Testut. Premier volume. Nouvelle-Orléans, imprimerie de H. Méridier, 1849. 22,8 × 13,8, pp. 413 et 2 pp. table. T. H. — T. P. T.

Vol. I. *Saint-Denis* par Testut, *Louisiana* par A. Garreau *Les petits souliers*, par Hégésippe Moreau (qui ne vint jamais à la Louisiane). *Ange et Poète* par Testut.

Vol. II. *Calisto*, par Testut, publié d'abord en 21 livraisons paginées de 1 à 335. Roman de la Louisiane à l'époque coloniale, raconte la vie de Sophie de Wolfenbuttel, sœur de l'Impératrice d'Allemagne, et sa fuite en Louisiane. *La souris blanche*, par Hégésippe Moreau (pp. 336-366). *La loterie royale* (pp. 370-384, livraison 24) par Es. Blake, n'est pas une histoire sur la Louisiane. H. — T. P. T.

1850. *Portraits Littéraires de la Nouvelle-Orléans*, imprimerie des *Veillées Louisianaises*, 1850. 23,5 × 14,5, pp. 203. T. H. — T. P. T.

Esquisses des écrivains de la Louisiane dont les noms suivent : A. Barde, Charles Gayarré, A. Latil, A. Garreau, Cyprien Dufour, Paul Boutet, Louis Dufau, Louis Siret, Alfred Mercier, Abbé Perché, Numa Dufour, A. de Chatillon, Eugène Chassaignac, Charles Bléton, Abbé Rouquette, Caboche, Jacques de R, Albert Fabre, Adrien Aubry, René Masson, Emélie Evershed, Arthur Denis, d'Artlys, Charles Bayon, A. J. Guirot, Tullius Saint-Céran, C. O. Dugué, L. Eyma, D^r Dubourg de la Gracerie, G. Mortmain, F. de Courmont, Bernard Marigny, F. Gaillardet, Paul Arpin, J. Magne, H. Rémy, Dominique Rouquette, Camille Thierry, A. F. Fourchy, Robert Préaux, Joanni Questy, Barousse, A. Dulieu, Prosper Fay du Hart, P. Soulé, Armand Lanusse, D^r Souterre. Écrivains français à Mobile : D^r Poitevin, S. Bernard, D^r O. Girard.

1851. *Fleurs d'été*, poésies, Nouvelle-Orléans, 1851. 24,5 × 15,5, pp. 183, 1 d'errata et 1 de table. T. H.

1852. *Les Mystères de la Nouvelle-Orléans*, vol. I. Nouvelle-Orléans, imprimerie de A. Gaux et L. Dutuit, éditeurs, 112, rue de Chartres, au premier. T.

Vol. II, 1852.

Vol. III, 1853 (?), manque le titre et les 9 premières pages.

Vol. IV, 1853 sur le titre ; 1854 sur la couverture.

1872. *Le vieux Salomon, ou une famille d'esclaves au XIX^e siècle*, Nouvelle-Orléans, n^o 200, rue de Chartres, 1872, 29 × 22, pp. 176. T. H.

1876. *Les filles de Monte-Cristo*, imprimerie Cosmopolite, Nouvelle-Orléans.

Suite de *Le Comte de Monte-Cristo*, par Alexandre Dumas, paru d'abord dans la *Semaine Littéraire*, 8 juillet 1876 et suivants, puis en livraisons séparées. Le Louisiana State Museum en possède 12.

23,5 × 15,7. La Howard Memorial Library les a, reliées en 1 volume,
32,5 × 15,8, pp. 507.

Dans l'INDICATEUR de New-York.

Articles de novembre 1839 à mars 1840.

Dans la CHRONIQUE.

Le jour des Rois (poème), 7 janvier 1849 : 39.

Revue des *Echos*, 4 mars 1849 : 101.

Dans l'ORLÉANAIS.

Chronique de Mobile, août 1850.

Dans l'ALABAMA COURRIER.

Articles depuis le 5 novembre 1850.

Dans la SEMAINE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Articles en 1852.

Dans l'EQUITÉ.

Articles depuis janvier 1871.

Dans MESCHACÉBÉ. T.

La langue française en Louisiane, (poème), 25 mars 1876.

Ode à la France. Alsace et Lorraine (poème), 15 décembre 1877.

Dans la LANTERNE.

Articles depuis le 14 septembre 1873.

Dans LA SEMAINE LITTÉRAIRE.

Les filles de Monte-Cristo, 8 juillet 1876 et sq. Long feuilleton publié plus tard en volume, je pense. Il fonda cet hebdomadaire français le 8 juillet 1876. Chaque livraison hebdomadaire contenait 20 pages, ce qui pouvait former un volume de 520 pages au bout de 6 mois; le prix pour 6 mois était 3 dollars. Le renseignement ci-dessus est dans le *Meschacébé* du 22 juillet 1876.

Dans le JOURNAL DES FAMILLES

Articles en 1880.

Dans le JOURNAL DU PEUPLE.

THEARD. CYRILLE-CHARLES (C.).

Cyrille Théard, fils de Thomas Théard, issu d'un second lit, né à la Nouvelle-Orléans, professeur de français, écrivain vigoureux en prose et en poésie, passa les dernières années de sa vie sur la paroisse Saint-Jean Baptiste.

1896. *Poésie à M^{me} Eugénie de Montijo*, ex-impératrice de France, veuve de Sa Majesté Napoléon III (qui régna de 1852 à 1870) par Cyrille C. Théard. Nouvelle-Orléans, imprimerie Philippe, 614-616, rue Saint-Louis, 1896.
22,3 × 15,2, pp. 8. T. H.

Dans la RENAISSANCE LOUISIANAISE.

Double berceau (poème), 18 février 1866 : 11.

Cupidon octogénaire (poème), 30 octobre 1870.

THÉARD juge, PAUL-ÉMILE (C.). 1828-1892.

Paul-Emile Théard, né à la Nouvelle-Orléans le 20 décembre 1828, fils aîné de Thomas (premier lit) et unique demi-frère de Cyrille Charles, est élevé au collège de Versailles dirigé par M. Caboche, sur la paroisse de Saint-Bernard, puis devient comptable dans une maison de commerce à la Nouvelle-Orléans, et au bout de cinq ans se décide à étudier le droit; entre au *Courrier de la Louisiane* pour subvenir à ses besoins pendant ses études; à vingt-trois ans se lance dans la politique; en 1852 représente la ville de la Nouvelle-Orléans à la State Legislature, est réélu l'année suivante; est nommé notaire public par le gouverneur Paul Hébert en récompense de ses services politiques; est admis au barreau le 19 mai 1856, exerce jusqu'à la Guerre civile pendant laquelle il sert dans l'armée confédérée; est nommé traducteur de la State Legislature après la reddition de la Nouvelle-Orléans et traduit en français toutes les lois votées en 1864-1865; est nommé juge de Fourth District Court par le gouverneur, le 3 avril 1865; est élu à la même charge en 1868 par le parti Démocrate, occupe ce poste jusqu'à sa démission le 1^{er} décembre 1872; reprend l'exercice du droit; publie des feuilletons dans la *Revue Louisianaise* et dans l'*Orléanais*, puis des *Lettres de la Havane* dans le *Courrier de la Louisiane*, un traité de notariat dans l'*Abeille* en 1856, une série d'articles sur l'éducation et la finance dans différents journaux français et anglais de la Nouvelle-Orléans; dans la campagne de 1876, amène par ses discours la Louisiane à se prononcer en faveur de Tilden et Nicholls; est créé chevalier de Saint-Grégoire par le pape Léon XIII, et en 1874 président du premier pèlerinage américain à Rome, au cours duquel il exprime au Pape les vœux des pèlerins; épouse Marguerite-Athénaïs Pilié qui lui donne six enfants; meurt à la Nouvelle-Orléans le 27 août 1892.

R. B. *Biographical and Historical Memoirs of Louisiana*, Goodspeed 1892 : 417.

Dans C. R. A. L. T.

Allocution. L'Athénée Louisianais, mai 1886 : 123.

Causerie, mai 1888 : 80.

Paul E. Théard, septembre 1892 : 202.

Dans l'ABEILLE.

Treatise on the notarial profession, 1856.

Dans REVUE LOUISIANAISE.

Feuilletons.

Dans l'ORLÉANAIS.

Feuilletons.

Dans COURRIER DE LA LOUISIANE.

Lettres de la Havane.

THÉARD RENÉ P. (C.).

René P. Théard, imprimeur à la Nouvelle-Orléans, « rue Planché entre Bayou et Esplanade », achète ou prend en paiement d'une note d'impression non payée, en avril 1846, un petit journal, *la Réforme*, que Paul Boutet avait fondé; achète quelques parts dans *le National*, quotidien français fondé à la Nouvelle-Orléans en 1855 par un groupe de typographes, Charles et Joseph Dupaty, Charles de la Bretonne, Joseph Rivero, A.-H. Elie et L.-J. Even, car d'après l'annuaire de 1856 la raison sociale du journal est R. P. Théard, de la Bretonne et C^{ie} — les deux Dupaty formaient la « compagnie ». Le *National* disparaissait en 1858.

En 1876 Théard éditait le *Dimanche*.

Dans LA RÉFORME (N. O.).

Articles en 1846-1847.

Dans LE NATIONAL (N. O.).

Articles de 1855 à 1858.

Dans LE DIMANCHE.

Articles de 1876 à 1877.

THÉARD THOMAS (C.). 1804-1873.

René-Nicolas Théard, le premier du nom à la Louisiane, architecte français, catholique et royaliste, chassé par la Révolution Française, gagne d'abord Saint-Domingue, puis se rend à New-York où il épouse Marie-Rose Robert, fille d'un colon de Saint-Domingue; vient à la Louisiane et s'installe sur la paroisse d'Assomption, près de Paincourtville, où naissent tous leurs enfants : Thomas, le plus jeune, le 31 octobre 1804. A la Restauration des Bourbons en 1818, René Théard revient en France avec son fils Thomas et sa fille Marie-Constance, qui devient la femme du comte André Douat-Deyrem et meurt en France en 1843.

A son arrivée en France, le jeune Thomas Théard entre au collège de Sainte-Foi à Bordeaux; puis devient rédacteur dans un journal de Bordeaux; épouse Clémence Delvaille et revient à la Nouvelle-Orléans en 1827; dirige *l'Abeille*; de 1849 à 1853 est éditeur et directeur du *Courrier de la Louisiane*, où il publie des articles intéressants sur la politique européenne et américaine; est secrétaire du maire de la Nouvelle-Orléans pendant douze ans, inspecteur pour un certain temps des écoles publiques du Second District, membre du conseil municipal de la ville et de la Chambre inférieure de la State

Legislature, enfin contrôleur de la ville de 1856 à 1859 ; prend sa retraite, écrit des articles dans les journaux et quelques essais dont le plus important est *Mexico and its resources* ; perd sa femme et quelque temps après épouse Clémentine Loroque-Turgeon ; meurt à la Nouvelle-Orléans le 22 septembre 1873.

R. B. *Histoire de l'Église Catholique en Louisiane*, par Augustin.

? *Mexico and its Resources*. Je n'en connais pas d'exemplaire, mais je tiens du fils de l'auteur que l'essai fut publié.

Dans l'ABEILLE.

Articles de fond, etc...

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE.

Articles de fond, etc., 1849-1853.

Dans RENAISSANCE LOUISIANNAISE. T.

Une polémique à travers l'Océan, 21 février 1869. Article sur la franc-maçonnerie et l'Église Catholique.

Le Concile de 1869, 28 novembre 1869 et sq.

THÉBAULT Révérend J.-A.

Prêtre catholique à la Nouvelle-Orléans.

1898. *Oraison funèbre de M^{sr} Francis Janssens D. D.*, ancien archevêque de la Nouvelle-Orléans, prononcée par le R. Père J.-A. Thébaud, curé de l'église Sainte-Anne, au service anniversaire du 10 juin 1898. 15,4 × 11,3, pp. 25. T. Sur le dos, imprimerie Philippe, Nouvelle-Orléans.

THIBERGE MARIE (C.).

Miss Marie Thiberge, fille de Henry R. Thiberge, architecte français venu à la Nouvelle-Orléans, et de Emma Druilhet de Flaville, Créole, née sur la plantation de sa mère, paroisse Saint-Jacques, élève du Sacred Heart Couvent à la Nouvelle-Orléans, où elle vit encore ; secrétaire des *Lousiania Colonials*.

Dans C. R. A. L. T.

Jeanne d'Arc dans l'histoire et la littérature (ms. couronné), mai 1895 : 267.

THIERRY CAMILLE (H.C.L.). 1814-1875.

On dit que le père de Camille Thierry était un français venu de Bordeaux à la Nouvelle-Orléans pour faire fortune. Il fut séduit par une octavonne dont la peau était blanche comme la fleur du magnolia. Elle avait, d'un autre homme, un enfant qu'elle appelait Michel Seligny ; de Thierry elle eut deux autres garçons, dont l'un est Camille, né en octobre 1814.

Les affaires de Thierry étaient prospères et lui permettaient de donner une bonne éducation à ses enfants.

Mais Camille perdait son père au moment même où il allait partir pour la France. Il restait donc à la Nouvelle-Orléans et s'embarquait dans le commerce, qui l'attirait moins que la poésie. Après maints essais, il publiait un poème *Les Idées* en 1843 dans l'*Album littéraire*, qui est, autant que je le sache, la première revue publiée à la Louisiane par des hommes de couleur. C'est à propos de ce poème que son frère G.-J. Thierry, distillateur et marchand de liqueurs en gros, disait : « Mon frère met de l'esprit dans des vers, mais moi, je mets de l'esprit dans des barils. »

Armand Lanusse choisissait quatorze poésies de Camille Thierry pour *Les Cenelles* (1845). C'était deux fois plus qu'aucun autre, et l'aveu que tous le considéraient comme leur maître. Les vers de Thierry avaient un tel charme que les journaux français de la Louisiane les donnaient encore plusieurs années après sa mort.

Dans ses *Portraits Littéraires*, le Dr Testut admire leur fraîcheur et leur délicatesse, qu'il attribue à l'influence de Millevoye et de Lamartine. Néanmoins, les poèmes de ses dernières années sont teintés d'amertume, de l'amertume caractéristique des écrivains de couleur à cette époque. Comme la plupart des poètes, Camille était original, voire excentrique. Il avait besoin d'un guide et, après la mort de son père, il gaspilla à Paris la fortune qu'il avait héritée à la Nouvelle-Orléans.

Les quelques gouttes de sang noir qu'il avait dans les veines lui fermaient l'accès de la bonne société. Il en souffrait. Le Dr Testut lui tendait cependant la main et l'encourageait. Camille Thierry le sentait, et lui envoyait le poème intitulé *Remerciements*, que Testut insérait en 1851 dans ses *Fleurs d'Été*, et qui contient trois strophes autobiographiques :

J'aurais eu ma part sur la terre ;
Le malheur, je l'aurais vaincu,
Si celui que j'aime, mon père,
Hélas ! eût plus longtemps vécu !...

Lui dormant, adieu le collège,
Qu'il avait tant rêvé pour moi ;
Adieu la France, qui protège
Les enfants placés sous sa loi !...

Lui dormant... j'allai dans l'orgie...
Et là, perdu, sans nul repos,
Je greffai les fleurs de ma vie
Sur l'arbre mort des noirs tripots !...

La sympathie du Dr Testut n'était pas suffisante. Thierry, ne pouvant supporter l'isolement, songeait à partir pour la France. Avant de quitter la Nouvelle-Orléans, il confiait la gestion de ses biens à la firme Lafitte, Dufilho et C^{ie}. Ceux-ci l'engageaient à mettre une partie de son capital dans leur société.

Fatigué de la vie de Paris, Thierry cherchait à Bordeaux un peu plus de calme. Il publiait à ses frais une collection de poèmes dont beaucoup avaient déjà paru dans *L'Album Littéraire* et *Les Cenelles*. Mais, dans les derniers mois de 1873, Lafitte, Dufilho et C^{ie} faisaient banqueroute. Le coup était dur pour Thierry. Il revenait à la Louisiane pour remettre de l'ordre dans ses affaires. Il était poète et se laissait persuader par Lafitte et Dufilho que la meilleure solution pour lui était de leur confier tout son avoir. En retour, ils lui promettaient une rente mensuelle de 50 dollars jusqu'à la fin de sa vie. Thierry se contentait de cette promesse et revenait à Bordeaux.

Son livre de poésies, *Les Vagabondes*, paraissait en 1874. Il contenait les portraits de trois mendiants de couleur, tout à fait typiques, qui erraient dans les rues de la Nouvelle-Orléans aux jours où Thierry n'était qu'un enfant : *Mariquita la Calentura*, Espagnole de haute naissance, tombée dans la galanterie ; *Haricot*, fils déguenillé d'une noble famille de Nantes ; et le général *Magloire d'Hoquincourt*, prince du sang, qui voulait retourner en Afrique pour reconquérir la couronne que son père avait laissé tomber sur le champ de bataille.

Le volume avait à peine vu le jour que Thierry apprenait la nouvelle banqueroute de Lafitte. Cette fois il était complètement ruiné : la vie est dure !

Camille Thierry mourait à Bordeaux en avril 1875.

R. B. *Camille Thierry*. Notice biographique par Armand Mercier, *Comptes Rendus*, janvier 1878 : 135.

Dans LES CENELLES (1845). T. II.

L'Amante du Corsaire.

Le Damné.

Le Passé.

Le Nautonnier.

Adieu.

Toi.

Le Réveil.

A Mademoiselle XXX.

A celle que j'aime.

A mon ami P. Dalcour.

L'ombre d'Eugène B.

Parle toujours.

Le Suicide.

Jalousie.

Dans l'ALBUM LITTÉRAIRE. T.

Idées (poème), 15 août 1843 : 137.

Dans LA CHRONIQUE. T.

Abd-el-Kader (poème), 16 avril 1848 : 79, réimprimé dans *Les Vagabondes*.

Dans l'ORLÉANAIS

Mariquita la Calentura (poème), 8 décembre 1849, réimprimé dans *Les Vagabondes*.

Diane de Poitiers (poème), 11 janvier 1850, réimprimé dans *Les Vagabondes*.

Lubie (poème), 23 janvier 1850, réimprimé dans *Les Vagabondes*.

La femme déchue (poème), 20 février 1850, réimprimé dans *Les Vagabondes*.

Clair de la Lune (poème), 4 février 1851, réimprimé dans *Les Vagabondes*.

Le général Magloire d'Hoguin-court (poème), 23 avril 1851, réimprimé dans *Les Vagabondes*.

Dans LE DIMANCHE. T.

A ma muse (poème), 5 mars 1876, réimprimé dans *Les Vagabondes*.

1851. *Remerciements* (poème), publié par Charles Testut dans ses *Fleurs d'Été*, p. 93, réimprimé dans *Les Vagabondes*.

1874. *Les Vagabondes*. Poésies américaines, Paris, E. Lemerre, éditeur. Bordeaux, de Laporte, éditeur. cm. 25,2 × 16, pp. 96. T. H.

Dans C. R. A. L. T.

L'Amante du Corsaire, janvier 1878 : 135.

Mariquita la Calentura, janvier 1878 : 135.

La Howard Library possède un volume de poésies françaises, remplies de patriotisme, dont le titre est perdu, mais que W. Beer considère comme l'œuvre de Camille Thierry. Je n'en crois rien. Le dos porte une liste des ouvrages du même auteur :

Fleurs et Débris, poème intime.

Les Océanides, poésies maritimes.

Les Créoles, poésies d'outre-mer.

L'Empire et ses gloires, ou le Passé, le Présent, l'Avenir, poésies nationales.

Odes, Chants et Poésies diverses.

(Recueils publiés à Paris).

THIERRY J.-B.-S. (F.). -1815.

J.-B.-S. Thierry, Français venu à la Louisiane vers 1804, fonde, le 14 octobre 1807, à la Nouvelle-Orléans un journal tri-hebdomadaire bi-lingue, *Le Courrier de la Louisiane*, publié d'abord sous le nom de Thierry et Compagnie; puis sous la raison Thierry et Dacquenny en 1809-1810 : association de courte durée, car entre le 11 juin et le

4 juillet 1810, Thierry se trouve, après achat de la part de son associé, seul propriétaire du journal qu'il dirige jusqu'à sa mort en 1815, époque à laquelle le *Courrier de la Louisiane* passe aux mains de J. C. de Saint-Romes. Thierry est de plus l'auteur d'une pièce de théâtre qui fut jouée au théâtre de Saint-Philip Street.

En 1809, le gouverneur Claiborne¹ écrivait à son secrétaire d'État : « M. Thierry est originaire de France, il est venu dans ce pays en 1804, je pense; il a une bonne éducation et des connaissances étendues, on dit même qu'il écrit avec beaucoup d'éloquence en français. Certains attaquent sa personnalité privée, mais beaucoup de citoyens en parlent en termes élogieux et le représentent comme un homme intègre. Depuis quelques années, peut-être 1804-1805, le *Télégraphe* donne des articles violents et plus ou moins révolutionnaires, que l'on attribue à M. Thierry; il reconnaît en avoir écrit quelques-uns, mais avoue que ces articles, pour la plupart, reproduisent les sentiments du directeur du *Télégraphe* et non les siens, et que ces articles ne lui sont soumis avant la publication que pour correction du style; — est-ce vrai ou n'est-ce pas vrai? Je ne le sais pas; — mais je serais injuste envers M. Thierry si je ne disais pas que, depuis qu'il est directeur lui-même, il montre des dispositions amicales envers le Gouvernement américain. »

R. B. *Histoire de la Presse franco-américaine*, Belisle, 1914, p. 369.

Early New Orleans Newspapers, by Kendall, *La. Hist. Quart.*, vol. X, n° 3, 1927.

1808. *Examen des Droits des États-Unis* et des prétentions de M. Edouard Livingston sur la batture en face du faubourg Sainte-Marie, Nouvelle-Orléans, de l'imprimerie de Thierry et C^{ie} 1808. 25 × 20,5, pp. 49. T. Signé Thierry, simple citoyen. 500 exemplaires imprimés en français et en anglais aux frais du conseil municipal furent envoyés au Président et aux Membres du Congrès.

Dans LE COURRIER DE LA LOUISIANE.

Articles de 1807 à 1815.

Dans LE TÉLÉGRAPHE.

Articles de 1804 à 1807.

THOMAS D^r Pierre-F. (C.).

Le premier annuaire de la Nouvelle-Orléans de 1810 enregistre Pierre Thomas, fabricant de parapluies, 25, rue des Ursulines. Je pense, sans être en mesure de prouver, que ce fabricant de parapluies

1. Lettres de W., C. C. Claiborne. Rowland, vol. V, p. 15. Lettre datée du 18 novembre 1809.

est le père du Dr Pierre F. Thomas, qui fit ses études de médecine à Paris et qui fut, pour un temps, médecin dans la marine française.

Au printemps de 1818 il est à Port-Royal, Martinique, et étudie la fièvre jaune sous le docteur Lefort. En octobre il vient à la Nouvelle-Orléans, où il commence à exercer la médecine et contracte la fièvre jaune dans l'épidémie de 1819. Il travaille sans arrêt durant les deux épidémies de 1820 et 1822, et écrit un *Essai sur la fièvre jaune d'Amérique*, précédé d'un rapport du Dr Picornell sur les conditions insalubres de la Nouvelle-Orléans. Il meurt entre 1842 et 1852.

1823. *Essai sur la Fièvre Jaune d'Amérique* ou considérations sur les causes, les symptômes, la nature et le traitement de cette maladie avec l'histoire de l'épidémie de la Nouvelle-Orléans en 1822, et le résultat de nouvelles recherches d'anatomie pathologique, entreprises pour en déterminer le siège. Par P.-F. Thomas, ex-chirurgien entretenu de la marine française secrétaire-général de la Société médicale de la Nouvelle-Orléans, l'un des médecins de l'hôpital de Charité de la même ville, membre honoraire de la Société médicale de New York, etc... correspondant de la Société de médecine de Bordeaux. Précédé de *Considérations Hygiéniques sur la Nouvelle-Orléans*, par J.-M. Picornell, membre de la Société médicale de Paris, de la Société patriotique de Madrid, de la Société médicale de la Nouvelle-Orléans, etc... A la Nouvelle-Orléans et à Paris, chez Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n° 14, 1823. 13,5 × 21, préface 1 à VII, pp. 137-1. T.

1842. *Relation de l'épidémie de Fièvre Jaune*, qui a régné l'été et l'automne de 1841, à la Nouvelle-Orléans. États-Unis d'Amérique, par P.-F. Thomas, D. M. P. membre correspondant de l'Académie. A Paris, chez J.-B. Baillièrre, libraire de l'Académie Royale de Médecine, à Londres, chez H. Baillièrre, 1842. 22 × 13,5, pp. 24. T.

Dans le BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE (de Paris).

Article sur la Fièvre Jaune, 1837.

Article sur la Fièvre Jaune, 1839.

Relation de l'épidémie de fièvre jaune, 1841, t. VII, 1842.

THOMASSY R. (F.). 1810-1863.

Marie-Joseph-Raymond Thomassy, né à Montpellier en 1810, élève à l'École impériale des Chartes, commençait à voyager et à écrire après ses examens, et était bientôt élu membre du Comité central de la Société de géographie de Paris et membre de la Société géologique de France.

Il faisait des recherches vers 1840 en Algérie et au Maroc, puis passait en Italie et écrivait un ouvrage sur l'industrie du sel dans les États romains, que le gouvernement italien publiait à ses frais.

Il était à la Louisiane en 1852 et publiait une brochure sur l'industrie du sel dans cette région. Par son ton hautain, il se mettait à dos les Créoles.

Le chevalier Thomassy exposait un jour devant une assemblée à la Nouvelle-Orléans le plan qu'il avait conçu pour prévenir les débordements du Mississipi. Il faisait remarquer incidemment que tout ce que l'on avait tenté jusqu'à ce jour était contraire aux principes les plus élémentaires de la science. L'un des Créoles présents s'aventurait à dire que les méthodes qui avaient réussi pour les petites rivières d'Europe, pourraient peut-être bien se trouver inapplicables à un fleuve comme le Mississipi. Thomassy esquissait un geste de mépris et ajoutait : « Que les Américains sont ignorants ! Il y a en Europe des rivières si grandes que le Mississipi n'est qu'un bief à côté d'elles. »

Le Créole en colère répliquait : « Monsieur, je ne permettrai pas à un faux savant de diminuer en ma présence la plus longue rivière du monde », et il lui donnait un soufflet. Un duel en résultait. Thomassy était blessé, le sabre de son adversaire lui avait traversé la bouche.

Le lendemain, un ami lui parlait de sa blessure. Le chevalier répondait : « Ce n'est rien, une simple égratignure. N'eût été, Monsieur, la mauvaise qualité de l'acier de ma lame américaine qui plia comme une lame de plomb, je tuais mon adversaire. Si j'avais eu à la place une bonne « colichemarde » française, cet homme aurait reçu ce qu'il mérite pour avoir insulté un gentilhomme français. » Il donnait alors des détails sur la fabrication de l'acier.

En cherchant dans les archives du ministère de la Marine à Paris, Thomassy découvrit, dans une liasse de papiers mal classés, un manuscrit de la Salle sur sa découverte de l'embouchure du Mississipi en 1682, avec d'autres papiers le concernant. Thomassy les publiait en 1859 dans une brochure intitulée *De la Salle et ses relations inédites de la découverte du Mississipi*. Le volume était imprimé en France, bien que Thomassy vécut alors à la Nouvelle-Orléans. La *Géologie pratique de la Louisiane*, qui renfermait les renseignements de la Salle, paraissait l'année suivante.

Thomassy, membre de l'Académie des Sciences de la Nouvelle-Orléans, compte au nombre des fondateurs de la *Renaissance Louisianaise* à la Nouvelle-Orléans en 1861.

Il mourut en 1863. Est-ce en France, ou à la Nouvelle-Orléans ? Je l'ignore.

1837. *L'Abbaye Saint-Guilhem-du-Désert*. Paris, cité dans Larousse.
1838. *Essai sur les écrits politiques de Christine de Pisan*. Paris.
1840. *La colonisation militaire de l'Algérie*. Paris.
1840. *La Question d'Orient sous Louis XIV*. Paris.
1841. *De la politique maritime de la France sous Louis XIV, et de la demande que Mulez-Ismaël, empereur du Maroc, adressa à ce monarque pour obtenir en mariage la princesse de Conti*. Paris.
1842. *Les relations commerciales et politiques de la France avec le Maroc*. Paris. F. Didot, 1^{re} édition, réimprimée des *Nouvelles Annales des Voyages*, parues en 1842. 2^e édition intitulée *Le Maroc et ses caravanes*, ou relations de la France avec cet empire, en 1843. 3^e édition en 1859.
1844. *Jean Gerson, chancelier de Notre-Dame et de l'Université de Paris*. Paris, Debecourt. 2^e édition publiée à Paris en 1852 sous le titre de *Jean Gerson et le grand schisme de l'Occident*.
1846. *Du monopole des sels par la féodalité financière*. Paris.
1849. *De l'impôt et du libre commerce des sels dans les Etats Romains*. Rome. Imprimé aux frais du gouvernement, à la suite d'une mission officielle pour améliorer la qualité des sels romains.
1853. *Missions et pêcheries, ou politiques maritime et religieuse de la France*. Paris. Lecoffre.
1855. *La question du sel aux Etats-Unis*, 25 mars. Annonce d'une traduction anglaise au dos de l'un de ses ouvrages, à paraître en 1860, sous le titre *Common Salt in the United States*. N. Y. L.
1859. *De la Salle et ses relations inédites de la découverte du Mississipi*. (Extrait de la « Géologie pratique de la Louisiane »), Paris, librairie de Charles Douniol, 29, rue de Tournon. 25,5 × 21 (1-6) 1-24. Carte au frontispice. T. H. Deux éditions imprimées à Montpellier, France. Les titres et le texte sont les mêmes; les différences sont dans les préfaces, puis dans la couverture de l'une qui ressemble au titre, tandis que l'autre porte : « Chez l'auteur à la Nouvelle-Orléans ».
- Henri de Saussure publia sur cet ouvrage une longue étude dans les *Archives de la Bibliothèque Universelle* d'avril 1861, qui fut imprimée en brochure. T.
1860. *Géologie pratique de la Louisiane*, par R. Thomassy, etc. (accompagné de 6 planches). Chez l'auteur à la Nouvelle-Orléans, et à Paris chez Lacroix et Baudry, librairie scientifique, industrielle et agricole, 15, quai Malaquais, 1860. 26,5 × 21,5, pp. I-xviii, 1-263. T. L'auteur dit qu'il publia pour la première fois (chapitre II de cet ouvrage) le propre récit de La Salle de sa découverte de l'embouchure du Mississipi en 1682, tiré d'un ms., trouvé avec d'autres documents de La Salle qu'il donne en appendice.
- ? *Les Papes géographes et la cartographie du Vatican*. Annoncé sur le dos du volume de La Salle.

Note. Articles de Thomassy dans *Bulletin de la Société géologique de France*; *Revue Maritime*; *Nouvelles Annales des Voyages*; *Correspondant*; *Encyclopédie catholique* et *Revue contemporaine*.

TISSOT (C.).

Tissot, avocat sans cause à la Nouvelle-Orléans, fait des vers pendant la polémique Perché-Malavergne.

R. B. *Le Vigilant* de Donaldsonville. 4 septembre 1847. H.

Dans le *VIGILANT*.

Poèmes en 1847.

TOUATRE D^r JUSTE, D. M. P. (F.).

Le D^r Touatre n'avait de petit que la taille ; tout le reste de son corps était énorme : figure, nez, yeux, oreilles, pieds, ventre, ce qui n'est pas étonnant de la part d'une si bonne fourchette. Sa baignoire même, que l'on avait construite pour lui, était, au dire d'un client, « un petit bayou ».

Né à Pau, France, il avait étudié la médecine à Paris, et était venu à la Nouvelle-Orléans comme médecin à bord d'un bateau français, un peu avant 1868. Il y resta pour exercer sa profession.

Il habitait une petite maison rue des Ursulines, près de l'Encoignure Rampart dans le Vieux-Carré. Un jour, montrant à des amis français la partie américaine de la ville et la statue de Margaret Haughery, la marchande de pommes qui avait laissé toutes ses économies pour fonder un asile pour les orphelins, il s'écria : « Ah ! voici la statue de la femme qui a inventé le *gombo créole* ; quand vous en aurez mangé, vous lui élèverez une statue, vous aussi. »

On lui attribue l'introduction du thermomètre clinique à la Louisiane. Il composa un livre sur la Fièvre Jaune, qui fut traduit en anglais par le D^r Chassaignac et publié à la Nouvelle-Orléans en 1898.

La même année, le D^r Touatre revenait en France et mourait peu après son arrivée, d'une maladie de foie causée par sa gourmandise.

1898. *Yellow Fever. Clinical Notes* by Juste Touatre, M. D. (Paris) Former physician-in-chief of the French Society Hospital, New Orleans ; member of the Board of Experts, Louisiana State Board of Health. Translated from the French by Charles Chassaignac, M. D., New-Orleans. *New Orleans Medical and Surgical Journal*, Ltd. 1898. 49 × 43, pp. xiv-1-206.

Dans la *RENAISSANCE LOUISIANNAISE*. T.

C. R. du livre du D^r Déleroy sur la fièvre jaune, 2 février 1868.

Dans C. R. A. L. T.

Souvenirs du D^r Borde, mai 1897 : 75.

Lettre d'adieux, juillet 1898 : 300.

TRÉVIGNE PAUL (H. C. L.). 1825-1908.

Trévigne, né à la Nouvelle-Orléans en 1825, fils d'un vétéran de la bataille de la Nouvelle-Orléans, fait ses études en Louisiane, devient directeur d'école dans le Troisième District de la Nouvelle-Orléans, conserve ce poste pendant quarante ans; parle et écrit plusieurs langues, est bon mathématicien; plusieurs de ses élèves furent officiers dans l'armée de l'*Union* pendant la Guerre civile, car les hommes de couleur de la Louisiane donnèrent deux régiments de volontaires à l'armée du Nord. Dirige l'*Union* en 1864, au péril de sa vie. Quand le Dr Roudanez achète l'*Union* et ressuscite la *Tribune de la N. O.*, Trévigne devient son associé et écrit dans la *Tribune* jusqu'en 1867 où elle cesse de paraître. Dirige de 1892 à 1896 la section française du *Croisé*, autre journal pour les hommes de couleur.

R. B. *Nos Hommes et notre Histoire*, p. 90.

Articles, pour la plupart sans signature, dans les collections de :

L'UNION, 1864.

LA TRIBUNE, 1864-1867.

CRUSADER, 1890-1897.

Centennial Tribute, poème écrit en anglais, paru dans le *Louisianian*, organe du lieutenant-gouverneur noir Pinchback, suivant Desdunes. *Le garçon tailleur*. Natalie Populus dit qu'il publia ce poème, mais ne peut indiquer où.

TRUDEAU JAMES (C.).

James Trudeau, général commandant la légion de la Louisiane. Il prévoyait la Guerre civile, et publia en 1861 une brochure sur la meilleure manière de défendre l'État contre l'invasion.

1861. *Considérations sur la Défense de l'Etat de la Louisiane et sur l'Organisation de ses Milices*, par James Trudeau, général commandant la Légion de la Louisiane. Nouvelle-Orléans, imprimerie de J. Lamarre, 96, passage de la Bourse, 1861. 22:5 × 14, pp. 82. T.

T. T. T.

Pseudonyme de l'éditeur de la *Gazette des Attakapas* à Saint-Martinville en 1847.

Dans REVUE LOUISIANAISE.

La dernière heure du condamné (poème), 12 mars 1848.

Autres poèmes.

TUJAGUE FRANÇOIS (F.). 1836-1896.

François Tujague, né dans le Midi de la France en 1836, fuit le pays natal à l'âge de quinze ans, arrive sans le sou à la Nouvelle-Orléans ; devient un marchand de modes très achalandé rue de Chartres, alors « rue de la Paix » à la Nouvelle-Orléans ; est l'un des promoteurs et le président pendant de longues années de l'*Union Française* ; fonde l'école pour jeunes filles qui en dépend ; est pendant de longues années vice-président et collaborateur ardent de l'*Athénée Louisianais* ; écrit dans les périodiques français au Canada et en Amérique ; est le correspondant pour le Sud du *Courrier des États-Unis* ; meurt à la Nouvelle-Orléans le 27 septembre 1896.

R. B. C. R. A. L., François Tujague, par Alcée Fortier, janvier 1897 : 9-11. T.

L'Observateur Louisianais, François Tujague, vol. IV, 31.

1863. *Le premier pas, essais littéraires*, par F. Tujague. Prose. Nouvelle : comment un malokoff peut sauver la vie. Le Patriote. La Créole. La Française. Le soldat français. Episodes de la guerre d'Amérique : Rencontre imprévue, Amour et patriotisme, Une vengeance. Poésie. La guerre. La paix. L'agioteur politique. Mort au champ d'honneur. Pensées intimes. Souvenez-vous. Une larme. Poésie de l'amour. Pensées. A mon neveu. Un jeune poète à sa mère. Nouvelle-Orléans, imprimerie de L.-E. Marchand, n° 201, rue de Chartres, entre Sainte-Anne et Dumaine, 1863. 23,3 × 15, pp. 79-1. T. H. — L. C. — T. P. T.

Dans C R A L. T.

Analyse. Une colonie féodale en Amérique par monsieur Rameau, janvier 1878 : 131.

Discours, novembre 1881 : 504.

Discours prononcé à la fête scolaire de l'Union française, septembre 1885 : 201.

Utilité des langues vivantes, novembre 1889 : 408.

Une ouvrière, novembre 1891 : 408.

Daps L'ESTAFETTE (N. O.). T.

Souvenez-vous, 16 juin 1861.

Dans LA RENAISSANCE LOUISIANAISE. T.

La Créole, 28 septembre 1862 : 77.

Un jeune poète à sa mère, 2 novembre 1862 : 119.

Le Patriote, 30 novembre 1862 : 147.

La guerre (poème), 8 décembre 1862 : 182.

La paix (poème), 25 janvier 1863 : 215.

L'Agoteur politique (poème), 8 février 1863 : 230.

Dans LA REVUE.

La langue française en Louisiane. Vol. I, n° 1, 1895.

Fin d'année scolaire. Vol. I, n° 3, 1895.

Dans L'OBSERVATEUR LOUISIANAIS.

- La race française au Canada.* Vol. I, n° 5, 7 mai 1892 : 215.
La France aux Etats-Unis. Vol. I, n° 6, 4 juin 1892 : 261.
La France extérieure. Vol. I, n° 8, 6 août 1892 : 348.
L'exposition de Chicago. Vol. I, n° 12, 3 décembre 1892 : 561.
Choses américaines II. Vol. II, n° 1, 7 janvier 1893 : 3.
Choses américaines III. Vol. II, n° 1, 7 janvier 1893 : 70.
Les forêts de la Louisiane. Une aventure tragique. Vol. II, n° 3, 4 mars 1893 : 123.
Les Louisianais. Vol. II, n° 4, 1^{er} avril 1893 : 162.
A travers l'Océan. Nouvelle. Vol. II, n° 5, 6 mai 1893 : 210.
Les malheurs d'un pigeon. Vol. II, n° 6, 3 juin 1893 : 260.
L'exposition de Chicago. Vol. II, n° 7, 1^{er} juillet 1893 : 301.
Les Louisianaises. Vol. II, n° 8, 5 août 1893 : 356.
Les chasseurs de crocodiles en Louisiane. Vol. II, n° 9, 2 septembre 1893 : 401.
Germaine. Vol. II, n° 10, 7 octobre 1893 : 447.
Repentir. Vol. II, n° 11, 4 novembre 1893 : 501.
Les surprises de la vie. Vol. II, n° 12, 2 décembre 1893 : 553.
Les prairies tremblantes. Vol. III, n° 1, 6 janvier 1894 : 11.
Chroniques louisianaises. Lafrenière. Vol. III, n° 2, 3 février 1894 : 59.
Chroniques louisianaises. Lafrenière (suite et fin). Vol. III, n° 3, 3 mars 1894 : 107.
Chroniques louisianaises. Le pirate Lafitte. Vol. III, n° 4, 7 avril 1894 : 168.
Chroniques louisianaises. Le navire « le Charles ». Vol. III, n° 5, 5 mai 1894 : 220.
Sous les « Chênes Verts ». Vol. III, n° 6, 2 juin 1894 : 271.
L'annexion du Canada aux Etats-Unis (lettre). Vol. I : 514.
Les forêts de la Louisiane. Vol. II : 123.

TURPIN D^r CHARLES-CYPRIEN (C.). 1816-1886.

Charles-Cyprien Turpin, né à la Louisiane le 19 septembre 1816, étudie au collège Louis-le-Grand à Paris, où il est le compagnon d'Alfred et d'Armand Mercier, revient à la Louisiane obsédé par l'idée de se faire sculpteur ; mais, pour plaire à sa mère, retourne étudier la médecine à Paris où il reçoit son diplôme en 1843 (D. M. P.) ; rentre à la Nouvelle-Orléans où il exerce jusqu'à sa mort en 1886. Homme d'une conversation très agréable, l'un des fondateurs de *l'athénée Louisianais* en 1876, collaborateur assidu des *Comptes Rendus*, auteur d'articles techniques en anglais dans le *New-Orleans Medical and Surgical Journal*.

R. B. C. R. A. L., Charles Turpin, mars 1886 : 54-7.

1843. *Thèse pour le doctorat en médecine*, présentée et soutenue le 21 juin 1843, par Charles-Cyprien Turpin, né à la Nouvelle-Orléans (Louisiane), doc-

teur en médecine et en chirurgie des hôpitaux et hospices civils de Paris, 1843. 24 × 19, pp. 56. H.

Dans C. R. A. L. T.

Etude sur Alfred de Musset, novembre 1876 : 22.

Du mouvement et de ses transformations dans la société, mai 1877 : 61.

Du mouvement et de ses transformations dans l'hérédité, septembre 1877 : 89.

Liquéfaction et solidification des gaz, novembre 1878 : 203.

Souvenir, juillet 1879 : 275.

De l'interjection Ah ! Ah !, novembre 1880 : 405.

Le riz. Rizza sativa, septembre 1881 : 495.

Discours, novembre 1881 : 505.

Charles Bleton, mai 1883 : 368.

Des sons émis par les poissons, juillet 1883 : 399.

Horticulture en Louisiane, septembre 1884 : 645.

Le bouvreuil, janvier 1886 : 35.

TURQUETY ÉDOUARD.

Dans le PROPAGATEUR CATHOLIQUE.

Sainte Thérèse (long poème), 22 novembre 1862.

VEDRENNE LOUIS-H. NICHOLAS (F). 1809-1854.

Vedrenne, venu de France à la Nouvelle-Orléans en 1850, très probablement exilé par Napoléon, professait à l'encoignure des rues Craps et Indépendance — singulière adresse pour un professeur ! — Poète, il écrit surtout des poésies d'amour, que la *Réforme* publie sous le titre « Littérature indigène ». Il meurt le 3 mai 1854 à la Nouvelle-Orléans.

Dans LA RÉFORME.

A mon chien fidèle, 16 avril 1846.

Vers à M^{lle} E. A. D., 19 avril 1846.

Allégorie, 23 avril 1846.

Tout fuit, 26 avril 1846.

Le papillon du soir, espérance, 3 mai 1846.

Romance, dédiée à M^{lle} E. A. D., 10 mai 1846.

Mes promenades du côté de Macarty, 3^e municipalité, 14 mai 1846.

VERNIER A.

Dans C. R. A. L. T.

De la voix chez l'homme, mars 1881 : 450.

VICKNAIR ULGER.

Vicknair, longtemps fermier sur la paroisse Saint-Jean-Baptiste, traverse le fleuve et vient à Gretna.

1868. *Le jardinier économique et productif de la Louisiane*, par Ulger Vick-nair, de la paroisse Saint-Jean-Baptiste. Nouvelle-Orléans, imprimerie de la « Renaissance Louisianaise », 48, rue Conti, 1868. 21 × 14, pp. 64. T.

VIDAL D^r.

Dans C. R. A. L. T.

Acclimatation des espèces végétales, mars 1880 : 345, mai 1880 : 364, septembre 1880 : 390.

VIEL FRANÇOIS-ÉTIENNE-BERNARD-ALEXANDRE (C.). 1736-1821.

Étienne Viel¹ naissait le 31 octobre 1736 à la Nouvelle-Orléans, alors que celle-ci n'était encore qu'une petite colonie-frontière perdue au milieu des marais, couverte de palmiers nains et de cyprès géants et que les habitants, dévorés la nuit par les moustiques, entendaient le bruit sourd que les alligators faisaient avec leur queue dans les eaux du Mississipi, qui débordaient au printemps.

Le D^r Bernard-Alexandre Viel, son père, l'un des premiers médecins français établis à la Louisiane, avait franchi l'Océan pour faire fortune et épousé Marie Macarthy, à moitié Irlandaise, à moitié Créole, comme l'indique son nom.

Le jeune Viel pendant les premières années de son enfance n'apprenait pas plus à lire, à écrire ou à compter qu'un Indien Choctaw. Il avait onze ans quand, au printemps de 1747, son père l'emmena en France et le plaça à l'Académie Royale de Juilly, dirigée par les Oratoriens. Il commençait ses études en septembre, et ne tardait pas à figurer dans les premiers de sa classe. Il passait neuf années dans cette institution. En 1756, ses examens terminés, il décidait de se faire oratorien et entrait au noviciat. Il est le premier indigène de la Louisiane qui soit entré dans les ordres, Adrien Rouquette est le second.

Le Père Viel était envoyé comme professeur d'abord à Soissons, puis au Mans, et revenait enfin à Juilly où il enseignait les Humanités et la Rhétorique. En 1776 il était nommé préfet des études. Il échappait aux massacres de septembre en 1792², qui coûtaient la vie à plusieurs Oratoriens, probablement parce qu'il était né en Amérique. La Révolution Française supprimait la Congrégation de l'Ora-

1. Le D^r Alfred Mercier attire l'attention sur le fait qu'il signa la 1^{re} édition de *Télémaque* « Étienne Alexandre » et la 2^e « Étienne Bernard » ; il dit plus loin qu'un descendant de la famille Viel lui avait dit que Darby était son nom réel, et non Viel. Mercier le dit né sur la paroisse Saint-Martin. Le D^r Devron donne son nom comme « François-Étienne-Bernard-Alexandre Viel » et le dit né à la Nouvelle Orléans.

2. Quelques-uns de ses biographes lui font quitter la France en 1791.

toire ; il regagnait donc la Louisiane et devenait curé des Attakapas et de Saint-Martinville. Pendant vingt ans, il travaillait au milieu de ces hommes des champs dont il avait gagné les cœurs.

En 1812 il était rappelé en France pour aider au rétablissement de l'Oratoire, mais il n'obéit qu'à contre-cœur, car il était attaché à ses paroissiens. Il reprenait l'enseignement à Juilly et ne le quittait qu'en 1817, à la suite d'une attaque de paralysie. Il consacra désormais son temps à l'étude. Latiniste distingué, il avait déjà traduit en vers latins les maîtres français. Au moment de quitter Paris en 1792, il confiait à un ami un manuscrit contenant la traduction du *Télémaque* de Fénelon en vers latins, qu'il venait d'achever. En 1808, alors qu'il était encore en Louisiane, six de ses anciens élèves publiaient le manuscrit. A son retour en France, quatre ans plus tard, le Père Viel préparait une autre édition du même ouvrage, revue et corrigée, qu'il publiait en 1814 et dédiait à ces six élèves. Ses traductions en vers latins étaient si exactes et si riches que le poète Barthélemy, au cours d'un dîner à Juilly en 1831, lisait un poème dans lequel il parlait de

Viel qui de Fénelon virgilisa la prose.

Le Père Viel publiait d'autres ouvrages de haute érudition. Il mourut le 16 décembre 1821, au collège de Juilly où il avait passé le meilleur de sa longue vie.

R. B. *Etienne Viel*, sa traduction en vers latins du *Télémaque* de Fénelon, par Alfred Mercier, c. r. A. L., juillet 1890 : 134.

François Etienne B. A. Viel, par Gustave Devron, c. r. A. L., juillet 1899 : 490.

Histoire de l'Abbaye et du Collège de Juilly, par Charles Hamel, Paris 1868 : 324-327.

Histoire de l'Université de Paris, par Charles Richomme, Paris 1840 : 86-89.

1782. *Le Voyage de la Grande Chartreuse*, imprimé dès 1782 avec l'original, toujours reproduit avec la pièce en vers du P. Mandar. Traduction en vers latins par Viel d'un poème sur la Grande Chartreuse, écrit par son associé le Père Mandar en 1777. Plusieurs éditions, la plus complète est celle de 1815. Les deux pièces furent imprimées la dernière fois en 1889 dans la *Petite Revue Dauphinoise*, 4^e année, n^{os} 8, 9, 10, 11 : octobre, novembre, décembre 1889 et janvier 1890. Je n'en connais pas d'exemplaire.

1898. *Telemachiados Libros XXIV*, e gallico ~~español~~ in latinum carmen transtulit Stephanus Alexander Viel, presbyter, in Academia Juliacensi studiorum olim moderator. Lutetia Parisiorum, ex-typis G. Didot, Natu Majoris, 1808, in-12.

1814. *Telemachiada*, e gallico sermone, Franç. de Salignac de la Mothe Fénelon, cameracensis archiepiscopi, in latinum carmen transtulit Stephanus Bernardus Viel, presbyter, in Academia Juliacensi studiorum olim moderator. Secunda editio emendata et accurata. Parisiis; Augustus Delalain, Typographus et Bibliopola, 1814. H. 16,4 × 9,6, pp. xxxv, 440-1.

? *Henriades, Liber Otavus*, imprimé un peu avant l'ouvrage suivant, auquel fut incorporé, pas de date, pas de lieu, pas d'imprimeur, pas d'auteur, in-8, pp. 49.

1816. *Miscellanea Latino-Gallica*, contenant l'Art poétique d'Horace, le huitième chant de la Henriade, le voyage à la Grande-Chartreuse (traduit du P. Mandar) en vers latins, etc., Paris, Delalain, 1816, in-12.

Note : On dit que Viel a laissé une traduction de l'Art poétique et du Lutrín de Boileau en vers latins.

VIGNAUD HENRI (C.). 1830-1922.

Le 27 novembre 1830 naissait à la Nouvelle-Orléans un enfant destiné à devenir l'un des citoyens les plus distingués de la cité. Il était le fils d'un honnête horloger, Jean-Lucien Vignaud, et de son épouse Clémence Godfroi, tous les deux d'origine française, sans mélange de sang anglo-saxon, bien que leurs familles aient vécu pendant plusieurs générations en Louisiane. Ils donnèrent à leur fils le nom de Jean-Héliodore, que l'enfant changea en celui d'Henri dès qu'il fut capable de parler.

Il fréquenta les écoles de la Nouvelle-Orléans, et apprit de bonne heure à écrire en français. Pour fêter sa vingt-et-unième année, il produisit sur le théâtre français à la Nouvelle-Orléans sa première pièce, *Jane Grey*. L'année suivante, il obtenait un poste de professeur de français dans les écoles publiques. En 1853 sa seconde pièce, *Vieillesse des Mousquetaires*, était jouée le 23 mai. Ni l'une ni l'autre ne furent imprimées à ce moment.

Le jeune auteur continua à enseigner le français et à fournir des articles dans les journaux locaux jusqu'en 1856, époque à laquelle il quitta la Nouvelle-Orléans pour la petite ville de Thibodeaux sur Bayou Lafourche. Il dirigea *L'Union de Lafourche* pendant quatre ans et revint à la Nouvelle-Orléans pour lancer, avec Eugène Lamulonière et Charles Escousse, un nouvel hebdomadaire français, *La Renaissance Louisianaise*, qui parut le 5 mai 1861. Le moment ne pouvait pas être plus mal choisi, car depuis un mois la guerre existait entre le Nord et le Sud. Henri Vignaud était directeur littéraire et administrateur; Emile Hiriart, le fameux duelliste, rédacteur politique; et tous les hommes à prétentions littéraires de la Nouvelle-Orléans, ses collaborateurs. Le journal n'avait qu'un mois d'existence quand Vignaud fut nommé capitaine au 6^e Régiment de

Louisiane dans l'armée Confédérée. Malgré tout, il remplissait ses fonctions de directeur, car son nom figure encore en tête du journal pendant tout le mois de septembre.

Le 25 avril 1862, la Nouvelle-Orléans tombait aux mains de l'amiral Farragut et du général Butler, qui faisaient Vignaud prisonnier. Il apprenait par hasard que Butler avait l'intention de le jeter dans une prison militaire où beaucoup de condamnés mouraient, faute de soins et de nourriture ; alors, pour 250 dollars, presque tout son argent liquide, il achetait à un officier fédéral un laissez-passer qui lui permit de traverser les lignes ennemies.

Judah P. Benjamin, secrétaire d'État de la Confédération, mandait Vignaud et lui confiait des lettres pour son associé, John Slidell de la Nouvelle-Orléans, alors à Paris, comme chef de la mission Confédérée. Avant de partir, Vignaud abandonnait la *Renaissance*.

Embarqué clandestinement sur un navire qui força le blocus, Vignaud partit pour la France. La traversée fut longue, soixante-trois jours, et pénible pour un homme sujet au mal de mer.

Après avoir remis les lettres à Slidell, Vignaud songeait à repartir, mais il n'avait plus que 40 dollars. Alors il écrivit dans les revues françaises des articles sur la Guerre civile, dont il connaissait le théâtre et la marche.

John Slidell appréciait Vignaud et le nommait secrétaire de la mission Confédérée qui, en plus de son objet avoué : obtenir un prêt d'argent pour les États Confédérés et leur reconnaissance par la France, devait faire construire tant en France qu'en Angleterre des navires de guerre pour ruiner le commerce des États du Nord. Pour réussir, il fallait gagner l'opinion publique en France. Vignaud, qui parlait couramment le français et qui avait des relations avec les journaux de Paris, était un auxiliaire précieux.

Napoléon III n'attendait que la prise de Washington pour reconnaître les États Confédérés et, au moment où il faisait savoir que la France garderait une stricte neutralité, il fermait les yeux sur la construction à Bordeaux et à Nantes de deux cuirassés et de quatre corvettes. Vignaud était parfaitement au courant des négociations menées en France et en Angleterre à ce sujet.

Bientôt Vignaud devenait directeur de la politique étrangère à l'*Echo de Paris*, situation qui lui permettait de travailler pour le Sud, écrivait dans le *Cosmopolitan*, hebdomadaire anglais, et dans l'*Index*, organe officiel de la Confédération à Londres ; en outre, il envoyait à l'*Estafette* de la Nouvelle-Orléans des lettres sur les dispositions de l'Europe envers les États du Sud. Il écrivait, suivant les

cas, en français ou en anglais, mais ses articles en français avaient plus d'élégance et de facilité.

En 1863 il entra en rapports avec le *Mémorial Diplomatique*, journal publié à Paris. Il y assurera la critique théâtrale jusqu'en 1892 et y publiera de savants articles sur la philosophie, la religion, le droit constitutionnel et international. Finalement, il deviendra directeur en chef et co-propriétaire de ce journal.

En 1869 l'Agence Diplomatique roumaine à Paris prenait Vignaud comme chancelier, et il se faisait bientôt remarquer par ses qualités diplomatiques, son tact, son bon sens, sa connaissance des langues.

Au moment de la guerre franco-allemande, Vignaud était à Paris et assistait à la Commune. Plus tard un ami le recommandait à l'ambassadeur d'Amérique M. Washburne. Celui-ci, passionné pour l'histoire de France, était arrêté dans ses recherches parce qu'il ne pouvait déchiffrer l'écriture en français. Il engagea donc Vignaud comme secrétaire particulier pour la traduction des manuscrits.

Les États-Unis envoyaient, l'année suivante, une commission, l'Alabama Claims Commission, au Tribunal d'Arbitrage de Genève, chargé de décider si l'Angleterre devait payer les dommages causés à la marine américaine par les vaisseaux de guerre Confédérés bâtis dans les ports anglais en violation de la neutralité officielle de l'Angleterre.

Il s'agissait pour Vignaud de traduire en français en peu de temps les dossiers des trois conseillers éminents attachés à la commission américaine. La traduction offrait de réelles difficultés, car M. Evarts qui avait écrit une partie du dossier avait un style très embrouillé; sa première phrase était composée de 97 mots et la seconde de 102. A la fin, le traducteur informait le célèbre juriste qu'il ne pouvait mettre en français l'une de ses phrases, trop longue et trop obscure. M. Evarts lui répondait froidement : « Cela montre la pauvreté de la langue française. »

Vignaud fournissait probablement à la Commission les renseignements qu'il avait obtenus jadis, grâce à ses relations avec Slidell. On ne pouvait plus se passer de lui. En 1873, il représentait l'Amérique à la Conférence Internationale du Système Métrique et, un peu plus tard, à l'exposition de Vienne, en qualité de Commissaire honoraire.

Le gouvernement français reconnaissait ses talents et, sur la proposition du duc Decazes, le nommait Chevalier de la Légion d'honneur et ensuite Commandeur.

Vignaud avait tant d'amis dans la Légation qu'on voulait le nommer second secrétaire. Mais Vignaud n'était pas citoyen américain. Tous les hommes du Sud qui avaient porté les armes contre

l'Union avaient perdu leur droit de cité, et ne l'avaient regagné que par une amnistie générale promulguée à la fin des hostilités. Vignaud, prisonnier évadé, ne pouvait en bénéficier, et il fallut une loi spéciale du Congrès pour lui rendre sa qualité de citoyen. Le 14 décembre 1875, le Président Grant le nommait second secrétaire de la Légation américaine à Paris.

Vignaud avait passé douze ans à Paris, qu'il connaissait à fond. Il lisait l'italien, l'espagnol, l'allemand et le latin. Il avait fouillé les questions les plus abstraites, comme l'*Origine de l'Homme* et le *Problème de l'Unité des Races Humaines*. Il était très populaire à cause de sa droiture et de sa courtoisie. Le Président Roosevelt, en visite à Paris, disait à Vignaud : « Vous pouvez dire : Je suis l'Ambassade. »

En 1879 il épousait une Française, Louise Comte. En 1882 il était promu premier secrétaire ; en 1883 il était délégué à la Convention Internationale pour la protection des câbles sous-marins.

Ses moments de loisir étaient consacrés à l'étude. Du samedi au lundi matin, il s'enfermait dans sa vaste bibliothèque, à Bagneux près de Paris. Il travaillait à dégager des inexactitudes de la légende la physionomie véritable de Colomb.

En 1902 il donnait dans *Toscanelli et Colomb* les premiers résultats de ses recherches. C'est une étude critique des sources des idées cosmographiques de Colomb, d'après la lettre et la carte de Toscanelli sur la route des Indes, qui selon Vignaud sont apocryphes. Le livre est le développement d'une conférence que Vignaud avait donnée en 1900, devant une assemblée de la Société des Américanistes. Il suscitait une controverse internationale : Italiens, Espagnols, Allemands, Anglais et Américains intervenaient dans le débat et entassaient des brochures sur la question. Vignaud en donnait deux en 1903. La première, *Lettres à Monsieur Clements R. Markham et à C. Raymond Beazley*, contient en appendice une bibliographie très étendue de la controverse. La seconde, *Lettre de Monsieur Clements R. Markham et Réponse de Monsieur Henri Vignaud*, complète la bibliographie de la question.

En 1905 paraissaient les *Etudes Critiques sur la vie de Colomb*, bien accueillies du monde savant. Le 1^{er} décembre 1908, Vignaud était élu président de la Société des Américanistes, dont il avait été longtemps le vice-président.

Le 7 mai 1909 Vignaud prenait sa retraite, après 34 ans de service à l'Ambassade d'Amérique, il avait 79 ans. Le Gouvernement américain, pour récompenser son labeur, voulait le nommer ambassadeur dans l'un des pays de l'Amérique latine. Il refusa à cause de son âge et pour continuer ses recherches sur Colomb. Il put le faire, grâce à la

générosité de Messieurs Morton, J. Pierpont Morgan, Andrew Carnegie et T. Jefferson Coolidge, qui s'entendirent pour lui servir une pension annuelle de 10.000 francs. De son côté, le gouvernement des Etats-Unis nommait Vignaud chancelier honoraire de l'Ambassade.

En 1909 il donnait en deux volumes l'*Histoire Critique de la Grande Entreprise de Christophe Colomb*. En 1910 il offrait une esquisse biographique de Henry Harisse qui venait de mourir, suivie d'une bibliographie. Ce personnage singulier était le fils d'un juif russe, fourreur, et d'une Française catholique. Il était né à Paris, mais avait quitté la France dans son enfance pour les Etats-Unis, où il était devenu professeur puis homme de loi. Grâce au concours financier de Samuel Barlow, riche avocat et bibliophile, il avait réussi à publier en 1866 la *Bibliotheca Americana Vetustissima*. Peu après, Harisse était revenu en France où il continua à écrire sur la cartographie, Colomb et les premiers navigateurs.

Cinq ans de recherches permettaient à Vignaud de donner un autre ouvrage sur *Americ Vespuce*. En 1920 il publiait *La tradition de Colomb touchant la découverte de l'Amérique et le rôle joué par l'astronome Toscanelli*, puis en 1921 *Le Vrai Colomb et la Légende*.

Les années qui suivirent furent les plus heureuses peut-être de sa vie. Il aimait son Bagneux. Chaque fois qu'André Lafargue allait lui rendre visite : toujours bien mis, le vieillard au nez d'aigle, à la barbe blanche, aux yeux vifs et perçants, le recevait dans la cour et, avec un bon sourire : « Je sais que vous autres de la Louisiane vous avez toujours soif, j'ai tout prévu. » Il allait au puits et en retirait un petit baquet contenant deux bouteilles de bon vin vieux.

« Il doit être à point, disait-il, il y a 48 heures qu'il est dans l'eau. »

Le repas fini, le vieillard redescendait dans le puits la bouteille à demi pleine.

A 82 ans Vignaud glissait sur le plancher de sa bibliothèque et se cassait la hanche. Quelques jours plus tard, l'homme qui avait servi sous trois drapeaux et qui avait été attaché à l'ambassade des États-Unis sous neuf présidents, mourait le 16 septembre 1922, pleuré par toute la colonie américaine et par le corps diplomatique tout entier.

La bibliothèque Clements achetait à sa veuve tous les livres de Vignaud. On peut juger de l'importance de cette collection par ce qui suit :

¹ « ... La bibliothèque de Vignaud comptait environ 17.000 volumes, plus de 25.000 brochures, et près de 3.000 cartes... On peut dire que

1. The William L. Clements Library of Americana at the University of Michigan, Ann. Arbor. Published by the University, pp. viii-x.

les deux tiers de la bibliothèque avaient trait à l'Histoire de l'Amérique. Il y a environ 1.000 volumes que l'on peut regarder comme des sources. Le reste comprend des études critiques de date plus récente, depuis les ouvrages ordinaires jusqu'aux livres et brochures difficiles à trouver, sur les phases obscures de la découverte et de l'exploration du continent américain.

« Monsieur Vignaud (d'après ses écrits et sa bibliothèque) s'est surtout intéressé à l'histoire géographique de la découverte. Pour composer ses ouvrages sur Colomb et la période de la découverte, il a réuni une foule d'écrits secondaires et quantité de travaux importants. Ses livres invitaient les auteurs à lui envoyer leurs publications. Sa bibliothèque fournit tous les matériaux critiques nécessaires à une étude savante des sources, tant imprimées que manuscrites. Il a réuni toutes les autorités de l'époque classique et médiévale sur la géographie et la cosmographie, sur les atlas les plus anciens et les relations de voyage avant et après Colomb. La plupart de ces livres sont écrits en latin, français, italien et espagnol. Ils sont les bienvenus, et forment un accroissement peu commun de nos trésors sur la période la plus ancienne de l'Histoire d'Amérique. »

R. B. *Henri Vignaud*, par Henri Cordier. *Journal de la société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, tome XV, 1923 : 1-17. Avec portrait et bibliographie complète.

Henry Vignaud, American, by Alvan F. Sanborn, Boston Transcript, May 1909.

Henry Vignaud, by Edward Parsons, *La. Hist. Quart.*, vol. V, n° 1, p. 63 et sq.

Nécrologie dans *Times-Picayune*, New Orleans, 22 septembre 1922.

Louisiana (edited by Alcée Fortier), vol. II, p. 574.

1901. *La lettre et la Carte de Toscanelli sur la route des Indes par l'Ouest, adressée en 1474 au Portugais Fernam Martins et transmise plus tard à Christophe Colomb*. Etude critique sur l'authenticité et la valeur de ces documents et sur les sources des idées cosmographiques de Colomb, suivie des divers textes de la lettre de 1474 avec traductions, annotations et fac-similé, par Henri Vignaud... Paris. Ernest Leroux, 1901, in-8, pp. xxix-349 ; 2 pl. hors texte.

Constitue le volume XVIII du *Recueil de voyages et documents...* édités par Ch. Schefer et Henri Cordier.

1901. *La lettre de Toscanelli du 25 juin 1474, sur la route des Indes par l'Ouest*, traduction française faite sur la photographie et les transcriptions du texte latin de la Columbine, données par M. Harisse et par la *Raccolta Colombiana*, accompagnées de notes critiques, historiques et géographiques, Paris, Ernest Leroux, 1901, in-8, pp. 22.

Impression séparée, de 50 exemplaires seulement, de l'appendice du

grand ouvrage de Vignaud sur la question. Traduit en espagnol par Juan B. Eusenat, Madrid.

1902. *Mémoire sur l'authenticité de la lettre de Toscanelli du 25 juin 1474 adressée d'abord au Portugais Fernam Martins et plus tard à Christophe Colomb*, par Henri Vignaud... Précédé d'une réponse à mes critiques. Paris, Ernest Leroux, 1902, in-8, pp. xl-34.

Seconde édition d'un mémoire lu au congrès international des Américanistes tenu en septembre 1900, avec en plus des lettres en réponse aux critiques de G. Uzielli, Hermann Wagner et L. Gallois.

1902. *The Letter and Chart of Toscanelli on the Route to the Indies by way of the West, sent in 1474 to the Portuguese Fernam Martins, and later on to Columbus*. A critical study on the authenticity and value of these documents and the sources of the cosmographical ideas of Columbus, followed by the various texts of the letter, with translations, annotations, several facsimilies and also a map. New York, E.-P. Dutton and Co London : Sands and Co, 1902. T. 22 $\times$ 14,5, pp. xix-365, 4 appendices et une carte. Édition anglaise de son grand ouvrage sur la question, paru l'année précédente, contient de nombreux changements et additions.

1903. *Letters to Sir Clements R. Markham, C. B., F. R. S., President Royal Geographical Society, etc... and to C. Raymond Beazley, M.-A.* With an introductory note and a bibliography of this controversy. T. London, Sands and Co, 12 Burleigh Street-Strand, 1903. 25,8 $\times$ 16,2, pp. 34.

1903. *A Letter from Sir Clements R. Markham, R. C. B., F. R. S., President of the Royal Geographic Society ; President of the Hakluyt Society, etc... and a Reply from M. Henry Vignaud, author of « Toscanelli and Columbus », a Memoir on the authenticity of the Toscanelli Letters ; and Letters to sir Clements R. Markham, and M. C. Raymond Beasley, M. A...* London, Sands and Co, 1903. 25 $\times$ 16,2, pp. 40.

1903. *La Route des Indes et les indications que Toscanelli aurait fournies à Colomb*. Lettre au Dr Jules Mees, de Gand, qui pourra intéresser le Dr Sophus Ruge, de Dresde... Paris, Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte. 25,5 $\times$ 18,2, pp. 35. T. Avec additions à la bibliographie de la controverse.

1903. *A critical Study of the Various Dates assigned to the Birth of Columbus*. The real date 1451, with a bibliography of the question, by Henri Vignaud. London, Henry Stevens, Son and Stiles, 1903. 18,8 $\times$ 13, pp. vi-121. T.

1904. *La Maison d'Albe et les Archives Colombiennes*, avec un appendice sur les manuscrits que possédait Fernand Colomb et un tableau généalogique par M. Henry Vignaud. T. 28 $\times$ 18,8, pp. 17 et un tableau généalogique. Réimpression du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*. Nouvelle série, vol. I, 1904, 273-287.

1905. *Études critiques sur la vie de Colomb* avant ses découvertes. Les origines de sa famille. Les deux Colombo, ses prétendus parents. La vraie date de sa naissance. Les études et les premières campagnes qu'il aurait faites. Son arrivée en Portugal en le combat naval de 1476. Son voyage au Nord. Son établissement en Portugal. Son mariage. Sa famille portugaise, par Henri Vignaud... Paris, H. Welter, éditeur, 21,5 $\times$ 15, pp. xvi, 543. T. Imprimé sur les presses de Ch. Colin à Mayenne, achevé le 30 jan-

- vier 1905 : 550 exemplaires seulement ; 500 sur Alfa ; 25 sur Japon numérotés 1 à 25, et 25 sur Hollande numérotés 26 à 50.
1907. *Proof that Columbus was born in 1451*. A new document by Henry Vignaud, in-8°, 270-279. Réimpression de l'*American Historical Review*, vol. XII, n° 2, January 1907.
1909. *L'ancienne et la nouvelle campagne pour la canonisation de Christophe Colomb*, par Henry Vignaud, in-8°, pp. 32. Réimpression du *Journal de la Société des Américanistes*. Nouvelle série, vol. VI, 1909.
1910. *Les expéditions des Scandinaves en Amérique devant la critique*. Un nouveau faux document, par Henry Vignaud. T. gr. in-8°, pp. 34. Réimpression du *Journal de la Société des Américanistes*. Nouvelle série, t. VII, 1910, pp. 85-149.
1911. *Histoire Critique de la Grande Entreprise de Christophe Colomb*. Comment il aurait conçu et formé son projet, sa présentation à différentes cours, son acceptation finale, sa mise à exécution, son véritable caractère. Paris, H. Welter, éditeur. 22,8 x 16. T. ; t. I, 1476-1490, pp. xxxiii-730, t. II, 1491-1493, pp. xix-703 ; 550 exemplaires seulement, comme pour les *Études Critiques*, imprimé chez Colin, Mayenne, achevé le 11 mars 1911.
1911. *Chronologie documentaire de la vie de Christophe Colomb, jusqu'en 1493*. Avec référence au texte de nos *Études* et de nos *Nouvelles Etudes critiques*, Paris, Welter, 1911, in-8°, pp. 29. Impression séparée à 25 exemplaires seulement de l'appendice I du livre ci-dessus.
1911. *Améric Vespuce*. Ses voyages et ses découvertes devant la critique, par Henry Vignaud, in-8°, pp. 43. Réimpression du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, vol. VIII, 1911, pp. 23-54.
1912. *Henry Harrisse*. Étude bibliographique et morale. Avec la bibliographie critique de ses écrits, par Henri Vignaud... Paris, librairie Ch. Chadenat, 17, quai des Grands-Augustins, 1912. 22,7 x 14,2, pp. 83. T. — T. P. T.
1912. *Améric Vespuce*. L'attribution de son nom au Nouveau-Monde, par Henry Vignaud, Paris, 1912, in-8°. Réimpression d'un article dans le *Journal de la Société des Américanistes de Paris*. Nouvelle série, t. IX 1912, pp. 239-299.
1913. *Les thèses nouvelles sur l'origine de Christophe Colomb*. Espagnol ! Juif ! Corse ! par Henry Vignaud, Paris, Ernest Leroux, 1913, in-8°, pp. 19. Réimpression de la *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1^{er} mai 1913. Traduit en espagnol par un Vénézuélien, le Dr. Santiago Ayala.
1913. *Préface au Manuel d'Archéologie américaine*, par M. Beuchat, Paris, Auguste Picard, 1913, in-8°, pp. 8.
1914. *L'Américanisme et la Société des Américanistes de Paris*. Discours de rentrée du Président, séance du 4 novembre 1913. Paris 1914, in-8°, pp. 28. Réimpression du *Journ. Soc. des Amér.* Nouvelle série, t. XI, 1914, pp. I, VIII, 1-20. Discours de Vignaud pour son installation comme président de la Société.
1917. *Améric Vespuce, 1451-1512*. Sa biographie, sa vie, ses voyages, ses découvertes, l'attribution de son nom à l'Amérique, ses relations authentiques et contestées. Paris, Ernest Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte. T.

28,3 × 19,2, pp. ix-421. Prix Loubat de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1916, vol. XXIII du *Recueil de Voyages et de Documents*, publié sous la direction de Schefer et Cordier.

1920. *La tradition colombienne et la découverte de l'Amérique*. Lettres à M. le professeur Carlo Herera, de l'Université de Bologne, et aux membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par M. Henry Vignaud, Paris, 1920, in-8°, pp. 79. Réimpression de l'article du *Journal de la Société des Américanistes*, vol. XII, 1920, pp. 171-180.

1920. *The columbian tradition on the Discovery of America and the part played therein by the astronomer Toscanelli*. A Memoir addressed to the Professors Hermann Wagner of the University of Gottingen and Carlo Errera of Bologna. T. Oxford, Clarendon Press. 22 × 14, pp. 62. Traduction anglaise du précédent.

1921. *Le Vrai Christophe Colomb et la Légende*. La date exacte de la naissance du grand génois, sa famille, les indications qu'il avait. Toscanelli prétendu initiateur de la découverte de l'Amérique, l'objet véritable de l'entreprise de 1494. Paris, Auguste Picard, éditeur, librairie des Archives Nationales et de la Société de l'École des Chartes, 82, rue Bonaparte. 18,9 × 11,8, pp. 230. T.

Dans le COURRIER DE LA LOUISIANE (New Orleans).

De l'origine de l'homme. Fragments d'études anthropologiques, septembre 1860. T.

Dans la RENAISSANCE LOUISIANNAISE (New Orleans).

Le problème de l'unité des Races Humaines. T. 30 juin 1861 : 136.

De l'origine des Nègres, 7 juillet 1861 : 152.

Le problème de l'esclavage, 14 juillet 1861 : 169.

(Articles envoyés pendant son séjour à Paris).

Correspondance dramatique et littéraire. T. 1^{er} mars 1863 : 250, 22 mars 1863 : 277, 29 mars 1863 : 283.

Don Carlos (Verdi), 21 avril 1867 : 9. T.

La grande-duchesse de Gerolstein, 19 mai 1867 : 8. T.

Reprise de l'Étoile du Nord, 7 juillet 1867 : 6.

Théâtre Parisien, 22 septembre 1867 : 7.

Rienzi (revue dramatique), 22 mai 1869.

Théâtre Parisien (revue dramatique), 18 juillet 1869.

Le Dompteur (revue dramatique), 5 décembre 1869.

O Salutaris (revue dramatique), 5 décembre 1869.

Dans le MESCHACÉBÉ (Louisiana).

L'Oncle Sam (C. R. de la pièce de Sardou), 13 décembre 1873. T.

Bataille de Bull-Run ou Manassas, 22 juillet 1876 et sq. T.

Les campagnes de l'armée du Potomac, (mars-décembre 1862), 13 et 20 novembre, 11 et 18 décembre 1875.

Dans NEW-YORK TRIBUNE.

Nationality in France. How the Law affects American Citizens, August 6, 1889.

Columbus in the Light of Modern Criticism, nov. 24, 1904.

The True Columbus. Facts versus Legend, march. 2, 1913.

Dans CONSULAR REPORTS OF THE UNITED STATES.

How the French Budget is prepared and voted, march, 1888.

Dans NEW YORK HERALD (édition de Paris).

Toscanelli and Columbus. Letter to prof. Hermann Wagner, July 27, 1902.

Dans MEMORIAL DIPLOMATIQUE (Paris).

Critique théâtrale de 1863 à 1892.

Les cours de prise aux États-Unis, 20 décembre et 27 mars 1863, 3 avril 1864, 5 février et 2 juillet 1865.

M^{me} Beauregard, femme du général confédéré, 3 avril 1864.

Rossini, septembre 1864.

Le droit de dénaturalisation (7 articles), 1874.

Le mécanisme électoral aux États-Unis (3 articles), 1876.

La théorie et la pratique des Assemblées Constituantes aux États-Unis (3 articles), 1879.

Le suffrage universel et le principe républicain.

La philosophie positive et la réforme sociale.

La relativité de la connaissance.

Les procédés métaphysiques dans l'École révolutionnaire.

L'illusion de l'égalité humaine.

La loi du Progrès.

La philosophie positive et M. Littré.

Dans le JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS.

La maison d'Albe et les archives Colombiennes, nouvelle série, tome I, n° 3, 1904 : 273.

Sophus Ruge et ses vues sur Colomb, tome III, 1906, pp. 7-14.

L'ancienne et la nouvelle campagne pour la canonisation de Christophe Colomb, nouvelle série, tome VI, 1909 : 17.

Les expéditions des Scandinaves en Amérique devant la critique. Un nouveau faux document, nouvelle série, tome VII, 1910 : 85.

Améric Vespuce, ses voyages et ses découvertes devant la critique, nouvelle série, tome VIII, 1911 : 75.

Améric Vespuce. L'attribution de son nom au Nouveau-Monde, tome IX, 1912, pp. 239-299.

Le nègre aux États-Unis, tome IX, 1912.

La question de l'Atlantide, tome X, 1913.

Le quatrième centenaire de la découverte du Pacifique, tome X, 1913.

La question de l'antiquité de l'homme américain, nouvelle série, tome X, 1913 : 15.

L'américanisme et la société des américanistes, nouvelle série, tome XI, 1914 : 1-20.

La tradition colombienne et la découverte de l'Amérique, nouvelle série, tome XII, 1920 : 171.

Une ancienne carte inconnue de l'Amérique, nouvelle série, tome XIII, 1921 : 1.

Le problème du peuplement initial de l'Amérique et de l'origine ethnique de sa population indigène, nouvelle série, tome XIV, 1922 : 1.

En outre, Vignaud écrivait dans le JOURNAL des études sur les livres parus et des nécrologies d'hommes distingués. Voir dans le JOURNAL, tome XV, 1923, pp. 1-17, l'excellente bibliographie qu'en a donnée Cordier. Plusieurs des articles ci-dessus ont paru en brochures.

Dans l'ECHO DE PARIS.

La conférence de Bonn et la question de Filioque, 11 septembre 1885.

Dans l'INDEX (Angleterre).

1863 à 1866 (Histoire complète de la marine confédérée).

Dans le COSMOPOLITAN (Angleterre).

Dans l'ESTAFETTE (New Orleans).

Dans la RENAISSANCE LOUISIANNAISE.

L'opéra de Hamlet (critique dramatique), 19 avril 1868.

Revue dramatique, 10 avril 1870.

Etude de Henri de Lorraine, par Victor Séjour.

Vignaud a laissé des mss qui n'ont pas été publiés; en voir la liste dans l'excellente bibliographie de Cordier : *Journal de la société des Américanistes*, tome XV, 1923, pp. 1-17.

VILLARS PAUL (F.).

Paul Villars, journaliste parisien au *National* sous Armand Carrel, forcé de fuir sa patrie après la Révolution de 1830, vient à la Nouvelle-Orléans, travaille au *Courrier de la Louisiane*, puis dirige l'*Orléanais* en 1858 et, à partir du 10 juillet 1859, la section française du *Temps*, enfin reste 17 ans, depuis 1860, à la rédaction de l'*Abeille* qu'il dirige pendant les absences de Limet.

Articles dans :

LE COURRIER DE LA LOUISIANE.

L'ORLÉANAIS.

LE TEMPS.

L'ABEILLE, de 1860 à 1877.

VILLÈRE ARCADIE (C.).

Descendant de l'une des meilleures familles créoles.

Dans C. R. A. L. T.

De l'influence de la femme dans la famille (ms. couronné), mai 1883 : 359.

De l'amitié, novembre 1883 : 458.

VOORHIES COL. FÉLIX (C.). 1839-1919.

Les Voorhies, originaires de Hollande, vivaient depuis plusieurs générations à la Louisiane quand Félix vient au monde, le 1^{er} janvier 1839, à Saint-Martinville.

Cornelius Voorhies, son père, était juge de district dans cette ville, et plus tard à la Cour Suprême de la Louisiane. Sa mère descendait de l'une des meilleures familles acadiennes, elle était la sœur du gouverneur Mouton.

Félix, d'abord élève au collège Saint-Charles, à Grand-Coteau, Louisiane, puis à Spring Hill College, Alabama, passe ses examens au collège des Jésuites à la Nouvelle-Orléans.

En 1859 il épouse Modeste Potier et l'année suivante est admis au barreau. En 1861 il s'enrôle au début de la Guerre civile, est congédié pour un an à cause d'incapacité physique, guérit, et reprend du service comme capitaine de cavalerie en 1863. A la fin de la guerre il exerce à Saint-Martinville, et est envoyé pour une session en 1874 à la State Legislature.

Il aime mieux la littérature que le droit ou la politique, mais sait concilier ses goûts avec ses devoirs d'état. De 7 heures du matin à 12 heures, il appartient à ses clients ; le reste de la journée, il écrit. Il envoie des articles à la plupart des journaux français aux États-Unis, en particulier à l'éphémère *Indépendant*, lancé à New-York comme rival du *Courrier des Etats-Unis*, dont plus tard son fils Félix Jr. sera le directeur.

Il dirige l'*Observateur* à Saint-Martinville pendant quatre ans. Il aime surtout écrire de petites « comédies de salon » en français, et les faire jouer à Duchamp Hall par des troupes d'amateurs au profit de ses concitoyens. Il tient parfois les rôles principaux.

Il est de tous les dîners, où il chante des chansons de sa composition, entrelardées de passages drôles en patois acadien.

Il laisse douze enfants à sa mort, survenue le 16 août 1919 à New Iberia, Louisiane.

R. B. *Southwest Louisiana*, Biographical and Historical, Perrin, p. 350.

1907. *Acadian Reminiscences*, with the true story of Evangeline, by Felix Voorhies. Introduction by Andrew Thorpe. The Jacobs News Depot Co, Publishers, Opelousas, Louisiana. 17,8 × 12,2, pp. 107. T. Il y eut une autre édition plus tard. Ecrit en français et traduit en anglais pour la publication.

1910. *Blanche Durvart*, a Louisiana Romance by Felix Voorhies ; Copyright, 1910. T. 23 × 15,2, pp. 22. Sans indication d'endroit, sans date, sans titre. Ecrit en français, traduit en anglais pour la publication.

? *Johan and Gretchen*, an improbable tale. 23,5 × 15, pp. 10, signé à la fin Felix Voorhies Saint-Martinville, La. T. Pas de date, pas de titre. Ecrit en français, traduit en anglais.

Dans G. R. A. L. T.

Bigame, analyse par P. V. Bernard et Alcée Fortier, mai 1883 : 364.

Le petit chien de la veuve, janvier 1891 : 227.

Le général Alfred Mouton, janvier 1904 : 316.

Ne pas lâcher la proie pour l'ombre, octobre 1905 : 408.

- Une page de mon roman*, avril 1906 : 43.
Une nuit parmi les joy-hawkers, avril 1907 : 173.
Un cochon de lait féroce, janvier 1908 : 294.
Causerie d'avril, avril 1908 : 308.
Idylle en prose, janvier 1911 : 145.
Idylle dédiée à l'Athénée Louisianais, octobre 1913 : 288.
Le cas de conscience, octobre 1915 : 98.
Les noces d'argent du couple Néral, janvier 1918 : 12.

Liste des écrits qui ne furent jamais publiés, et dont son fils le D^r Robert D. Voorhies de Lafayette. La. conserve les mss.

1869. *Le guet-apens* (comédie en un acte).
Barbamouchi l'illustre (Quack Doctor), comédie en un acte.
Ca s'embrouille, ça s'arrange, comédie.
Ce que femme veut, Dieu le veut, comédie en 4 actes.
L'histoire de tous les maris, comédie en 4 actes.
Un bigame, comédie en un acte.
 (Critique dans C. R. A. L., mai 1883 : 364).
Le voyage à Gringalet, comédie en un acte.
Monsieur Vérité, monologue et chant en patois.
La mort de Lubin, scène comique.
Gringalet à la noce à Zosephine.
Les demi-confidences de Jean Gegoux, domestique, scène comique.
Le jardinier grand seigneur, comédie en 4 actes.
Ne pas lâcher ta proie pour l'ombre, proverbe en un acte.
The experience of Louis Legardeur, récit en anglais.
Le petit chien de la veuve, pièce.
L'hôtel du lapin étripé, pièce.
Ode à ma pipe, poème.
 Je ne l'ai jamais vu, ni manuscrit ni imprimé, je tiens son existence
 'de son fils.

ZÉRO ÉDOUARD.

Ce nom resssmble à un pseudonyme. Je n'ai jamais pu le découvrir dans les annuaires.

Dans l'ORLÉANAIS (N. O.) C. H. A. — T.

Revue de la Nouvelle-Orléans.

La semaine dramatique.

Nombreux articles en 1850 sous ces deux rubriques.

1849-1850 (souhaits de bonne année), 1^{er} janvier 1850.

? *Femme en loterie.*

L'Orléanais du 19 mai 1850 annonce que Zero a écrit une pièce de théâtre qui porte ce titre, mais il ne dit pas si elle a été jouée ou publiée. Je n'en connais pas d'exemplaire.

ŒUVRES DIVERSES

1. — BROCHURES ANONYMES

1812. Chambre des Représentans de la Louisiane. *Première Session de la Première Législature de l'Etat de la Louisiane*, Nouvelle-Orléans, imprimé par Thierry, imprimeur de l'Etat de la Louisiane, 1812. 22,7 × 14,4, pp. 158. T.
1820. *Rapport du Comité des Actionnaires de la Banque de la Louisiane*, N. O., 1820. De l'imprimerie de Roche Frères, 1820. 21,7 × 13,5, pp. 63, trois tableaux indiquant la situation de la Banque. T. (Voir Julien Poydras).
1825. *Visite du général La Fayette à la Louisiane*, contenant les discours qui lui ont été adressés, les réponses qu'il y a faites, ainsi que la relation des faits intéressants qui ont eu lieu pendant son séjour, et le détail des fêtes données pour sa réception; le tout précédé d'une Notice biographique, et d'une belle gravure de l'Arc de Triomphe érigé en l'honneur du héros de Yorktown. Par un citoyen de la Nouvelle-Orléans. Nouvelle-Orléans, de l'imprimerie de M. Cruzat, imprimeur d'Etat, 1825. 18 × 10,5, pp. 80, 2 appendices. T.
1842. *Schisme de l'église Saint-Louis*, Nouvelle-Orléans, pièces et documents officiels publiés dans la contestation qui a eu lieu entre MM. les Marguilliers et M^{sr} l'Evêque Ant. Blanc, au sujet de la nomination de M. Rousselon, Curé, Nouvelle-Orléans, 1842. 20 × 12,8, pp. 57, signé à la fin X. T. Collection de lettres échangées à ce sujet.
1844. *Directory du Millage des deux bords du fleuve*,, publié par F. Henry et H. de Laroche. Nouvelle-Orléans, imprimé par J. L. Sollée, 135, rue de Chartres, 1844. 20,6 × 13, pp. 40. L. S. U.
- Le même titre en anglais précède le titre en français. Annuaire des propriétaires de magasins et fabriques sur les deux rives de la rivière.
1861. *Quelques considérations sur la défense de l'Etat de Louisiane* et sur l'organisation de ses Milices. Nouvelle-Orléans, imprimerie de J. Lamarre, 96, Passage-de-la-Bourse, 1861. 23 × 14,5, pp. 58 et 1 d'errata. L. S. U.
1861. *Norma*, grand opéra en 3 actes et 8 tableaux, musique de Bellini. Avec traduction en anglais. *Norma*, grand opera in 3 acts and 8 tableaux, music by Bellini, Jean Schweitzer éditeur, Napoléonville, 1861. 23,7 × 16, pp. 22. T.

Libretto de *Norma* sur double colonne : français d'un côté, anglais de l'autre.

1885. Exposition Universelle à la Nouvelle-Orléans. *Collection historique de l'Etat de la Louisiane*. Faite par un Comité de Dames de la Nouvelle-Orléans. Rapport de la Présidente de ce Comité à M. Alfred Delavigne, Commissaire pour la ville de la Nouvelle-Orléans. Nouvelle-Orléans, F. L. Philippe, imprimeur, 66, rue de Chartres, 1885. 22,8 × 14,8, pp. 37. T.
 Satire. *Le personnel du greffe de la Cour civile*. 21 × 13,4, pp. 6, sans couverture, ni titre. T.

2. — LIVRES CLASSIQUES ANONYMES

1812. *Abrégé de la grammaire espagnole*, adoptée et mise en pratique par le collège d'Orléans. Nouvelle édition. A la Nouvelle-Orléans, chez L. Fourcand, imprimeur-libraire, 8, rue de Chartres, 1812. 19,5 × 12,5, pp. 80. T.
 1835. *Nouvelle grammaire française* sur un plan très méthodique, etc. Par M. Noël, inspecteur général de l'Université, Chevalier de la Légion d'honneur et M. Chapsal, professeur de grammaire générale, etc. Nouvelle-Orléans : E. Johns et C^{ie}, 1835, 35^e édition. Ces auteurs ne sont jamais venus à la Louisiane. T.
 1845. *Abrégé d'arithmétique*, imprimé par H. Méridier, rue Craps, entre Mandeville et Espagne, Nouvelle-Orléans, 1845. 13,7 × 9, pp. 72. T.
 Seconde édition en 1850, avec droits réservés, sous le nom de Madame la Supérieure du Couvent des Ursulines à la Nouvelle-Orléans.
 1850. *Abrégé de Géographie*, seconde édition de l'imprimerie de H. Méridier, encoignure Condé et du Maine, n° 50. Nouvelle-Orléans, 1850. 15,3 × 9, pp. 85, 2 de table. T.
 Droits réservés par Madame la Supérieure du Couvent des Ursulines, Nouvelle-Orléans, 1850.
 1856. *Petite Cacologie*, ou Exercices sur les locutions vicieuses, précédés de quelques règles sur la proposition, sur l'emploi du subjonctif, sur la ponctuation, etc... Imprimerie Méridier, encoignure Condé et du Maine, n° 50, Nouvelle-Orléans, 1856. 13,4 × 9, pp. 130. T.
 1861. *Exercices de Cacographie*. Deuxième partie. Nouvelle-Orléans, imprimerie du *Propagateur Catholique*, 122, rue de Chartres, 1861. 14,4 × 10, pp. 85. T.
 1865. *Nouvel Abécédaire*, ou Alphabet syllabique de la Louisiane, etc. Nouvelle-Orléans, chez Michon et Schweitzer, libraires, 166, rue Royale, ancien 200, 1865. 16,6 × 11, pp. 48. T.
 Une note sur la dernière page dit : imprimé à Paris. Table intéressante au dos : escalin : 12 1/2 cents, picaillon : 6 1/4 cents.
 1867. *Abécédaire* à l'usage des écoles publiques de la Nouvelle-Orléans. Par un professeur de ces écoles. Nouvelle-Orléans : S. H. Gœtzl et C^{ie}, 151 rue Canal. Mobile, rue Dauphin, 1867. 16,5 × 11, pp. 33. T.

3. — ECRITS POLITIQUES ANONYMES

1870. *Réponse à la Lettre circulaire de M. Dr Martin Navarro*, Intendant de cette province aux habitants de la Louisiane, du 29 août 1780, par les habitants de la Loaisiane. De l'imprimerie d'Antoine Boudousquié, imprimeur du roi, 1780, une seule page (petite). T. — T. P. T.
1804. *Esquisse de la situation politique et civile de la Louisiane* depuis le 30 novembre 1803, jusqu'au 1^{er} octobre 1804. Par un Louisianais, à la Nouvelle-Orléans, de l'imprimerie du *Télégraphe* chez Beleurgey et Renard, rue Bourbon, 1804. 20,5" × 13,5, pp. 46 non coupé. N. Y. L.
1812. *Aux Louisianais*. Claiborne's Campaign. (New Orleans, 1812), 29,7 × 29, une feuille. T.
1828. *Adresse de Henry Clay* au Public contenant des preuves évidentes pour servir à réfuter les accusations portées contre lui par le général Andrew Jackson au sujet de la dernière élection du président. Nouvelle-Orléans, à l'imprimerie de l'*Argus* 1828. 23 × 15, pp. 42 (ou Kernion ou Howard, je ne suis pas sûr).
1843. *Appel au Souverain*, le peuple Louisianais, sur la question : A qui appartient de choisir, ou pour s'exprimer d'une manière plus technique, de collater l'employé, le salarié qui se propose, ou qu'on propose, pour desservir comme curé, la paroisse Saint-Louis de la Nouvelle-Orléans ? Par un Louisianais catholique, mais anti-sacerdolaire. Nouvelle-Orléans, 1843. 21,5 × 12,5, pp. 26. T.
1862. *Lettre à Napoléon III sur l'esclavage aux Etats du Sud*, par un Créole de la Louisiane. Paris, chez Dentu, libraire-éditeur, Palais-Royal, 13 et 17, Galerie d'Orléans, 1862, in-8., pp. 160. T. P. T. (par E. Musson).
- Adresse du Club Central Rough and Ready*. 24,4 × 15,7, pp. 7, n. d. T.
Pas de titre. Pas de couverture. Signé à la fin par J. B. Benjamin, N. R. Jennings, Samuel J. Peters, A. Canonge, Cyprien Dufour, S. S. Pren-tue, Balie Peyton, W. Christy, P. W. Farrar, Wm. Debuys. Comité de Rédaction.
- Pourquoi Samuel D. Mc. Enery, est appelé « Levee governor »*. Historique d'un travail constant et d'un brillant succès. n. d.n. p. 22,3 × 14,3, pp. 20. H. Document d'une campagne.
- De la Réunion des trois Municipalités de la ville de la Nouvelle-Orléans* en une seule Corporation, ou des moyens de diminuer la dette et les impôts de la Nouvelle-Orléans, de rétablir son crédit, de donner plus de force à son gouvernement, etc. 26,3 × 19, pp. 8, sans date, sans indication d'imprimeur. Pas de titre. Pas de couverture.
Document de campagne non signé. Imprimé à l'imprimerie de la *Semaine Littéraire*.

I

TABLE DES NOMS D'AUTEURS

- Allain M^{me} Frédérick (C.), 13.
 Allard Louis (C.), 14.
 Alleau Th., 15.
 Aleix M^{me} Eulalie L.-T. (C.), 15.
 Andry M^{me} Laure (F.), 16.
 Anson Henry Frédéric, 16.
 Armant Fernand, 17.
 Arpin Paul (F.), 18.
 Arson Charles, 18.
 Aubineau Léon, 19.
 Augustin M^{lle} Marie-Joséphine, 19.
- B... Valcour (H. C. L.), 22.
 Bacarisse, 22.
 Badoil Jean, 22.
 Barde Alexandre (F.), 22.
 Barousse Prosper (F.), 29.
 Barthet Joseph, 30.
 Bayon Charles (C.), 31.
 Bayon Jérôme (C.), 31.
 Beaumont Joe (H. C. L.), 31.
 Beauregard général Pierre-Gustave-
 Toutant (C.), 32.
 Beltrami J.-C. (Italien), 35.
 Berjot Dr Eugène (F.), 36.
 Bernard Edgar L. (C.), 37.
 Bernard Henri-A. (C.), 37.
 Bernard Pierre-Victor (C.), 37.
 Bernard Stephen (F.), 38.
 Bernard Thérèse (C.), 39.
 Beugnot M^{me} Aimée (C.), 39.
 Bienvenu Dr Delphin (C.), 39.
 Birchwood George, 40.
 Blanchard Pierre, 40.
 Blanchin M^{lle} Regina (C.), 40.
 Blanque Jean (F.), 40.
 Bleton Charles (F.), 42.
 Boimare A. L. (F.), 43.
 Boise Jean (H. C. L.), 48.
- Boise Louis (H. C. L.), 48.
 Bouis Amédée-Théodore (C.), 49.
 Bourgeois Maurice (F.), 52.
 Boussuge Hans, 52.
 Boutet Paul, 53.
 Bowers (H. C. L.), 53.
 Breaux Joseph-A. (C.), 53.
 Brunswig Lucien-N. (F.), 54.
 Buisson Pierre Benjamin (F.), 54.
 Burthe d'Annelet général Charles-An-
 dré (F.), 59.
 Burthe Victor (C.), 62.
- Caboche Louis-Claude-Firmin (F.), 64.
 Cadeau M^{me} veuve, 65.
 Cailhol E.-A. de, 65.
 Calongne Adolphe Fauconné de (C.), 65.
 Canonge Louis-Placide (C.), 66.
 Carrame Evariste, 73.
 Cartier Dr Jules (F.), 73.
 Castellanos Dr John J. (C.), 74.
 Castra Hippolyte (H. C. L.), 74.
 Chabert Dr J.-L. (F.), 75.
 Chassaing Eugène (F.), 75.
 Chaumette Dr Joseph, 77.
 Chemin Léon, 77.
 Cherbonnier Pierre, 77.
 Chevalier B., 77.
 Chiendent, 78.
 Choppin Jules (C.), 78.
 Coiron M^{lle} M.-E. (C.), 79.
 Cousin Anatole (C.), 79.
 Cousin M^{me} Armand (C.), 80.
 Cousin François-Andoche (C.), 81.
 Cousin Maxime (C.), 81.
 Cucullu Joseph-Sallustian (C.), 82.
- Dacqueny Jean (F.), 82.
 D'Aquin Joseph-Georges (F.), 83.

- Dalcour P. (H. C. L.), 83.
 Dauphin Desormes (H. C. L.), 83.
 Daussin Gustave (C.), 84.
 David Urbain (F.), 84.
 De Baroncelli J.-G. (F.), 84.
 De Baulte Hippolyte-Prudent (F.), 87.
 De Bouchel Onésime (C.), 90.
 De Bouchel Victor (F.), 91.
 De Chatillon Auguste (F.), 92.
 De Chevalines Ernest, 92.
 De Courmont Félix, 92.
 De Grandfort M^{me} Manoel (F.), 99.
 Dejacque Joseph (F.), 101.
 De La Bédollière Emile, 101.
 De La Bretonne Charles (F.), 102.
 De La Houssaye M^{me} Sidonie (C.), 107.
 Delaup François (C.), 113.
 Delavigne Jean-Casimir (C.), 113.
 Delelis Omer-Léon (F.), 113.
 Deléry D^r Charles Chauvin Boisclair (C.), 114.
 Deleuse Charles, 125.
 Delisle Eugène, 125.
 Delpit Albert (C.), 125.
 Delpit Edouard (C.), 129.
 Delrieu D^r L. (F.), 131.
 Dell'Orto D^r Giovanni-Battista (Italien), 131.
 De Montluzin du Sauzay Ludovic-Adrien (F.), 131.
 Demoruelles Zénon (C.), 132.
 De Morant Guy, 133.
 Denis Arthur (C.), 133.
 Deron Elie-Etienne (F.), 133.
 Desbrosses Nelson (H. C. L.), 134.
 Deschamps Emile, 134.
 Desdunes Rodolphe-L. (H. C. L.), 134.
 De Sennegy René (F.), 135.
 Dessommes Edouard (C.), 136.
 Dessommes Georges (C.), 137.
 D'Estrampes D^r L.-A., 138.
 Deümes Flavien de Las, 138.
 De Villeneuve Paul Leblanc (F.), 139.
 Devron D^r Gustave (C.), 141.
 Dezauche Charles (F.), 143.
 Dietz Ambroise P., 143.
 Donnet Oscar (C.), 144.
 Doussan Gaston-Joseph (C.), 144.
 Dreux Charles-Didier (C.), 145.
 Dubois E., 146.
 Dubois Henri-P., 146.
 Dubos Henri-D. (C.), 146.
 Dubourg D^r C. (F.), 147.
 Duclot Louis (F.), 147.
 Ducrocq Henri-Louis, 148.
 Dufau Louis (F.), 148.
 Dufour Cyrien-D. (C.), 149.
 Dufour Numa (C.), 151.
 Dugard, 151.
 Dugué Charles-Oscar (C.), 151.
 Duhart Adolphe (H. C. L.), 153.
 Dujarday M^{me} Hery (F.), 154.
 Dumestre M^{lle} Marie-C. (C.), 154.
 Dumez Eugène (F.), 155.
 Dupaquier D^r Auguste (F.), 158.
 Dupaty Charles (F.), 158.
 Dupaty Joseph (F.), 159.
 Duperron Jean (F.), 160.
 Duplessis W.-F.-C. (C.), 160.
 Dupoy de Hours Gaston (F.), 161.
 Du Quesnay Adolphe Lemer cier (C.), 161.
 Durac D^r (F.), 161.
 Durel D^r J. M. P. et P. F. (C.), 161.
 Duvalon Berquin (F.), 183.
 Duverger Etienne, 185.
 Evershed M^{me} Emilie (F.), 186.
 Eyma Louis (C.), 189.
 Eyma L.-Xavier (C.), 189.
 Fabre Albert (F.), 196.
 Faget D^r Jean-Charles (C.), 197.
 Fauvelle D^r, 202.
 Fontaine Jean-Baptiste Le Suer (F.), 202.
 Forestier Eugène (F.), 202.
 Fortier Alcée (C.), 203.
 Fortier Edouard-Joseph (C.), 210.
 Fortier Florent (C.), 210.
 Fortier M^{me} Louise-Augustin (C.), 211.
 Fortin D^r Edouard (C.), 211.
 Fortin M^{me} Edouard (C.), 212.
 Fouché Louis-Nelson (H. C. L.), 212.
 Foulhouse James, 213.
 Fries Frédéric (F.), 213.
 Fuselier G.-L. (C.), 214.
 Fuster Charles, 214.
 Garreau-Louis-Armand (F.), 214.
 Gaucher Maxime, 217.
 Gaux J.-A., 218.
 Gayarré Charles (C.), 218.
 Génin Jean (F.), 245.
 Gentil Jean-Sylvain (F.), 245.
 Gérard Aristide, 251.
 Gérardin D^r, 251.
 Girard M^{me} M.-D. (C.), 252.
 Grailhe Alexandre (F.), 255.
 Greig Carlos (C.), 256.
 Grima Edgar (C.), 260.
 Guiraud Ernest (C.), 261.
 Guirot A.-J. (C.), 262.
 Guyot D^r T (F.), 263.

- Hachin Jules-Adolphe, 263.
 Halphen Dr Michel, 263.
 Hart Noëlie (C.), 264.
 Hava Dr John-G. (Cubain), 264.
 Henry William, 265.
 Herbelin Jules (F.), 266.
 Hinkley, 266.
 Hiriart Emile (C.), 266.
 Hosemer James Stonewall (C.), 268.
 Houzeau J.-C., 268.
 Huard Dr Octave (C.), 268.

 Janssens Rév. Francis, 269.

 Kupetz Franz, 269.

 Lafûte Justina (C.), 270.
 Lafon B, 270.
 Lalumière François, 270.
 Lamal Prosper (Belge), 270.
 Lamarre J (C.), 270.
 Lamiroux Auguste (C.), 270.
 Lamotte M^{me} L.-R. (F. C. L.), 271.
 Lamulonière E, 271.
 Langlois Rév. A.-B., 271.
 Lanusse Armand (H. C. L.), 272.
 Lanusse Numa (H. C. L.), 273.
 Larue Félix (C.), 273.
 Larue Ferdinand (C.), 273.
 La Sère Emile (C.), 273.
 Lasseigne Charles (C.) 274.
 Latil Alexandre (C.) 274.
 Latour Pierre (C.), 276.
 Layton Dr Thomas (C.), 276.
 Le Beuf Dr Louis-Georges (C.), 276.
 Le Beuzit Joseph, 277.
 Leblanc Eugène (C.), 277.
 Leclerc Jean (F.), 277.
 Lefranc Emile (F.), 284.
 Legendre Ernest (C.), 285.
 Leiris M^{me} C. (F.), 286.
 Lejeune M^{me} Emelie (C.), 287.
 Lelièvre J.-F. (F.), 286.
 Lemaitre Charles (C.), 290.
 Lepouzé Constant (F.), 291.
 Lesaicherre F., 291.
 Le Saicherre J.-B. (F.), 291.
 Ligeret de Chazy M^{me} Eléonore (F.), 291.
 Limet Félix (F.), 292.
 Liotau Mirtil-Ferdinand (H. C. L.), 292.
 Lombard Martin A. E., 293.
 Lussan Auguste (F.), 293.

 Macarthy Eugène-V. (H. C. L.), 294.
 Magne Jean (F.), 295.
 Magnin Alexandre (F.), 295.

 Maillefert Martin (F.), 296.
 Mallefille Léonce, 296.
 Maltrait Rév. Joseph-A. (F.), 296.
 Mansion Lolo (H. C. L.), 296.
 Marciacq J.-L., 296.
 Maricot Victor, 299.
 Marie Aristide (H. C. L.), 299.
 Marigny Bernard (C.), 299.
 Martin juge François-Xavier (F.), 327.
 Martin Marie-Désirée (Acadienne), 339.
 Martinez J.-J., 343.
 Masdevall Dr Joseph, 344.
 Maumus Rév. Elisée-Vincent (F.), 344.
 Mazureau Etienne (F.), 344.
 Mellen Corinne Castellanos (C.), 350.
 Mercier Dr Alfred (C.), 351.
 Mercier Dr Armand (C.), 364.
 Méry Gaston-Etienne (C.), 365.
 Meynier André (C.), 365.
 Morel Amadro (C.), 365.
 Morphy Diego (C.), 365.
 Mortmain Guillaume A., 366.
 « Mucius », 367.
 Musson Eugène (C.), 367.

 Natili Dr Auguste (Italien), 367.
 « Nemo », 368.
 Nil-Bor, 368.
 « Nostradame », 368.

 Palvadeau Paul, 368.
 Passama Domenech J. (F.), 368.
 Perché abbé Napoléon-Joseph, (F.), 372.
 Perdreauville baron René de (F.), 374.
 Pérennes P.-E. (F.), 374.
 Peytavin John Ludger (C.), 375.
 Picard Germain (C.), 376.
 Pichon Père Amédée de, 376.
 Pichot H.-Léonie (C.), 376.
 Picornell Dr J.-M. (Espagnol), 377.
 Pierre, 377.
 « Pierre de Touche », 377.
 Populus Auguste (H. C. L.), 378.
 Poydras de Lallande Julien (F.), 378.

 Questy Joanni (H. C. L.), 384.
 Queyrouse Léona (C.), 384.
 Queyrouse Maxime (C.), 388.

 Rémy Henri (F.), 388.
 Renaudin François, 394.
 Rillieux Victor-Ernest (H. C. L.), 394.
 Riquet Nicol (H. C. L.), 395.
 Rivière, 395.
 Roberi Dr Henri (F.), 395.
 Robert M^{lle} Erinnance E. (C.), 395.

- Rolling Wm. H. (C.), 396.
 Roly R. (F.), 396.
 Roman Alfred (C.), 396.
 Rost juge Emile (C.), 398.
 Rouen Bussière (C.), 399.
 Rougé Rév. F., 400.
 Rouquette abbé Adrien-Emmanuel (C.), 400.
 Rouquette François-Dominique (C.), 414.
 Rousseau Jos.-Célestin (H. C. L.), 424.
 Roussel Dr Georges S., 424.
 Roussel Marie, 424.
 Ruemel Tellird John, 425.

 Sabin Martin Dr, 425.
 Saint-Pierre Michel (H. C. L.), 425.
 Sacc Dr, 426.
 Schreiber Adolphe, 426.
 Seghers Julian A., 427.
 Séjour Victor (H. C. L.), 427.
 Seligny Michel (H. C. L.), 431.
 Sheldon M^{me} W.-J., 432.
 Simon M., 433.
 Siret Louis, 433.
 Soniat du Fossat Gustave-Valérien, 433.
 Soulary Joséphin, 433.
 Soulé Pierre, 434.
 Souterre Dr G., 451.
 Saint-Céran Tullius, 451.
 Saint-Romes J.-C., 454.
 Saint-Salvy, 455.
 Supervielle Eugène (F.), 455.
 Sylva Manuel (H. C. L.), 456.

 Tarlton Gabrielle (C.), 457.
 Taxil Dr, 457.

 Térance, 457.
 Terregrossa Emile (C.), 457.
 Tesson L., 458.
 Testut Dr Charles (F.), 458.
 Théard Cyrille-Charles (C.), 463.
 Théard juge Paul-Emile (C.), 464.
 Théard René P. (C.), 465.
 Théard Thomas (C.), 465.
 Thébault Rév. Joseph-A., 466.
 Thiberge Marie (C.), 466.
 Thierry Camille (H. C. L.), 466.
 Thierry J.-B.-S. (F.), 469.
 Thomas Dr Pierre-F. (C.), 470.
 Thomassy R. (F.), 471.
 Tissot (C.), 474.
 Touatre Dr Juste (F.), 474.
 Trévigne Paul (H. C. L.), 475.
 Trudeau James (C.), 475.
 T. T. T., 475.
 Tujague François (F.), 476.
 Turpin Dr Charles-Cyprien (C.), 477.
 Turquety Edouard, 478.

 Vedronne Louis-H., Nicolas (F.), 478.
 Vernier A., 478.
 Vicknair Ulger, 478.
 Vidal Dr, 479.
 Viel François-Etienne B. A. (C.), 479.
 Vignaud Henri (C.), 481.
 Villars Paul (F.), 491.
 Villère Arcadie (C.), 491.
 Voorhies Col. Félix (C.), 491.

 Zero Edouard, 493.

II

INDEX DES ANONYMES ET PSEUDONYMES

Anonymes (brochures), 494.

Anonymes (écrits politiques), 495.

Anonymes (ouvrages classiques), 496.

Adolphe Ricard. V. EYMA L.-Xavier, p. 189.

Armand G. et *A. G.* V. GARREAU Louis-Armand, 214.

Bo...rs. V. BOWERS, 53.

C. D. D. V. DUFOUR Cyprien-D., 149.

Chata Ima. V. ROUQUETTE abbé Adrien, 400.

Citoyen naturalisé. V. MAZUREAU Etienne, 344.

Constant Beauvais. V. QUEYROUSE Leona, 384.

E. L. V. LEFRANC Emile, 284.

E. Junius. V. ROUQUETTE abbé Adrien, 400.

E. T. V. TERREGROSSA Emile, 457.

François-Dominique. V. ROUQUETTE François-Dominique, 414.

H. B. V. BOUSSUGE Hans, 52.

Inconnu. V. DUFOUR Cyprien-D., 149.

Jacques de Rocquigny et *Jacques de R.* V. DE LA BRETONNE Charles, 102.

Jeanpierreou. V. ROLY, 396.

L'Américain. V. DUFOUR Cyprien-D., 149.

L. D. V. DUFAY Louis, 148.

Lellia D...t. V. DUHART Adolphe, 153.

Louise Raymond. V. DE LA HOUSSAYE M^{me} Sidonie, 107.

L'Ours. V. BAROUSSE Prosper, 29.

Marc-André. V. DELPIT Albert, 125.

Marie Fontenay. V. DE GRANDFORT M^{me} Manoel, 99.

M. D. V. DUPERRON Jean, 160.

Nihila. V. ALLAIN M^{me} Frederick, 13.

On. Sé. Ki. V. ARMANT Fernand, 17.

Peichardière A.-L. de. V. DE SENNEGY René, 133.

Probus. V. POYDRAS Julien, 378.

Prudent d'Artlys. V. DE BAUTTE Hippolyte, 87.

René. V. CANONGE Louis-Placide, 66.

Roche-Lauve Sheldon M^{me}. V. SHELDON M^{me} W.-J., 432.

Tante Marie. V. AUGUSTIN Marie-Joséphine, 19.

Ulla. V. SHELDON M^{me} W.-J., 432.

Un amateur de poésie. V. DUPERRON Jean, 160.

Un invalide de corps et d'esprit. V. DUPERRON Jean, 160.

Un Louisianais. V. ALLARD Louis, 14.

Un Louisianais. V. DELERY D^r C. C. B., 114.

Une Créole. V. ALLAIN M^{me} Frederick, 43.

X. V. DELERY D^r Charles, 114.

VU :

Le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris,

H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Paris, le 28 février 1932.

Le Recteur de l'Académie,

S. CHARLÉTY.

